

UNIVERSITE SORBONNE NOUVELLE - PARIS 3

ED 120 – Littérature française et comparée

EA 172 Centre d'Études et de Recherches comparatistes
EA 174 Formes et idées de la Renaissance aux Lumières

Thèse de doctorat en littérature française et comparée

Carole CHAPIN

« LE JOURNAL EST UN THÉÂTRE OUVERT »

*LES DÉBATS SUR LE THÉÂTRE DANS LA PRESSE RUSSE
DES LUMIÈRES ET LEUR CONTEXTE EUROPÉEN*

ANNEXES

Thèse dirigée par
Monsieur le Professeur Jean-Paul SERMAIN
Monsieur le Professeur Alexandre STROEV

Soutenue le 17 décembre 2015

Jury :

M. Rodolphe BAUDIN, Professeur à l'Université de Strasbourg
M. Pierre FRANTZ, Professeur à l'Université Paris IV – Sorbonne
Mme Anne-Marie MERCIER-FAIVRE, Professeur à l'Université Claude Bernard – Lyon I
M. Jean-Paul SERMAIN, Professeur à l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
M. Alexandre STROEV, Professeur à l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

Avertissement

Ce volume présente, en annexe 2, les articles majeurs des périodiques français, anglais et russes utilisés dans le développement de la thèse. Ils sont ici présentés en version originale, la plupart du temps en version complète. Si la version n'est pas complète, les passages que nous n'avons pas édités sont signalés par des points de suspension entre parenthèses : (...). Les citations dans le corps de la thèse sont en version originale, traduites en note de bas de page, avec un renvoi à l'article édité dans les annexes.

Le classement des textes édités se compose de trois catégories : les périodiques anglais, européens francophones ou traduits en français, russes. Dans chacune d'entre elles, les périodiques sont classés par ordre chronologique. Si deux périodiques commencent la même année, la date d'arrêt de la publication permet de déterminer l'ordre chronologique.

Les textes, édités à partir d'éditions anciennes, ont pu présenter des difficultés de lecture pour des passages illisibles ou difficilement compréhensibles : ces passages sont signalés entre crochets : [...].

Quand le texte en version originale est une traduction identifiée, sans modifications majeures, nous donnons la référence de la source et le texte original. Nous signalons les ajouts, suppressions ou modifications du traducteur entre crochets.

Sauf mention contraire, les notes de bas de page des extraits de périodiques sont les notes des éditeurs ou auteurs originaux.

Table des annexes

Table des annexes	4
Annexe 1 : Tableau récapitulatif des articles	12
Annexe 2 : Corpus des articles	29
I. Articles des périodiques anglais (1711-1714)	29
<i>I.1. The Spectator (1711-1714)</i>	29
N°1: Thursday, March 1, 1711: Addison.....	29
N° 22: Monday, March 26, 1711: Steele	32
N° 36: Wednesday, April 11, 1711: Steele.....	34
N° 39: Saturday, April 14, 1711: Addison.....	36
N° 40: Monday, April 16, 1711: Addison	39
N° 42: Wednesday, April 18, 1711: Addison	42
N° 43: Thursday, April 19, 1711: Steele	45
N° 44: Friday, April 20, 1711: Addison	48
N°49: Thursday, April 26, 1711: Steele	52
N° 51: Saturday, April 28, 1711: Steele	54
N° 54: Wednesday, May 2, 1711: Steele	57
N° 65: Tuesday, May 15, 1711: Steele	60
N° 70: Monday, May 21, 1711: Addison.....	62
N° 139: Thursday, August 9, 1711: Steele	67
N° 189: Saturday, October 6, 1711: Addison	70
N° 249: Saturday, December 15, 1711: Addison.....	73
N° 279 : Saturday, January 19, 1712: Addison.....	76
N° 404: Friday, June 13, 1712: Budgell	79
N° 405: Saturday, June 14, 1712: Addison.....	82
N° 419: Tuesday, July 1, 1712: Addison	84
N° 446: Friday, August 1, 1712: Addison	86
N° 529: Thursday, November 6, 1712: Addison	89
N° 562: Friday, July 2, 1714: Addison	91
N° 602: Monday, October 4, 1714: Budgell	93
II. Articles des périodiques européens francophones, ou traduits en français (1755-1786)	96
<i>II.1. L'Année littéraire (1754-1771)</i>	96
1754, Tome 2, Lettre VIII : « Compliment prononcé par M. Prévile à l'ouverture de la comédie française, le lundi 22 de ce mois. ».....	96
1755, Tome 4, Lettre III : « Lettre de M. le Franc à M. L. Racine sur le théâtre en général, et sur les tragédies de J. Racine en particulier. ».....	97
1755, Tome 8, Lettre VII : « L'Orphelin de la Chine ».....	103
1755, Tome 8, Lettre IX : « Réflexions critiques sur la peinture et sur la poésie »	103
1756, Tome 3, Lettre III : « Choix de pièces anglaises ».....	105
1757, Tome 3, Lettre III : « Le Deuil Anglais »	108

1757, Tome 4, Lettre VII : « Le Fils Naturel »	109
1757, Tome 7, Lettre III : « Préservatif contre l'Anglomanie »	116
1757, Tome 7, Lettre XI : « François II »	116
1757, Tome 8, Lettre VI : « Lettre de M. Palissot à M. Fréron. »	118
1757, Tome 8, Lettre VII : « Lettre sur les spectacles »	119
1758, Tome 3 : « Discours prononcé dans une assemblée de l'université impériale de Moscow ».....	122
1760, Tome 6, Lettre IX : Lettre d'un jeune seigneur russe à M. de **	123
1760, Tome 7 : Titus, tragédie de M. de Belloy, comédien français à Saint-Pétersbourg p.241.....	127
1771, Lettre X : Théâtre du prince Clénerzow, Russe, traduit en français par le baron de Bléning, saxon, à Paris chez Sébastien Jorry imprimeur-libraire rue de la Comédie-française, et le Jay libraire rue Saint Jacques, deux volumes in 8° d'environ 350 pages chacun, prix 6 livres broché.	127
II.2. Le Journal étranger (1755).....	129
Janvier 1755 : Avertissement de M. l'Abbé Prévost sur la continuation du Journal Étranger.....	129
Avril 1755 : Spectacles : Sinav et Trouvor, Tragédie russe en vers, par M. Somorocoff.	132
II.3. La Gazette universelle de littérature (1771-1776).....	135
1771 : Numéro LXII : Théâtre : <i>Théâtre du prince Clenersow, russe, traduit en français</i> , par le Baron de Bléning, Saxon : <i>A Paris 1771</i> , chez Sébastien Jorri, rue de la comédie française, et le Jay, rue St Jacques, 2 volumes, in 8. (p.493).....	135
1772 : Numéro XXXV : Théâtre	137
1776 : Numéro XVI : Annonces et avis divers	140
1776 : Numéro XVII : Annonces et avis divers : <i>Suite de l'essai sur l'ancien théâtre Russe</i>	142
1776 : numéro LXXXVI : Rossei w' Archipelaghie, &c. Les Russes dans l'Archipel, drame en trois actes et en vers alexandrins, par Monsieur Paul Potemkine, à Spb en 1772.....	144
1776 : numéro 89 : Wospitanie, Komedia w'piati. <i>Le Conte, comédie en cinq actes</i> . A Pétersbourg, 1774.....	145
1776 : numéro 98. Belles-Lettres : Théâtre	146
II.4. L'Esprit des journaux (1774-1789).....	147
Juin 1773 : Tome VI, Partie I. Chefs d'œuvres dramatiques, ou recueil des meilleures pièces du théâtre français ; par M. Marmontel, historiographe de France, l'un des quarante de l'Académie Française, dédié à Mme la Dauphine. A Paris, de l'imprimerie de Grangé, 1773.....	147
15 juin 1774 : Shakespeare's plays, etc. Pièces de Shakespeare, telles qu'on les joue sur les théâtres de Londres, collationnées sur les exemplaires conservés dans les bibliothèques de chaque théâtre, avec des notes critiques et des explications ; par les auteurs du Censeur Dramatique. A Londres, 1774, chez Belle, 5 vol. in 8-vo.....	149
Octobre 1774 : Chefs d'œuvres dramatiques, ou recueil des meilleures pièces du théâtre français, tragique, comique & lyrique, avec des Discours préliminaires sur les trois genres, et des remarques sur la langue et le goût ; par M. Marmontel, historiographe de France, l'un des quarante de l'Académie Française, dédié à la Reine. A Paris, de l'imprimerie de Grangé, in 4°, grand papier, vign. & fig. 2me. Recueil, br. Prix, 12 liv. pour les Souscripteurs... 151	151
Février 1776 : <i>Le Fourbe</i> , Comédie de Congrève, traduite de l'anglais, par M.P***. A Londres, et se trouve à Paris, chez Ruault, libraire, rue de la Harpe ; in 8-vo. 1775	152
Mai 1776, Tome V : <i>Essai sur l'ancien théâtre russe</i> (Gazette universelle de Littérature)	154
Mai 1776 : Traduction d'une épigramme anglaise, à l'occasion du bruit qui a couru que M. Garrick allait quitter le théâtre.....	154
Juin 1776 : Mélanges. Vie de John Fletcher, poète dramatique.....	154
Juillet 1776 : Vie de Francis Beaumont, poète dramatique.....	156
Septembre 1776 : Éloge de M. Garrick, à l'occasion de sa retraite du théâtre, tiré du St. Jame's evening Post.	158

Janvier 1777, Tome I : Rossei w' Archipelaghie, &c. Les Russes dans l'Archipel, drame en trois actes et en vers alexandrins (Gazette universelle de Littérature).....	162
Février 1777, Tome II : <i>Vospitanie, Komedia w'piati. Le Conte, comédie en cinq actes</i> (Gazette universelle de Littérature).....	162
Mars 1777, Tome III : Michaila Prakudin, Dobrodjeteli Uwents chamaja Wjernortiju, &c. La Vertu couronnée par la fidélité. Comédie en 3 actes (Gazette universelle de Littérature).....	163
Septembre 1777 : Rhapsodie sur le génie et les écrits de Shakespeare.....	163
Juin 1778 : Réflexions sur la comédie de caractère en général.....	166
Août 1778 : Tableau moral ou lettres à LAMPITO, pour servir d'annales aux mœurs, aux usages, à l'esprit, aux lumières et aux sottises du temps ; par M.M***. Première partie. A Cantorberi, et se trouve à Paris, chez Ruault, libraire, rue de la Harpe, 1778, in-12.....	169
Septembre 1780: The dramatic works of Beaumont and Fletcher, etc. Œuvres dramatiques de Beaumont et de Fletcher, nouvelle édition, revue, corrigée, augmentée de notes critiques par différents commentateurs, et enrichie de 54 gravures. X vol. in-8vo. Prix 3 liv. sterl. Brochés. De l'imprimerie de Sherlock, et se vend chez Evans, à Londres.....	170
Janvier 1781 : Précis des mémoires de David Garrick.....	171
Février 1781 : Suite du précis des mémoires de Garrick.....	177
Juillet 1781 : The Royal Suppliants, etc. Les suppliants royaux, tragédie, telle qu'elle est représentée au théâtre de Drury-Lane. In-8vo. A Londres, chez Bowen, 1781.....	181
Avril 1783: Discours sur l'histoire, le gouvernement, la littérature et les arts de plusieurs nations de l'Europe; par M. le comte d'Albon, de plusieurs académies. A Genève, et se trouve à Paris, chez Moutard, rue des Mathurins, hôtel de Cluny. 4 vol. in-12. Prix 10 liv. broché. 12 liv. relié.....	182
Juillet 1784 : Le siècle des ballons, satire nouvelle, suivie du Rival par amitié, comédie en un acte et en vers ; avec cette épigraphe :.....	184
Février 1786 : Lettre à M. la Rive, de la comédie française, sur les ouvrages dramatiques de Campistron, communiquée au rédacteur de <i>l'Esprit des journaux</i>	185
Juin 1787 : Works, etc. Œuvres complètes d'Arthur Murphy, écuyer. 8vo. 7 volumes I, l.15f. demi-reliure. Cadell, Londres, 1786. (p.35).....	187
Juin 1787 : Voyage philosophique d'Angleterre, fait en 1784 et 1785. A Londres, et se trouve à Paris, chez Poinçot, libraire, rue de la Harpe, n°135. 2 vol in 8-vo d'environ 250p. chacun. 1787.....	189
III. Articles des périodiques russes (1750-1793).....	192
<i>III.1. Санктпетербургския ведомости (с 1727г).....</i>	<i>192</i>
№4: В пятницу генваря 12 дня 1750 года. «Из лондона от 26 декабря.».....	192
<i>III.2.Трудолюбивая пчела (1759).....</i>	<i>193</i>
Апрель 1759 года.VIII. «О Неестественности.».....	193
Июль 1759 года. II. « О чтении романов. ».....	194
Декабр 1759 года. V. « Из Гольберговых писем.».....	195
Декабр 1759 года. VII. « О копистах. ».....	198
Декабр 1759 года. VIII. « К несмысленным рифмотворцам. ».....	200
<i>III.3. Праздное время в пользу употребленное (1759-60).....</i>	<i>201</i>
Первая часть, Январь 1759 : II. « О беседах и книгах. ».....	201
<i>III.4. Полезное увеселение (1760-1762).....</i>	<i>202</i>
На месяц генварь 1760 года. I. « О чтении книг ».....	202
На месяц май, 1762 года. I. « О стихотворстве ».....	204

<i>III.5. Собрание лучших сочинений (1762)</i>	205
Часть первая: на месяцы Генварь, Февраль и март 1762 года : « Переведено из Зрителя, французского сочинения, господина Мариво »	205
Часть 3: на месяцы Юль, Август и сентябрь : «№ VIII. Господина ярта рассуждение о действии и существе стихотворца "	206
<i>III.6. Доброе Намерение (1764)</i>	211
Генварь 1764 года. « Г. спектактор! ».....	211
Июнь 1764 года. « Письмо к приятелю, где объявляется, что часто люди непристойныя свои поступки называют своим званием и должностию. »	212
<i>III.7. И то и сию (1769)</i>	214
Январь, третья неделя.	214
Юль, Двадцатьшестая неделя.	215
Юль, Двадцатьседьмая неделя.	215
Юль, Двадцатьосьмая неделя.....	215
Сентябрь, Тридцатьшестая неделя.	216
<i>III.8. Поденьшина (1769)</i>	219
Марта 28.	219
<i>III.9. Смесь (1769)</i>	220
Лист 2: "Праздные люди, разговор Леандра с Мизантропом"	220
Лист 7 : "Господин издатель"	222
Лист 9 : "Господин издатель"	223
Лист 17 : "Господин сочинитель"	224
Лист 28 : "Господин издатель !"	225
Лист 39 : "Господин издатель !"	226
<i>III.10. Адская почта (1769)</i>	226
Месяць Юль : Письмо I "От Криваго к Храмоному."	226
Месяць Юль : Письмо 7 "От Криваго к Храмоному."	228
Месяць Сентябрь: письмо 40 "От Криваго к Храмоному."	229
Месяць октябрь : "Предупреждение"	230
Месяць октябрь : Письмо 71 "От Криваго к Храмоному"	235
Месяць Ноябрь, Письмо 80 "От Криваго к Храмоному"	236
Письмо 81 "От Храмоногога к Кривому "	241
<i>III.11.1. Всякая всячина (1769-1770)</i>	242
15. « Господин сочинитель ! »	242
19. « Господин сочинитель »	243
26. Многие родители не столько любят.	245
28. 31 Января 1769 года.	247
37. На весь свет угодить не можно.	248
41. Ни из чего не можно так узнать.	250
43. Господин сочинитель !.....	251
47. Хваталова грамотка тиснению не предастся.	252
60. Господин сочинитель !.....	253
70. По полученному уверению от господина Одравдаева.	253
80. Господин сочинитель !.....	255

82. Господин сочинитель !.....	257
88. Милостивые государи, Господа сочинители Всякия всячины.	258
90. Государь мой!	260
93. Государь мой!	262
107. Господин сочинитель ВСЯКИЯ ВСЯЧИНЫ.....	264
121. Господин сочинитель !.....	265
<i>III.11.2. Барыщек всякия всячины (1770).....</i>	<i>267</i>
154.Государь мой !	267
176. Конец	269
<i>III.12.Трутень (1769-1770).....</i>	<i>269</i>
Часть I, лист III. Мая 12 дня 1769: 3. "Господин издатель !"	269
Часть I, лист IV. Мая 19 дня 1769: "Окончание письма."	272
Часть I, лист VI. Юня 2 дня 1769: 8. "Ведомости.".....	273
Часть I, лист XII. Юля 14 дня 1769: 18. "Господин издатель !"	274
Часть I, лист XVIII. Августа 25 дня1769: 31. "Ведомости.".....	275
Часть I, лист XX. Сентября 8 дня 1769: 33. "Г. издатель !"	275
Часть I, лист XXIII. Сентября 29 дня 1769 : 49.	275
Часть I, лист XXV. Октября 13 дня 1769: 55. "Г. издатель !"	275
Часть I, лист XXXIII. Декабря 8 дня 1769: 82. "Смеющейся Демокрит."	278
Часть II, лист II. Января 12 дня 1770: 2. «Господин издатель!»	279
Часть II, лист II. Января 12 дня 1770: 3. «Государыня моя!».....	279
<i>III.13. Полезное с прятным (1770).....</i>	<i>280</i>
Третий полумесяц : VII. "О путешествии в чужие края"	280
Четвертый полумесяц : XII. "О ревности."	281
Пятый полумесяц: XV. " Продолжение о одежде."	283
Пятый полумесяц: XVIII. " Продолжение о обхождений и о избраний друзей."	283
Пятый полумесяц : XIX. "Письмо."	283
Шестый полумесяц: XXIII. "Аглинская повесть."	285
Вторый надесять полумесяц: LVI. "Андрей Детушь."	287
<i>III.14.Парнасской щепетильник (1770).....</i>	<i>287</i>
I. Многие люди дают мне имя Автора... ..	287
II. "Продается Стихорец Драматический"	290
IV. Я не знаю, что будет чуднее... ..	291
Юнь 1770 года : IX. "Г. Парнасской Щепетильник!"	291
XI. "Децемвиры управляли вместо императоров в Риме"	292
XIII. Мое предложение нимало не переменяет... ..	292
XIV. С год тому назад, как некоторый молодой человек	293
Сентябрь 1770 года : XXII. "Мемнон, или премудрость человеческая"	293
Ноябрь 1770 года. "Г. Сочинитель!"	294
<i>III.15.Пустомелия (1770)</i>	<i>294</i>
Месяц юнь : 2. Исторические приключение	294
Месяц юнь : Ведомости	297
Месяц юль : 8.	298
Месяц юль : 9. Ведомости.....	298

<i>III.16. Живописец (1772-1773)</i>	299
Часть первая, апреля 12 дня 1772. Приписание : "Неизвестному г.сочинителю комедии О время"	299
Часть первая, Лист 2 : "Автор к самому себе"	300
Часть первая, Лист 4 : "Продолжение"	303
Часть первая, Лист 7 : "Письмо к господину Живописцу."	306
Часть первая, Лист 15 : "Письмо уездного дворянина к его сыну."	307
Часть первая, Лист 21 : XXXVIII.	308
<i>III.17. Вечера (1772-1773)</i>	309
Часть I. Вечер 2 "Перевод с аглисакого, <i>Из Шекспира</i>	309
Часть I. Вечер 19 : " <i>Быль</i> "	310
Часть I. Вечер 21 : "Письмо третье из сатурновой планеты."	311
Часть II. Вечер 7 : "Господа издатели Вечеров !"	311
Часть II. Вечер 12 : "Господа издатели Вечеров !"	312
Часть II. Вечер 22 : "Монолог"	313
<i>III.18. Кошелёк (1774)</i>	315
Вместо предисловия (Отечеству моему сие сочинение усердно посвящается)	315
Лист шестый : "Народное игрище, комедия в одном действии."	316
<i>III.19. Собрание разных сочинении и новостей, ежемесячное издание (1775-76)</i>	316
Март 1776: СТИХИ	316
Март 1776 : Ода о вкусе, Александру Петровичу Сумарокову	317
Июль 1776 : Ученые известии	318
Сентябрь 1776.....	318
<i>III.20. Санкт-Петербургские ученые ведомости. 1777г.</i>	320
Нинета Опера, представлена в начале 1777 года на придворном ЕЯ ИМПЕРАТОРСКАГО ВЕЛИЧЕСТВА Итальянском феатре; печ. Императорском Академии Наук; на 80 стран.	320
<i>III.21. Санктпетербургский Вестник (1778-1781)</i>	321
Первая часть, от января до июня 1778 года : «Предуведомление»	321
Первая часть, месяц январь : Фрагменты, или мысли, взятые из разных авторов, вместо предисловия.....	322
Первая часть, месяц январь : Сокращенная повесть о жизни и писаниях господина статского действительного советника и Святыя Анны кавалера, Александра Петровича Сумарокова.....	323
Первая часть, месяц январь : Известие о разных происшествиях при дворе Ея Императорскаго Величества в Столице, в наместничествах и проч.	325
Первая часть, месяц февраль : «Анекдоты театральныя»	325
Первая часть, месяц июнь : «Анекдоты»	326
Вторая часть, от июля до декабря 1778 года : месяц сентябрь « У книгопродавца Вейтбрехта продаются между прочими следующие французския новыя книги.»	326
Вторая часть, месяц октябрь : «Басни. (Г. Лессинга*)»	326
Первая часть, месяц Ноябрь	326
Вторая часть, месяц декабрь.....	328
Третья часть, от января до июня 1779 года: месяц февраль «Известия о разных происшествиях при дворе ЕЯ ИМПЕРАТОРСКАГО ВЕЛИЧЕСТВА в столице, в наместничествах и проч.».....	328
Третья часть: месяц март	328
Третья часть, месяц апрель.....	334
Третья часть, месяц май: Известие о новых книгах.	334

Четверть часть, от июня до декабря 1779 года: месяц Август 1779 года : Краткое известие о театральныя в России представлениях, от начала их до 1768 года, сочиненное на немецком языке его превосходительством, действительным Статским Советником Я.Я. Стелином.....	339
Четверть часть : месяц Август 1779 года : Известие о новых книгах	345
Четверть часть : месяц Сентябрь 1779 года.....	345
Четверть часть : месяц Октябрь 1779 года	345
Четверть часть : месяц Ноябрь 1779 года.....	345
Пятая часть: Январь-Июнь 1780 :Месяц Январь 1780 года	345
Пятая часть: Месяц Март 1780 года.....	345
Пятая часть: Месяц Апрель 1780 года	345
Шестья часть, Июль- Декабрь 1780: Месяц Июль 1780 года	346
Шестья часть: месяц Октябрь 1780 года	346
Шестья часть: месяц Ноябрь 1780 года: «О Правописании слова драма.».....	346
<i>III.22. Модное ежемесячное издание или библиотека для дамского туалета (1779)</i>	<i>347</i>
Часть I, Месяць Февраль 1779 : "XIV. Из Федры, Расиновой Трагедии."	347
Часть I, Месяць Март 1779	347
Часть 3, Месяць Юля 1779 : "VII. Несколько Драматических Сцен из жизни Алкивиада."	348
<i>III.23. Академические Известия (1779-1781).....</i>	<i>349</i>
Часть I, Месяць Генварь 1779 : Вступление	349
Часть VII, Месяць Генварь 1781 : Мелодрама	351
<i>III.24. Собеседник любителей российского слова (1783-1784).....</i>	<i>358</i>
Часть I: Предуведомление.....	358
Часть I : XIV. "Письмо к Васильевичу Капнисту"	359
Часть I : XXIV. О правописании слова драма	360
Часть II: II. « О смысле слова воспитание »	361
Часть III : XVIII. « Просвещенный Путешественник. »	367
Часть IX : VII. « Вечеринка »	371
Часть X : XIV. "Господа Издатели Собеседника!"	372
<i>III.25. Mercure de Russie (1786).....</i>	<i>373</i>
Histoire littéraire de Russie.	373
L'imposteur, comédie en 5 actes, en Prose et en Russe. Par *** à St. Pétersbourg in 8vo. 1786.	375
Académies, Sociétés littéraires : France, PARIS, Académie Française	378
THEATRES : Russie.....	379
France, PARIS, Opéra : Pizarre, ou la conquête du nouveau Monde, tragédie lyrique en 5 actes, Paroles de M.***, Musique de M. Candeille.....	384
Poésies diverses sur toutes sortes de sujets : Aux amateurs de la scène russe (par le même)	386
Epître dédicatoire du traducteur à l'auteur de la comédie de l'homme fasciné.....	386
<i>III.26. Российский Феатр (1786-1792).....</i>	<i>386</i>
Часть 1, Предувеломление	386
<i>III.27. Новые ежемесячные сочинения (1786-1796).....</i>	<i>387</i>
Часть 3, месяц сентябрь 1786 года: Послание к маиору С.М.Л.Б.Е, котораго свойства описаны в былях и небылицах	387
<i>III.28. Драматической словарь (1787).....</i>	<i>389</i>
Предуведомление.	390

<i>III.29. Друг Честных Людей, или Стародум (1788)</i>	393
Письмо к Стародуму: С.-Петербург, января 1788.	393
Ответ Стародума : Москва, января 1788.	394
Письмо к Стародуму от сочинителя Недоросля : С.-Петербург. Февраля ... дня 1788 года.	395
<i>III.30. Утренние часы (1788-1789)</i>	398
Неделя 1ая апреля 20 дня 1788 года	398
Неделя 2 апреля 27 дня 1788 года : "Письмо от Госпожи С..."	398
Часть 3. Неделя XXXII ноября 23 дня 1788 : "Забавный путешественник". Путешествие пятое, <i>О публичных собраниях</i>	398
Часть 3. Неделя XXXIX генваря 11 дня 1789 : "Забавный путешественник". Путешествие шестое, <i>Публика</i>	399
<i>III.31. Зритель (1792)</i>	401
Месяц Июль	401
Месяц август	408
Месяц Сентябрь.....	418
<i>III.32. Санкт-Петербургский Меркурий (1793)</i>	448
Часть первая, месяц Генварь : Разсуждение об Англинской трагедии, из сочинений г. Волтера.	448
Часть первая, месяц февраль : Примечания на комедию Смех и Горе.	455
Часть вторая, месяц Июнь : Портрет Г. Волтера.	462
Часть вторая, месяц Июнь : Театр.....	464
Часть четвертая, месяц Октябрь :В честь дам, игравших роли Заиры и Фатимы в трагедии Волтера, к удовольствию знаменитой особы.....	467
Часть четвертая, месяц Декабрь : Об Англинской комедии	468
Annexe 3 : Traduction et analyse détaillée d'un texte exemplaire, l'article 154 de <i>Vsâkaâ vsâčina</i>	473
1. L'espace périodique	478
1.1. <i>Intertextualité interne</i>	479
1.2. <i>Énonciation</i>	480
1.3. <i>Anonymat et jeux de masques</i>	485
1.4. <i>Intertextualité externe</i>	487
2. Périodique, théâtre : des espaces de sociabilité	488
2.1. <i>Problématiques d'étude communes</i>	489
2.2. <i>Des intentions partagées</i>	490
3. Conversations théâtrales	496
3.1. <i>Texte et représentation</i>	497
3.2. <i>Remarques sur les genres</i>	497
3.3. <i>Références et modèles</i>	499
Conclusions à partir de l'article 154	500

Annexe 1 : Tableau récapitulatif des articles

Titre original	Titre traduit en français	Date	Code	Rédacteur(s)	Rédacteur(s) présumé(s)	Collaborateur(s) notables, officiels ou présumés	Mots clés
The Spectator	Le Spectateur	1711-1714	SPE	Joseph Addison Richard Steele		Eustace Budgell	
N°1		01/03/1711		Addison			Lecteur, auteur, Spectateur, posture sociale
N° 22		26/03/1711		Steele			Représentations théâtrales, statut des acteurs
N° 36		11/04/1711		Steele			Statut et revendications des acteurs
N° 39		14/11/1711		Addison			Tragédie: antique et moderne, tragédie anglaise, langage de la tragédie
N° 40		16/11/1711		Addison			Tragédie: choix du dénouement, morale, sentiment
N° 42		18/04/1711		Addison			Tragédie: terreur et pitié, mise en scène, naturel
N° 43		19/04/1711		Steele			Clubs, interactions sociales, politique
N° 44		20/04/1711		Addison			Artifices au théâtre, règle de bienséance, théâtre anglais et théâtre français
N°49		26/04/1711		Steele			Conversation, lieux de sociabilité (coffee-houses)
N° 51		28/04/1711		Steele			Femmes au théâtre, contenu des représentations
N° 54		02/05/1711		Steele			Divertissement, oisiveté, philosophie
N° 65		15/05/1711		Steele			Esprit, honnêteté des spectacles, spectacles les plus applaudis
N° 70		21/05/1711		Addison			Universalité du goût, histoires anciennes
N° 139		09/08/1711		Steele			Quête de la gloire et ses conséquences, civilisation de la Russie par Pierre le Grand
N° 189		06/10/1711		Addison			Relation parents-enfants, exemple au théâtre
N° 249		15/12/1711		Addison			Sources du comique, usage du ridicule
N° 279		19/01/1712		Addison			Sources du sentiment, naturel et sublime
N° 404		12/06/1712		Budgell			Qualités et défauts, affectation, types de caractères
N° 405		14/06/1712		Addison			Opéra, musique, caractéristiques poétiques des langues
N° 419		01/07/1712		Addison			Fantastique et merveilleux au théâtre
N° 446		01/08/1712		Addison			Moralité des spectacles en Angleterre, théâtre antique
N° 529		06/11/1712		Addison			Hierarchie des auteurs, des acteurs
N° 562		02/07/1714		Addison			Vertus et vices dans l'écriture
N° 602		07/10/1714		Budgell			Sentiment amoureux, sentiments des femmes
L'Année littéraire		1754-1776	AL	Elie-Catherine Fréron		Abbé Joseph de la Porte, Charles-Pierre Colardeau, Charles Palissot de Montenoy, (Perkins Macmahon, David Garrick	
Lettre VIII : « Compliment prononcé par M. Préville à l'ouverture de la comédie française, le lundi 22 de ce mois. »		1754, Tome 2		AL_1 754_2			Comédie française, statut de l'acteur, aspect éphémère de son art
Lettre III : « Lettre de M. le Franc à M. L. Racine sur le théâtre en général, et sur les tragédies de J. Racine en particulier. »		1755, Tome 4		AL_1 755_4			Tragédie et comédie, Racine
Lettre VII : « L'Orphelin de la Chine »		1755, Tome 8		AL_1 755_8 _VII			Voltaire, Orphelin de la Chine, texte et représentation

Titre original	Titre traduit en français	Date	Code	Rédacteur(s)	Rédacteur(s) présumé(s)	Collaborateur(s) notables, officiels ou présumés	Mots clés
Lettre IX : « Réflexions critiques sur la peinture et sur la poésie »		1755, Tome 8	AL_A 1755_8_IX				Abbé du Bos, imitation, sentiment, peinture et théâtre
Lettre III : « Choix de pièces anglaises »		1756, Tome 3	AL_1 756_3				Théâtre anglais
Lettre III : « Le Deuil Anglais »		1757, Tome 3	AL_1 757_3				Comédie anglaise
Lettre VII : « Le Fils Naturel »		1757, Tome 4	AL_1 757_4				Diderot, Fils Naturel, usage de la critique
Lettre III : « Préservatif contre l'Anglomanie »		1757, Tome 7	AL_1 757_7_III				Anglomanie
Lettre XI : « François II »		1757, Tome 7	AL_1 757_7_XI				Règle "des unités"
Lettre VI : « Lettre de M. Palissot à M. Fréron. »		1757, Tome 8	AL_1 757_8_VI				Critique et satire
Lettre VII: « Lettre sur les spectacles »		1757, Tome 8	AL_1 757_8_VII				Moralité des spectacles, réactions du public
« Discours prononcé dans une assemblée de l'université impériale de Moscou »		1758, Tome 3	AL_1 758_3				Université de Moscou, francophonie, langue russe
Lettre IX : Lettre d'un jeune seigneur russe à M. de **		1760, Tome 6	AL_1 760_6				Etat de la littérature en Russie
Titus, tragédie de M. de Belloy, comédien français à Saint-Pétersbourg		1760, Tome 7	AL_1 760_7				Comédien français en Russie
Lettre X : Théâtre du prince Clénerzow, Russe, traduit en français par le baron de Bléning, saxon		1771, tome 7	AL_1 771_7				Théâtre "du prince Clénerzow", mystification, image de l'étranger
Le Journal étranger (1755)		1754-1762	JE	Antoine-François Prévost (dit d'Exiles): Abbé Prévost		Philippe-Auguste de Sainte-Foy (chevalier d'Arcq), Jean-Baptiste Suard, Jean-Jacques Rousseau, Denis Diderot	
Avertissement de M. l'Abbé Prévost sur la continuation du Journal Étranger		Janvier 1755	JE_JA N55	Abbé Prévost			Ouverture à l'étranger, échanges, connaissance des œuvres étrangères
Spectacles : Sinav et Trouvor, Tragédie russe en vers, par M. Somorocoff.		Avril 1755	JE_A VR55	Abbé Prévost			Théâtre russe, Sumarokov, Sinav et Trouvor
Gazette universelle de littérature, aux Deux-Ponts		1770-1777	GUL	Joseph-Gaspard Dubois-Fontanelle			
Théâtre : Théâtre du prince Clénerzow, russe, traduit en français, par le Baron de Bléning, Saxon: A Paris 1771, chez Sébastien Jorri, rue de la comédie française, et le Jay, rue St Jacques, 2 volumes, in 8. (p.493)		1771 : Numéro LXII	GUL_ AOU7 1_62				Théâtre "du prince Clénerzow", mystification, image de l'étranger
Théâtre		1772 : Numéro XXXV	GUL_ MAI7 2_35				Tragédie "russe", image de la Russie, Menchikov
Annonces et avis divers		1776 : Numéro XVI	GUL_ FEV7 6_16				Histoire du théâtre russe
Annonces et avis divers : Suite de l'essai sur l'ancien théâtre Russe		1776 : Numéro XVII	GUL_ FEV7 6_17				Histoire du théâtre russe
Rossei w' Archipelaghie, &c. Les Russes dans l'Archipel, drame en trois actes et en vers		1776 : numéro LXXXVI	GUL_ OCT7 6_86				Drame russe, Potemkine, image de la Russie, histoire russe

Titre original	Titre traduit en français	Date	Code	Rédacteur(s)	Rédacteur(s) présumé(s)	Collaborateur(s) notables, officiels ou présumés	Mots clés
alexandrins, par Monsieur Paul Potemkine, à Spb en 1772.							
Wospitanie, Komedia w'piati. Le Conte, comédie en cinq actes. A Pétersbourg, 1774		1776 : numéro 89	GUL_ NOV7 6_89				Comédie russe, gallomanie
Belles-Lettres : Théâtre		1776 : numéro 98.	GUL_ DEC7 6_98				Comédie russe
L'esprit des journaux		1772-1818	EJ	"Une société de gens de lettres"	Jean-Louis Coster, Jean-Jacques Tutot, abbé Oudin, Louis-François de Lignac		
Chefs d'œuvres dramatiques, ou recueil des meilleures pièces du théâtre français ; par M. Marmontel		Juin 1773 : Tome VI, Partie I.	EJ_JU N73_ VI				Théâtre français, genres dramatiques
Shakespeare's plays, etc. Pièces de Shakespeare, telles qu'on les joue sur les théâtres de Londres		15 juin 1774	EJ_JU N74				Théâtre anglais, représentations, Shakespeare
Chefs d'œuvres dramatiques, ou recueil des meilleures pièces du théâtre français, tragique, comique & lyrique		Octobre 1774	EJ_O CT74				Théâtre français
Le Fourbe, Comédie de Congrève, traduite de l'anglais, par M.P****		Février 1776	EJ_FE V76				Théâtre comique anglais, Congrève
Essai sur l'ancien théâtre russe		Mai 1776, Tome V	EJ_M AI76_ V				Histoire du théâtre russe
Traduction d'une épigramme anglaise, à l'occasion du bruit qui a couru que M. Garrick allait quitter le théâtre.		Mai 1776	EJ_M AI76				Acteurs anglais, Garrick
Mélanges. Vie de John Fletcher, poète dramatique.		Juin 1776	EJ_JU N76				Histoire du théâtre anglais, Fletcher
Vie de Francis Beaumont, poète dramatique.		Juillet 1776	EJ_JU L76				Histoire du théâtre anglais, Beaumont
Éloge de M. Garrick, à l'occasion de sa retraite du théâtre, tiré du St. Jame's evening Post.		Septembre 1776	EJ_SE P76				Histoire du théâtre anglais, acteurs, Garrick
Rossei w' Archipelaghie, &c. Les Russes dans l'Archipel, drame en trois actes et en vers alexandrins (Gazette universelle de Littérature)		Janvier 1777, Tome I	EJ_JA N77_I				Drame russe, Potemkine, image de la Russie, histoire russe
Wospitanie, Komedia w'piati. Le Conte, comédie en cinq actes (Gazette universelle de Littérature)		Février 1777, Tome II	EJ_FE V77_I I				Comédie russe, gallomanie
Michaila Prakudin, Dobrodjeteli Uwents chamaja Wjernortiju, &c. La Vertu couronnée par la fidélité.		Mars 1777, Tome III	EJ_M AR77 _III				Comédie russe
Rhapsodie sur le génie et les écrits de Shakespeare.		Septembre 1777	EJ_SE P77				Shakespeare, perception de Shakespeare en France
Réflexions sur la comédie de caractère en général.		Juin 1778	EJ_JU N78				Comédie de caractère, théâtre et société
Tableau moral ou lettres à LAMPITO, pour servir d'annales aux mœurs, aux usages, à l'esprit, aux lumières et aux sottises du temps ; par M.M****.		Août 1778	EJ_A OU78				Anglomanie en France
The dramatic works of Beaumont and Fletcher, etc. Œuvres dramatiques de Beaumont et de Fletcher		Septembre 1780	EJ_SE P80				Histoire du théâtre anglais, spécificités, Fletcher et Beaumont
Précis des mémoires de David Garrick.		Janvier 1781	EJ_JA N81				Histoire du théâtre anglais, Garrick

Titre original	Titre traduit en français	Date	Code	Rédacteur(s)	Rédacteur(s) présumé(s)	Collaborateur(s) notables, officiels ou présumés	Mots clés
Suite du précis des mémoires de Garrick. (*)		Février 1781	EJ_FE V81				Histoire du théâtre anglais, Garrick
The Royal Suppliants, etc. Les suppliants royaux, tragédie, telle qu'elle est représentée au théâtre de Drury-Lane.		Juillet 1781	EJ_JU L81				Style du théâtre anglais
Discours sur l'histoire, le gouvernement, la littérature et les arts de plusieurs nations de l'Europe; par M. le comte d'Albon, de plusieurs académies.		Avril 1783	EJ_A VR81				Caractéristiques nationales, Angleterre
Le siècle des ballons, satire nouvelle, suivie du Rival par amitié, comédie en un acte et en vers		Juillet 1784	EJ_JU L84				Comédie française, anglomanie
Lettre à M. la Rive, de la comédie française, sur les ouvrages dramatiques de Campistron, communiquée au rédacteur de l'Esprit des journaux.		Février 1786	EJ_FE V86				Campistron, tragédie, sentiments au théâtre
Works, etc. Œuvres complètes d'Arthur Murphy, écuyer.		Juin 1787	EJ_JU N87				Histoire du théâtre anglais, Murphy
Voyage philosophique d'Angleterre, fait en 1784 et 1785		Juin 1787	EJ_JU N87				Histoire du théâtre anglais, salles de spectacles, acteurs, anglomanie
Санктпетербургския ведомости (с 1727г)	Bulletins de Saint-Petersbourg	1728-1914	SPV	Gerhardt Friedrich Müller			
№4: «Из лондона от 26 декабря.»	"De Londres, le 26 décembre"	Janvier 1750	SPV_JAN5 0_4				gallomanie en Angleterre
Трудолюбивая пчела	L'Abeille Industrielle	1759	TP	Aleksandr Sumarokov		Aleksandr Ablesimov, Ivan Borisov, Ivan Dmitrevskij, Grigorij Kozickij, Aleksej, Vasilij et Semen Naryškin, Aleksej Rževskij	
«О Неестественности.»	"Du manque de naturel"	Avril 1759	TP_A VR59_VIII	Aleksandr Sumarokov			Naturel au théâtre, jeu des acteurs
« О чтении романов. »	"De la lecture des romans"	Juillet 1759	TP_J UL59_II	Aleksandr Sumarokov			Lecture des romans, utilité, dimension morale
« Из Гольберговых писем.»	"Extrait des lettres de Holberg"	Décembre 1759	TP_D EC59_V	Ivan Borisov (traduction d'Holberg)			Holberg, gallomanie, traduction
« О кописгах. »	"Des Copistes"	Décembre 1759	TP_D EC59_VII	Aleksandr Sumarokov			Copistes, théâtre de Sumarokov, réseaux à l'étranger
« К несмысленным рифмотворцам. »	"Aux poètes inconscients"	Décembre 1759	TP_D EC59_VIII	Aleksandr Sumarokov			Poésie russe, développement des lettres, langue russe
Праздное время в пользу употребленное	Le Temps libre bien utilisé	1759-60	PV	Groupe d'étudiants et enseignants du corps des Cadets	Petr Pastuhov	Aleksandr Sumarokov	
II. « О беседах и книгах. »	"Des conversations et des livres"	Janvier 1759	PV_J AN59_II				Lectures, utilité, morale

Titre original	Titre traduit en français	Date	Code	Rédacteur(s)	Rédacteur(s) présumé(s)	Collaborateur(s) notables, officiels ou présumés	Mots clés
Полезное увеселение	Le Divertissement utile	1760-1762	PU	Université de Moscou	Mihajl Heraskov	Ippolit Bogdanovič, Sergej Domašnev, Aleksej et Semen Naryškin, Aleksej Rževskij, Vasilij Sankovskij, Aleksandr Sumarokov, Denis et Pavel Fonvizin	
« О чтении книг »	"De la lecture"	Janvier 1760	PU_J AN60 _I				Lectures, apprentissage, rapport à l'étranger
« О стихотворстве »	"De la poésie"	Mai 1762	PU_M AI62_ I				Poésie, utilité, morale
Собрание лучших сочинений	Recueil des meilleures œuvres	1762	SLS	Johann Reichel		Denis et Pavel Fonvizin, Artem Vorontsov	
« Переведено из Зрителя, французского сочинения, господина Мариво »	Extrait traduit du Spectateur, œuvre française de M. Marivaux	Janvier, février et mars 1762	SLS_J AN62	Artem Vorontsov (traduction de Marivaux)			Spectateur français, Marivaux, perception des périodiques
«N° VIII. Господина ярта рассуждение о действии и существе стихотворца »	Discours de M. Yart sur le principe et l'effet de la poésie	Juillet, août et septembre 1762	SLS_J UL62	Traduction d'Antoine Yart			Antoine Yart, poésie dramatique, sentiment, théâtre français, imitation
Доброе Намерение	La Bonne Volonté	1764	DN	Vasilij Sankovskij		Vladimir Petrov	
« г. спектатор! »	M. le Spectateur!	Janvier 1764	DN_J AN64				Spectateur, relations conjugales, musique, opéra italien
« Письмо к приятелю, где объявляется, что часто люди непристойныя свои поступки называют своим званием и должностию. »	Lettre à un ami, où l'on voit que les gens justifient souvent leurs actions malhonnêtes par leur grade et leur fonction	Juin 1764	DN_J UN64				Périodique anglais, devoir dans la société, statut, morale
И то и сию	Ceci et Cela	1769	ITS	Mihajl Čulkov		Mihajl Popov, Aleksandr Sumarokov	
Январь, третья неделя.	Janvier, troisième semaine	Janvier 1769	ITS- JAN6 9_3				Périodiques, Pot-pourri
Юль, Двадцатьшестая неделя.	Juillet, vingt-sixième semaine	Juillet 1769	ITS_J UL69 _26				Langue russe
Юль, Двадцатьсёдьмая неделя.	Juillet, vingt-septième semaine	Juillet 1769	ITS_J UL69 _27				Tragédie, définition
Юль, Двадцатьсьомая неделя.	Juillet, vingt-huitième semaine	Juillet 1769	ITS_J UL69 _28	"D.P."			Périodiques, Pot-pourri, Bourdon, tonalité dans les périodiques, satire
Сентябрь, Тридцатьшест	Septembre, trente-	Septembre 1769	ITS_S EP69_				Satire, critique, morale

Titre original	Titre traduit en français	Date	Code	Rédacteur(s)	Rédacteur(s) présumé(s)	Collaborateur(s) notables, officiels ou présumés	Mots clés
тая неделя.	septième semaine		36				
Поденьшина	Le Journalier	1769	POD	Vasilij Tuzov			
Марта 28	28 Mars	Mars 1769	POD_MAR69		Traduction du comte Oxenstierna		Rire
Смесь	Le Mélange	1769	SME	Anonyme		Vasilij Majkov, Nikolaj Novikov, Fëdor Èmin, L.Sičkarev	
Лист 2: "Празные люди, разговор Леандра с Мизантропом "	Feuillet 2: "Les gens oisifs: dialogue de Léandre et du Misanthrope "	Avril 1769	SME_AVR69_2				Dialogue, statuts sociaux, morale, comédiens
Лист 7 : "Господин издатель "	Feuillet 7: "Monsieur le rédacteur!"	Mai 1769	SME_MAI69_7	"N.N."			Représentation en Russie, acteurs, Dmitrevskij
Лист 9 : "Господин издатель "	Feuillet 9: "Monsieur le rédacteur!"	Mai 1769	SME_MAI69_9				Carnaval, représentations théâtrales, traduction, adaptation, langue russe
Лист 17 : "Господин сочинитель "	Feuillet 17: "Monsieur le rédacteur!"	Juillet 1769	SME_JUL69_17				Satire, vie sociale, morale
Лист 28 : "Господин издатель !"	Feuillet 28: "Monsieur le rédacteur!"	Octobre 1769	SME_OCT69_28				Satire, périodiques, Pot-pourri
Лист 39 : "Господин издатель !"	Feuillet 39: "Monsieur le rédacteur!"	Décembre 1769	SME_DEC69_39				Divertissements en province, théâtre, acteurs célèbres
Адская почта	La Poste de l'enfer	1769	AP	Fëdor Èmin			
Письмо 1 "От Криваго к Храмоногому. "	Lettre 1 "De Borgne à Boîteux"	Juillet 1769	AP_JUL69_1				Théâtre, représentations, acteurs, caractéristiques des auteurs
Письмо 7 "От Криваго к Храмоногому. "	Lettre 7: "De Borgne à Boîteux"	Juillet 1769	AP_JUL69_7				Public des théâtres, gallomanie, ridicule, sociabilité
письмо 40 "От Криваго к Храмоногому. "	Lettre 40: "De Borgne à Boîteux"	Septembre 1769	AP_SEP69_40				gallomanie, traductions, adaptations, langue russe, acteurs russes, acteurs français
"Предуведомление"	"Préambule"	Octobre 1769	AP_OCT69				Préface, statut d'auteur, amour-propre, modèles antiques
Письмо 71 "От Криваго к Храмоногому "	Lettre 71: "De Borgne à Boîteux"	Octobre 1769	AP_OCT69_71				Théâtre russe, représentations, acteurs, langue au théâtre, Dmitrevskij
Письмо 80 "От Криваго к Храмоногому "	Lettre 80: "De Borgne à Boîteux"	Novembre 1769	AP_NOV69_80				Histoire des lettres russes, hiérarchie des genres, tragédie, Sumarokov
Письмо 81 "От Храмоногого к Кривому "	Lettre 81: "De Boîteux à Borgne"	Novembre 1769	AP_NOV69_81				Genres dramatiques, comédie, tragédie, drame

Titre original	Titre traduit en français	Date	Code	Rédacteur(s)	Rédacteur(s) présumé(s)	Collaborateur(s) notables, officiels ou présumés	Mots clés
Всякая всячина	Le Pot-pourri	1769-70	VV	Grigorij Kozickij	Grigorij Kozickij, Catherine II	Aleksandr Ablesimov, Aleksandr Sumarokov, Andrej Šuvalov, Ivan Elagin	
15. « Господин сочинитель ! »	15. "Monsieur le rédacteur!"	(10) février 1769	VV_F EV69 _15				Collé, Depuis et Deronnais, représentations en Russie, traduction, adaptation
19. « Господин сочинитель »	19. "Monsieur le rédacteur!"	(17) février 1769	VV_F EV69 _19	"Smes"			Périodiques, satire, Spectateur
26. Многие родители не столько любят н'аимент pas tant...	26. Beaucoup de parents...	(3) mars 1769	VV_ MAR 69_26				Périodiques, satire, développement des lettres russes, langue russe, théâtre
28. 31 Января 1769 года.	28. 31 janvier 1769	(10) mars 1769	VV_ MAR 69_28				Posture sociale
37. На весь свет угодить не можно...	37. Il est impossible de plaire à tout le monde...	(31) Mars 1769	VV_ MAR 69_37				Périodiques, imitation, théâtre français en Russie, traductions, acteurs
41. Ни из чего не можно так узнать...	41. Il n'y a rien qui puisse autant apprendre...	(7) avril 1769	VV_A VR69 _41				Genres littéraires
43. Господин сочинитель !	43. "Monsieur le rédacteur!"	(14) avril 1769	VV_A VR69 _43				Satire, querelles, théâtre français
47. Хваталова грамотка тиснению не предается...	47.	(21) avril 1769	VV_A VR69 _47				Querelles dans les périodiques
60. Господин сочинитель !	60. "Monsieur le rédacteur!"	(26) mai 1769	VV_ MAI6 9_60				Statut d'auteur, production littéraire
70. По полученному уверению от господина Одравдаева...	70. Ayant reçu l'assurance de Monsieur Odravdaev ...	(16) juin 1769	VV_J UN69 _70				Comédie
80. Господин сочинитель !	80. "Monsieur le rédacteur!"	(7) Juillet 1769	VV_J UL69 _80				Modes de sociabilité, posture, morale, satire
82. Господин сочинитель !	82. "Monsieur le rédacteur!"	(14) Juillet 1769	VV_J UL69 _82				Actions en société, codes, théâtre
88. Милостивые государи, Господа сочинители Всякия всячины.	88. Mes chers Messieurs, Monsieur le rédacteur du Pot-pourri	(28) juillet 1769	VV_J UL69 _88				Vie sociale, vie familiale
90. Государь мой!	90. "Monsieur le rédacteur!"	(28) Juillet 1769	VV_J UL69 _90				Houard de la Motte, fables, avarice
93. Государь мой!	93. "Monsieur le rédacteur!"	(4) août 1769	VV_A OU69 _93				Education en Russie, satire, morale, gallomanie, vie mondaine, spectacles
107. Господин сочинитель	107. Monsieur le	(8) septembre	VV_A OU69				Mœurs

Titre original	Titre traduit en français	Date	Code	Rédacteur(s)	Rédacteur(s) présumé(s)	Collaborateur(s) notables, officiels ou présumés	Mots clés
ВСЯКИЯ ВСЯЧИНЫ	rédacteur du Pot-pourri	1769	_107				
121. Господин сочинитель !	121. "Monsieur le rédacteur!"	(14) octobre 1769	VV_O CT69 _121				Défauts et situations, morale
Барышек всякия всячины (1770)	Le Supplément du Pot- pourri	1770	BVV	Grigorij Kozickij	Grigorij Kozickij, Catherine II	Aleksandr Ablesimov, Aleksandr Sumarokov, Andrej Šuvalov, Ivan Elagin	
154. Государь мой !	154. "Mon cher Monsieur!"	Janvier 1770	VV_J AN70 _154				Education du public, représentations théâtrales, pièces
176. Конец	176. Fin	Mars 1770	VV_ MAR 70_17 6				Fin, rôle des périodiques, langue russe
Трутень	Le Bourdon	1769-1770	TRU	Anonyme	Nikolaj Novikov	Aleksandr Ablesimov, Vasilij Majkov, Fëdor Ėmin, Mihajl Popov	
3. "Господин издатель !"	3. "Monsieur le rédacteur!"	12 mai 1769	TRU_ MAI6 9_III				Satire, langue russe, critique théâtrale, adaptations
"Окончание письма."	"Fin de la lettre"	19 mai 1769	TRU_ MAI6 9_IV				Adaptation, statut d'auteur, critique, langue russe
8. "Ведомости."	8. "Nouvelle s"	2 juin 1769	TRU_ JUN6 9_VI				gallomanie
18. "Господин издатель !"	18. "Monsie ur le rédacteur!"	14 juillet 1769	TRU_ JUL6 9_XII	N.N.			Anglophobie, tragédie
31. "Ведомости."	31. "Nouvel les"	25 août 1769	TRU_AOU69_XVIII				Diffusion des périodiques
33. "Г. издатель !"	33. "M. le rédacteur!"	8 septembre 1769	TRU_ SEP6 9_XX				Spectateur
49.	49	29 septembre 1769	TRU_SEP69_XXIII				Satire, mauvais auteurs, amour-propre
55. "Г. издатель !"	55. "M. le rédacteur!"	13 octobre 1769	TRU_OCT69_XXV				Satire personnelle, satire contre le vice, caractère, critique
82. "Смеющейся Демокрит."	82. "Le rire de Демокрите"	8 décembre 1769	TRU_DEC69_XXXIII				Public des théâtres, sociabilité, postures
2. «Господин издатель!»	2. "Monsieur le rédacteur!"	12 janvier 1770	TRU_ JAN7 0_II				Public des théâtres, sociabilité, sentiment amoureux
3. «Государыня моя!»	3. "Ma chère madame!"	12 janvier 1770	TRU_JAN70_II_3				Public des théâtres, sociabilité, sentiment amoureux
Полезное с приятным	L'Utile et l'agréable	1770	PSP	Ivan Rumânecv et Ignace de Teyls		L. Sičkarev	
VII. "О путешествии в чужие кран"	VII. "Du voyage dans les pays étrangers"	Février 1770	PSP_ FEV7 0_VII				Voyages, éducation, gallomanie, Paris
XII. "О ревности."	XII. De la jalousie	Février 1770	PSP_ FEV7 0_XII				Marquis d'Argens, jalousie
XV. " Продолжение о одежде."	XV. Suite, sur les vêtements	Mars 1770	PSP_ MAR 70_X V				Spectateur, mode
Пятый полумесяц: XVIII. " Продолжение	XVIII. "Suite, de la manière de choisir ses	Mars 1770	PSP_MAR70_XVIII				Amitié

Titre original	Titre traduit en français	Date	Code	Rédacteur(s)	Rédacteur(s) présumé(s)	Collaborateur(s) notables, officiels ou présumés	Mots clés
о обхождений и о избраний друзей."	amis"						
Пятый полумесяц : XIX. "Письмо."	XIX. Lettre	Mars 1770	PSP_MAR70_XIX				Divertissements, vie mondaine, sagesse, vieillesse
Шестый полумесяц: XXIII. "Аглинская повесть."	XXIII.Nouvelle anglaise	Mars 1770	PSP_MAR70_XXIII				Angleterre, représentations théâtrales, vie mondaine, famille, morale
Вторый надесяь полумесяц: LVI. "Андрей Дегушь."	LVI. André Destouches	Juin 1770	PSP_JUN70_LVI				André Destouches
Парнасской щепетильник	Le Colporteur du Parnasse	1770	PCH	Mihajl Čulkov			
I. Многие люди дают мне имя Автора...	I.Beaucoup me donnent le nom d'auteur...	Mai 1770	PCH_MAI70_I				Statut d'auteur, mauvais auteurs, satire, affectation
II. "Продается Стиховорец Драматический"	II.A vendre: poète dramatique	Mai 1770	PCH_MAI70_II				Auteurs dramatiques
IV. Я не знаю, что будет чуднее...	IV. Je ne sais pas ce qui serait le plus merveilleux	Mai 1770	PCH_MAI70_IV				Education, comédie
IX. "Г. Парнасской Щепетильник !"	IX. M. le Colporteur du Parnasse!	Juin 1770	PCH_JUN70_IX				Rousseau, rapport à l'étranger
XI. "Децемвиры управляли вместо императоров в Риме"	XI. Les Decemvirs décidaient à la place des empereurs à Rome	Juin 1770	PCH_JUN70_XI	Ivan Vanslov (traduction de Demetrius)			Politique
XIII. Мое предложение нимало не переменяет... (juillet 70)	XIII. Ma proposition ne change rien	Juillet 1770	PCH_JUL70_XIII				Critique, adaptation, gallomanie
XIV. С год тому назад, как некоторый молодой человек...	XIV.L'année dernière, comme beaucoup de jeunes gens...	Juillet 1770	PCH_JUL70_XIV				Sentiment amoureux, poésie
XXII. "Мемнон, или премудрость человеческая"	XXIII.Memnon, ou la sagesse de l'humanité	Septembre 1770	PCH_SEP70_XXII				Sentiment amoureux, Voltaire
"Г. Сочинитель!"	"M. le rédacteur!"	Novembre 1770	PCH_NOV70				Statut d'auteur, amour-propre, périodiques
Пустомелия	Le Babillard	1770	PUS	Anonyme	Nikolaj Novikov		
2. Исторические приключения	2. Aventures historiques	Juin 1770	PUS_JUN70_2				Education, vie en province, vie à Saint-Petersbourg, honnêtes gens, amour
Ведомости	Nouvelles	Juin 1770	PUS_JUN70				Représentations théâtrales, acteurs, Dmitrevskij

Titre original	Titre traduit en français	Date	Code	Rédacteur(s)	Rédacteur(s) présumé(s)	Collaborateur(s) notables, officiels ou présumés	Mots clés
8.	8.	Juillet 1770	PUS_JUL7_0_8				Théâtre russe, comédie
9. Ведомости	9.Nouvelles	Juillet 1770	PUS_JUL7_0_9				Représentations théâtrales, critique, Sumarokov, Sinav et Trouvor
Живописец	Le Peintre	1772-1773	JIV	Anonyme	Nikolaj Novikov		
Приписание : "Неизвестном у г.сочинителю комедии О время"	Préface: "A l'auteur anonyme de la comédie "Ô temps!"	Avril 1772	JIV_A VR72_1				Comédie Ô temps!, comique, mœurs russes
Лист 2 : "Автор к самому себе"	Feuille 2: "De l'auteur à lui-même"	Avril 1772	JIV_A VR72_2				Statut d'auteur, hiérarchie des genres, tragédie
Лист 4 : "Продолжение"	Feuille 4: Suite	Mai 1772	JIV_MAI7_2_4				Connaissance, affectation, pédantisme, divertissements
Лист 7 : "Письмо к господину Живописцу."	Feuille 7: "Lettre à Monsieur le Peintre"	Mai 1772	JIV_MAI7_2_7				Comédie Ô temps!, divertissement
Лист 15 : "Письмо уездного дворянина к его сыну."	Feuille 15: "Lettre de départ d'un noble à son fils"	Juillet 1772	JIV_JUL7_15				Comique "national", relations parents-enfants
Лист 21 : XXXVIII.	Feuille 21: XXXVIII	Août 1772	JIV_AO72_21				Statut d'auteur, caractéristiques des langues, gallomanie, satire
Вечера	Les Soirées	1772-1773	VEC H	Groupe de rédacteurs	Mihajl Heraskov, Ippolit Bogdanovič, Vasilij Majkov, Aleksej Rževskij		
Вечер 2 "Перевод с аглисаго, Из Шекспира."	Deuxième soirée: traduction de l'anglais, de Shakespeare	Janvier 1772	VEC H_JA N72_2				Shakespeare, Roméo et Juliette
Вечер 19 : "Быль"	Dix-neuvième soirée: "Il fut"	Mai 1772	VECH_MAI72_19				Divertissement, correction des mœurs, comique, sociabilité
Вечер 21 : "Письмо третье из сатурновой планеты."	Vingt-et-unième soirée: Troisième lettre de la planète Saturne	Mai 1772	VECH_MAI72_21				Connaissance, mœurs en Russie, critique
Вечер 7 : "Господа издатели Вечеров !"	Septième soirée: Messieurs les rédacteurs des Soirées!	Août 1772	VEC H_AO U72_7				Divertissement, sociabilité, représentations théâtrales
Вечер 12 : "Господа издатели Вечеров !"	Douzième soirée: Messieurs les rédacteurs des Soirées!	Septembre 1772	VEC H_SE P72_12				Critique, représentations théâtrales, goût
Вечер 22 : "Монолог"	Vingt-deuxième soirée: Monologue	Octobre 1772	VECH_OCT72_22				Addison, Caton
Кошелёк (1774)	La Bourse	1774	KOC H	Anonyme	Nikolaj Novikov		
Вместо предисловия	En guise de préface (Ces travaux honorent		KOC H_JU				Russie, langue russe, caractères russes, rapport à l'étranger

Titre original	Titre traduit en français	Date	Code	Rédacteur(s)	Rédacteur(s) présumé(s)	Collaborateur(s) notables, officiels ou présumés	Mots clés
(Отечеству моему сие сочинение усердно посвящается)	sincèrement ma patrie)		L74_1				
Лист шестый : "Народное игрище, комедия в одном действии."	Feuillet 6: "Les joujoux du peuple, comédie en un acte"		KOCH_AOU74_6				Comédie populaire
Собрание разных сочинении и новостей, ежемесячное издание	Recueil de nouvelles et d'œuvres diverses, publication mensuelle	1775-1776	SRS	Ippolit Bogdanovič		Grigorij Brajko, Ākov Kozelski, Vasilij Majkov, Vasilij Ruban, Aleksandr Sumarokov, Ignace de Teyls, Mihajl Heraskov, Pětr Bogdanovič	
СТИХИ	Vers	Mars 1776	SRS_MAR_76_1				Divertissement, jeu théâtral
Ода о вкусе, Александру Петровичу Сумарокову	Ode sur le goût, à Aleksandr Sumarokov	Mars 1776	SRS_MAR_76_2				Sumarokov, "naissance" du théâtre russe
Ученяя известии	Nouvelles savantes	Juillet 1776	SRS_JUL76				Voltaire, Lekain
Сентябрь 1776	Septembre 1776	Septembre 1776	SRS_SEP76				La Harpe, Colardeau, querelles littéraires
Санкт-Петербургские ученые ведомости	Bulletins savants de Saint-Petersbourg	1777	SPUV	Nikolaj Novikov			
Нинета Опера, представленна в начале 1777 года на придворном ЕЯ ИМПЕРАТОРСКАГО ВЕЛИЧЕСТВА Итальянском театре; печ. Императорской Академии Наук; на 80 стран.	Nineta, opéra représenté début 1777 sur le théâtre italien de la Cour de Sa Majesté l'Impératrice		SPUV_1777				Opéra, traduction
Санктпетербургский Вестник	Le Messenger de Saint-Petersbourg	1778-1781	SPVE	Grigorij Brajko			
«Предуповедение»	Préface de la 1ère partie: Janvier-Juin 1778	Janvier 1778	SPVE_JAN_78_1				Périodiques, histoire russe
Фрагменты, или мысли, взятая из разных авторов, вместо предисловия	Fragments, ou pensées recueillies d'auteurs divers, en guise de préface	Janvier 1778	SPVE_JAN_78_2				Rapport à l'étranger, périodiques, imitation
Сокращенная повесть о	Récit abrégé de la vie et	Janvier 1778	SPVE_JAN				Histoire du théâtre russe, vie de Sumarokov

Titre original	Titre traduit en français	Date	Code	Rédacteur(s)	Rédacteur(s) présumé(s)	Collaborateur(s) notables, officiels ou présumés	Mots clés
жизни и писаниях господина статскаго действителнаго советника и Святыя Анны кавалера, Александра Петровича Сумарокова.	des écrits de Monsieur le conseiller d'Etat, chevalier de l'ordre de Saint-Anne, Aleksandr Sumarokov		78_3				
Известие о разных происшествиях при дворе Ея Императорскаго Величества в Столице, в наместничествах и проч.	Nouvelles de divers événements à la cour de Sa Majesté, à la capitale, dans la région, etc.	Janvier 1778	SPVE _JAN 78_4				Théâtre, livres russes et étrangers
«Анекдоты театральныя»	Anecdotes théâtrales	Février 1778	SPVE _FEV 78				Anecdotes théâtrales, représentations, bons mots
«Анекдоты»	Anecdotes	Juin 1778	SPVE _JUN 78				Anecdote, humour
«У книгопродавца Вейтбрехта продаются между прочими следующия французския новыя книги.»	Chez le libraire Weitbrecht, vente, entre autres, des nouveaux livres français suivants	Septembre 1778	SPVE _SEP 78				Palissot
«Басни. (Г. Лессинга*)»	Fables (M.Lessing)	Octobre 1778	SPVE _OCT 78				Lessing
Первая часть, месяц Ноябрь	Première partie, mois de Novembre	Novembre 1778	SPVE _NOV 78				Traduction, théâtre anglais
Вторая часть, месяц декабрь	Deuxième partie, mois de Décembre	Décembre 1778	SPVE _DEC 78				Molière
«Известия о разных происшествиях при дворе ЕЯ ИМПЕРАТОРСКАГО ВЕЛИЧЕСТВА в столице, в наместничествах и проч.»	Nouvelles de divers événements à la cour de Sa Majesté, à la capitale, dans la région, etc.	Février 1779	SPVE _FEV 79				Représentations théâtrales, cour, nouvelles de l'étranger
Третья часть: месяц март	Troisième partie, mois de Mars	Mars 1779	SPVE _MA R79				Traduction, théâtre français
Третья часть, месяц апрель	Troisième partie, mois d'avril	Avril 1779	SPVE _AVR 79				Représentations théâtrales en Russie, théâtre étranger
Известие о новых книгах.	Nouvelles de nouveaux livres	Mai 1779	SPVE _MAI 79				Nouveaux livres, traductions
Краткое известие о театральныя в России представлени	Nouvelles abrégées des représentations théâtrales en	Août 1779	SPVE _AOU 79_1				Histoire du théâtre russe, vie de Jacob Stahlin, nouveautés théâtrales

Titre original	Titre traduit en français	Date	Code	Rédacteur(s)	Rédacteur(s) présumé(s)	Collaborateur(s) notables, officiels ou présumés	Mots clés
ях, от начала их до 1768 года, сочиненное на немецком языке его превосходительством, действительным Статским Советником Я.Я. Стелином.	Russie						
Известие о новых книгах	Nouvelles des nouveaux livres	Août 1779	SPVE _AOU 79_2				Nouveaux livres, opéra
Четвертая часть : месяц Сентябрь 1779 года	Quatrième partie, mois de Mars	Septembre 1779	SPVE _SEP 79				Nouvelles représentations, drame pastoral
Четвертая часть : месяц Октябрь 1779 года	Quatrième partie, mois d'Octobre	Octobre 1779	SPVE _OCT 79				Nouveautés théâtrales
Четвертая часть : месяц Ноябрь 1779 года	Quatrième partie, mois de Novembre	Novembre 1779	SPVE _NOV 79				Nouveaux livres, Rousseau, Regnard
Пятая часть: Январь-Июнь 1780 :Месяц Январь 1780 года.	Cinquième partie, mois de janvier	Janvier 1780	SPVE _JAN 80				Nouveaux livres, comédie
Пятая часть: Месяц Март 1780 года.	Cinquième partie, mois de mars	Mars 1780	SPVE _MA R80				Nouveaux livres, opéra
Пятая часть: Месяц Апрель 1780 года.	Cinquième partie, mois d'avril	Avril 1780	SPVE _AVR 80				Nouveaux livres, Rousseau
Шестая часть, Июль-Декабрь 1780: Месяц Июль 1780 года.	Sixième partie, mois de juillet	Juillet 1780	SPVE _JUL 80				Nouveaux livres, tragédie
Шестая часть: месяц Октябрь 1780 года.	Sixième partie, mois d'octobre	Octobre 1780	SPVE _OCT 80				Nouveaux livres, comédie
«О Правописании слова драма.»	De l'orthographe correcte du mot "drame"	Novembre 1780	SPVE _NOV 80				Drame, étymologie, langue russe
Модное ежемесячное издание или библиотека для дамского туалета (1779)	Oeuvres mensuelles à la mode, ou bibliothèque pour le cabinet des dames	1779	MEI	Nikolaj Novikov			
"XIV. Из Федры, Рашиновой Трагедии."	XIV. Extrait de Phèdre, tragédie de Racine	Février 1779	MEI FEV7 9_XI V				Racine, Phèdre
Часть I, Месяць Март 1779	Première partie, mois de Mars	Mars 1779	MEI MAR 79				Recommandations de lecture, théâtre russe, théâtre français
Часть 3, Месяць Юля 1779 : "VII.	VII. Quelques scènes	Juillet 1779	MEI JUL7 9_VII				Vie d'Alcibiade

Titre original	Titre traduit en français	Date	Code	Rédacteur(s)	Rédacteur(s) présumé(s)	Collaborateur(s) notables, officiels ou présumés	Mots clés
Несколько Драматических Сцен из жизни Алкивиада."	dramatiques de la vie d'Alcibiade						
Академические Известия	Nouvelles académiques	1779-1781	AI	Pëtr Bogdanovič		Gavril Deržavin, Ākov Knāžnin, Vladimir Petrov	
Вступление	Introduction	Janvier 1779	AI_JA N79				Histoire des lettres russes, Majkov, Sumarokov, Novikov, Catherine II
Мелодрама	Mélodrame	Janvier 1781	AI_JA N81				Mélodrame
Собеседник любителей российского слова	L'Interlocuteur des amateurs des lettres russes	1783-1784	SLRS	Osip Kozodavlev	Ekaterina Daškova	Vasilij Kapnist, Vasilij Levšin, Mihajl Muravev, Pëtr Plavil'sikov, Dmitrij Hvostov, Gavril Deržavin	
Часть I: Предупреждение	Première partie: Préface	Mai 1783	SLRS_MAI 83_I				Lettres russes, académie des sciences
Часть I : XIV. "Письмо к Васильевичу Капнисту"	Première partie: XIV. Lettre à Vasilij Kapnist	Mai 1783	SLRS_MAI83_XIV				Satires, développement des lettres russes, Kapnist, mécénat
Часть I : XXIV. О правописании слова драма.	Première partie: XXIV. De l'orthographe correcte du mot "drame"	Mai 1783	SLRS_MAI83_XXIV				Drame, étymologie, langue russe
Часть II: П. « О смысле слова воспитание »	Deuxième partie: Du sens du mot "éducation"	Juin 1783	SLRS_JUN 83_II				Education, histoire de la Russie, évolution des mœurs, divertissement utile
Часть III : XVIII. « Просвещенный Путешественник. »	Troisième partie: XVIII. Le voyageur éclairé	Juillet 1783	SLRS_JUL83_XVIII				Voyages, satire, France, gallomanie
Часть IX : VII. « Вечеринка »	Quatrième partie: VII. "Soirée"	Janvier 1784	SLRS_JAN84_VII				Posture sociale, affectation, connaissances littéraires, comédie
Часть X : XIV. "Господа Издатели Собеседника!"	Dixième partie: XIV. Monsieur le rédacteur de l'Interlocuteur!	Février 1784	SLRS_FEV 84_XI V	Andreï Meyer			Satire, lettres russes
Mercur de Russie		1786	MR	Timoléon Gallien de Salmorenc			
Histoire littéraire de Russie.		Mars 1786	MR_MAR 86_1				Histoire de la littérature russe
L'imposteur, comédie en 5 actes, en Prose et en Russe. Par *** à St. Pétersbourg in 8vo. 1786.		Mars 1786	MR_MAR 86_2				Théâtre russe, l'Imposteur, traduction
Académies, Sociétés littéraires : France, PARIS, Académie Française.		Mars 1786	MR_MAR 86_3				Prix littéraires, France
THEATRES : Russie		Mars 1786	MR_MAR 86_4				Théâtre russe, l'Imposteur
France, PARIS, Opéra : Pizarre, ou la conquête du nouveau Monde, tragédie lyrique en 5 actes, Paroles de		Avril 1786	MR_AVR8 6_1				Théâtre français, Pizarre

Titre original	Titre traduit en français	Date	Code	Rédacteur(s)	Rédacteur(s) présumé(s)	Collaborateur(s) notables, officiels ou présumés	Mots clés
M.***, Musique de M. Candeille.							
Poésies diverses sur toutes sortes de sujets : Aux amateurs de la scène russe (par le même)		Avril 1786	MR_ AVR8 6_2				Harmonie, Voltaire, Sumarokov
Épître dédicatoire du traducteur à l'auteur de la comédie de l'homme fasciné.		Avril 1786	MR_ AVR8 6_3				Comédie, traduction
Российский Феатр	Théâtre russe	1786-1792	RF	Académie des sciences	Vasilij Ušakov	Ekaterina Daškova	
Часть 1, Предувеломление.	Première partie, Préface	1786	RF_1 786_I				Histoire du théâtre russe
Новые ежемесечные сочинения	Nouvelles publications mensuelles	1786-1796	NEI	Anonyme	Nikolaj Ozerevskovskij et S. Protasov		
Часть 3, месяц сентябрь 1786 года: Послание к маиору С.М.Л.Б.Е, которого свойства описаны в былях и небылицах	Troisième partie, mois de septembre: Lettre au Major S.M.L.B.E.	Septembre 1786	NEI_ SEP8 6				Amour-propre, type comique
Драматической словарь	Dictionnaire dramatique	1787	DS				
Предувеломление.	Préface	1787	DS_1 787_I				Histoire du théâtre russe
Друг Честных Людей, или Стародум	L'ami des honnêtes gens, ou Starodoume	1788	DCH L	Denis Fonvizin			
Письмо к Стародуму: С.-Петербург, января 1788.	Lettre à Starodoume	Janvier 1788	DCH L_JA N88_1				Fonvizin, le Mineur, rôle du théâtre
Ответ Стародума : Москва, января 1788.	Réponse de Starodoume	Janvier 1788	DCH L_JA N88_2				Théâtre, morale
Письмо к Стародуму от сочинителя Недоросля : С.-Петербург. Февраля ... дня 1788 года.	Lettre à Starodoume de la part de l'auteur du Mineur	Février 1788	DCH L_FE V88				Fonvizin, le Mineur
Утренние часы	Les Heures matinales	1788-1789	UCH	Ivan Rahmaninov et P.Ozerov			
Неделя 1ая апреля 20 дня 1788 года	Première semaine, 20 avril 1788	Avril 1788	UCH_ AVR8 8_I				Périodiques, critique
Неделя 2 апреля 27 дня 1788 года : "Письмо от Госпожи С..."	Deuxième semaine, 27 avril 1788: "Lettre de Madame S..."	Avril 1788	UCH_ AVR8 8_II				Divertissement, lectures, théâtre
Часть 3. Неделя XXXII ноября 23 дня 1788 : "Забавный путешественн	Semaine XXXII: Le Voyageur amusant. Cinquième voyage:	Novembre 1788	UCH_NOV88_XXXII				Rassemblement publics, sociabilité, conversations

Titre original	Titre traduit en français	Date	Code	Rédacteur(s)	Rédacteur(s) présumé(s)	Collaborateur(s) notables, officiels ou présumés	Mots clés
ик". Путешествое пятое, О публичных собраниях Часть 3. Неделя XXXIX генваря 11 дня 1789 : "Забавный путешественник". Путешествое шестое, Публика	"Des rassemblements publics"						
	Semaine XXXIV 11 janvier 1789	Janvier 1789	UCH_JAN89_XXXIV				Public, communauté
Московский журнал	Le Journal de Moscou	1791-1792		Nikolaj Karamzin			
Театр	Théâtre	Première partie, livre 1. Janvier 1791					Critique d'œuvre, Emilia Galotti, Lessing
Парижские спектакли	Spectacles parisiens	Première partie, livre 2. Février 1791					Critique de représentations, spectacles parisiens de juin à août 1790
Московской театр	Théâtre de Moscou	Première partie, livre 2. Février 1791					Critiques de représentations, spectacles moscovites
Московской театр	Théâtre de Moscou	Première partie, livre 3, mars 1791					Critiques de représentations, spectacles moscovites
Парижские спектакли	Spectacles parisiens	Deuxième partie, livre 1, avril 1791					Critique de représentations, spectacles parisiens d'août à décembre 1790
Московской театр	Théâtre de Moscou	Deuxième partie, livre 1, avril 1791					Critiques de représentations, spectacles moscovites
Иностраннных книгах	Livres étrangers	Deuxième partie, livre 2, mai 1791					Mémoires de Goldoni
София	Sofia	Deuxième partie, livre 3, juin 1791					Extraits
Парижские спектакли	Spectacles parisiens	Deuxième partie, livre 3, juin 1791					Critique de représentations, spectacles parisiens
Московской театр	Théâtre de Moscou	Deuxième partie, livre 3, juin 1791					Critiques de représentations, spectacles moscovites
София (окончание)	Sofia (fin)	Troisième partie, livre 1, juillet 1791					Extraits
XII. Московской театр	Théâtre de Moscou	Troisième partie, livre 1, juillet 1791					Critiques de représentations, spectacles moscovites
IX. Парижские спектакли	Spectacles parisiens	Troisième partie, livre 3, sept. 1791					Critique de représentations, spectacles parisiens de l'année 1791

Titre original	Titre traduit en français	Date	Code	Rédacteur(s)	Rédacteur(s) présumé(s)	Collaborateur(s) notables, officiels ou présumés	Mots clés
Зритель	Le Spectateur	1792	ZRI	Ivan Krylov	Aleksandr Klušin, Ivan Krylov et Pëtr Plavil'sikov		
Месяц Юль	Mois de juillet	Juillet 1792	ZRI_J UL92	Pëtr Plavil'sikov			Histoire du théâtre russe, rapport à l'étranger, genres dramatiques, langue
Месяц август	Mois d'août	Août 1792	ZRI_ AOU9 2	Pëtr Plavil'sikov			Histoire du théâtre russe, rapport à l'étranger, genres dramatiques, langue
Месяц Сентябрь	Mois de septembre	Septembre 1792	ZRI_S EP92	Pëtr Plavil'sikov			Histoire du théâtre russe, rapport à l'étranger, genres dramatiques, langue
Санкт-Петербургский Меркурий	Le Mercure de Saint-Petersbourg	1793	SPM	Ivan Krylov et Aleksandr Klušin			
Часть первая, месяц Генварь : Разсуждение об Англинской трагедии, из сочинений г. Волтера.	Pensées sur la tragédie anglaise, extraites des œuvres de Monsieur Voltaire	Janvier 1793	SPM_ JAN9 3	Aleksandr Klušin (traduction de Voltaire)			Voltaire, théâtre, Angleterre, Shakespeare, tragédie
Часть первая, месяц февраль : Примечания на комедию Смех и Горе.	Remarques sur la comédie le Rire et les Larmes	Février 1793	SPM_ FEV9 3	Ivan Krylov			Théâtre russe, comédie, critique, Klušin
Часть вторая, месяц Июнь : Портрет Г. Волтера.	Portrait de Monsieur Voltaire	Juin 1793	SPM_ JUN9 3_1	"A.L."			Voltaire
Часть вторая, месяц Июнь : Театр	Théâtre	Juin 1793	SPM_ JUN9 3_2	Ivan Krylov			Théâtre russe, Klušin, comédie
Часть четвертая, месяц Октябрь : В честь дам, игравших роли Заиры и Фатимы в трагедии Волтера, к удовольствию знаменитой особы.	En l'honneur des dames qui ont joué les rôles de Zaïre et Fatime dans les tragédies de Voltaire	Octobre 1793	SPM_ OCT9 3				Divertissement, galanterie, poésie
Часть четвертая, месяц Декабрь : Об Англинской комедии	De la comédie anglaise	Décembre 1793	SPM_ DEC9 3				Voltaire, théâtre, Angleterre, comédie

Annexe 2 : Corpus des articles

I. Articles des périodiques anglais (1711-1714)

I.1. The Spectator (1711-1714)

N°1: Thursday, March 1, 1711: Addison

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem

Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat. Hor.

I have observed, that a Reader seldom peruses a Book with Pleasure 'till he knows whether the Writer of it be a black or a fair Man, of a mild or choleric Disposition, Married or a Batchelor, with other Particulars of the like nature, that conduce very much to the right Understanding of an Author. To gratify this Curiosity, which is so natural to a Reader, I design this Paper, and my next, as Prefatory Discourses to my following Writings, and shall give some Account in them of the several persons that are engaged in this Work. As the chief trouble of Compiling, Digesting, and Correcting will fall to my Share, I must do myself the Justice to open the Work with my own History.

I was born to a small Hereditary Estate, which according to the tradition of the village where it lies, was bounded by the same Hedges and Ditches in William the Conqueror's Time that it is at present, and has been delivered down from Father to Son whole and entire, without the Loss or Acquisition of a single Field or Meadow, during the Space of six hundred Years. There runs a Story in the Family, that when my Mother was gone with Child of me about three Months, she dreamt that she was brought to Bed of a Judge. Whether this might proceed from a Law-suit which was then depending in the Family, or my Father's being a Justice of the Peace, I cannot determine; for I am not so vain as to think it presaged any Dignity that I should arrive at in my future Life, though that was the Interpretation which the Neighbourhood put upon it. The Gravity of my Behaviour at my very first Appearance in the World, and all the Time that I sucked, seemed to favour my Mother's Dream: For, as she has often told me, I threw away my Rattle before I was two Months old, and would not make use of my Coral till they had taken away the Bells from it.

As for the rest of my Infancy, there being nothing in it remarkable, I shall pass it over in Silence. I find that, during my Nonage, I had the reputation of a very sullen Youth, but was always a Favourite of my School-master, who used to say, that my parts were solid, and

would wear well. I had not been long at the University, before I distinguished myself by a most profound Silence: For, during the Space of eight Years, excepting in the publick Exercises of the College, I scarce uttered the Quantity of an hundred Words; and indeed do not remember that I ever spoke three Sentences together in my whole Life. Whilst I was in this Learned Body, I applied myself with so much Diligence to my Studies, that there are very few celebrated Books, either in the Learned or the Modern Tongues, which I am not acquainted with.

Upon the Death of my Father I was resolved to travel into Foreign Countries, and therefore left the University, with the Character of an odd unaccountable Fellow, that had a great deal of Learning, if I would but show it. An insatiable Thirst after Knowledge carried me into all the Countries of Europe, in which there was any thing new or strange to be seen; nay, to such a Degree was my curiosity raised, that having read the controversies of some great Men concerning the Antiquities of Egypt, I made a Voyage to Grand Cairo, on purpose to take the Measure of a Pyramid; and, as soon as I had set my self right in that Particular, returned to my Native Country with great Satisfaction.

I have passed my latter Years in this City, where I am frequently seen in most publick Places, tho' there are not above half a dozen of my select Friends that know me; of whom my next Paper shall give a more particular Account. There is no place of general Resort wherein I do not often make my appearance; sometimes I am seen thrusting my Head into a Round of Politicians at Will's and listning with great Attention to the Narratives that are made in those little Circular Audiences. Sometimes I smoak a Pipe at Child's; and, while I seem attentive to nothing but the Post-Man, over-hear the Conversation of every Table in the Room. I appear on Sunday nights at St. James's Coffee House, and sometimes join the little Committee of Politicks in the Inner-Room, as one who comes there to hear and improve. My Face is likewise very well known at the Grecian, the Cocoa-Tree, and in the Theaters both of Drury Lane and the Hay-Market. I have been taken for a Merchant upon the Exchange for above these ten Years, and sometimes pass for a Jew in the Assembly of Stock-jobbers at Jonathan's. In short, where-ever I see a Cluster of People, I always mix with them, tho' I never open my Lips but in my own Club.

Thus I live in the World, rather as a Spectator of Mankind, than as one of the Species; by which means I have made my self a Speculative Statesman, Soldier, Merchant, and Artizan, without ever meddling with any Practical Part in Life. I am very well versed in the Theory of an Husband, or a Father, and can discern the Errors in the Œconomy, Business, and Diversion of others, better than those who are engaged in them; as Standers-by discover Blots, which are

apt to escape those who are in the Game. I never espoused any Party with Violence, and am resolved to observe an exact Neutrality between the Whigs and Tories, unless I shall be forc'd to declare myself by the Hostilities of either side. In short, I have acted in all the parts of my Life as a Looker-on, which is the Character I intend to preserve in this Paper.

I have given the Reader just so much of my History and Character, as to let him see I am not altogether unqualified for the Business I have undertaken. As for other Particulars in my Life and Adventures, I shall insert them in following Papers, as I shall see occasion. In the mean time, when I consider how much I have seen, read, and heard, I begin to blame my own Taciturnity; and since I have neither Time nor Inclination to communicate the Fulness of my Heart in Speech, I am resolved to do it in Writing; and to Print my self out, if possible, before I Die. I have been often told by my Friends that it is Pity so many useful Discoveries which I have made, should be in the Possession of a Silent Man. For this Reason therefore, I shall publish a Sheet full of Thoughts every Morning, for the Benefit of my Contemporaries; and if I can any way contribute to the Diversion or Improvement of the Country in which I live, I shall leave it, when I am summoned out of it, with the secret Satisfaction of thinking that I have not Lived in vain.

There are three very material Points which I have not spoken to in this Paper, and which, for several important Reasons, I must keep to my self, at least for some Time: I mean, an Account of my Name, my Age, and my Lodgings. I must confess I would gratify my Reader in any thing that is reasonable; but as for these three Particulars, though I am sensible they might tend very much to the Embellishment of my Paper, I cannot yet come to a Resolution of communicating them to the Publick. They would indeed draw me out of that Obscurity which I have enjoyed for many Years, and expose me in Publick Places to several Salutes and Civilities, which have been always very disagreeable to me; for the greatest pain I can suffer, is the being talked to, and being stared at. It is for this Reason likewise, that I keep my Complexion and Dress, as very great Secrets; tho' it is not impossible, but I may make Discoveries of both in the Progress of the Work I have undertaken.

After having been thus particular upon my self, I shall in to-Morrow's Paper give an Account of those Gentlemen who are concerned with me in this Work. For, as I have before intimated, a Plan of it is laid and concerted (as all other Matters of Importance are) in a Club. However, as my Friends have engaged me to stand in the Front, those who have a mind to correspond with me, may direct their Letters To the Spectator, at Mr. Buckley's, in Little Britain. For I must further acquaint the Reader, that tho' our Club meets only

on Tuesdays and Thursdays, we have appointed a Committee to sit every Night, for the Inspection of all such Papers as may contribute to the Advancement of the Public Weal.

C.

N° 22: Monday, March 26, 1711: Steele

Quodcunque ostendis mihi sic incredulus odi. Hor.

The word Spectator being most usually understood as one of the Audience at Publick Representations in our Theatres, I seldom fail of many Letters relating to Plays and Operas. But, indeed, there are such monstrous things done in both, that if one had not been an Eye-witness of them, one could not believe that such Matters had really been exhibited. There is very little which concerns human Life, or is a Picture of Nature, that is regarded by the greater Part of the Company. The Understanding is dismissed from our Entertainments. Our Mirth is the Laughter of Fools, and our Admiration the Wonder of Idiots; else such improbable, monstrous, and incoherent Dreams could not go off as they do, not only without the utmost Scorn and Contempt, but even with the loudest Applause and Approbation. But the Letters of my Correspondents will represent this Affair in a more lively Manner than any Discourse of my own; I shall therefore give them to my Reader with only this Preparation, that they all come from Players, and that the business of Playing is now so managed that you are not to be surprised when I say one or two of them are rational, others sensitive and vegetative Actors, and others wholly inanimate. I shall not place these as I have named them, but as they have Precedence in the Opinion of their Audiences.

"Mr. Spectator,

Your having been so humble as to take Notice of the Epistles of other Animals, emboldens me, who am the wild Boar that was killed by Mrs. Tofts, to represent to you, That I think I was hardly used in not having the Part of the Lion in Hydaspes given to me. It would have been but a natural Step for me to have personated that noble Creature, after having behaved my self to Satisfaction in the Part above-mention'd: But that of a Lion, is too great a Character for one that never trod the Stage before but upon two Legs. As for the little Resistance which I made, I hope it may be excused, when it is considered that the Dart was thrown at me by so fair an Hand. I must confess I had but just put on my Brutality; and Camilla's charms were such, that b-holding her erect Mien, hearing her charming Voice, and astonished with her graceful Motion, I could not keep up to my assumed Fierceness, but died like a Man.

I am Sir,

Your most humble Servan,

Thomas Prone."

Mr. Spectator,

This is to let you understand, that the Play-House is a Representation of the World in nothing so much as in this Particular, That no one rises in it according to his Merit. I have acted several Parts of Household-stuff with great Applause for many Years: I am one of the Men in the Hangings in the Emperour of the Moon; I have twice performed the third Chair in an English Opera; and have rehearsed the Pump in the Fortune-Hunters. I am now grown old, and hope you will recommend me so effectually, as that I may say something before I go off the Stage: In which you will do a great Act of Charity to

Your most humble servant,

William Serene."

"Mr. Spectator,

Understanding that Mr. Serene has writ to you, and desired to be raised from dumb and still Parts; I desire, if you give him Motion or Speech, that you would advance me in my Way, and let me keep on in what I humbly presume I am a Master, to wit, in representing human and still Life together. I have several times acted one of the finest Flower-pots in the same Opera wherein Mr. Serene is a Chair; therefore, upon his promotion, request that I may succeed him in the Hangings, with my Hand in the Orange-Trees.

Your humble servant,

Ralph Simple."

Drury Lane, March 24, 1710-11.

Sir,

I saw your Friend the Templar this Evening in the Pit, and thought he looked very little pleased with the Representation of the mad Scene of the Pilgrim. I wish, Sir, you would do us the Favour to animadvert frequently upon the false Taste the Town is in, with Relation to Plays as well as Operas. It certainly requires a Degree of Understanding to play justly; but such is our Condition, that we are to suspend our Reason to perform our Parts. As to Scenes of Madness, you know, Sir, there are noble Instances of this Kind in Shakespear; but then it is the Disturbance of a noble Mind, from generous and humane Resentments: It is like that Grief which we have for the decease of our Friends: It is no Diminution, but a Recommendation of humane Nature, that in such Incidents Passion gets the better of Reason; and all we can think to comfort ourselves, is impotent against half what we feel. I will not mention that we had an Idiot in the Scene, and all the Sense it is represented to have, is that of Lust. As for my self, who have long taken Pains in personating the Passions, I have to Night acted only an

Appetite: The part I play'd is Thirst, but it is represented as written rather by a Drayman than a Poet. I come in with a Tub about me, that Tub hung with Quart-pots; with a full Gallon at my Mouth. I am ashamed to tell you that I pleased very much, and this was introduced as a Madness; but sure it was not humane Madness, for a Mule or an ass may have been as dry as ever I was in my Life.

I am, Sir, Your most obedient And humble servant."

"From the Savoy in the Strand.

Mr. Spectator,

If you can read it with dry Eyes, I give you this trouble to acquaint you, that I am the unfortunate King Latinus, and believe I am the first Prince that dated from this Palace since John of Gaunt. Such is the Uncertainty of all human Greatness, that I who lately never moved without a Guard, am now pressed as a common Soldier, and am to sail with the first fair Wind against my Brother Lewis of France. It is a very hard thing to put off a Character which one has appeared in with Applause: This I experienced since the Loss of my Diadem; for, upon quarrelling with another Recruit, I spoke my Indignation out of my Part in recitativo:

... Most audacious Slave, Dar'st thou an angry Monarch's Fury brave?

The Words were no sooner out of my Mouth, when a Serjeant knock'd me down, and ask'd me if I had a Mind to Mutiny, in talking things no Body understood. You see, Sir, my unhappy Circumstances; and if by your Mediation you can procure a Subsidy for a Prince (who never failed to make all that beheld him merry at his Appearance) you will merit the Thanks of Your friend,

The King of Latium."

N° 36: Wednesday, April 11, 1711: Steele

... *Immania monstra Perferimus* ... Virg.

I shall not put my self to any further Pains for this Day's Entertainment, than barely to publish the Letters and Titles of Petitions from the Play-house, with the Minutes I have made upon the Latter for my Conduct in relation to them.

Drury-Lane, April the 9th.

'Upon reading the Project which is set forth in one of your late Papers, of making an Alliance between all the Bulls, Bears, Elephants, and Lions, which are separately exposed to publick View in the Cities of London and Westminster; together with the other Wonders, Shows, and Monsters, whereof you made respective Mention in the said Speculation; We, the chief Actors

of this Playhouse, met and sat upon the said Design. It is with great Delight that We expect the Execution of this Work; and in order to contribute to it, We have given Warning to all our Ghosts to get their Livelihoods where they can, and not to appear among us after Day-break of the 16th Instant. We are resolved to take this Opportunity to part with every thing which does not contribute to the Representation of humane Life; and shall make a free Gift of all animated Utensils to your Projector. The Hangings you formerly mentioned are run away; as are likewise a Set of Chairs, each of which was met upon two Legs going through the Rose Tavern at Two this Morning. We hope, Sir, you will give proper Notice to the Town that we are endeavouring at these Regulations; and that we intend for the future to show no Monsters, but Men who are converted into such by their own Industry and Affectation. If you will please to be at the House to-night, you will see me do my Endeavour to show some unnatural Appearances which are in vogue among the Polite and Well-bred. I am to represent, in the Character of a fine Lady Dancing, all the Distortions which are frequently taken for Graces in Mien and Gesture. This, Sir, is a Specimen of the Method we shall take to expose the Monsters which come within the Notice of a regular Theatre; and we desire nothing more gross may be admitted by you Spectators for the future. We have cashiered three Companies of Theatrical Guards, and design our Kings shall for the future make Love and sit in Council without an Army: and wait only your Direction, whether you will have them reinforce King Porus or join the Troops of Macedon. Mr. Penkethman resolves to consult his Pantheon of Heathen Gods in Opposition to the Oracle of Delphos, and doubts not but he shall turn the Fortunes of Porus when he personates him. I am desired by the Company to inform you, that they submit to your Censures; and shall have you in greater Veneration than Hercules was in of old, if you can drive Monsters from the Theatre; and think your Merit will be as much greater than his, as to convince is more than to conquer.

I am, Sir,

Your most obedient Servant,

T.D.

Sir,

When I acquaint you with the great and unexpected Vicissitudes of my Fortune, I doubt not but I shall obtain your Pity and Favour. I have for many Years last past been Thunderer to the Play-house; and have not only made as much Noise out of the Clouds as any Predecessor of mine in the Theatre that ever bore that Character, but also have descended and spoke on the Stage as the bold Thunder in The Rehearsal.

When they got me down thus low, they thought fit to degrade me further, and make me a Ghost. I was contented with this for these two last Winters; but they carry their Tyranny still further, and not satisfied that I am banished from above Ground, they have given me to understand that I am wholly to depart their Dominions, and taken from me even my subterraneous Employment. Now, Sir, what I desire of you is, that if your Undertaker thinks fit to use Fire-Arms (as other Authors have done) in the Time of Alexander, I may be a Cannon against Porus, or else provide for me in the Burning of Persepolis, or what other Method you shall think fit.

Salmoneus of Covent-Garden.'

The Petition of all the Devils of the Play-house in behalf of themselves and Families, setting forth their Expulsion from thence, with Certificates of their good Life and Conversation, and praying Relief.

The Merit of this Petition referred to Mr. Chr. Rich, who made them Devils.

The Petition of the Grave-digger in Hamlet, to command the Pioneers in the Expedition of Alexander.

Granted.

The Petition of William Bullock, to be Hephestion to Penkethman the Great.

Granted.

The caricature here, and in following lines, is of a passage in Sir Robert Stapylton's Slighted Maid: 'I am the Evening, dark as Night,' &c.

In the Spectator's time the Rehearsal was an acted play, in which Penkethman had the part of the gentleman Usher, and Bullock was one of the two Kings of Brentford; Thunder was Johnson, who played also the Grave-digger in Hamlet and other reputable parts.

N° 39: Saturday, April 14, 1711: Addison

Multa fero, ut placem genus irritabile vatum,

Cum scribo. Hor.

As a perfect Tragedy is the Noblest Production of Human Nature, so it is capable of giving the Mind one of the most delightful and most improving Entertainments. A virtuous Man (says Seneca) struggling with Misfortunes, is such a Spectacle as Gods might look upon with Pleasure: And such a Pleasure it is which one meets with in the Representation of a well-

written Tragedy. Diversions of this kind wear out of our Thoughts every thing that is mean and little. They cherish and cultivate that Humanity which is the Ornament of our Nature. They soften Insolence, sooth Affliction, and subdue the Mind to the Dispensations of Providence.

It is no Wonder therefore that in all the polite Nations of the World, this part of the Drama has met with publick Encouragement.

The modern Tragedy excels that of Greece and Rome, in the Intricacy and Disposition of the Fable; but, what a Christian Writer would be ashamed to own, falls infinitely short of it in the Moral Part of the Performance.

This I may shew more at large hereafter; and in the mean time, that I may contribute something towards the Improvement of the English Tragedy, I shall take notice, in this and in other following Papers, of some particular Parts in it that seem liable to Exception.

Aristotle observes, that the Iambick Verse in the Greek Tongue was the most proper for Tragedy: Because at the same time that it lifted up the Discourse from Prose, it was that which approached nearer to it than any other kind of Verse. For, says he, we may observe that Men in Ordinary Discourse very often speak Iambicks, without taking notice of it. We may make the same Observation of our English Blank Verse, which often enters into our Common Discourse, though we do not attend to it, and is such a due Medium between Rhyme and Prose, that it seems wonderfully adapted to Tragedy. I am therefore very much offended when I see a Play in Rhyme, which is as absurd in English, as a Tragedy of Hexameters would have been in Greek or Latin. The Solæcism is, I think, still greater, in those Plays that have some Scenes in Rhyme and some in Blank Verse, which are to be looked upon as two several Languages; or where we see some particular Similies dignified with Rhyme, at the same time that everything about them lyes in Blank Verse. I would not however debar the Poet from concluding his Tragedy, or, if he pleases, every Act of it, with two or three Couplets, which may have the same Effect as an Air in the Italian Opera after a long Recitativo, and give the Actor a graceful Exit. Besides that we see a Diversity of Numbers in some Parts of the Old Tragedy, in order to hinder the Ear from being tired with the same continued Modulation of Voice. For the same Reason I do not dislike the Speeches in our English Tragedy that close with an Hemistick, or half Verse, notwithstanding the Person who speaks after it begins a new Verse, without filling up the preceding one; Nor with abrupt Pauses and Breakings-off in the middle of a Verse, when they humour any Passion that is expressed by it.

Since I am upon this Subject, I must observe that our English Poets have succeeded much better in the Style, than in the Sentiments of their Tragedies. Their Language is very often

Noble and Sonorous, but the Sense either very trifling or very common. On the contrary, in the Ancient Tragedies, and indeed in those of Corneille and Racine tho' the Expressions are very great, it is the Thought that bears them up and swells them. For my own part, I prefer a noble Sentiment that is depressed with homely Language, infinitely before a vulgar one that is blown up with all the Sound and Energy of Expression. Whether this Defect in our Tragedies may arise from Want of Genius, Knowledge, or Experience in the Writers, or from their Compliance with the vicious Taste of their Readers, who are better Judges of the Language than of the Sentiments, and consequently relish the one more than the other, I cannot determine. But I believe it might rectify the Conduct both of the one and of the other, if the Writer laid down the whole Contexture of his Dialogue in plain English, before he turned it into Blank Verse; and if the Reader, after the Perusal of a Scene, would consider the naked Thought of every Speech in it, when divested of all its Tragick Ornaments. By this means, without being imposed upon by Words, we may judge impartially of the Thought, and consider whether it be natural or great enough for the Person that utters it, whether it deserves to shine in such a Blaze of Eloquence, or shew itself in such a Variety of Lights as are generally made use of by the Writers of our English Tragedy.

I must in the next place observe, that when our Thoughts are great and just, they are often obscured by the sounding Phrases, hard Metaphors, and forced Expressions in which they are cloathed. Shakespear is often very Faulty in this Particular. There is a fine Observation in Aristotle to this purpose, which I have never seen quoted. The Expression, says he, ought to be very much laboured in the unactive Parts of the Fable, as in Descriptions, Similitudes, Narrations, and the like; in which the Opinions, Manners and Passions of Men are not represented; for these (namely the Opinions, Manners and Passions) are apt to be obscured by Pompous Phrases, and Elaborate Expressions. Horace, who copied most of his Criticisms after Aristotle, seems to have had his Eye on the foregoing Rule in the following Verses:

Et Tragicus plerumque dolet Sermone pedestri,
Telephus et Peleus, cum pauper et exul uterque,
Projicit ampullas et sesquipedalia verba,
Si curat cor Spectantis tetigisse querelâ.

Tragedians too lay by their State, to grieve.

Peleus and Telephus, Exit'd and Poor,

Forget their Swelling and Gigantick Words.

(Ld. Roscommon.)

Among our Modern English Poets, there is none who was better turned for Tragedy than Lee; if instead of favouring the Impetuosity of his Genius, he had restrained it, and kept it within its proper Bounds. His Thoughts are wonderfully suited to Tragedy, but frequently lost in such a Cloud of Words, that it is hard to see the Beauty of them: There is an infinite Fire in his Works, but so involved in Smoak, that it does not appear in half its Lustre. He frequently succeeds in the Passionate Parts of the Tragedy, but more particularly where he slackens his Efforts, and eases the Style of those Epithets and Metaphors, in which he so much abounds. What can be more Natural, more Soft, or more Passionate, than that Line in Statira's Speech, where she describes the Charms of Alexander's Conversation?

Then he would talk: Good Gods! how he would talk!

That unexpected Break in the Line, and turning the Description of his Manner of Talking into an Admiration of it, is inexpressibly Beautiful, and wonderfully suited, to the fond Character of the Person that speaks it. There is a Simplicity in the Words, that outshines the utmost Pride of Expression.

Otway has followed Nature in the Language of his Tragedy, and therefore shines in the Passionate Parts, more than any of our English Poets. As there is something Familiar and Domestick in the Fable of his Tragedy, more than in those of any other Poet, he has little Pomp, but great Force in his Expressions. For which Reason, though he has admirably succeeded in the tender and melting Part of his Tragedies, he sometimes falls into too great a Familiarity of Phrase in those Parts, which, by Aristotle's Rule, ought to have been raised and supported by the Dignity of Expression. It has been observed by others, that this Poet has founded his Tragedy of Venice Preserved on so wrong a Plot, that the greatest Characters in it are those of Rebels and Traitors. Had the Hero of his Play discovered the same good Qualities in the Defence of his Country, that he showed for its Ruin and Subversion, the Audience could not enough pity and admire him: But as he is now represented, we can only say of him what the Roman Historian says of Catiline, that his Fall would have been Glorious (*si pro Patriâ sic concidisset*) had he so fallen in the Service of his Country.

C.

N° 40: Monday, April 16, 1711: Addison

Ac ne forte putes, me, que facere ipse recusem,

Cum recte tractant alii, laudare maligne;

Ille per extantum funem mihi fosse videtur

Ire Poeta, meum qui pectus inaniter angit,

Irritat, mulcet, falsis terroribus implet,

Ut magus; et modo me Thebis, modo ponit Athenis. Hor.

The English Writers of Tragedy are possessed with a Notion, that when they represent a virtuous or innocent Person in Distress, they ought not to leave him till they have delivered him out of his Troubles, or made him triumph over his Enemies. This Error they have been led into by a ridiculous Doctrine in modern Criticism, that they are obliged to an equal Distribution of Rewards and Punishments, and an impartial Execution of poetical Justice. Who were the first that established this Rule I know not; but I am sure it has no Foundation in Nature, in Reason, or in the Practice of the Ancients. We find that Good and Evil happen alike to all Men on this side the Grave; and as the principal Design of Tragedy is to raise Commiseration and Terror in the Minds of the Audience, we shall defeat this great End, if we always make Virtue and Innocence happy and successful. Whatever Crosses and Disappointments a good Man suffers in the Body of the Tragedy, they will make but small Impression on our Minds, when we know that in the last Act he is to arrive at the End of his Wishes and Desires. When we see him engaged in the Depth of his Afflictions, we are apt to comfort our selves, because we are sure he will find his Way out of them: and that his Grief, how great soever it may be at present, will soon terminate in Gladness. For this Reason the ancient Writers of Tragedy treated Men in their Plays, as they are dealt with in the World, by making Virtue sometimes happy and sometimes miserable, as they found it in the Fable which they made choice of, or as it might affect their Audience in the most agreeable Manner. Aristotle considers the Tragedies that were written in either of these Kinds, and observes, That those which ended unhappily had always pleased the People, and carried away the Prize in the publick Disputes of the Stage, from those that ended happily. Terror and Commiseration leave a pleasing Anguish in the Mind; and fix the Audience in such a serious Composure of Thought as is much more lasting and delightful than any little transient Starts of Joy and Satisfaction. Accordingly, we find, that more of our English Tragedies have succeeded, in which the Favourites of the Audience sink under their Calamities, than those in which they recover themselves out of them. The best Plays of this Kind are *The Orphan*, *Venice Preserved*, *Alexander the Great*, *Theodosius*, *All for Love*, *Œdipus*, *Oroonoko*, *Othello*, &c. *King Lear* is an admirable Tragedy of the same Kind, as Shakespear wrote it; but as it is reformed according to the chymical Notion of Poetical Justice, in my humble Opinion it has lost half its Beauty. At the same time I must allow, that there are very noble Tragedies which have been framed upon the other Plan, and have ended happily; as indeed

most of the good Tragedies, which have been written since the starting of the above-mentioned Criticism, have taken this Turn: As *The Mourning Bride*, *Tamerlane*, *Ulysses*, *Phædra* and *Hippolitus*, with most of Mr. Dryden's. I must also allow, that many of Shakespear's, and several of the celebrated Tragedies of Antiquity, are cast in the same Form. I do not therefore dispute against this Way of writing Tragedies, but against the Criticism that would establish this as the only Method; and by that Means would very much cramp the English Tragedy, and perhaps give a wrong Bent to the Genius of our Writers.

The Tragi-Comedy, which is the Product of the English Theatre, is one of the most monstrous Inventions that ever entered into a Poet's Thoughts. An Author might as well think of weaving the Adventures of *Æneas* and *Hudibras* into one Poem, as of writing such a motly Piece of Mirth and Sorrow. But the Absurdity of these Performances is so very visible, that I shall not insist upon it.

The same Objections which are made to Tragi-Comedy, may in some Measure be applied to all Tragedies that have a double Plot in them; which are likewise more frequent upon the English Stage, than upon any other: For though the Grief of the Audience, in such Performances, be not changed into another Passion, as in Tragi-Comedies; it is diverted upon another Object, which weakens their Concern for the principal Action, and breaks the Tide of Sorrow, by throwing it into different Channels. This Inconvenience, however, may in a great Measure be cured, if not wholly removed, by the skilful Choice of an Under-Plot, which may bear such a near Relation to the principal Design, as to contribute towards the Completion of it, and be concluded by the same Catastrophe.

There is also another Particular, which may be reckoned among the Blemishes, or rather the false Beauties, of our English Tragedy: I mean those particular Speeches, which are commonly known by the Name of Rants. The warm and passionate Parts of a Tragedy, are always the most taking with the Audience; for which Reason we often see the Players pronouncing, in all the Violence of Action, several Parts of the Tragedy which the Author writ with great Temper, and designed that they should have been so acted. I have seen Powell very often raise himself a loud Clap by this Artifice. The Poets that were acquainted with this Secret, have given frequent Occasion for such Emotions in the Actor, by adding Vehemence to Words where there was no Passion, or inflaming a real Passion into Fustian. This hath filled the Mouths of our Heroes with Bombast; and given them such Sentiments, as proceed rather from a Swelling than a Greatness of Mind. Unnatural Exclamations, Curses, Vows, Blasphemies, a Defiance of Mankind, and an Outraging of the

Gods, frequently pass upon the Audience for tow'ring Thoughts, and have accordingly met with infinite Applause.

I shall here add a Remark, which I am afraid our Tragick Writers may make an ill use of. As our Heroes are generally Lovers, their Swelling and Blustering upon the Stage very much recommends them to the fair Part of their Audience. The Ladies are wonderfully pleased to see a Man insulting Kings, or affronting the Gods, in one Scene, and throwing himself at the Feet of his Mistress in another. Let him behave himself insolently towards the Men, and abjectly towards the Fair One, and it is ten to one but he proves a Favourite of the Boxes. Dryden and Lee, in several of their Tragedies, have practised this Secret with good Success.

But to shew how a Rant pleases beyond the most just and natural Thought that is not pronounced with Vehemence, I would desire the Reader when he sees the Tragedy of Œdipus, to observe how quietly the Hero is dismissed at the End of the third Act, after having pronounced the following Lines, in which the Thought is very natural, and apt to move Compassion;

To you, good Gods, I make my last Appeal;

Or clear my Virtues, or my Crimes reveal.

If in the Maze of Fate I blindly run,

And backward trod those Paths I sought to shun;

Impute my Errors to your own Decree:

My Hands are guilty, but my Heart is free.

Let us then observe with what Thunder-claps of Applause he leaves the Stage, after the Impieties and Execrations at the End of the fourth Act⁴; and you will wonder to see an Audience so cursed and so pleased at the same time;

O that as oft have at Athens seen,

[Where, by the Way, there was no Stage till many Years after Œdipus.]

The Stage arise, and the big Clouds descend;

So now, in very Deed, I might behold

This pond'rous Globe, and all yen marble Roof,

Meet like the Hands of Jove, and crush Mankind.

For all the Elements, &c.

N° 42: Wednesday, April 18, 1711: Addison

Garganum inugire putes nemus aut mare Thuscum,

*Tanto cum strepitu ludi spectantur; et artes,
Divitiæque peregrina, quibus oblitus actor
Cum stetit in Scena, concurrat dextera lævæ.
Dixit adhuc aliquid? Nil sane. Quid placet ergo?
Lana Tarentino violas imitata veneno. Hor.*

Aristotle has observed, That ordinary Writers in Tragedy endeavour to raise Terror and Pity in their Audience, not by proper Sentiments and Expressions, but by the Dresses and Decorations of the Stage. There is something of this kind very ridiculous in the English Theatre. When the Author has a mind to terrify us, it thunders; When he would make us melancholy, the Stage is darkened. But among all our Tragick Artifices, I am the most offended at those which are made use of to inspire us with magnificent Ideas of the Persons that speak. The ordinary Method of making an Hero, is to clap a huge Plume of Feathers upon his Head, which rises so very high, that there is often a greater Length from his Chin to the Top of his Head, than to the sole of his Foot. One would believe, that we thought a great Man and a tall Man the same thing. This very much embarrasses the Actor, who is forced to hold his Neck extremely stiff and steady all the while he speaks; and notwithstanding any Anxieties which he pretends for his Mistress, his Country, or his Friends, one may see by his Action, that his greatest Care and Concern is to keep the Plume of Feathers from falling off his Head. For my own part, when I see a Man uttering his Complaints under such a Mountain of Feathers, I am apt to look upon him rather as an unfortunate Lunatick, than a distressed Hero. As these superfluous Ornaments upon the Head make a great Man, a Princess generally receives her Grandeur from those additional Incumbrances that fall into her Tail: I mean the broad sweeping Train that follows her in all her Motions, and finds constant Employment for a Boy who stands behind her to open and spread it to Advantage. I do not know how others are affected at this Sight, but, I must confess, my Eyes are wholly taken up with the Page's Part; and as for the Queen, I am not so attentive to any thing she speaks, as to the right adjusting of her Train, lest it should chance to trip up her Heels, or incommode her, as she walks to and fro upon the Stage. It is, in my Opinion, a very odd Spectacle, to see a Queen venting her Passion in a disordered Motion, and a little Boy taking care all the while that they do not ruffle the Tail of her Gown. The Parts that the two Persons act on the Stage at the same Time, are very different: The Princess is afraid lest she should incur the Displeasure of the King her Father, or lose the Hero her Lover, whilst her Attendant is only concerned lest she should entangle her Feet in her Petticoat.

We are told, That an ancient Tragick Poet, to move the Pity of his Audience for his exiled Kings and distressed Heroes, used to make the Actors represent them in Dresses and Cloaths that were thread-bare and decayed. This Artifice for moving Pity, seems as ill-contrived, as that we have been speaking of to inspire us with a great Idea of the Persons introduced upon the Stage. In short, I would have our Conceptions raised by the Dignity of Thought and Sublimity of Expression, rather than by a Train of Robes or a Plume of Feathers.

Another mechanical Method of making great Men, and adding Dignity to Kings and Queens, is to accompany them with Halberts and Battle-axes. Two or three Shifters of Scenes, with the two Candle-snuffers, make up a compleat Body of Guards upon the English Stage; and by the Addition of a few Porters dressed in Red Coats, can represent above a Dozen Legions. I have sometimes seen a Couple of Armies drawn up together upon the Stage, when the Poet has been disposed to do Honour to his Generals. It is impossible for the Reader's Imagination to multiply twenty Men into such prodigious Multitudes, or to fancy that two or three hundred thousand Soldiers are fighting in a Room of forty or fifty Yards in Compass. Incidents of such a Nature should be told, not represented.

Non tamen intus

Digna geri promes in scenam: multaque tolles

Ex oculis, qua mox narret facundia præsens.

Hor.

Yet there are things improper for a Scene,

Which Men of Judgment only will relate.

(L. Roscom.)

I should therefore, in this Particular, recommend to my Countrymen the Example of the French Stage, where the Kings and Queens always appear unattended, and leave their Guards behind the Scenes. I should likewise be glad if we imitated the French in banishing from our Stage the Noise of Drums, Trumpets, and Huzzas; which is sometimes so very great, that when there is a Battle in the Hay-Market Theatre, one may hear it as far as Charing-Cross.

I have here only touched upon those Particulars which are made use of to raise and aggrandize Persons in Tragedy; and shall shew in another Paper the several Expedients which are practised by Authors of a vulgar Genius to move Terror, Pity, or Admiration, in their Hearers.

The Tailor and the Painter often contribute to the Success of a Tragedy more than the Poet. Scenes affect ordinary Minds as much as Speeches; and our Actors are very sensible,

that a well-dressed Play has sometimes brought them as full Audience, as a well-written one. The Italians have a very good Phrase to express this Art of imposing upon the Spectators by Appearances: They call it the *Fourberia della Scena*, The Knavery or trickish Part of the Drama. But however the Show and Outside of the Tragedy may work upon the Vulgar, the more understanding Part of the Audience immediately see through it and despise it.

A good Poet will give the Reader a more lively Idea of an Army or a Battle in a Description, than if he actually saw them drawn up in Squadrons and Battalions, or engaged in the Confusion of a Fight. Our Minds should be opened to great Conceptions and inflamed with glorious Sentiments by what the Actor speaks, more than by what he appears. Can all the Trappings or Equipage of a King or Hero give Brutus half that Pomp and Majesty which he receives from a few Lines in Shakespear? C.

N° 43: Thursday, April 19, 1711: Steele

*Ha tibi erunt artes; pacisque imponere morem,
Parcere Subjectis, et debellare Superbos.* Virg.

There are Crowds of Men, whose great Misfortune it is that they were not bound to Mechanick Arts or Trades; it being absolutely necessary for them to be led by some continual Task or Employment. These are such as we commonly call dull Fellows; Persons, who for want of something to do, out of a certain Vacancy of Thought, rather than Curiosity, are ever meddling with things for which they are unfit. I cannot give you a Notion of them better than by presenting you with a Letter from a Gentleman, who belongs to a Society of this Order of Men, residing at Oxford. Oxford, April 13, 1711. Four a Clock in the Morning.

Sir,

In some of your late Speculations, I find some Sketches towards an History of Clubs: But you seem to me to shew them in somewhat too ludicrous a Light. I have well weighed that Matter, and think, that the most important Negotiations may best be carried on in such Assemblies. I shall therefore, for the Good of Mankind, (which, I trust, you and I are equally concerned for) propose an Institution of that Nature for Example sake.

I must confess, the Design and Transactions of too many Clubs are trifling, and manifestly of no consequence to the Nation or Publick Weal: Those I'll give you up. But you must do me then the Justice to own, that nothing can be more useful or laudable than the Scheme we go upon. To avoid Nicknames and Witticisms, we call ourselves The Hebdomadal Meeting: Our President continues for a Year at least, and sometimes four or five: We are all Grave, Serious,

Designing Men, in our Way: We think it our Duty, as far as in us lies, to take care the Constitution receives no Harm, — *Ne quid detrimenti Res capiat publica* — To censure Doctrines or Facts, Persons or Things, which we don't like; To settle the Nation at home, and to carry on the War abroad, where and in what manner we see fit: If other People are not of our Opinion, we can't help that. 'Twere better they were. Moreover, we now and then condescend to direct, in some measure, the little Affairs of our own University. Verily, Mr. Spectator, we are much offended at the Act for importing French Wines: A Bottle or two of good solid Edifying Port, at honest George's, made a Night chearful, and threw off Reserve. But this plaguy French Claret will not only cost us more Mony, but do us less Good: Had we been aware of it, before it had gone too far, I must tell you, we would have petitioned to be heard upon that Subject. But let that pass.

I must let you know likewise, good Sir, that we look upon a certain Northern Prince's March, in Conjunction with Infidels, to be palpably against our Goodwill and Liking; and, for all Monsieur Palmquist, a most dangerous Innovation; and we are by no means yet sure, that some People are not at the Bottom on't. At least, my own private Letters leave room for a Politician well versed in matters of this Nature, to suspect as much, as a penetrating Friend of mine tells me.

We think we have at last done the business with the Malecontents in Hungary, and shall clap up a Peace there.

What the Neutrality Army is to do, or what the Army in Flanders, and what two or three other Princes, is not yet fully determined among us; and we wait impatiently for the coming in of the next Dyer's who, you must know, is our Authentick Intelligence, our Aristotle in Politics. And 'tis indeed but fit there should be some Dernier Resort, the Absolute Decider of all Controversies.

We were lately informed, that the Gallant Train'd Bands had patroll'd all Night long about the Streets of London: We indeed could not imagine any Occasion for it, we guessed not a Tittle on't aforehand, we were in nothing of the Secret; and that City Tradesmen, or their Apprentices, should do Duty, or work, during the Holidays, we thought absolutely impossible: But Dyer being positive in it, and some Letters from other People, who had talked with some who had it from those who should know, giving some Countenance to it, the Chairman reported from the Committee, appointed to examine into that Affair, That 'twas Possible there might be something in't. I have much more to say to you, but my two good Friends and Neighbours, Dominick and Slyboots, are just come in, and the Coffee's ready. I am, in the mean time,

Mr. Spectator,
Your Admirer, and Humble Servant,
Abraham Froth.

You may observe the Turn of their Minds tends only to Novelty, and not Satisfaction in any thing. It would be Disappointment to them, to come to Certainty in any thing, for that would gravel them, and put an end to their Enquiries, which dull Fellows do not make for Information, but for Exercise. I do not know but this may be a very good way of accounting for what we frequently see, to wit, that dull Fellows prove very good Men of Business. Business relieves them from their own natural Heaviness, by furnishing them with what to do; whereas Business to Mercurial Men, is an Interruption from their real Existence and Happiness. Tho' the dull Part of Mankind are harmless in their Amusements, it were to be wished they had no vacant Time, because they usually undertake something that makes their Wants conspicuous, by their manner of supplying them. You shall seldom find a dull Fellow of good Education, but (if he happens to have any Leisure upon his Hands,) will turn his Head to one of those two Amusements, for all Fools of Eminence, Politicks or Poetry. The former of these Arts, is the Study of all dull People in general; but when Dulness is lodged in a Person of a quick Animal Life, it generally exerts it self in Poetry. One might here mention a few Military Writers, who give great Entertainment to the Age, by reason that the Stupidity of their Heads is quickened by the Alacrity of their Hearts. This Constitution in a dull Fellow, gives Vigour to Nonsense, and makes the Puddle boil, which would otherwise stagnate. The British Prince, that Celebrated Poem, which was written in the Reign of King Charles the Second, and deservedly called by the Wits of that Age Incomparable, was the Effect of such an happy Genius as we are speaking of. From among many other Disticks no less to be quoted on this Account, I cannot but recite the two following Lines.

A painted Vest Prince Voltager had on,
Which from a Naked Pict his Grandsire won.

Here if the Poet had not been Vivacious, as well as Stupid, he could not, in the Warmth and Hurry of Nonsense, have been capable of forgetting that neither Prince Voltager, nor his Grandfather, could strip a Naked Man of his Doublet; but a Fool of a colder Constitution, would have staid to have Flea'd the Pict, and made Buff of his Skin, for the Wearing of the Conqueror.

To bring these Observations to some useful Purpose of Life, what I would propose should be, that we imitated those wise Nations, wherein every Man learns some Handycraft-Work. Would it not employ a Beau prettily enough, if instead of eternally playing with a Snuff-box,

he spent some part of his Time in making one? Such a Method as this, would very much conduce to the Publick Emolument, by making every Man living good for something; for there would then be no one Member of Human Society, but would have some little Pretension for some Degree in it; like him who came to Will's Coffee-house, upon the Merit of having writ a Posie of a Ring.

R.

N° 44: Friday, April 20, 1711: Addison

Tu, quid ego et populus mecum desideret, audi. Hor.

Among the several Artifices which are put in Practice by the Poets to fill the Minds of an Audience with Terror, the first Place is due to Thunder and Lightning, which are often made use of at the Descending of a God, or the Rising of a Ghost, at the Vanishing of a Devil, or at the Death of a Tyrant. I have known a Bell introduced into several Tragedies with good Effect; and have seen the whole Assembly in a very great Alarm all the while it has been ringing. But there is nothing which delights and terrifies our English Theatre so much as a Ghost, especially when he appears in a bloody Shirt. A Spectre has very often saved a Play, though he has done nothing but stalked across the Stage, or rose through a Cleft of it, and sunk again without speaking one Word. There may be a proper Season for these several Terrors; and when they only come in as Aids and Assistances to the Poet, they are not only to be excused, but to be applauded. Thus the sounding of the Clock in Venice Preserved, makes the Hearts of the whole Audience quake; and conveys a stronger Terror to the Mind than it is possible for Words to do. The Appearance of the Ghost in Hamlet is a Master-piece in its kind, and wrought up with all the Circumstances that can create either Attention or Horror. The Mind of the Reader is wonderfully prepared for his Reception by the Discourses that precede it: His Dumb Behaviour at his first Entrance, strikes the Imagination very strongly; but every time he enters, he is still more terrifying. Who can read the Speech with which young Hamlet accosts him, without trembling?

Hor. Look, my Lord, it comes!

Ham. Angels and Ministers of Grace defend us!

Be thou a Spirit of Health, or Goblin damn'd;

Bring with thee Airs from Heav'n, or Blasts from Hell;

Be thy Events wicked or charitable;

Thou com'st in such a questionable Shape

That I will speak to thee. I'll call thee Hamlet,

King, Father, Royal Dane: Oh! Oh! Answer me,
Let me not burst in Ignorance; but tell
Why thy canoniz'd Bones, hearsed in Death,
Have burst their Cearments? Why the Sepulchre,
Wherein we saw thee quietly inurn'd,
Hath op'd his ponderous and marble Jaws
To cast thee up again? What may this mean?
That thou dead Coarse again in compleat Steel
Revisit'st thus the Glimpses of the Moon,
Making Night hideous?

I do not therefore find Fault with the Artifices above-mentioned when they are introduced with Skill, and accompanied by proportionable Sentiments and Expressions in the Writing.

For the moving of Pity, our principal Machine is the Handkerchief; and indeed in our common Tragedies, we should not know very often that the Persons are in Distress by any thing they say, if they did not from time to time apply their Handkerchiefs to their Eyes. Far be it from me to think of banishing this Instrument of Sorrow from the Stage; I know a Tragedy could not subsist without it: All that I would contend for, is, to keep it from being misapplied. In a Word, I would have the Actor's Tongue sympathize with his Eyes.

A disconsolate Mother, with a Child in her Hand, has frequently drawn Compassion from the Audience, and has therefore gained a place in several Tragedies. A Modern Writer, that observed how this had took in other Plays, being resolved to double the Distress, and melt his Audience twice as much as those before him had done, brought a Princess upon the Stage with a little Boy in one Hand and a Girl in the other. This too had a very good Effect. A third Poet, being resolved to out-write all his Predecessors, a few Years ago introduced three Children, with great Success: And as I am informed, a young Gentleman, who is fully determined to break the most obdurate Hearts, has a Tragedy by him, where the first Person that appears upon the Stage, is an afflicted Widow in her mourning Weeds, with half a Dozen fatherless Children attending her, like those that usually hang about the Figure of Charity. Thus several Incidents that are beautiful in a good Writer, become ridiculous by falling into the Hands of a bad one.

But among all our Methods of moving Pity or Terror, there is none so absurd and barbarous, and what more exposes us to the Contempt and Ridicule of our Neighbours, than that dreadful butchering of one another, which is so very frequent upon the English Stage. To delight in seeing Men stabbed, poysoned, racked, or impaled, is certainly the Sign of a cruel Temper:

And as this is often practised before the British Audience, several French Criticks, who think these are grateful Spectacles to us, take occasion from them to represent us as a People that delight in Blood. It is indeed very odd, to see our Stage strowed with Carcasses in the last Scene of a Tragedy; and to observe in the Ward-robe of a Play-house several Daggers, Poniards, Wheels, Bowls for Poison, and many other Instruments of Death. Murders and Executions are always transacted behind the Scenes in the French Theatre; which in general is very agreeable to the Manners of a polite and civilized People: But as there are no Exceptions to this Rule on the French Stage, it leads them into Absurdities almost as ridiculous as that which falls under our present Censure. I remember in the famous Play of Corneille, written upon the Subject of the Horatii and Curiatii; the fierce young hero who had overcome the Curiatii one after another, (instead of being congratulated by his Sister for his Victory, being upbraided by her for having slain her Lover,) in the Height of his Passion and Resentment kills her. If any thing could extenuate so brutal an Action, it would be the doing of it on a sudden, before the Sentiments of Nature, Reason, or Manhood could take Place in him. However, to avoid publick Blood-shed, as soon as his Passion is wrought to its Height, he follows his Sister the whole length of the Stage, and forbears killing her till they are both withdrawn behind the Scenes. I must confess, had he murder'd her before the Audience, the Indecency might have been greater; but as it is, it appears very unnatural, and looks like killing in cold Blood. To give my Opinion upon this Case; the Fact ought not to have been represented, but to have been told, if there was any Occasion for it.

It may not be unacceptable to the Reader, to see how Sophocles has conducted a Tragedy under the like delicate Circumstances. Orestes was in the same Condition with Hamlet in Shakespear, his Mother having murdered his Father, and taken possession of his Kingdom in Conspiracy with her Adulterer. That young Prince therefore, being determined to revenge his Father's Death upon those who filled his Throne, conveys himself by a beautiful Stratagem into his Mother's Apartment with a Resolution to kill her. But because such a Spectacle would have been too shocking to the Audience, this dreadful Resolution is executed behind the Scenes: The Mother is heard calling out to her Son for Mercy; and the Son answering her, that she shewed no Mercy to his Father; after which she shrieks out that she is wounded, and by what follows we find that she is slain. I do not remember that in any of our Plays there are Speeches made behind the Scenes, though there are other Instances of this Nature to be met with in those of the Ancients: And I believe my Reader will agree with me, that there is something infinitely more affecting in this dreadful Dialogue between the Mother and her Son behind the Scenes, than could have been in

anything transacted before the Audience. Orestes immediately after meets the Usurper at the Entrance of his Palace; and by a very happy Thought of the Poet avoids killing him before the Audience, by telling him that he should live some Time in his present Bitterness of Soul before he would dispatch him; and by ordering him to retire into that Part of the Palace where he had slain his Father, whose Murther he would revenge in the very same Place where it was committed. By this means the Poet observes that Decency, which Horace afterwards established by a Rule, of forbearing to commit Parricides or unnatural Murthers before the Audience.

Nec coram populo natos Medea trucidet.

Let not Medea draw her murth'ring Knife,
And spill her Children's Blood upon the Stage.

The French have therefore refin'd too much upon Horace's Rule, who never designed to banish all Kinds of Death from the Stage; but only such as had too much Horror in them, and which would have a better Effect upon the Audience when transacted behind the Scenes. I would therefore recommend to my Countrymen the Practice of the ancient Poets, who were very sparing of their publick Executions, and rather chose to perform them behind the Scenes, if it could be done with as great an Effect upon the Audience. At the same time I must observe, that though the devoted Persons of the Tragedy were seldom slain before the Audience, which has generally something ridiculous in it, their Bodies were often produced after their Death, which has always in it something melancholy or terrifying; so that the killing on the Stage does not seem to have been avoided only as an Indecency, but also as an Improbability.

Nec pueros coram populo Medea trucidet;

Aut humana palam coquat exta nefarius Atreus;

Aut in avem Progne vertatur, Cadmus in anguem,

Quodcunque ostendis mihi sic, incredulus odi.

Hor.

Medea must not draw her murth'ring Knife,

Nor Atreus there his horrid Feast prepare.

Cadmus and Progne's Metamorphosis,

(She to a Swallow turn'd, he to a Snake)

And whatsoever contradicts my Sense,

I hate to see, and never can believe.

(*Ld. Roscommon.*)

I have now gone through the several Dramatick Inventions which are made use of by the Ignorant Poets to supply the Place of Tragedy, and by the Skilful to improve it; some of which I could wish entirely rejected, and the rest to be used with Caution. It would be an endless Task to consider Comedy in the same Light, and to mention the innumerable Shifts that small Wits put in practice to raise a Laugh. Bullock in a short Coat, and Norris in a long one, seldom fail of this Effect. In ordinary Comedies, a broad and a narrow brim'd Hat are different Characters. Sometimes the Wit of the Scene lies in a Shoulder-belt, and Sometimes in a Pair of Whiskers. A Lover running about the Stage, with his Head peeping out of a Barrel, was thought a very good Jest in King Charles the Second's time; and invented by one of the first Wits of that Age. But because Ridicule is not so delicate as Compassion, and because the Objects that make us laugh are infinitely more numerous than those that make us weep, there is a much greater Latitude for comick than tragick Artifices, and by Consequence a much greater Indulgence to be allowed them.

C.

N°49: Thursday, April 26, 1711: Steele

... Hominem pagina nostra sapit. Mart.

It is very natural for a Man who is not turned for Mirthful Meetings of Men, or Assemblies of the fair Sex, to delight in that sort of Conversation which we find in Coffee-houses. Here a Man, of my Temper, is in his Element; for if he cannot talk, he can still be more agreeable to his Company, as well as pleased in himself, in being only an Hearer. It is a Secret known but to few, yet of no small use in the Conduct of Life, that when you fall into a Man's Conversation, the first thing you should consider is, whether he has a greater Inclination to hear you, or that you should hear him. The latter is the more general Desire, and I know very able Flatterers that never speak a Word in Praise of the Persons from whom they obtain daily Favours, but still practise a skilful Attention to whatever is uttered by those with whom they converse. We are very Curious to observe the Behaviour of Great Men and their Clients; but the same Passions and Interests move Men in lower Spheres; and I (that have nothing else to do but make Observations) see in every Parish, Street, Lane, and Alley of this Populous City, a little Potentate that has his Court, and his Flatterers who lay Snares for his Affection and Favour, by the same Arts that are practised upon Men in higher Stations.

In the Place I most usually frequent, Men differ rather in the Time of Day in which they make a Figure, than in any real Greatness above one another. I, who am at the Coffee-house at Six in a Morning, know that my Friend Beaver the Haberdasher has a Levy of more

undissembled Friends and Admirers, than most of the Courtiers or Generals of Great-Britain. Every Man about him has, perhaps, a News-Paper in his Hand; but none can pretend to guess what Step will be taken in any one Court of Europe, 'till Mr. Beaver has thrown down his Pipe, and declares what Measures the Allies must enter into upon this new Posture of Affairs. Our Coffee-house is near one of the Inns of Court, and Beaver has the Audience and Admiration of his Neighbours from Six 'till within a Quarter of Eight, at which time he is interrupted by the Students of the House; some of whom are ready dress'd for Westminster, at Eight in a Morning, with Faces as busie as if they were retained in every Cause there; and others come in their Night-Gowns to saunter away their Time, as if they never designed to go thither. I do not know that I meet, in any of my Walks, Objects which move both my Spleen and Laughter so effectually, as these young Fellows at the Grecian, Squire's, Searle's¹, and all other Coffee-houses adjacent to the Law, who rise early for no other purpose but to publish their Laziness. One would think these young Virtuoso's take a gay Cap and Slippers, with a Scarf and Party-coloured Gown, to be Ensigns of Dignity; for the vain Things approach each other with an Air, which shews they regard one another for their Vestments. I have observed, that the Superiority among these proceeds from an Opinion of Gallantry and Fashion: The Gentleman in the Strawberry Sash, who presides so much over the rest, has, it seems, subscribed to every Opera this last Winter, and is supposed to receive Favours from one of the Actresses.

When the Day grows too busie for these Gentlemen to enjoy any longer the Pleasures of their Deshabilé, with any manner of Confidence, they give place to Men who have Business or good Sense in their Faces, and come to the Coffee-house either to transact Affairs or enjoy Conversation. The Persons to whose Behaviour and Discourse I have most regard, are such as are between these two sorts of Men: Such as have not Spirits too Active to be happy and well pleased in a private Condition, nor Complexions too warm to make them neglect the Duties and Relations of Life. Of these sort of Men consist the worthier Part of Mankind; of these are all good Fathers, generous Brothers, sincere Friends, and faithful Subjects. Their Entertainments are derived rather from Reason than Imagination: Which is the Cause that there is no Impatience or Instability in their Speech or Action. You see in their Countenances they are at home, and in quiet Possession of the present Instant, as it passes, without desiring to quicken it by gratifying any Passion, or prosecuting any new Design. These are the Men formed for Society, and those little Communities which we express by the Word Neighbourhoods.

The Coffee-house is the Place of Rendezvous to all that live near it, who are thus turned to relish calm and ordinary Life. Eubulus presides over the middle Hours of the Day,

when this Assembly of Men meet together. He enjoys a great Fortune handsomely, without launching into Expence; and exerts many noble and useful Qualities, without appearing in any publick Employment. His Wisdom and Knowledge are serviceable to all that think fit to make use of them; and he does the office of a Council, a Judge, an Executor, and a Friend to all his Acquaintance, not only without the Profits which attend such Offices, but also without the Deference and Homage which are usually paid to them. The giving of Thanks is displeasing to him. The greatest Gratitude you can shew him is to let him see you are the better Man for his Services; and that you are as ready to oblige others, as he is to oblige you.

In the private Exigencies of his Friends he lends, at legal Value, considerable Sums, which he might highly increase by rolling in the Publick Stocks. He does not consider in whose Hands his Mony will improve most, but where it will do most Good.

Eubulus has so great an Authority in his little Diurnal Audience, that when he shakes his Head at any Piece of publick News, they all of them appear dejected; and on the contrary, go home to their Dinners with a good Stomach and cheerful Aspect, when Eubulus seems to intimate that Things go well. Nay, their Veneration towards him is so great, that when they are in other Company they speak and act after him; are Wise in his Sentences, and are no sooner sat down at their own Tables, but they hope or fear, rejoice or despond as they saw him do at the Coffee-house. In a word, every Man is Eubulus as soon as his Back is turned. Having here given an Account of the several Reigns that succeed each other from Day-break till Dinner-time, I shall mention the Monarchs of the Afternoon on another Occasion, and shut up the whole Series of them with the History of Tom the Tyrant; who, as first Minister of the Coffee-house, takes the Government upon him between the Hours of Eleven and Twelve at Night, and gives his Orders in the most Arbitrary manner to the Servants below him, as to the Disposition of Liquors, Coal and Cinders. R.

N° 51: Saturday, April 28, 1711: Steele

Torquet ab Obscenis jam nunc Sermonibus Aurem. Hor.

Mr. Spectator,

My Fortune, Quality, and Person are such as render me as Conspicuous as any Young Woman in Town. It is in my Power to enjoy it in all its Vanities, but I have, from a very careful Education, contracted a great Aversion to the forward Air and Fashion which is practised in all Publick Places and Assemblies. I attribute this very much to the Stile and Manners of our Plays: I was last Night at the Funeral, where a Confident Lover in the Play, speaking of his Mistress, cries out:

Oh that Harriot! to fold these Arms about the Waste of that Beauteous struggling, and at last yielding Fair!

Such an Image as this ought, by no means, to be presented to a Chaste and Regular Audience. I expect your Opinion of this Sentence, and recommend to your Consideration, as a Spectator, the conduct of the Stage at present with Relation to Chastity and Modesty.

I am, Sir,

Your Constant Reader

and Well-wisher.

The Complaint of this Young Lady is so just, that the Offence is great enough to have displeas'd Persons who cannot pretend to that Delicacy and Modesty, of which she is Mistress. But there is a great deal to be said in Behalf of an Author: If the Audience would but consider the Difficulty of keeping up a sprightly Dialogue for five Acts together, they would allow a Writer, when he wants Wit, and can't please any otherwise, to help it out with a little Smuttiness. I will answer for the Poets, that no one ever writ Bawdy for any other Reason but Dearth of Invention. When the Author cannot strike out of himself any more of that which he has superior to those who make up the Bulk of his Audience, his natural Recourse is to that which he has in common with them; and a Description which gratifies a sensual Appetite will please, when the Author has nothing about him to delight a refined Imagination. It is to such a Poverty we must impute this and all other Sentences in Plays, which are of this Kind, and which are commonly termed Luscious Expressions.

This Expedient, to supply the Deficiencies of Wit, has been used more or less, by most of the Authors who have succeeded on the Stage; tho' I know but one who has profess'dly writ a Play upon the Basis of the Desire of Multiplying our Species, and that is the Polite Sir George Etherege; if I understand what the Lady would be at, in the Play called *She would if She could*. Other Poets have, here and there, given an Intimation that there is this Design, under all the Disguises and Affectations which a Lady may put on; but no Author, except this, has made sure Work of it, and put the Imaginations of the Audience upon this one Purpose, from the Beginning to the End of the Comedy. It has always fared accordingly; for whether it be, that all who go to this Piece would if they could, or that the Innocents go to it, to guess only what *She would if She could*, the Play has always been well received. It lifts an heavy empty Sentence, when there is added to it a lascivious Gesture of Body; and when it is too low to be raised even by that, a flat Meaning is enlivened by making it a double one. Writers, who want Genius, never fail of keeping this Secret in reserve, to create a Laugh, or raise a Clap. I, who know nothing of Women but from seeing Plays, can give great Guesses at the whole

Structure of the fair Sex, by being innocently placed in the Pit, and insulted by the Petticoats of their Dancers; the Advantages of whose pretty Persons are a great Help to a dull Play. When a Poet flags in writing Lusciously, a pretty Girl can move Lasciviously, and have the same good Consequence for the Author. Dull Poets in this Case use their Audiences, as dull Parasites do their Patrons; when they cannot longer divert them with their Wit or Humour, they bait their Ears with something which is agreeable to their Temper, though below their Understanding. Apicius cannot resist being pleased, if you give him an Account of a delicious Meal; or Clodius, if you describe a Wanton Beauty: Tho' at the same time, if you do not awake those Inclinations in them, no Men are better Judges of what is just and delicate in Conversation. But as I have before observed, it is easier to talk to the Man, than to the Man of Sense.

It is remarkable, that the Writers of least Learning are best skilled in the luscious Way. The Poetesses of the Age have done Wonders in this kind; and we are obliged to the Lady who writ Ibrahim, for introducing a preparatory Scene to the very Action, when the Emperor throws his Handkerchief as a Signal for his Mistress to follow him into the most retired Part of the Seraglio. It must be confessed his Turkish Majesty went off with a good Air, but, methought, we made but a sad Figure who waited without. This ingenious Gentlewoman, in this piece of Bawdry, refined upon an Author of the same Sex, who, in the Rover, makes a Country Squire strip to his Holland Drawers. For Blunt is disappointed, and the Emperor is understood to go on to the utmost. The Pleasantry of stripping almost Naked has been since practised (where indeed it should have begun) very successfully at Bartholomew Fair.

It is not here to be omitted, that in one of the above-mentioned Female Compositions, the Rover is very frequently sent on the same Errand; as I take it, above once every Act. This is not wholly unnatural; for, they say, the Men-Authors draw themselves in their chief Characters, and the Women-Writers may be allowed the same Liberty. Thus, as the Male Wit gives his Hero a [good] Fortune, the Female gives her Heroine a great Gallant, at the End of the Play. But, indeed, there is hardly a Play one can go to, but the Hero or fine Gentleman of it struts off upon the same account, and leaves us to consider what good Office he has put us to, or to employ our selves as we please. To be plain, a Man who frequents Plays would have a very respectful Notion of himself, were he to recollect how often he has been used as a Pimp to ravishing Tyrants, or successful Rakes. When the Actors make their Exit on this good Occasion, the Ladies are sure to have an examining Glance from the Pit, to see how they relish what passes; and a few lewd Fools are very ready to employ their Talents upon the

Composure or Freedom of their Looks. Such Incidents as these make some Ladies wholly absent themselves from the Play-House; and others never miss the first Day of a Play, lest it should prove too luscious to admit their going with any Countenance to it on the second. If Men of Wit, who think fit to write for the Stage, instead of this pitiful way of giving Delight, would turn their Thoughts upon raising it from good natural Impulses as are in the Audience, but are choked up by Vice and Luxury, they would not only please, but befriend us at the same time. If a Man had a mind to be new in his way of Writing, might not he who is now represented as a fine Gentleman, tho' he betrays the Honour and Bed of his Neighbour and Friend, and lies with half the Women in the Play, and is at last rewarded with her of the best Character in it; I say, upon giving the Comedy another Cast, might not such a one divert the Audience quite as well, if at the Catastrophe he were found out for a Traitor, and met with Contempt accordingly? There is seldom a Person devoted to above one Darling Vice at a time, so that there is room enough to catch at Men's Hearts to their Good and Advantage, if the Poets will attempt it with the Honesty which becomes their Characters. There is no Man who loves his Bottle or his Mistress, in a manner so very abandoned, as not to be capable of relishing an agreeable Character, that is no way a Slave to either of those Pursuits. A Man that is Temperate, Generous, Valiant, Chaste, Faithful and Honest, may, at the same time, have Wit, Humour, Mirth, Good-breeding, and Gallantry. While he exerts these latter Qualities, twenty Occasions might be invented to shew he is Master of the other noble Virtues. Such Characters would smite and reprove the Heart of a Man of Sense, when he is given up to his Pleasures. He would see he has been mistaken all this while, and be convinced that a sound Constitution and an innocent Mind are the true Ingredients for becoming and enjoying Life. All Men of true Taste would call a Man of Wit, who should turn his Ambition this way, a Friend and Benefactor to his Country; but I am at a loss what Name they would give him, who makes use of his Capacity for contrary Purposes.

R.

N° 54: Wednesday, May 2, 1711: Steele

... *Sirenum nos exercet inertia.* Hor.

The following Letter being the first that I have received from the learned University of Cambridge, I could not but do my self the Honour of publishing it. It gives an Account of a new Sect of Philosophers which has arose in that famous Residence of Learning; and is, perhaps, the only Sect this Age is likely to produce.

Cambridge, April 26.

Mr. Spectator,

'Believing you to be an universal Encourager of liberal Arts and Sciences, and glad of any Information from the learned World, I thought an Account of a Sect of Philosophers very frequent among us, but not taken Notice of, as far as I can remember, by any Writers either ancient or modern, would not be unacceptable to you. The Philosophers of this Sect are in the Language of our University called Lowngers. I am of Opinion, that, as in many other things, so likewise in this, the Ancients have been defective; viz. in mentioning no Philosophers of this Sort. Some indeed will affirm that they are a kind of Peripateticks, because we see them continually walking about. But I would have these Gentlemen consider, that tho' the ancient Peripateticks walked much, yet they wrote much also; (witness, to the Sorrow of this Sect, Aristotle and others): Whereas it is notorious that most of our Professors never lay out a Farthing either in Pen, Ink, or Paper. Others are for deriving them from Diogenes, because several of the leading Men of the Sect have a great deal of the cynical Humour in them, and delight much in Sun-shine. But then again, Diogenes was content to have his constant Habitation in a narrow Tub; whilst our Philosophers are so far from being of his Opinion, that it's Death to them to be confined within the Limits of a good handsome convenient Chamber but for half an Hour. Others there are, who from the Clearness of their Heads deduce the Pedigree of Lowngers from that great Man (I think it was either Plato or Socrates) who after all his Study and Learning professed, That all he then knew was, that he knew nothing. You easily see this is but a shallow Argument, and may be soon confuted.

I have with great Pains and Industry made my Observations from time to time upon these Sages; and having now all Materials ready, am compiling a Treatise, wherein I shall set forth the Rise and Progress of this famous Sect, together with their Maxims, Austerities, Manner of living, &c. Having prevailed with a Friend who designs shortly to publish a new Edition of Diogenes Laertius, to add this Treatise of mine by way of Supplement; I shall now, to let the World see what may be expected from me (first begging Mr. Spectator's Leave that the World may see it) briefly touch upon some of my chief Observations, and then subscribe my self your humble Servant. In the first Place I shall give you two or three of their Maxims: The fundamental one, upon which their whole System is built, is this, viz. That Time being an implacable Enemy to and Destroyer of all things, ought to be paid in his own Coin, and be destroyed and murdered without Mercy by all the Ways that can be invented. Another favourite Saying of theirs is, That Business was designed only for Knaves, and Study for Blockheads. A third seems to be a ludicrous one, but has a great Effect upon their Lives; and is this, That the Devil is at Home. Now for their Manner of Living: And here I have a large

Field to expatiate in; but I shall reserve Particulars for my intended Discourse, and now only mention one or two of their principal Exercises. The elder Proficients employ themselves in inspecting mores hominum multorum, in getting acquainted with all the Signs and Windows in the Town. Some are arrived at so great Knowledge, that they can tell every time any Butcher kills a Calf, every time any old Woman's Cat is in the Straw; and a thousand other Matters as important. One ancient Philosopher contemplates two or three Hours every Day over a Sun-Dial; and is true to the Dial,

... As the Dial to the Sun, Although it be not shone upon.

Our younger Students are content to carry their Speculations as yet no farther than Bowling-greens, Billiard-Tables, and such like Places. This may serve for a Sketch of my Design; in which I hope I shall have your Encouragement.

I am, Sir,

Yours.

I must be so just as to observe I have formerly seen of this Sect at our other University; tho' not distinguished by the Appellation which the learned Historian, my Correspondent, reports they bear at Cambridge. They were ever looked upon as a People that impaired themselves more by their strict Application to the Rules of their Order, than any other Students whatever. Others seldom hurt themselves any further than to gain weak Eyes and sometimes Head-Aches; but these Philosophers are seized all over with a general Inability, Indolence, and Weariness, and a certain Impatience of the Place they are in, with an Heaviness in removing to another.

The Lowngers are satisfied with being merely Part of the Number of Mankind, without distinguishing themselves from amongst them. They may be said rather to suffer their Time to pass, than to spend it, without Regard to the past, or Prospect of the future. All they know of Life is only the present Instant, and do not taste even that. When one of this Order happens to be a Man of Fortune, the Expence of his Time is transferr'd to his Coach and Horses, and his Life is to be measured by their Motion, not his own Enjoyments or Sufferings. The chief Entertainment one of these Philosophers can possibly propose to himself, is to get a Relish of Dress: This, methinks, might diversifie the Person he is weary of (his own dear self) to himself. I have known these two Amusements make one of these Philosophers make a tolerable Figure in the World; with a variety of Dresses in publick Assemblies in Town, and quick Motion of his Horses out of it, now to Bath, now to Tunbridge, then to Newmarket, and then to London, he has in Process of Time brought it to pass, that his Coach and his Horses

have been mentioned in all those Places. When the Lowngers leave an Academick Life, and instead of this more elegant way of appearing in the polite World, retire to the Seats of their Ancestors, they usually join a Pack of Dogs, and employ their Days in defending their Poultry from Foxes: I do not know any other Method that any of this Order has ever taken to make a Noise in the World; but I shall enquire into such about this Town as have arrived at the Dignity of being Lowngers by the Force of natural Parts, without having ever seen an University; and send my Correspondent, for the Embellishment of his Book, the Names and History of those who pass their Lives without any Incidents at all; and how they shift Coffee-houses and Chocolate-houses from Hour to Hour, to get over the insupportable Labour of doing nothing. R.

N° 65: Tuesday, May 15, 1711: Steele

... Demetri teque Tigelli

Discipularum inter jubeo plorare cathedras. Hor.

After having at large explained what Wit is, and described the false Appearances of it, all that Labour seems but an useless Enquiry, without some Time be spent in considering the Application of it. The Seat of Wit, when one speaks as a Man of the Town and the World, is the Play-house; I shall therefore fill this Paper with Reflections upon the Use of it in that Place. The Application of Wit in the Theatre has as strong an Effect upon the Manners of our Gentlemen, as the Taste of it has upon the Writings of our Authors. It may, perhaps, look like a very presumptuous Work, though not Foreign from the Duty of a Spectator, to tax the Writings of such as have long had the general Applause of a Nation; But I shall always make Reason, Truth, and Nature the Measures of Praise and Dispraise; if those are for me, the Generality of Opinion is of no Consequence against me; if they are against me, the general Opinion cannot long support me.

Without further Preface, I am going to look into some of our most applauded Plays, and see whether they deserve the Figure they at present bear in the Imagination of Men, or not.

In reflecting upon these Works, I shall chiefly dwell upon that for which each respective Play is most celebrated. The present Paper shall be employed upon Sir Fopling Flutter. The received Character of this Play is, That it is the Pattern of Genteel Comedy. Dorimant and Harriot are the Characters of greatest Consequence, and if these are Low and Mean, the Reputation of the Play is very Unjust.

I will take for granted, that a fine Gentleman should be honest in his Actions, and refined in his Language. Instead of this, our Hero in this Piece is a direct Knave in his Designs, and a Clown in his Language. Bellair is his Admirer and Friend; in return for which, because he is forsooth a greater Wit than his said Friend, he thinks it reasonable to persuade him to marry a young Lady, whose Virtue, he thinks, will last no longer than till she is a Wife, and then she cannot but fall to his Share, as he is an irresistible fine Gentleman. The Falshood to Mrs. Loveit, and the Barbarity of Triumphing over her Anguish for losing him, is another Instance of his Honesty, as well as his Good-nature. As to his fine Language; he calls the Orange-Woman, who, it seems, is inclined to grow Fat, An Over-grown Jade, with a Flasket of Guts before her; and salutes her with a pretty Phrase of How now, Double Tripe? Upon the mention of a Country Gentlewoman, whom he knows nothing of, (no one can imagine why) he will lay his Life she is some awkward ill-fashioned Country Toad, who not having above four Dozen of Hairs on her Head, has adorned her Baldness with a large white Fruz, that she may look Sparkishly in the Forefront of the King's Box at an old Play. Unnatural Mixture of senseless Common-Place!

As to the Generosity of his Temper, he tells his poor Footman, If he did not wait better — he would turn him away, in the insolent Phrase of, I'll uncase you.

Now for Mrs. Harriot: She laughs at Obedience to an absent Mother, whose Tenderness Busie describes to be very exquisite, for that she is so pleased with finding Harriot again, that she cannot chide her for being out of the way. This Witty Daughter, and fine Lady, has so little Respect for this good Woman, that she Ridicules her Air in taking Leave, and cries, In what Struggle is my poor Mother yonder? See, see, her Head tottering, her Eyes staring, and her under Lip trembling. But all this is atoned for, because she has more Wit than is usual in her Sex, and as much Malice, tho' she is as Wild as you would wish her and has a Demureness in her Looks that makes it so surprising! Then to recommend her as a fit Spouse for his Hero, the Poet makes her speak her Sense of Marriage very ingeniously: I think, says she, I might be brought to endure him, and that is all a reasonable Woman should expect in an Husband. It is, methinks, unnatural that we are not made to understand how she that was bred under a silly pious old Mother, that would never trust her out of her sight, came to be so Polite. It cannot be denied, but that the Negligence of every thing, which engages the Attention of the sober and valuable Part of Mankind, appears very well drawn in this Piece: But it is denied, that it is necessary to the Character of a Fine Gentleman, that he should in that manner trample upon all Order and Decency. As for the Character of Dorimant, it is more of a Coxcomb than that of Fopling. He says of one of his Companions, that a good

Correspondence between them is their mutual Interest. Speaking of that Friend, he declares, their being much together makes the Women think the better of his Understanding, and judge more favourably of my Reputation. It makes him pass upon some for a Man of very good Sense, and me upon others for a very civil Person.

This whole celebrated Piece is a perfect Contradiction to good Manners, good Sense, and common Honesty; and as there is nothing in it but what is built upon the Ruin of Virtue and Innocence, according to the Notion of Merit in this Comedy, I take the Shoemaker to be, in reality, the Fine Gentleman of the Play: For it seems he is an Atheist, if we may depend upon his Character as given by the Orange-Woman, who is her self far from being the lowest in the Play. She says of a Fine Man who is Dorimant's Companion, There is not such another Heathen in the Town, except the Shoemaker. His Pretension to be the Hero of the Drama appears still more in his own Description of his way of Living with his Lady. There is, says he, never a Man in Town lives more like a Gentleman with his Wife than I do; I never mind her Motions; she never enquires into mine. We speak to one another civilly, hate one another heartily; and because it is Vulgar to Lye and Soak together, we have each of us our several Settle-Bed. That of Soaking together is as good as if Dorimant had spoken it himself; and, I think, since he puts Human Nature in as ugly a Form as the Circumstances will bear, and is a staunch Unbeliever, he is very much Wronged in having no part of the good Fortune bestowed in the last Act.

To speak plainly of this whole Work, I think nothing but being lost to a sense of Innocence and Virtue can make any one see this Comedy, without observing more frequent Occasion to move Sorrow and Indignation, than Mirth and Laughter. At the same time I allow it to be Nature, but it is Nature in its utmost Corruption and Degeneracy. R.

N^o 70: Monday, May 21, 1711: Addison

Interdum vulgus rectum videt. Hor.

When I travelled, I took a particular Delight in hearing the Songs and Fables that are come from Father to Son, and are most in Vogue among the common People of the Countries through which I passed; for it is impossible that any thing should be universally tasted and approved by a Multitude, tho' they are only the Rabble of a Nation, which hath not in it some peculiar Aptness to please and gratify the Mind of Man. Human Nature is the same in all reasonable Creatures; and whatever falls in with it, will meet with Admirers amongst Readers of all Qualities and Conditions. Molière, as we are told by Monsieur Boileau, used to read all his Comedies to an old Woman who was his Housekeeper, as she sat with him at her Work by

the Chimney-Corner; and could foretel the Success of his Play in the Theatre, from the Reception it met at his Fire-side: For he tells us the Audience always followed the old Woman, and never failed to laugh in the same Place.

I know nothing which more shews the essential and inherent Perfection of Simplicity of Thought, above that which I call the Gothick Manner in Writing, than this, that the first pleases all Kinds of Palates, and the latter only such as have formed to themselves a wrong artificial Taste upon little fanciful Authors and Writers of Epigram. Homer, Virgil, or Milton, so far as the Language of their Poems is understood, will please a Reader of plain common Sense, who would neither relish nor comprehend an Epigram of Martial, or a Poem of Cowley: So, on the contrary, an ordinary Song or Ballad that is the Delight of the common People, cannot fail to please all such Readers as are not unqualified for the Entertainment by their Affectation or Ignorance; and the Reason is plain, because the same Paintings of Nature which recommend it to the most ordinary Reader, will appear Beautiful to the most refined.

The old Song of Chevy Chase is the favourite Ballad of the common People of England; and Ben Johnson used to say he had rather have been the Author of it than of all his Works. Sir Philip Sidney in his Discourse of Poetry speaks of it in the following Words;

I never heard the old Song of Piercy and Douglas, that I found not my Heart more moved than with a Trumpet; and yet it is sung by some blind Crowder with no rougher Voice than rude Stile; which being so evil apparelled in the Dust and Cobweb of that uncivil Age, what would it work trimmed in the gorgeous Eloquence of Pindar?

For my own part I am so professed an Admirer of this antiquated Song, that I shall give my Reader a Critick upon it, without any further Apology for so doing.

The greatest Modern Criticks have laid it down as a Rule, that an Heroick Poem should be founded upon some important Precept of Morality, adapted to the Constitution of the Country in which the Poet writes. Homer and Virgil have formed their Plans in this View. As Greece was a Collection of many Governments, who suffered very much among themselves, and gave the Persian Emperor, who was their common Enemy, many Advantages over them by their mutual Jealousies and Animosities, Homer, in order to establish among them an Union, which was so necessary for their Safety, grounds his Poem upon the Discords of the several Grecian Princes who were engaged in a Confederacy against an Asiatick Prince, and the several Advantages which the Enemy gained by such their Discords. At the Time the Poem we are now treating of was written, the Dissentions of the Barons, who were then so many petty Princes, ran very high, whether they quarrelled among themselves, or with their Neighbours, and produced unspeakable Calamities to the Country: The Poet, to deter Men

from such unnatural Contentions, describes a bloody Battle and dreadful Scene of Death, occasioned by the mutual Feuds which reigned in the Families of an English and Scotch Nobleman: That he designed this for the Instruction of his Poem, we may learn from his four last Lines, in which, after the Example of the modern Tragedians, he draws from it a Precept for the Benefit of his Readers.

God save the King, and bless the Land
In Plenty, Joy, and Peace;
And grant henceforth that foul Debate
'Twixt Noblemen may cease.

The next Point observed by the greatest Heroic Poets, hath been to celebrate Persons and Actions which do Honour to their Country: Thus Virgil's Hero was the Founder of Rome, Homer's a Prince of Greece; and for this Reason Valerius Flaccus and Statius, who were both Romans, might be justly derided for having chosen the Expedition of the Golden Fleece, and the Wars of Thebes for the Subjects of their Epic Writings.

The Poet before us has not only found out an Hero in his own Country, but raises the Reputation of it by several beautiful Incidents. The English are the first who take the Field, and the last who quit it. The English bring only Fifteen hundred to the Battle, the Scotch Two thousand. The English keep the Field with Fifty three: The Scotch retire with Fifty five: All the rest on each side being slain in Battle. But the most remarkable Circumstance of this kind, is the different Manner in which the Scotch and English Kings receive the News of this Fight, and of the great Men's Deaths who commanded in it.

This News was brought to Edinburgh,
Where Scotland's King did reign,
That brave Earl Douglas suddenly
Was with an Arrow slain.
O heavy News, King James did say,
Scotland can Witness be,
I have not any Captain more
Of such Account as he.
Like Tydings to King Henry came
Within as short a Space,
That Piercy of Northumberland
Was slain in Chevy-Chase.
Now God be with him, said our King,

Sith 'twill no better be,
I trust I have within my Realm
Five hundred as good as he.
Yet shall not Scot nor Scotland say
But I will Vengeance take,
And be revenged on them all
For brave Lord Piercy's Sake.
This Vow full well the King performed
After on Humble-down,
In one Day fifty Knights were slain,
With Lords of great Renown.
And of the rest of small Account
Did many Thousands dye, &c.
At the same time that our Poet shews a laudable Partiality to his Countrymen, he represents
the Scots after a Manner not unbecoming so bold and brave a People.
Earl Douglas on a milk-white Steed,
Most like a Baron bold,
Rode foremost of the Company
Whose Armour shone like Gold.
His Sentiments and Actions are every Way suitable to an Hero. One of us two, says he, must
dye: I am an Earl as well as your self, so that you can have no Pretence for refusing the
Combat: However, says he, 'tis Pity, and indeed would be a Sin, that so many innocent Men
should perish for our sakes, rather let you and I end our Quarrel in single Fight.
Ere thus I will out-braved be,
One of us two shall dye;
I know thee well, an Earl thou art,
Lord Piercy, so am I.
But trust me, Piercy, Pity it were,
And great Offence, to kill
Any of these our harmless Men,
For they have done no Ill.
Let thou and I the Battle try,
And set our Men aside;
Accurst be he, Lord Piercy said,

By whom this is deny'd.

When these brave Men had distinguished themselves in the Battle and a single Combat with each other, in the Midst of a generous Parly, full of heroic Sentiments, the Scotch Earl falls; and with his dying Words encourages his Men to revenge his Death, representing to them, as the most bitter Circumstance of it, that his Rival saw him fall.

With that there came an Arrow keen

Out of an English Bow,

Which struck Earl Douglas to the Heart

A deep and deadly Blow.

Who never spoke more Words than these,

Fight on, my merry Men all,

For why, my Life is at an End,

Lord Piercy sees my Fall.

Merry Men, in the Language of those Times, is no more than a cheerful Word for Companions and Fellow-Soldiers. A Passage in the Eleventh Book of Virgil's *Æneidis* very much to be admired, where Camilla in her last Agonies instead of weeping over the Wound she had received, as one might have expected from a Warrior of her Sex, considers only (like the Hero of whom we are now speaking) how the Battle should be continued after her Death.

Tum sic exspirans, &c.

A gathering Mist overclouds her chearful Eyes;

And from her Cheeks the rosie Colour flies.

Then turns to her, whom, of her Female Train,

She trusted most, and thus she speaks with Pain.

Acca, 'tis past! He swims before my Sight,

Inexorable Death; and claims his Right.

Bear my last Words to Turnus, fly with Speed,

And bid him timely to my Charge succeed;

Repel the Trojans, and the Town relieve:

Farewel ...

Turnus did not die in so heroic a Manner; tho' our Poet seems to have had his Eye upon Turnus's Speech in the last Verse,

Lord Piercy sees my Fall.

... *Vicisti, et victum tendere palmas*

Ausonii videre ...

Earl Piercy's Lamentation over his Enemy is generous, beautiful, and passionate; I must only caution the Reader not to let the Simplicity of the Style, which one may well pardon in so old a Poet, prejudice him against the Greatness of the Thought.

Then leaving Life, Earl Piercy took
The dead Man by the Hand,
And said, Earl Douglas, for thy Life
Would I had lost my Land.
O Christ! my very heart doth bleed
With Sorrow for thy Sake;
For sure a more renowned Knight
Mischance did never take.

That beautiful Line, Taking the dead Man by the Hand, will put the Reader in mind of Æneas's Behaviour towards Lausus, whom he himself had slain as he came to the Rescue of his aged Father.

At vero ut vultum vidit morientis, et ora,
Ora modis Anchisiades, pallentia miris;
Ingemuit, miserans graviter, dextramque tetendit, &c.
The pious Prince beheld young Lausus dead;
He grieved, he wept; then grasped his Hand, and said,
Poor hapless Youth! What Praises can be paid
To worth so great ...

I shall take another Opportunity to consider the other Part of this old Song.

N° 139: Thursday, August 9, 1711: Steele

Vera Gloria radices agit, atque etiam propagatur: Ficta omnia celeriter, tanquam flosculi, decidunt, nec simulatum potest quidquam esse diuturnum. Tull.

Of all the Affections which attend Human Life, the Love of Glory is the most Ardent. According as this is Cultivated in Princes, it produces the greatest Good or the greatest Evil. Where Sovereigns have it by Impressions received from Education only, it creates an Ambitious rather than a Noble Mind; where it is the natural Bent of the Prince's Inclination, it prompts him to the Pursuit of Things truly Glorious. The two greatest Men now in Europe (according to the common Acceptation of the Word Great) are Lewis King of France, and Peter Emperor of Russia. As it is certain that all Fame does not arise from the

Practice of Virtue, it is, methinks, no unpleasing Amusement to examine the Glory of these Potentates, and distinguish that which is empty, perishing, and frivolous, from what is solid, lasting, and important. Lewis of France had his Infancy attended by Crafty and Worldly Men, who made Extent of Territory the most glorious Instance of Power, and mistook the spreading of Fame for the Acquisition of Honour. The young Monarch's Heart was by such Conversation easily deluded into a Fondness for Vain-glory, and upon these unjust Principles to form or fall in with suitable Projects of Invasion, Rapine, Murder, and all the Guilts that attend War when it is unjust. At the same time this Tyranny was laid, Sciences and Arts were encouraged in the most generous Manner, as if Men of higher Faculties were to be bribed to permit the Massacre of the rest of the World. Every Superstructure which the Court of France built upon their first Designs, which were in themselves vicious, was suitable to its false Foundation. The Ostentation of Riches, the Vanity of Equipage, Shame of Poverty, and Ignorance of Modesty, were the common Arts of Life: The generous Love of one Woman was changed into Gallantry for all the Sex, and Friendships among Men turned into Commerces of Interest, or mere Professions. While these were the Rules of Life, Perjuries in the Prince, and a general Corruption of Manners in the Subject, were the Snares in which France has Entangled all her Neighbours. With such false Colours have the Eyes of Lewis been enchanted, from the Debauchery of his early Youth, to the Superstition of his present old Age. Hence it is, that he has the Patience to have Statues erected to his Prowess, his Valour, his Fortitude; and in the Softnesses and Luxury of a Court, to be applauded for Magnanimity and Enterprize in Military Atchievements.

Peter Alexiwitz of Russia, when he came to Years of Manhood, though he found himself Emperor of a vast and numerous People, Master of an endless Territory, absolute Commander of the Lives and Fortunes of his Subjects, in the midst of this unbounded Power and Greatness turned his Thoughts upon Himself and People with Sorrow. Sordid Ignorance and a Brute Manner of Life this Generous Prince beheld and contemned from the Light of his own Genius. His Judgment suggested this to him, and his Courage prompted him to amend it. In order to this he did not send to the Nation from whence the rest of the World has borrowed its Politeness, but himself left his Diadem to learn the true Way to Glory and Honour, and Application to useful Arts, wherein to employ the Laborious, the Simple, the Honest part of his People. Mechanick Employments and Operations were very justly the first Objects of his Favour and Observation. With this glorious Intention he travelled into Foreign Nations in an obscure Manner, above receiving little Honours where he sojourned, but prying into what was of more Consequence, their Arts of Peace and of War. By this means has this great Prince laid

the Foundation of a great and lasting Fame, by personal Labour, personal Knowledge, personal Valour. It would be Injury to any of Antiquity to name them with him. Who, but himself, ever left a Throne to learn to sit in it with more Grace? Who ever thought himself mean in Absolute Power, 'till he had learned to use it?

If we consider this wonderful Person, it is Perplexity to know where to begin his Encomium. Others may in a Metaphorical or Philosophick Sense be said to command themselves, but this Emperor is also literally under his own Command. How generous and how good was his entering his own Name as a private Man in the Army he raised, that none in it might expect to out-run the Steps with which he himself advanced! By such Measures this god-like Prince learned to Conquer, learned to use his Conquests. How terrible has he appeared in Battel, how gentle in Victory? Shall then the base Arts of the Frenchman be held Polite, and the honest Labours of the Russian Barbarous? No: Barbarity is the Ignorance of true Honour, or placing any thing instead of it. The unjust Prince is Ignoble and Barbarous, the good Prince only Renowned and Glorious.

Tho' Men may impose upon themselves what they please by their corrupt Imaginations, Truth will ever keep its Station; and as Glory is nothing else but the Shadow of Virtue, it will certainly disappear at the Departure of Virtue. But how carefully ought the true Notions of it to be preserved, and how industrious should we be to encourage any Impulses towards it? The Westminster School-boy that said the other Day he could not sleep or play for the Colours in the Hall, ought to be free from receiving a Blow for ever.

But let us consider what is truly Glorious according to the Author I have to day quoted in the Front of my Paper.

The Perfection of Glory, says Tully, consists in these three Particulars: That the People love us; that they have Confidence in us; that being affected with a certain Admiration towards us, they think we deserve Honour.

This was spoken of Greatness in a Commonwealth: But if one were to form a Notion of Consummate Glory under our Constitution, one must add to the above-mentioned Felicities a certain necessary Inexistence, and Disrelish of all the rest, without the Prince's Favour. He should, methinks, have Riches, Power, Honour, Command, Glory; but Riches, Power, Honour, Command and Glory should have no Charms, but as accompanied with the Affection of his Prince. He should, methinks, be Popular because a Favourite, and a Favourite because Popular.

Were it not to make the Character too imaginary, I would give him Sovereignty over some Foreign Territory, and make him esteem that an empty Addition without the kind Regards of his own Prince.

One may merely have an Idea of a Man thus composed and circumstantiated, and if he were so made for Power without an Incapacity of giving Jealousy, he would be also Glorious, without Possibility of receiving Disgrace. This Humility and this Importance must make his Glory immortal.

These Thoughts are apt to draw me beyond the usual Length of this Paper, but if I could suppose such Rhapsodies cou'd outlive the common Fate of ordinary things, I would say these Sketches and Faint Images of Glory were drawn in August, 1711, when John Duke of Marlborough made that memorable March wherein he took the French Lines without Bloodshed.

T.

N° 189: Saturday, October 6, 1711: Addison

... Patriæ pietatis imago. Virg.

The following Letter being written to my Bookseller, upon a Subject of which I treated some time since, I shall publish it in this Paper, together with the Letter that was inclosed in it.

Mr. Buckley,

"Mr. Spectator having of late descanted upon the Cruelty of Parents to their Children, I have been induced (at the Request of several of Mr. Spectator's Admirers) to inclose this Letter, which I assure you is the Original from a Father to his own Son, notwithstanding the latter gave but little or no Provocation. It would be wonderfully obliging to the World, if Mr. Spectator would give his Opinion of it, in some of his Speculations, and particularly to"

(Mr. Buckley)

Your Humble Servant.

Sirrah,

"You are a sawcy audacious Rascal, and both Fool and Mad, and I care not a Farthing whether you comply or no; that does not raze out my Impressions of your Insolence, going about Railing at me, and the next Day to sollicit my Favour: These are Inconsistencies, such as discover thy Reason depraved. To be brief, I never desire to see your Face; and, Sirrah, if you go to the Work-house, it is no Disgrace to me for you to be supported there; and if you Starve in the Streets, I'll never give any thing underhand in your Behalf. If I have any more of your scribbling Nonsense I'll break your Head the first Time I set Sight on you. You are a

stubborn Beast; is this your Gratitude for my giving you Money? You Rogue, I'll better your Judgment, and give you a greater Sense of your Duty to (I regret to say) your Father, &c."

"P.S. It's Prudence for you to keep out of my Sight; for to reproach me, that Might overcomes Right, on the Outside of your Letter, I shall give you a great Knock on the Skull for it."

Was there ever such an Image of Paternal Tenderness! It was usual among some of the Greeks to make their Slaves drink to Excess, and then expose them to their Children, who by that means conceived an early Aversion to a Vice which makes Men appear so monstrous and irrational. I have exposed this Picture of an unnatural Father with the same Intention, that its Deformity may deter others from its Resemblance. If the Reader has a mind to see a Father of the same Stamp represented in the most exquisite Strokes of Humour, he may meet with it in one of the finest Comedies that ever appeared upon the English Stage: I mean the Part of Sir Sampson in *Love for Love*.

I must not however engage my self blindly on the Side of the Son, to whom the fond Letter above-written was directed. His Father calls him a sawcy and audacious Rascal in the first Line, and I am afraid upon Examination he will prove but an ungracious Youth. To go about railing at his Father, and to find no other Place but the Outside of his Letter to tell him that Might overcomes Right, if it does not discover his Reason to be depraved, and that he is either Fool or Mad, as the choleric old Gentleman tells him, we may at least allow that the Father will do very well in endeavouring to better his Judgment, and give him a greater Sense of his Duty. But whether this may be brought about by breaking his Head, or giving him a great Knock on the Skull, ought, I think, to be well considered. Upon the whole, I wish the Father has not met with his Match, and that he may not be as equally paired with a Son, as the Mother in Virgil.

... *Crudelis tu quoque mater:*

Crudelis mater magis an puer Improbis ille?

Improbis ille puer, crudelis tu quoque mater.

Or like the Crow and her Egg, in the Greek Proverb,

Κακου κόρακος κακου ωον.

I must here take Notice of a Letter which I have received from an unknown Correspondent, upon the Subject of my Paper, upon which the foregoing Letter is likewise founded. The Writer of it seems very much concerned lest that Paper should seem to give Encouragement to the Disobedience of Children towards their Parents; but if the Writer of it will take the Pains to read it over again attentively, I dare say his Apprehensions will vanish. Pardon and

Reconciliation are all the Penitent Daughter requests, and all that I contend for in her Behalf; and in this Case I may use the Saying of an eminent Wit, who, upon some great Men pressing him to forgive his Daughter who had married against his Consent, told them he could refuse nothing to their Instances, but that he would have them remember there was Difference between Giving and Forgiving.

I must confess, in all Controversies between Parents and their Children, I am naturally prejudiced in favour of the former. The Obligations on that Side can never be acquitted, and I think it is one of the greatest Reflections upon Human Nature that Parental Instinct should be a stronger Motive to Love than Filial Gratitude; that the receiving of Favours should be a less Inducement to Good-will, Tenderness and Commiseration, than the conferring of them; and that the taking care of any Person should endear the Child or Dependant more to the Parent or Benefactor, than the Parent or Benefactor to the Child or Dependant; yet so it happens, that for one cruel Parent we meet with a thousand undutiful Children. This is indeed wonderfully contrived (as I have formerly observed) for the Support of every living Species; but at the same time that it shews the Wisdom of the Creator, it discovers the Imperfection and Degeneracy of the Creature.

The Obedience of Children to their Parents is the Basis of all Government, and set forth as the Measure of that Obedience which we owe to those whom Providence hath placed over us.

It is Father Le Conte, if I am not mistaken, who tells us how Want of Duty in this Particular is punished among the Chinese, insomuch that if a Son should be known to kill, or so much as to strike his Father, not only the Criminal but his whole Family would be rooted out, nay the Inhabitants of the Place where he lived would be put to the Sword, nay the Place itself would be razed to the Ground, and its Foundations sown with Salt; For, say they, there must have been an utter Depravation of Manners in that Clan or Society of People who could have bred up among them so horrible an Offender. To this I shall add a Passage out of the first Book of Herodotus. That Historian in his Account of the Persian Customs and Religion tells us, It is their Opinion that no Man ever killed his Father, or that it is possible such a Crime should be in Nature; but that if any thing like it should ever happen, they conclude that the reputed Son must have been Illegitimate, Supposititious, or begotten in Adultery. Their Opinion in this Particular shews sufficiently what a Notion they must have had of Undutifulness in general.

L.

N° 249: Saturday, December 15, 1711: Addison

When I make Choice of a Subject that has not been treated on by others, I throw together my Reflections on it without any Order or Method, so that they may appear rather in the Looseness and Freedom of an Essay, than in the Regularity of a Set Discourse. It is after this Manner that I shall consider Laughter and Ridicule in my present Paper.

Man is the merriest Species of the Creation, all above and below him are Serious. He sees things in a different Light from other Beings, and finds his Mirth arising from Objects that perhaps cause something like Pity or Displeasure in higher Natures. Laughter is indeed a very good Counterpoise to the Spleen; and it seems but reasonable that we should be capable of receiving Joy from what is no real Good to us, since we can receive Grief from what is no real Evil.

I have in my Forty-seventh Paper raised a Speculation on the Notion of a Modern Philosopher, who describes the first Motive of Laughter to be a secret Comparison which we make between our selves, and the Persons we laugh at; or, in other Words, that Satisfaction which we receive from the Opinion of some Pre-eminence in our selves, when we see the Absurdities of another or when we reflect on any past Absurdities of our own. This seems to hold in most Cases, and we may observe that the vainest Part of Mankind are the most addicted to this Passion.

I have read a Sermon of a Conventual in the Church of Rome, on those Words of the Wise Man, I said of Laughter, it is mad; and of Mirth, what does it? Upon which he laid it down as a Point of Doctrine, that Laughter was the Effect of Original Sin, and that Adam could not laugh before the Fall.

Laughter, while it lasts, slackens and unbraces the Mind, weakens the Faculties, and causes a kind of Remissness and Dissolution in all the Powers of the Soul: And thus far it may be looked upon as a Weakness in the Composition of Human Nature. But if we consider the frequent Reliefs we receive from it, and how often it breaks the Gloom which is apt to depress the Mind and damp our Spirits, with transient unexpected Gleams of Joy, one would take care not to grow too Wise for so great a Pleasure of Life.

The Talent of turning Men into Ridicule, and exposing to Laughter those one converses with, is the Qualification of little ungenerous Tempers. A young Man with this Cast of Mind cuts himself off from all manner of Improvement. Every one has his Flaws and Weaknesses; nay, the greatest Blemishes are often found in the most shining Characters; but what an absurd Thing is it to pass over all the valuable Parts of a Man, and fix our Attention on his Infirmities

to observe his Imperfections more than his Virtues; and to make use of him for the Sport of others, rather than for our own Improvement?

We therefore very often find, that Persons the most accomplished in Ridicule are those who are very shrewd at hitting a Blot, without exerting any thing masterly in themselves. As there are many eminent Criticks who never writ a good Line, there are many admirable Buffoons that animadvert upon every single Defect in another, without ever discovering the least Beauty of their own. By this Means, these unlucky little Wits often gain Reputation in the Esteem of Vulgar Minds, and raise themselves above Persons of much more laudable Characters.

If the Talent of Ridicule were employed to laugh Men out of Vice and Folly, it might be of some Use to the World; but instead of this, we find that it is generally made use of to laugh Men out of Virtue and good Sense, by attacking every thing that is Solemn and Serious, Decent and Praiseworthy in Human Life.

We may observe, that in the First Ages of the World, when the great Souls and Master-pieces of Human Nature were produced, Men shined by a noble Simplicity of Behaviour, and were Strangers to those little Embellishments which are so fashionable in our present Conversation. And it is very remarkable, that notwithstanding we fall short at present of the Ancients in Poetry, Painting, Oratory, History, Architecture, and all the noble Arts and Sciences which depend more upon Genius than Experience, we exceed them as much in Doggerel, Humour, Burlesque, and all the trivial Arts of Ridicule. We meet with more Raillery among the Moderns, but more Good Sense among the Ancients.

The two great Branches of Ridicule in Writing are Comedy and Burlesque. The first ridicules Persons by drawing them in their proper Characters, the other by drawing them quite unlike themselves. Burlesque is therefore of two kinds; the first represents mean Persons in the Accoutrements of Heroes, the other describes great Persons acting and speaking like the basest among the People. Don Quixote is an Instance of the first, and Lucian's Gods of the second. It is a Dispute among the Criticks, whether Burlesque Poetry runs best in Heroick Verse, like that of the Dispensary; or in Doggerel, like that of Hudibras. I think where the low Character is to be raised, the Heroick is the proper Measure; but when an Hero is to be pulled down and degraded, it is done best in Doggerel.

If Hudibras had been set out with as much Wit and Humour in Heroick Verse as he is in Doggerel, he would have made a much more agreeable Figure than he does; though the generality of his Readers are so wonderfully pleased with the double Rhimes, that I do not expect many will be of my Opinion in this Particular.

I shall conclude this Essay upon Laughter with observing that the Metaphor of Laughing, applied to Fields and Meadows when they are in Flower, or to Trees when they are in Blossom, runs through all Languages; which I have not observed of any other Metaphor, excepting that of Fire and Burning when they are applied to Love. This shews that we naturally regard Laughter, as what is in it self both amiable and beautiful. For this Reason likewise Venus has gained the Title of *Φιλομειδης*, the Laughter-loving Dame, as Waller has Translated it, and is represented by Horace as the Goddess who delights in Laughter. Milton, in a joyous Assembly of imaginary Persons, has given us a very Poetical Figure of Laughter. His whole Band of Mirth is so finely described, that I shall set down the Passage at length.

But come thou Goddess fair and free,
In Heaven yeled Euphrosyne,
And by Men, heart-easing Mirth,
Whom lovely Venus at a Birth,
With two Sister Graces more,
To Ivy-crowned Bacchus bore:
Haste thee, Nymph, and bring with thee
Jest and youthful jollity,
Quips and Cranks, and wanton Wiles,
Nods, and Becks, and wreathed Smiles,
Such as hang on Hebe's Cheek,
And love to live in Dimple sleek:
Sport that wrinkled Care derides,
And Laughter holding both his Sides.
Come, and trip it, as you go,
On the light fantastick Toe:
And in thy right Hand lead with thee
The Mountain Nymph, sweet Liberty;
And if I give thee Honour due,
Mirth, admit me of thy Crew,
To live with her, and live with thee,
In unreproved Pleasures free.
C.

N° 279 : Saturday, January 19, 1712: Addison

Reddere personæ scit convenientia cuique. Hor.

We have already taken a general Survey of the Fable and Characters in Milton's Paradise Lost. The Parts which remain to be considered, according to Aristotle's Method, are the Sentiments and the Language.

Before I enter upon the first of these, I must advertise my Reader, that it is my Design as soon as I have finished my general Reflections on these four several Heads, to give particular Instances out of the Poem which is now before us of Beauties and Imperfections which may be observed under each of them, as also of such other Particulars as may not properly fall under any of them. This I thought fit to premise, that the Reader may not judge too hastily of this Piece of Criticism, or look upon it as Imperfect, before he has seen the whole Extent of it. The Sentiments in an Epic Poem are the Thoughts and Behaviour which the Author ascribes to the Persons whom he introduces, and are just when they are conformable to the Characters of the several Persons. The Sentiments have likewise a relation to Things as well as Persons, and are then perfect when they are such as are adapted to the Subject. If in either of these Cases the Poet endeavours to argue or explain, to magnify or diminish, to raise Love or Hatred, Pity or Terror, or any other Passion, we ought to consider whether the Sentiments he makes use of are proper for those Ends. Homer is censured by the Criticks for his Defect as to this Particular in several parts of the Iliad and Odyssey, tho' at the same time those, who have treated this great Poet with Candour, have attributed this Defect to the Times in which he lived. It was the Fault of the Age, and not of Homer, if there wants that Delicacy in some of his Sentiments which now appears in the Works of Men of a much inferior Genius. Besides, if there are Blemishes in any particular Thoughts, there is an infinite Beauty in the greatest Part of them. In short, if there are many Poets who would not have fallen into the Meanness of some of his Sentiments, there are none who could have risen up to the Greatness of others. Virgil has excelled all others in the Propriety of his Sentiments. Milton shines likewise very much in this Particular: Nor must we omit one Consideration which adds to his Honour and Reputation. Homer and Virgil introduced Persons whose Characters are commonly known among Men, and such as are to be met with either in History, or in ordinary Conversation. Milton's Characters, most of them, lie out of Nature, and were to be formed purely by his own Invention. It shews a greater Genius in Shakespear to have drawn his Calyban, than his Hotspur or Julius Cæsar: The one was to be supplied out of his own Imagination, whereas the other might have been formed upon Tradition, History and Observation. It was much easier therefore for Homer to find proper Sentiments for an

Assembly of Grecian Generals, than for Milton to diversify his infernal Council with proper Characters, and inspire them with a Variety of Sentiments. The Lovers of Dido and Æneas are only Copies of what has passed between other Persons. Adam and Eve, before the Fall, are a different Species from that of Mankind, who are descended from them; and none but a Poet of the most unbounded Invention, and the most exquisite Judgment, could have filled their Conversation and Behaviour with so many apt Circumstances during their State of Innocence. Nor is it sufficient for an Epic Poem to be filled with such Thoughts as are Natural, unless it abound also with such as are Sublime. Virgil in this Particular falls short of Homer. He has not indeed so many Thoughts that are Low and Vulgar; but at the same time has not so many Thoughts that are Sublime and Noble. The Truth of it is, Virgil seldom rises into very astonishing Sentiments, where he is not fired by the Iliad. He every where charms and pleases us by the Force of his own Genius; but seldom elevates and transports us where he does not fetch his Hints from Homer.

Milton's chief Talent, and indeed his distinguishing Excellence, lies in the Sublimity of his Thoughts. There are others of the Moderns who rival him in every other part of Poetry; but in the Greatness of his Sentiments he triumphs over all the Poets both Modern and Ancient, Homer only excepted. It is impossible for the Imagination of Man to distend itself with greater Ideas, than those which he has laid together in his first, second, and sixth Books. The seventh, which describes the Creation of the World, is likewise wonderfully Sublime, tho' not so apt to stir up Emotion in the Mind of the Reader, nor consequently so perfect in the Epic Way of Writing, because it is filled with less Action. Let the judicious Reader compare what Longinus has observed on several Passages in Homer, and he will find Parallels for most of them in the Paradise Lost.

From what has been said we may infer, that as there are two kinds of Sentiments, the Natural and the Sublime, which are always to be pursued in an Heroic Poem, there are also two kinds of Thoughts which are carefully to be avoided. The first are such as are affected and unnatural; the second such as are mean and vulgar. As for the first kind of Thoughts, we meet with little or nothing that is like them in Virgil: He has none of those trifling Points and Puerilities that are so often to be met with in Ovid, none of the Epigrammatick Turns of Lucan, none of those swelling Sentiments which are so frequent in Statius and Claudian, none of those mixed Embellishments of Tasso. Every thing is just and natural. His Sentiments shew that he had a perfect Insight into human Nature, and that he knew every thing which was the most proper to affect it.

Mr. Dryden has in some Places, which I may hereafter take notice of, misrepresented Virgil's way of thinking as to this Particular, in the Translation he has given us of the *Æneid*. I do not remember that Homer any where falls into the Faults above-mentioned, which were indeed the false Refinements of later Ages. Milton, it must be confest, has sometimes erred in this Respect, as I shall shew more at large in another Paper; tho' considering how all the Poets of the Age in which he writ were infected with this wrong way of thinking, he is rather to be admired that he did not give more into it, than that he did sometimes comply with the vicious Taste which still prevails so much among Modern Writers.

But since several Thoughts may be natural which are low and groveling, an Epic Poet should not only avoid such Sentiments as are unnatural or affected, but also such as are mean and vulgar. Homer has opened a great Field of Raillery to Men of more Delicacy than Greatness of Genius, by the Homeliness of some of his Sentiments. But, as I have before said, these are rather to be imputed to the Simplicity of the Age in which he lived, to which I may also add, of that which he described, than to any Imperfection in that Divine Poet. Zoilus among the Ancients, and Monsieur Perrault, among the Moderns, pushed their Ridicule very far upon him, on account of some such Sentiments. There is no Blemish to be observed in Virgil under this Head, and but a very few in Milton.

I shall give but one Instance of this Impropriety of Thought in Homer, and at the same time compare it with an Instance of the same Nature, both in Virgil and Milton. Sentiments which raise Laughter, can very seldom be admitted with any Decency into an Heroic Poem, whose Business it is to excite Passions of a much nobler Nature. Homer, however, in his Characters of Vulcan and Thersites, in his Story of Mars and Venus, in his Behaviour of Irus and in other Passages, has been observed to have lapsed into the Burlesque Character, and to have departed from that serious Air which seems essential to the Magnificence of an Epic Poem. I remember but one Laugh in the whole *Æneid*, which rises in the fifth Book, upon Monætes, where he is represented as thrown overboard, and drying himself upon a Rock. But this Piece of Mirth is so well timed, that the severest Critick can have nothing to say against it; for it is in the Book of Games and Diversions, where the Reader's Mind may be supposed to be sufficiently relaxed for such an Entertainment. The only Piece of Pleasantry in *Paradise Lost*, is where the Evil Spirits are described as rallying the Angels upon the Success of their new invented Artillery. This Passage I look upon to be the most exceptionable in the whole Poem, as being nothing else but a String of Puns, and those too very indifferent ones.

—Satan beheld their Plight,
 And to his Mates thus in Derision call'd.
 O Friends, why come not on those Victors proud?
 Ere-while they fierce were coming, and when we,
 To entertain them fair with open Front,
 And Breast, (what could we more?) propounded terms
 Of Composition, straight they chang'd their Minds,*
 Flew off, and into strange Vagaries fell
 As they would dance: yet for a Dance they seem'd
 Somewhat extravagant, and wild; perhaps
 For Joy of offer'd Peace; but I suppose
 If our Proposals once again were heard,
 We should compel them to a quick Result.
 To whom thus Belial in like gamesome Mood:
 Leader, the Terms we sent were Terms of Weight,
 Of hard Contents, and full of force urg'd home;
 Such as we might perceive amus'd them all,
 And stumbled many: who receives them right,
 Had need, from Head to Foot, will understand;
 Not understood, this Gift they have besides,
 They shew us when our Foes walk not upright.
 Thus they among themselves in pleasant vein
 Stood scoffing——
 I.

N° 404: Friday, June 13, 1712: Budgell

—*Non omnia possumus omnes.* Virg.

Nature does nothing in vain: the Creator of the Universe has appointed every thing to a certain Use and Purpose, and determin'd it to a settled Course and Sphere of Action, from which, if it in the least deviates, it becomes unfit to answer those Ends for which it was designed. In like manner it is in the Dispositions of Society, the civil Economy is formed in a Chain as well as the natural; and in either Case the Breach but of one Link puts the Whole into some Disorder. It is, I think, pretty plain, that most of the Absurdity and Ridicule we meet with in the World,

is generally owing to the impertinent Affectation of excelling in Characters Men are not fit for, and for which Nature never designed them.

Every Man has one or more Qualities which may make him useful both to himself and others: Nature never fails of pointing them out, and while the Infant continues under her Guardianship, she brings him on in this Way; and then offers her self for a Guide in what remains of the Journey; if he proceeds in that Course, he can hardly miscarry: Nature makes good her Engagements; for as she never promises what she is not able to perform, so she never fails of performing what she promises. But the Misfortune is, Men despise what they may be Masters of, and affect what they are not fit for; they reckon themselves already possessed of what their Genius inclined them to, and so bend all their Ambition to excel in what is out of their Reach: Thus they destroy the Use of their natural Talents, in the same manner as covetous Men do their Quiet and Repose; they can enjoy no Satisfaction in what they have, because of the absurd Inclination they are possessed with for what they have not.

Cleanthes had good Sense, a great Memory, and a Constitution capable of the closest Application: In a Word, there was no Profession in which Cleanthes might not have made a very good Figure; but this won't satisfy him, he takes up an unaccountable Fondness for the Character of a fine Gentleman; all his Thoughts are bent upon this: instead of attending a Dissection, frequenting the Courts of Justice, or studying the Fathers, Cleanthes reads Plays, dances, dresses, and spends his Time in drawing-rooms; instead of being a good Lawyer, Divine, or Physician, Cleanthes is a downright Coxcomb, and will remain to all that knew him a contemptible Example of Talents misapplied. It is to this Affectation the World owes its whole Race of Coxcombs: Nature in her whole Drama never drew such a Part: she has sometimes made a Fool, but a Coxcomb is always of a Man's own making, by applying his Talents otherwise than Nature designed, who ever bears an high Resentment for being put out of her Course, and never fails of taking her Revenge on those that do so. Opposing her Tendency in the Application of a Man's Parts, has the same Success as declining from her Course in the Production of Vegetables; by the Assistance of Art and an hot Bed, we may possibly extort an unwilling Plant, or an untimely Sallad; but how weak, how tasteless and insipid? Just as insipid as the Poetry of Valerio: Valerio had an universal Character, was genteel, had Learning, thought justly, spoke correctly; 'twas believed there was nothing in which Valerio did not excel; and 'twas so far true, that there was but one; Valerio had no Genius for Poetry, yet he's resolved to be a Poet; he writes Verses, and takes great Pains to convince the Town, that Valerio is not that extraordinary Person he was taken for.

If Men would be content to graft upon Nature, and assist her Operations, what mighty Effects might we expect? Tully would not stand so much alone in Oratory, Virgil in Poetry, or Cæsar in War. To build upon Nature, is laying the Foundation upon a Rock; every thing disposes its self into Order as it were of Course, and the whole Work is half done as soon as undertaken. Cicero's Genius inclined him to Oratory, Virgil's to follow the Train of the Muses; they piously obeyed the Admonition, and were rewarded. Had Virgil attended the Bar, his modest and ingenious Virtue would surely have made but a very indifferent Figure; and Tully's declamatory Inclination would have been as useless in Poetry. Nature, if left to her self, leads us on in the best Course, but will do nothing by Compulsion and Constraint; and if we are not satisfied to go her Way, we are always the greatest Sufferers by it. Wherever Nature designs a Production, she always disposes Seeds proper for it, which are as absolutely necessary to the Formation of any moral or intellectual Excellence, as they are to the Being and Growth of Plants; and I know not by what Fate and Folly it is, that Men are taught not to reckon him equally absurd that will write Verses in Spite of Nature, with that Gardener that should undertake to raise a Jonquil or Tulip without the Help of their respective Seeds.

As there is no Good or bad Quality that does not affect both Sexes, so it is not to be imagined but the fair Sex must have suffered by an Affectation of this Nature, at least as much as the other: The ill Effect of it is in none so conspicuous as in the two opposite Characters of Cælia and Iras; Cælia has all the Charms of Person, together with an abundant Sweetness of Nature, but wants Wit, and has a very ill Voice; Iras is ugly and ungentle, but has Wit and good Sense: If Cælia would be silent, her Beholders would adore her; if Iras would talk, her Hearers would admire her; but Cælia's Tongue runs incessantly, while Iras gives her self silent Airs and soft Languors; so that 'tis difficult to persuade one's self that Cælia has Beauty and Iras Wit: Each neglects her own Excellence, and is ambitious of the other's Character; Iras would be thought to have as much Beauty as Cælia, and Cælia as much Wit as Iras.

The great Misfortune of this Affectation is, that Men not only lose a good Quality, but also contract a bad one: They not only are unfit for what they were designed, but they assign themselves to what they are not fit for; and instead of making a very good Figure one Way, make a very ridiculous one another. If Semanthe would have been satisfied with her natural Complexion, she might still have been celebrated by the Name of the Olive Beauty; but Semanthe has taken up an Affectation to White and Red, and is now distinguished by the Character of the Lady that paints so well. In a word, could the World be reformed to the

Obedience of that famed Dictate, Follow Nature, which the Oracle of Delphos pronounced to Cicero when he consulted what Course of Studies he should pursue, we should see almost every Man as eminent in his proper Sphere as Tully was in his, and should in a very short time find Impertinence and Affectation banished from among the Women, and Coxcombs and false Characters from among the Men. For my Part, I could never consider this preposterous Repugnancy to Nature any otherwise, than not only as the greatest Folly, but also one of the most heinous Crimes, since it is a direct Opposition to the Disposition of Providence, and (as Tully expresses it) like the Sin of the Giants, an actual Rebellion against Heaven.

Z.

N° 405: Saturday, June 14, 1712: Addison

I am very sorry to find, by the Opera Bills for this Day, that we are likely to lose the greatest Performer in Dramatick Musick that is now living, or that perhaps ever appeared upon a Stage. I need not acquaint my Reader, that I am speaking of Signior Nicolini. The Town is highly obliged to that Excellent Artist, for having shewn us the Italian Musick in its Perfection, as well as for that generous Approbation he lately gave to an Opera of our own Country, in which the Composer endeavoured to do Justice to the Beauty of the Words, by following that Noble Example, which has been set him by the greatest Foreign Masters in that Art.

I could heartily wish there was the same Application and Endeavours to cultivate and improve our Church-Musick, as have been lately bestowed on that of the Stage. Our Composers have one very great Incitement to it: They are sure to meet with Excellent Words, and, at the same time, a wonderful Variety of them. There is no Passion that is not finely expressed in those parts of the inspired Writings, which are proper for Divine Songs and Anthems.

There is a certain Coldness and Indifference in the Phrases of our European Languages, when they are compared with the Oriental Forms of Speech: and it happens very luckily, that the Hebrew Idioms run into the English Tongue with a particular Grace and Beauty. Our Language has received innumerable Elegancies and Improvements, from that Infusion of Hebraisms, which are derived to it out of the Poetical Passages in Holy Writ. They give a Force and Energy to our Expressions, warm and animate our Language, and convey our Thoughts in more ardent and intense Phrases, than any that are to be met with in our own Tongue. There is something so pathetick in this kind of Diction, that it often sets the Mind in a Flame, and makes our Hearts burn within us. How cold and dead does a Prayer appear, that is composed in the most Elegant and Polite Forms of Speech, which are natural to our

Tongue, when it is not heightened by that Solemnity of Phrase, which may be drawn from the Sacred Writings. It has been said by some of the Ancients, that if the Gods were to talk with Men, they would certainly speak in Plato's Style; but I think we may say, with Justice, that when Mortals converse with their Creator, they cannot do it in so proper a Style as in that of the Holy Scriptures.

If any one would judge of the Beauties of Poetry that are to be met with in the Divine Writings, and examine how kindly the Hebrew Manners of Speech mix and incorporate with the English Language; after having perused the Book of Psalms, let him read a literal Translation of Horace or Pindar. He will find in these two last such an Absurdity and Confusion of Style, with such a Comparative Poverty of Imagination, as will make him very sensible of what I have been here advancing.

Since we have therefore such a Treasury of Words, so beautiful in themselves, and so proper for the Airs of Musick, I cannot but wonder that Persons of Distinction should give so little Attention and Encouragement to that Kind of Musick, which would have its Foundation in Reason, and which would improve our Virtue in proportion as it raised our Delight. The Passions that are excited by ordinary Compositions generally flow from such silly and absurd Occasions, that a Man is ashamed to reflect upon them seriously; but the Fear, the Love, the Sorrow, the Indignation that are awakened in the Mind by Hymns and Anthems, make the Heart better, and proceed from such Causes as are altogether reasonable and praise-worthy. Pleasure and Duty go hand in hand, and the greater our Satisfaction is, the greater is our Religion.

Musick among those who were styled the chosen People was a Religious Art. The Songs of Sion, which we have reason to believe were in high Repute among the Courts of the Eastern Monarchs, were nothing else but Psalms and Pieces of Poetry that adored or celebrated the Supreme Being. The greatest Conqueror in this Holy Nation, after the manner of the old Grecian Lyricks, did not only compose the Words of his Divine Odes, but generally set them to Musick himself: After which, his Works, tho' they were consecrated to the Tabernacle, became the National Entertainment, as well as the Devotion of his People.

The first Original of the Drama was a Religious Worship consisting only of a Chorus, which was nothing else but an Hymn to a Deity. As Luxury and Voluptuousness prevailed over Innocence and Religion, this Form of Worship degenerated into Tragedies; in which however the Chorus so far remembered its first Office, as to brand every thing that was vicious, and recommend every thing that was laudable, to intercede with Heaven for the Innocent, and to implore its Vengeance on the Criminal.

Homer and Hesiod intimate to us how this Art should be applied, when they represent the Muses as surrounding Jupiter, and warbling their Hymns about his Throne. I might shew from innumerable Passages in Ancient Writers, not only that Vocal and Instrumental Musick were made use of in their Religious Worship, but that their most favourite Diversions were filled with Songs and Hymns to their respective Deities. Had we frequent Entertainments of this Nature among us, they would not a little purifie and exalt our Passions, give our Thoughts a proper Turn, and cherish those Divine Impulses in the Soul, which every one feels that has not stifled them by sensual and immoderate Pleasures.

Musick, when thus applied, raises noble Hints in the Mind of the Hearer, and fills it with great Conceptions. It strengthens Devotion, and advances Praise into Rapture. It lengthens out every Act of Worship, and produces more lasting and permanent Impressions in the Mind, than those which accompany any transient Form of Words that are uttered in the ordinary Method of Religious Worship.

O.

N^o 419: Tuesday, July 1, 1712: Addison

—*mentis gratissimus Error*. Hor.

There is a kind of Writing, wherein the Poet quite loses Sight of Nature, and entertains his Reader's Imagination with the Characters and Actions of such Persons as have many of them no Existence, but what he bestows on them. Such are Fairies, Witches, Magicians, Demons, and departed Spirits. This Mr. Dryden calls the Fairy Way of Writing, which is, indeed, more difficult than any other that depends on the Poet's Fancy, because he has no Pattern to follow in it, and must work altogether out of his own Invention.

There is a very odd Turn of Thought required for this sort of Writing, and it is impossible for a Poet to succeed in it, who has not a particular Cast of Fancy, and an Imagination naturally fruitful and superstitious. Besides this, he ought to be very well versed in Legends and Fables, antiquated Romances, and the Traditions of Nurses and old Women, that he may fall in with our natural Prejudices, and humour those Notions which we have imbibed in our Infancy. For otherwise he will be apt to make his Fairies talk like People of his own Species, and not like other Setts of Beings, who converse with different Objects, and think in a different Manner from that of Mankind;

Sylvis deducti caveant, me Judice, Fauni

Ne velut innati triviis ac pœne forenses

Aut nimium teneris juvenentur versibus

Hor.

I do not say with Mr. Bays in the Rehearsal, that Spirits must not be confined to speak Sense, but it is certain their Sense ought to be a little discoloured, that it may seem particular, and proper to the Person and the Condition of the Speaker.

These Descriptions raise a pleasing kind of Horrour in the Mind of the Reader, and amuse his Imagination with the Strangeness and Novelty of the Persons who are represented in them. They bring up into our Memory the Stories we have heard in our Childhood, and favour those secret Terrors and Apprehensions to which the Mind of Man is naturally subject. We are pleased with surveying the different Habits and Behaviours of Foreign Countries, how much more must we be delighted and surprised when we are led, as it were, into a new Creation, and see the Persons and Manners of another Species? Men of cold Fancies, and Philosophical Dispositions, object to this kind of Poetry, that it has not Probability enough to affect the Imagination. But to this it may be answered, that we are sure, in general, there are many Intellectual Beings in the World besides our selves, and several Species of Spirits, who are subject to different Laws and economies from those of Mankind; when we see, therefore, any of these represented naturally, we cannot look upon the Representation as altogether impossible; nay, many are prepossessed with such false Opinions, as dispose them to believe these particular Delusions; at least, we have all heard so many pleasing Relations in favour of them, that we do not care for seeing through the Falshood, and willingly give our selves up to so agreeable an Imposture.

The Ancients have not much of this Poetry among them, for, indeed, almost the whole Substance of it owes its Original to the Darkness and Superstition of later Ages, when pious Frauds were made use of to amuse Mankind, and frighten them into a Sense of their Duty. Our Forefathers look'd upon Nature with more Reverence and Horrour, before the World was enlightened by Learning and Philosophy, and lov'd to astonish themselves with the Apprehensions of Witchcraft, Prodigies, Charms and Enchantments. There was not a Village in England, that had not a Ghost in it, the Church-yards were all haunted, every large Common had a Circle of Fairies belonging to it, and there was scarce a Shepherd to be met with who had not seen a Spirit.

Among all the Poets of this Kind our English are much the best, by what I have yet seen; whether it be that we abound with more Stories of this Nature, or that the Genius of our Country is fitter for this sort of Poetry. For the English are naturally fanciful, and very often disposed by that Gloominess and Melancholy of Temper, which is so frequent in our Nation, to many wild Notions and Visions, to which others are not so liable.

Among the English, Shakespear has incomparably excelled all others. That noble Extravagance of Fancy which he had in so great Perfection, thoroughly qualified him to touch this weak superstitious Part of his Reader's Imagination; and made him capable of succeeding, where he had nothing to support him besides the Strength of his own Genius. There is something so wild and yet so solemn in the Speeches of his Ghosts, Fairies, Witches and the like Imaginary Persons, that we cannot forbear thinking them natural, tho' we have no rule by which to judge of them, and must confess, if there are such Beings in the World, it looks highly probable that they should talk and act as he has represented them.

There is another sort of imaginary Beings, that we sometimes meet with among the Poets, when the Author represents any Passion, Appetite, Virtue or Vice, under a visible Shape, and makes it a Person or an Actor in his Poem. Of this Nature are the Descriptions of Hunger and Envy in Ovid, of Fame in Virgil, and of Sin and Death in Milton. We find a whole Creation of the like Shadowy Persons in Spencer, who had an admirable Talent in Representations of this kind. I have discoursed of these Emblematical Persons in former Papers, and shall therefore only mention them in this Place. Thus we see how many Ways Poetry addresses it self to the Imagination, as it has not only the whole Circle of Nature for its Province, but makes new Worlds of its own, shews us Persons who are not to be found in Being, and represents even the Faculties of the Soul, with her several Virtues and Vices, in a sensible Shape and Character.

I shall, in my two following Papers, consider in general, how other kinds of Writing are qualified to please the Imagination, with which I intend to conclude this Essay. O.

N° 446: Friday, August 1, 1712: Addison

Quid deceat, quid non; quò Virtus, quò ferat Error. Hor.

Since two or three Writers of Comedy who are now living have taken their Farewell of the Stage, those who succeed them finding themselves incapable of rising up to their Wit, Humour and good Sense, have only imitated them in some of those loose unguarded Strokes, in which they complied with the corrupt Taste of the more Vicious Part of their Audience. When Persons of a low Genius attempt this kind of Writing, they know no difference between being Merry and being Lewd. It is with an Eye to some of these degenerate Compositions that I have written the following Discourse.

Were our English Stage but half so virtuous as that of the Greeks or Romans, we should quickly see the Influence of it in the Behaviour of all the Politer Part of Mankind. It would not be fashionable to ridicule Religion, or its Professors; the Man of Pleasure would not be the

compleat Gentleman; Vanity would be out of Countenance, and every Quality which is Ornamental to Human Nature, would meet with that Esteem which is due to it.

If the English Stage were under the same Regulations the Athenian was formerly, it would have the same Effect that had, in recommending the Religion, the Government, and Publick Worship of its Country. Were our Plays subject to proper Inspections and Limitations, we might not only pass away several of our vacant Hours in the highest Entertainments; but should always rise from them wiser and better than we sat down to them.

It is one of the most unaccountable things in our Age, that the Lewdness of our Theatre should be so much complained of, so well exposed, and so little redressed. It is to be hoped, that some time or other we may be at leisure to restrain the Licentiousness of the Theatre, and make it contribute its Assistance to the Advancement of Morality, and to the Reformation of the Age. As Matters stand at present, Multitudes are shut out from this noble Diversion, by reason of those Abuses and Corruptions that accompany it. A Father is often afraid that his Daughter should be ruin'd by those Entertainments, which were invented for the Accomplishment and Refining of Human Nature. The Athenian and Roman Plays were written with such a Regard to Morality, that Socrates used to frequent the one, and Cicero the other.

It happened once indeed, that Cato dropped into the Roman Theatre, when the Floralia were to be represented; and as in that Performance, which was a kind of Religious Ceremony, there were several indecent Parts to be acted, the People refused to see them whilst Cato was present. Martial on this Hint made the following Epigram, which we must suppose was applied to some grave Friend of his, that had been accidentally present at some such Entertainment.

Nosces jocosæ dulce cum sacrum Floræ,
Festosque lusus, et licentiam vulgi,
Cur in Theatrum Cato severe venisti?
An ideo tantum veneras, ut exires?
Why dost thou come, great Censor of the Age,
To see the loose Diversions of the Stage?
With awful Countenance and Brow severe,
What in the Name of Goodness dost thou here?
See the mixt Crowd! how Giddy, Lewd and Vain!
Didst thou come in but to go out again?

An Accident of this Nature might happen once in an Age among the Greeks or Romans; but they were too wise and good to let the constant Nightly Entertainment be of such a Nature, that People of the most Sense and Virtue could not be at it. Whatever Vices are represented upon the Stage, they ought to be so marked and branded by the Poet, as not to appear either laudable or amiable in the Person who is tainted with them. But if we look into the English Comedies above mentioned, we would think they were formed upon a quite contrary Maxim, and that this Rule, tho' it held good upon the Heathen Stage, was not be regarded in Christian Theatres. There is another Rule likewise, which was observed by Authors of Antiquity, and which these modern Genius's have no regard to, and that was never to chuse an improper Subject for Ridicule. Now a Subject is improper for Ridicule, if it is apt to stir up Horrour and Commiseration rather than Laughter. For this Reason, we do not find any Comedy in so polite an Author as Terence, raised upon the Violations of the Marriage-Bed. The Falshood of the Wife or Husband has given Occasion to noble Tragedies, but a Scipio or a Lelius would have look'd upon Incest or Murder to have been as proper Subjects for Comedy. On the contrary, Cuckoldom is the Basis of most of our Modern Plays. If an Alderman appears upon the Stage, you may be sure it is in order to be Cuckolded. An Husband that is a little grave or elderly, generally meets with the same Fate. Knights and Baronets, Country Squires, and Justices of the Quorum, come up to Town for no other Purpose. I have seen poor Dogget Cuckolded in all these Capacities. In short, our English Writers are as frequently severe upon this innocent unhappy Creature, commonly known by the Name of a Cuckold, as the Ancient Comick Writers were upon an eating Parasite or a vain-glorious Soldier.

At the same time the Poet so contrives Matters, that the two Criminals are the Favourites of the Audience. We sit still, and wish well to them through the whole Play, are pleased when they meet with proper Opportunities, and out of humour when they are disappointed. The Truth of it is, the accomplished Gentleman upon the English Stage, is the Person that is familiar with other Men's Wives, and indifferent to his own; as the fine Woman is generally a Composition of Sprightliness and Falshood. I do not know whether it proceeds from Barrenness of Invention, Depravation of Manners, or Ignorance of Mankind, but I have often wondered that our ordinary Poets cannot frame to themselves the Idea of a Fine Man who is not a Whore-master, or of a Fine Woman that is not a Jilt.

I have sometimes thought of compiling a System of Ethics out of the Writings of these corrupt Poets, under the Title of Stage Morality. But I have been diverted from this Thought, by a Project which has been executed by an ingenious Gentleman of my Acquaintance. He has

compos'd, it seems, the History of a young Fellow, who has taken all his Notions of the World from the Stage, and who has directed himself in every Circumstance of his Life and Conversation, by the Maxims and Examples of the Fine Gentlemen in English Comedies. If I can prevail upon him to give me a Copy of this new-fashioned Novel, I will bestow on it a Place in my Works, and question not but it may have as good an Effect upon the Drama, as Don Quixote had upon Romance.

C.

N° 529: Thursday, November 6, 1712: Addison

Singula quæque locum teneant sortita decenter. Hor.

Upon the hearing of several late Disputes concerning Rank and Precedence, I could not forbear amusing my self with some Observations, which I have made upon the Learned World, as to this great Particular. By the Learned World I here mean at large, all those who are any way concerned in Works of Literature, whether in the Writing, Printing or Repeating Part. To begin with the Writers; I have observed that the Author of a Folio, in all Companies and Conversations, sets himself above the Author of a Quarto; the Author of a Quarto above the Author of an Octavo; and so on, by a gradual Descent and Subordination, to an Author in Twenty Fours. This Distinction is so well observed, that in an Assembly of the Learned, I have seen a Folio Writer place himself in an Elbow-Chair, when the Author of a Duodecimo has, out of a just Deference to his superior Quality, seated himself upon a Squabb. In a word, Authors are usually ranged in Company after the same manner as their Works are upon a Shelf.

The most minute Pocket-Author hath beneath him the Writers of all Pamphlets, or Works that are only stitched. As for the Pamphleteer, he takes place of none but of the Authors of single Sheets, and of that Fraternity who publish their Labours on certain Days, or on every Day of the Week. I do not find that the Precedency among the Individuals, in this latter Class of Writers, is yet settled.

For my own part, I have had so strict a regard to the Ceremonial which prevails in the Learned World, that I never presumed to take place of a Pamphleteer till my daily Papers were gathered into those two first Volumes, which have already appeared. After which, I naturally jumped over the Heads not only of all Pamphleteers, but of every Octavo Writer in Great Britain, that had written but one Book. I am also informed by my Bookseller, that six Octavo's have at all times been look'd upon as an Equivalent to a Folio, which I take notice of the rather, because I would not have the Learned World surprized, if after the

Publication of half a dozen Volumes I take my Place accordingly. When my scattered Forces are thus rallied, and reduced into regular Bodies, I flatter my self that I shall make no despicable Figure at the Head of them.

Whether these Rules, which have been received time out of Mind in the Commonwealth of Letters, were not originally established with an Eye to our Paper Manufacture, I shall leave to the Discussion of others, and shall only remark further in this place, that all Printers and Booksellers take the Wall of one another, according to the abovementioned Merits of the Authors to whom they respectively belong.

I come now to that point of Precedency which is settled among the three Learned Professions, by the Wisdom of our Laws. I need not here take Notice of the Rank which is allotted to every Doctor in each of these Professions, who are all of them, though not so high as Knights, yet a Degree above Squires; this last Order of Men being the illiterate Body of the Nation, are consequently thrown together into a Class below the three Learned Professions. I mention this for the sake of several Rural 'Squires, whose Reading does not rise so high as to the Present State of England, and who are often apt to usurp that Precedency which by the Laws of their Country is not due to them. Their Want of Learning, which has planted them in this Station, may in some measure extenuate their Misdemeanour; and our Professors ought to pardon them when they offend in this Particular, considering that they are in a State of Ignorance, or, as we usually say, do not know their Right Hand from their Left.

There is another Tribe of Persons who are Retainers to the Learned World, and who regulate themselves upon all Occasions by several Laws peculiar to their Body. I mean the Players or Actors of both Sexes. Among these it is a standing and uncontroverted Principle, that a Tragedian always takes place of a Comedian; and 'tis very well known the merry Drolls who make us laugh are always placed at the lower End of the Table, and in every Entertainment give way to the Dignity of the Buskin. It is a Stage Maxim, Once a King, and always a King. For this Reason it would be thought very absurd in Mr. Bullock, notwithstanding the Height and Gracefulness of his Person, to sit at the Right Hand of an Hero, tho' he were but five Foot high. The same Distinction is observed among the Ladies of the Theatre. Queens and Heroines preserve their Rank in private Conversation, while those who are Waiting-Women and Maids of Honour upon the Stage, keep their Distance also behind the Scenes.

I shall only add, that by a Parity of Reason, all Writers of Tragedy look upon it as their due to be seated, served, or saluted before Comick Writers: Those who deal in Tragi-Comedy usually taking their Seats between the Authors of either Side. There has been a long Dispute

for Precedency between the Tragick and Heroick Poets. Aristotle would have the latter yield the Pas to the former, but Mr. Dryden and many others would never submit to this Decision. Burlesque Writers pay the same Deference to the Heroick, as Comick Writers to their Serious Brothers in the Drama.

By this short Table of Laws, Order is kept up, and Distinction preserved in the whole Republick of Letters. O.

N° 562: Friday, July 2, 1714: Addison

—*Præsens, absens ut sies*. Ter.

It is a hard and nice Subject for a Man to speak of himself, says Cowley; it grates his own Heart to say anything of Disparagement, and the Reader's Ears to hear any thing of Praise from him. Let the Tenour of his Discourse be what it will upon this Subject, it generally proceeds from Vanity. An ostentatious Man will rather relate a Blunder or an Absurdity he has committed, than be debarred from talking of his own dear Person.

Some very great Writers have been guilty of this Fault. It is observed of Tully in particular, that his Works run very much in the First Person, and that he takes all Occasions of doing himself Justice.

'Does he think, says Brutus, that his Consulship deserves more Applause than my putting Cæsar to Death, because I am not perpetually talking of the Ides of March, as he is of the Nones of December?'

I need not acquaint my learned Reader, that in the Ides of March, Brutus destroyed Caesar, and that Cicero quashed the Conspiracy of Cataline in the Calends of December. How shocking soever this great Man's talking of himself might have been to his Contemporaries, I must confess I am never better pleased than when he is on this Subject. Such Openings of the Heart give a Man a thorough Insight into his Personal Character, and illustrate several Passages in the History of his Life: Besides that, there is some little Pleasure in discovering the Infirmary of a great Man, and seeing how the Opinion he has of himself agrees with what the World entertains of him.

The Gentlemen of Port-Royal, who were more eminent for their Learning and their Humility than any other in France, banish'd the way of speaking in the First Person out of all their Works, as arising from Vain-Glory and Self-Conceit. To shew their particular Aversion to it, they branded this Form of Writing with the Name of an Egotism; a Figure not to be found among the ancient Rhetoricians.

The most violent Egotism which I have met with in the Course of my Reading, is that of Cardinal Wolsey, *Ego et Rex meus, I and my King*; as perhaps the most eminent Egotist that ever appeared in the World, was Montagne the Author of the celebrated Essays. This lively old Gascon has woven all his bodily Infirmities into his Works, and after having spoken of the Faults or Virtues of any other Man, immediately publishes to the World how it stands with himself in that Particular. Had he kept his own Counsel he might have passed for a much better Man, though perhaps he would not have been so diverting an Author. The Title of an Essay promises perhaps a Discourse upon Virgil or Julius Cæsar; but when you look into it, you are sure to meet with more upon Monsieur Montagne, than of either of them. The younger Scaliger, who seems to have been no great Friend to this Author, after having acquainted the World that his Father sold Herrings, adds these Words;

La grande fadaise de Montague, qui a escrit, qu'il aimoit mieux le vin blanc—que diable a-t-on a faire de scavoir ce qu'il aime? For my Part, says Montague, I am a great Lover of your White Wines—What the Devil signifies it to the Publick, says Scaliger, whether he is a Lover of White Wines or of Red Wines?

I cannot here forbear mentioning a Tribe of Egotists for whom I have always had a mortal Aversion, I mean the Authors of Memoirs, who are never mentioned in any Works but their own, and who raise all their Productions out of this single Figure of Speech.

Most of our modern Prefaces savour very strongly of the Egotism. Every insignificant Author fancies it of Importance to the World, to know that he writ his Book in the Country, that he did it to pass away some of his idle Hours, that it was published at the Importunity of Friends, or that his natural Temper, Studies or Conversations, directed him to the Choice of his Subject.

—*Id populus curat scilicet.*

Such Informations cannot but be highly improving to the Reader.

In Works of Humour, especially when a Man writes under a fictitious Personage, the talking of one's self may give some Diversion to the Publick; but I would advise every other Writer never to speak of himself, unless there be something very considerable in his Character: Tho' I am sensible this Rule will be of little Use in the World, because there is no Man who fancies his Thoughts worth publishing, that does not look upon himself as a considerable Person.

I shall close this Paper with a Remark upon such as are Egotists in Conversation: These are generally the vain or shallow part of Mankind, People being naturally full of themselves when they have nothing else in them. There is one kind of Egotists which is very

common in the World, tho' I do not remember that any Writer has taken Notice of them; I mean those empty conceited Fellows, who repeat as Sayings of their own, or some of their particular Friends, several Jests which were made before they were born, and which every one who has conversed in the World has heard a hundred times over. A forward young Fellow of my Acquaintance was very guilty of this Absurdity: He would be always laying a new Scene for some old Piece of Wit, and telling us, That as he and Jack such-a-one were together, one or t'other of them had such a Conceit on such an Occasion; upon which he would laugh very heartily, and wonder the Company did not join with him. When his Mirth was over, I have often reprehended him out of Terence, Tuumne, obsecro te, hoc dictum erat? vetus credidi. But finding him still incorrigible, and having a Kindness for the young Coxcomb, who was otherwise a good-natured Fellow, I recommended to his Perusal the Oxford and Cambridge Jests, with several little Pieces of Pleasantry of the same Nature. Upon the reading of them, he was under no small Confusion to find that all his Jokes had passed through several Editions, and that what he thought was a new Conceit, and had appropriated to his own Use, had appeared in Print before he or his ingenious Friends were ever heard of. This had so good an Effect upon him, that he is content at present to pass for a Man of plain Sense in his ordinary Conversation, and is never facetious but when he knows his Company.

N° 602: Monday, October 4, 1714: Budgell.

—*Facit hoc illos Hyacinthos*— Juv.

The following Letter comes from a Gentleman, who, I find, is very diligent in making his Observations, which I think too material not to be communicated to the Publick. Sir,

'In order to execute the Office of Love-Casuist to Great Britain, with which I take my self to be invested by your Paper of September 8, I shall make some further Observations upon the two Sexes in general, beginning with that which always ought to have the upper Hand. After having observed with much Curiosity the Accomplishments which are apt to captivate female Hearts, I find that there is no Person so irresistable as one who is a Man of Importance, provided it be in Matters of no Consequence. One who makes himself talked of, tho' it be for the particular Cock of his Hat, or for prating aloud in the Boxes at a Play, is in a fair way of being a Favourite. I have known a young Fellow make his Fortune by knocking down a Constable; and may venture to say, tho' it may seem a Paradox, that many a Fair One has died by a Duel in which both the Combatants have survived.

About three Winters ago I took Notice of a young Lady at the Theatre, who conceived of a Passion for a notorious Rake that headed a Party of Cat-calls; and am credibly informed, that the Emperor of the Mohocks married a rich Widow within three Weeks after having rendered himself formidable in the Cities of London and Westminster. Scowring and breaking Windows have done frequent Execution upon the Sex; but there is no Sett of these Male Charmers who make their way more successfully, than those who have gained themselves a Name for Intrigue, and have ruined the greatest Number of Reputations. There is a strange Curiosity in the female World to be acquainted with the dear Man who has been loved by others, and to know what it is that makes him so agreeable. His Reputation does more than half his Business. Every one that is ambitious of being a Woman of Fashion, looks out for Opportunities of being in his Company; so that to use the old Proverb, When his Name is up he may lie a-Bed.

I was very sensible of the great Advantage of being a Man of Importance upon these Occasions on the Day of the King's Entry, when I was seated in a Balcony behind a Cluster of very pretty Country Ladies, who had one of these showy Gentlemen in the midst of them. The first Trick I caught him at was bowing to several Persons of Quality whom he did not know; nay, he had the Impudence to hem at a Blue Garter who had a finer Equipage than ordinary, and seemed a little concerned at the Impertinent Huzzas of the Mob, that hindered his Friend from taking Notice of him. There was indeed one who pull'd off his Hat to him, and upon the Ladies asking who it was, he told them, it was a Foreign Minister that he had been very merry with the Night before; whereas in Truth, it was the City Common Hunt.

He was never at a Loss when he was asked any Person's Name, tho' he seldom knew any one under a Peer. He found Dukes and Earls among the Aldermen, very good-natured Fellows among the Privy-Counsellors, with two or three agreeable old Rakes among the Bishops and Judges.

In short, I collected from his whole Discourse, that he was acquainted with every Body, and knew no Body. At the same Time, I am mistaken if he did not that Day make more Advances in the Affections of his Mistress, who sat near him, than he could have done in half a Year's Courtship.

'Ovid has finely touched this Method of making Love, which I shall here give my Reader in Mr. Dryden's Translation.

(Page the Eleventh.)

Thus Love in Theatres did first improve,
And Theatres are still the Scene of Love:

Nor shun the Chariots, and the Coursers Race;
The Circus is no inconvenient Place.
Nor Need is there of talking on the Hand,
Nor Nods, nor Sighs, which Lovers understand;
But boldly next the Fair your Seat provide,
Close as you can to hers, and Side by Side:
Pleas'd or unpleas'd, no Matter; crowding sit;
For so the Laws of publick Shows permit.
Then find Occasion to begin Discourse,
Enquire whose Chariot this, and whose that Horse;
To whatsoever Side she is inclin'd,
Suit all your Inclinations to her Mind;
Like what she likes, from thence your Court begin,
And whom she favours, wish that he may win.

(Again, Page the Sixteenth.)

O when will come the Day, by Heav'n design'd,
When thou, the best and fairest of Mankind,
Drawn by white Horses, shall in Triumph ride,
With conquer'd Slaves attending on thy Side;
Slaves, that no longer can be safe in flight,
O glorious Object! O surprizing Sight!
O Day of publick Joy, too good to end in Night!
On such a Day, if thou, and next to thee
Some Beauty sits, the Spectacle to see;
If she enquire the Names of conquer'd Kings,
Of Mountains, Rivers, and their hidden Springs;
Answer to all thou knowest; and, if Need be,
Of Things unknown seem to speak knowingly:
This is Euphrates, crown'd with Reeds; and there
Flows the swift Tigris, with his Sea-green hair,
Invent new Names of Things unknown before;
Call this Armenia, that, the Caspian Shore:
Call this a Mede, and that a Parthian Youth;
Talk probably; no Matter for the Truth.

II. Articles des périodiques européens francophones, ou traduits en français (1755-1786)

II.1. L'Année littéraire (1754-1771)

1754, Tome 2, Lettre VIII : « Compliment prononcé par M. Prévile à l'ouverture de la comédie française, le lundi 22 de ce mois. »

[et que j'ai composé]

Messieurs,

Les grands écrivains laissent après eux des monuments de leur gloire. Leurs ouvrages déposent en leur faveur, et servent de modèles à la postérité. Il n'en est pas ainsi des acteurs distingués que la mort nous ravit. On admire par soi-même les Corneille et les Molière; on ne peut admirer que par tradition les Baron et les Couvreur. Leurs talents ont disparu avec eux, et sont malheureusement perdus pour leurs successeurs. Quel avantage ne serait-ce pas pour nous, si l'on avait pu trouver l'art de fixer, de conserver la noblesse et la vérité de leur déclamation, comme on a inventé celui de multiplier et de perpétuer les productions du génie et du savoir?

Ce souhait m'est échappé plus d'une fois, Messieurs, à l'occasion du comédien célèbre¹ dont j'occupe la place, et que je dois vous faire regretter de plus en plus. Que n'ai-je été du moins à portée de l'entendre, de le goûter, d'étudier son genre et sa manière? Que n'ai-je pu lui dérober quelques traits de ce naturel heureux, de cette naïveté piquante, de ce comique vraiment original, qui, durant trente années, ont fait vos plaisirs?

Mais cependant ne me trompai-je point, Messieurs, quand je donne à entendre que nous manquons de préceptes et d'exemples? Eh, que deviendrait notre Art, s'il était abandonné à nous-mêmes, si chacun de nous, sans règles et sans principes, se faisait un jeu dramatique au gré de son caprice? Non, non: l'École, à laquelle se sont formés ceux qui nous ont devancés, subsiste encore; le modèle qu'ils ont suivi, nous l'avons sous nos yeux: c'est la Nature; et vous en êtes, Messieurs, les organes éloquents, les fidèles interprètes. Vous saisissez avec la même finesse d'intelligence un geste faux, comme une pensée dépourvue de vérité, un ton familier et

¹ *François-Arnould Poisson*, mort à Paris le 24 Août de l'année dernière, âgé de cinquante-neuf ans environ. Il était fils de *Paul Poisson*, aussi comédien, et petit-fils de *Raymond Poisson*, auteur et comédien, qui le premier introduisit l'usage des bottines dans les rôles de *Crispin*, pour cacher un défaut qu'il avait à la jambe.

bas comme une expression prosaïque et rampante, un éclat de voix emphatique comme un vers ampoulé. Vous formez également et l'auteur et le comédien.

Daignez-donc nous guider dans la carrière nouvelle qui s'ouvre sous nos pas. Nous avons besoin sans doute de votre indulgence, et nous la réclamons. Mais puissions-nous ne pas l'éprouver, s'il arrive que nous en abusions pour négliger vos amusements et nos devoirs, pour languir dans une honteuse médiocrité, pour défigurer à vos yeux les chefs d'œuvres qui nous sont confiés, pour dégrader la scène française, devenue par vos lumières et par votre goût le théâtre de la Nation, ou, pour mieux dire, le théâtre de l'Europe.

Je suis, etc.

A Paris ce 25 Avril 1754

1755, Tome 4, Lettre III : « Lettre de M. le Franc à M. L. Racine sur le théâtre en général, et sur les tragédies de J. Racine en particulier. »

Cette Lettre était déjà imprimée, Monsieur, à la fin des Remarques que M. Racine, le poète de la religion et de la grâce, a publiées sur les tragédies de son illustre père. Chaubert, à l'entrée du quai des Augustins du côté du Pont Saint-Michel, vient de réimprimer et de publier à part ce précieux morceau de littérature, dans le même format, avec le même caractère et le même papier que les autres ouvrages de M. le Franc, dont ce libraire a donné une si jolie édition. Je vous ai parlé dans les Lettres sur quelques écrits de ce temps des Remarques de M. Racine; et comme je ne fis alors aucune mention de la Lettre de M. le Franc qui les terminait, je répare aujourd'hui mon silence sur cette pièce importante. Il s'agissait de déterminer M. Racine à donner au public ses observations; il fallait combattre les raisons qu'il alléguait pour ne les point faire paraître. C'est ce que M. le Franc exécute ici avec toute la force de raisonnement et toute la pureté de style qu'on lui connaît.

M. Racine craignait de paraître singulier, s'il s'érigeait en commentateur des tragédies de l'auteur de ses jours. « On ne blâme pas, lui dit M. le Franc, le fils d'un grand homme d'être le panégyriste de son père: pourquoi n'en serait-il pas le commentateur? La réputation du mort décide en cela de la conduite du vivant. On dirait au fils de Pradon: honorez la mémoire de votre père; mais oubliez qu'il a fait des tragédies. Au fils de Racine, comme à celui de Virgile, on leur crierait d'une commune voix, surtout s'ils ont hérité des talents paternels: embouchez la trompette, et qu'elle retentisse dans vos mains des noms glorieux que vous portez. » A ces raisons solides, M. le Franc joint l'exemple des romains, chez lesquels rien n'était si commun que de voir des citoyens monter dans la tribune pour faire l'éloge de leurs parents: usage que

cette nation, qui se connaissait si bien en vertus, regardait comme un tribut de justice et de piété.

La délicatesse de M. Racine était donc mal fondée. Mais il lui restait un scrupule. L'auteur de nos plus parfaites tragédies a paru se repentir dans les dernières années de sa vie d'avoir travaillé pour le théâtre. Le fils, qui lui-même a toujours condamné les spectacles, s'occupera-t-il à commenter des ouvrages que son père s'est reproché d'avoir faits? Et la question sera-t-elle décidée par un homme dont le premier et malheureusement le seul pas dans la carrière tragique a été un triomphe? Oui, Monsieur, il va lever la difficulté, et ce sera en faveur de la littérature.

M. le Franc établit pour principe qu'il est très différent de composer des tragédies ou de les faire représenter par des acteurs publics. En supposant que ces pièces dramatiques nous enseignent à détester le vice, à fuir le crime, à nous défier de nos faiblesses, à craindre nos passions, à les sacrifier au devoir, dira-t-on que l'auteur de pareils ouvrages doive s'en accuser comme de péchés capitaux? Il faudrait en dire autant de tout poète qui ferait des odes, des épîtres, des poèmes épiques, de tout homme qui écrirait des histoires, des pièces d'éloquence, des dissertations littéraires, des traductions, etc.; ce qui serait absurde. Les autorités les plus graves viennent à l'appui de la raison. Le pape Urbain VIII a fait de belles poésies latines. Quelqu'un s'est-il avisé de l'en blâmer, à cause de sa qualité de prêtre, de cardinal, ou de souverain pontife? Que ces mêmes poésies soient des tragédies, seraient-elles, par ce seul endroit, plus contraires à la morale chrétienne, moins innocentes aux yeux de la religion? Que l'on mette un fait en action entre plusieurs interlocuteurs, ou qu'on le raconte dans un poème; ou bien qu'on le célèbre dans des vers lyriques, peut-on concevoir que, de ces trois manières, l'une soit condamnable, et les deux autres permises? Des exemples vivants et domestiques parlent encore pour M. le Franc. Des religieux, non moins respectables pour leurs talents que par leur piété, n'ont-ils pas fait des tragédies? N'en font-ils pas encore tous les jours du consentement de leurs supérieurs? Ne les représente-t-on pas dans leurs collèges? S'il s'y glisse quelquefois des abus, (et où ne s'en glisse-t-il pas?) est-ce la faute du genre? Est-ce le crime du spectacle? L'Église, les papes, les Évêques souffriraient-ils dans des maisons religieuses ces sortes de représentations, s'ils les croyaient nuisibles aux bonnes mœurs, surtout si l'évangile les proscrivait? La tolérance en pareil cas serait prévarication. L'auteur se garde bien d'en accuser, d'en soupçonner même les premiers pasteurs ni leur chef? La composition et la représentation d'une tragédie n'ont donc rien en elles-mêmes de vicieux. Tout le mal consiste dans l'espèce de tragédie, dans la qualité des acteurs, et dans le lieu de la scène.

On s'efforce depuis longtemps de réduire en problème théologique cette question: est-ce un péché d'aller à la comédie? Ceux qui tiennent pour la négative exigent, de la part du spectacle et du spectateur, des conditions qu'il est presque impossible de remplir. Cette théorie est certainement admirable, dit M. le Franc. Mais qui me répondra de la pratique? L'anecdote suivante mérite d'être connue. On agitait un jour devant Louis XIV la question de la comédie. Le grand Bossuet entra dans le moment chez le roi: voici le Docteur, dit ce Monarque (c'est ainsi qu'il appelait ordinairement le prélat) il nous décidera sur ce point: et après lui avoir exposé le fait, qu'en dites-vous, continua le Prince? Sire, répliqua l'Évêque de Meaux, il y a de grands exemples pour, mais de fortes raisons contre. Cette réponse énergique et judicieuse contient en effet tout ce qu'on peut dire de part et d'autre sur cette question; c'est un précis lumineux d'apologie et de censure: voilà comme un homme de génie fait quelquefois un livre en deux mots.

Les partisans les plus déclarés de la comédie, s'ils ont des mœurs et de la vertu, ne disconviennent pas que, dans l'état où sont les choses, le théâtre ne soit encore infiniment dangereux. Les comédies nouvelles qu'on y représente sont épurées; mais les anciennes qu'on y joue ne le sont pas. Le bon d'ailleurs est trop mêlé, trop confondu avec le mauvais. On ne peut profiter de l'un sans ressentir l'impression de l'autre par l'usage constant où l'on est en France de représenter une comédie après la tragédie. Une jeune personne est encore toute attendrie de la mort de Polyeucte, toute édifiée de la vertu de Pauline. Le théâtre change; on joue l'École des Maris: en est-ce une de l'amour conjugal? Et cette satire du mariage achèvera-t-elle ce que les beaux sentiments de Pauline ont commencé? On vient de donner Athalie; j'ai vu la maison du seigneur, le livre de la loi, les cérémonies du sacre des rois de Juda; j'ai la tête remplie de miracles, de prophéties, des grandeurs et de la puissance de Dieu: tout cela m'a pénétré d'une terreur religieuse et d'un respect profond pour le roi des rois. Les violons jouent; George Dandin paraît, et dans le même lieu où était le temple de Jérusalem, je vois le rendez-vous nocturne d'un jeune homme avec une femme mariée, et le pauvre Dandin demander ensuite pardon à sa digne moitié des soupçons qu'il a l'insolence de former contre elle. Je voudrais savoir (c'est toujours M. le Franc qui parle) si les effets de ces différents contrastes peuvent jamais tourner au profit de la religion et des mœurs.

Après avoir fait sentir le mal du spectacle dans sa constitution présente, l'auteur indique le remède. Les moyens qu'il propose sont naturels et proportionnés aux inconvénients du théâtre, qui pourrait être une école de vertu, mais qui par notre faute est une école de vice, comme le disait le feu P. Porée qui faisait des tragédies et des comédies pour le collège, en même temps qu'il soupirait pour les missions des Indes.

M. le Franc passe aux pièces de Racine. C'est ici la partie littéraire de l'ouvrage. Pour justifier Racine contre les partisans outrés de Corneille, on observe d'abord que ce premier restaurateur de la tragédie parmi les modernes n'a pas moins à se reprocher que son rival (si c'est un crime), d'avoir mis de l'amour dans toutes ses pièces. Mais le tendre, l'élégant Racine a fait un chef-d'œuvre sans le secours de cette passion; ce qu'on ne saurait dire du grand Corneille. La seule différence qui distingue à cet égard ces deux maîtres de la scène, c'est que Racine traitait l'amour en homme de génie, et Corneille en homme d'esprit: telle est la décision de M. le Franc. Mais il ajoute tout de suite que Racine n'était pas en général aussi grand génie que Corneille. Ainsi, en n'appelant ce dernier qu'homme d'esprit quand il veut parler le langage de l'amour, on ne retranche rien de sa supériorité dans les autres parties.

Il suffit à l'auteur de la lettre, pour prouver ce qu'il avance, de prendre dans ces deux poètes deux morceaux de passion que l'on puisse opposer l'un à l'autre. Dans Racine, la scène où Phèdre déclare son amour à Hyppolite est un chef-d'œuvre, auquel on ne trouve point d'équivalent dans Corneille. En effet, cette scène étonnante est la plus forte, la mieux dialoguée, la mieux écrite, la plus parfaite enfin qui soit sortie de la main d'aucun poète tragique; l'art y est merveilleux; le trouble, l'agitation et la pitié y croissent de vers en vers; le dénouement en est terrible; on y plaint Hyppolite; l'amour qui la dévore n'est entouré que de crimes et de remords, de glaive et de poisons.

M. le Franc observe en passant que le sentiment ne tient point aux situations, puisqu'une tragédie peut être intéressante quoique mal écrite, mais aux pensées et surtout aux expressions. Bien des poètes sont capables d'imaginer dans leurs pièces des événements extraordinaires, d'introduire des personnages bizarres qu'on appelle neufs, d'étourdir le parterre par de bruyants coups de théâtre. Il n'appartient qu'à Corneille et à Racine de faire parler les acteurs. Corneille est au-dessus des hommes quand il est l'organe de César et d'Auguste. Mais, selon M. le Franc, il est bien au-dessous de Racine dans les conversations de Rodrigue et de Chimène. Ne pourrait-on pas opposer à la scène admirable de Phèdre et d'Hyppolite une scène plus parfaite dans ce genre que les conversations de Rodrigue et de Chimène? Il me semble que l'entrevue de Pauline et de Sévère aurait mieux soutenu le parallèle.

Quoi qu'il en soit, la décision de M. le Franc n'en est pas moins juste. Si le génie, dit-il, consiste à pénétrer profondément les objets, à les concevoir dans toute leur étendue sans s'arrêter à la surface, à saisir vivement, à rapprocher d'un coup d'œil leurs différents rapports, à les posséder de manière qu'ils paraissent, pour ainsi dire, créés dans l'âme de celui qui se les approprie, je reconnais le sentiment à ce caractère distinctif; il a les mêmes propriétés; il

produit les mêmes effets, quoique sa sphère soit plus resserrée. Cette réflexion profonde conduit le dissertateur à conclure que Racine ayant eu le plus grand fond de sentiment, il est le plus grand génie à cet égard. Horace, la Fontaine, Quinault n'étaient pas d'aussi grands génies qu'Homère, Virgile et Corneille; mais c'était néanmoins des hommes de génie, parce qu'ils avaient du sentiment. Racine en avait la plénitude; sa prose et ses vers sont comme pétris de cette faculté souple et délicate qui s'attache sous sa main aux différentes matières qu'il traite, qui les anime, les vivifie, leur communique ce charme secret qui intéresse, et cette chaleur douce et continue, dont il ne faut pas chercher la source dans des mouvements passagers de tendresse, mais dans le trésor inépuisable d'un coeur naturellement sensible et fécond. Passer quelques heures avec sa femme ou avec sa maîtresse, comme on l'a cru de Racine, ne donne point, pour le succès d'une scène tendre, cette sensibilité dont il s'agit. L'amour n'inspire point le sentiment; mais le sentiment donne du génie à l'amour. S'il en était autrement, comme presque tous les poètes se piquent d'être amoureux, nous aurions toujours des Racine.

M. le Franc regarde comme un reproche injuste et frivole celui qu'on fait à ce grand homme d'avoir attribué à ses personnages des mœurs françaises, parce que dans ses tragédies Mithridate et Pirrus parlent français aussi élégamment que Louis XIV et le grand Condé. C'est, à son avis, confondre le sentiment et les mœurs avec l'expression. On l'accuse en conséquence d'être uniforme et monotone. On conviendra qu'il l'est, mais à la manière de Virgile; c'est à dire, qu'il est partout élégant dans son style, partout admirable dans sa versification. Le gouverneur de Néron a dû s'énoncer en français comme le maréchal de Villeroi l'eût fait en latin si c'eût été sa langue. Le principe s'étend jusque sur les passions et les sentiments qui sont les mêmes chez tous les hommes. Le coeur d'un athénien différait-il de celui d'un français? Supposez une langue universelle, la différence disparaîtra; les mots s'évanouiront, il ne restera que la nature, et l'on apercevra dans tous les coeurs l'uniformité des caractères dont elle se sert pour y graver ses penchants et ses passions. Remarquez bien, Monsieur, qu'il n'est question ici que des penchants et des passions de la nature, et que l'on fait abstraction des idées, des préjugés, des vertus et des vices que l'éducation particulière et la constitution du gouvernement inspirent; et c'est là aussi la seule différence réelle que l'auteur dramatique ne saurait trop marquer; c'est ce qu'on appelle les mœurs ou caractères; c'est pour les poètes le costume des peintres. On doit distinguer les mœurs de la nation et les mœurs du personnage. Corneille, dans cette partie, est infiniment supérieur à Racine, soit que celui-ci n'eût pas les mêmes ressources dans son génie, soit qu'il négligeât trop cet objet si important pour la perfection du théâtre. Ses héros, ainsi que l'avoue M. le Franc, n'ont pas cette diversité des mœurs qui fait qu'un turc n'est pas un grec, ni ce dernier un romain.

Pour ce qui concerne l'amour dans Racine, notre auteur trouve bien peu de ses pièces où cette passion soit irréprochable en elle-même et par rapport au poète. Dans les unes, l'amour n'est point selon les règles exactes de la bienséance et de la vertu; dans les autres, il est étranger au sujet, ou s'empare trop de l'action. Mais il ajoute que si l'on faisait un examen détaillé de toutes les pièces de Corneille, ce poète vénérable serait convaincu de plus de fautes dans ce genre que Racine même. On lui passera l'amour dans Polyeucte, dans le Cid, dans les Horaces; mais il est inutile dans Héraclius, indécent dans la Mort de Pompée, ridicule dans Sertorius, insupportable dans Oedipe. Racine est le premier poète français qui ait osé faire des tragédies sans cette passion frivole, comme l'appelle M. le Franc, qui sans doute dans ce moment oublie sa belle et touchante tragédie de Didon..

Les adorateurs de Corneille parlent de Racine, comme si ce n'était point l'auteur de Britannicus, de Mithridate, de Phèdre et d'Athalie. Dans une harangue latine il est appelé Columbulus et Corneille Aquila, misérable jeu de mots qu'a produit la fureur des antithèses. On soupçonnerait volontiers ceux qui l'ont traité de pigeonneau de n'avoir lu qu'Alexandre et Bérénice. Dans les quatre poèmes qu'on vient de citer il est aigle autant que Corneille peut l'être dans les siens. Tranchons la difficulté, en disant hardiment qu'Athalie est le chef d'œuvre du théâtre et du génie de l'homme. Par cette préférence d'ouvrage, ce n'est point s'élever contre la supériorité personnelle de Corneille. On peut mettre l'Enéide au-dessus de l'Iliade, en plaçant Virgile fort en dessous d'Homère.

C'est dans un collège que Racine a été appelé après sa mort un pigeonneau. Dans un autre collège on poussa bien plus loin contre lui, et de son vivant, l'indécence de la satire. Son talent et son christianisme furent mis en problème dans une pièce violente et personnelle qui fut déclamée publiquement. Le problème était conçu en ces termes: Racinius an christianus, an poeta? Racine est-il chrétien, est-il poète? On décidait qu'il n'était ni l'un ni l'autre; nec poeta, nec christianus: solution burlesque, où la charité, cette première loi du christianisme, n'était pas moins blessée que le bon sens.

M. le Franc termine son chef-d'œuvre épistolaire, qui est une dissertation de cent-vingt pages, par observer que Racine a fourni pour le théâtre français deux carrières également brillantes, l'une toute profane qui nous a valu neuf tragédies, l'autre tout sainte et malheureusement de trop peu de durée, puisqu'elle n'en a produit que deux. Ces deux époques si différentes l'une de l'autre, ont fini de la même manière à peu près. Phèdre fut persécutée dans sa naissance et l'on ne parla presque point d'Athalie dans sa nouveauté: tant il est vrai que l'envie, la cabale, et singulièrement le mauvais goût combattent quelquefois, étouffent même le succès des meilleurs ouvrages, et la réputation des écrivains du premier ordre. Mais ce sont des efforts

vains et passagers. Le temps qui détruit tout, hors la vérité, confond à la fin l'injustice et l'erreur. On peut en ce sens appliquer à un bon ouvrage un vers d'Horace:

Mersus profundo, pulchrior evenit.

1755, Tome 8, Lettre VII : « L'Orphelin de la Chine »

Je vous ai annoncé, Monsieur, le succès théâtral de la tragédie de l'Orphelin de la Chine par M. de Voltaire. Il n'est pas possible qu'une pièce réussisse autant à la lecture qu'à la représentation, où le jeu noble, vrai, pathétique des acteurs et les applaudissements d'un parterre enchanté augmentent la chaleur de l'action même, et communique une sorte d'enthousiasme aux esprits les plus difficiles à remuer. Ce n'est pas là le moment d'apprécier un ouvrage dramatique; il faut attendre qu'il paraisse en public dans ce faste imposant de la scène; il me semble voir un roi dépouillé de sa grandeur suprême; c'est alors que ses vertus, ses vices et ses défauts sont mis dans la balance, et qu'on le juge définitivement.

Je ne serais pas étonné que l'Orphelin de la Chine eût un peu perdu dans le cabinet, où le lecteur n'a pas une Clairon, un Sarrazin pour l'émouvoir, pour l'échauffer, pour l'attendrir. Mais indépendamment de ce mérite étranger et nécessaire à toute pièce de théâtre, cette nouvelle tragédie de M. de Voltaire a des beautés propres, un caractère de force et de vérité dans les sentiments et dans l'expression, qui font reconnaître et toujours admirer cet illustre auteur. Ce n'est pas mon dessein de les dissimuler, non plus que de me taire sur ce que j'ai cru y voir de répréhensible. Il a paru des brochures pour et contre ce drame. Ni les unes ni les autres ne sont faites pour fixer les suffrages. Les premières, ou trop gravement sentencieuses ou trop pédantesquement futiles, étaient marquées du sceau de la cabale et de l'empreinte du mauvais goût. Les secondes, ridiculement badines, incapables d'instruire le public, ne voulaient que l'amuser et n'y ont pas réussi. Pour moi, je suivrai ma méthode ordinaire, celle de ne juger que d'après nos grandes règles, c'est à dire, le bon sens, la nature et le goût. Voici le plan de l'Orphelin.

1755, Tome 8, Lettre IX : « Réflexions critiques sur la peinture et sur la poésie »

Cet ouvrage célèbre de feu M. l'abbé du Bos, l'un des Quarante et secrétaire perpétuel de l'Académie française, parut pour la première fois en 1719. On n'y fit aucune attention, et l'on n'en parla presque pas. Il sortit enfin de la poussière, et la seconde édition qui ne vint que très longtemps après la première fut enlevée. (...)

Savez-vous, Monsieur, pourquoi les passions réelles et véritables venant à manquer, la poésie et la peinture en excitent d'artificielles par les objets qu'elles nous présentent? Ce n'est pas

simplement pour flatter nos sens et notre imagination par ces fantômes de passions imitées, mais pour satisfaire plutôt au besoin que nous avons d'être occupés. N'est-il pas plus simple et plus lumineux de dire que l'homme prend plaisir à voir ces imitations de la nature, même funestes et tristes, parce qu'elles l'intéressent par la grande ressemblance avec la réalité, soit dans le moral, soit dans le physique. Des objets représentés par la poésie sont la vive image de son cœur, de son être, de ce qui l'environne: il éprouve les passions qu'ils excitent par l'imitation parfaite, comme ils les éprouve par la réalité même, avec cette différence que ces objets perdent tout ce qu'ils ont de suite funestes et d'inconvénients réels, quand ils ne sont que représentés. (...) A la représentation de la Phèdre de Racine, nous jouissons de notre émotion, dans être alarmés par la crainte qu'elle dure trop longtemps. C'est sans nous attrister réellement que la pièce fait couler des larmes de nos yeux. L'affliction n'est, pour ainsi dire, que sur la superficie de notre cœur, et nous sentons bien que nos pleurs doivent finir avec la fiction qui les fait couler. (...)

Après tous ces principes, faux pour la plupart ou incertains, M. l'abbé du Bos descend aux différents genres d'imitation dans la poésie et la peinture. Il commence par la tragédie, qu'il prétend nous affecter plus que la comédie, par la nature des sujets qu'elle traite. Au reste toute la difficulté se réduit à savoir si la douleur est plus forte ou non que la joie: c'est ce qu'il serait difficile de bien établir: on meurt de joie, on meurt de douleur. (...)

L'auteur disserte trop longuement sur les sujets particulièrement affectés à la Tragédie et au genre de peinture qui lui répond. Peut-on mettre en question s'il est à propos d'employer l'amour dans les tragédies? J'aimerais autant qu'on me demandât s'il est à propos de mettre du raisonnement dans un livre de philosophie, et de la morale dans un sermon. M. l'abbé du Bos ne dit-il pas lui-même, et tout le monde ne sait-il pas que la tragédie est l'imitation dialoguée des grandes passions, des passions vives qui produisent de terribles effets, comme les meurtres, les guerres, les incendies, en un mot les fureurs. La passion, que l'on appelle amour, n'est-elle pas de ce caractère quand elle est tragique et théâtrale?

L'auteur rebat toutes les règles établies par le Bossu, par d'Aubignac, et surtout par notre fameux Despréaux. Il ne fait qu'allonger, paraphraser, commenter leurs observations sur la poésie et sur tous ses genres. Il étale beaucoup d'érudition pour anéantir l'illusion du théâtre sur l'esprit des spectateurs. Qui doute cependant, excepté M. l'abbé du Bos, que la représentation d'Iphigénie nous donne tant de plaisir que par l'illusion qu'elle nous fait? Plus cette illusion est parfaite, plus le plaisir est grand. Les beaux vers de Racine, l'appareil de la scène, et la déclamation des acteurs nous en imposent assez pour nous faire croire, qu'au lieu d'assister à la représentation de l'événement, nous assistons à l'événement même, et que nous

voyons réellement une action et non pas une imitation. Nous sommes transportés, pour ainsi dire, hors de nous-même; et souvent l'illusion va si loin que dans le feu de l'action nous nous imaginons être les personnages qui nous affectent. Mais cette opinion paraît insoutenable à notre dissertateur; il n'avait sans doute jamais éprouvé toute la force de l'illusion au théâtre, et son âme n'était pas de nature à la recevoir. (...)

Notre philosophe, au sujet des deux musiques, rapporte le sentiment d'Adisson qui soutient dans son Spectateur, en reprochant à ses compatriotes le goût qu'ils croient avoir pour les opéra d'Italie, qu'il est une musique convenable particulièrement à chaque langue, et spécialement propre à chaque nation. (...)

1756, Tome 3, Lettre III : « Choix de pièces anglaises »

Il vient de paraître, Monsieur, chez Prault, fils, libraire quai de Quonti, un Choix de petites pièces du Théâtre anglais, traduites des originaux, deux volumes in-12. Les pièces contenues dans le premier tome sont la Boutique du Bijoutier, le Roi et le Meunier de Mansfield, l'Aveugle de Bethnal-green, le Diable à quatre, ou les Femmes métamorphosées. Ces petites comédies n'ont chacune qu'un seul acte. M. Dodley, imprimeur à Londres, est l'auteur des trois premières.

La Boutique du bijoutier porte le titre de satire dramatique. C'est ce que nous appelons une comédie à tiroirs. Le bijoutier est une espèce d'original qui moralise sur chacune des bagatelles qu'il vend dans sa boutique. Des dames et des messieurs viennent successivement marchander et acheter quelques-uns de ses bijoux. Chloé lui demande un miroir. Le bijoutier lui en présente un, dans lequel une coquette peut voir sa vanité une prude, son hypocrisie, un petit-mâitre sa sottise. Bien des gens ne peuvent y voir leur générosité, et cependant la glace en est très bonne. Eliante marchande une boîte. Elle est très petite, dit le Bijoutier; cependant un courtisan peut y mettre toute sa sincérité, un avocat sa probité, un poète tout son argent. Dorante examine une lunette; d'un côté elle rapproche les objets, de l'autre elle les éloigne. C'est par ce dernier côté que nous voyons nos défauts et le mérite d'autrui; nous retournons la lunette quand nous considérons les défauts des autres et notre propre mérite. Damis achète une tablette d'ivoire. Le bijoutier veut qu'on y écrive les bienfaits que l'on reçoit des autres, les ridicules qu'on découvre en soi. Cléonte qui demande un anneau d'or, donne occasion à notre moraliste de parler des avantages du mariage quand deux époux sont bien assortis. Lucinde vient pour acheter un masque. « Je n'en ai point, répond le bijoutier. Ce serait pour moi de la marchandise perdue. On est arrivé aujourd'hui à un point de perfection dans l'art de se masquer soi-même, qu'on n'a plus aucun besoin de déguisements étrangers. Vous trouverez

l'infidélité masquée d'un froc ou d'une soutane, la débauche et l'immodestie cachées sous la rougeur. L'oppression se déguise sous le nom de justice; la fraude et la fourberie se voilent sous celui de prudence; le sot se masque d'une gravité affectée; le plus vil hypocrite disparaît sous les protestations de sincérité; le flatteur passe auprès de vous sous l'aspect d'un ami; et celui qui vous serre contre le sein, voudrait à l'heure même vous couper la gorge. La calomnie et la médisance se font passer dans le monde pour de l'esprit; une ricanerie éternelle est appelée à bon cœur. Une contenance humble part d'un principe d'orgueil; les besoins de l'homme indigent se voilent sous l'ostentation; en un mot la scélératesse et la friponnerie sont souvent cachées sous l'or, les diamants, les dignités, tandis que le mérite et la probité sont couverts de haillons et de misère. Le monde entier est sous le masque, et l'on ne peut y voir le visage naturel de chaque individu. » Avez-vous des lunettes, demande le vieil Orgon? Oui, Monsieur, et à travers celles que je vous présente, on croit voir dans le véritable jour toutes les folies de la jeunesse; on n'a plus de respect pour une perruque bien poudrée, pour les dentelles d'un fat, ses riches habits, etc. Clitandre veut avoir de petites balances de la dernière justesse; celles du Bijoutier ont cette qualité. Il a pris une large poignée des promesses des grands; il les a mises dans un des fléaux, et il a vu que le souffle d'une mouche dans le second a fait vite remonter l'autre. Quatre plumes de paon et les habits dorés de Milord Colifichet tenaient les fléaux en équilibre. Il a trouvé que le savoir d'un petit maître et l'esprit d'un pédant étaient tout juste le contrepoids l'un de l'autre; qu'un grain de bon naturel pèse autant qu'une once d'esprit, un cœur vertueux autant qu'une tête savante, etc. Deux ou trois acheteurs arrivent encore successivement, et la pièce finit. (...)

Si on ne trouve dans ces trois petits drames ni sagesse d'intrigue, ni règles de théâtre exactement observées, on y voit partout un honnête homme, un écrivain philosophe, qui ne perd jamais de vue le grand objet de la scène, la correction des mœurs et la proscription du ridicule. (...)

Les deux pièces que présente le second volume sont du célèbre Gay, si connu par ses écrits, par la naïveté de ses mœurs, et par sa liaison intime avec Pope et le docteur Swift. L'Opéra du Gueux fut joué pour la première fois en 1728. Jamais pièce ne fut suivie avec tant de fureur. Elle eut d'abord soixante-trois représentations, et fut reprise avec le même succès. Elle se répandit bientôt par toute l'Angleterre, et on la joua jusqu'à trente et quarante fois dans les principales villes. Ce ne fut pas tout; on imprima sur des éventails les plus jolis airs de la pièce; on les grava sur des écrans. L'actrice qui représenta le principal rôle de femme, fit la plus grande fortune; elle devint le sujet de tous les entretiens; tous les Milords lui firent la cour; son portrait orna toutes les boutiques; on écrivit sa vie; on lui adressa des vers; on publia

ses bons mots; enfin Miss Fenton, c'était le nom de cette actrice, épousa publiquement le duc de Bulton, un des premiers seigneurs d'Angleterre. (...)

Pour vous donner, Monsieur, l'idée la plus juste de ce que les anglais ont pensé de cet ouvrage singulier, je vous ferai part du jugement qu'en a porté le docteur Swift dans un écrit public, la même année que la pièce parut sur les théâtres de Londres et de Dublin. « Par un tour d'esprit entièrement original, l'auteur a su nous montrer les vices de toute espèce dans leur jour le plus odieux, et les peindre sous les couleurs les plus fortes. En quoi, ce me semble, il a rendu un service important à la religion et aux bonnes mœurs. Tous les caractères que l'auteur a tracés sont justes et frappants. Bien loin d'être hors de nature, ils n'excèdent pas même ce qu'on voit tous les jours dans divers états. Cette excellente pièce nous peint la vie malheureuse et le supplice assuré de ces misérables qui vendent leur sang et leur âme pour des bagatelles et qui se voient bientôt trahis par leurs viles maîtresses, leurs complices et les receleurs de leurs vols. Cette comédie contient aussi une satire qui, sans parler du siècle précédent, peut être utile pour les temps à venir, je veux dire, cette adresse avec laquelle notre auteur compare les voleurs ordinaires et les différents stratagèmes qu'ils emploient les uns contre les autres pour se livrer à la justice, aux divers ressorts des politiques dans les temps corrompus. On s'y moque de même, avec grande raison, de ce goût dénaturé qu'on a pris parmi nous pour la musique italienne, musique très peu faite pour notre climat septentrional et pour le génie de notre nation. » Swift finit les remarques en déclarant qu'il ne peut y avoir qu'un attachement servile à quelque parti, qu'une sottise affectation de singularité, qu'un pédantisme pitoyable, qu'un zèle mal entendu, ou qu'il hypocrisie raffinée qui puisse faire jamais la moindre objection contre cet admirable ouvrage. Malgré la décision de ce célèbre docteur, il est certain que ton de cette pièce paraîtra bas, bizarre même aux yeux des lecteurs français; mais on ne doit juger l'auteur que selon les lois de son pays, et qu'après avoir considéré l'extrême différence qui se trouve entre les mœurs anglaises et les nôtres. Il y a d'ailleurs dans ce opéra une infinité de détails qui justifient les éloges de Swift. Il est semé de trait contre les Grands. (...)

On doit savoir gré au traducteur de nous avoir fait connaître plus particulièrement un ouvrage que nos voisins considèrent comme un de leurs chefs-d'œuvre dramatique. Il ne doit pas craindre que l'on confonde sa traduction avec celle que des comédiens venus de France firent faire à Londres il y a plusieurs années, dans le dessein de la jouer sur le petit théâtre du Marché au foin; elle fut huée d'une commune voix par les anglais mêmes.

La seconde pièce de ce recueil est une espèce de parodie ou de critique de quelques tragédies de Shakespeare. Elle est précédée d'une préface d'autant plus plaisante, que l'auteur traite d'un

air d'importance les objections badines qu'il se fait à lui-même sur le titre qu'il donne à sa pièce. Lorsque mes censeurs me reprochent de l'avoir intitulée Tragédie, « je voudrais bien, dit Gay en finissant, qu'ils considérassent que j'ai eu dessein de la rendre un peu Comédie. Quand ils lui contestent le titre de Comédie, que j'ai visé en partie à la Pastorale; quand ils l'attaquent comme pastorale, que mon dessein a été d'en faire une farce. Enfin lorsqu'ils veulent détruire son caractère de farce, que j'ai voulu faire une Tragi-Comi-Pastorale. Cependant afin d'éviter les chicanes, je n'ai appelé ma pièce exclusivement ni tragédie, ni comédie, ni pastorale, ni farce; mais j'ai laissé son nom indéterminé dans le titre ambigu de Comment l'appellez-vous. » (...)

Nous sommes redevables de ces deux petits volumes à M. Patu, déjà connu si avantageusement par l'ingénieuse comédie des Adieux du Goût. C'est un de nos jeunes auteurs qui a le d'esprit, de goût, de talent et d'étude. Versé dans notre littérature, il connaît encore celle de nos voisins, particulièrement des italiens et des anglais. Il a exprès voyagé chez ces derniers; il a demeuré à Londres près de deux ans, et s'y est perfectionné dans la langue britannique. Il a lu tous leurs bons poètes, et, ce qu'il y a de plus rare, il a su les apprécier. Il n'est ni enthousiaste frénétique, ni frondeur atrabilaire. En admirant les beautés des muses anglaises, il voit leurs difformités, leurs vices, leurs défauts. Le flambeau du goût l'éclaire dans ses lectures et dans ses compositions.

Je suis, etc. A Paris ce 15 Mai 1756

1757, Tome 3, Lettre III : « Le Deuil Anglais »

On sait aujourd'hui mieux que jamais, Monsieur, qu'en littérature comme en gouvernement l'Anglais porte tout à l'extrême; il connaît aussi peu les justes bornes du théâtre que celles de la guerre. Outré dans l'un et dans l'autre, il prend pour vertu son excès même. Par quelle espèce de vertige empruntons-nous donc de lui des sujets, dont l'imitation même peut devenir contagieuse et funeste à notre scène? Pourquoi se familiariser avec des écrivains dont le mérite est dans l'exagération et souvent dans l'extravagance? On a beau corriger leurs pièces; il y reste toujours un mauvais levain, et ce levain corrompt (passez-moi cette expression) la meilleure pâte dramatique. Chez l'anglais beaucoup d'auteurs comiques font paraître du génie; pas un seul ne montre du goût. C'est toujours quelque chose, me dira-t-on, que de perfectionner: j'en conviens, pourvu qu'on choisisse des sujets propres à cette perfection. Ce n'est pas dans le fol anglais que naissent ces plantes heureuses, et pour le comique, l'Espagne vaut beaucoup mieux. Mais, sans mettre l'étranger à contribution, que ne profitons-nous de nos richesses? Molière, Molière, voilà le grand maître et le vrai modèle.

M. Rochon, par le Deuil Anglais, comédie en vers, en trois actes, représentée pour la première fois sur le théâtre de la comédie italienne le 12 mars de cette année, a fait la triste expérience qu'on n'est pas sûr de réussir en imitant les poètes britanniques. C'est un ouvrage qui a fait plus d'honneur à son talent qu'à son choix. La pièce originale est intitulée les Funérailles, traduite par M. de la Place dans son Théâtre Anglais. Le grand nom de M. Steele, son auteur, regardé comme un des plus beaux génies de sa nation, ne nous empêchera pas en France de lui trouver des défauts inexcusables, je crois, dans tout pays. Son héroïne fait horreur: c'est une femme déjà mariée avec un certain Monsieur Cabinet, et tombée dans la dernière misère. D'accord avec lui (quel pacte, grand Dieu!) elle s'est fait passer pour fille, a pris un Milord pour époux, vit revêtue du titre de sa femme, et partage ses bonnes grâces entre ses deux maris. Se peut-il que les anglais trouvent chez eux de pareilles infamies, et, s'ils en ont des exemples, doivent-ils les produire au théâtre?

Nec corum populo natos Medea trucidet

Il en faut dire autant de l'honneur que cette femme immole, pour ainsi dire, devant le peuple. Avec ce fond vicieux, imaginez vous, Monsieur, une confusion bizarre de scènes la plupart pleines d'énergie et de feu, mais en même temps d'indécence et de désordre; un amas tumultueux d'intérêts multipliés par les personnages épisodiques; une charge continuelle dans le dialogue qui tend toujours à rassembler les extrêmes; en un mot, un chaos révoltant de folies qui fournissent, si l'on veut, au jeu théâtral, mais qui ne disent rien à la raison, et qui déshonorent le goût. (...)

Laissons le goût anglais s'appesantir sur ces détails fastidieux; dégageons le nôtre de tout ce fatras épisodique dont le moindre défaut est de surcharger une pièce; enfin que nos drames, ainsi que nos édifices, ne se ressentent plus des Goths et des vandales.

Ainsi, Monsieur, on trouve dans cette pièce des beautés de détail et de conduite qui promettent beaucoup du talent du jeune auteur, dont les comédiens français ont une tragédie à jouer. Je ne relève point ici quelques fautes légères de langage dans le Deuil Anglais, qui ne viennent que d'inadvertance: quel dommage que sa muse ne se soit point exercée sur un sujet moins anglais, et, par conséquent, plus heureux! Les plus brillants succès eussent couronné ses talents dramatiques, au lieu qu'ils ne méritent que des encouragements.

Je suis, etc. A Paris, ce 9 Mai 1757

1757, Tome 4, Lettre VII : « Le Fils Naturel »

Nous avons dans Paris, Monsieur, un essaim bourdonnant de faux connaisseurs, de déclamateurs enthousiastes, d'oisifs occupés de ne le pas paraître, qui, n'ayant aucune

existence pas eux-mêmes, se jettent à travers celle des autres pour s'en faire soupçonner une. Prôneurs effrénés, dès qu'un ouvrage de quelqu'un de leurs amis voit le jour, ils vont de promenade en promenade, de spectacle en spectacle, de maison en maison, s'extasier, se pâmer, crier au miracle. Un critique doit garder un sage silence au milieu de toutes ces trompettes bruyantes qui étourdissent ses oreilles. Pour peu qu'il élevât la voix, il blesserait l'amour propre de ceux qui regardent l'écrit à la mode comme un chef-d'œuvre, le plus souvent sur la foi d'autrui; et l'on ne manquerait pas de l'accuser d'envie, d'injustice, de partialité, peut-être même de haine particulière contre l'auteur. Ce qu'il a de mieux à faire est d'attendre que cette fièvre ardente d'admiration soit tombée.

C'est, Monsieur, le parti que j'ai cru devoir prendre par rapport à une nouvelle production de M. *Diderot*, qui a pour titre *Le Fils Naturel ou les épreuves de la Vertu, comédie en cinq actes et en prose, avec l'histoire véritable de la pièce*. Je ne puis vous exprimer avec quelle chaleur le public a reçu cette comédie qui n'a jamais été jouée, et qui est imprimée depuis trois ou quatre mois. Qu'il vous suffise de savoir que ce drame a fait quelque temps le sujet de toutes les lectures, de toutes les conversations, et de presque tous les éloges de Paris. On n'en parle plus aujourd'hui et je saisis ce moment favorable pour vous en rendre compte. Au reste, je suis bien sûr de ne pas blesser, dans l'examen que j'en vais faire, les égards que mérite M. *Diderot*. Je suis certain encore, que d'après tout ce qu'on m'a dit de son caractère et de sa façon de penser, qu'il est moins fait qu'un autre pour s'indigner avec hauteur d'une critique juste, honnête et polie.

Je ne m'arrêterai pas à *l'Histoire prétendue véritable de la pièce*. Ces sortes de suppositions sont absolument étrangères à la bonté d'un ouvrage; et il serait à souhaiter que les auteurs renonçassent une bonne fois à toutes ces petites supercheries qui ne servent de rien, et dont personne n'est la dupe, comme on l'a dit si souvent. (...)

La contexture de cette comédie me paraît avoir, Monsieur, des défauts essentiels.

1°. Le fond n'offre rien de neuf à ceux qui connaissent notre théâtre et nos romans. Rien de plus ordinaire dans nos fables dramatiques et narratives qu'un ami brûlant pour la maîtresse de son ami, et qui lui en fait le sacrifice, qu'un ami qui se bat pour son ami, qu'un ami qui donne la moitié de son bien pour faire le bonheur de son ami; ce qui n'empêche pas de savoir gré à l'auteur d'avoir réuni tous ces rayons dans un seul foyer, c'est à dire, d'avoir rassemblé ces différents traits de générosité dans un seul personnage pour en former le tableau d'un véritable ami.

2°. Un frère et une sœur, qui s'aiment sans se connaître, ne sont pas moins communs. Le *Tiridate* de *Campistron* en offre surtout un exemple; mais je suis bien loin d'approuver ces

sortes de surprises, ces transports de la passion la plus effrénée, qui laissent des idées révoltantes d'une liaison incestueuse.

3°. Je n'aime pas ce vieillard qui arrive à point nommé de l'Amérique pour dénouer la pièce. Il a l'air d'une de ces machines *qu'Horace* trouvait si répréhensibles, et ressemble à un de ces Dieux que quelques poètes de l'Antiquité faisaient exprès descendre du ciel, quand ils n'avaient pas d'autre moyen de se tirer d'embarras.

4°. La reconnaissance du frère et de la sœur, l'attendrissement de *Lysimond*, les larmes de joie qu'il verse sur des enfants chéris qu'il retrouve: tout cela rappelle la scène touchante de *Lusignar*, dans la tragédie de *Zaïre*.

5°. Pour entrer dans quelques détails, on ne voit pas les raisons qui ont engagé M. *Diderot* à intituler sa pièce *Le Fils Naturel*. Cette qualification donnée bien gratuitement à *Dorval* n'entre pour rien dans l'intérêt; on n'en tire aucun parti pour le nœud ni pour le dénouement, et même il n'en est pas question dans le cours de l'ouvrage. D'ailleurs, la bâtardise, comme tout le monde sait, n'est qu'un défaut civil; il n'y a ni vice ni ridicule à corriger; un bâtard, précisément comme bâtard, n'est donc point propre au théâtre.

6°. *Dorval* se dit toujours le plus infortuné des hommes; il ne parle que de longs malheurs, de longues disgrâces; et ces malheurs et ces disgrâces ne sont point expliqués; il est bâtard à la vérité; mais il l'avoue, et n'en rougit pas; il est assez riche pour céder la moitié de son bien sans s'incommoder. De quoi se plaint-il donc? Est-ce d'aimer la maîtresse de son ami? Mais, quand ce serait un malheur, il ne tient qu'à lui de le faire finir, comme il s'en délivre en effet à la fin de la pièce. De plus, peut-on être malheureux lorsqu'on est aussi vertueux qu'il se représente lui-même?

7°. Malgré la dépravation de nos mœurs, qui ne voit le parti que doit prendre *Dorval*, s'il est véritablement tel qu'on le dépeint? Il n'y a personne qui ne soit offensé de le voir céder aux petits obstacles qu'on oppose à une retraite dont tout lui fait une nécessité. Que M. *Diderot* y réfléchisse. Ou *Dorval* a réellement dans le cœur l'austère vertu dont il se pare, où il ne l'a point. Dans le premier cas, on ne peut concevoir qu'il s'obstine à taire à *Clairville* l'infidélité qu'il lui fait, et qu'il se porte jusqu'à baiser la main de *Rosalie*. Un homme solidement vertueux eût fait l'aveu de son crime; son honneur n'aurait vu que ce moyen de le réparer; il n'aurait pu disposer du secret de *Rosalie*; mais il eût dévoilé le sien; cette noble franchise eût tourné à sa gloire, elle eût donné plus de prix à son triomphe. Il n'eût pas joui si cruellement de l'horrible situation de son ami. Il n'eût jamais écrit surtout cette lettre singulière qu'on oublie contre toute vraisemblance, qui contient l'aveu de ce qu'on ne veut pas dire, que personne n'eût écrite dans ce salon ouvert à tout le monde, que le moindre bruit devait faire

cache par un mouvement machinal, et qu'il était si aisé, si naturel, et si nécessaire d'emporter. Enfin, il n'eût pas poussé la fausseté jusqu'au bout; car la pièce finit sans que *Clairville* et *Constance* soient désabusés. L'un est bien éloigné de penser que son ami ait jamais aimé *Rosalie*, et l'autre est toujours persuadée que la lettre était pour elle. Dans le second cas, *Dorval* ne serait qu'un fanfaron de philosophie, comme il y en a tant aujourd'hui, et ce n'était pas le projet de l'auteur de ne nous montrer qu'un être si méprisable.

8°. Puisque *Dorval* voulait étouffer sa passion, pourquoi la déclarer dans une lettre à *Rosalie*? Il n'y avait qu'à partir sans lui écrire; elle ne se serait pas crue aimée, et son amour-propre l'en eût bientôt guérie. Mais lui apprendre qu'on l'aime et qu'on la quitte pour jamais, c'est lui plonger un poignard dans le sein, c'est fuir en Parthe, comme l'a dit *Corneille* avec plus d'esprit que de goût. Jugez, Monsieur, de la situation cruelle où se serait trouvée *Rosalie*, si elle eût reçu cette lettre fatale.

9°. Le récit d'*André* qui a paru trop long à bien des gens, mais que tout le monde a dû trouver très touchant, a porté beaucoup de trouble dans le cœur de *Dorval*: or, s'il a vu son père, si tant de rapports le lui représentent, comment ne voit-il pas sa sœur dans *Rosalie*? Il reste seul au moment où ces images viennent de se tracer à ses yeux. Que croyez-vous qu'il doive faire, Monsieur? Ce qu'il doit faire! Courir vers *André*, lui parler du vieillard, chercher à détruire ou à fortifier ses soupçons. Il pouvait apprendre de ce domestique fidèle mille circonstances intéressantes. Le nom de *Mérian* pouvait-il lui être inconnu? Il avait revu son père plusieurs fois depuis sa retraite en Amérique; il dit positivement à *Constance* que son père n'oublia point l'enfant qu'il avait eu d'une femme chérie; que ce père a fait plusieurs voyages en France, qu'il l'a vu, etc. Ce n'est point à moi de concilier ces contradictions. *André* en a trop dit; *Dorval* en a trop pensé lui-même pour que le monologue qui suit puisse avoir pour objet autre chose que s'il n'avait jamais existé. *Dorval* n'est occupé à son ordinaire que de *Clairville*, de *Rosalie* et de lui-même. Ainsi M. *Diderot* a évité la difficulté; ainsi il a sacrifié la nature au dénouement qu'il s'était préparé. Il voulait que *Dorval* triomphât de son amour; il eût attendu trop tard si ses doutes se fussent éclaircis; plus de lumière sur son état aurait détruit l'héroïsme. Car quelle vertu de vouloir bien cesser de brûler pour sa sœur! Mais, quoique *Dorval* fasse ce sacrifice avant qu'il sache que son père est celui de *Rosalie*, j'ose dire que cette découverte affaiblit l'éclat de sa victoire, et que nous l'eussions trouvé bien plus grand, bien plus admirable, si *Rosalie* n'eût pas été sa sœur.

10°. Ce n'est pas *Dorval* seul qui oublie le vieillard qui l'a si vivement intéressé. *Rosalie* elle-même, instruite par *André*, n'y fait pas la plus petite attention. A peine en parle-t-elle; un

événement si extraordinaire, si imprévu, si agréable pour toute cette maison, n'y cause pas la moindre sensation, et on laisse arriver le vieillard quand bon lui semblera.

11°. S'il était venu en même temps *qu'André* à la fin du troisième acte, la pièce était finie. Mais il fallait cinq Actes, et réserver *Lysimond* pour le dénouement: c'est pour cela que l'auteur avait besoin *qu'André* arrivât le premier et qu'il dît que son vieux maître prenait un peu de repos à Paris. Mais quatre lieues de plus qu'il aurait faites (*la scène est à Saint Germain en Laye*) ne l'aurait pas bien fatigué. S'il y avait eu cent lieux, le prétexte eût été un peu plus plausible.

12°. Que produisent la coupable indifférence de *Dorval* et de *Rosalie* sur l'arrivée de leur père et le séjour de ce dernier à Paris? Un pur remplissage; c'est à dire, un quatrième acte et les trois quarts du cinquième absolument vides d'action, parce qu'on n'y dit et qu'on n'y fait rien de ce qu'on devrait naturellement dire et faire, et qu'il n'y est question que de ce qui peut mener aux scènes que l'auteur avait arrangées dans son imagination.

13°. M. *Diderot* a fait tout ce qu'il a pu pour nous rendre sa *Constance* respectable; il la représente comme une virtuose, une philosophe, une femme pleine de vertus et de sentiments. Mais, dans le fond, elle est tout aussi ridicule que tant de mères, de tantes et de sœurs d'une certaine maturité, qui, dans un grand nombre de nos comédies, font rire le public à leurs dépens. Cette lettre interprétée en sa faveur, les avances qu'elle fait à *Dorval* sans rougir, le cynisme avec lequel elle lui parle de tous les enfants qu'elle doit lui faire, l'amour-propre qui perce à travers son sublime étalage de philosophie, son acharnement à vouloir épouser un homme dont les réponses froides et détournées devraient lui ouvrir les yeux: si ce n'est pas là du comique chargé, qu'on me dise où il y en a.

14°. Ce qui me paraît bien étonnant, c'est que *Dorval*, ce sage, ce philosophe, trouve dans les discours de *Constance*, qui ne lui parle que de prendre une autre femme que celle qu'il aime, plus de force que dans ses remords et dans les cris de sa vertu; qu'il parte de là pour renoncer à *Rosalie* et pour entreprendre de l'engager à renoncer à lui; qu'enfin il soit grossièrement la dupe du motif trop visible qui fait agir *Constance*.

15°. Mais par quel pouvoir magique ce *Dorval* est-il l'enchanteur de toutes les belles du canton? Il est *sombre, rêveur, triste; il a de la vertu, mais elle est austère; des mœurs, mais sauvages*. Un être de cette trempe, *qui n'a paru qu'un moment dans cette maison*, est-il fait pour inspirer les passions les plus violentes? Se peut-il d'ailleurs que *Constance*, une femme bien née, qui se pique d'une extrême délicatesse, brave pour lui les préjugés qu'on respecte le plus, et qu'elle veuille épouser un étranger, un inconnu, sans nom, sans état, et dont la naissance est un opprobre? Est-il dans la nature que *Rosalie*, qui est supposée avoir quinze ou

seize ans de moins que *Dorval*, s'enflamme pour lui des feux les plus ardents, et qu'elle le préfère tout à coup à un jeune homme à peu près de son âge, à un amant chéri à qui elle avait donné son cœur? Enfin, quand *Dorval* serait le plus beau, le plus charmant, le plus parfait des mortels, est-il de l'honnêteté et même de l'intérêt de nos femmes qu'elles se jettent à sa tête? J'ai trop bonne idée de leur décence, ou, si l'on veut, de leur politique, pour le croire, et je ne puis me persuader en particulier qu'une jeune personne, telle que *Rosalie*, franchisse les bornes de la pudeur au point de faire non seulement de vive voix les premières déclarations, mais encore d'écrire la lettre la plus passionnée et la plus humiliante, puisqu'elle n'est pas sûre de recevoir de réponse, et que par l'événement elle n'en reçoit point en effet.

16°. L'amitié, ainsi que l'amour, demande, en général, la convenance des années. Il n'y en a point entre *Dorval* et *Clairville*. L'un a plus de trente ans, et l'autre est dans la fleur de sa jeunesse. Celui-ci est le pupille, celui-là l'instituteur; car il est dit que *Dorval* a élevé *Clairville*, de même que *Constance* a élevé *Rosalie*.

17°. Les sacrifices que fait *Dorval* sont-ils bien purs et bien héroïques? Il donne la moitié de son bien; mais c'est à *Rosalie*, c'est à l'objet de sa passion. Il vole au secours de *Clairville*, lorsqu'on lui apprend le danger où il se trouve. Mais, à moins qu'il ne soit le dernier des hommes, peut-il s'en dispenser? C'est moins un acte de générosité qu'il fait qu'un devoir qu'il remplit.

18°. Ce n'est pas assez que les personnages déclinent leurs noms dans une pièce de théâtre; il faut encore qu'ils mettent le spectateur au fait de leur naissance, de leur état, de leur fortune, du rang qu'ils tiennent dans la société. On ne nous dit rien à ce sujet par rapport à *Lysimond*, à *Rosalie*, à *Constance*, à *Clairville*; et nous ignorons absolument ce qu'ils font dans le monde. Il n'y a que *Dorval* qui soit connu; il est bâtard, tout est dit.

19°. Tous les rôles de cette pièce me paraissent jetés dans le même moule; depuis les maîtres jusqu'aux valets, tout le monde y est vertueux; tout le monde y parle avec la même justesse; ce qui répand de la monotonie dans l'ouvrage, et blesse la vraisemblance; car il n'est pas à supposer que des laquais aient les mêmes perfections de vertu et de langage que des gens bien élevés, et qu'un domestique, qui surtout a vieilli en Amérique, s'exprime aussi bien qu'un courtisan de Versailles. De plus, le théâtre demande des contrastes, et ces contrastes naissent des mœurs diverses, souvent même opposées, des interlocuteurs.

20°. L'auteur a pu se flatter que les comédiens seraient tentés de jouer sa pièce. C'est pour cela qu'après les noms des personnages il a fait imprimer les noms des acteurs qui pourraient les représenter. Il a porté l'attention jusqu'à leur indiquer, dans le cours de sa comédie, le ton, l'attitude, les gestes qu'il leur faudrait prendre dans les situations différentes. Tout l'ouvrage

est chargé d'un bout à l'autre de notes, telles que *il est comme un fou, il va, il vient, il s'arrête, il s'appuie les coudes sur le dos d'un fauteuil, la tête sur ses mains, et les poings dans les yeux... Il se mord la lèvre, et se frappe la poitrine... D'un ton ému... Avec un étonnement mêlé de reproches... Il se renverse dans un fauteuil; il jette ces mots par intervalles, etc., etc. etc.* J'avoue que tous ces détails me paraissent inutiles pour le lecteur et humiliants pour nos comédiens. Nos pièces de théâtre ont plus d'une situation aussi difficile à bien rendre que celle du *Fils Naturel*; leurs auteurs cependant ont eu la modestie de s'en rapporter aux acteurs. L'extrême jalousie d'*Orosmane* nous laisse-t-elle quelque chose à désirer de la part de *le Kain*, quoique les interlignes de *Zaire* ne soient point accablées de petites leçons pour le comédien? Cette scène sublime du cinquième acte de *Rodogune* où *Antiochus*, apprenant la mort de son frère, voit ses soupçons affreux errer sur sa mère et sur son amante, sa perplexité, sa douleur, son respect, son amour: le même *le Kain* peint tout cela à notre âme effrayée, sans que le grand *Corneille* ait déterminé les accents articulés ou inarticulés du désespoir, ni ceux de toutes les passions diverses dont l'amant de *Rodogune* est agité.

Tels sont, Monsieur, les vices principaux qui m'ont frappé dans la comédie de M. *Diderot*. Ils tombent spécialement sur les personnages de *Dorval* et de *Constance*. En effet, il n'y a presque rien à dire à la tendre ingénuité de *Rosalie*, à l'amour impétueux de *Clairville*. Ces deux caractères sont dessinés, en général, avec vérité. Les critiques les plus sévères doivent convenir encore que le style est souvent plein de chaleur; ici je le vois rapide, là élégant, ailleurs pathétique. Quelque défectueux qu'on trouve cet écrit, il doit faire d'autant plus d'honneur à M. *Diderot*, que c'est son coup d'essai dans un genre qu'il n'a jamais cultivé. Les études mêmes auxquelles il s'est livré jusqu'à présent, les ouvrages qu'il nous a donnés, le travail immense dont il s'est occupé, semblaient l'éloigner de la carrière dramatique; et je ne puis assez m'étonner que les premiers pas qu'il y hasarde soient si fermes et si assurés. Il est digne certainement qu'on l'encourage, et qu'on l'invite à ne pas négliger un talent qui s'annonce si bien. Il nous promet une autre comédie qui aura pour titre: *Le père de famille*. Quelle gloire pour M. *Diderot* s'il peut faire revivre un jour en lui seul *Platon* et *Ménandre*!

Le Fils naturel est suivi de trois *Entretiens* entre *Dorval* et notre auteur sur l'art dramatique en général et cette pièce en particulier. Il y a dans ces *Entretiens* quelques bonnes vues; il y en a d'autres qui me paraissent susceptibles de discussion. Je vous en parlerai dans une autre lettre. Je suis, etc. A Paris, ce 30 juin 1757

1757, Tome 7, Lettre III : « Préservatif contre l'Anglomanie »

Que de comtes le célèbre, l'illustre, le grand *Volt*. n'aura-t-il pas à rendre à Dieu au sujet du nombre prodigieux de cervelles qu'il a renversées! (...) Mais son plus grand miracle est la métamorphose surprenante qu'il a faite des Anglais. Ce peuple, que l'on avait toujours connu pour le plus orgueilleux, le plus jaloux des succès de ses voisins, le plus intéressé, le plus féroce qui soit au monde, est, selon M. de Volt le peuple le plus généreux, le plus magnanime, le plus fidèle à ses engagements, le plus reconnaissant, le plus humain; en un mot, le vrai modèle de perfection en tout genre. (...)

Cette déclamation, qui ressemble beaucoup à une satire, est cependant parsemée de réflexions judicieuses, de choses bien vues et vivement décrites. On ne peut blâmer l'auteur que de trop de zèle pour sa patrie. Mais ce zèle, quelque outré qu'il soit, est toujours plus louable que le mépris que témoignent pour leur nation certains esprits du jour, mauvais citoyens, qui ont paru affligés de nos succès, fils dénaturés qui déchirent le sein de leur mère, et qui voudraient s'arracher de ses bras pour aller dogmatiser sous un ciel étranger, et s'enivrer d'un encens que leur refusent avec justice ceux qui les voient de trop près.

Je suis, etc. *A Paris, ce 30 octobre 1757.*

1757, Tome 7, Lettre XI : « François II »

Un ouvrage bien digne de votre attention, Monsieur, est *François II*, pièce de théâtre d'une espèce singulière. Ces feuilles n'existaient pas lorsqu'elle parut pour la première fois. La nouvelle édition qu'on vient d'en donner m'invite à vous en rendre compte. L'auteur, qui tient une place si distinguée dans la république des lettres, n'a pas prétendu renouveler le projet d'introduire sur notre scène des tragédies en prose; son idée ne ressemble en rien à celle de *la Motte*. C'est un nouveau genre de plaisir ou plutôt d'instruction qu'il nous propose. Il ne s'attache point au titre, et permet de donner à cet écrit le nom de tragédie ou tel autre qu'on voudra. En effet, on n'y trouve ni le langage propre de *Melpomène*, ni les trois unités observées par nos poètes dramatiques. Les acteurs ne parlent qu'en prose; la scène change d'appartements, de palais, de villes et même de provinces; l'action ne se passe point dans les vingt-quatre heures, mais embrasse un intervalle de 17 mois, et l'intérêt est partagé entre plusieurs interlocuteurs. Cependant, Monsieur, cette pièce ne laisse pas d'avoir un intérêt général et une action déterminée. C'est un grand morceau d'histoire mis en scènes. Le sujet est la jalousie des princes du sang contre Mrs *de Guise*, qui s'étaient emparés du gouvernement de l'État sous le règne de *François II*. (...)

C'est ainsi, Monsieur, que l'auteur nous transporte dans les temps et dans les lieux où les événements remarquables qu'il décrit se sont passés. On voit, on entend les principaux personnages; on reconnaît leurs mœurs, leurs motifs, leurs passions; on est frappé de la vérité de leurs caractères, et l'on est d'autant plus fortement affecté, qu'à l'exception de l'entretien si bien imaginé de Gauric avec la reine, il n'y a pas un fait, une circonstance, une opinion, un sentiment qui ne soient fondés dans l'histoire. On a porté l'exactitude au point d'indiquer en marge les auteurs sur le témoignage desquels on s'appuie. Vous sentez maintenant, Monsieur, tous les avantages de cette nouvelle manière d'apprendre les faits. L'histoire nous instruit à la vérité, mais froidement, parce qu'elle ne fait que raconter, que souvent elle ne raconte que confusément, qu'elle ne s'arrête pas assez sur les événements, qu'un fait chasse l'autre et qu'un personnage fuit presque aussitôt qu'il a été aperçu; au lieu qu'en choisissant une époque intéressante, une révolution célèbre, en introduisant sur la scène les hommes dont on parle, en leur faisant dévoiler à eux-mêmes les ressort de leur politique, l'esprit est bien autrement réveillé, et les faits se gravent bien plus profondément dans la mémoire. Ne vaudrait-il pas mieux exercer les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe à ces sortes de pièces que de faire représenter à de jeunes filles les tragédies du tendre *Racine*, et de faire réciter dans les collèges à des écoliers des Drame latins qu'ils entendent à peine? Il est vrai qu'il faudrait une main habile pour composer des ouvrages aussi parfaits que celui-ci. L'auteur joint l'élégance à la précision, le goût à l'érudition, la connaissance du monde à celle des faits. C'est un philosophe dans la véritable signification du terme, c'est à dire un homme sage, éclairé, qui n'a point médié une réputation justement acquise, qui ne cherche point à éblouir par les météores des mots, qui n'affiche ni le ton dogmatique, ni le ton irréligieux, qui se soutenant sur son propre mérite, n'a besoin, pour parvenir à la gloire, ni des brigues et des cabales de quelques fanatiques, ni de l'engouement de quelques femmes séduites par la nouveauté.

Le théâtre anglais de *Shakespeare*, surtout la tragédie historique de *Henri VI*, a donné l'idée de cet ouvrage. Mais l'auteur français n'est pas tombé dans les défauts qu'on reproche au poète britannique. Son style est toujours noble, égal, soutenu; et, s'il a choisi quelques personnages épisodiques, il ne les a pas pris, comme *Shakespeare*, parmi la canaille et la soldatesque/foldatesque. M. le président *Hénault* est né pour créer et pour perfectionner de nouveaux genres (...).

Je suis, etc. *A Paris, ce 18 Novembre 1757*

1757, Tome 8, Lettre VI : « Lettre de M. Palissot à M. Fréron. »

On débite à Paris, sous mon nom, Monsieur, un ouvrage qui a pour titre: Petites lettres sur des grands philosophes. (...)

Dans ma lettre sur le Fils Naturel, le sujet m'avait conduit à une courte digression sur les bâtards; j'observais simplement que de tout temps ils avaient été flétris chez les nations policées. Quelque jurisconsulte hollandais a trouvé plaisant d'appuyer cette vérité d'une longue tirade d'autorités juives, grecques et romaines, etc. Mais tout cette vaine érudition ne conclut rien, je crois, contre la comédie du Fils naturel.

Je n'entends pas plus par quelle finesse, dans une note injurieuse à M. Goldoni, on fait de cet auteur célèbre un baladin qui joue les rôles de Scaramouche sur les théâtres de Venise. (...)

On entend répéter cent fois qu'un mauvais livre tombe de lui-même, et peut-être, en effet, l'écrit détestable d'un auteur obscur pourrait-il mériter la faveur du silence; mais un méchant ouvrage préconisé par tout un parti, appuyé par vingt cabales, qui peut nuire au goût, ou du moins retarder ses progrès, qui fait gémir les vrais talents indignés des succès de l'intrigue, on ne peut, Monsieur, devenir pour lui trop impitoyable. Quelle gloire n'eût pas mérité un critique qui, dans le temps où la Phèdre de Pradon balançait celle de Racine, eût lutté lui seul contre cette barbarie? Ne sait-on pas que Boileau, par la noble fermeté de son suffrage, ramena tout le public au chef-d'œuvre de Britannicus? Mais que la critique respecte toujours la personne. (...)

Les personnalités sont nécessaires dans une comédie; il est courageux, mais il est très vrai de le dire. Du moins n'en est-il pas une bonne du genre de celles de Molière, de Regnard, de Destouches, qui n'en fournit au besoin plus d'un exemple. La comédie est une imitation de l'homme, et je ne puis peindre que l'homme que j'ai connu. (...) L'abus de la comédie serait de nommer, comme elle le fit du temps d'Aristophane.

La satire a les mêmes privilèges avec les mêmes restrictions. (...)

La critique est obligée de prouver ce que la satire tranche par un bon mot, et c'est en cela que consiste sa supériorité sur elle. Il peut être facile d'être plaisant; mais il n'est pas aisé d'être juste. Elle n'envisage point l'homme moral ainsi que la comédie et la satire. Elle doit être plus sérieuse; mais souvent elle excite à rire, parce que les sujets y portent d'eux-mêmes. (...)

Dire et prouver qu'un ouvrage est mauvais, dénoncer au Public le manège qui le soutient pour un temps, arrêter le découragement en osant prédire que ces succès momentanés de la brigade s'évanouiront avec elle, prévenir les méchantes copies que l'on pourrait faire d'un méchant modèle, mettre une digue au torrent de la barbarie toujours prêt à se répandre sous le spécieux prétexte de tout innover: voilà le devoir d'un critique.

1757, Tome 8, Lettre VII : « Lettre sur les spectacles »

Il y a longtemps, Monsieur, que l'on écrit pour et contre les spectacles, et je doute qu'on puisse rien dire de nouveau sur un sujet si rebattu. Saint *Thomas d'Aquin* et Saint *Antonin* permettent la comédie de bonnes mœurs, et décident qu'on peut y assister, et la représenter même sans péché. D'autres théologiens plus sévères, et généralement tous nos prédicateurs, condamnent ce genre d'amusement, qu'ils regardent comme l'école du vice et du libertinage. Le célèbre père *Porée* dans sa harangue *du Théâtre* avait pris le juste milieu, et la matière paraissait épuisée. Il y a deux ans, néanmoins, que cette ancienne contestation fut renouvelée, et qu'il parut une *Lettre de M. Desp de B* avocat en parlement, sur les spectacles*. Cette brochure m'échappa dans sa naissance. On vient d'en donner une seconde édition, dont je vais vous rendre compte. Elle se trouve à Paris chez la veuve *Lottin* et *G.H. Butard*, rue Saint-Jacques.

M. de Voltaire a dit quelque part *qu'il faut être ennemi de sa patrie pour condamner nos spectacles*. Cette proposition avait offensé quelques personnes vertueuses, qui, prévenues contre les dangers du théâtre, se font un devoir de s'en éloigner. De ce nombre était *M. Desprez de Boissy* qui entreprend de justifier là-dessus ses scrupules et ceux des personnes de sa société. Ces scrupules, selon lui, ou ces anciens préjugés sont d'autant plus difficiles à détruire qu'il les croit *très équivalentes à des raisons homologuées au tribunal de la Prudence*. L'amour, dit-il, est une passion impérieuse à laquelle on ne doit se prêter que selon les règles établies par la religion. Si la raison n'oppose point de digues à l'impétuosité de ce penchant, il n'est point d'excès où l'on ne puisse se porter, et tout ce qui peut l'exciter est dès là même très dangereux. Or qu'y a-t-il de plus propre à allumer, à fomentier, à nourrir cette passion que la fréquentation des spectacles? Ceux qui croient y aller avec les dispositions les plus innocentes, sont ceux qui y vont pour juger du mérite de la pièce: mais cette intention ne garantit pas des mauvais effets de la passion qui triomphe le plus sur le théâtre. C'est toujours le cœur qui prend le plus de part au spectacle; et ce n'est que relativement à l'émotion qu'il y éprouve qu'on applaudit plus ou moins à la représentation. D'ailleurs, tous les spectateurs ne sont pas excités par le seul objet de la pièce; combien de gens ne fréquentent le théâtre que pour se réjouir du coup d'œil éblouissant des femmes que le plaisir ou la coutume y conduit! Combien d'autres n'y sont attirés que pour admirer les actrices! « Leurs riches et pompeux ajustements plus ou moins indécents, suivant que l'exige la scène, donnent encore un nouveau pouvoir à leurs charmes... Quelle doit être l'influence et la tyrannie de tous leurs attraits sur le cœur des spectateurs, et combien, par conséquent, elles doivent faire de martyrs, parce qu'à l'exception des courtisans de la première volée et de quelques favoris de *Plutus*, il faut se

contenter d'admirer en secret leurs appâts séducteurs, sans espoir de satisfaire la coupable passion dont on brûle pour elles! Qu'en arrive-t-il? Une fougueuse jeunesse va ailleurs chercher à *se dépiquer*. »

Quant à ceux qui ne vont au spectacle que pour se délasser de leurs occupations, voici d'autres amusements que M. de Boissy leur propose. Que ne vont-ils voir leurs amis? Que ne font-ils une lecture, une promenade? Que ne jouent-ils plutôt à quelques jeux de commerce? S'ils veulent des plaisirs délicieux, que ne fréquentent-ils ces compagnies choisies où l'on rencontre des femmes qui ont l'avantage de plaire, et même de charmer par leur mérite, etc. Ici l'auteur fait le caractère des dames de sa société, où les mœurs des anciens germains sont encore de mode.

Que représente-t-on sur nos théâtres? Les passions les plus criminelles; et l'on n'est content qu'autant qu'on y rencontre l'agitation de l'esprit et du cœur. Que l'on ne dise pas que les vices n'y sont peints que pour y paraître plus hideux. L'adresse du poète est de les rendre plus aimables.

Qui pense finement, et s'exprime avec grâce,

Fait tout passer; car...

Mais qu'allais-je faire, Monsieur? J'allais, d'après le religieux M. de Boissy, vous citer des vers du plus licencieux des contes de la Fontaine. Que l'homme est inconséquent dans ses principes! On se fait un crime d'aller à la comédie, et on lit sans remords les poésies les plus lascives.

Les partisans du théâtre prétendent que les intrigues amoureuses que l'on représente sur la scène ne peuvent être nuisibles, dès qu'elles se terminent par une alliance légitime. L'auteur réfute cette justification par d'autres vers de la Fontaine et par le témoignage de plusieurs grands hommes. Nous ne sommes pas si scrupuleux qu'on l'était à Athènes du temps d'Euripide. On ne tolérait alors sur le théâtre aucun discours qui put alarmer la vertu, pas même sous prétexte d'y faire parler les personnages selon leur caractère. Vous savez, Monsieur, que ce poète ayant fait dire à *Béllérophon*: *les richesses sont le souverain bonheur du genre humain, et c'est avec raison qu'elles excitent l'admiration des Dieux et des hommes*, tous les spectateurs se soulevèrent; et l'auteur aurait été chassé de la ville, s'il n'avait représenté qu'à la fin de la pièce on verrait périr misérablement le panégyristes des richesses.

Un des grands inconvénients de nos représentations, selon M. de Boissy, est la disposition d'esprit romanesque qu'on en remporte. « Les femmes extrêmement flattées des adorations qu'on y rend à leur sexe, s'habituent à être traitées en Déesses. Qu'en arrive-t-il? Elles dédaignent de s'abaisser jusqu'à s'occuper des soins de leurs maisons; elles abandonnent à la

bourgeoisie ces connaissances de détails que les mœurs anciennes réservaient aux mères de familles. Les jours ne leur paraissent pas assez longs pour orner et embellir leur personne, afin de s'attirer le plus d'hommages et le plus d'encens. La gloire d'avoir une cour, qu'elles se flattent ne devoir qu'à leurs charmes, est le seul objet dont elles s'amuse; et les maris sont négligés, oubliés, et assez souvent méprisés, parce qu'il n'est ni de la décence ni d'usage qu'ils aient pour elles toutes ces fades et ridicules complaisances que nos petits-maîtres ont pour les héroïnes de coulisses... Et combien de femmes qui fréquentent les spectacles, desquelles on peut dire avec *Martial*: *Elle y est entrée Pénélope; elle en est sortie Hélène.* » N'en déplaise à M. de Boissy, je crois cette métamorphose assez rare; il est plus vrai de dire que la plupart des femmes entrent à la comédie comme il prétend qu'elles en sortent. »

M. de Voltaire regarde la condamnation des spectacles comme une suite des disputes qui agitent depuis plus d'un siècle et divisent le clergé de France en deux partis. Mais, répond M. de Boissy, à la naissance de ces querelles de religion, les chaires chrétiennes n'étaient pas plus favorables à ces sortes de divertissements. Les luthériens et les calvinistes, à qui M. de Voltaire reproche aussi de s'être déclarés avec éclat contre le théâtre, ne firent que soutenir une ancienne pratique de l'Église catholique. La république de Genève ne tolère aucun spectacle, et le poète le plus célèbre ne pourrait se flatter d'y en introduire l'usage.

M. de Boissy trouve la comédie italienne plus dangereuse encore que la française. Il suppose sans aucun fondement qu'on se porte avec plus d'assiduité ce théâtre étranger qu'au théâtre national. « Quelle est la cause de cette préférence? C'est que sur celui-là il règne plus de licence, sous prétexte que la bouffonnerie lui est plus affectée; ses farces sont infiniment plus goûtées, parce que *les passions qu'elle représentent étant d'un ton extrêmement plus fort que ce qui se passe dans le monde*, l'âme des spectateurs s'y trouve plus agitée et reçoit des impressions plus fortes. » Reconnaissez-vous, Monsieur, la comédie italienne à ce portrait? Les passions qu'on y représente sont-elles, en effet, *d'un ton extrêmement plus fort que ce qui se passe dans le monde*? J'ai été souvent aux Italiens et je n'y ai rien vu de pareil. Au contraire, en admettant avec notre censeur rigoureux que la bouffonnerie est l'âme de ce théâtre, cette bouffonnerie même empêche l'effet des passions. Si les passions *sont d'un ton plus fort que ce qui se passe dans le monde*, c'est sans contredit à la comédie française. M. de Boissy en veut surtout au rôle d'*Arlequin*, qui nous est venu d'Italie, ou plutôt des romains. Car ils avaient un pareil acteur qu'ils appelaient *Planipes*, parce qu'il marchait sans brodequins, et suivant un passage d'*Apulée* il était vêtu d'un habit formé de différentes pièces. » Son mérite, dit notre auteur, consiste à exciter les ris par ses propos, par ses gestes, et par mille sortes de mouvements ridicules. » Mais encore une fois ces gestes, ces propos, ces

mouvements, ne produisent d'autres effets que de faire rire. L'inimitable *Carlin* est bien éloigné avec raison de se croire un personnage capable de corrompre nos mœurs.

L'Opéra est le plus maltraité de tous les spectacles. *M. de Boissy* ne fait grâce ni à la poésie, ni aux décorations, ni aux machines, ni même à la musique instrumentale. Il rapporte un fait que vous ignoriez sans doute; c'est que le grand *Bossuet* voulut un jour éprouver quel pouvait être l'effet de ce jeu d'instruments que l'on appelle le premier coup d'archet. « Il fit venir chez lui les meilleurs musiciens et leur dit d'exécuter ce que tout le public regarde avec justice comme un chef-d'œuvre de la musique instrumentale. Le premier essai fut suffisant pour l'ébranler de manière qu'il congédia sur le champ ces habiles artistes; et par ce prélude il jugea des funestes impressions de tout le spectacle de l'opéra. » Que conclure de ce fait, s'il est vrai? Rien autre chose, sinon que l'illustre évêque de Meaux avait le cœur bien facile à s'émouvoir. Tous ceux qui, comme ce Prélat et comme notre avocat, sont nés avec cette extrême sensibilité, et dont les passions s'allument au premier coup d'archet, feront très bien de fuir l'opéra et nos autres représentations dramatiques. Le même *Bossuet*, interrogé par *Louis XIV* à ce sujet, répondit qu'il y avait de grands exemples pour les spectacles, et de plus fortes raisons contre; ce qui n'empêcha pas qu'il n'y eût à Versailles sous le règne de ce monarque un banc qu'on appelait *le banc des évêques* dans la salle de la comédie, et que *Bossuet* n'y allât lui-même quelquefois. A Rome, encore aujourd'hui, les cardinaux, les prêtres, les religieux, ne se font aucun scrupule d'assister à l'opéra, à la comédie, et les acteurs n'y sont point excommuniés. Tous ces exemples et toutes les raisons qu'on pourrait alléguer n'obtiendront rien sur *M. Desprez de Boissy*, il n'a jamais été aux spectacles; il y paraît par le mal outré qu'il en dit, et dût-on le mettre au rang des Goths et des vandales, il déclare qu'il n'ira jamais. C'est par là qu'il finit sa *Lettre* édifiante, où brille, au défaut des autres qualités, un zèle très louable pour la pureté des mœurs.

Je suis, etc. A Paris, ce 15 Décembre

1758, Tome 3 : « Discours prononcé dans une assemblée de l'université impériale de Moscow »

Je vous appris l'an passé, Monsieur, que *M. Raoult* avait été choisi par le ministre de Russie en France pour aller remplir à Moscow une chaire de langue et de belles lettres françaises fondée par la Czarine dans cette capitale de son empire. *M. Raoult*, qui sous ce climat éloigné fera honneur à la France par ses talents, par son caractère et par ses mœurs, a été installé dans son emploi au mois d'octobre dernier. Voici le discours qu'il a prononcé à cette occasion, en présence de l'Université impériale à Moscow.

Messieurs,

La place que je viens remplir parmi vous m'engagerait naturellement à vous parler de la langue française, si ce sujet n'eût pas été déjà traité par un de mes collègues, dans un discours aussi éloquent que solide. Sans craindre d'être accusé de prévention et de partialité, je pourrais vous dire que la langue française, adoptée par toutes les nations policées, est devenue la langue universelle; qu'elle consacre la volonté des Souverains dans ces traités qui assurent le bonheur et la tranquillité des Empires; qu'élevée, en quelque sorte, au dessus d'elle-même par les règnes éclatants de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV, par les ouvrages immortels des Bossuets, des Corneilles et des Racines, elle a presque remplacé les langues d'Athènes et de Rome, dont elle égale les chefs-d'oeuvres dans tous les genres de compositions. Je vous la montrerais dans nos historiens claire, rapide et concise, mâle et nombreuse dans nos orateurs, simple, naturelle et élégante dans la poésie légère, hardie et sublime dans l'Ode, dans l'épopée et la tragédie. Je ne vous dirais, Messieurs, en faveur de la langue française que ce que vous sentez vous-mêmes; mais l'hommage que vous lui rendez, en lui donnant une place parmi les langues dont cette Académie ouvre les trésors, prouve mieux que tous les éloges combien elle est étroitement liée aux Sciences et aux Belles-Lettres, à la culture des esprits, à cette aménité et ce goût des arts qui exercent un empire plus durable que celui des armes et des conquêtes. Contents de vos propres richesses, vous pourriez, Messieurs, négliger des secours étrangers. Votre langue, pleine d'énergie et de délicatesse, au jugement de ceux qui la connaissent, n'est point renfermée dans les bornes d'un Etat resserré; elle embrasse l'Europe et l'Asie, elle est le lien de cent peuples divers, soumis à la domination de ce vaste empire. Elle est également propre aux sciences abstraites, au sublime et aux grâces de la poésie: bientôt toute la littérature sera de son ressort. Elle traite avec succès le genre dramatique; vous avez des Tragédies intéressantes, et dès les premiers pas que votre nation fait dans cette carrière, elle déploie la force du génie. (...)

1760, Tome 6, Lettre IX : Lettre d'un jeune seigneur russe à M. de **

Un de mes amis qui depuis plusieurs années vit à Pétersbourg, et à qui j'ai demandé des nouvelles de la littérature en Russie, m'a répondu que deux jeunes seigneurs russes, tous deux gentilshommes de la chambre de sa majesté impériale, dont le plus vieux a vingt-deux ans et le moins riche quatre cent mille livres de rente, après avoir voyagé dans presque toutes les cours de l'Europe, sont de retour dans leur patrie et n'y ont rapporté que les vertus des étrangers, et l'amour des arts et des sciences qu'ils cultivent eux-mêmes avec succès. Les gens de lettres les regardent avec raison comme leurs *Mécènes* en Russie. Ils ont exécuté depuis

quelque temps le projet d'une petite société littéraire, où, pour être admis, il faut prouver qu'on a des talents, de l'esprit et l'amour du travail. Cette société n'est composée que de russes et de français. Il semble que l'intervalle immense qui sépare les deux empires n'ait servi qu'à rapprocher le génie, l'esprit et le cœur des deux nations. La lettre que je vous envoie, Monsieur, sur les deux poètes les plus célèbres de la Russie, est de la composition de Monsieur le comte A.S un de ces jeunes seigneurs, dont je vous parle. Il l'a lue dans une des petites assemblées de la Société Littéraire.

Vous me demandez, Monsieur, ce que je pense des deux poètes russes qui illustrent ma patrie. Vous désirez de connaître leur génie et leurs beautés; il est difficile de vous satisfaire, et d'apprécier le mérite de *Lomonosow* et de *Somorocow*, tous deux dignes d'être connus par la postérité.

Lomonosow est un génie créateur et le père de notre poésie; il est le premier qui ait tenté d'entrer dans une carrière que personne avant lui n'avait ouverte, et qui ait osé rimer dans une langue qui paraissait très ingrate pour la versification; il a le premier aplani tous les obstacles qui semblaient devoir l'arrêter: il a le premier triomphé de tous les dégoûts qu'éprouvent les littérateurs qui inventent, et, sans autre guide que son génie, il a réussi au delà de nos espérances. Il nous a découvert les beautés et les richesses de notre langue; il nous en a fait sentir l'harmonie; il nous en a développé les grâces; et l'a dépouillée en partie de sa grossièreté.

Le genre qu'il s'est choisi est le plus difficile de tous; il exige un poète consommé et un génie des plus étendus; c'est le Lyrique. Il a fallu tous les talents pour y exceller; il a presque toujours égalé *Rousseau*, et on peut à juste titre le nommer son émule. Il exprime ses pensées avec une rapidité qui entraîne; son imagination ardente lui présente des objets qu'il trace avec la même vivacité; ses peintures sont grandes, majestueuses, frappantes, quelquefois gigantesques; sa poésie est noble, brillante, sublime, mais souvent dure et ampoulée. Il sacrifie quelquefois l'harmonie du style à la force de l'expression; il fait des écarts, s'élève presque toujours au-dessus de sa sphère, et s'abandonne à la fougue de son imagination.

Il est grand quand il faut exprimer le carnage et les horreurs des combats, quand il faut décrire la rage, le désespoir des combattants, quand il faut peindre la colère des Dieux, les fléaux dont ils nous accablent, et les malheurs qui désolent la terre; en un mot, tout ce qui demande de la vigueur et de l'enthousiasme, son génie le rend avec feu. Son Ode sur la guerre de Suède est un chef-d'œuvre qui l'immortalisera; on y découvre le poète dans toute sa force.

Pour vous en faire connaître les beautés, j'en traduirai quelques strophes, dont vous pardonneriez les défauts à l'impossibilité d'imiter le sublime du poète; vous ne jugerez pas

l'original sur la faiblesse de la copie; vous savez trop combien les meilleurs ouvrages perdent dans la traduction. Dans un endroit où il parle de la victoire que nous avons remportée sur les suédois, il s'exprime en ces termes dans la 20e strophe:

«Chaque guerrier se croit un Alcide revêtu de la peau du Lion de Némée, ou bien un héros armé de l'Egide terrible qui répand la terreur et sème l'épouvante dans le coeur de ses ennemis; il attaque avec une intrépidité étonnante; rien ne résiste à ses efforts, rien ne s'oppose à la fureur de ce torrent débordé; il perce, détruit et fait plier les rangs. Les plus audacieux périssent sous le tranchant de son glaive homicide. Le sang répandu sur la terre bouillonne mêlé avec la poussière; partout on ne voit que des membres épars, des crânes sanglants, des corps pâles, défigurés, environnés des ombres du trépas. Ce spectacle affreux qui fait frémir est un exemple de l'horrible châtement d'une haine injuste. »

Dans la 21e strophe de sa 4e Ode, en parlant de la découverte des mines qui ont enrichi notre État, il s'adresse à notre auguste souveraine:

« J'aperçois Minerve qui de sa lance fend les sommets des monts Riphées; je vois les métaux découler de leur sein pour enrichir ton pays. Pluton frémit de voir les trésors, que la Nature semblait avoir caché dans son empire, devenir ta proie, et ne pouvant soutenir la lumière du jour qu'il abhorre, il en détourne sa vue appesantie. »

Dans la strophe suivante il parle à ses concitoyens:

« O vous que la patrie attend de son sein, vous qu'elle désire de voir semblable aux étrangers qu'elle appelle, vertueux citoyens, tâchez de les égaler, et, encouragés par l'auguste *Elizabeth*, montrez à l'univers que la Russie peut enfanter des divins *Platons* et des immortels *Newtons*. »

Dans la 24e strophe il prouve l'utilité des sciences:

« Les sciences, dit-il, sèment de fleurs tous les instants de la vie, nourrissent la jeunesse, adoucissent les chagrins et les amertumes répandues sur l'hiver des ans, consolent dans l'adversité et , dans le sein des embarras domestiques, elles procurent des instants délectables. En un mot, les sciences sont toujours utiles dans le grand monde et dans la solitude, dans l'oisiveté et dans les travaux; elles répandent de l'agrément sur nos jours. »

Cette faible version ne vous donne qu'une idée très vague des beautés de notre poète; mais du moins elle vous fait apercevoir ses idées et l'élévation de son génie.

C'est dommage qu'à tant de talents divers se mêle un défaut qui dépare quelquefois ses vers et qui les prive de ce degré de perfection auquel il pourrait atteindre; c'est celui de méconnaître le gracieux, cette partie de la poésie qui exige le plus de goût et de délicatesse, et qui embellit le plus un ouvrage. Il semble ignorer absolument l'art de parler au cœur, de caractériser

l'amour, et de peindre le sentiment; habile à tracer des traits hardis, il est faible à exprimer le touchant; les nuances lui échappent, semblent fuir son pinceau, et, lorsqu'il veut l'adoucir, il devient froid, languissant et monotone. Mais on doit lui pardonner ce qui lui manque en faveur de ce qu'il possède; la moindre de ses brillantes qualités suffirait pour l'illustrer; et quel est l'homme qui puisse exceller dans tous les genres!

Au titre de grand poète il unit celui d'habile prosateur; son panégyrique de *Pierre le grand* est un ouvrage immortel qui fait à la fois l'éloge du héros et de l'auteur. Une mâle et sublime éloquence y règne sans cesse; on y découvre aisément un génie élevé, toujours supérieur à ce qu'il entreprend.

Pour *Somorocow*, il se distingue dans un genre bien différent; c'est dans le Dramatique. Il est le premier qui nous en ait découvert les beautés: privé d'un génie créateur, il sait imiter avec adresse; incapable d'atteindre à Corneille, il a choisi Racine pour modèle; la vivacité de son esprit a suppléé à la sécheresse de son imagination; tous ses sujets sont tendres; il traite l'amour avec une finesse difficile à égaler; il exprime cette passion dans toute sa délicatesse; il peint le sentiment avec une vérité qu'on est contraint d'admirer, et avec des couleurs qui semblent être celles de la nature même. Ses intrigues sont ingénieuses, ses caractères bien faits, son style fleuri et élégant; il sait émouvoir notre sensibilité et séduire notre cœur. C'est le *Rubens* de l'Amour. Le pathétique domine dans toutes ses pièces, le sentiment y règne, une douce harmonie les embellit.

Mais on peut lui reprocher d'avoir copié les défauts de son modèle, et de l'avoir imité jusque dans sa faiblesse, en faisant de l'amour l'âme de ses tragédies, en les avilissant par de petites intrigues, en les chargeant d'épisodes superflus.

Voilà, Monsieur, le jugement que j'ose porter de deux hommes qui ont reçu de la nature des talents rares, qui font honneur à leur patrie, et dont les ouvrages prouvent que cette terre n'est point rebelle aux travaux des Muses, et qu'elle peut produire les fleurs et les fruits de la poésie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Saint Pétersbourg, ce 15 Mai 1760

Vous ne devez pas être peu surpris, Monsieur, de voir un jeune Seigneur russe écrire dans notre langue avec cette élégance et cette pureté. Si les éloges qu'il donne aux deux poètes de son pays paraissent outrés, ils seraient pardonnables à son zèle et au désir qui l'anime d'exciter l'émulation parmi ses compatriotes.

M. *Lomonosow* (le double w se prononce comme un f), est né près d'Archangel sur les bords de la mer Blanche, M. *Somorocow* en Finlande. Ils étaient tous les deux sans biens, et

jouissent actuellement d'une fortune honnête par les bienfaits de l'Impératrice. Le premier, outre ses Odes regardées comme des chefs-d'œuvres, et le panégyrique de Pierre le Grand qu'on trouve admirable, a fait des inscriptions communes et de mauvaises tragédies. Il s'applique avec succès aux Mécaniques. Le second ne s'est pas borné à faire des tragédies qui sont bonnes en effet; il est encore auteur d'épîtres et d'Odes fort médiocres. Ces deux poètes russes, pour observer sans doute les règles établies entre leurs confrères dès la naissance de la poésie, se haïssent très cordialement. Ils sont même parvenus à se dire des injures tout aussi bien que l'auteur des *Quand*, du *Pauvre Diable*, de *l'Écossaise*, etc.

1760, Tome 7 : Titus, tragédie de M. de Belloy, comédien français à Saint-Pétersbourg p.241

« J'arrivais de Russie, peut-être si j'avais été mieux instruit des ressorts qui sont actuellement en possession de mouvoir le Parterre de Paris, j'aurais eu plus de prudence et moins de délicatesse ».

1771, Lettre X : Théâtre du prince Clénerzow, Russe, traduit en français par le baron de Bléning, saxon, à Paris chez Sébastien Jorry imprimeur-libraire rue de la Comédie-française, et le Jay libraire rue Saint Jacques, deux volumes in 8° d'environ 350 pages chacun, prix 6 livres broché.

Il vous paraîtra sans doute assez extraordinaire, Monsieur, qu'un Étranger ait entrepris de dessiner avec des crayons russes le tableau si mobile de nos travers, de nos modes, de notre jargon, de nos vices, et qu'un autre étranger ait rendu dans notre langue ce même tableau; mais, ce qui doit encore vous surprendre davantage, c'est que vous trouverez dans ce Théâtre une connaissance singulière des ridicules et du ton de nos sociétés, une ressemblance frappante avec ces êtres qu'on y rencontre tous les jours. Le style est si peu gêné, le dialogue si libre, que, sans l'Avertissement, on n'imaginerait jamais que c'est une traduction. Cependant bien des lecteurs n'auront aucun doute à ce sujet, ces deux volumes étant précédés d'une lettre signée de M. le Baron de *Bléning*, où il raconte comment ces comédies ont été composées. Le prince *Clénerzow*, peu satisfait de toutes les réponses que ceux qui revenaient de France faisaient à ses questions, se détermine à connaître par lui-même ce peuple célèbre, loué, critiqué, envié à l'excès par les autres nations. Il arrive à Paris, où il se répand, trois années de suite, dans les meilleures compagnies. Il fallait qu'il eût une souplesse merveilleuse dans l'esprit et dans les organes, puisqu'en cet espace de temps il parvint à peindre leur propre caractère aux français mêmes qu'il fréquentait, et de leur découvrir par une parfaite imitation

certaines nuances légères et délicates qui souvent échappent aux yeux les plus clairvoyants. L'esprit exempt des préjugés qui nous aveuglent, il fut frappé surtout du peu de vraisemblance de nos représentations théâtrales, de la singularité choquante de faire converser debout tant de personnages pendant 24 heures, de l'indécente familiarité des discours que tiennent en pleine compagnie les femmes de chambre et les valets; il vit que les véritables mœurs sont chez nous très différentes des mœurs dramatiques, et c'est ce qui lui donna l'idée d'en tracer dans sa langue des images plus fidèles. Les pièces où il s'est exercé à remplir ce projet sont celles dont M. de *Bléning* a fait la traduction, qu'il a envoyé ensuite à M. le chevalier *de la B*** son ami, mort il y a un an; elles ont été trouvées dans les papiers de ce dernier, et l'éditeur a cru devoir les livrer à l'impression, parce qu'elles lui ont semblé propres à être représentées dans des sociétés particulières.

Ces deux volumes contiennent huit Comédies. Vous vous doutez bien, Monsieur, qu'il m'est impossible de vous donner des extraits de chacune d'elles; je me bornerai donc à rapporter deux scènes tirées de deux pièces différentes, et qui, je crois, justifieront ce que je pense d'avantageux sur ce théâtre.

La première se trouve dans la comédie intitulée *Les liaisons du jour*. Il est question de deux époux du grand air, qui tous deux aiment le faste, et qui, chacun de son côté, sont dominés de la plus brillante émulation de se ruiner en fort peu de temps. Voici une scène entre ces deux époux qui serait neuve au théâtre, mais qui très certainement ne l'est pas dans le monde. (...)

Que dites-vous, Monsieur, de pareils arrangements? N'aura-t-on pas de peine à croire quelque jour que ce soit là une peinture vraie des mœurs de ce siècle? Mais ce n'est pas tout; dans l'acte suivant, le Notaire, qui a été mandé, insiste auprès de la vicomtesse pour qu'elle écoute ses représentations avant de signer; elle ne veut absolument rien entendre. « Des représentations, dit-elle après l'avoir renvoyé, les gens d'affaire sont odieux! Mais je ne les écoute jamais, ils sont obligés de se taire, de faire ce que je veux et de s'en aller. » Ce petit triomphe lui coûte cher, on apprend à la fin que ce sont les créanciers de la vicomtesse qui ont prêté les 60000 livres pour la faire engager, que les biens du mari et de la femme sont en direction, et qu'on ne leur laisse pour subsister qu'une pension viagère de deux mille écus. Un théâtre qui offrirait beaucoup de leçons de ce genre serait, sans contredit, l'ouvrage le plus utile qu'on pût faire lire à la plupart de nos jeunes seigneurs.

L'autre scène que je vais citer peint un ridicule dont les suites sont un peu moins funestes. Un certain président amoureux de *Melle de Saint Ris*, et rebuté du peu de succès des soins qu'il lui rend, veut lui faire chanter à elle-même et à sa sœur *Madame de Virteil*, un air et des paroles qu'il a faits sur ses rigueurs. (...)

A la lecture de scènes aussi piquantes vous jugerez sans doute, Monsieur, que l'Editeur de ce théâtre ne lui est pas assez favorable, en ne le présentant au Public que comme propre à fournir des pièces nouvelles à des sociétés particulières; mais, en lisant les comédies qui le composent d'un bout à l'autre, il se trouve qu'il a raison. L'auteur, qui s'est attaché tout entier à la peinture des airs et des tons à la mode, a négligé les situations et les intrigues. Le fond de ses pièces se réduit toujours à très peu de chose. Dans l'une par exemple, c'est une comtesse qui, pour se venger d'une femme qui a voulu lui enlever son amant, entreprend de la priver du sien, en le mariant dès le soir même; et elle n'y emploie pas d'autre secret que d'en faire la proposition qui est acceptée. Tout le reste de la comédie est rempli par des conversations telles qu'il s'en tient dans les cercles, par une partie de jeu et par un grand souper où chacun assume qu'il s'amuse infiniment en périssant d'ennui. La plupart des intrigues de cet auteur sont des tracasseries de femmes, de petites perfidies; il sacrifie presque tout aux manières, au persiflage, aux accessoires. La plus longue de ses pièces qui a cinq actes, n'a qu'une action très faible, étouffée sous un tas immense de scènes tantôt épisodiques ou vides, tantôt consacrées à développer toute la futilité du jargon de nos élégants et de nos petites maîtresses. Il arrive de là que ce qui ne devrait être, pour ainsi dire, que le vernis, fait le fond du tableau et emporte toute l'attention. Au reste, ce défaut se fait moins sentir dans les pièces en un acte, parce que l'action n'a pas besoin d'être aussi forte, et qu'elle y est nécessairement plus resserrée. Il y en a deux ou trois où l'on rencontre des scènes extrêmement heureuses. Enfin, malgré les imperfections qu'on peut y reprendre, ce théâtre est l'ouvrage d'un homme doué d'un talent rare. Nos ridicules y sont si bien saisis, le style d'ailleurs est si naturel et agréable, que, quelques efforts que l'on fasse dans *l'Avertissement* pour nous persuader que ces pièces sont d'un prince russe, je crois que le véritable auteur est un français répandu depuis longtemps dans les meilleures sociétés, c'est à dire dans les sociétés les plus brillantes et les plus à la mode.

Je suis, etc.

A Paris, ce 4 novembre 1771.

II.2. Le Journal étranger (1755)

Janvier 1755 : Avertissement de M. l'Abbé Prévost sur la continuation du Journal Étranger

Il faudrait gémir de la décadence des lettres, ou déplorer ouvertement la perte du goût, si l'on pouvait supposer que toute l'Europe n'eût point applaudi au plus beau dessein qu'on eût jamais

formé pour la communication des lumières humaines, et par conséquent pour le progrès général des sciences et des arts. Je loue, sans intérêt, une entreprise à laquelle on sait que je n'ai pris aucune part: mais quelle plus noble idée que celle de rassembler, chaque mois, dans un même ouvrage, tous les fruits du savoir et de l'invention des hommes, et de présenter régulièrement au public une si riche moisson? Chaque nation a ses Journaux Littéraires, pour se faire honneur de ses propres richesses: l'objet du journal étranger est de faire honneur à toutes les nations.

Aussi l'ardeur n'a-t-elle pas manqué pour la souscription. De Lisbonne à Pétersbourg, de Londres à Venise; on a vu le même empressement dans les Amateurs des lettres. La liste s'est grossie d'une infinité de noms, qui n'ont aucune ressemblance de son et d'origine; et cette bizarre variété n'est pas moins propre que la nature de l'Ouvrage, à lui faire mériter en France, le titre de Journal Étranger². (*) L'exécution a suivi les promesses. Plusieurs écrivains, d'un mérite connu, ont rempli l'engagement du *Prospectus*; et la première année touchant à sa fin, rien ne s'oppose pour l'avenir à l'espérance du même succès.

Cependant l'expérience du travail, l'idée d'une perfection dont la modestie se croit toujours éloignée, et peut-être le secours de la critique, qui n'a pas les yeux moins ouverts sur les omissions que sur les fautes réelles, ont fait sentir aux savants auteurs qu'il était échappé quelque chose à leur premier plan. Il est reconnu qu'un ouvrage, sorti de différentes mains, en demande une pour l'assemblage de ses parties; qu'on ne peut attendre que d'une seule tête, et des mêmes principes de goût, le choix des Pièces, leur réduction à de justes bornes, l'ordre convenable aux matières, et particulièrement ces heureuses transitions, qui font régner une sorte d'unité dans les sujets les plus détachés; que l'uniformité du style ne peut venir aussi que d'une même plume; enfin, que toute entreprise, pour peu qu'elle ait de variété dans sa nature et dans sa forme, a besoin d'un Chef, qui veille sans cesse à la fidélité de l'exécution. Dans ces nouvelles vues, ils m'ont offert la direction de leur journal. Je l'accepte, avec toutes les lois qu'elle m'impose. Un long exercice de l'art d'écrire, une étude assez suivie de la Littérature Étrangère, la connaissance de plusieurs langues, et surtout une constance prouvée dans les plus laborieux engagements, sont apparemment les qualités qui m'ont fait juger propre à cet important office: la haute opinion que j'ai conçue du projet, et mon ancienne passion pour la gloire littéraire, sont les motifs qui me disposent à l'accepter.

² A l'exemple des anglais, on donnera dans la suite les noms de tous les Souscripteurs.

En informant le public de ce changement, le même devoir m'oblige d'exposer en peu de mots ce que je médite pour lui plaire.

1°. J'adopte tous les engagements du prospectus, sans qu'il me paraisse nécessaire de les répéter.

2°. Je donne un nouvel ordre aux matières, qui consistera régulièrement à les diviser en plusieurs classes, sous les titres généraux qui leur conviennent. Ainsi, chaque volume du Journal offrira divers Articles, tels que ceux d'*Histoire*, de *Poésie*, de *Spectacles*, de *Critique*, de *Philosophie*, d'*Histoire naturelle*, d'*Antiquités*, de *Mathématiques*, de *Philologie*, etc. : et non seulement ces titres seront la division de chaque Article, mais jusqu'à la fin des sujets qui s'y rapportent, ils règneront, dans chaque page, au sommet de la colonne marginale.

3°. Comme on ne peut espérer que toutes les productions étrangères aient assez de perfection pour obtenir nos suffrages, ou pour attacher la curiosité par elles-mêmes, je demande qu'il me soit permis de les apprécier; mais avec de justes égards, dans ma critique, pour les plus médiocres auteurs, que je crois toujours respectables par le tour d'esprit qui les fait aspirer au succès; et dans la seule vue de répandre un peu d'agrément sur leur article.

4°. Je me propose particulièrement de mettre quelque liaison entre les différents sujets de chaque classe; méthode infailible pour en bannir la sécheresse, et pour y jeter même une espèce d'intérêt, fondé sur la dépendance mutuelle des parties.

5°. L'état du Monde Littéraire; c'est à dire ses évènements dans tous les genres, ses accroissements, ses révolutions, en un mot ses différentes scènes, offrant sans cesse une matière véritablement historique, je suis le premier, peut-être, qui pense à le réduire en corps d'Histoire, dont je donnerai constamment quelques pages dans chaque volume du journal. Il suffit de nommer les matériaux de ce nouvel édifice, pour faire comprendre qu'on en peut former un ouvrage régulier; comme on compose l'histoire d'un pays de ses évènements civils et militaires.

Je nomme les institutions dans lesquelles on s'est proposé la culture et le progrès des sciences et des arts; telles que les Universités, les Académies, les Collèges, les Théâtres, etc.: leur origine, dans chaque nation, leur nombre, leurs noms, leur objet, leurs privilèges, leur splendeur présente ou leur décadence.

Les auteurs, les professeurs, et tous les gens de lettres de quelque noms; les artistes, les amateurs et les curieux; leurs talents, leur caractère, les fondements de leur réputation, autant que ces sujets peuvent être traités sans offense; leur éloge ou leur censure, immédiatement après leur mort, avec les anecdotes de leur vie et de leurs ouvrages.

Les princes et les grands, dont le goût et la protection sont déclarés pour les Lettres.

Les démêlés littéraires, les critiques, les concurrences, les promotions, les récompenses, etc...

Les actes publics, leur occasion et leurs circonstances; les bibliothèques, les cabinets et les collections célèbres.

Les inventions nouvelles, les projets, les recherches, les expériences, les voyages entrepris pour l'avancement des sciences et des arts.

Les monuments de toute nature, surtout les ouvrages distingués d'architecture et de fortification.

Les jardins extraordinaires, les plantes, les animaux, etc.

Les manufactures, les machines, les canaux, les digues, les ponts, les mines, les fossiles, etc...

Je ne pousse pas plus loin cette énumération: mais on ne doutera point qu'avec un peu de fidélité, dans les correspondants, à me fournir de bons mémoires, je ne puisse tirer, d'un fond si riche, une très abondante moisson pour l'histoire que j'annonce.

6°. Enfin, quelque confiance que je doive aux auteurs habituels, j'admettrai volontiers ce qui me viendra de toute autre main. Le journal est un théâtre ouvert, pour tous les écrivains qui voudront communiquer leurs lumières au public. Les étrangers auront la liberté de m'envoyer leurs ouvrages. Ils trouveront un accueil plein de reconnaissance, pour leurs remarques, leurs extraits et leurs moindres fragments. Je ne me réserve que le droit de retoucher, de changer, d'ajouter, de supprimer; et si je l'exerce librement, j'ose répondre à ceux qui pourraient s'en alarmer, que ce ne sera jamais aux dépens de leur mérite ou de leur réputation.

Avril 1755 : Spectacles : Sinav et Trouvor, Tragédie russe en vers, par M. Somorocoff.

Il ne restera plus aucun doute de notre empressement à remplir toutes nos promesses. L'activité continuelle de nos recherches et l'étendue de nos correspondances nous ont déjà mis en état de donner différentes pièces, dans toutes les langues connues. Une tragédie russe aurait toujours pour elle l'agrément de la nouveauté; mais celle dont nous offrons l'extrait est digne, à plus d'un titre, d'exciter la curiosité des amateurs de théâtre.

Le sujet est fort simple: quatre personnages occupent la scène.

Sinave, Prince de Russie

Trouvore, son frère (...)

Acte I

Gostomisle ouvre la scène, par une exposition adroite et bien ménagée. Ce n'est point un de ces monologues, où le héros vient, en rêvant, nous conter son histoire; ni de ces entretiens familiers, où pour la commodité du public et de l'Auteur, une héroïne prend la peine de redire

à sa confidente ce qu'elle doit être ennuyée d'entendre. C'est un dialogue très naturel, entre Gostomisle et Ilmène. Ce père vertueux et tendre annonce à sa fille qu'elle doit en ce jour épouser le prince Sinave. (...)

Ilmène persiste à supplier son père de différer au moins cet hymen. Gostomisle la presse; et pour lui faire mieux sentir l'injustice de son aversion, il fait l'éloge de Sinave, et le récit de ses exploits. Ce morceau, plein d'images, mérite d'être conservé tout entier, et peut donner au Lecteur une idée de la poésie russe. (...)

Le jeune prince continue d'entasser ici sentences sur sentences. On ne peut que savoir gré à l'auteur d'avoir saisi cette occasion, pour déclamer contre l'injustice et la cruauté; vices odieux, trop souvent reprochés aux gouvernements despotiques; vices dont sa nation s'est vue plus d'une fois la victime, mais dont les peuples n'étaient pas autrefois plus exempts que les princes et leurs ministres: et s'ils ont terni quelquefois le caractère du réformateur même de la Russie, il faut avouer que souvent il en trouva l'excuse dans le génie de la nation. Ainsi M. Soumarokoff ne peut trop s'élever contre des défauts si longtemps communs aux souverains et aux sujets. Prêcher à la Russie la justice et l'humanité, c'est seconder l'exemple auguste, qu'elle reçoit aujourd'hui de la princesse qui la gouverne. C'est donc l'auteur lui-même qu'il faut écouter ici, et non pas le prince Trouvore. Cette tirade de morale serait moins belle dans sa bouche, s'il plaiderait moins sa propre cause. Il trompe quelquefois son frère, en lui répondant qu'il ignore qui est ce rival fortuné. (...)

A ce sentiment de Sinave, qui doit plaire aux personnes d'un caractère délicat, succède un discours de Trouvore, très naturel à sa situation et très conforme à ses intérêts, dans lequel M. Soumarokoff a placé galamment l'éloge des dames russiennes. (...)

Le 3 acte est ouvert par Gostomiste, qui tâche de consoler et d'encourager Ilmène par les grands motifs du devoir, de l'honneur, de l'amour et de la patrie. Toute cette morale est belle, et fait honneur au poète russe: mais aucun trait nouveau ne peut nous engager à traduire une si longue scène.

(4e acte) La fin en est intéressante, et conduit à la catastrophe, mais les premières scènes sont de purs remplissages, et font languir l'action au lieu de l'animer. (...) Il résulte de tout ceci que le 4e acte est le plus faible; défaut qui n'est point particulier à la pièce de M. Soumarokoff. Il est commun à la plupart des meilleures tragédies, dans toutes les langues modernes. (...)

(Acte 5)

Pendant que Gostomisle fait de vains efforts pour calmer le désespoir de sa fille, un courrier arrive, et vient lui annoncer la mort de Trouvore. Après quelques discours entrecoupés, il lui fait le récit suivant, dont le commencement paraît imité de celui de Théramène. (...)

Gotosmislé s'efforce en vain de prévenir les tragiques effets du désespoir d'Ilmène; on s'y attend déjà trop; cette héroïne les annonce encore plus d'une fois, et sa douleur extrême ne l'empêche pas de réfléchir en philosophe sur un état futur. L'auteur a pu sans doute se permettre ces réflexions: il fait parler une payenne, livrée à des incertitudes que la raison ne peut fixer, lorsqu'elle n'est point éclairée du flambeau de la religion. (...)

Après ce discours, dans lequel on trouvera quelque rapport avec le fameux soliloque d'Hamlet, Ilmène, toujours insensible aux prières de Gostomislé, lui fait cependant des adieux plein de respect et de tendresse. Elle lui baise les mains et les arrose de ses larmes. Il la serre dans ses bras, il renouvelle ses instances pour l'engager à vivre et à modérer sa douleur. (...) Mort de Sinave. (...)

Telle est la catastrophe. Le récit de la mort de Trouvoro nous a paru touchant: mais celle d'Ilmène doit faire, à la représentation, un très grand effet, et nous ne doutons point qu'une scène si forte n'arrachât, sur notre théâtre, des larmes à tous les spectateurs.

Il faut l'avouer; cette catastrophe, d'ailleurs si vraisemblable, si nécessaire même dans les circonstances, perd beaucoup cependant, pour avoir été trop prévue. Dès la première scène, l'héroïne l'annonce, et ne cesse point de nous y préparer dans la suite. C'est au public à prononcer sur cette tragédie. Nous ne préviendrons point son jugement: mais nous osons croire que s'il trouve le rôle de Gotosmislé un peu froid et monotone; la chaleur extrême de celui de Sinave, et l'intérêt qui règne dans ceux de Trouvoro et d'Ilmène, la noblesse des caractères, la vérité des sentiments, le pathétique de l'expression³, feront obtenir à l'auteur russe les suffrages qu'il nous paraît mériter.

Il semble, au reste, que M. Soumarokov avait acquis la connaissance de quelques théâtres étrangers, avant que d'enrichir de cette tragédie celui de sa nation. On lui en doit plus de reconnaissance. Quelque génie, quelque talent qui éclate dans sa composition, peut-être aurait-il peint l'amour et la jalousie avec moins de force et de vérité, s'il n'avait jamais lu Racine ni Shakespeare. Doit-on rougir de cette école? Leurs chefs-d'oeuvres en ce genre ne seraient plus que des sujets de désespoir pour la postérité poétique, s'il n'était pas permis d'aspirer du moins à les imiter. Qu'on se souvienne d'Andromaque, de Phèdre, d'*Othello*, de *Roméo et Juliette*. On trouvera que les anciens tragiques n'avaient pas tout dit sur ces deux passions (ou pour mieux dire sur cette passion unique); mais on avouera que ces deux grands maîtres n'ont rien laissé à dire à leurs successeurs. Quand un auteur s'efforce de saisir leur manière, plus la sienne en approche, plus, au lieu de censure, il mérite d'applaudissements. Il

³ On remet à parler dans un autre article des propriétés de la langue et de la poésie russe.

faudrait être bien injuste pour en refuser à M. Soumarokoff, parce qu'il a su estimer et mettre à profit des beautés étrangères. Une ignorance honteuse ne met que trop d'auteurs modernes à l'abri de ce reproche. Réduits à piller leurs contemporains et leurs compatriotes, on ne voit dans tous leurs ouvrages que des larcins grossiers, au lieu d'une savante imitation.

On peut encore moins attaquer M. Soumarokoff, sur la ressemblance qui se trouve entre le fond de son sujet, et celui de plusieurs tragédies françaises. Deux frères rivaux sont également le fond de l'intrigue, dans quelques-unes des plus excellentes qui soient restées au théâtre; Rodogune, Nicomède, Mithridate, Britannicus, Rhadamiste, etc. Mais il serait inutile d'y chercher d'autres rapports, avec Sinave et Trouvore. C'est de quoi l'on peut se convaincre par la plus légère comparaison.

Nous ne sommes point instruits des traditions anciennes, dans lesquelles seules consiste, à peu près, toute l'histoire de la Russie pour les temps qui ont précédé l'introduction du christianisme. L'auteur ne s'expliquant point sur ses sources, nous ne pouvons savoir s'il a trouvé quelques traces historiques des événements qu'il met sur la scène, ou si son sujet est de pure invention. Mais on nous assure que sa pièce a eu dans sa patrie le plus grand succès, et nous sommes persuadés qu'elle ne perdrait rien sur d'autres théâtres. Elle fera du moins honneur à la nation du poète. C'est un monument des progrès que les arts, introduits par Pierre le Grand, ont fait en Russie sous la protection de son auguste fille.

II.3. La Gazette universelle de littérature (1771-1776)

1771 : Numéro LXII : Théâtre : *Théâtre du prince Clenersow, russe, traduit en français, par le Baron de Blening, Saxon : A Paris 1771, chez Sébastien Jorri, rue de la comédie française, et le Jay, rue St Jacques, 2 volumes, in 8. (p.493)*

Ce théâtre du prince Clenersow, ou plutôt de celui qui emprunte son nom, contient un recueil de pièces propres à être jouées en société, elles sont écrites en prose et au nombre de huit; en voici les titres: *Les feux inconstants; le Souper ou le mariage à la mode; le billet perdu; les acteurs de société; les bonnes amies; le mari Médecin; les liaisons du jour; les hommes à la mode*. Il y a de la facilité dans le dialogue de ces pièces; on y trouve quelques scènes d'un assez bon comique, et une connaissance particulière de ce jargon frivole et peu varié, qu'on appelle improprement le ton de la bonne compagnie qui n'en a pas un si mauvais.

Ces petites comédies ne seront pas distinguées de celles que l'on a données sous le titre de *Proverbes dramatiques*; il est aisé d'y reconnaître la même main; c'est le même style, la même manière, la même couleur; l'expression des caractères en est faible, les ridicules que l'on y

attaque ne sont ni bien sentis, ni présentés avec cette force et cette vérité comique qui peuvent seuls leur donner du relief. Il y a d'ailleurs dans ces pièces quelques longueurs, quelquefois des plaisanteries que l'auteur éclairé par le goût des spectateurs aurait sans doute corrigées, s'il eût vu les pièces jouées sur un théâtre public.

La comédie intitulée *les hommes à la mode*, est en partie fondée sur le ridicule que la Chaussée a peint dans sa comédie du *Préjugé à la mode*. Mais qui est ce qui a jamais tourné en ridicule, deux époux qui s'aiment bien sincèrement? Aussi cette pièce ne s'est soutenue que par plusieurs détails heureux; si l'on peut envisager quelque ridicule dans l'amour conjugal, c'est moins dans cet amour même que dans la manière dont certains époux se témoignent dans la société leur affection mutuelle.

Ces comédies sont précédées d'une lettre critique sur les spectacles de Paris et en général sur le goût qui règne en France. « Le prince Clenersow, nous dit-on, ne savait pas que c'est la manie des petites loges qui prive le public d'entendre des nouveautés, et qui donne aux comédiens la liberté de se négliger et de rebuter les Auteurs; qu'étant assurés d'un revenu considérable, ils se débarrassent du soin d'amuser le public sur ce qu'on appelle des doubles; que les principaux d'entre eux, passant quatre mois dans leurs terres ou dans leurs maisons de campagne, ne veulent pas se donner la peine d'apprendre les pièces nouvelles dont leurs portefeuilles sont remplis, à moins que les Auteurs ne renoncent à leurs droits...

Il aurait désiré que dans les comédies, les acteurs ne se tinssent pas debout pendant cinq actes pour parler de choses intéressantes, et qui affectent quelquefois au point de se faire soutenir par une suivante, parce qu'il n'y a pas un fauteuil dans la chambre. Il remarquait très bien que Molière avait fait souvent asseoir les acteurs dans ses pièces, et il citait l'École des femmes, les Précieuses ridicules, le Tartuffe, les femmes savantes, le Misanthrope, etc. Il ajoutait qu'on ne devait pas compter le nombre de chaises qu'on apporte par le nombre des acteurs qui seront sur la scène, ni les remporter quand ils s'en vont, parce qu'un appartement habité est toujours meublé. Dans un entre-acte, on vous annonce qu'il viendra un notaire, en vous apportant une table et deux bougies allumées, à quelque heure de la journée que ce soit; l'on en met aussi sur les toilettes même à midi. Il trouvait qu'en général on n'était pas assez occupé à faire des tableaux, ce qui arriverait plus souvent si les acteurs étaient assis; que sans les tableaux, l'effet est manqué au théâtre. Le jeu en serait bien plus vif, il faudrait dans les moments où l'on parle d'action, se lever et marcher, au lieu de rester assis, comme le Misanthrope lorsqu'il est en colère dans la scène de conversation, ce qui est hors de la nature, et ce qu'il avait bien de la peine à croire que Molière eût fait en jouant ce rôle. Le Prince voulait aussi que les monologues ne fussent point adressés au parterre; non plus que les *a parte*; il ajoutait que si

l'on essayait de jouer les pièces anciennes dans le vrai et avec ce soin, on procurerait au public un nouveau spectacle, et l'on ouvrirait une nouvelle carrière aux Auteurs; que dans le monde, on ne reste point debout sans se promener, ou sans être dans le dos à la cheminée, que les hommes seuls y demeurent, mais que les femmes sont toujours assises; l'on ôterait cette contrainte au théâtre, qui rend tous les amoureux de *beaux Léandres*. Il y a même différentes manières d'être assis, qui aideraient à caractériser les personnages avant qu'ils eussent parlé. Il ne faudrait plus à l'avenir que les femmes de chambre fussent les maîtresses de la maison, parce qu'elles ne sont tout au plus utiles qu'à leurs maîtresses, mais en secret; il est indécent de les voir entrer dans le salon au milieu de la compagnie, pour y dire leur avis sur tout ce qui se passe pour y faire des portraits des épigrammes.

Le Prince voulait aussi qu'il y eût toujours dans les habillements des acteurs une uniformité de saisons, qu'on ne fût pas habillé d'hiver dans un jardin, que la maîtresse ne fut pas en taffetas, quand l'amant est en velours, comme les pères surtout qui ne manquent jamais d'y être dans tous les temps et dans tous les lieux; que l'on n'eût pas d'égard à la saison réelle, mais à celle que la pièce indique, et que lorsqu'elle n'en indique pas, celle des habits fût uniforme. Il ne voudrait pas non plus voir une actrice qui dit qu'elle vient de se lever, paraître toute coiffée et même avec des diamants comme cela arrive dans plusieurs pièces. Molière ne l'aurait sûrement pas souffert, puisqu'il fit déshabiller la femme qu'il trouva trop magnifiquement mise pour représenter dans le *Tartuffe*, la femme d'Orgon qui avait eu la migraine la veille. »

Ces réflexions ne contiennent rien de bien neuf; cependant comme elles sont utiles pour les progrès de l'Art dramatique, on ne peut trop les mettre sous les yeux.

1772 : Numéro XXXV : Théâtre

Les caprices de la fortune, ou l'histoire du Prince Mentzikoff, favori du Czar Pierre Premier, avec un précis historique des révolutions arrivées en Russie jusqu'à nos jours. Le tout pour servir de suite aux anecdotes du Nord; on y a joint une tragédie russe traduite en français : A Paris, chez la veuve Duchêne, Quillau et L'esclapart Libraires, vol. in-8e.

Les principaux faits rapportés dans cette histoire du prince Mentzikoff, ont pour garants tous les mémoires publiés sur les révolutions de Russie, et particulièrement les mémoires historiques, politiques et militaires écrits par le général de Manstein. Mais l'auteur de cette histoire du Prince Mentzikoff a ajouté aux faits que lui fournissaient les mémoires dont nous venons de parler, des circonstances particulières, et des détails qui rendent le tableau de la fortune et des malheurs du favori de Pierre Premier, plus touchant et plus pathétique. L'historien ne cite point les autorités. Il se contente de nous prévenir que cette histoire du

Prince Mentzikoff lui a été transmise par des plumes fidèles, qui l'ont transcrites sur les lieux, d'après les rapports les plus connus, et les plus circonstanciés. Au reste il n'y a rien que de très vraisemblable dans ces détails, qui tendent à nous faire voir que l'école du malheur est quelquefois nécessaire à l'instruction des hommes. Mentzikoff, constamment heureux, n'eut pu être laissé, après lui, que des imprécations et un nom odieux. La gradation de la fortune fut aussi rapide qu'inconcevable; mais on a varié sur la manière dont il y parvint. L'on prétend assez communément que Pierre Premier, frappé de la vivacité des ses réparties, lui fit quitter le métier de pâtissier, pour le placer, en qualité de domestique auprès de Lefort, l'un de ses agents principaux. Il acquit le talent de plaire, de se rendre utile; et c'est le point dont il partit pour parvenir aux distinctions. D'autres assurent que Mentzikoff était fils d'un officier du czar Alexis Michaëlowitz, et qu'en qualité de palefrenier de Pierre Premier, il s'était fait remarquer du Czar, qui démêlant chez lui le germe des talents, l'éleva successivement aux plus hautes dignités. Mais les disgrâces auraient commencé plus tôt, si Pierre Premier avait fourni une plus longue carrière. Mentzikoff, ajoute son historien, sut tirer de son abaissement, un parti qui honora sa raison. Les différents rôles qu'il a soutenus prouvent que son caractère était comme celui de la plupart des hommes fameux, un mélange de bonnes et de mauvaises qualités. Il se montrait généreux envers les étrangers, surtout s'ils n'aspiraient pas à faire paraître plus d'esprit que lui. Il était reconnaissant, traitait assez bien ses inférieurs, et ne faisait aucun mal à ceux qui savaient fléchir devant lui. Il était courageux, et ami zélé; mais son ambition était sans bornes; il ne voyait rien où il ne se crut en droit d'aspirer, et les difficultés l'animaient. Il ne pouvait souffrir de supérieur en aucun genre, et laissait trop souvent percer son ignorance, et sa grossièreté primitive. Enfin il eut les vertus et les vices des favoris élevés par le hasard, et humiliés par les adversités.

L'auteur de la tragédie imprimée à la suite de ces anecdotes, a transporté la scène à Besorowa, sur les confins de la Sibérie, dans le désert de Iakouska lieu de l'exil de Mentzikoff. Cette tragédie est en trois actes. Elle ne nous offre qu'une suite de maximes, de réflexions, de moralités qui peuvent enseigner l'usage que l'on doit faire de la bonne et de la mauvaise fortune; mais qui refroidissent nécessairement l'action. Des situations uniformes, et le ton élégiaque qui règne dans ce Drame le rendent d'ailleurs peu propre à la représentation théâtrale; la scène s'ouvre par ce monologue que récite Mentzikoff seul, en habit de paysan, et tenant une hache.

Des brigues de la cour, déplorable victime,
Je me vois relégué dans ces affreux déserts;
Mon élévation était mon premier crime,

Elle a fait trop d'ombrage à des hommes pervers;
Ils m'ont précipité dans le fond de l'abîme,
Que je creusais moi-même, à mes rivaux divers.
Des honneurs et des biens j'avais atteint la cîme,
et je touche à présent le comble des revers,
Mon malheur doit servir d'exemple à l'Univers.
Mais dans l'abaissement dont la rigueur m'opprime,
Je ne suis point réduit à ramper dans les fers.
Ma famille innocente, avec moi condamnée,
Partage en gémissant ma triste destinée!
Nous sommes séquestrés aux regards des humains,
et ma fille elle-même, au rang des Souverains
Placée avec éclat, par un noble hyménée,
Doit vivre, comme moi, du travail de ses mains,
Une hache est mon bien dans ma chute funeste;
Des bienfaits de la cour voilà ce qu'il me reste,
Mon sort est de fouiller ces arides climats,
Avec des instruments inconnus à mon bras:
N'importe, l'homme est né pour défricher la terre
Le hasard m'avait seul soustrait à la misère;
Je retourne au néant d'où l'on m'avait tiré,
Ne nous occupons plus d'une illustre chimère,
A mon premier état pleinement étrangère.
J'ai de la force encore, travaillons, je vivrai.
On jugera encore mieux du style de cette tragédie, par ce portrait qu'Andrews fils de
Mentzikoff nous fait des cours.
L'imposture à la cour, les cabales, la brigade,
Vendent la probité victime de l'intrigue.
L'honneur est sans crédit; l'art et la fausseté,
S'y parent du dehors de la sincérité;
Poli par intérêt, mais cruel par système;
l'on fête ceux qu'on hait, l'on trahit ceux qu'on aime;
Bienfaiteurs ou parents, amis, tous sont égaux,
l'on devient ennemis dès qu'on se croit rivaux;

On déguise son cœur, son esprit, son langage;
Par d'obliques détours on s'accable, on s'outrage,
Et le comble de l'art, en masquant ses projets,
Est de cacher la main qui décoche les traits.

Comme le premier objet du poète a été de faire un tableau dramatique et fidèle de l'infortune de Mentzikoff, il s'est astreint à conserver les faits dans l'ordre qu'ils se sont passés. La seule liberté qu'il s'est permise a été de supposer au jeune Mentzikoff de l'amour pour la princesse Sophie, fille du prince d'Olgorowki, le plus grand ennemi de la maison de Mentzikoff, et que se trouvait relégué avec la princesse sa fille dans les mêmes déserts que Mentzikoff. Cet amour n'a rien que de naturel. Deux jeunes gens, de même âge et de même rang, pouvaient aisément s'enflammer l'un pour l'autre, surtout en se trouvant isolés au bout de l'univers. L'amour offre des consolations partout; et ce sont celles du cœur que les infortunés saisissent le plus avidement. Ces réflexions sont celles du poète, on les trouvera justes, mais peu propres à faire goûter la peinture de l'amour larmoyant que présente ce drame.

1776 : Numéro XVI : Annonces et avis divers

Ceux qui savent ce qu'étaient autrefois le théâtre et l'éducation en Russie, ont une idée juste de la barbarie ancienne qui a précédé les siècles de lumières dans tous les États. Un boyard, un knees accompli, du temps de Pierre le grand, était un russe de qualité, qui pensant, comme on dit, que pensent les chinois, croyait que les russes naissaient avec deux yeux, et que les individus des autres Nations n'en avaient qu'un, couvert d'une cataracte plus ou moins épaisse. Pour le théâtre, on sait qu'un spectacle parfait était celui où la nature divine et la nature humaine luttaient avec les Puissances infernales, et finissaient par se proposer des énigmes qu'elles expliquaient ensemble. Tout cela a bien changé, et devait changer en effet, puisqu'il s'agissait de créer une Nation propre à remplacer un jour les sujets de Pierre le Grand, qui des russes d'alors n'avaient pu faire que des allemands, des danois, des français, des italiens, c'est à dire, une bigarrure de ces différents peuples. On a emprunté tout ce qu'il y avait de bon partout; ce qu'on a emprunté on l'a appliqué à l'usage de la jeunesse. Les trois dernières impératrices ont voulu remonter plus loin; elles se sont occupées de l'éducation de l'enfance; de là ces établissements différents qu'on appelle en Russie cloîtres, parce qu'on y vit en commun et séparé, en certain temps, de tous les autres ordres; mais qui n'en sont point, puisqu'on y élève des citoyens utiles des deux sexes, et auxquels on ne ravit point la liberté. C'est dans ces établissements qu'on forme des sujets à la patrie, des pères et des mères qui lui offriront de nouvelles familles; ce n'est qu'à l'âge de 50 ou 60 ans, qu'on croit que les sujets

sont autorisés à disposer de leur liberté, et alors on leur permet de se renfermer dans des couvents. Avec de la religion, des mœurs, du patriotisme et des talents, il faut aussi avoir du monde et des manières; la cour est l'école des personnes faites pour ces deux derniers objets, on a cru que les spectacles feraient le même effet pour l'enfance et la jeunesse, et d'après ce principe, le théâtre est devenu une partie de l'éducation qu'on donne en Russie. On s'attend bien que c'est le théâtre français qui fournit les pièces que l'on fait apprendre à la jeunesse qui les représente; la Russie ne peut pas encore en avoir un; les encouragements le feront naître; et on doit tout attendre de la bienfaisance éclairée de l'auguste Catherine. En attendant que ce théâtre ce soit formé, on ne sera peut-être pas fâché d'en trouver ici l'histoire de ce qu'il a été jusqu'à présent en Russie; nous avertirons les français qui seront tentés de rire de ces détails, de se ressouvenir des farces, des mystères, des sotties de leurs aïeux; les Russes, il y a très peu d'années, applaudissaient encore à de semblables inepties; mais ils ne se sont éclairés que tard; et si au commencement de ce siècle ils étaient encore bien loin des autres Nations, peu de temps leur a suffi pour se mettre au pair; et si l'on peut juger de ce qu'ils feront par ce qu'ils ont fait, ils les devanceront peut-être.

Du temps de Pierre le Grand le théâtre russe n'existait pas encore; puisque tout ce qui a rapport au spectacle ne consistait qu'en quelques actes oratoires, tels que ceux que l'on donne encore de temps en temps dans les collèges de Pologne; et ces actes n'avaient lieu qu'en Ukraine, ou plutôt à Kiev et à Moscou où les moines envoyaient leurs novices et leurs pensionnaires à ces farces prétendues pieuses.

La Bible fournissait la plupart des sujets qui exerçaient l'imagination des moines, et la mémoire et les talents de leurs jeunes gens. On voyait l'histoire entière d'Abraham, jusqu'à la troisième génération, ne faisant qu'une seule pièce; le patriarche, avec une longue barbe, voyageait avec Sara, vêtue en grosse paysanne, et déjà surannée, ce qui ne l'empêchait pas de plaire au roi d'Égypte, qui paraissait avec elle dans le même lit, d'où un ange venait le tirer, etc. Parmi ces spectacles singuliers, les noces de Tobie méritent d'être remarquées; on sait qu'il épousa une vierge, mariée plusieurs fois sans cesser de l'être; tous ces mariages successifs étaient représentés; les époux impatients d'entrer dans leurs droits, se précipitaient dans le lit nuptial, où ils trouvaient la mort au lieu des plaisirs qu'ils se promettaient; un vieux frère laid qui jouait le rôle du diable venait les étrangler, apportant pour cela la corde du puits de la maison, et afin qu'on ne se méprit pas à l'instrument du supplice, le seau était au bout. Tobie plus heureux, parce qu'il fut plus sage et plus continent, était endoctriné par l'ange qui lui servait de guide, avant d'entrer dans la chambre nuptiale; on le voyait s'asseoir à côté du lit, refuser aux tendres sollicitations de la femme, que le diable, caché dans la ruelle, invisible

au mari, mais visible au spectateur, la forçait de lui adresser. Pour mettre fin à ces combats pénibles, et certainement délicats, l'époux se mettait à genoux, se prosternait à terre, et priait le ciel avec tant d'ardeur, que le diable fuyait chassé par un ange, qui, armé d'un gros bâton, le faisait sortir de sa retraite.

1776 : Numéro XVII : Annonces et avis divers : Suite de l'essai sur l'ancien théâtre Russe

Ces spectacles ridicules continuèrent longtemps, malgré les efforts que l'on fit quelquefois pour en avoir de meilleurs. En 1743, les moines de Novgorod en donnèrent un autre aussi absurde, mais moins indécent. Ils firent représenter cette année par leurs novices un *Oratorio* à l'occasion de la fête de l'impératrice. C'était une chose assez plaisante que de voir de gros garçons tonsurés, représenter l'Amour, les Muses et les Grâces; car il faut bien mettre tout cela dans une pièce galante, à l'honneur d'une grande souveraine.

Dans sa jeunesse, Pierre I se rendait souvent au couvent d'Ikonospaskoi, où l'on représentait le Médecin malgré lui, traduit en slavon d'église, c'est à dire, celui dont se sert le rit de l'église russe; on y exécutait aussi des histoires sacrées; le prince qui devait un jour créer sa nation prenait beaucoup de plaisir à l'histoire de la sortie d'Égypte; on applaudissait avec transport à l'espèce de défi entre Moïse et les magiciens de Pharaon; les prodiges se faisaient sur la scène, et les décorations les exécutaient avec assez d'intelligence; les sept plaies dont l'Égypte fut frappée formèrent un spectacle assez étrange; pour représenter celle des poux et de la vermine, les moines avaient rassemblé une troupe nombreuse de leurs serfs, qui paraissaient sur le théâtre, couverts de haillons, se grattant les uns les autres et faisant toutes les grimaces qui pouvaient donner un air de vérité à leur jeu, et il en avait effectivement: c'est après avoir passé sa première jeunesse à goûter ces spectacles bizarres qui annonçaient une éducation barbare que le grand homme se dévoila; il fallait avoir pris part aux plaisirs de la Nation, et les avoir goûtés, pour en rougir ensuite; mais ce n'est pas de ce qu'il a fait qu'il doit être question ici.

La princesse Sophie et quelques gentilshommes de la première distinction formèrent bientôt un théâtre de société; il fut bien peu de choses, mais cela alla déjà mieux que chez les moines, qui ne laissèrent pas de continuer à donner des farces pieuses.

Dimitri, métropolitain de Rostov, aimait les vers russes et en faisait beaucoup, il imagina de faire des pièces, et pour cela il mit ses homélies en actions rimées, qu'il fit représenter dans le *krestowa* ou oratoire du palais archiépiscopal. On a de lui *le Pêcheur*, pièce allégorique; *Esther et Affuerus*, qui furent répétées encore pendant le Carême, sous le règne de l'impératrice Élisabeth, sur le théâtre de la cour; la *Nativité de J.C.*; tout était dans cette

dernière pièce à l'exception de la vierge, qui attendu qu'elle venait d'accoucher, était censée ne pouvoir jouer un rôle sur pied; mais l'industriel archevêque, ne croyant pas cependant pouvoir se passer d'un personnage si important, trouva une ressource unique pour ne point troubler le repos de Marie, et pour ne pas priver le public de sa présence. Il la fit paraître en peinture, où elle joua un rôle muet. On a encore de cet archevêque un la *Résurrection de J.C.*, avec des épisodes allégoriques.

Il n'y avait eu de théâtre que chez les moines, la Cour n'en avait point encore de régulier; la ville en eût quelques-uns. Des élèves de chirurgie de l'hôpital de Moscou, s'étant pourvus de paravents, en firent des décorations, qu'ils placèrent dans une salle vaste où il n'y avait point de lit. Il y représentèrent quelques traits de la vie de Tamerlan, qu'ils avaient cousus les uns au bout des autres, et qui formèrent un grotesque monstrueux, dont on ne saurait donner une idée juste. Ils se mirent enfin sous la direction du médecin Blumendrost, et donnèrent leurs spectacles dans le faubourg allemand de Moscou. Un de ceux qui fit le plus de bruit, fut *l'Annonciation* en langue russe. L'ange Gabriel descendait tout bonnement du plafond de la salle, par le moyen d'une grosse corde, et venait annoncer à Marie qu'elle accoucherait. « Voyez donc celui-là, répondait-elle, avec son radotage d'accouchement! Pour qui me prends-tu? Approche un peu, et tu verras. » Elle faisait un geste pour empoigner quelque meuble qu'elle voulait jeter à la tête du messager; on tirait aussitôt la corde, et l'ange remontait en marmottant entre ses dents, qu'il croyait bien faire. C'était un grand benêt de garçon chirurgien qui jouait le rôle de l'ange; tous les autres étaient remplis de la même manière.

Le clergé, qui avait donné de justes raisons de croire qu'il ne se plaindrait pas, puisqu'il n'avait pas été plus décent, se fâcha contre les garçons chirurgiens, qui tachèrent d'avoir moins d'esprit et qui furent abandonnés. Mais on n'y perdit rien; ils furent dignement remplacés. Les palefreniers des écuries impériales de Saint-Pétersbourg se réunirent et formèrent une nouvelle troupe, pendant un carnaval. Ils donnèrent leurs spectacles dans un grenier à foin qui était vide; une troupe de la même force, fixa ses spectacles dans une maison qu'on bâtissait, et qui n'était pas encore achevée. Chaque spectateur payait en entrant depuis un jusqu'à quatre kopecks, et entendait des sottises théâtrales autant qu'il voulait pendant deux heures entières.

Du temps de Pierre I, il s'était présenté quelquefois des troupes étrangères, très mauvaises, qui, néanmoins, avaient eu du succès. Mais ce ne fut qu'en 1730, sous le règne de l'impératrice Anne, qu'il y eut un véritable commencement de spectacle en Russie. Nous passerons un jour à cette époque, qui sera sans doute plus intéressante, mais moins gaie que celle des novices, de l'archevêque, des chirurgiens, et des palefreniers.

1776 : numéro LXXXVI : Rossei w' Archipelaghie, &c. Les Russes dans l'Archipel, drame en trois actes et en vers alexandrins, par Monsieur Paul Potemkine, à Spb en 1772.

La littérature russe devient un objet aussi intéressant pour nous que l'histoire de ce vaste empire; et cependant l'une n'est guère plus connue que l'autre, du moins dans le midi de l'Europe. Le drame que nous annonçons peut être regardé comme un tableau scénique de ce qui s'est passé sur l'Archipel, lorsque la flotte victorieuse de Russie humilia l'orgueil ottoman. C'est l'ouvrage d'un guerrier favori des muses qui peint des héros ses compatriotes, et des héros aux champs de Mars. Les personnages qui ont brillé dans cette guerre célèbre, se montrent sur la scène tels qu'ils étaient dans les combats. Ils ne respirent d'autre amour que celui de la gloire et de la patrie. La valeur et le courage y tiennent lieu de l'intrigue; la générosité, la grandeur d'âme y sont substituées aux autres passions qu'on met ordinairement sur le Théâtre. On croit voir, on croit entendre ces spartiates intrépides, ces anciens romains échauffés de l'enthousiasme patriotique.

La scène représente la tente du commandant en chef de l'armée russe; on voit quelques vaisseaux sur le rivage de la mer. L'action commence peu de temps avant le fameux combat de Tschesme. Le comte Alexis Orlov, dans un monologue, envisage les suites de cette grande journée; il fait ensuite part de ses desseins au Prince d'Olgorucki, qui lui amène quelques prisonniers turcs. Il confie au prince le chagrin qu'il ressent de se voir arrêté par des vents contraires, tandis que l'escadre de son frère se couvre de gloire; que Romanzow, Panin et plusieurs autres héros de sa nation remportent victoire sur victoire. Il se plaint d'être environné d'envieux et d'ennemis, et d'être réduit à l'inaction pendant que toute l'Europe a les yeux fixés sur lui. Il attend des nouvelles de Greig, et c'est d'après les avis qu'il en recevra qu'il doit enfin prendre un parti décisif. Osman, l'un des chefs de l'armée ottomane, paraît sur la scène; on le présente au comte d'Orlow, qui lui offre la vie et la liberté. Je ne veux d'autre grâce de toi, répond le farouche Osman, que la mort. Le comte, sans lui répondre, fait venir la fille de ce même Osman qu'il avait sauvée dans une action précédente, il la présente à son père avec ses trésors: vis, lui dit-il, vis pour ta fille, et apprends que je ne suis ton ennemi que dans le champ bataille.

Pendant qu'Osman est aux pieds d'Orlow, on voit paraître Sophronyme, fameux commandant de l'île d'Hydrus; il vient remercier le comte de l'avoir soustrait, lui et tout son peuple, à l'esclavage et la mort. Bientôt après arrive un officier dépêché par Greig, qui annonce au comte Orlov que la flotte ottomane est sortie de Tschesme, et qu'elle s'avance vers celle des russes; et c'est par là que finit le premier acte.

Le second s'ouvre par un conseil de guerre. Après bien des avis, pour et contre, on se décide à joindre l'ennemi. Théodore Orlow, Spiritow, Dolgorucki, Elphingtow, Greig, tirent l'épée en signe d'approbation. Le comte Alexis Orlow s'entretient encore un instant avec le comte Théodore son frère, il l'embrasse, en lui recommandant de sacrifier généreusement sa vie pour sa patrie et sa souveraine. Bukowal, commandant en chef de tous les grecs au service de la flotte, vient communiquer quelques projets à Alexis Orlow qui lui rappelle la bravoure et l'intrépidité des héros de l'ancienne Grèce et l'exhorte à l'imiter; dans ce moment on vient lui annoncer que le combat est engagé.

Le comte Orlow, (c'est ici que commence le 3eme acte), donne ses ordres, du bord du rivage, et tranquille, il dirige les opérations de cette fameuse journée. Tout à coup un bruit épouvantable se fait entendre; c'est le vaisseau que montait son frère, qui vient de s'embraser et de sauter en éclats. Le prince d'Olgorucki paraît bientôt après avec des soldats, il annonce la victoire, et le comte Orlow l'encourage à poursuivre la flotte ottomane jusqu'au pieds des murs de Tschesme, pour venger la mort de son frère, et assurer à la Russie un avantage décisif. L'amiral Spiritow arrive peu après avec la nouvelle d'une victoire complète; il console le comte de la mort de son frère. Enfin arrive Greig, suivi de nombre de prisonniers qui sont reçus avec humanité, et que le général assure lui-même des intentions bienfaisantes de sa Souveraine.

Ce drame, dont nous avons donné le canevas, fait un honneur infini à M. Potemkin; et n'eût-il d'autre mérite que celui de peindre une nation que nous ne connaissons que très imparfaitement, il serait toujours fort estimable. Mais quoique le fond ne puisse guère flatter que les russes, le style et les détails peuvent offrir des beautés pour toutes les nations.

1776 : numéro 89 : Wospitanie, Komedia w'piati. *Le Conte, comédie en cinq actes. A Pétersbourg, 1774*

En Russie, comme dans toutes les autres contrées de l'Europe, les jeunes gens se piquent d'être à la française. Ils imitent nos modes, prennent les airs de nos petits-maîtres, et jusqu'à leurs mœurs. Les auteurs dramatiques, chacun dans sa sphère, prêchent leurs compatriotes pour les prévenir de cette épidémie universelle. Ils revêtent un sot d'un habit français et livrent le sot à la risée publique: mais, soit que l'auteur ait outré son personnage, soit qu'il reste encore sous des dehors ridicules quelque chose d'aimable, en sortant de la comédie, tout le monde veut encore être français. Celle-ci est une critique agréable, des mœurs modernes des russes, surtout de ceux qui croient que l'éducation de leurs enfants est complète, quand ils

parlent français, ou quand ils ont dépensé beaucoup d'argent à Paris; et que leurs filles sont accomplies, quand elles savent chanter des airs français et chanter à la française.

Cette pièce est surchargée d'incidents, comme celles que produit d'ordinaire l'enfance de l'Art. Nous n'entrerons pas dans ces détails; ils nous mèneraient trop loin. Dobromusz, ancien gentilhomme, franc et généreux, qui a bien servi sa patrie dans sa jeunesse, et qu'on peint comme un bon citoyen, un bon mari et un bon père, a une fille nommée Sophie qu'il aime beaucoup et qu'il laisse maîtresse du choix d'un époux. Les jeunes gens les plus avantagés de la contrée se disputent cette beauté, qu'ils ne peuvent obtenir que d'elle-même; ils s'efforcent de paraître aimables, et chacun fait valoir son petit mérite. Parmi eux se distingue un certain Machalow, tout fraîchement revenu de Paris et de plusieurs pays étrangers, où il n'a vu que les théâtres, les cabarets et les filles. Le père de ce jeune homme est ami de Dobromusz, il lui demande Sophie pour son fils. Elle lui est accordée, mais toujours avec la liberté de congédier à son gré cet amant, s'il vient à lui déplaire. Le jeune Machalow, avec des mœurs dépravées, un esprit dissipé et beaucoup de fatuité, ne peut pas conserver longtemps le cœur de Sophie, qui joint à beaucoup de vertus l'art difficile de distinguer le mérite. Elle congédie bientôt cet amant méprisable, pour donner sa main à un jeune homme vertueux qui a voyagé avec fruit, et qui, pour avoir séjourné longtemps en France, a néanmoins conservé des mœurs honnêtes, et cultivé son esprit.

Cette comédie brille plus par les détails que par le fond.

1776 : numéro 98. Belles-Lettres : Théâtre

Dobrodjeteli Uwents chamaja Wjernortiju, &c. *La Vertu couronnée par la fidélité. Comédie en 3 actes; par Monsieur Michaila PRAKUDIN, officier des gardes, et membre de la société libre russe à l'université impériale de Moscow. A Moscow, 1775.*

Madame Sujewjerova, matrone impérieuse et entichée des anciennes mœurs et des vieux préjugés, persuadée de plus que la naissance et la richesse doivent avoir la préférence sur toutes les qualités du cœur et de l'esprit, a résolu de marier sa nièce à un certain gentilhomme campagnard, vieillard stupide, mais riche outre mesure. Elle a consulté nombre de vieilles femmes très savantes dans la science de l'avenir, lesquelles, après avoir dûment considéré leurs grimoires et artifices magiques, ont trouvé que ce vénérable gentilhomme convenait parfaitement, et du côté de la fortune et du côté de la naissance, à Mademoiselle Beznadeschdowa, qui a de plus que son futur mari, beaucoup d'esprit et de vertu. Cette pauvre enfant soumise et respectueuse n'ose pas résister à la volonté injuste de sa tante qu'elle aime, ni aux prophéties admirables des vieilles qu'elle méprise. Elle ose encore moins avouer

l'amour secret qu'elle a conçu pour un officier nommé Postojanow, qui se trouve actuellement à l'armée et qui ne soupçonne pas les dangers que court leur amour infortuné. Il y a trois ans qu'elle n'en a pas reçu de nouvelles, elle ignore même s'il vit encore. Malgré cette incertitude, elle est décidée à lui conserver son cœur, et de tout tenter pour lui conserver sa main. Mademoiselle Blaghorazumova, son amie intime, s'aperçoit du tendre chagrin qui la consume et parvient par ses instances réitérées à lui arracher son secret. Cette amie ardente court reprocher à la vieille tante son injuste prétention, son imbécillité, sa grossière superstition; elle encourage la nièce à ne pas sacrifier son repos et son bonheur aux caprices de sa tante. D'un autre côté, Martha, femme de chambre de Beznadeschdowa, découvre au domestique Andrei le mariage forcé qui se prépare pour sa jeune maîtresse. Andrei se hâte d'en donner avis à un autre domestique, lequel court à la ville pour implorer le secours des magistrats contre la violence qu'on exerce envers sa chère maîtresse. Il se rafraichit en route dans une auberge, et comme c'est l'usage des valets de parler beaucoup trop, il fait part du sujet de son voyage à un jeune étranger de bonne mine, qu'il y rencontre. Ce jeune étranger se trouve être le jeune Postojanow, qui pressé de rejoindre sa bien-aimée, a quitté les champs de Mars, et vient terminer par sa présence les chagrins de son amante. A sa vue, le courage de Mademoiselle Beznadeschdowa se ranime, elle déclare à sa tante que rien n'est capable de la détacher de son cher Postojanow, et la tante est forcée de céder.

La scène se passe, comme on voit pendant le Ier., Ie., Iie. et Ve. Acte dans la maison de campagne de Beznadeschdowa, et le IIIe. Acte dans l'auberge.

Il y a dans cette pièce des détails agréables, et son auteur mérite d'être encouragé.

II.4. L'Esprit des journaux (1774-1789)

Juin 1773 : Tome VI, Partie I. Chefs d'œuvres dramatiques, ou recueil des meilleures pièces du théâtre français ; par M. Marmontel, historiographe de France, l'un des quarante de l'Académie Française, dédié à Mme la Dauphine. A Paris, de l'imprimerie de Grangé, 1773.

Nous allons mettre sous les yeux du lecteur le prospectus de cet important ouvrage. « Dans le nombre des personnes qui, par goût, feraient leurs délices du spectacle, il y en a que leur âge, leur état, leur façon de penser & de vivre, en éloignent. C'est pour les consoler de cette privation, que nous avons imaginé de donner un recueil des meilleures pièces du théâtre français, tragique, comique & lyrique, et de suppléer, autant qu'il est possible, à la

représentation théâtrale, en décorant chaque pièce d'estampes et de vignettes, où les moments les plus intéressants de l'action soient mis sous les yeux du lecteur. »

« Si en littérature on n'a jamais vu de collection plus riche, nous osons dire aussi qu'en typographie on n'aura jamais vu de plus somptueuse édition. »

« L'idée d'ajouter au charme de la lecture une partie de l'illusion qui fait la scène, et le plaisir des yeux à celui de l'esprit, nous a engagés à réunir tout ce que la beauté de l'impression, du dessin et de la gravure peut avoir de plus séduisant. » (...)

« A la tête de la collection sera un discours préliminaire sur le système de l'art dramatique, son origine et ses progrès. »

« Chacun des genres sera de même précédé d'un discours qui lui sera propre ; et chaque pièce, d'un examen. »

« A la première pièce qu'on donnera d'un auteur, sera jointe une notice de sa vie et de ses ouvrages. »

« Chaque pièce sera accompagnée de remarques critiques, les unes sur la langue, les autres sur le goût. Celles-ci seront en petit nombre, à l'égard des pièces anciennes, et qui n'entrent dans ce recueil que pour marquer les progrès de l'art. »

« On sera plus sévère et plus attentif à observer les imperfections des pièces vraiment dignes de servir de modèles ; mais dans ces remarques on n'oubliera jamais le respect que l'on doit aux grands hommes. » (...)

« Il ne paraît encore de cet ouvrage que la Saphonisbe de Mairet avec un examen de la pièce et un abrégé de la vie de l'auteur. Les discours sur la tragédie seront lus avec plaisir par les amateurs du théâtre. Ils sont pleins de raisons, de connaissances et de goût. La supériorité de notre système dramatique sur celui des Anciens y est très bien discutée. On remarque partout une exacte impartialité, très rare aujourd'hui que l'on se passionne même sur les questions les plus indifférentes. Nous ne citerons que le résultat de ces deux discours. » Il y a une infinité d'autres inductions à tirer de la différence des deux systèmes dramatiques. Il me suffit d'en avoir marqué les caractères distinctifs, et d'avoir prouvé que si l'un avait de l'avantage du côté du pathétique et de la majesté de l'action, l'autre s'en dédommage assez par de plus grands développements du cœur humain, par des peintures plus savantes des caractères et des mœurs, par la plénitude et la fécondité des sujets, par l'abondance des moyens, par la richesse des détails, et par une morale plus saine, plus utile et plus universelle.

Quant à cette partie du goût, qui change selon les lieux & les temps, selon le génie, l'opinion, les mœurs, les usages des peuples, nous n'avons rien à disputer aux Anciens, mais ils n'ont rien à nous prescrire. Nos vrais modèles sont les poètes qu'approuvait le siècle

présent. C'est d'eux qu'on apprendra les convenances, les décences, les heureuses témérités ou les sages ménagements que permet, qu'exige la scène ; quelles hardiesses, quelles licences peuvent réussir ou passer ; quelles limites séparent le familier noble du familier comique, et le sublime de l'ampoulé ; jusqu'à quel point le naturel peut être embelli, relevé, exagéré sur le théâtre, sans détruire l'illusion ; enfin, jusqu'où la feinte et l'art peuvent aller, sans altérer sensiblement la vérité ni la nature. C'est de Corneille, dans ses belles scènes, qu'on apprendra (si cela peut s'apprendre) à donner au style de la tragédie une majesté simple, au dialogue une vigueur pressante, au sentiment et à la pensée des gradations inattendues ; à réunir dans des vers si faciles, si naturels, qu'ils semblent nés d'eux-mêmes, l'aisance, la précision, la force, la sublimité, la plénitude et l'harmonie. C'est de Racine qu'on apprendra le choix heureux d'une expression toujours pure, élégante et noble, qui tour à tour s'élève sans effort et s'abaisse avec dignité, où le charme du vers en déguise la gêne, où l'art embellisse tout sans se montrer jamais. C'est de leur illustre rival qu'on apprendra singulièrement à donner au style tragique une couleur locale, un ton qui distingue les mœurs et le génie des nations, à y répandre les lumières d'une philosophie touchante, le feu d'une éloquence animée et sensible, des tours véhéments et rapides, et tous les mouvements les plus impétueux du langage des passions. » (*Mercur de France*)

15 juin 1774 : Shakespeare's plays, etc. Pièces de Shakespeare, telles qu'on les joue sur les théâtres de Londres, collationnées sur les exemplaires conservés dans les bibliothèques de chaque théâtre, avec des notes critiques et des explications ; par les auteurs du Censeur Dramatique. A Londres, 1774, chez Belle, 5 vol. in 8-vo.

Cette édition est précieuse par la commodité du format, la beauté du papier, du caractère, et des gravures qu'on y a jointes ; elle diffère de celles qu'on a données jusqu'à présent, en ce qu'elle est fort élaguée. La plupart des éditeurs de Shakespeare, emportés par leur enthousiasme et leur vénération pour ce père du théâtre anglais, ont respecté tout ce qui était sorti de sa plume et se sont empressés de le recueillir ; quelques uns se sont attachés à recouvrer le véritable texte de chacune de ses pièces, qui avait été altéré dans une suite d'éditions ; ils n'ont pas fait attention que les comédiens, depuis longtemps, étaient en possession du droit de mutiler leur poète favori ; d'élaguer ses pièces, d'en retrancher des scènes entières, des personnages même, et que le public, dont ils avaient consulté le goût, avait applaudi à leurs soins ; il leur avait su gré d'écarter les défauts grossiers dans lesquels était tombé Shakespeare, pour en faire mieux ressortir les beautés. Les nouveaux éditeurs ont pensé qu'ils feraient plaisir à ce même public, de leur présenter ces pièces telles qu'on les

joue ; ils trouvent même que les comédiens n'ont pas pris toutes les licences qu'ils auraient dû prendre à cet égard ; les notes critiques placées au bas des scènes qu'on aurait pu retrancher, et qu'ils ont conservées, sont en général bien faites, et dictées par le goût ; en les blâmant dans ces occasions de n'en avoir pas fait assez, ils les blâment d'en avoir trop fait dans d'autres, et ils restituent au bas des pages plusieurs morceaux qui auraient mérité d'être gardés. En montrant la manière dont on a corrigé, on fait voir qu'il aurait été possible de corriger mieux encore. Cette entreprise, qui a été exécutée successivement, aurait exigé plus d'attention ; il aurait fallu retrancher de Shakespeare tout ce qu'il a donné à son siècle encore grossier, et que le goût éclairé de celui-ci rejette ; on ne peut pas douter que le poète anglais ne sentit quelques unes de ses fautes ; les traits sublimes et de génie qui lui échappent si souvent, semblent prouver qu'il avait le sentiment du beau ; mais ses contemporains ne l'avaient pas ; il était comédien et auteur ; et sous ces deux titres il devait s'occuper à leur plaisir. Peut-être le public de son temps, *en le forçant d'allier la farce à la tragédie, le plat et le bouffon au grave et au sublime, préférerait-il ces scènes de mauvais goût qui défigurent la plupart de ses tragédies* ; on ne peut pas assurer qu'ils vissent avec moins de plaisir le fol dans le Roi Lear, que le bon roi lui-même.

Les notes critiques qu'on ajoute à cette édition roulent sur le fond même des choses. On ne parle des mots que lorsqu'il est question de termes techniques, qui ne sont plus en usage, et dont l'explication est à propos ; les fautes de style n'ont pas paru mériter l'attention des éditeurs ; elles sont nombreuses, mais tout le monde les connaît, et il y en a beaucoup qui sont des fautes du temps de Shakespeare, plutôt que celles du poète. On raisonne bien en général sur le drame et sur les pièces en particulier ; mais ces raisonnements ne prendraient pas tous dans d'autres pays que l'Angleterre ; le théâtre y est un peu différent ; la nation accoutumée à un genre, en adopterait difficilement un autre ; le goût en conséquence n'y est pas le même qu'en France ; quoique cette dernière, depuis quelque temps, semble faire effort pour le rapprocher de celui des anglais.

Cette édition n'est pas encore terminée ; elle doit être continuée jusqu'à huit volumes, dont les trois derniers ne se feront, sans doute, pas attendre. Les étrangers qui étudient la langue anglaise à Londres et qui fréquentent les spectacles, pour se rompre à la prononciation, doivent préférer cette édition à toute autre pour suivre les acteurs le livre à la main ; ils auront les pièces comme on les joue : au lieu que dans les autres, ils sont quelquefois obligés de perdre beaucoup de temps pour se retrouver au milieu des coupures fréquentes que font les acteurs. (*Gazette de Littérature.*)

Octobre 1774 : Chefs d'œuvres dramatiques, ou recueil des meilleures pièces du théâtre français, tragique, comique & lyrique, avec des Discours préliminaires sur les trois genres, et des remarques sur la langue et le goût ; par M. Marmontel, historiographe de France, l'un des quarante de l'Académie Française, dédié à la Reine. A Paris, de l'imprimerie de Grangé, in 4°, grand papier, vign. & fig. 2me. Recueil, br. Prix, 12 liv. pour les Souscripteurs.

Le premier recueil de cette importante collection a déjà été publié et est annoncé dans le Mercure de Mai 1773. Il contient la Sophonisbe de Mariet, avec un examen de la pièce ; un abrégé de la vie de l'auteur, précédés d'un discours sur la tragédie. Ce second recueil renferme l'abrégé de la vie de Duryer ; *Scévole* ; tragédie ; l'histoire de la vie de Rotrou ; *Venceslas*, tragédie, avec un examen critique de ces pièces et des notes grammaticales. Tout concourt pour assurer le succès de cette entreprise. Le goût et les connaissances de l'homme de lettres qui enrichit cet ouvrage d'une critique pleine de raison et de lumière ; le choix des drames qui ont le plus de réputation ; la brillante composition des dessins et des ornements ; la parfaite exécution des gravures, la beauté du papier et le luxe de l'impression : tant d'avantages réunis feront obtenir à l'édition de ces chef-d'œuvre, une place distinguée dans les grandes bibliothèques et dans celles des amateurs.

Nous allons donner une esquisse de ce nouveau recueil.

Pierre Duryer (...)

La *Scévole* est la seule des pièces de Duryer qui reste encore au théâtre, mais ce n'est pas la seule qui mérite d'être sauvée de l'oubli. Il y a de l'intérêt dans *l'Alcionée*, et un intérêt assez vif. Le *Thémistocle* est composé avec sagesse. Ces pièces sont écrites avec une simplicité assez noble et d'un ton assez élevé et sans comparaison, toutefois, avec celles de Corneille qui florissait alors, et qui était dans toute sa gloire. Corneille créait un autre siècle et laissait le sien derrière lui à une distance infinie.

Le *Scévole* parut en 1656 entre Rodogune et Héraclius. Quoique trop négligée dans son style souvent lâche, diffus, prosaïque et sans mouvement, cette pièce est fort supérieure à toutes celles du même auteur. On y reconnaît visiblement le ton que Corneille donnait au théâtre. (...)

Jean Rotrou, né à Dreux en 1609 d'une honnête et ancienne famille, est un des hommes de lettres dont les mœurs ont le plus honoré les talents. Il fut ce que pouvait être de son temps un homme de talent sans beaucoup de génie, qui avait pris Hardy pour modèle, et qui ne croyait pouvoir faire mieux de copier les espagnols et de traduire les latins. Le *Venceslas* même est une imitation de Dom Francisco de Roxas. La pièce espagnole a pour

titre : *On ne peut être père et roi*. Rotrou en a pris le plan, les caractères, les mauvais dénouements, et, pour tout dire enfin, les défauts avec les beautés. Ce qui lui manquait essentiellement, c'est ce qui dominait dans Corneille, le génie de l'invention. Ce poète a fait environ 40 pièces de théâtre. (...)

(Mercure de France)

Février 1776 : *Le Fourbe*, Comédie de Congrève, traduite de l'anglais, par M.P*. A Londres, et se trouve à Paris, chez Ruault, libraire, rue de la Harpe ; in 8-vo. 1775**

Le théâtre tragique des anglais, dit l'auteur de la Gazette de Littérature, est plus connu en France que leur théâtre comique ; plusieurs pièces du premier genre ont été traduites, et quelques-unes adaptées à la scène française, où elles ont eu une forte de succès qui a produit plusieurs monstres dramatiques, dans lesquels les auteurs ont substitué l'horreur à la terreur, et ont cru et dit modestement qu'ils avaient *créé un genre*. Le théâtre comique de cette nation ne diffère pas moins du nôtre ; souvent il pêche contre la décence ; mais quelquefois aussi, il a plus d'énergie. Le fourbe passe assez communément pour le chef-d'œuvre de M. Congreve, et une des comédies qu'on joue le plus fréquemment sur le théâtre de Londres. Nous nous étendrons un peu dans l'extrait que nous allons présenter aux gens de lettres et aux amateurs, d'après le *Journal Encyclopédique*. [...]

On voit que cette affreuse intrigue, quoique conçue avec force, est plus capable par elle-même de révolter que de réjouir. On en pourrait presque dire autant de l'intrigue du *Tartuffe* ; mais la crédulité d'Orgon est comique, et celle de mylord Touchwood, l'est trop peu. Tous les rôles accessoires du *Tartuffe* se rapportent au personnage principal ; et dans la pièce anglaise, Careles, Brisk, le Lord Froth et sa femme trouveraient également place dans une autre comédie. C'est un Sir Plyant, espère d'imbécile, qui est traité par sa femme à peu près comme George Dandin par la sienne, qui n'ose ouvrir la bouche devant elle, se désespère de ses rigueurs, a le plus grand respect pour le lit nuptial, s'applaudit de voir sa femme en liaison avec son ami, M. Careles, et s'adresse à celui-ci pour parvenir à l'honneur de sa couche : honneur qu'il partage avec M. Careles, ou plutôt qu'il ne partage point. C'est lady Froth, espère de femme savante, femme que l'amour a rendu auteur, et qui est fort touchée des galanteries de M. Brisk, espèce de fat bel-esprit, homme de plaisir, dont les mauvais bons mots amusent et réjouissent beaucoup Lord Froth, qu'il trompe, comme M. Careles trompe Sir Plyant. Le lord Froth croit cependant qu'il n'est pas du bon ton de rire des plaisanteries d'un homme inférieur par le rang ; mais la gaité de M. Brisk fait violence à son amour-propre.

Le caractère de ces personnages donne lieu à des incidents épisodiques, dont quelques-uns sont assez plaisants. [...]

Ces trois scènes suffisent pour faire connaître le ton des personnages accessoires, et en général, le comique de M. Congrève. Il y a peu de scènes où il n'y ait quelques traits ingénieux et même originaux. Ses beautés sont à lui, et la plupart de ses défauts tiennent peut-être à son siècle et à sa nation. Cet assemblage de scélérats qui révolterait sur notre théâtre, n'a rien d'extraordinaire dans les comédies anglaises. M. de Voltaire dit que M. Congreve *prête à ses personnages des discours honnêtes, et leur fait faire des actions de fripon ; ce qui, ajoute-t-il, prouve que l'auteur connaissait le monde, et qu'il vivait dans ce qu'on appelle la bonne compagnie.* Apparemment que les discours honnêtes que M. Congreve fait tenir à ses personnages se trouvent dans ses autres pièces ; ici les discours et les actions sont parfaitement d'accord. Il n'y a pas un honnête homme ni une honnête femme dans le *Fourbe* ; car Mellefont et Cynthie ont des tâches dans leur caractère, qui empêche qu'on s'intéresse beaucoup à eux, malgré leur amour, et les contradictions qu'ils éprouvent, par la scélératesse de Mascouel et de Myladi Touchwood. Cependant l'auteur dit dans la préface anglaise (que le traducteur ne nous a point donnée) *qu'il a d'abord conçu la morale de son ouvrage.* Nous avouons que nous ne voyons pas ce que M. Congreve entend par la morale de sa pièce, à moins qu'il n'entende par là les mœurs des personnages, c'est-à-dire, leurs caractères : et dans ce sens, les personnages les plus affreux auront des mœurs ; ou peut-être a-t-il voulu faire entendre qu'il faut connaître à fond ceux qu'on reçoit dans sa maison, comme le Lord Touchwood y a reçu Mascouel ; mais alors il faudrait que toute la société ne fut point composée de gens à peu près aussi pervers. Celle dont Tartuffe trouble le repos dans Molière, est une famille honnête, dont l'imprudence d'Orgon fait le malheur ; et c'est alors qu'une pièce est morale. Si M. Congreve a été, comme on le prétend, le peintre des mœurs de la bonne compagnie, il fallait que la licence de la cour de Charles II eût étrangement corrompu la nation. Mais il n'est pas vraisemblable que la dépravation des mœurs ait jamais été portée à ce point ; et c'est, sans doute, le dernier degré où l'on ait poussé l'exagération théâtrale, même chez les anglais. Malgré les défauts que nous reprochons à cette pièce, il serait à souhaiter que la même plume traduisît les autres ouvrages du même auteur, qui sont en petit nombre, ce qui serait un service rendu aux gens de lettres, qui, quoique versés dans la langue anglaise, le sont rarement assez pour lire dans l'original Congreve, Van Brugh et Wicherley.

Au reste, les auteurs des ouvrages périodiques qui ont annoncé la comédie de M. Congreve sont d'accord avec le Journal Encyclopédique sur le mérite et les défauts de la pièce. Il est certain que des comédies de cette espèce justifieraient bien les objections des

moralistes contre le théâtre ; ces leçons ne sont pas celles des mœurs ; et il ne faut pas être rigoriste pour les blâmer ; le théâtre anglais en offre plusieurs de ce genre. Un français n'oserait pas mettre dans la bouche d'une femme, dont le mari dirait qu'il gardera son honneur, ce que Lady Pliant répond au sien : « Votre honneur ? Vous n'avez que celui qui est en ma garde ; je puis en disposer, quand il me plaira. »

(Journal Encyclopédique ; Gazette universelle de littérature ; Affiches et Annonces de Paris.)

Mai 1776, Tome V : *Essai sur l'ancien théâtre russe* (Gazette universelle de Littérature)

[Voir l'article correspondant dans la *Gazette universelle de littérature*].

Mai 1776 : Traduction d'une épigramme anglaise, à l'occasion du bruit qui a couru que M. Garrick allait quitter le théâtre.

Comment ! dit Richard en colère,
Le Roscius de l'Angleterre
Au théâtre veut renoncer :
Morbleu, je vais le dénoncer,
Comme un voleur. – Ah ! quelle injure !
Reprend quelqu'un. – La chose est sûre,
Dit Richard, il vole au public, -
Quoi ? – Ses plaisirs : car je vous jure,
Plus de ris, plus de gaieté pure,
Plus d'attendrissante peinture,
Plus de théâtre sans Garrick.

Juin 1776 : Mélanges. Vie de John Fletcher, poète dramatique.

Fletcher et Beaumont, célèbres écrivains dramatiques sous le règne de Jacques I, sont si liés et si unis comme auteurs, dans leurs différentes productions, qu'il est assez difficile de les séparer. Cependant nous allons faire connaître plus particulièrement Fletcher. Nous donnerons au journal prochain la vie de Beaumont. (...)

Ce fut alors qu'il fit connaissance avec Beaumont, qu'il avait déjà vu à Cambridge, et même à Inner-Temple. Il le trouva aussi dégoûté que lui de la jurisprudence. Bientôt ces deux amis, unis par l'esprit et le cœur, devinrent inséparables. Comme auteurs ils ne font qu'un : cet exemple est si rare, qu'il suffirait seul pour les immortaliser. Ils composaient leurs pièces

de concert ; l'union de leurs lumières était si intime, qu'on n'a jamais pu déterminer avec certitude quelle part distincte chacun d'eux avait pris dans l'invention des plans et dans la composition des scènes.

Le premier ouvrage dramatique qui leur fit un nom, fut la pièce intitulée *Philaster*. Driden assure qu'ils en avaient composé précédemment deux ou trois autres qui tombèrent en naissant. Ces premiers essais ne furent pas inutiles, puisqu'ils servirent à les corriger. *Philaster* fut suivi du *Fat*, du *Capitaine*, de *la belle Fille d'Hôtellerie*, du *Petit Avocat Français*, du *Pèlerinage des amants*, de *Monsieur Thomas*, et de *la Fille au Moulin*, comédies très applaudies.

Les deux auteurs s'exercèrent aussi dans le genre tragique avec succès. On estime surtout leur tragédie de *Rollon, duc de Normandie* ; celle de *Thierry et Théodoret*, et celle de *Valentinien*. Il paraît, par l'anecdote suivant, qu'ils concouraient à l'invention comme à l'exécution de leurs pièces.

Se trouvant un jour dans un cabaret pour y former le plan d'une tragédie, Fletcher, animé du feu de la composition, s'écria qu'il fallait tuer le Roi. Un particulier qui passait dans la rue, ayant entendu ces dernières paroles, les fit arrêter. Ils furent emprisonnés et accusés de haute trahison : mais leur innocence ayant été reconnue quelques jours après, ils furent élargies ; et l'on rit beaucoup à Londres des suites bizarres de cette conspiration formée contre un roi de théâtre. (*⁴)

Fletcher et Beaumont composèrent encore ensemble plusieurs pièces après cette aventure : entr'autres *A Masque of gray's inn Gentlemen*, divertissement joué au mariage de la princesse Élisabeth avec le Prince Palatin du Rhin, dans la salle du banquet à Whitehall. Quelques auteurs prétendent cependant que cette pièce est de Beaumont seul. Nous penchons pour le sentiment contraire, qui a aussi ses partisans. Quoi qu'il en soit, on s'accorde à leur attribuer à tous les deux, *The scornful Lady*, ou *la Dédaigneuse* ; le *Spanish Curate*, ou le *Curé Espagnol*, Comédies ; et *Cupid's revenge*, ou *la Vengeance de Cupidon*, Tragédie.

Nous avons choisi entre leurs pièces, qu'on fait monter à plus de cinquante, celles qui sont les plus célèbres ; de ce nombre est celle intitulée, *Four plays in one*, c'est-à-dire, *quatre*

⁴ Nous trouvons dans les Anecdotes littéraires, tome 2, p.278, que la même aventure est arrivée à Monsieur et Mademoiselle de Scudéry, dans un voyage qu'ils firent en Provence. Ils couchèrent au Pont-Saint-Espirit. On les plaça dans une chambre où il y avait deux lits. Avant de s'endormir, M. de Scudéry parla de Cyrus et demanda à sa sœur ce qu'ils feraient du Prince Mazare. Après quelques contestations, il fut arrêté qu'on le ferait assassiner. Des marchands qui étaient dans une chambre voisine, entendirent cette conversation et crurent que ces deux étrangers complotaient la mort de quelque grand Prince, dont ils déguisaient le nom sous celui de Mazare. La justice fut avertie, M. et Melle de Scudéry, saisis et mis en prison. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils réussirent à se justifier, et à obtenir leur élargissement.

pièces en une. Ce sont des représentations morales, contenant les triomphes de l'honneur, de l'amour, de la mort et du temps ; genre singulier, qui tenant à l'ancienne comédie et à la nouvelle, fait voir combien, du temps même de Shakespeare, l'influence de ce grand homme avait déjà contribué à épurer le goût *très-immoral* des anciennes moralités.

La mort prématurée de Beaumont rompit seule les liens qui unissaient les deux poètes. Fletcher vivement affligé de cette perte, survécut encore dix ans à son ami, et mourut de la peste, en 1625, dans la 49^e année de son âge, et la première du règne de Charles I. Il fut enterré à Southwark, dans l'église de S. Mary Overy.

Outre les pièces écrites en commun avec Beaumont, Fletcher donna *The Faithful Shepherdess*, ou *la Bergère Fidèle*, Drame pastoral ; *The Woman Hater*, ou *la Femme Misanthrope* ; *The two noble Kinsmen*, ou *les deux illustres Alliés*. Les deux premières pièces sont entièrement de lui. Il fut aidé par Shakespeare dans la composition de la troisième. On assure aussi qu'après la mort de Beaumont il consulta Shirley : ce qui augmenterait la gloire de ce dernier sans diminuer la sienne.

Quoi qu'il en soit, on ne peut contester à Fletcher l'honneur d'avoir excellé dans le drame, et d'avoir marché avec succès dans la carrière ouverte par Shakespeare ; mais son éloge étant lié à celui de Beaumont, et leur double esprit poétique ayant dû nécessairement influencer jusque sur les pièces qu'ils ont composées séparément, nous remettons après la vie de Beaumont, à faire connaître le jugement que l'Angleterre a porté de ces deux grands hommes. (*Journal Anglais.*)

Juillet 1776 : Vie de Francis Beaumont, poète dramatique.

Francis Beaumont descendait d'une ancienne famille de ce nom, établie à Grace-Dieu, dans le comté de Leicester. Cet inséparable ami et associé littéraire de Fletcher, (*⁵) naquit vers l'an 1585 (...).

L'esprit tardif de Beaumont se développa par degrés ; et son imagination sortant comme d'un nuage, parut vive et brillante. Le jugement la dirigea toujours ; ce qui a fait dire à Dryden, en parlant de la muse de notre auteur, que c'était *la folie conduite par la sagesse*. Beaumont étudia à Cambridge comme Fletcher ; comme lui, il entra ensuite à Inner-Temple ; et comme lui, il se dégoûta de l'étude des lois.

Tant de rapports, joints à une grande convenance de caractères, avaient déjà préparé cette union qu'une égale ardeur pour la poésie rendit indissoluble, et qui les a immortalisés

⁵ Voyez le *Journal* précédent, p.194.

comme amis et comme auteurs. Leur double esprit poétique s'identifia, pour ainsi dire, pour ne former qu'une même muse et qu'un même poète. Nous avons cité dans la vie de Fletcher, plusieurs des pièces qu'il composa avec Beaumont. On peut y joindre encore *Beggars bush*, ou le *Rendez-vous des gueux* ; - *The Martial Maid*, ou la *Fille guerrière* ; - *Elder Brother*, ou le *Frère aîné* ; - *The two Weddings*, ou le *Double Mariage* ; - *The mad Lover*, ou le *Fou amoureux*, Comédies ; l'opéra de *Dioclétien*, la tragédie de *Bonduca*, etc.

Beaumont composa aussi quelques ouvrages à lui seul, entr'autres *The Inner Temple*, petite pièce dramatique, une épître en vers à Ben Johnson, et une autre à son ami Fletcher, sur le peu de succès qu'eût d'abord au théâtre la *Bergère fidèle*, dont ce dernier s'était seul avoué l'auteur ; mais dans les vers mêmes de Beaumont on reconnaît la part qu'il avait à cette pastorale, par l'humeur que lui donna sa chute, et qu'il fait éclater contre le public. C'est l'amour paternel qui se console et qui se venge sous le voile de l'amitié.

Au reste Beaumont était reconnu si bon juge des pièces de théâtre, que Ben Johnson soumettait tous ses écrits à sa censure, et qu'il profita plusieurs fois de ses conseils. Il n'était pas d'ailleurs de ces censeurs amers qui déshonorent l'esprit par la méchanceté du cœur. Hors de scène il plaisantait rarement ; et alors même sa critique était si fine et si douce qu'elle se faisait toujours pardonner.

On sait que Jacques I honorait les lettres. Beaumont se trouva un jour en présence de ce prince, lorsqu'un méchant poète lui présenta un ouvrage de sa composition. Le roi le prit et le lut ; mais s'étant aperçu, dès le troisième ou quatrième vers, qu'il manquait un pied à la mesure, il le fit observer à Beaumont, en lui disant qu'il l'en faisait juge. *Sire*, lui répondit-il, *il est vrai que ce vers a un pied de moins ; mais que Votre Majesté continue de lire, elle pourra trouver dans les vers suivants un pied de trop ; ainsi l'un ira pour l'autre.*

Une autre fois étant à table avec plusieurs savants et beaux-esprits, il fut choisi pour juge d'une dispute sur la langue anglaise entre Ben Johnson et le célèbre Cambden. Ce dernier s'était servi d'un mot non reçu, que Ben Johnson avait aussitôt relevé. Chacun soutint son opinion, et chacun eût des partisans. La dispute allait devenir éternelle, lorsque Cambden, le plus savant et le plus modeste de son siècle, proposa de s'en rapporter au sentiment de Beaumont. *Soyez notre juge*, lui dit-il, en le pressant de s'expliquer, *prononcez sur ce mot... J'attends*, lui répondit Beaumont, *pour prononcer en sa faveur, que vous vous en soyez déclaré le père.* (...)

Il reste à parler de la gloire littéraire de Beaumont, qu'il partage avec son ami Fletcher. Ces deux écrivains, inséparables dans la composition de leurs ouvrages, ne peuvent être séparés dans le jugement qu'on en doit porter. Doués de talents naturels que l'étude

perfectionna, ils entrèrent dans la carrière dramatique, précédés et éclairés par Shakespeare. On convient même généralement que leurs plans sont plus réguliers que ceux de ce grand homme.

Nous avons rapporté dans la vie de Fletcher que le public ne leur fut pas d'abord favorable ; mais ayant fait de nouveaux efforts pour mériter son suffrage, ils virent leurs talents couronnés par le succès le plus constant et le plus flatteur. Plusieurs de leurs pièces furent même imprimées pendant leur vie. Il y en eut une édition plus complète, en 1645, publiée par les soins de Shirley et dédiée au comte de Pembroke par dix des plus fameux acteurs de ce temps-là. Dans la suite leur théâtre a encore eu trois éditions. La plus récente est de 1751 ; mais la plus estimée est celle de 1711, par Tonson, en 7 volumes *in-8vo*.

Il est universellement reconnu que la scène anglaise doit beaucoup à ces deux auteurs. Ils savent émouvoir le cœur, l'alarmer, l'attendrir, l'enflammer, suivant qu'ils ont peint la crainte, l'espoir, le désir ou l'amour. On leur reproche cependant, malgré les corrections de Beaumont, une certaine redondance qui, entraînant leurs drames loin des bornes ordinaires, épuise trop souvent leurs sujets ; mais on convient que leur esprit est grand, que leur langage est convenable aux passions qu'ils expriment, et que le siècle où ils vivent est une apologie de leurs défauts. Au nombre de leurs admirateurs sont Denham, Waller, Cartwright, Ben Johnson, le Sir John Berkenhead, et Dryden même, dont le nom l'emporte sur tous les autres. (*Journal Anglais.*)

Septembre 1776 : Éloge de M. Garrick, à l'occasion de sa retraite du théâtre, tiré du St. Jame's evening Post.

Au moment où il jouissait plus que jamais de la faveur publique, dans la maturité de son esprit et de ses talents, M. Garrick a quitté le théâtre. Comment a-t-il pu attirer et fixer pendant tant d'années, les applaudissements, l'amour et l'admiration de tout le peuple anglais ? C'est ce qui va nous occuper dans ce court article que nous consacrons à sa gloire.

Lorsqu'il parut pour la première fois sur le théâtre, à *Goodman's Fields*, les spectacles étaient dans un état de décadence dont il ne paraissait pas qu'ils pussent aisément se relever. Les Booth, les Wilks, les Cibber, tous ces excellents acteurs avaient disparu, et leurs successeurs étaient bien loin de les remplacer. On avait repris, il est vrai, le goût des sublimes productions de Shakespeare, et les personnes les plus distinguées de l'un et de l'autre sexe avaient favorisé cette heureuse révolution ; mais l'état du théâtre s'y refusait, et le défaut de talent de la part des acteurs, rendait tous les encouragements inutiles. On avait entièrement perdu la nature de vue ; au langage du sentiment et de la passion, on avait substitué des

emportements, des convulsions et des cris, et aux grâces d'une action naturelle, des gestes ridiculement pompeux.

Quin était le seul acteur qui fit alors honneur au théâtre ; son débit était correct, mais trop faible pour les grands caractères de la Tragédie. L'expression des sentiments tendres, et celle des passions violentes étaient également au dessus de ses talents ; quoiqu'on ne puisse nier que dans certains rôles, le ton bien soutenu de sa voix et la noblesse de son action ne donnassent au sentiment qu'il avait à rendre, de la force et de la dignité. On se souviendra toujours avec plaisir de lui avoir vu jouer les rôles de Brutus et de Caton, tandis que la justice veut qu'on oublie le peu d'expression qu'il mettait dans ceux de Lear et de Richard.

Garrick jeta les yeux sur les trésors sans nombre dont le génie avait enrichi l'Angleterre ; il vit qu'ils avaient été pendant longtemps entièrement oubliés, ou du moins offerts très rarement aux regards du public, et il forma le dessein de les reproduire tous au grand jour. Shakespeare a réuni dans ses chefs-d'œuvre dramatiques tout ce que les connaisseurs les plus habiles peuvent désirer pour la perfection de l'art, les sentiments et les passions, les situations et les caractères, le sublime de la poésie et celui de la morale. Semblable au faucon qui va directement sur sa proie, Garrick s'empara des parties les plus belles et les plus difficiles de notre grand poète, et parvint à se les rendre propres.

Hamlet, Macbeth, Richard et Lear, reparurent sur la scène avec un nouveau lustre, et le public ne se lassa ni de les voir ni de les applaudir ; mais un génie aussi vaste que celui de Garrick ne pouvait se borner à un seul genre ; on le vit purger le rôle d'Abel Drugger de la grimace et celui de Bays de la basse bouffonnerie. Dans l'espace d'un hiver il représenta plus de vingt rôles différents, dans la tragédie, dans la comédie et dans la farce. Il n'y avait rien de si élevé où il ne pût atteindre avec avantage, rien de si bas où il ne pût descendre avec grâce. Un prodige si étonnant attira l'attention de toutes les classes du public. La distance de Temple Bar à Goodman's Fields était ordinairement remplie des carrosses de la noblesse. Ne pas admirer Garrick, c'était faire preuve, non seulement d'ignorance et de mauvais goût, mais encore de stupidité. Ceux qui avaient vu les anciens acteurs convenaient que Garrick les égalait par son jeu, et les surpassait par la variété de ses talents. Le seul comédien qu'on pût mettre en parallèle avec lui, était Betterton ; car celui-ci excellait également dans les rôles d'amoureux, de héros, de plaisant, de petit-maître et de débauché, dans le sérieux et dans le gai, dans le noble et dans la charge. Mais pour ne point entrer dans une discussion qui serait interminable, vu la distance des temps, nous nous contenterons d'observer une chose généralement reconnue : c'est qu'aucun acteur n'a été si constamment suivi, admiré et fêté que l'a été Garrick depuis son entrée au théâtre jusqu'au moment où il l'a quitté, et, ce qui

doit encore plus nous surprendre à son avantage, que malgré la prédilection dont le public l'a toujours honoré, son ardeur pour lui plaire n'a jamais diminué, non plus que son assiduité à le servir. C'est ce que Pope avait craint, lorsqu'il avait vu jouer Garrick à *Goodman's Fields* ; *il se gâtera sûrement, car il n'a point de rivalité à craindre.*

Pour tracer toute l'étendue du mérite d'un aussi grand homme, il faudrait un génie égal au sien. Je prie mes lecteurs de se contenter d'une faible esquisse.

Dans tout ce qu'il faisait, il s'attachait surtout à suivre la nature, et il ne se laissait jamais entraîner par son imagination, dont une sage réserve guidait en lui l'impétuosité. Toutes les passions du cœur humain étaient, pour ainsi dire, à ses ordres ; mais il excellait particulièrement à rendre les situations violentes et les grands mouvements de l'âme. S'il exprimait les sentiments d'amour avec grâce et vivacité ; il n'avait cependant pas ces doux épanchements de tendresse, cette molle effusion du cœur, qui a fait la réputation d'un acteur agréable et justement estimé. Mais quand il avait à rendre la douleur, la colère, la rage, l'horreur, le délire, alors il était au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer ! alors il était inimitable ! il se surpassait lui-même, lorsqu'il fallait peindre le choc des passions ; plus elles étaient compliquées, plus il était heureux à les exprimer, plus les applaudissements des spectateurs étaient fréquents et universels. Les transitions sont la partie la plus difficile de l'art d'un acteur, soit tragique, soit comique ; elles étaient admirables chez Garrick, parce qu'elles étaient toujours naturelles.

Il se montrait toujours singulièrement judicieux dans le choix de ses rôles ; il savait parfaitement ce qui convenait à sa figure, à sa voix et à son genre d'action... Nos rôles d'Alexandre, d'Œdipe, et de Borgia, ne lui plaisaient pas ; il leur préférait des rôles plus courts, où la nature est rendue avec plus de charme et d'ingénuité, comme ceux de Lusignan et d'Henri IV.

Lorsque son grand mérite lui eût fait confier la direction d'un théâtre, il trouva dans ce surcroît d'occupations, de nouvelles occasions de se distinguer. Il fallait qu'il brillât comme acteur, qu'il plût au public comme directeur ; et ce qui était encore plus difficile, qu'il ménagât les diverses prétentions de ses acteurs, et des auteurs dramatiques qui travaillaient pour son spectacle.

Son premier soin fut de rétablir la nature dans ses véritables droits ; et il crut ne pouvoir mieux parvenir à cette fin ; qu'en faisant revivre les pièces de Shakespeare, depuis si longtemps négligées. En jetant les yeux sur les registres des spectacles du temps de Charles II, on est étonné de voir le petit nombre des pièces de ce grand poète qu'on représentait sur les théâtres du roi et du duc son frère ; à peine en jouait on six ou huit par chaque saison, et cela,

pendant plus de vingt ans. On n'en jouait pas davantage, lorsque Booth, Vilks et Cibber avaient la direction du théâtre : Garrick, au contraire, de trente-cinq pièces composées par Shakespeare, en donna régulièrement au public dix-sept ou dix-huit, et quelquefois vingt par année.

On aurait tort de lui reprocher d'avoir souvent sacrifié son goût et ses lumières à l'intérêt de son théâtre : si le public aime des misères et des bouffonneries, que peut-on y faire ? Des choses qui frappent les yeux, des processions, des marches de triomphes, des tours de pantomime, et d'autres absurdités semblables, plairont toujours au plus grand nombre ; et dans les spectacles, le plus grand nombre forme la partie prépondérante. Les gens sensés sont trop peu pour arrêter le torrent du mauvais goût et des sottises vulgaires.

Dans la distribution des rôles entre ses acteurs, Garrick faisait paraître une grande connaissance de leurs divers talents ; souvent il discernait un talent caché et lui donnait occasion de se produire. Au milieu de tant de personnes opposées d'humeur et de tempérament, divisées par leur rivalité, leurs jalousies, leurs prétentions, il était impossible à un directeur de se comporter avec assez d'adresse et de douceur pour ne choquer la vanité ou les intérêts d'aucun de ceux qu'il avait à gouverner. Il suffit qu'il ait rendu justice au mérite dans toutes les occasions, et qu'il n'en n'ait négligé aucune d'exercer son humanité naturelle. Molière ne s'est pas fait plus d'honneur par son affection naturelle pour ses acteurs, que notre fameux Garrick ; il augmentait leurs salaires, il les soulageait dans leurs besoins, et il avait établi un fond perpétuel pour l'entretien de ceux que l'âge et les infirmités mettaient hors d'état de servir le public. Les larmes qu'ils ont répandues lorsqu'il a quitté le théâtre, sont certainement son plus bel éloge.

Il faut maintenant que je parle de sa conduite envers les auteurs, et c'est là la partie la plus délicate de la tâche que je me suis imposée. Je ne puis rendre justice à Garrick sur cet article, sans rencontrer dans mon chemin quelque écrivain dont il n'aura pas voulu recevoir la pièce. Cependant qu'on lise les dédicaces et les préfaces du plus grand nombre des pièces qui ont été jouées à *Drury-Lane*, et l'on n'y verra autre chose que des éloges continuels du directeur et de la noblesse de ses procédés à l'égard des auteurs. Il est certain que la grande connaissance qu'il avait de la nature en général et du théâtre en particulier, le rendait plus propre qu'aucun autre à aider de ses conseils, et même de sa plume, un auteur dramatique ; différentes scènes, et même des actes entiers qu'il a composés pour rendre service à ses amis, prouvent la vérité de ce que j'avance.

Qu'il ait eu quelques contestations avec des auteurs, c'est ce qu'on ne peut nier ; je ne déciderai point qui avait tort, de lui ou de ces derniers ; je laisse ce point à juger aux autres.

Quant à moi, je suis persuadé qu'il n'y a jamais eu de directeur plus digne de confiance que Garrick ; quand une fois il avait épousé une pièce, il ne l'abandonnait jamais ; il n'épargnait rien pour lui procurer le succès le plus brillant, et on l'a vu souvent courir le risque de déplaire au public pour rendre justice à l'auteur.

Le mérite de Garrick n'est pas moins considérable, si l'on s'attache aux divers genres d'écrire dans lesquels il a excellé ; ceux qui ont eu le plaisir de lire ses lettres, doivent convenir que dans le genre épistolaire, *il est correct avec esprit, et éloquent avec aisance.*

Ses épigrammes ont le sel, la finesse et la tournure que nous admirons dans les meilleurs épigrammatistes.

Ses pièces de théâtre sont remarquables par la variété des caractères, l'aisance du dialogue, la finesse de la critique, et le *vis comica* qui y domine. Il a saisi habilement les divers ridicules de son siècle, et ne les a pas moins heureusement exprimés.

Son *Chalkstone* et son *Ogilby* sont des chefs-d'œuvre en fait de caractères. Il n'y a aucun art d'écrire dans lequel il ait plus excellé que dans les prologues et dans les épilogues ; tout le monde convient qu'il a beaucoup approché de Dryden dans ce genre, s'il ne l'a pas égalé. Enfin ses prologues et ses épilogues sont des chroniques abrégées de son siècle, une espèce d'histoire des passions et des folies dominantes dans cette ville depuis une trentaine d'années. Ce sont d'excellents pendants des peintures caustiques d'Hogarth et des caractères comiques de Foote.

Je finirai ce que j'ai dit de ce génie extraordinaire, en lui appliquant ces vers de son auteur favori.

Take him for all in all,

We shall not look upon his like again,

Prenez-le de tous les côtés, vous ne trouverez pas son pareil.

Janvier 1777, Tome I : Rossei w' Archipelaghie, &c. Les Russes dans l'Archipel, drame en trois actes et en vers alexandrins (Gazette universelle de Littérature)

[Voir l'article correspondant dans la *Gazette universelle de littérature.*]

Février 1777, Tome II : Vospitanie, Komedia w'piati. Le Conte, comédie en cinq actes (Gazette universelle de Littérature)

[Voir l'article correspondant dans la *Gazette universelle de littérature.*]

Mars 1777, Tome III : Michaila Prakudin, Dobrodjeteli Uwents chamaja Wjernortiju, &c. La Vertu couronnée par la fidélité. Comédie en 3 actes (Gazette universelle de Littérature)

[Voir l'article correspondant dans la *Gazette universelle de littérature*.]

Septembre 1777 : Rhapsodie sur le génie et les écrits de Shakespeare.

*Traduite de l'Anglais (*⁶)*

Shakespeare est un auteur dont les créations dramatiques s'accordent en général si parfaitement avec celles de la nature, qu'il n'est pas seulement admirable à le considérer en grand ; mais qu'il offre encore de nouveaux sujets d'étonnement quand on l'examine au microscope. Un écrivain étranger nous reproche à la vérité d'avoir un enthousiasme excessif pour ce barbare : si nous l'avons admiré avec connaissance de cause, ou si nous avons suivi aveuglément l'impulsion d'un sentiment qui nous entraînaît malgré nous, c'est ce que je ne puis dire : mais il est certain que les travaux des éditeurs de Shakespeare ne l'ont pas excessivement servi. Ces éditeurs tiennent cependant pour la plupart, un rang distingué dans les lettres. Mais quelques-uns avaient eux-mêmes sur le Parnasse des possessions trop étendues et trop importantes pour s'occuper bien sérieusement des intérêts d'autrui ; et parmi ceux qui s'en sont fait une affaire sérieuse, il est malheureusement arrivé que le plus habile a préféré la gloire de trouver des conjectures ingénieuses au mérite de faire des observations solides. Le caractère de ses corrections n'est pas tant d'être ou justes ou fausses, que d'être toujours outrées, et si l'on peut le dire, *Warburtonniennes*. Un autre a entrepris depuis de travailler sur notre auteur, qu'il paraît avoir regardé comme une espèce de Protée sauvage ou de frénétique ; en conséquence il lui coupe les ailes avec le glaive de sa critique, toutes les fois qu'il sort de la sphère de discrétion que ce savant éditeur s'est circonscrite... Cependant quelles que soient la négligence des uns et la rigueur des autres, il y a des gens qui croient fermement que ce sauvage, ce barbare sans goût et sans culture, n'a obtenu que la moitié de la gloire qu'il mérite ; ils espèrent qu'il viendra quelque nouvel Aristote, que ne se contentant pas d'affleurer la surface des choses, entrera dans l'esprit de ses compositions, pénétrera les secrets de son génie, et purgera ses écrits des tâches étrangères qui les déshonorent. A l'égard de celles qui sont inhérentes aux ouvrages mêmes, peut-être deviennent-elles invisibles à ceux qui les cherchent au milieu de l'éclat que répandent les beautés, au lieu de chercher les beautés, comme on ne le fait que trop souvent, au travers d'une obscurité réelle ou prétendue.

⁶ Nous avons cru que cette rhapsodie pourrait amuser nos lecteurs, qu'il n'est pas besoin de prévenir sur le jugement qu'on doit en porter.

Quand la voracité du temps aura englouti tous ses éditeurs et tous ses commentateurs, *quand le nom de Voltaire et la langue dans laquelle il a écrit, seront sortis de la mémoire des hommes, les monts Apalachiens, les rivages de l'Ochio, les plaines de Sciola retentiront encore des accents de ce barbare ; il fera entendre dans sa langue le tumulte des vraies passions de la nature ; le temps n'adoucirait point les douleurs de Lear, il n'effacera point les charmes de Rosalinda.* Rien n'est périssable dans lui, si ce n'est ce savoir dont on prétend qu'il était si dépourvu : il n'en n'avait pas, à la vérité, autant qu'il en fallait pour le siècle où il vivait, mais en avait peut-être trop pour la portée de son génie et les intérêts de sa gloire. Milton et lui transmettront les restes usés et les haillons de la mythologie à la postérité la plus reculée où leur propre valeur n'aurait pu les faire passer, et les Métamorphoses d'Ovide, indignes par elles-mêmes de l'immortalité, s'y élèveront avec leur appui.

Shakespeare diffère essentiellement de tous les autres écrivains ; nous sentons plutôt ses beautés que nous ne les comprenons ; et il y a une infinité d'occasions où il est plus vrai de dire qu'il nous possède, que de dire que nous le possédons. Et cela n'est point étonnant ; il sème les germes de l'action et des caractères, d'une main si adroite et d'un air si indifférent, il est si sûr de son empire sur nos cœurs, et se soumet si peu à notre jugement, qu'il nous est inférieur dans tout ce qu'il fait. Nous ne voyons pas sa marche, nous n'apercevons pas la connexion de la cause et de l'effet, nous sommes emportés par une admiration aveugle, et nos faibles lumières ne peuvent atteindre à la hauteur de ses procédés. Tous les incidents paraissent des effets du hasard, et cependant nous sentons que tout est dessein et arrangement. Ses personnages agissent et parlent non seulement de la manière la plus vraie par rapport à la nature, mais encore de la manière la plus convenable par rapport à nous ; il ne nous montre, il ne nous fait sentir précisément que ce qu'il faut ; il n'a pas un passage qui ne s'adresse à l'esprit et au cœur ; il fait de nous tout ce qu'il lui plaît, et d'autant plus aisément qu'il ne trahit jamais le secret de ses opérations. Nous voyons ses personnages agir par l'impulsion combinée des passions, de la raison, de l'intérêt, du caractère et du tempérament mélangés dans leurs justes proportions, et nous sommes forcés de reconnaître que tout ce que font ou sentent ses personnages, est un résultat nécessaire de cette combinaison. Tout est mêlé et tout est distinct ; tout est compliqué et tout est simple. Je suis obligé de m'arrêter ; je craindrais que l'expression de mon admiration ne parût peu convenable en parlant d'un homme ; *mais c'est vraiment quelque chose de prodigieux, qu'une simple créature humaine, ait eu une compréhension si vaste et si parfaite ; qu'un homme ait possédé un art si exquis,* que tandis que l'effet total se fait sentir aux femmes et aux enfants, la cause échappe souvent aux commentateurs les plus habiles. Un sceptre et un brin de paille sont dans ses mains de la

même efficacité ; il n'a pas besoin de choisir, tout ce qu'il touche devient d'un grand prix ; rien n'est trop élevé, rien n'est trop bas. Est-ce un caractère actif, comme Richard ? Il nous offre tout ce que nous pouvons désirer. Est-ce un caractère tout différent, comme Hamlet, il n'excite pas moins d'admiration. L'activité produit un genre de perfection, l'inaction en produit un autre : l'Histoire, le Conte, ou la Balade ; le Roi ou le Gueux, le Héros, le Furieux, l'Imbécile ou le Fol, tout est égal ; rien n'est pire ni meilleur ; le même génie se répand dans tout et s'y fait également admirer. Veut-il montrer un caractère dans des situations différentes ? Faut-il qu'il renferme dans une heure les événements de plusieurs années ? Avec quelle magie il fait préparer l'illusion ! Il faut d'abord soumettre l'entendement : il se sert des préjugés de l'enfance pour aveugler l'âge mûr : l'ordre est anéanti, les lois de la nature sont oubliées, et il ne reste dans les esprits qu'une impression d'horreur et je ne sais quoi de sauvage. Il ne nous laisse pas le temps de la réflexion ; la force des sentiments, l'horreur des crimes et des remords, les poignards tirés, les meurtres, les esprits et les enchantements, nous tiennent dans une agitation continuelle et s'emparent de toutes les facultés de notre âme. Éperdus et hors de nous même, nous ne nous apercevons ni du changement des lieux, ni de l'éloignement des temps, et jusqu'au moment où la toile tombe, nous ne faisons qu'un songe dans le cours duquel nous ne pensons pas un moment aux lois de l'existence. Il se trouve quelquefois un Rhymer qui se réveillant en sursaut, vient de par Aristote faire un procès au hardi magicien ; mais Aristote lui-même, s'il revenait au jour, désavouerait son téméraire avocat, et tomberait aux pieds du grand homme. *Ô modèle suprême de la perfection dramatique, lui dirait-il, ne m'imputez pas l'insolence de ces insensés : les poètes de Grèce étaient resserrés dans le cercle étroit du chœur, la gêne de leur situation les assujettissait à la précision, et ils se voyaient contraints de copier fidèlement les détails de la nature ; je les ai suivis, je n'ai pas prévu qu'on pourrait tracer un cercle plus vaste, et étendre le drame aussi loin que l'esprit humain peut atteindre. Convaincu par l'expérience, je vois maintenant qu'on peut se faire une nature plus simple ; une nature d'effets seulement, indépendante des relations locales et de la continuité de temps. La nature, pour se conformer aux facultés des hommes, a fait de la vie humaine une chaîne régulière de causes visibles et d'effets : mais la poésie se plaît dans la surprise, cache sa marche, s'empare du cœur dès la première fois, et s'élève au plus haut degré du sublime sans laisser voir la trace de son vol : la vraie poésie n'est pas la nature, c'est une magie ; on voit l'effet, les causes sont cachées ou inconnues. Je n'ai point prescrit de lois au magicien ; son pouvoir est sa loi. Quels exemples proposer, quelles bornes fixer, à qui n'est ni imitateur ni placé dans la sphère de l'imitation ? En un mot, s'il parvient à son but, qui pourra blâmer sa marche ? En poésie, les moyens, soit*

visibles soit cachés, sont justifiés par le succès ; mais ils sont plus parfaits et plus admirables quand ils sont inconnus.

(Universal Magazine.)

Juin 1778 : Réflexions sur la comédie de caractère en général.

Il est peu d'art sur lesquels on ait tant écrit que sur celui de la comédie, et peut-être n'y en a-t-il aucun dont on ait, de notre temps, moins conservé les vrais principes. L'impuissance d'imiter les modèles, soit de la part des auteurs, soit de celle des acteurs, a produit la confusion et l'oubli de toutes les règles.

Rien n'est si commun dans la société, où l'on juge de tout fort vite, que d'entendre dire, d'après quelque trait fugitif, ou quelque nuance passagère d'un caractère quelconque : *Voilà qui serait excellent au théâtre.* Si l'on en croit ces juges suprêmes qui, de l'autorité nécessaire pour décider, n'ont que le ton à peu près, tout est matière à scène ; et c'est communément d'après ces idées trompeuses que les jeunes gens présentent sur nos théâtres ce qui nous y paraît ou trop petit, ou trop forcé, et surtout trop éloigné d'une nature ordinaire, dont on ne peut s'écarter qu'en cessant d'être utile, puisque l'ouvrage ne ressemble plus à rien.

Pour nous renfermer dans l'objet de ces réflexions, il faut observer que Molière, Regnard, et quelques autres qu'il est permis de nommer après eux, ont joui de l'heureux avantage d'entrer dans la carrière dramatique, et d'y saisir les caractères les plus saillants, les plus prononcés et les plus actifs.

Parmi ceux qu'ils nous ont laissés, il en est qui demandent la plus grande attention pour les garantir des ressemblances qu'ils sont toujours prêts d'avoir avec les caractères déjà développés par des mains habiles. Tel serait, par exemple, celui du *Méfiant*, qu'on n'a point encore mis sur la scène. Si le personnage soupçonneux est amant, sa méfiance va se confondre avec la jalousie. L'offrira-t-on du côté de l'intérêt, il va tomber dans l'avarice, sur laquelle Molière a laissé si peu de chose à dire. Ces écueils cependant, ne nous paraissent pas inévitables ; mais, qu'on y réfléchisse, il n'y a qu'un pilote exercé autant qu'habile, qui puisse mettre, en pareil cas, sa nacelle hors de danger.

Il est des caractères qu'on pourrait appeler *négatifs*, relativement à l'action théâtrale. Leur essence est de ne point agir ; les mettre en mouvement, c'est les dénaturer. Le *Philanthrope* ne pouvait s'étendre au-delà d'un acte. Le *Paresseux*, le *Négligent* ne pouvaient faire que des comédies froides, et c'est ce qui est arrivé. La seule manière de montrer de pareils caractères, c'est de les laisser apercevoir, comme en passant, dans une intrigue

intéressante et vive par elle-même ; mais alors c'est à une imagination agissante et gaie à créer cette intrigue. Nous ne pouvons nous empêcher de le dire, l'imagination, sans doute, est une chose rare, puisque nous voyons tant d'ouvrages dramatiques dont les fables jetées dans les moules anciens et connus, paraissent devoir si peu à cette faculté brillante et précieuse de l'esprit.

Lorsque nous invoquons ici l'imagination, ce n'est point cette débauche, ce délire des conceptions, cet amas d'in vraisemblances et de folies qu'ont admis plus d'une fois les théâtre espagnol, italien et anglais, et dont nos contes de fées sont remplis ; c'est cette chaleur créatrice de l'esprit, qui enfante, qui lie les situations dans lesquelles le caractère doit offrir ses ridicules les plus piquants, qui, fidèle à la nature, et sans abandonner les convenances de l'art, fait un tout agissant et vraisemblable de ces situations qu'elle s'est choisies.

Quelqu'un l'a observé : la Bruyère, en peignant un hypocrite qu'il avait grande envie de faire préférer à celui de Molière, a prouvé le peu de connaissance qu'il avait du théâtre. Son *Onuphre* ne fait aucune démarche, aucune action qui puisse faire tomber son masque ; il ne se permet rien de ce qui le compromettrait ; il est trop adroit, dit-il, pour faire ou pour dire tout ce que le *Tartuffe* se permet de dire ou de faire... Dès lors, *Onuphre* n'est plus un sujet théâtral ; un caractère toujours caché, toujours intérieur, est ce qu'il y a de plus opposé à l'esprit de la scène : il est d'ailleurs, dans la société, vingt *Tartuffes* contre un *Onuphre*.

Il y a d'autres caractères si essentiellement et si tristement nuisibles à la société, qu'ils excluent la plaisanterie et étouffent le rire même de l'esprit ; c'est l'indignation qu'ils excitent ; ils dénatureraient l'art du théâtre comique, s'ils s'y présentaient. Tout homme qui blesse plus que les bienséances du monde, qui se fait un jeu des lois les plus sacrées, qui ne connaît ni moralité, ni pudeur, ni le droit d'autrui, est soumis à d'autres juges que nos censeurs dramatiques, il faut abandonner leurs coupables. Tout excès qui déshonore, qui avilit même le personnage, n'est plus du domaine du vrai poète comique ; le romancier dramatique peut s'en emparer, chercher à attendrir sur le sort des victimes du monstre qu'il peint, sauf à lui à ne savoir comment dénouer son drame bourgeois, attendu qu'il n'y a que l'ordonnance criminelle qui puisse prononcer sur telle espèce de coupables, et que la perte de quelques avantages ne suffit pas pour la punition du dépositaire infidèle, du lâche ravisseur, du juge inique, et de beaucoup d'autres.

La vraie comédie ne doit voir dans les passions humaines que ce qu'elles ont de ridicule ; les suivre jusqu'aux excès où elles peuvent se porter, c'est perdre de vue l'art de Molière ; *Orosmane et Sganarelle* font deux jaloux ; mais le dernier convient seul au poète comique, dont la leçon ingénieuse et adroite doit corriger ses spectateurs en les amusant. Il

leur fera, au plus, entrevoir quelquefois les extrémités où ils peuvent être conduits par ces mêmes passions ; mais s'il s'appesantit, il n'est plus qu'un dialogiste moral ; s'il met sous nos yeux ces personnages révoltants dont on détourne les regards dans la société ; le drame triste a pris la place de comédie et l'auteur ne sera plus compté parmi les successeurs de nos maîtres dans l'art comique.

Le célèbre Regnard, auquel nous devons l'excellente comédie du *Joueur*, était lui-même entraîné souvent par cette passion ; il n'ignorait aucune des infamies où elle peut conduire ; mais fidèle aux principes de son art, il n'avilit point son principal caractère, qui cesserait de pouvoir servir d'exemple à la société honnête, si la passion le dégradait à un certain point. *Tout-à-bas*, qui ne paraît un moment dans la pièce que pour indiquer le danger où s'expose un joueur en vivant avec des gens sans principes, sans mœurs et sans probité ; ce *Tout-à-bas* n'est pas une seule fois en scène avec Valère, dans le personnage duquel les joueurs que veut corriger Regnard, ne voudraient plus se reconnaître s'il ne s'indignait point, comme son père, de la leçon que vient de lui offrir ce maître de friponnerie. Tel est l'art de la comédie dans ses vrais principes ; en voulant s'en écarter, on n'est ni plaisant, ni utile, on disserte, on moralise, on ennuie, et voilà le fait de la plupart des prétendues comédies qu'on nous donne aujourd'hui.

Dans l'étude que fait un auteur de tel ou tel caractère, il doit, s'il veut le présenter au théâtre, s'arrêter au point où ce caractère cesse d'être ridicule et en abandonner les excès possibles, mais qui rendraient son personnage insoutenable. Où Molière n'aurait-il pas pu porter l'affreuse misanthropie si ce législateur du théâtre n'en n'avait pas voulu respecter les lois, en modelant son caractère sur celui de Cimon ? Tout excès révolte, et n'a pas besoin de la censure dramatique ; on n'offense point impunément les grandes lois de la société ; on n'en trouble pas l'ordre et l'harmonie sans qu'elle s'y oppose. Laissons à ces égards essentiels prononcer ses chefs et les magistrats ; les seules incommodités qui soient confiées à l'écrivain comique, c'est le ridicule, c'est l'oubli des bienséances ; il méconnaît sa véritable mission dès qu'il entreprend au-delà.

On ne manque jamais d'imposer à cette règle le caractère de *l'Imposteur*, qu'a traité Molière ; mais de combien de comique ce génie étonnant ne l'a-t-il pas enveloppé pour l'approprier à la sienne ? Aucune loi, d'ailleurs, n'est portée contre l'hypocrisie, qui se met si aisément à l'abri de toute crainte, à la faveur des intérêts du ciel, dont elle a l'art de se faire un *manteau révééré*. Si l'on ajoute encore que, par le dénouement trop légèrement critiqué de ce chef-d'œuvre, le crime de Tartuffe y reçoit, par l'indignation du souverain, et par la peine de la prison où il est entraîné, le juste châtiment de sa lâche imposture, on verra que cet exemple

ne défend personne, et que, laissant subsister la règle en son entier, il est la preuve qu'on ne peut offrir aux spectateurs un personnage odieux et vil, qu'en le séparant de la société qu'il outrage, et en le punissant d'une manière proportionnée aux circonstances et à la gravité de ses vices ; ce qu'il serait impossible de faire sans appeler dans les dénouements de nos pièces la force coactive de nos lois criminelles, et nous laissons à penser ce que deviendrait alors cet art inventé pour rendre les hommes meilleurs en les amusant. (*Journal Encyclopédique.*)

Août 1778 : Tableau moral ou lettres à LAMPITO, pour servir d'annales aux mœurs, aux usages, à l'esprit, aux lumières et aux sottises du temps ; par M.M*. Première partie. A Cantorberi, et se trouve à Paris, chez Ruault, libraire, rue de la Harpe, 1778, in-12.**

L'auteur se propose de publier successivement une suite considérable de lettres, par cahiers de quatre lettres chacun, sans néanmoins s'assujettir au retour périodique ni à l'étendue du volume. Il règne dans ces quatre premières, un fond de bonne humeur, des peintures gaies de nos folies, une critique quelquefois plaisante de nos ridicules ; mais aussi quelquefois une manière de s'exprimer inintelligible ; des calembours, et une démangeaison importune de montrer de l'esprit.

Après avoir arrangé les affaires du gouvernement au café de *Dubuisson*, autrefois de *Procope* ; après avoir réformé les mousquetaires, rétabli les jurandes, publié quelques règlements pour l'honneur de notre pavillon, simplifié la régie des fermes, mis un nouvel ordre dans les finances, l'auteur va se reposer de ses travaux à la campagne, d'où il revient six mois après pour écrire à son ami *Lampito*, qui est à Londres. Il doit, suivant leurs conventions, lui faire part des changements qui arriveront dans nos mœurs ; des escarmouches littéraires et des petits scandales qui font la *douceur* de Paris. L'auteur n'est nullement anglo-mane, et dans sa première lettre, il insiste surtout sur notre manie d'imiter un peuple qui nous hait. Le premier jour de son retour à Paris, tout ce qu'il rencontre a le ton, les manières et le costume anglais : son perruquier veut le raser et le coiffer à l'anglaise, avec des peignes et des rasoirs anglais ; son tailleur, sa raccommodeuse de dentelles, son cordonnier, jusqu'au décrotteur du coin, tous lui offrent leurs services à l'anglaise : marchands, traiteurs, cabaretiers, chevaux, cavaliers, courses, jardins, filles publiques, jeux, spectacles, tout a les mœurs et le génie anglais. (...)

L'auteur, persécuté depuis le matin par les *jockeys*, les grandes boucles, les petits chapeaux, les grosses cravates, le Wouisch, les doubles coutures, les crayons, les rasoirs, le petit Dunkerque, etc. veut se réfugier au spectacle ; les français jouaient Beverley ; il court à

l'opéra ; il y trouve dans sa loge, deux anglais qui imitaient nos manières et qui mettaient le prix aux panaches les plus distingués. Il regarde pourtant cette aventure comme une bonne fortune. Il n'avait encore vu que des caricatures, des semblants d'anglais ; il en a trouvé de véritables, qui craignent si fort de passer pour tels, qu'ils prennent notre masque et nos couleurs ; mais c'est bien pis, il est lui-même pris pour un anglais ; vingt savoyard assiègent la porte de la salle, lui crient, d'aussi loin qu'ils l'aperçoivent : Mylord, faut-il vos gens ? Mylord, un falot ? Mylord, une voiture ? Mylord, c'est moi qui éclaire la noblesse, etc. « Autrefois, dit-il, et un jour de barbe, on m'appelait M. *le Comte* ; mais comme il n'y a point de chancellerie plus universelle et moins chiche que celle de ces Messieurs, on est toujours sûr d'avoir avec eux les titres les plus frais. » (...)

(*Journal de Paris ; Journal des sciences et beaux-arts, Gazette universelle de littérature.*)

Septembre 1780 : The dramatic works of Beaumont and Fletcher, etc. Œuvres dramatiques de Beaumont et de Fletcher, nouvelle édition, revue, corrigée, augmentée de notes critiques par différents commentateurs, et enrichie de 54 gravures. X vol. in-8vo. Prix 3 liv. sterl. Brochés. De l'imprimerie de Sherlock, et se vend chez Evans, à Londres.

Le rang que Beaumont et Fletcher doivent occuper parmi les poètes dramatiques anglais, leur a été assigné depuis plus d'un siècle. Le temps, dont l'arrêt impartial et sans appel, ne manque jamais d'accorder les sentiments, a décidé la chose. L'amitié qui ne voulait pas, et l'ignorance qui ne pouvait pas considérer les objets sous leur vrai point de vue, ont élevé ces deux poètes au sommet du Parnasse, et placé Shakespeare même au-dessous d'eux. Leurs panégyristes leur ont prodigué plus d'éloges que n'en mérita jamais le plus sublime génie, et dans leur aveugle enthousiasme, ils ont épuisé toutes les hyperboles.

Un des prôneurs de Fletcher a dit que *chacune de ses scènes est un acte, et tous les actes une pièce*. En poussant l'hypocrisie encore plus loin, il aurait pu dire que chaque sentence est une scène, et chaque mot une sentence.

Quoique Beaumont et Fletcher n'occupent plus le rang où les avaient élevés la partialité de leurs amis, et la jalousie des détracteurs de Shakespeare, on les regardera toujours comme des écrivains d'un mérite distingué. Ils serviront toujours de modèles à nos auteurs dramatiques, tant que l'esprit et le bon sens resteront sur la scène. Ils ont été imités par un grand nombre de poètes, dont les productions sont regardées comme les richesses de notre théâtre. Quelques uns ont eu la franchise d'avouer dans quelles sources ils avaient puisé ; d'autres ont eu la discrétion de le laisser deviner à leur lecteurs.

Pour revenir à nos deux poètes dramatiques, il faut leur rendre justice, en avouant que leurs pièces sont généralement assez régulières. Les caractères qu'ils peignent avec force, sont bien soutenus. Leur diction est facile, élégante, et claire. Leurs drames sont remplis de descriptions admirables, dont on pourrait faire un recueil qui offrirait des exemples pour tous les genres d'éloquence.

Le dernier éditeur, M. Seward, avait consacré la plus grande partie de sa préface à faire un parallèle entre la manière de Beaumont et de Fletcher, et celle de Shakespeare. Le principal caractère de Shakespeare est l'énergie, cette énergie qui étonne même l'imagination. Celui de Beaumont et de Fletcher est l'élégance, cette élégance qui flatte et charme le cœur. Mais un seul mot de Shakespeare dit souvent plus que plusieurs vers de Beaumont et Fletcher, et l'on pourrait citer mille exemples qui prouvent combien Shakespeare est supérieur aux poètes ses contemporains en ce qui constitue le premier mérite d'un auteur dramatique, cette force d'éloquence à laquelle il est impossible de résister. M. Seward produit plusieurs passages de Beaumont et de Fletcher, pour prouver qu'ils l'emportent sur Shakespeare, par l'aménité du style, la vivacité des descriptions, et la force du sentiment. Nous pensons néanmoins qu'il aurait mieux prouvé ce qu'il avance par d'autres exemples que ceux qu'il a cités. Les vers tirés de la tragédie de *la Pucelle*, sont excellents en effet, et pourraient fournir à un peintre le sujet d'un beau tableau, mais dans de trop longues descriptions, l'esprit ne peut pas tout saisir à la fois, l'impression languit alors, et le principal effet est ou affaibli ou totalement perdu, tandis qu'une seule expression pleine d'énergie vous fait tout embrasser d'un coup d'œil, et produit un effet plus puissant parce qu'il est plus immédiat.

Nous allons donner à nos lecteurs une idée du talent de M. Seward, en transcrivant les endroits qu'il a comparés et les remarques dont il les a accompagnés. (...)

(Monthly Review.)

Janvier 1781 : Précis des mémoires de David Garrick.

Lorsque nous avons annoncé l'année dernière, les mémoires de Garrick, (*⁷) composés par M. Davies, nous nous sommes contentés d'en donner une simple notice ; mais notre dessein était de nous occuper encore de cet excellent ouvrage. Maintenant, pour le mieux faire connaître, nous allons réunir tout ce que les journalistes anglais en ont extrait de plus curieux, et nous supprimerons les jugements qu'ils en ont portés, persuadés que nos lecteurs aimeront

⁷ Voir le Journal d'octobre, pag.391, année 1780.

mieux lire une narration suivie, que de la voir interrompre à chaque moment par des réflexions critiques. (...)

Ce fut alors que Garrick se prépara sérieusement à exercer la profession qu'il aimait ardemment, et pour laquelle la nature semblait l'avoir destiné. Il fréquentait les plus célèbres acteurs, s'introduisait auprès des directeurs de spectacles, et mettait ses talents à l'épreuve, en récitant les morceaux choisis de différentes pièces de théâtre ; il écrivait même quelquefois des réflexions critiques sur le jeu et la déclamation des comédiens et les faisait imprimer. Ces premiers essais de sa plume renferment souvent des observations très sages et des remarques judicieuses, et l'on n'y trouve aucune de ces satires indécentes et grossières, qui déparent souvent les ouvrages des critiques modernes.

La modestie de Garrick l'empêcha de faire le premier essai de ses forces sur un des théâtres de Londres ; il pensa que c'était trop hasarder, et trouva plus prudent d'entrer dans une troupe de comédiens qui devaient partir pour Ipswich, sous la direction de MM. Giffard et Dunstall, dans l'été de 1741. Le rôle dans lequel il débuta, fut celui d'Aboan, dans la tragédie d'Oroonoko. Il l'avait choisi, dans l'espérance qu'il avait de n'être pas connu sous son masque noir, s'il avait le malheur de ne pas être goûté. Quoiqu'Aboan ne soit pas un des personnages principaux de la pièce, néanmoins les scènes pathétiques et attendrissantes dans lesquelles il se trouve, fixent toujours l'attention des spectateurs, quand il est joué par un homme intelligent. Les applaudissements dont le jeune comédien fut honoré, surpassèrent même son espérance. Sous le faux nom de Lyddal, non seulement il continua de jouer dans la tragédie, mais il essaya même de faire les rôles d'Arlequin, toujours avec le même succès et les mêmes applaudissements.

Avant de partir pour Ipswich, Garrick avait étudié avec la plus grande attention, les différents caractères dans les situations où ils se trouvent sur le théâtre. Après avoir mûrement réfléchi et pesé les conséquences qu'un choix aveugle pouvait entraîner, il se détermina pour Richard III ; par lequel il résolut de débiter à Londres. Il avait souvent juré de ne pas se charger de rôles qui ne seraient pas analogues à sa physionomie. « Car, disait-il, si j'en prenais un de ceux qu'on donne ordinairement à des hommes d'une haute stature, on ne m'offrirait guère par semaine plus de quarante shillings d'appointements. » En cela il faisait la satire de ces directeurs peu sensés qui mesurent le mérite d'un acteur par la taille. Il ne pouvait donner une plus juste idée de la solidité de son jugement, qu'en fixant son choix sur Richard III. Cette pièce a toujours fait les délices des anglais, parce qu'elle renferme une des plus brillantes époques de leur histoire nationale, et qu'elle offre le tableau le plus frappant des malheurs des rois. D'ailleurs, le rôle de Richard était proportionné à la figure de Garrick.

Les mouvements rapides de la passion, et la pompe du spectacle contribuent beaucoup à répandre de la variété dans les scènes où ce personnage paraît, et un acteur habile ne peut désirer un champ plus favorable au développement de ses talents.

Ce fut le 19 d'octobre 1741, que David Garrick joua pour la première fois le rôle de Richard III, à la salle de Goodman's Fields. Tant de personnes privées de talent avaient exposé sur ce théâtre leur incapacité aux sifflets du parterre, qu'il ne vint pas un grand nombre de curieux pour voir le nouvel acteur ; néanmoins quelques-uns de ses amis, dont la plupart étaient des connaisseurs, se trouvèrent au spectacle.

Parmi toutes les difficultés que rencontre un comédien qui, pour son coup d'essai, choisit son premier rôle, il a surtout à vaincre l'aveuglement des spectateurs déjà préoccupés en faveur de quelque histrion qu'ils admirent. Cet obstacle cependant n'était pas insurmontable pour Garrick. Cibber, qui s'était tant vu applaudir dans Richard, avait quitté le théâtre, Quin entraînait tous les suffrages ; mais sa manière de parler emphatique et son geste pénible l'empêchaient d'être goûté quand il faisait le rôle de Richard.

Garrick parut un véritable modèle. L'énergique simplicité de son jeu et de sa déclamation jeta les critiques dans un certain embarras ; ils ne surent d'abord quel jugement porter sur un objet aussi nouveau pour eux. Ils avaient été accoutumés depuis longtemps à entendre des comédiens qui en élevant et en baissant alternativement une voix monotone, excitaient une admiration qu'ils ne méritaient pas ; la juste modulation des paroles, accompagnée de gestes expressifs et naturels, était une chose qu'ils ne connaissaient nullement. Quand Garrick eût donné dans plusieurs scènes des preuves évidentes de la sublimité de ses talents, leur doute fit place à la surprise, et la surprise à l'admiration ; il fallut la satisfaire par des applaudissements réitérés. Mais combien ne furent-ils pas encore plus charmés lorsque l'acteur, jetant le masque de l'hypocrite, entra dans tous les sentiments du guerrier et du héros ! Dans la scène où l'on vient annoncer à Richard que le duc de Buckingham est pris, Garrick mit tant d'expression dans son regard et son geste, au moment où il prononça ces mots :

Qu'on le mène à la mort ;

Du traître Buckingham tel doit être le sort.

Que des cris soudains d'approbation annoncèrent aussitôt son triomphe et la satisfaction des spectateurs. (*⁸) La scène où Richard meurt, fut reçue avec le plaisir le plus vif, et la même pièce redemandée six ou sept fois de suite.

Les applaudissements qu'excita le nouvel acteur furent si grands que les théâtres de Drury-Lane et de Covent-Garden furent abandonnés : il entraîna après lui tous les gens de goût. Le théâtre de Goodman's Fields fut bientôt rempli, de ce qu'il y avait de plus illustre à St. James, et à Grosvenor square ; les carrosses de la première noblesse remplissaient tout l'espace depuis Temple Bar, jusqu'à White Chapel, et l'on était tellement convaincu du talent supérieur de Garrick, qu'on se fût exposé aux reproches de la dernière stupidité en ne l'admirant pas. Ceux qui dans leur jeunesse avaient vu les acteurs les plus estimés, avouaient qu'il les surpassait tous par l'étonnante variété qu'il savait mettre dans le spectacle, et qu'il les égalait au moins dans les rôles où ils avaient été le plus applaudis.

Engagé par le lord Orrery, Pope alla voir Garrick ; il fut surpris de la manière dont il jouait, et pour donner une preuve de l'opinion favorable qu'il avait conçue de son mérite, il dit au lord : « Je crains que ce jeune homme ne se gâte, car il n'aura pas de rival. »

On ne doit pas s'étonner si les comédiens furent les derniers qui approuvèrent le nouveau système. Un comédien est plus dominé par l'envie et la jalousie qu'un homme d'une autre profession, et cela vient moins de la méchanceté de son caractère, que du cercle étroit où son talent se trouve borné. Dans une société peu nombreuse, les altercations et les injustices sont aussi désagréables que fréquentes. Le mérite éminent d'un acteur est souvent préjudiciable aux intérêts de celui qui serait en état de lui discuter la palme, et la perte d'un rôle qu'on a joué longtemps avec succès, entraîne celle de la gloire et de la fortune.

Quin, qui jusqu'alors avait été regardé comme le premier acteur tragique, ne put cacher son déplaisir en voyant Garrick réunir tous les suffrages ; il observa sa manière et dit : « Si le jeune écolier a raison, moi et tous les autres comédiens nous avons eu tort. »

On vint lui annoncer un jour que l'on courait en foule au théâtre de Goodman's Fields, il répondit : « Garrick fait une nouvelle secte : White Field a été suivi pour un temps : on reprendra l'ancienne religion. » Garrick fut la plaisanterie de Quin, il y riposta par une épigramme.

Colley Cibber, dont on attendait un jugement plus sincère, après avoir vu jouer Garrick le rôle de Bays (*⁹) avoua que c'était un assez bon acteur, mais qu'il ne valait pas son

⁸ On dit que le bon roi George second avait peine à croire que l'acteur qui jouait avec tant d'énergie, le rôle d'un aussi grand scélérat que Richard, fût réellement un honnête homme. Il appelait Garrick un petit bouffon, et il ne pouvait lui pardonner de l'avoir fait tressaillir dans la scène des songes.

fils Théophile. Cependant Théophile Cibber n'était recommandable que par sa pétulante vivacité.

Mistris Bracegirdle, actrice célèbre, qui avait renoncé au théâtre depuis plus de trente ans, et dont la société était recherchée par des personnes de qualité, pensa bien différemment du talent de Garrick. Dans une conversation qu'elle eût avec Colley Cibber, qui affectait de le déprimer, elle lui fit des reproches sur son peu de candeur : « Allons, Cibber, dit-elle, avouez qu'il entre quelque chose de ressemblant à la jalousie dans vos sentiments à l'égard du jeune homme. L'acteur qui plaît à tout le monde doit être un homme de mérite. » Le vieux comédien sentit la force de l'argument ; et répondit, en prenant du tabac : « Par ma foi, Bracey, vous avez raison, c'est un habile garçon. »

Les appointements de Garrick furent d'abord très médiocres, puisqu'il ne gagnait que six ou sept livres sterling par semaine. Mais quand on vit que tout ce qui entraînait dans la caisse du spectacle était dû presque entièrement à son travail, et que le théâtre était toujours désert, quand son nom ne se trouvait point dans les affiches, Giffard, directeur de Goodman's Fields, consentit à lui donner la moitié des recettes ; en quoi il trouva son avantage, parce que l'acteur favori, toujours admiré, paraissait constamment dans toutes les pièces qu'on représentait sur son théâtre.

Dans le temps que Garrick jouait à Goodman's Field, il donna deux pièces, *Le Valet Menteur et le Léthé*, qu'il avait composées avant d'embrasser la profession de comédie, et qu'on revoit toujours avec plaisir. Avant la fin de l'hiver de 1742, il fit avec M. Fleetwood un marché, par lequel ce directeur consentait à partager avec lui les recettes, quand il ferait les rôles de Richard III, de Bays et du roi Lear. (*¹⁰) La renommée du Roscius anglais, s'était déjà tellement répandue, qu'on lui envoya d'Irlande une députation, pour le prier de jouer à Dublin pendant les mois de juin, de juillet et d'août. Il accepta la proposition, et s'embarqua pour la capitale de l'Irlande, accompagné de Mistris Woffington.

Le succès dont il jouit à Dublin, surpassa même tout ce qu'on avait attendu. Il fut admiré généralement comme un prodige ; et durant les chaleurs les plus excessives de la saison, la salle du spectacle fut remplie de personnes de tous les rangs, qui ne pouvaient se lasser de le voir et de l'entendre. Satisfait des profits que lui avait procuré son expédition, et

⁹ Bays est le directeur du spectacle dans une comédie du duc de Buckingham, intitulée *Rehearfal*, ou la répétition des rôles.

¹⁰ Le Roi Lear est une des meilleures pièces de Shakespeare. Elle se trouve parmi celles dont M. le Tourneur a donné une traduction aussi fidèle qu'élégante.

flatté de la réception qu'on lui avait faite, et des louanges de la noblesse irlandaise, Garrick reprit le chemin de Londres.

Les directeurs de Drury-Lane et de Covent Garden furent bientôt alarmés, en voyant leur recette diminuer chaque jour, et la foule courir à Goodman's Fields. La jalousie leur inspira le dessein de réunir leurs efforts pour renverser le nouvel empire que Garrick venait d'élever. Dans cette vue, ils eurent recours à la loi, et ils se servirent d'un acte du parlement, qui avait été passé la onzième année du règne de George second, comme d'un instrument utile à leur projet. Ils tirèrent même parti du ressentiment de Sir John Barnard, un des plus respectables magistrats de Londres, et qui probablement avait des motifs particuliers de sévir contre les acteurs de Goodman's Fields. (*¹¹) Munis de ces secours, ils intimidèrent les directeurs de ce théâtre, qui se virent réduits à la nécessité de traiter avec eux. En conséquence, Garrick consentit à entrer dans la troupe de Fleetwood, qui avait le privilège de Drury-Lane ; Giffard et son épouse, prirent avec ce même propriétaire des arrangements aussi avantageux qu'il leur fut possible.

Garrick se vit alors dans une situation tout différente de celle où il s'était trouvé auparavant, parce qu'au théâtre de Goodman's Fields, il pouvait sans craindre prendre moins de précautions et hasarder davantage, que quand il fut devenu le principal acteur de Drury-Lane. Il renonça dès lors à plusieurs rôles qu'il avait joué avec applaudissement, et entr'autres celui de Clodio, dans *La Bonne Fortune du Fat*, du lord Foppington, dans *Le Mari Insouciant*, et de Fondlewife, dans *Le vieux Garçon*. Néanmoins au milieu de ses travaux les plus pénibles, il consentait quelquefois, pour se recréer, à jouer dans le bas-comique, surtout dans *l'Alchimiste* de Johnson, où il faisait souvent le personnage d'Abel Drugger, mais bien autrement que Cibber, qui mêlait tant de grimaces ridicules à des gestes si maniérés, que malgré les battements de mains des loges, il n'en déplaisait pas moins aux spectateurs les plus judicieux du parterre. Lorsque Garrick paraissait sur la scène, il prenait un air si stupide, ses regards annonçaient tellement la bêtise, l'ignorance et l'amour-propre, qu'on entendait aussitôt un éclat de rire universel, parce qu'il s'attachait strictement à copier la nature.

Un acteur tel que Garrick, qui, lorsque son nom était sur les billets de comédie, attirait une multitude de spectateurs, devait augmenter considérablement les profits du directeur. Mais dans le temps que tout au dehors avait un air de gaieté et de magnificence, et que le théâtre de Drury-Lane paraissait être dans l'état le plus florissant, la conduite imprudente de Fleetwood le menaçait d'une entière destruction. Avant que Garrick eût pris des engagements

¹¹ Peut-être avait-il été joué sur leur théâtre.

avec lui, il n'avait presque d'autres spectateurs qu'une vile populace qu'il amusait avec de malheureux danseurs de corde. (...)

Garrick et Lacy partagèrent entre eux la direction du théâtre, de manière à ne point usurper l'emploi l'un de l'autre. Lacy se chargea de la garde-robe et des décorations, tandis que Garrick prit le soin le plus important de traiter avec les auteurs, de choisir les comédiens, de distribuer les rôles, et de présider aux répétitions. Telle était l'estime que tous les acteurs avaient pour son talent, qu'il ne tarda pas à fixer auprès de lui les plus célèbres, excepté Quin, qui s'était retiré à Bath. Tandis que les comédiens de Covent-Garden, qui voyaient leur théâtre désert, s'occupaient à reprendre un certain ascendant, Garrick était sûr d'attirer la foule, lorsqu'il jouait. Pour humilier encore davantage ses rivaux, il donna une nouvelle pantomime, intitulée : *La Reine Mab* (*¹²) ; elle réussit, et quarante représentations assurèrent la victoire à Garrick.

(*La suite au prochain journal.*)

Février 1781 : Suite du précis des mémoires de Garrick (*¹³)

Si Garrick ne fut redevable de son triomphe qu'à lui-même, des circonstances favorables contribuèrent à lui donner un nouvel éclat. Son génie fut heureusement secondé par celui des poètes dramatiques, qui faisaient représenter leurs chefs-d'œuvre sur le théâtre de Drury-Lane, et par les talents des acteurs qui composaient sa troupe. Parmi les premiers, on admirait surtout Thomson, que son poème des Saisons a rendu immortel ; l'inimitable auteur de Tom Jones, ce Fielding, que les anglais appellent l'enfant de la gaité ; Smollet, connu par quelques romans agréables, et Goldsmith, qui pouvait également écrire l'histoire des grecs et des romains, travailler sur l'histoire naturelle, composer des comédies et faire d'excellents vers. Parmi les autres, les plus distingués étaient Dexter, Roff, Mossop, Woodward, Weston, King, et particulièrement Foote, nommé à juste titre l'Aristophane anglais. Le succès du théâtre de Drury-Lane, sous la direction d'un homme qui connaissait ses intérêts, était donc assuré ; néanmoins Garrick prévoyant bien que l'empressement des spectateurs diminuerait à la fin, s'il offrait toujours à leurs yeux les mêmes objets, il résolut d'avoir recours à quelque nouveau genre de spectacle. En 1754, il invita M. Noverre à prendre des engagements avec lui, et à composer différents ballets, dont le charme pût fixer le goût inconstant du public.

¹² La Reine Mab, ou la Fée des Songes, est fort connue en Angleterre, par le tableau ingénieux que Shakespeare en a fait dans le premier acte de *Roméo et Juliette*. Voyez la traduction de M. Le Tourneur.

¹³ Voyez le journal précédent, page 232.

Tandis qu'on travaillait à exécuter le projet de ce divertissement, des hostilités mutuelles divisèrent l'Angleterre et la France ; et comme si les anglais eussent en même temps juré contre les beaux-arts, le peuple abusé par des gens qui cachaient leur jalousie sous le voile apparent du patriotisme, menaça de se venger des directeurs, auxquels il ne pouvait pardonner d'employer un si grand nombre de français sur un théâtre de Londres, dans un temps où les deux nations étaient en guerre. Il y aurait peut-être eu quelque apparence de justice dans cette conduite si Garrick eût préféré des étrangers à l'exclusion des anglais ; mais il en était bien autrement, puisqu'il avait choisi en Angleterre et en Irlande, un grand nombre de personnes, pour exécuter le plan du compositeur. (...)

Garrick avait médité ce voyage depuis longtemps. (...) D'ailleurs, pour un génie aussi actif et aussi curieux que Garrick, les mœurs d'un peuple étranger offraient des objets amusants et instructifs. Il se promettait de faire sur les théâtres du continent, des observations qui pouvaient ouvrir une nouvelle source de plaisir à ses compatriotes. Son inclination qui le portait à voyager, était encore fondée sur un autre motif, sur le désir de faire connaître par son absence, que la gloire et le succès du théâtre dépendaient de lui seul. Il laissa donc la direction du spectacle à Colman et à Lacy, et il partit accompagné de sa femme, qui ne le quitta jamais pendant un jour, depuis celui de son mariage jusqu'au moment de sa mort.

Garrick ne manqua pas d'être accueilli par ceux de ses compatriotes qu'il vit en France et en Italie, avec cet honneur et cet empressement qui étaient dus à son mérite. Ils se réjouirent d'avoir une occasion de lui témoigner combien ils étaient sensibles au plaisir de le posséder, et l'accès auprès des personnes de la première distinction, lui fut ouvert par la noblesse anglaise, aussi souvent que sa profession pouvait le permettre. (...) Néanmoins les talents de l'acteur étaient un attrait assez puissant pour lui procurer la compagnie d'étrangers recommandables par leur naissance et leur mérite personnel. On l'engageait souvent dans les sociétés où il se trouvait, à faire voir jusqu'à quel point il excellait dans l'art du théâtre ; Garrick ne résistait jamais à ces sortes de demandes, car alors sa condescendance ne lui coûtait rien. Il pouvait sans aucune préparation, se transformer en quelque personnage que ce fût, tragique ou comique, passer rapidement de la douleur la plus sombre, à la plaisanterie la plus légère, et parler le langage de toutes les passions qu'il lui plaisait d'inspirer à ceux qui l'écoutaient.

Un des plus illustres princes de l'Italie, (*¹⁴) le pria un jour de déclamer quelque scène pathétique d'une des meilleures tragédies anglaises ; Garrick se mit aussitôt à réciter le monologue que Shakespeare a mis dans la bouche de Macbeth, au moment où le scélérat, prêt

¹⁴ Le feu duc de Parme.

à accomplir son crime, croit voir un poignard que lui présente son imagination troublée. (**¹⁵) Les yeux de l'acteur, son ton de voix énergique, et son geste expressif, firent connaître au prince que tout ce que la renommée publiait de lui, était véritable. A Paris, Garrick donna une preuve encore plus frappante, de pouvoir qu'il avait d'exciter l'admiration. Le trait que nous allons citer, a été rapporté par un témoin oculaire, et digne de foi.

Peu de temps avant son départ de Paris, Garrick se trouva à l'hôtel de - - - dans un cercle de seigneurs anglais et français, avec son épouse et Melle Clairon. La conversation roula pendant quelque temps sur la littérature, et l'on y discuta avec autant de goût que d'impartialité, le mérite de quelques écrivains célèbres. On fit aussi des observations critiques sur la manière des acteurs de France et d'Angleterre, et l'on finit par prier Garrick et Melle Clairon de donner un essai de leurs talents pour la déclamation théâtrale. Ils y consentirent, et leur dispute causa le plus grand plaisir à la compagnie, qui applaudit vivement à l'acteur et à l'actrice.

On observa que les français donnèrent la préférence à Garrick, et que, par un motif égal de politesse, les anglais discernèrent la palme à Melle Clairon. Mais comme la plupart des premiers n'entendaient pas la langue anglaise, on engagea Garrick à raconter une aventure dont il avait été témoin pendant son séjour en France, et de la mettre ensuite en action. « Un père, commença-t-il à dire, berçait son enfant auprès d'une fenêtre qui était ouverte ; par malheur l'enfant tomba dans la rue et mourut sur le champ. Il n'est pas nécessaire de dire quel fut le langage du père ; on peut le deviner, c'était le langage de la nature. » A l'instant, Garrick se mit dans l'attitude où il avait vu le père, au moment où son fils était échappé de ses bras : l'effet que produisit cette imitation sur ceux qui étaient présents, est plus facile à sentir qu'à exprimer. Il suffira de dire que leur étonnement fut suivi d'un ruisseau de larmes.

Dès que la compagnie fut revenue de son trouble, Melle Clairon, transportée de plaisir, ne pût s'empêcher d'embrasser Garrick, et se tournant vers sa femme : « Excusez, Madame, lui dit-elle, c'est un mouvement involontaire par lequel j'applaudis à votre époux. » Melle Clairon était l'actrice que Garrick estimait le plus ; il l'avait vue pour la première fois en 1752, lorsque ses talents commençaient à se développer, et quoique Melle Dumesnil fût alors l'idole du théâtre de Paris, et qu'elle eût acquis une réputation bien méritée aux yeux des français et des étrangers, cependant il prédit qu'un jour Melle Clairon surpasserait toutes ses rivales. Dans son dernier voyage il trouva que la prédiction était accomplie.

¹⁵ Voyez dans la traduction de M. le Tourneur, la seconde scène du second acte de Macbeth.

Le long séjour que Garrick fit en Italie et en France, lui fournit l'occasion de comparer le théâtre anglais avec celui de ces deux pays. Il y remarqua avec soin l'architecture et les décorations des salles de spectacles, et la manière de jouer des acteurs, et fit une étude particulière des chefs-d'œuvre dramatiques. Quoique les savants de France et des autres états du continent prétendent que leur théâtre est une imitation fidèle de celui des grecs et des romains, Garrick fut bientôt convaincu que dans chaque pays les pièces dramatiques ont toujours quelque chose d'analogue au goût particulier de la nation. Il vit clairement que les personnages de Corneille, de Racine et de Voltaire étaient différents de ceux des tragiques grecs, et que les comédies françaises et les farces italiennes ne ressemblaient point aux pièces d'Aristophane, de Plaute, ni de Térence. Il reconnut qu'il n'y avait que l'opéra italien dans lequel on retrouve la forme des tragédies grecques. La fable en est toujours simple et l'action pleine de noblesse ; les trois unités y sont strictement observées ; la musique de l'ouverture, les récitatifs et les airs ressemblent aux chœurs des anciens. L'illustre Métastase y a introduit les héros de Rome et de la Grèce pour lui donner de la dignité. Il a peint Alexandre, Régulus, Caton et Thémistocle avec autant de vérité que Shakespeare lui-même en a mis dans ses tableaux les plus frappants, quoiqu'il soit inférieur au poète anglais pour l'expression.

Après dix-huit mois d'absence, Garrick satisfait de son voyage, revint à Londres, où son arrivée causa une joie universelle. Le roi qui vint dès le premier jour honorer le spectacle de sa présence, avait ordonné qu'on jouât une pièce de Shakespeare intitulée : *Beaucoup de peine pour rien*. (...)

Les plus judicieux des spectateurs observèrent que Garrick s'était perfectionné pendant son voyage ; son jeu, quoique toujours animé, leur parut plus facile et plus libre. Ils remarquèrent qu'il mettait plus de grâce dans ses attitudes ; que l'envie de se faire applaudir ne l'occupait plus comme auparavant, au point de le distraire et qu'il s'était corrigé de cette habitude qu'ont ordinairement les comédiens de faire un effort de voix à la fin d'une tirade pour exciter le *brouhaha*. (...)

Il ne voulut pas cependant prendre congé du public sans lui prouver quelle perte il allait faire ; il fit représenter *la Surprise*, où il joua le rôle de don Félix qu'il aimait beaucoup, et par lequel il termina sa carrière dramatique. Quand il vint sur scène pour faire ses adieux, les spectateurs ne purent retenir leurs larmes. (...)

Dans cet abrégé historique, nous n'avons considéré que l'acteur dans Garrick, mais ce n'est pas seulement sur le théâtre qu'il s'est rendu célèbre. Il a beaucoup écrit, et s'est exercé dans plusieurs genres. On a de lui des épigrammes, des odes, des comédies, des farces, etc. qui sans pouvoir être regardées comme des chefs-d'œuvre, décèlent néanmoins du talent et

quelquefois du génie. Parmi ses épigrammes, il en est un grand nombre, où l'on retrouve l'esprit et la tournure de Martial. Son ode sur la mort de M. Pelham, est un ouvrage estimable, quoiqu'on y puisse désirer plus de chaleur poétique. On ne sait pas au juste la part qu'il a eue dans la pièce du *Mariage Clandestin* (*¹⁶), mais on lui attribue généralement le rôle du lord Ogilby, et ce rôle est regardé comme un chef-d'œuvre de bon comique. Toutes ses comédies se font distinguer par la vérité des caractères, et la peinture fidèle des vices du temps : elles prouvent que l'auteur entendait parfaitement l'économie théâtrale et l'art de bien ménager les scènes. Ses prologues et ses épilogues peuvent servir de supplément à l'histoire de son siècle ; ils nous apprennent une multitude de faits auxquels de graves historiens ne peuvent pas s'arrêter. Ces petits poèmes sont des espèces d'annales satiriques, où l'auteur a peint les ridicules, et les travers de ses contemporains de la manière la plus ingénieuse. Il n'est certainement pas égal à Dryden, dans ce genre, pour l'esprit et la poésie ; mais il est plus instructif et plus gai. (...)

Le vrai caractère d'un homme est toujours plus connu de ceux qui l'entourent que de ceux qui sont éloignés de lui. Vous pour qui la bienfaisance de Garrick est un problème, dit l'auteur de ses mémoires, allez à Hampton, et écoutez les habitants de ce village parler de cet homme : ils vous diront, d'après leur propre expérience, que sa perte est généralement regrettée, qu'ils ont perdu en lui un père rempli de tendresse et d'affection. En un mot, personne de sa profession n'a été tant admiré que lui ; peu d'hommes ont été plus aimés et plus propres à servir d'ornement à la société, que David Garrick.

Juillet 1781 : *The Royal Suppliants, etc. Les suppliants royaux, tragédie, telle qu'elle est représentée au théâtre de Drury-Lane. In-8vo. A Londres, chez Bowen, 1781.*

Cette pièce est précédée d'un avertissement où l'auteur, M. Delap, s'exprime en ces termes : « Il est peut-être nécessaire d'apprendre au lecteur qu'Euripide a écrit une tragédie sur le même sujet. Dans ses Héraclides, Macarie est sacrifiée dès le second acte, et il n'est plus question d'elle dans le reste de la pièce, et Acamas est un personnage muet. Aussi ce drame diffère tellement par la conduite, que celui du poète grec, que l'auteur peut assurer hardiment qu'il n'a rien emprunté de lui que l'idée des suppliants qui cherchent leur asile dans un temple, et le sacrifice volontaire que Macarie fait d'elle-même. »

¹⁶ Comédie composée en société par Garrick et Colman.

Quoi que dise ici l'auteur, il ne faut pas tout à fait l'en croire sur sa parole. L'exposition que nous allons faire ici de la pièce d'Euripide et de la sienne, mettra nos lecteurs en état de juger des obligations que M. Delap peut avoir au poète grec. (...)

Si l'on excepte deux ou trois scènes qui offrent des situations assez pathétiques, et qui, pour cette raison ; répandent beaucoup de langueur sur tout le reste, il y a peu à louer dans cette tragédie, quoiqu'elle ait été reçue avec de grands applaudissements. Le style en est extrêmement incorrect, on y rencontre beaucoup de vers prosaïques, de phrases obscures, d'expressions vulgaires et même triviales. L'auteur, en choisissant une action très simple, a probablement voulu faire parler ses acteurs avec simplicité et éviter ces métaphores extravagantes, et cette enflure de style si ordinaire à la plupart des tragiques anglais, mais *in vitium ducit culpae fuga*, et M. Delap a rarement fait attention à cette observation d'Horace. (*Monthly Review ; Critical Review ; Universal Magazine.*)

Avril 1783: Discours sur l'histoire, le gouvernement, la littérature et les arts de plusieurs nations de l'Europe; par M. le comte d'Albon, de plusieurs académies. A Genève, et se trouve à Paris, chez Moutard, rue des Mathurins, hôtel de Cluny. 4 vol. in-12. Prix 10 liv. broché. 12 liv. relié.

Dans un de nos journaux de l'année 1779 (*¹⁷), nous avons annoncé le premier volume de cet ouvrage *in-8vo* lequel contenait deux discours sur l'Angleterre, un sur la Hollande, un autre sur la Suisse. Le 1^{er} volume de cette édition *in-12* contient également deux discours sur l'Angleterre, et un discours sur la Hollande ; le second un discours sur la Suisse, et le premier sur l'Italie ; le troisième, le second et troisième discours sur l'Italie ; et le quatrième un discours sur l'Espagne, un sur le Portugal, et la nomenclature des auteurs et des artistes dont il est fait mention dans cet ouvrage.

M. le comte d'Albon se transporte d'abord chez cette nation voisine et rivale de la France, qui, par ses mœurs, son commerce et sa puissance nous rappelle l'ancienne Carthage, et qui dans son orgueil, se croit dépositaire du trident de Neptune. L'anglais esclave tout à tour et tyran de ses maîtres ; déchiré successivement par des querelles politiques et des guerres sacrées ; enthousiaste de la liberté au-dedans, oppresseur au dehors ; philosophe et ami de l'humanité au sein de ses foyers, inhumain et féroce dans ses colonies ; conservant dans la fureur des troubles et des séditions une tranquillité terrible, une opiniâtreté calme et réfléchie ; toujours livré à l'esprit de système et à la licence de penser ; commerçant et marin

¹⁷ Juillet, page 102-126

par goût et par état, guerrier par nécessité ; bon citoyen, mais injuste à l'égard des étrangers, l'anglais est un des peuples de l'Europe qui a le plus de ressort et d'énergie dans l'âme : son gouvernement, son caractère ont, dans ce dernier siècle, séduit les français, toujours disposés à reconnaître la supériorité des autres peuples, dans tout ce qui n'a pas rapport aux modes, à la parure et aux grâces extérieures. Nous avons vu s'élever une secte d'anglomanes qui se sont fait une réputation en décrivant leur patrie. A les entendre, les anglais sont presque les seuls qu'on doive honorer du nom d'hommes. Leurs lois, leur constitution politique sont le chef-d'œuvre de la prudence humaine ; elles réunissent les avantages d'une monarchie et d'une république, sans en avoir les inconvénients ; et en Angleterre, le peuple jouit d'une liberté parfaite, sans être exposé aux maux de l'anarchie. Ces pompeuses déclamations sont bien éloignées de la vérité : *le peuple anglais pense être libre, dit l'auteur du Contrat social ; il se trompe fort, il ne l'est que durant l'élection des membres du parlement ; sitôt qu'ils sont élus, il est esclave, il n'est rien ; dans les courts moments de la liberté, l'usage qu'il en fait mérite bien qu'il la perde. (...)*

C'est particulièrement la littérature anglaise qui a produit parmi nous un engouement ridicule et funeste ; c'est aux anglais que nous sommes redevables de cette philosophie audacieuse, de cette fureur d'innover, de cette manie systématique qui a corrompu le caractère national, les mœurs et le goût. C'est l'imitation extravagante des anglais, qui a infecté notre théâtre de drames lugubres, de pantomimes atroces et de situations horribles, qui a introduit dans le style ce galimatias, soit disant profond, et cette emphase qui joue le sentiment. Avec une imagination vive et ardente les anglais n'ont point de goût. Leur caractère indépendant se montre dans leurs ouvrages ; ils dédaignent de s'asservir aux règles de l'art, par le même esprit qui leur fait rejeter les lois d'une sage police : grands penseurs et tournés naturellement vers le calcul, ils n'ont pas réussi dans la plupart des arts agréables. Ils n'ont ni peintres, ni sculpteurs, ni musiciens. Leurs poètes recommandables par l'énergie des sentiments et des idées, connaissent peu la douceur et la grâce. La seule partie de la littérature où ils aient vraiment excellé, c'est le roman sérieux et pathétique : on peut même les regarder comme les créateurs de ce genre qu'ils ont rapproché de la nature et de la poésie dramatique, en écartant le merveilleux et les fictions absurdes qui le défiguraient autrefois. (...)

(Année littéraire ; Affiches, annonces et avis divers.)

Juillet 1784 : Le siècle des ballons, satire nouvelle, suivie du Rival par amitié, comédie en un acte et en vers ; avec cette épigraphe :

Me pedibus claudare verba

Lucili ritu. Hor. Sat.I. lib.2

A Ballopolis, et se trouve à Paris chez Cailleau, Imp. Lib. Rue Galande. Broc in-16. 88.p. l'an du monde 5784, et des ballons le 2^{me}.

Boileau, dans son discours sur la satire, se flatte *d'avoir montré clairement, que sans blesser l'état ni sa conscience, on peut trouver de méchants vers méchants, et s'ennuyer de plein droit à la lecture d'un sot livre.* L'auteur de la satire dont il est question, paraît avoir adopté ces principes. Il fronde un grand nombre d'auteurs dont quelques-uns, à la vérité, sont peu connus et s'égaie sur le chapitre des ballons et du *magnétisme animal*. On ne pardonna pas à Boileau d'avoir médit ; sera-t-on plus indulgent pour l'anonyme qui se montre assez rigoureux ? Au reste, il ne s'agit ici que de donner une idée de cette production nouvelle. (...)

La satire est suivie d'une comédie en un acte et en vers intitulée : le Rival par amitié. Elle est sous le nom d'une dame anonyme qui, s'essayant dans un genre aussi difficile, espère n'être pas jugée à la rigueur chez une nation aussi galante que la nôtre.

Dorval, jeune et aimable, a passé quelque temps à Londres, et y est devenu *anglomane*. Dès ce moment plus de liens qui l'attachent à sa patrie. Il pousse même cette manie jusqu'à vouloir sacrifier Lucile, jeune veuve qu'il aime et dont il est aimé, à une lady absente dont il n'est point amoureux, mais qui a l'avantage d'être anglaise. Cette lady est sœur de Windsor ami de Dorval et qui l'a suivi en France *pour le corriger*. Il parvient à rendre Dorval à sa patrie et à sa maîtresse en feignant de consentir à épouser Lucile, d'après le désir que son amant témoigne lui-même de voir se former une union si belle ; celui-ci prêt à perdre celle qu'il aime réellement est enfin détrompé, il ouvre son cœur et voit avec autant de surprise que de joie que le contrat qu'on lui présente à signer a été dressé pour lui-même, et il obtient aisément de Lucile le pardon de sa fausse inconstance. Frontin, valet de Dorval, qui pour flatter le goût de son maître s'est fait quaker, et Finette, suivante de Lucile, sont presque inutiles à l'intrigue, dont le tissu, comme on le juge bien, est d'ailleurs trop léger. D'après cela, on voit que cette pièce fournit peu d'intérêt. Heureusement ce défaut essentiel est racheté par des détails agréables, par un dialogue vif et pétillant d'esprit, par un style pur et facile. Les rôles de Frontin et de Finette, qui, comme nous l'avons dit, ne sont qu'accessoires, présentent beaucoup de traits d'un bon comique ; enfin cette petite pièce annonce le germe d'un talent distingué, ce qui nous fait engager l'auteur à poursuivre cette carrière, en l'avertissant de nouer plus fortement les intrigues et de prononcer davantage les caractères.

Février 1786 : Lettre à M. la Rive, de la comédie française, sur les ouvrages dramatiques de Campistron, communiquée au rédacteur de *l'Esprit des journaux*.

Je viens, Monsieur, de relire Campistron : cette lecture, en me procurant un nouveau plaisir, m'a pénétré de regrets en pensant qu'on ne le joue plus à la comédie française. Serait-il possible qu'on l'ait relégué comme ces vieilles décorations décolorées par le temps, qu'on laisse pourrir au magasin ? L'amour des nouveautés dramatiques aurait-il subjugué au point d'abandonner un de nos poètes dont le siècle dernier s'honore ? Je ne placerais pas, sans doute, Campistron au premier rang ; mais du moins n'est-il pas fait pour être oublié en faveur de tant d'autres à qui les circonstances, la mobilité de l'opinion, peut-être même la dégradation du goût ont fait partager les lauriers et la célébrité des auteurs de *Phèdre, de Cinna et d'Alzire* ; je conviens que la versification est souvent faible, mais elle est, du moins, pure et naturelle : on y trouve cette douceur, cette expression de sensibilité qui nous enchante et nous séduit dans Racine, aussi semble-t-il l'avoir pris pour modèle. Ses plans sont sages et lumineux, et les passions s'y développent avec intérêt, et en faveur de tant d'avantages ne peut-on pas oublier que ses caractères ne se soutiennent pas toujours assez, et qu'il n'a peut-être point assez connu un des agents de la tragédie, la *terreur*. Mais Campistron aimait mieux attendrir et faire répandre à ses spectateurs les larmes si douces de la pitié, que de les fatiguer du sentiment pénible de l'effroi.

La terreur est, sans doute, une des puissances de la tragédie, mais c'est le moment d'observer qu'elle était moins nécessaire du temps de Campistron que de nos jours. On était alors plus susceptible d'émotion, la sensibilité était moins factice ; mais aujourd'hui il faut dans nos pièces dramatiques un échafaudage considérable ; elles ont perdu cette noble simplicité que l'on rencontre avec tant d'intérêt dans le *Philoctète*, dont l'auteur de *Warwic* a enrichi la scène, et pour attendrir il faut à l'âme de violentes secousses : encore, pleurer à la tragédie est-il un ridicule aujourd'hui. En effet, lorsqu'une situation touchante du pathétique me suffoque, que je frissonne d'horreur, et que j'éprouve le besoin délicieux de l'épanchement, je regarde ceux qui m'entourent et si leur œil est sec, je crains que ma sensibilité, en se soulageant, ne me couvre d'un vernis de ridicule et n'excite les railleries de ces êtres froids et blasés que l'ennui d'eux-mêmes traîne en foule au spectacle.

Oui, Monsieur, je crois qu'il existe encore dans la capitale un assez grand nombre de gens de goût, et attachés aux progrès de l'art dramatique, pour croire qu'ils reverraient, avec intérêt, les chefs-d'œuvre de Campistron. On ne lit pas *Arminius, Andronic, Alcibiade, Tiridate*, sans pressentir l'effet qu'ils doivent avoir sur la scène. Je me rappelle d'avoir lu (et ma mémoire ne me trahit jamais lorsqu'il est question de la gloire d'un grand homme) que la

comédie fit payer le double aux vingt première représentations *d'Andronic*, et que l'ayant remise au simple, la foule des spectateurs fut si grande qu'on fut obligé de la remettre au double. La quarantième représentation d'Alcibiade fut aussi suivie que la première. Dans quel temps Campistron jouissait-il de ces succès étonnants ? Dans un temps où les cendres de Corneille étaient encore fumantes ; dans un temps où la scène était encore trempées des larmes de Cornélie ; dans un temps où Racine venait de donner à l'art dramatique un degré de perfection inconnu jusqu'alors par l'heureux talent de parler intimement à l'âme, de l'émouvoir, et de lui faire sentir, par des charmes aussi doux qu'impérieux, tous les mouvements des passions dont il avait si bien l'intelligence.

Vous m'objecterez, peut-être, que le succès des pièces de Campistron serait équivoque aujourd'hui, parce que le caractère de la tragédie n'est plus le même. Hélas ! il y a longtemps que j'en gémissais. Je ne sais trop pourquoi l'on veut soumettre Melpomène à l'empire mobile de la mode, comme nos jolies femmes. L'esprit philosophique a tout envahi. Je ne sais, cependant, s'il n'aurait pas dû respecter le domaine de la tragédie. J'aime mieux un vers de sentiment qu'un adage rimé. Je veux qu'on parle à l'âme plutôt qu'à l'esprit. Andromaque entrant en scène par l'expression vraie et touchante de l'amour maternel, s'écriant, en parlant de son fils :

Je ne l'ai point encore embrassé aujourd'hui

m'émeut et me touche davantage que ne le fait une maxime bien sentencieuse. Je respecte mes maîtres, je rends hommage aux talents précieux de nos littérateurs assez courageux pour braver les tempêtes du théâtre, et qui sont aujourd'hui l'espérance de la scène française, et une partie de la gloire de la nation. Je ne puis me dissimuler, cependant, qu'ils paraissent s'abandonner avec trop de complaisance au goût dominant, en prêtant à la muse tragique des ornements étrangers et une physionomie trop philosophique. Rien de si commun, en effet, que de rencontrer dans nos modernes tragédies une tirade brûlante, terminée par une sentence qui force le spectateur à réfléchir dans le moment où il voulait s'abandonner à l'émotion qu'on venait de lui communiquer. Souvent même, au milieu d'un morceau destiné à peindre l'égarement, le trouble, le délire d'une passion impétueuse, une idée froidement philosophique vient tout à coup en suspendre l'effet, arrêter le mouvement de l'acteur, et ravir l'intérêt au spectateur. La passion ne calcule pas, ne raisonne pas, ce n'est point-là le langage de la nature, et le vrai goût doit toujours la faire respecter au théâtre.

Je sais que la tragédie doit être une école de morale, mais pourquoi l'auteur voudrait-il enlever à mon amour-propre la légitime jouissance de saisir dans le développement des caractères, dans le jeu et les effets des passions, dans le tissu des événements le point

essentiel de l'instruction que j'y cherche ? qu'il offre à mes yeux le tableau touchant de la vertu, et la peinture frappante des désordres du crime, et qu'il sache que la nature a placé dans mon cœur l'heureux moyen de rendre hommage à l'une, et de m'exciter à l'horreur pour l'autre. Au théâtre je veux la morale en action, et Clark, Montesquieu, la Rochefoucauld m'en offrent les préceptes dans le silence de mon cabinet.

Pardonnez-moi, Monsieur, cette dissertation sur nos tragédies modernes. Je vous l'avoue, j'avais besoin de cet épanchement ; d'ailleurs votre opinion éclairera la mienne, et vous le devez à la confiance que vos talents m'inspirent. Je le répète, je rends justice à nos poètes actuels, peut-être me pardonneront-ils de ne pas les croire en droit d'usurper la place que nos ancêtres et le bon goût ont assignés à Campistron dont je prends la défense avec intérêt. J'ai l'heureux pressentiment que la reprise de ses chefs-d'œuvre le réhabiliterait dans les honneurs dont il a légitimement joui sur la scène. C'est en offrant souvent au public ces modèles qu'on peut ramener la tragédie à son vrai ton, et lui rendre son vrai caractère ; c'est le plus sûr moyen enfin d'effrayer la médiocrité audacieuse qui ravit aux acteurs un temps précieux pour leur gloire, et aux spectateurs l'espoir consolant du plaisir et d'une légitime admiration.

Faites-moi la grâce de me dire si je puis me flatter de l'espérance de voir jouer Campistron. Je l'aime, je serais d'ailleurs flatté de savoir quelle est votre opinion sur ses ouvrages dramatiques. Je suis encore assez jeune, mais je me plais à me fixer à tout ce qui porte le cachet de l'antiquité, et agir autrement, ce serait comme le dit à peu près la Bruyère, vouloir battre la nourrice.

Je suis, etc. BASSET

Juin 1787 : Works, etc. Œuvres complètes d'Arthur Murphy, écuyer. 8vo. 7 volumes I, l.15f. demi-reliure. Cadell, Londres, 1786. (p.35)

La réputation littéraire de M. Murphy est établie depuis longtemps. Ses ouvrages sont dans les mains de tout le monde. Le public les a constamment reçus avec empressement, et leur auteur jouit depuis plusieurs années de la renommée due à ses talents supérieurs.

L'édition que nous avons sous les yeux, comprend généralement tout ce qu'il a écrit, ou pour nous servir de l'expression de l'auteur « tout ce dont il voudrait actuellement être responsable » à l'exception seulement d'un essai sur la vie et sur les écrits du célèbre Henri Fielding et d'une traduction du Bélisaire de Marmontel. » La plupart de ces pièces ont été publiées séparément ; nous nous contentons de les annoncer : nous accorderons un peu plus d'attention à celles qui paraissent aujourd'hui pour la première fois.

Les quatre premiers volumes sont consacrés aux pièces de théâtre (*¹⁸). Personne n'ignore le succès constant que M. Murphy a éprouvé dans cette carrière, et il ne faut être que médiocrement versé dans l'histoire du théâtre anglais, pour ne pas connaître ces productions. Les volumes V & VI renferment le journal de *Grays-Inn*. Cet ouvrage périodique parut pour la première fois en 1752, et fut continué pendant deux ans en feuilles hebdomadaires. Dans cette édition, M. Murphy a fait plusieurs heureux changements. D'abord, il a retranché tout ce qui avait rapport à l'histoire du jour, et cette partie ne laisse pas que d'être considérable dans de pareils ouvrages. Il n'en a retenu que ce qu'il fallait pour conserver son premier plan. Le lecteur trouvera dans ce recueil plusieurs essais supérieurement composés, et comprenant presque toutes les parties de la littérature. Formé sur le plan du *Spectateur* et du *Babillard*, on conçoit aisément combien ce genre prête à l'imagination et aux talents d'un homme de génie : aussi, M. Murphy a-t-il parfaitement réussi dans l'imitation de ces grands modèles. Il a su peindre au naturel les mœurs et les ridicules du jour : ses critiques montrent partout un jugement sain et un tact fin, et prouvent les progrès qu'il a fait dans la carrière des belles-lettres, et le succès avec lequel il a cultivé les muses ; tandis que les leçons de morale qu'il introduit si heureusement, montrent son respect pour la religion et les bonnes mœurs. (...)

Une tragédie intitulée *Les sœurs rivales*, termine cette nouvelle édition des œuvres de M. Murphy. Elle était destinée au théâtre, mais elle n'a jamais été représentée, par la raison que nous trouvons détaillée dans la préface.

« En terminant cette tragédie, l'auteur fut saisi de cet enthousiasme qu'inspire si souvent un nouvel ouvrage. Dans ces premiers moments d'ivresse il fit part à un de ses amis du dessein qu'il avait de la donner au théâtre. Mais la satisfaction que lui donna d'abord cette pièce, ne fut pas de longue durée. Ce feu d'imagination, qui, pour ainsi dire, dégénère souvent, chez les auteurs, en délire, en faveur de leurs propres ouvrages, s'éteignit insensiblement, et fit place aux doutes et à la défiance. Dans ce moment d'irrésolution, le respect que l'auteur porte au public, qui a si souvent honoré ses faibles essais, fixa sa timidité. Il ne voulut pas solliciter sa faveur, tandis qu'il doutait s'il pouvait ajouter à ses plaisirs. »

Le sujet de cette pièce est le même que T. Corneille a traité sous le nom d'*Ariane*, et dont les défauts ont été relevés si heureusement par madame de Sévigné. Celle de M. Murphy est d'une toute autre trempe. L'agitation, la véhémence, le conflit des passions sont exprimés

¹⁸ Les pièces contenues dans ces volumes sont : *The Grecian Daughter ; Alzuma ; The Apprentice ; the Upholsterer ; The Old Maid ; the Citizen ; No man's enemy but his own ; Three weeks after marriage ; This way to keep him ; All in the wrong ; The Desert Island ; Know your own mind ; The school for Guardians ; The Choice ; News from Parnassus.*

d'un coloris plus fort que ne le souffre le théâtre français. Et ces scènes de langueurs qui ne servent qu'à affaiblir l'intérêt, et qui dégénèrent quelquefois en style de comédie, en sont bannies avec soi. Nous ne rendrons pas la fable de cette tragédie : elle ne peut être ignorée, et nous paraît, selon l'observation de M. de Voltaire, la plus heureuse de toutes celles qui nous ont été transmises de l'Antiquité. Elle n'a rien perdu de sa valeur dans les mains de M. Murphy.

Nous finirons cet extrait en témoignant à cet aimable auteur le vrai plaisir que nous avons ressenti à la lecture de ses ouvrages. Cook a gravé un portrait très ressemblant de l'auteur pour servir de frontispice à cette édition.

(Monthly review ; British register.)

Juin 1787 : Voyage philosophique d'Angleterre, fait en 1784 et 1785. A Londres, et se trouve à Paris, chez Poinçot, libraire, rue de la Harpe, n°135. 2 vol in 8-vo d'environ 250p. chacun. 1787.

Nous avons tant de voyages et de relations sur l'Angleterre qu'il nous semble que nous n'ayons plus rien à apprendre sur ce pays : mais chaque voyageur, chaque écrivain a des yeux différents, et par conséquent une manière différente de considérer les mêmes objets. Un excellent observateur fera toujours lire avec intérêt ses remarques sur les choses les plus connues ; car il aura su voir ce que le vulgaire n'apercevra jamais. C'est ce qui distingue en général le *Voyage philosophique* dont il est ici question. Le mot de philosophique n'est pas seulement à l'égard de cet ouvrage une espèce d'enseigne comme à beaucoup d'autres livres à la mode. Un des caractères du vrai philosophe est de chercher l'influence du gouvernement d'un peuple sur ses mœurs, sur ses habitudes, sur ses principes : chaque lettre de ce voyage est rédigée dans cet esprit.

La 7^{ème} lettre offre des recherches sur le théâtre anglais : nous croyons devoir les communiquer à nos lecteurs.

« Les ouvrages dramatiques faits avant 1592 étant tombés dans un oubli qui a enveloppé jusqu'à leurs titres, il paraît, dit l'anonyme, que Dryden a eu raison de regarder Shakespeare, qui s'annonça à cette époque, comme le père des muses tragique et comique de l'Angleterre... Il y avait alors à Londres 10 théâtres, 4 nommés maisons privées, et 6 sous le titre de théâtres publics. »

« Deux de ces salles de spectacles étaient permanentes ; les autres changeaient d'emplacement au gré des acteurs, qui dressaient ordinairement leur théâtre dans la cour d'une auberge sous la protection d'un grand seigneur. Les théâtres stables étaient pour l'hiver

dans la maison de Black-Friars, où l'auditoire était en général bien composé, et pour l'été dans une enceinte située au nord de la Tamis, intérieurement circulaire et extérieurement hexagone, partie couverte en roseaux, partie à ciel ouvert, les représentations s'y donnant le jour à 6 sous par place au parterre, et à 12 sous aux loges. L'une et l'autre de ces salles servaient à la même troupe, dont les acteurs qualifiés longtemps du titre de *valets du lord chambellan* prirent en 1603 celui de *valets du roi*. Un orchestre étroit, un parterre garni de bancs, et de loges qu'alors on nommait chambres, composaient ces salles. Indépendamment de ces places, les beaux-esprits et les critiques en trouvaient sur les deux côtés de l'avant-scène, où les valets de théâtre leur apportaient, comme à ceux qui occupaient les loges, des pipes et du tabac. »

« Le théâtre était, comme le plancher des maisons particulières, jonché de roseaux. La toile était un rideau supporté par une tringle de fer, ainsi que celui d'une tribune ou balcon placé au fond du théâtre, sur lequel se débitait la majeure partie des dialogues. Il n'y avait point de coulisses. Inigo Jones, fameux architecte du règne de Charles Ier, offrit à Oxford, pour la représentation d'une farce, la première décoration mouvante connue en Angleterre. Jusque-là toute la mécanique des théâtres se réduisait à une trappe pour les diables, et un fauteuil suspendu pour la descente perpendiculaire et l'ascension de dieu, de la vierge et des saints. Il n'y avait ni coulisse ni changement de décorations. Celui des lieux n'était indiqué que par un écriteau accroché à la muraille du fond, ou par des rideaux qui, tirés, découvraient des acteurs supposés être dans un endroit différent de celui qu'occupaient les derniers acteurs disparus, ou par des meubles qu'on apportait selon l'indication du manuscrit de l'auteur, comme lit de repos pour indiquer une chambre à coucher, des coussins s'il s'agissait de représenter la salle où s'assemblait le sénat romain, etc. C'est d'après cela que sir Philip Sidney écrivant sur le théâtre anglais disait : *tantôt vous voyez trois dames s'y promener en disant qu'elles vont cueillir des fleurs, et voilà le spectateur obligé de croire la scène métamorphosée en jardin ; un moment après, d'autres acteurs viennent dans le même endroit s'exprimer comme s'ils étaient battus par la tempête, et vous devez croire que vous entendez le sifflement des vents, etc.* Au surplus, l'usage était de tendre la scène en noir pour les tragédies, et le théâtre était éclairé par un lustre auquel succédèrent des plaques de bois garnies d'une bobèche en fer blanc, qui ont subsisté jusqu'en 1765, au retour du voyage que le célèbre Garrick fit à Paris ; et depuis ce retour il s'en faut bien encore que les changements dus à cet acteur aient mis les salles de spectacle de Londres sur le pied des nôtres. »

« Le défaut d'unité de lieu et de temps, commun à tous les ouvrages dramatiques anglais, nécessitant quelquefois jusqu'à 25, 30 & 40 changements de décorations dans le

cours de la même pièce, il en résulte que, loin de concourir à l'illusion, elles altèrent l'intérêt en montrant toujours l'histriion sous le masque & le costume du héros au sort duquel la sensibilité allait s'attacher. Un autre défaut, c'est l'insouciance des acteurs sur la vraisemblance des entrées, des sorties, des scènes muettes et des *apartés*, qui sont le dernier degré du ridicule. Lorsqu'un acteur veut se parler à lui-même, les autres le devinent, se retirent obligeamment au fond du théâtre, où ils se promènent, et reviennent quand le monologue ou *l'aparté* est achevé. »

A l'égard du mérite des acteurs, le voyageur ne leur a trouvé de vrai talent que dans les situations où ils ont à peindre les violentes commotions de l'âme.

« Oh ! alors, dit-il, ils ont de plus que les comédiens français, une décomposition de visage & deux ou trois sons qui ajoutent un trait au terrible du geste, de l'attitude et de la voix. Ces sons, imités, je crois, par M. Gluck, sont le cri d'une miséricorde que jette une âme parvenue au dernier période des souffrances. »

Nous ajouterons ici que notre servile imitation de tout ce qui est anglais, a fait passer chez nos acteurs quelque chose de ces violentes commotions de l'âme ; espèce de langage exagéré, plus nécessaire pour les spectateurs, dont le bas peuple fait une grande partie, que pour un auditoire composé de gens d'une éducation supérieure, chez lesquels la sensibilité n'a besoin pour se montrer, que d'un trait, d'un mot pris dans la nature. Baron, Dufrené & Granval, s'ils avaient eu à représenter le rôle de Beverley, ne se seraient point jetés et traînés à terre comme on l'a vu pratiquer parmi nous, & l'intérêt de la scène n'y aurait rien perdu près d'une nation qu'on n'avait point accoutumée à la charge et à la caricature scénique, et qui du temps de ces acteurs célèbres, aurait ri d'une Mérope qui, dans ses douleurs, auraient imaginé, pour les peindre mieux, de déchirer ses vêtements, de s'arracher les cheveux, etc.

L'auteur du voyage est sûrement de notre avis, lorsqu'il dit que Shakespeare n'est vraiment senti ni par les comédiens qui le mutilent, ni par les spectateurs qui souffrent l'abusives prérogatives des acteurs, d'arranger à leur gré, comme ils le sont, la tragédie du roi Lear, dans laquelle on les voit, de leur chef, substituer à un incident naturel et noble une froide intrigue entre Cordélia et le fils du Duc de Gloucester, où l'on voit cette Cordélia que Shakespeare occupait en France à armer les sujets de son époux contre des sœurs ingrates et atroces envers leur père, travestie par les comédiens en vagabonde pastourelle, errer dans les montagnes tout exprès pour y avouer une romanesque tendresse à son amant, qu'elle y rencontre caché sous des haillons de fou mendiant, où l'on aperçoit l'octogénaire Lear au fond d'un cachot, étendu sur la paille du vil scélérat avec sa fille prisonnière comme lui, prêt à périr par les mains d'un bourreau et celles de ses valets, que le roi vieillard, et pouvant à peine se

soutenir, repousse et prive de la vie, enfin où ces scènes décousues et révoltantes et invraisemblables, se terminent par un froid mariage avec son amant.

Dans une autre lettre, l'auteur nous peint le cynisme des spectacles de Londres en parlant d'une pantomime du théâtre de Covent-Garden, intitulée : *Guliver*, où l'on offre aux yeux des spectateurs une maison sur les murs de laquelle est écrit en transparent le mot grossier et indécent *Bagno*, et où l'on va jusqu'à empêcher que l'ignorance ne puisse s'y méprendre, en faisant sortir de cette maison pêle-mêle des créatures en coiffes de nuit, et demi-nues, et des hommes, les uns en robe de chambre, les autres en chemises ; sale et dégoûtant tableau, toujours accueilli par les témoignages les plus bruyants d'une satisfaction générale.

Souvent le voyageur traite des matières plus graves et plus importantes. (...)

(*Journal de Paris, Journal encyclopédique*).

III. Articles des périodiques russes (1750-1793)

III.1. Санктпетербургския ведомости (с 1727г)

№4: В пятницу генваря 12 дня 1750 года. «Из лондона от 26 декабря.»

В полученных недавно из Новой Шотландии письмах от 1 ноября пишут, что там уже 400 домов построено. Но понеже в сих домах все жители, которых там тепер с 16000 человек считается, не могли уместиться, то поставлено великое множество шелашей. Сверх рыбы и дичины дают каждому человеку на день по полутору фунту солонины. Над рыбною ловлею при Шотландских берегах поручено смотрение Графу Галифаксу и кавалеру Едуарду Гавке, откуда прошло Октября 94 судна с рыбою прямо пошли в Италию. Из Портсмута в Гишалнию великое множество штофных и полотняных матеров; они были из Линкольскаго графства и все Католицкой веры, и взяли с собою все инструменты и материалы надлежащие в деланию тонких и широких полотен. Правительство получивши отом ведомость во вторник послало туда указ, чтоб оной корабль одержать, но он уже *за 6 дней* из гавани выехал. Хотя почти во всех наших публичных ведомостях при случае происшедших движениях о выборе в Вестминстере против Французских комедиантов писали, однакож по сие время о сем ничего не писано было в ученых ведомостях называемых Крафтман. Но в последней части оных ведомостей то учинено, где между прочим объявлено следующее: сочинитель тех ведомостей похваливши прежде ревность избирателей Вестминстерских то есть тех,

которых старание основание свое имеет на истинной склонности к народной свободе, говорит: "Такому народу как нашему, изошли Шекеспер, Отвей, Конгрейс и многие другие, которые писали комедии, не потребно ни Французских театров ни их украшений. Ежели наше дворянство, которое к сему завистливому народу ездит, что нибудь похвальное от него сиискать хочет, то должно у него учиться военной науке, фортификации, инженерству, артиллерии и как лучше учреждать войско к баталии. Мы думаем, что ему сим наукам у Французов учиться можно, чтоб оныя при случае употреблять там, где его собственная польза потребует. Сему подражать должно, ибо онов ему чрез нас никакого везчестия принести не имеет."

III.2.Трудолюбивая пчела (1759)

Апрель 1759 года.VIII. «О Неестественности.»

Услышав вопль и выглянув в окошко, увидел я, что несут мертвого во гробе человека, плачевное зрелище и эпилог жизни нашей. Я было хотел размышлять о краткости века человеческого и о вседневных излишних попечениях, которые ни мало толь мало временной жизни не пристойны. Но вдруг сия важная Трагедия в самую смехотворную комедию или паче в игрище претворилась. Первой Актер сея Драмы был мертвой человек, и действовал еще меньше нежели Актеры в Пантомим, потому что он подражая протчим мертвым и движения не имел ; а перьявая Актриса была жена ево, которая илучи за гробом ево пела песню по примеру оперисток, которые так же при гробах любовников своих песни поют, только лиш в прозе и без инструментальной музыки. Содержание сей Арии состояло в том, для чего муж ея умер. Нещастливый муж ! ты умер против воли своей, а ежели бы волею, то б тебя не похоронили ; ты умер против воли, да тебе же еще и пеняют, для чего ты умер. Жена его выла, однако она притворно выла, для того что ни где Каданса не потеряла, что в таком обстоятельстве одна только оперистка зделать может. На Васильевском острове улицы не вымощены, и следственно по окончании зимы всегда бывают грязны, так что не только пройти, но и проехать иногда трудно. Сей мертвой был посадкой человек и старинной фабрики, котораго рода посадския люди перепоясываются кушаками, а жены их носят туфли, или лутче сказать ходят в туфлях, ради того что они туфли носят ногами. Ежели бы не было на ногах печальныя сея вдовицы туфель, а на улице грязи ; я бы еще мог подумать, что жена умершаго песню в страсти поет ; но туфли и грязь все мое сумнение разрешили. У Италианских оперисток, как известно, хвосты по подобию

павлинов длинная ; и ради того когда Актриса повернется, для пажа хвост, висящий с преширокой из обручей составленной юпки, передвигают, а сия Актриса вместо великой юпки великое имела покрывало, называемое фатою, с тою разностью, что фата на голове. Вместо пажей имела она двух помощниц, которыя показывали, будто они поддерживают плачущую или паче поющую вдовицу, хотя она и очень шла бодро. Не позабыла она в безпамятстве своем против самага того окошка, из котораго я на сию смотрел комедию, сыскать место, где ступить посуше, и на всем пути ни ноги не сронила. А что не вышла ни осторожно оную обходя, то всеконечно делала стратсь. Но окончании сего плачевнаго и смешнаго позорища, или лутче сказать, по окончании сея трагикомедии, котораго рода Драм нет и не бывало, пришли мне от сего зрелища на ум те Стихотворцы, которыя следуя единым только правилам, а иногда и единому желанию полсти на Геликон ни мало не входя в страсть, и ни чего тогоЮ что им предлежит не ощущая, пишут только то, что им скажет умствование или невежество, не спрашиваяся с сердцем, или паче не имея удобства подражать естества простоте, что всего писатилю трудняе, кто не имеет особливаго дарования, хотя простота естества издали и легка кажется. Что более притвосствуют, а что более притворствуют, то более завываются, и упообляются сей оплакивающей смерть мужа своего вдовице, которая шед за гробом пела дурацкую песню.А. С.

Июль 1759 года. II. « О чтении романов. »

Романов столько умножилось, что из них можно составить половину библиотеки целаго света. Пользы от них мало, а вреда много. Говорят о них, что они умеряют скуку и сокращают время, то есть: век наш, который и без того краток. Чтение Романов не может назваться препровождением времени; оно погубление времени. Романы писанныя невежами читателей научают притворному и безобразному складу, и отводят от естественнаго, который един только важен и приятен. Мы не худым Романическим, но при просвещении нашем естественным складом, скотския изображения превосходим. Хорошия романы хотя и содержат нечто достойное в себе; однако из Романов в пуд весом, спирту одного фунта не выйдет, и чтением онаго больше употребится времени на бесполезное, нежели на полезное. Я исключая Телемака, Донкишота и еще самое малое число достойных романов. Телемака причисляли к Епическим Поемам, что в предисловии ево и напечатано, а многия сию книгу как Илияду и Енеиду, образцем Епической Поемы поставляют, но что сего смещняе? кроме расположения, Телемак не Поема; нет ни Епической поемы, ни оды, в прозе. А

Донкишот Сатира на романы. Ежели кто скажет, что Романы служат к утешению неученым людям, для того что другия книги им не понятны: ето неправда; ибо и самой высочайшей Математики основания, понятно, написать удобно; хотя то и подлинно, что книг таковых мало видно. Однако много еще книг и без романов осталось, которыя вразумительны и самым неученым людям. Довольно того, чем и просвещаяся можно препровождать время, хотя бы мы и по тысяче лет на свет жили. А.С

Декабр 1759 года. V. « Из Гольберговых писем.»

Вы хотите знать от меня, как самым лучшим образом слово Петиметер пообразить можно. Я сам долгое время в изобретении онаго всеу трудился. И для сего спрашивал я у других копи рья сильнае меня в языке, однако до сего времени ни кто не имел щлепии найти такова слова, которое бы точное тому знаменованье имело. Некоторые думают, что слово Петиметер можно всево сию обняу так выразить : двуновою комар ; ибо почти на одно животное столько много ненаскучить над комар ; но сие слово так же несовершенно, не упоминая того, что комар только летом летает и людей беспокоивает ; напротив того Петиметер во весь год других людей беспокойством мнит, а зимою всего неноснае бывает, ибо в сие время большая часть людей передния больших господ наполняет. А в то же самое время и театральныя действия представляются, где господа Петиметры способнейший случай имеют оказывать свои чудныя свойства. В первом сесте, то есть, в передних больших господ, подают они случай другим людям удивляться их благодарной волности, новомодному платию, размерным выступкам и пр : при чем граиния свои силы употребляют они, показать своим согражданам, что они самый лутчий сок изовлех жителей той земли, и что они и малейшия знаки истребили и отбросили всего тою, что мешанством и водлостию называется. При театральных предствлениях осуждают они все то, что слышат, и все то, чево и не слышат, презирают то все, что другия хвалят, как будто нарочно ради того они сотворены. Сии и другия сему подобныя свойства, которыми Петиметер от других людей отличается, причиняют трудность в изыскании приличнаго слова к изяснению Петиметра. Надлежало бы желать, чтоб толико же трудно было сыскивать и самих Петиметеров сколько трудно сыскивать слова к изяснению их качества : однако таких животных тварей много в запасе, и как думать можно, так род сей никогда не вымрет, покаместь не заляжет дорога между другими городами и Парижем, откуда повседневно великое число рекрутов выежжает ; ибо Париж есть прямое и собственное место, где сии овощи роятся, и куда изовсех земель молодыя люди в великом числе приезжают

снимать образцы об Парижских подлинников, в чем они удивительно щастливы. Впрочем же словл Петиметер в новейния времена известно стало, и как думают, во времена Герцога Мазарина впервые появилось, которой был сын Маршала ** и пожалован был чином Гранметера над Артилерию. А имя Петиметер придавалось молодым придворным людям, которыя одних лет с Герцогом и Гранметером были, и во всех поступках и поведеньях ему подражали. После того придали сие имя всем тем, кои принятым на себя знатным видом и поступками стараются отменять себя от других. И присвоят, себе право разсуждать об остроумных, а особливо о театральных изданиях, и охуждать все, что не на их чистой вкус зделано. Авторы и Актеры принуждены были по тому учреждать свои дела, и для того то Парижския Комедии пришли в толь худое состояние, в котором мы их ныне видим ; ибо сии Петиметеры поставляют себе за честь, уничтожать самыя лутчия Драммы, ни для чево инова как только что старыя разумны люди доброй вкус и красоту в оных находят ; хотя сами нималой способности не имеют подать о том своих разсуждении ; ибо во время представления, глаза их больше к женским ложам нежели к Театру обращаются. В начале имя сие придавали только дворянам молодым : а теперь уже носят оное и мещанския дети, которыя им подражают, и которыя во Франции под именем Петиметеров Тюльерийских известны. Невозможно довольно надивиться, как наши образцы с Парижскими подлинниками сходны, хотя им оное, как думать можно и не без труда досталось ; ибо природа не во всех народах такое действие иметь может как во французах ; чего ради некоторой писатель справедливо говорить : *француз в самой скорости и без труда может Петиметером зделаться ; но другой родившийся не во Франции, не так легко : хотя б и хотел, до тем достигнет.* Бенок в одной из своих бетер весьма смешным образом Петиметера представил, да и по сротедливосии ни какая вещь не может подать ни чего лутчнаго к туте и смеху как сия ; ибо примечено, что сии господчики не только всякого рода дурачествами, какия выдумать можно, наполнены ; но и сие особое имеют они, что члепы свои ломают и коверькают походку, и все действия странным и особливым образом распислагают, а сие у них за особое имеют красоту почитается. Они презирают своих сограждан и смеются их приделовским поступкам, которыя обратно смеются над их Парижским дурачеством. Когда разумным людям, не взначай случается с Петиметером быти где в гостях, так они не могут довольн изясними всех слабостей их ; напротив того и те не оставляют разсуждения, о их грубости и худых поведеньях жизни. В протчем свойство Петиметера состоит в том, что он других нересужается. Он есть как некоторой Французской Стихотворец говорит : животное критикованное,

критикуемое. Питиметер наполнен дурачеством, но старается показывать себя еще глупее нежели в самом деле он. Его поведение учтивости и нахальства смесь. Он говорит много, а ведумает почти никогда. Палепрат говорит : Питиметер есть такая тварь, которая во всем кривому пути следует, для того что протчее подло и помещански. Как Монахи Картезианскаго устава никогда не говорить, так Питиметер говорит безпррывно ; однако изовсево его болтанья наконец выйдет : Ничево ; разве почесть за разговор звук тот, которой он маберкою, перчатками, тростью и комплиментами делает, что так вразумительно, как и стук на улице причиненный его каретою. Так описывают Питиметера, сами Французския разумныя, и все другия писатели. Я упомянул то, что слово сие не может хвалиться, древностию своего протсхождения ; но из того не следует, чтоб люди, которыя им означаются, хотя под другими именами прежде сего на свете не бвли. Цесарь Нерон имел при своем дворе некоторой рол Питиметеров, которыя над Сенекою как над Педантом смеялись ; напротив тово, без сумнеия думать можно, что и Сенека их не щадил насменоством . Когда все сие подробно разсудить, так найдете, что весьма трудно сыскать, равносильное Французкому слову Питиметер. В заключение к обявлю то, что Питиметеры не в всех местах по одному образцу зделанны. Идти гадвия Питиметеры сути справедлиныя и точныя образцы с Парижских подлинников ; так что кругова различия между имине примечают, как между снятаго образца и подличника, других землях, находят между или великую разность. Некоторой новой писатель, между протчим непоминает, как Французския Питиметеры от Аглиских отличны. Французской Питиметер, говорит он, познавается по своему циркулечо вымеренному и уставному убору, по пустым и ни чево незначущим речам, но слабому разсуждению, по многому стуку, по безмоглой голове, которая со всем спустошена и вычи.. от..ею того, что здравым разсуждением называется. Аглиской Питиметер, различается от других, коротким и непудренным париком, плашком на теи, которой он вместо галстуха употребляет, нахальными и подлыми речими, подражанием грубых поступок и подлых нравов. Из сего видно, что Французской Питиметер, походит на обезьяну, а Аглиской может уподоблен быть медведю. Да и по справедливости кажется, что оба с великим трудом домогаются, чтоб их больше между людьми не числили.

Перевел с Дацкаго Иван Борисов.

Декабрь 1759 года. VII. « О копистах. »

Я ни какова не имею невиджимаго имения, и следственно не должно бы мне имети было ни какова с подьячими дела, и подлинно то, что я уже безо всякаго сообщения с сим родом животных, большую половину моего века прожил, радуясь тому, что хотя я деревень и не имею, да и не имею и дела с подьячими; но судьбина моя не допустила меня дожить оставшия мои дни во спокойстве, и быть избавленну от сообщения сих людей, которых едино имя возмущает весь мой дух. Думал ли я когда, возшед на Геликон и услаждаяся потоками Иппокрены, что я еще увижу сии твари, которыя мне толикое подают омерзение, и что они востревожат мое спокойство, и от тебя, возлюбленная Мельпомена! на веке меня отторгнут, и в самое то еще время, в которое Стихотворства жар паче прежнаго сердце мое наполает и мое искусство на самой верх силы моя восходит. Что только видели Афины и видит Париж, и что они по долгом увидели времени, ты ныне то вдруг Россия старанием моим увидела. В то самое время, в которое возник, приведен и в совершенство, в России, Теятр твой, Мельпомена! все я преодолел трудности, все преодолел препятствия. На конец видите вы любезныя мои сограждания, что ни сочинения мои ни Актеры вам стыдна не приносят, и до чего в Германии многими Стихотворцами не достигли, до того я один, и в такое еще время, в которое у нас Науки словесныя только начинаются, и наш язык едва чиститься начал, одним своим пером достугнуть мог. Лейпциг и Париж вы тому свидетели, сколько единой моей Трагедии скорый перевод чести мне зделал! Лейпцигское ученое собрание удостоило меня своим Членом, а в Париже вознесли мое имя в Чужестранном журнале, колико возможно, а я дале еще Драматическими моими очинениями хотел вознестися; но скажу словами Апостола Павла: Дадесе мне пакостник Ангел Сатанин, который мне пакости делает; да не превозношуся. Озобленный мною род подьяческий, которым вся Россия озлобленна, изверг на меня самаго безграматнаго из себя подьячега и самаго скареднаго крючкотворца. Претворился скаред сей в клопа, и вполз на Геликон, ввернулся под одежду Мельпомены, и грызет прекрасное тело ей и сносно, но дух, который сие животное испускает не сносен ей. Страдает Богиня, а клоп забавляется и говорит: Высокопревосходительная, Высокоблагородная и Высокопочтенная Госпожа, Госпожа Богиня! не имелося у меня с вашим Благородием ни какой каришпанденции до 1759 года, Генваря до 6 дня а от того числа, отправляю я при Российском Теятре Прокурорскую должность, и ежели что при одном вышереченном Теятре не в силу указов и Уложения действуется, должен я о том по присяжной моей должности

протестовать и записывать то в Протокол и реестр, чтобы вирши были по силе прав и не могло бы последовать от какойнибудь буквы, какова ущерб казенному, интересу; а ныне мною усмотрено, что обретающиеся при вышеобязанном Театре копеисты ниже Канцеляристы и судебных мест, ни где шпаг не носят; и дабы от Вашего Высокопревосходительства воспоследовала резолюция, чтоб у вышепомянутых копеистов шпаги отобрать, не взирая на то что оное главному рода нашего неприятелю С**** смертно досадно будет; понеже мне того то и хочется; а ежели от Вашего Высококосяительства, милостивой резолюции не воспоследует; так я из под мелогрееи Вашего Высокопревосхдительства не выползу, и скардным духом заражу весь Парнасс, и не только тебя одну, но всех Муз и Аполлона с Парнасса згоню, и оседлав Пегаса как хочу, сам разрезжати на нем буду, и стану делать вирши, Приказным порядком и Канцелярским штилем, на зло тебе, другим Музам и Аполлону. Мельпомена, избавляя себя и Парнасс, исполнила ево прошение. Вся во мне загорелася кровь тогда: прибежал я к Богине, и говорил ей: то ли я заслужил о Богиня, чтобы ты в угождение клопу, не памятуя того что я во весь веке мой проносил тебе жертвы, отняла у меня охоту, прославляя имя твое, увеселяя нашу Монархиню и любезное мое отечество? Ни кто больше не пойдет по стопам моим, когда мне от тебя такое воздаяние. Хотя бы я и не бросил пера из руки моей; но кто списывать будет сочинения мои? Или ты хочеш того, чтобы я и Стихотворец был и копист? а в России мало еще людей; так ни когда путнова кописта я не увижу; ибо всякой писец лутче захочет быть безграмотным Регистратором и грабить, нежели обучаться правописанию и таскаться без шпаги; или Домашния учителя, Домашния Секретари, каммердинеры и повара достойные тех копистов, которых мною обучаются? По чему они подьячия, нижаищая степени, как их благовонный клоп называет? Они, не справок, ни выписок, не пишут. А ежели они подьячия, по тому только что они пишут; так и я подьячий; ибо и я пишу. Подьячий то, кто писати правильно не умеет и берет за плутеки Акциденцию, а они писать умеют и Акциденции не берут, и пишут они не подьяческия, но Драмматическия сочинения. И может ли то статья чтобы у жесточайшаго неприятеля подьяческаго рода, кописты ево сочинении, были подьячия? Мельпомена устремившись от пакостнаго освободиться запаха не отменила своего определения, а я, Аполлоном и всем Парнассом, клялся ей, что доколе ея определение не отметнится, я больше ни чего Драмматическаго писать не стану, и слова своего я не отменю. А.С.

Декабрь 1759 года. VIII. « К несмысленным рифмоторцам. »

Я не знаю кратчайшего способа стати Стихотворцем, как выучивтися грамоте, научиться узнати что чтопа, а его наука самая легкая, и только трех часов времени требует, пачать писать и отдавати в печать. Сей новый и краткий способ уже несколько восприят; но я желая успеха словесным наукам, оный всем охотникам марать бумагу и мучить Типографщиков и Справщика, больше препоругаю, и ободряю молодых людей: Врите друзья мои изо всей силы, а я вам порука, что вы не только самых крайних невеж, но и таковых людей, которых учеными почитают, или паче Стихотворцами, найдете в числе ваших похвалителей! не пишите только Трагедии; ибо в них невежество Автора паче всего открывается, и не уповайте на искусство Актеров, чая получить во вздоре вашем помощь оных какой успех; дурная женщина и в робе дурна, а хорошая и в телогрей хороша. Всего более советую вам в великолепных упражняться Одах; ибо многия читатели, да и сами некоторыя Лирическаия Стихотворцы разсуждаот тако, что ни как не возможно, чтоб была Ода великолепна и ясна: по моему мнению пропади такое великолепие, в котором нет ясности. Многия говорили о Архиепископе Феофране, что проповеди ево не очень хороши, по тому что они просты; что похвальнай естественная простоты, искусством очищенной, и что глупые сих людей, которыя вне естества хитрости ищут? Но когда таких людей много; слагайте несмысленная Виршесплетатели Оды; лиш только темные пишите. А ежели вы хотите последовать искренности моей; имеете способность, и пишите; но зделайте то с первыми сочинениями своими, что зделал я с своими, девять лет писав; бросите все оныя в печь; сие жертвоприношение Аполлону приятнее будет, нежели издание вашего вздора в печати. Язык наш великаго исправления требует, а вы его своими изданиями еще больше портите. Был некогда и я сему подвержен согрешению, которому вы себя подвергаете и слабая стихи выпустил; но я был то зделати несколько принужден, да они же и выпущены как от рабенка, и не от меня, но от Кадетскаго Корпуса напечатаны, для показания только моего ученичества а не Стихотворства, да в то же время и Стихотворцев у нас еще не было и научиться было не у ково. Я будто сквозь дремучий лес сокрывающий от очей моих жилище Муз без проводника проходил, и хотя я много должен Расину, но ево увидел я уже тогда, как вышел из сего леса, и когда уже Парнаскаия гора предявилася взору моему. Но Расин Француз и в Росском языке мне дать наставления не мог. Русским языком и чистотою склада, ни Стихов, ни Прозы, не должен я ни кому кроме себя: да должен я за первыя основания в Русском языке отцу моему, а он тем должен Зейкуму, который выписан был от

государя императора петра великаго в учителя, к господам Нарышкиним, и который после был учителем государя императора петра втораго. Не подумайте вы, что я из ревности вас отвращаю от Стихотворства; вы знаете, что я к тому ни мале ишия не имею причины, и что ущерба чести моей быть не может, когда мои сограждания хорошо Стихи писать будут. Я люблю наш прекрасный язык, и стал бы радоваться ежели бы познав онаго красоту в нем Русския люди больше нынешняго упражнялися и успехи получали, и чтобы не язык но свое нерадение обвиняли: но любя язык Русской, могли я такая похваляти сочинения, которыя ево безобразят? лучше не имети ни каких Писателей нежели имети других. И сие одно нашему языку делает насилие, когда Писатели разносити литер не умеют, о чем может быть им и в мысли не впадало, да и сам я в тончайшее онаго размотрение вшел недавно. Не знаю кому, или лучше не хочу сказать, кому, не показалася литера І. и того же произношения литера И; и для того уставил он новое и странное правило очень часто прменять ея в литеру Е. А то еще и страннее, что многия правилу сему, ни на естестве языка, ни на древних книгах, ни на употреблении основанному следуют, то только в доказательство приемля: *так* сказал *Пиагор*; а Пиагор Московскаго наречения не знает; ибо он родился в деревне такова уезда, где говорят не только крестьяня, но и дворяня очень дурно; а мы Москвитяня должны ли сему правилу повиноваться, хотя бы оно золотыми литерами напечатано было? *Достоин* называется *Достоем*, *Бывший* *Бывшей* и пр: Все которыя в Русском языке сильны, в опровержении сего со мною согласны; не отрава ли такая правила нашему языку? Правописание наше подъячия и так уже со всем испортили. А что свойственно до порчи касается языка; Немцы насыпали в него слов Немецких, Петиметеры Французских, предки наши Татарских, Педанты Латинских, Переводчики Священнаго писания Греческих: опасно, чтобы Киреики не умножили в нем и Польских слов. Немцы склад наш по Немецкой учредили Грамматике. Но что еще больше портит язык наш? худыя Переводчики, худыя Писатели; а паче всего худыя Стихотворцы. А.С.

III.3. Праздное время в пользу употребленное (1759-60)

Первая часть, Январь 1759 : II. « О беседах и книгах. »

Я не знаю, предпочитать ли беседу, чтению такой книги, которая написана с разумом и пользую или нет? Я думаю о приятелях своих, когдаб они могли так хорошо думать, как шутить, то бы я обхождение с ними всегда почитал лучше, нежели разговор

с книгою, которая только для забавы написана. Я обхождением с моими приятелями не только веселюсь и наслаждаюсь; да между тем и сам стараюсь наблюдать все общества добродетели, которыя нужны к сохранению людкости и добрых нравов; а что касается до нынешних бесед, особливо, когда они многолюдны, то я хорошую книгу всегда им предпочту. Сколь мало умешения, сколь мало пользы могут приносить такие беседы, которыя состоят из разных людей, от части смешных, от части глупых, от части самолюбивых! один принуждает нас слушать пустых своих речей по целому часу; другой отягощает слух наш стоном и жалобами о таких делах, которых ни он, ни слушатели переменить не могут. Тот рассказывает с восхищением о птичей и псовой охоте; сей твердит с досадкою как тройка бубновая и корол-крестовой опустошили кошелек ево; иной мучит рассказывая со всеми подробностями о приказных делах; другой хвастует как принят он был хорошо от красавицы; как она с ним разговаривала, хороша ли погода; там спорят о платье, чье лутче; здесь толкуют о цветах, какой с каким приличнее. И ежели еще мало, то покажется какой нибудь хвастун и рассказывая наизусть свою поколеную роспись, хочет, чтоб все удивлялися ему, в разсуждении множества и знатности предков ево

III.4. Полезное увеселение (1760-1762)

На месяц генварь 1760 года. I. « О чтении книг »

Чтение книг есть великая польза роду человеческому, и гораздо большая, нежели все врачеваньи не искусных медиков. О сем можно сумневаться тому, кто книг не читывал; однако великая разность читать, и быть читателем. Не смысленной подьячей с охотой читает книги, которыя писаны без мыслей, купец удивляется, по их наречию, виршам, сочиненным таким же невежею, каков сам он; однако они не читатели.

Сколько есть не искусных сочинителей, гораздо большее число безумных чтецов; но сочинитель, написав дурную книгу, делает безчестие себе, а глупой чтец читая оную, и себе другим вред делает; омраченныя мысли, погрузнув в мраке глупаго сочинения, в двое тупые становятся и не прочистив настоящим образом свету, к познанию прямого содержания хорошей или дурной книги, сообщает свое безумие другому невеже.

Сии то знатоки, или чтецы по просторечию, весьма досадно, что грамоте учены; они пользы иной чрез то не приносят, как только, что от чтения, или лучше сказать, от

не понятности и тупости своей, на конец с ума сойдут или ослепнут. Читать книги много наблюдать надлежит; первое испытать себя: на что я хочу читать? что я хочу читать? и как я буду читать? Ежели стану читать для того, что дома скучно, а гости не едут, то есть, чтоб прогнать как нибудь время, так я советую читать все что захочется, и что попадется, для того, что это для таких людей не опасно; гости приехали, материя из головы уехала, да и век назад не возвратится.

Ежели я стану читать, чтоб пользу получить от выбранной мной книги, то я прежде всего буду думать: что за книгу я читать берусь? как читать ее буду? всякую ли материя толковать, или скорей книгу кончит? но это не похвально для книг хорошаго содержания. Романы для того читают, чтоб искуснее любиться, и часто отмечают красными знаками нежные самыя речи; а философия, нравоучении, книги до наук и художеств касающияся, и тому подобныя, не романы, и их читают не для любовных изречений; для сего должно мне, вникнув в содержание книги, разобрать автора моего, содержание его книги и достоинство онаго.

Но в том моего намерения нет, чтоб подробное дать наставление в чтении книг; на то есть особливия книги и весьма великия, о чем по каталогам справиться можно.

Скажут мне, что в нашем народе не столько еще дошли до наук, чтоб читать важныя и всякия ученые книги; что очень жалко, однако это не оправдание. Есть книги, которыя не самой великой важности, и так легко и внятно писаны, что каждому, кто только человеческой смысл имеет, понимать способно. Все учат детей соих языкам, а больше Францускому. На что это? на толи, чтоб он вертопрашно передо всеми не своим языком не болтать мог, а между тем гнущаясь природным, чужия слова мешал в него, и тем бы так как себя безобразным, не складным и уродливым его делал? так пускай он безумствует; он и книг дурных не читая, на дурную книгу походить, которая ни мысли ни складу не имеет.

Когдаж отец учит сына, чтоб он прочистя разум свой чужестранными книгами, за тем что мы своих не довольно имеем, принес обретенное сокровище в чужих языках в пользу природному, и нетрогая собственной его чистоты, украшал по премеру других приятными изречениями хорошим складом и внятным писанием, то деньги на учение пропали не даром.

Хотя можно обойтись не сочиняя книг, но что надлежит до протчаго например: писать хорошенько письма весьма нужно, чего однако со всем хорошим Францусским изречением немногие смыслят.

Теперь обратясь на прежнюю свою матерю о чтении книг, то сие не меньше сожалетельно, как и то, чтоб Французски говорить, что отцы или сами чужих языков не знаючи или положась на учителей своих, которые и сами на их жалованье положились, что будет им, что прогуливать; дають робенку читать книги не для чего инаго, как чтоб он читал их, а не за то что ничего на разумеет; отец говорит, что он за книги дорого дал, так должно читать их, они полезны. Но пусть робенок начнет разуметь книгу; ему дали Фонтеновы бесны или Мольера: сочинители всех похвал достойные; но что он без предводителя смыслить будет? Есть в Фонтене, а в Мольере и очень много, что писано в закрытом разуме, а иное в издевку людским слабостям; ну ежели он не пойдет сего, ии в место того, чтоб с Мольером смеяться, как сын отца обманывает, сам тому следовать станет?

Я слышал от одной девицы, что она читая Мольера преизрядныя наставления нашла в нем, мать свою обманывать. Не знаю была ли в том ей нужда? но знаю что мать за ученые радовалась когда дочь читала Мольера. вот какия следствия от не искусных учителей происходят, и вот какого неискусным читателей быть! Ежели кто для охоты но без разсуждения читает книгу, тот может из самой полезной много вредных наставлений вычерпать, чему пример помянутая девица. И так всего больше надлежит отцам стараться, чтоб из учителя толковали книги детям для какой пользы они писаны?

А еще больше для всех нужно читать книги умеючи.

На месяц май, 1762 года. I. « О стихотворстве »

Стихотворство приятностию и живостию изображении, умягает строгость наставлений, которья без сих украшений, были бы многим несносны и отзратительны.

Главнейшее старание стихотворства, было всегда исправление нравов^(*19) и для достоверности в том, надлежит только разсудить особлиное намерение всякаго стихотворнаго сочинения. Эпическая поэма стренится дать нам полезныя наставления скрытыя под аллегориею важнаго и героическаго действия. Ода прославляет дела великих людей и побеждает других им последовать. Трагедия внушает в нас омерзение в беззаконию в разсуждении плачевных сдествии, кои оно влечет за собою, и почтение к добродетели в разсуждении справлевых похал и награждений ей последующих.

¹⁹ (*) Rollin, Histoire ancienne, Tome XII

Комедия и сатир, исправляют нас увеселяя, и ведут непримиримую в ?ну с пороками и смешными обыкновешами. [...]

III.5. Собрание лучших сочинений (1762)

Часть первая: на месяцы Генварь, Февраль и март 1762 года : « Переведено из Зрителя, французского сочинения, господина Мариво »

[Nous donnons le texte original du Spectateur français de Marivaux, Sixième feuille, 27 avril 1722. La traduction est littérale, sans modifications notables.]

Je m'amusais l'autre jour dans la boutique d'un libraire, à regarder des livres; il y vint un homme âgé, qui, à la mine, me parut homme d'esprit grave; il demanda au libraire, mais d'un air de bon connaisseur, s'il n'avait rien de nouveau. J'ai le Spectateur, lui répondit le libraire. Là-dessus, mon homme mit la main sur un gros livre, dont la reliure était neuve, et lui dit: Est-ce cela? Non, monsieur, reprit le libraire, le Spectateur ne paraît que par feuille, et le voilà. Fi! repartit l'autre, que voulez-vous qu'on fasse de ces feuilles-là? Cela ne peut être rempli que de fadaises, et vous êtes bien de loisir, d'imprimer de pareilles choses.

L'avez-vous lu, ce Spectateur? lui dit le libraire. Moi! le lire, répondit-il; non, je ne lis que du bon, du raisonnable, de l'instructif, et ce qu'il me faut n'est pas dans vos feuilles. Ce ne sont ordinairement que de petits ouvrages de jeunes gens qui ont quelque vivacité d'écolier, quelques saillies plus étourdies que brillantes, et qui prennent les mauvaises contorsions de leur esprit pour des façons de penser légères, délicates et cavalières. Je n'en veux point, mon cher; je ne suis point curieux d'originalités puérides.

En effet, je suis du sentiment de Monsieur, dis-je alors, en me mêlant de la conversation; il parle en homme sensé. Pures bagatelles que des feuilles! La raison, le bon sens et la finesse peuvent-ils se trouver dans si peu de papier? Ne faut-il pas un vaste terrain pour les contenir? Un bon esprit s'avisait-il jamais de penser et d'écrire autrement qu'en gros volumes? Jugez de quel poids peuvent être des idées enfermées dans une feuille d'impression que vous allez soulever d'un souffle! Et quand même elles seraient raisonnables, ces idées, est-il de la dignité d'un personnage de cinquante ans, par exemple, de lire une feuille volante, un colifichet? Cela le travestit en petit jeune homme, et déshonore sa gravité; il déroge. Non, à cet âge-là, tout savant, tout homme d'esprit ne doit ouvrir que des in-folio, de gros tomes respectables par leur pesanteur, et qui, lorsqu'il les lit, le mettent en posture décente; de sorte qu'à la vue du titre seul, et retournant chaque feuillet du gros livre, il puisse se dire familièrement en lui-même:

Voilà ce qu'il faut à un homme aussi sérieux que moi, et d'une aussi profonde réflexion. Là-dessus il se sent comme entouré d'une solitude philosophique, dans laquelle il goûte en paix le plaisir de penser qu'il se nourrit d'aliments spirituels, dont le goût n'appartient qu'aux raisons graves. Eh bien, monsieur, qu'en dites-vous? N'est-ce pas là votre pensée?

Ce discours surprit un peu mon homme. Il ne savait s'il devait se fâcher ou se taire; je ne lui donnai pas le temps de se déterminer. Monsieur, lui dis-je encore, en lui présentant un assez gros livre que je tenais, voici un Traité de Morale. Le volume n'est pas extrêmement gros, et à la rigueur on pourrait le chicaner sur la médiocrité de sa forme; mais je vous conseille pourtant de lui faire grâce en faveur de sa matière; c'est de la morale, et de la morale déterminée, toute crue. Malepeste! vous voyez bien que cela fait une lecture importante, et digne du flegme d'un homme sensé; peut-être même la trouverez-vous ennuyeuse, et tant mieux! A notre âge, il est beau de soutenir l'ennui que peut donner une matière naturellement froide, sérieuse, sans art, et scrupuleusement conservée dans son caractère. Si l'on avait du plaisir à la lire, cela gâterait tout. Voilà une plaisante morale que celle qui instruit agréablement! Tout le monde peut s'instruire à ce prix-là, ce n'est pas là de quoi l'homme raisonnable doit être avide; ce n'est pas tant l'utile qu'il lui faut, que l'honneur d'agir en homme capable de se fatiguer pour chercher cet utile, et la vaste sécheresse d'un gros livre fait justement son affaire.

Chacun a son goût, et je vois bien que vous n'êtes pas du mien, me dit alors le personnage qui se retira mécontent et décontenancé.

(Перевел Граф Артемей Воронцов)

Часть 3: на месяцы Июль, Август и сентябрь : «N° VIII. Господина ярта рассуждение о действии и существе стихотворца "

Стихотворство есть столь известная наука, и писано о ней столь много, что может быть содержание о сей материи почтут одним только повторением того, что древние и новейшие о сем писали, и будут думать, что служит оное ни к чему другому, как в умножению наших книг, а не познания. Но со всем тем, сия материя изображена еще несовершенно, и между велеким число ученых описаний, которыя изданы в сем веке, не находится может быть ниодного, которое бы определяло точно существенность стихотворства.

Естьли сказать, что Поэзия есть подражание природы, чрез различение предметы, которые она изображает; удовольствие слуха, чрез согласие языка того, на котором

говорит, и во буждение к добродетели чрез великия дела, которыя она прославляет: то сим изясняются только главнейшия ся свойства, а понятие о ней самой еще не происходит; словом сказать, чрез сие изявляется одно средство к ея совершенству, но не основывается ея существенность.

Некоторые утверждают, что стихотворство состоит в естественности, а другие почитают оное в преестественности. Первые утверждали, что естественность есть натуральное основание и способность быть стихотворцем. Но сие основание и сия способность есть еще скрытыя свойства, чем затмилъ ученость и науку остества. Стихотворство требует великаго труда. Славные Пииты делали стихи не иначе, как с великим трудом. Доброй успех в оных не содержит в себе ничего яснаго т вразумительнаго. Каким же образом знать, что есть стихотворство, когда не имеет понятия о естественности, которая оное производит?

Другие думали, что состоит оно в чрезмерном движении души, в некотором роде божественнаго восхищения; словом сказать, в преестественности. Они думали, что стихотворцы, как Сивиллы, должны иметь вдохновение. Но сие собственно весьма не многим стихотворцам. Нет со всем сравнения между жестокими движениями стремительной силы воображения, и между непринужденною остротою вымысла; между составляющим сметное в басни, и между другими родами, кои требуют слабаго движения.

Но какой огонь вселила натура в стихотворческой дух? какое-то внутреннее существо, которое жар и ясность, чем оно наполнено, возбуждает в сердцах тех, кои читают их стихотворения?

Гораций говорит, и все, кои писали о Поэзии, повторяют, что стихотворец должен быть тронуть сердца других. Не довольно того, чтоб стихотворение было прекрасно, но оно должно обладать движением душ наших. Сии суть существенныя предписания: но ученые смешали с теми предписаниями, кои меньше имеют важности. Никто из них не вывел еще отсюда существеннаго основания стихотворства, и никто не употреблял онаго во всех родах.

Из сих во всех стихотворствах, рассеянных правил, вывожу я понятие о Поэзии. Я говорю с начала, что она столь высокая наука, которая чрез согласной язык представляет нам предметы, возбуждающие в нас страсти.

Но чтоб о том еще яснейшее имет понятие: то должно существо, из чего состоит, различить от действия которое она производит. Должно рассуждать о ней в душах стихотворцев которые говорят ее языком, и в душах тех, кои оное слушают. В первых есть чувствие существа Поэзии а в других есть оной действие: то есть, стихотворцы должны родиться о таком духом, который способен иметь те страсти, кои они хотят изобразить, и того не представлять, в какой бы то роде стихотворства ни было, что не может возбудить страсти.

Я оставляю Физикам, в нежности мысленных действий, в скором движении жизненных духов, в живости и жару крови, в умеренном воздухе, изыскивать естественныя причины страстей. Но какия бы то причины ни были, действие оных есть всегда равное. Мы приносим с собою в свете семя тех страстей, которым натура во всю жизнь нашу, нас подвергает.

Сие семя умалывается не чувствительнее, чем более достигаем мы совершенных лет и разума. Стихотворцы, [и] крепчайшее чувство, и жесточайшия движения перед другими имеют, [бывают способны к живейшим [страстям]]. Когда жар юности не дозволяет им, скрывать оной внутри своего сердца, то желают они оказать оной [?]. Проза становится для них слаба, [они] начинают стихи, как скоро выходят из колыбели, что господин Вольтер, преславной стихотворец, об[.]вил о себе сам.

Молодой стихотворец не всегда знает те роды страстей, которые принес он на свете с собою. Часто не навести ему те роды стихотворения, к выражению коих, он более всех способен. Великий Корнелий, не прежде поверил, что он стихотворец, как некоторая красота, которую он был пленен, привлекла его к стихам. Расин обманулся с начала, вступив в следы Корнелия, и упражняясь в том роде трагических сочинений, к которым естество не вселило в него способности. Квинолт бросил долгое время около Парнасса, не нашед пути, которой возвел его на высочайшую степень; он стал из самых худых Комических стихотворцев, преславным Лириком.

Когда стихотворец испытал сам себя, и узнал, к которому роду стихотворений, он способен: то посвящает себя оному с удовольствием, коего прежде не чувствовал. Самые скучнейшие труды ничего уже ему не стоят. Они награждаются тем удовольствием, что возбуждает он сам в себе страсти, приводит сердце в движение,

причиняет себе нежность, радость и безпойство, и наслаждается в первой раз движениями, кои готовит своим читателям.

Сие все исполняет натура: она так сказать, не производит стихотворца; ибо стихотворство есть человеческое изобретение, но она подает им чувство, которое составляет стихотворца.

Нет из них ниодного, которой бы не рожден был с царствующею страстию: сие различается по естественности, с которою она выражается. Язык сердца есть первоначальный. Всякой стихотворец, которой описывает его свойство, ему и отдается; и все великие люди изобразили себя в своих стихотворениях.

Естьли истинной христианин имеет дарование писать стихи, то пишет он о благочестии с ревностию и почтением, возвышающим дух. Нежной стихотворец изображает любовь, любви достойным красками. Безбожной стихотворец, льстит злобе человеческих сердец. Стихотворец, которой имеет благородныя чувства, являет оныя во всех своих сочинениях. Изображения его, достоинство и Герой его, возвышают добродетель.

Когда некоторые стихотворцы имели только слабыя чувства к благочестию, а в одах или других родах духовных стихотворений, имели похвальной успех: то можно сказать, что они на чужой земле работали. Они прелагали в стихи псалмы, и похвальныя песни Пророков. Когда же были стихотворцы, кои стихи слагали нежно, а жизнь имели неподвластную нежной страсти: то конечно равным образом чувствовали и они движение. Страсти их находились в сердце, и они удерживали оныя для своих стихотворений. Когдаж другие не ..дейское имели сердце, но писали язвительно: то тщетное они прилагали старание казаться злобными. Словом сказать, стихотворцы, кои не имели благородных и добродетельных чувствих, не оказывали никогда истинных чувствии в своих стихотворениях. Они изображали такия, которыя им не надлежали: может быть они только украшали их, а оныя были малыя и производныя.

Собственно сказать, нет других стихотворцов, кроме тех, кои доказали разум свой, как Корнелий; нежность, как Расин; шутку, как Фонтен; ненависть к смешному, как Молиер; вкус в удовольствии, как Шапелен и Шолье. Все стихотворцы, коих духа не возможно узнать из их сочинений, суть невольные подражатели и холодные рифмотворцы.

Между тем не довольно непосредственно для природы, чтоб действовать самой собою в стихотворцах. Она хочет еще, чтоб они учили ее из писателей, которые ее узнали. Она восхищает тайно стихотворцев, приводить в движение их страсти чрез чтение Пиит, Живописцов, Философов, Историков, кои представляли оныя. Она отворяет им глаза взирать на свет, на сие пространное позорище, где играют столь многие роли, где принимают они столь многие виды; на сие почти обновляющееся изображение, с котораго новые и первоначальные снимать можно рисунки. Со всем тем, она поощряет из учиться движению сердец, почерпать из сего плодоносного источника, основывать причины, изяснять побуждение человеческих страстей, и о том по собственному опыту и чувству, рассуждать. Сердце их, устроенное естеством, просвещенное прилежанием, побужденное рассуждением, тотчас воспламеняется. И сей-то есть огонь, пылающей в груди стихотворца, чрез которой становятся явными все сии живыя выражения, все украшенныя речи, все одушевленныя свойства, с которыми велит он говорить и поступать своим Героям.

Молиер рожден был с сим остроумным удовольствием, которое получил он от смешных пороков тех, кои жили в его время. Он зделал то чрез всегдашнее с ними обхождение, и чрез чтение Аристофана, Плавта и Теренция, еще живее.

Боало (...)

Нежнейшия чувства Расина, возбуждаемы были весьма чтением Греческих стихотворцев, и духовных писателей. Он не мог начать их читать, чтоб не прийти в восхищение, которым обладать он уже не был в состоянии. Их пышныя писания, были искры падающия на его сердце, и воспламеняющия оное. Он должен за Андромаху и Федру Еврипиду, а за Есфирь и Аталию Пророкам.

Прежде, нежели изобразил Корнелий гордость Гишпанцов, и величество римлян столь благородным образом, что тем более всех прославился, читал он Гишпанских и Латинских стизотворцев. Он знал на память их Пиит, а особливо Лукана и Сенеку, и оттуда получил он свою силу и искусство. Великие люди распространяют как сердце свое, так и разум, и умножают как чувства, так и познание.

Не должен ли стихотворец родиться со всеми страстями, которыя он представляет? Должен ли писать вдруг Корнелий Цесаря и Полиекта, а Расин Митридата, Нерона и Британика? Конечно нет. Дух великих стихотворцев имеет свои границы. Но между

тем должны они иметь всеобщую чувствительность, или лучше сказать склоняющуюся душу, которая от всех предметов, происходящих от их силы воображения, получает некоторое действие. Если же они не способны возвысить себя к великим добродетелям, или спуститься к мерским порокам кои им представлять надлежит: то по крайней мере должны они наполнены быть некоторым почтением к одним, а омерзением к другим. Корнеилий не имел духа Корнелии: но удивление, которое сей великий стихотворец имеет всегда к геройской добродетели, представило ему великолепныя краски, коими изобразил он сию Римлянку. Расин не имел сердца Нарцисса: но омерзение, которое имел он к преступлениям, привлекло его к тем ужасным описаниям, которыми представил он нам сего злодея Нерону.

III.6. Доброе Намерение (1764)

Генварь 1764 года. « Г. зпектатор! »

Лить только взгляну на любезную мою супругу, то не перестаю завидовать благополучию господина Рогера де Коверлей, который имеет у себя такого вернаго, как ты, приятеля, которому, он без закрытия может сообщить всю жестокость и злость своей сожельницы. Я разныя снискивал средства быть тебе другом и не однократно желал видеть тебя в моем женоу, но нещастие сопротивляющееся моему желанию в том мне и поныне есть препятствием. И так позволь мне хотя чрез сие письмо уведомить тебя о теперишнем моем состоянии. Будь известен, что я человек сложения к любви склоннаго, и имею жену, которая будто как моя госпожа, начальствует надо мною. Не больше месяца прошло после нашего с нею бракосочетания, когда она усмотрела во мне некия ей противности, которых я избегать всячески старался, желая ей угодить. Хотел я имети в один день на биржу, она стала между мною и дверьми, просила меня с лицемерными слезами, дабы я сие намерение оставил, нобызала мои руки предстувляя, что расстаться со мною не может, и что я ей дороже всего света; по чему я остался дома. После сего мало по малу начал я и по неволе сидеть в своих покоях, отказывать всем приятелям, и жизнь препровождать политическаго колодника. Я ни писать писем, ни присланных распечатывать не мог без нея: слуги мои сожалели о моем состоянии, да и я всякая выдумывал средства к низвержению с себя то (..) тяжелаго ига. В середине сего моего самопроизвольнаго беднаго состояния, один из моих и ея знакомцов, которой посещал нас часто, [ибо пел искусно] сыскал путь к освобождению меня от сего рабства. Жена моя музыку любила чрезвычайно, хотя в ней

толку и не знала: он пошел к славному музыканту, просил его с учтивостию, следующее Цицероново мнение положить на ноты, по вкусу Италянскому: *Тот ли живет, как господин, которым жена его владеет? Которому законы предписывает, предлагает, приказывает, запрещает что захочет? Которой ни в чем противиться, ни в чем отказать не смеет? Требуется ли чего? Дай. Зовут ли? ... поди. Выгоняет ли? Беги вон без памяти. Грозит ли? Трясись.* Песня сия и ея тон столько понравились моей обладательнице, что она не однократно и сама пела, а между тем всегда на меня смотрела. Я, чтоб ей понравиться, хотя и нималой способности не имел к пению; однако не однократно и с одышкою повторял сии слова: *которой ни в чем противиться, ни в чем отказать не смеет.* Видя она мою склонность к Италианской музыке, хвалила меня чрезмерно, и хотела познакомить со многими Италианцами, чему я был очень рад. Теперь Г. Спектатор, я думаю, что мы новую с нею жизнь начнем, как то и действительно начали. Я теперь каждое утро, прочитав твои сочинения, ежжу куда мне за благо разсудится. Когда поспею к обеду, хорошо; а ежели не так: то моя любезная и без меня покушает. Хожу гулять с моими приятелями, знаюсь с сродственниками, и словом сказать, стал теперь вольной господин. Она так же ездит с своими приятелями в оперу, маскарады и комедии без меня почти всякую ночь, чему я и не ревную, опасаясь опять ея плену.

Июнь 1764 года. «Письмо к приятелю, где объявляется, что часто люди непристойныя свои поступки называют своим званием и должностию.»

Государь мой!

Всегда мне нравится трагедия Генрика четвертаго, а больше первая оная часть, где Господин Жан Фальстафф, научив прежде молодого Принца всякому безчинству и злу, желает потом ему исправиться, говоря так с важным и разсудительным видом; о! Когдаб то место знать, где сыскать возможно было доброе имя. Но после сего по нещастию случилось, что он в скорости ввергнул опять себя в пороки, и был некогда уличен в грабительстве, в чем он хотя извинится, в том же действии, называет оно его званием: что мне нужды Гал, говорит он, сие мое есть звание, Гал что за грех и что за бещестие человеку исполнять свою должность!

Как скоро я ни увижу сии слова, так не престаю думать, что естли мы подробно разсмотрим все человеческое состояние, то весьма ясно увидим, что многие люди часто непристойныя свои поступки называют своим званием и должностию, и часто воры без

наказания и стыда воруют. Все сие не трудно доказать и все ясно усмотреть можем из следующего:

Тиранн, которой желая удовольсывать свою гордость, опустошает многие города, разоряет пространные народы, опровергает сильныя владения, и посвящает миллион жизней своих подданных ненасытному своему желанию к славе, славным, храбрым и непобедимым Государем называется. Раззорение есть его звание и он исполняет свою должность.

Притворной покровитель, которой любит всегда окружен быть множеством просителей, удостоивает всех последующих ему веселаго взгляду, и измену покупает обещаниями, которой взяв беднаго за-руку обещает ему сево дни свое покровительство, а завтра говорит, что он его никогда не видал; почитается за честнаго человека; и обман его есть звание.

Духовой человек, которой подтверждает те церковные артикулы, которым сам не верит, которой не радит о делах, но надеется на свою веру и не любит Бога, уверен будучи о его благодати; а всех его учению не следующих предает проклятию, подлинно есть православно исповедания, и исполняет свое звание.

Стряпчей, которой из правды делает неправду и из лжи справедливость, которой защищает обидчика противу обидевшаго и в погибель ввергает беднаго; за славнаго мужа в свет почитается и имеет дружество с честными людьми; а ложь его есть звание и он исполняет свою должность.

Лекарь, которой посещает одного больнаго три раза в день ведая точно, что он отправится на том свет от его рук, которой не хочет подать помощи нищему, и больше рецепты пишет для пользы аптекаря а не больнаго: есть честной лекарь, и исполняет точно свою должность.

Купец, которой всякаго по своей честности уверяет, что он не обманывает никого, и что он вещь сию отдает за безценок, а сам продает все несправедливою ценою, есть доброй человек, и исполняет свою должность.

Язычник, которой старается всякаго вернаго отторгнуть от церкви, внедривает в сердца сынов Божиих злыя мысли, есть участник правды и исполняет свою должность.

Автор, которой желая скоряе распродать свои сочинения, перестает писать полезныя и нужныя отечеству книги, и начинает разлычния сказки, и не справедливыя истории, которыя повреждают сердца молодых людей, есть писатель великаго духа и трудится в исполнении своая должности.

Но естли, государ мой, и вообще разсудим о всех характерах, то и видим, что люди всякаго звания худыя свои поступки всегда прикрывают честностию извинясь иногда местом, а иногда и должностию: н.п. игрок, обманывая в картах, кричит в том мой интерес, я тем живу, сия моя должность, сие мое званием. Роскошной человек котороц утопает в пороках, также защищает себя должностию. Приятель лицемер извиняется часто своим званием. Управитель, которой обманывает ежедневно своего господина в счету, калюшник, которой ворует у него вино из погребов, слуга, которой во время его отлучки, носит его платье, садовник, которой покрав из его саду, продает овощи на рынке, и прочие слуги, которые стараются всегда и всякими способами обмануть своих господ, похитить тайным и хитрым образом их имение и раззорить их дома, все кричат единогласно: мы к тому приставлены, и должность наша от нас того требует, как, звание наше велит так и поступаем.

Старинное сие нравоучение и давно у всех затверженное в памяти: честность есть первая политика для пользы во всех делах, весьма может быть названо несправедливым. Ибо хотя внешней вид тавовья честности, того только, кто лицемерить в свете научился, может несколько вспомогать интересам; однако, что надлежит до тех людей, которык честность свою самым делом оказывают, такие часто не пользу себе чрез то, но вред получают. Я советую всякаго звания людям в крайней нужде, и то весьма осторожно и редко быть честными людьми для одной только политики, а приказываю больше всякому действиями своими оказывать честность, каковая честность зделает их благополучнейшими, приятнейшими и любезнейшими обществу человеческому, оных лицемеров политиков. Ваш покорный слуга Жан Критик. Переведено из Аглискаго журнала.

III.7. И то и сию (1769)

Январь, третия неделя.

Государыня моя Госпожа Всякая Всячина! Не погневайся на меня, что я наименую тебя родною моею сестрою и сестрою еще большею или старшею, для того что прежде ты вышла на свет из природныя утробы, и прошу в том узвинения, что я причитаюсь к тебе радною. Ты родилась на Парнассе да и я передалику оттуда, тебя производила Муза, да и меня, я думаю, тоже: следовательно близки мы так друг к другу, как солнце к огню, которые греют и ховещают, и ежели люди пренебрегать их станут, то они

вредны, а ежели с рачением присматривают за ними, то больше всего на свете полезны.

Юль, Двадцатьшестая неделя.

Многие из нас привыкли употреблять иностранные слова в разговорах, и есть между тем такие, которые, не смысля их силы ни знаменья, употребляют совсем не к стате, того для намерен я несколько оных изяснить, не для той причины, чтобы они остались в русском языке, но доказать тем, что они не наши, и что напрасно стараются оные вводить ; ибо наш язык и без оных преизобилен, а поставлю я их так точно, как у нас оные выговариваются. (...)

Юль, Двадцатьседьмая неделя.

Трагедия. Печальное позорище.

Юль, Двадцатьосьмая неделя.

Господин сочинитель и Того и Сего !

Вы, я думаю, извините меня великодушно, что я, не будучи вам знаком, осмелился к вам адресоваться. Несколько дней разсуждал я, у котораго бы из сочинителей испросить позволение к переписке ? в таком намерении, что естли в праздное время случится попасться такой мысли, которая ползу или удовольствие обществу принести может, не пропустить напрасно. Не познав же склонности искать знакомства казалось мне делом безразсудным ; для чего прошедшую неделю собрав все листки еженедельно издаваемые и ежемесячно обещанные, и прилагал всевозможное старание по свойству сочинений, составить хотя малое понятие о качествах сочинителей наших. Признаюсь вам чистосердечно, что прежде нежели прочол сочинение каждого, не на вас упал мой жребий. Древность почитать всем нам свойственно ; почему Всякая Всячина, как праматерь, овладела было моим желанием, но забыл, что старость имеет свои слабости, и что с уменьшением телесных сил, ослабевают вместе и душевныя дарования. Приведя сие на мысль, разсудил я прежде прочесть последний листок ее сочинений. Но как я удивился увидя ее начинающею учиться лягушачья языка ! с крайним сожалением сердца познав сие ея состояние, Боже мой ! сказал я тогда с внутренним соболезнаванием : вот как тебе угодно было в свет произвести человека. Чрез несколько лет и я Всякой Всячине подобен буду, потерявши то, что украшает человечество, возненавижу может быть и я так же людей, как она

возненавидела, и буду стараться искать тех совершенстве в презренных тварях, которые тебе угодно было дать избраннейшей. Сего уже довольно было переменить мое намерение, и от старости ослабевающий разум оставить в покое.

Потом попало мне в руки сочинение Господина Трутня. Сей человек показался мне, что он объявил себя неприятелем всего рода человеческого. Тут кроме язвительных браней и ругательства, я не нашел ничего доброва ; для чего послал я к одному моему приятелю попросить еще несколько листов ево же журнала : но что я увидел ? тут грубость и злонравие в наивысочайшем блистали совершенстве ; ево ведомости соплетены были из ругательства и поношения ближним, и естлиб ему верить, то бы надлежало возиметь совершенное от всех людей отвращение ; но я подумал, что и он человек же, и что может быть пороки, которыми язвит других, ему еще более всех свойственны ; и как он описал себя весьма праздным, то сие наипаче утвердило меня в сем мнении, поколику праздность есть кормилица пороков, в нежных которой объятиях созревают сии благословенные плоды весьма поспешней, нежели под тертнием трудолюбия ; то сие разсуждение принудило меня возиметь противное мыслям его о нем заключение. Будучи же всегдашний друг общества, в числе которых полагая и самого себя, не даться других поношением. Адская почта, хотя наименованием своим меня и не устрашает ; но как она весьма нова и имеет некоторые еще не вразумительные намерения, почему о ней ни какова заключения сделать не возможно ; притом же я с самага младенчества к духам адским толикое получил омерзение, что не только переписки с ними, но и получение писем чрез курьера сего рода, мне не нравится ; и для того ее оставляю.

Наконец читая издание ваше, удовольствовал мое желание. Оно показалось мне самым невинным упражнением, приносящим иногда ползу, иногда увеселение. Я не приметил в нем ни грубости ни невежества, ни так же язвительной критики. Сие привело меня возиметь к вам особое почтение и просить позволения о переписке с вами, хотя вам переписка с не ученым и не принесет великой славы, но вы можете из сего составить некоторую себе честь, подавши способ разсуждать человеку, исправляя его погрешности ; а наипаче умножите возимевшее к вам почтение.

Искренняго Вашего слуга. Д.П.

Сентябрь, Тридесятьшестая неделя.

РАЗГОВОРЫ МЕРТВЫХ

РАЗГОВОР I

Меркурий, Харонь и Злоязычник.

Хар : Кого ты ведешь ко мне Меркурий ?

Мер : Тен одного из сочинителей, или лучше сказать из несносных вралей нынешних веков. Сей человек был на свете злоязычником, всякой час вознамеривался он поносить целой свет, но имея весьма мелкое понятие, злословил толко людей знакомых, и чье только что узнавал он имя, тово уже и ругать был в состоянии.

Хар : Да имел ли он сам за собою какие нибудь пороки ?

Мер : Очень великие : он был весьма мало учон, но заносчив ; глуп, но высокомерен ; беден, но горд ; подл, но с лишком тщеславен.

Хар : А где он родился ?

Мер : По мнению ево никто не знает, однако всем известно.

Хар : Как ево зовут ?

Мер : Многими именами, ибо при рождении каждого месяца переменял он имя свое и прозванье, и от тово называют его ныне Повсюдов.

Хар : Каким образом он людей злословил ?

Мер : Под именем Сатиры.

Хар : А разве Сатира не служит поношением человеку ?

Мер : Никак, в Сатире описываются такие пороки, которые сродны по большей части многим людям. Надобно весьма остерегаться, чтоб, делая тому примеры, не указать на тово человека, котораго вознамеришься описать пороки. Слог ее должен быть прост, волен, короток и язвителен, и больше всего сочинитель оной должен показывать в ней всю свою кротость, иметь совершенное познание человеческих свойств, играть весьма приятно словами, исправлять человеческие нравы, и научать их доброму в шутках.

Хар : Следовал ли он сему правилу ?

Мер : Отнюд нет : да он ево и не смыслил.

Хар : А когда не смыслил, так извинить его можно.

Мер : Конечно я его в том извиняю, но в другом он извинения недостоен.

Хар : В чем же еще ?

Мер : Все великие люди и великие Стихотворцы казались ему малы : один по ево мнению, был неискусен, другой со всем незнающ третей не имел к тому дару, а четвертой противу сил своих упражнялся в науках, иной казался для него несносен, а другой представлялся ему вралем, некоторый неученым стихотворцом, а многие невежами. Никого не выбирал он себе предводителем, почитая себя всех умнее, следовал пустой своей голове и испорченному мозгу. Приводил в доказательство своих

бредней таких авторов, о которых целой свет никогда не слыхивал, и именовал их так дико, что и одно название довольно было удобно произвести в людях охоту плевать на их издания и на подражателя оным. На разумных и ученых людей никогда он не полагался, и в примечаниях всеми силами желал их умалить, представляя их ошибки своими неясными доказательствами, их во всем порочил ; но сам ничево не утверждал потому, что он не смыслил ; а когда и хотел показать свое знание, то и тогда говорил : *Я де думаю...* А когда такой маловажной человек думает, то я сомневаюсь, чтоб великие люди приняли то за правду.

Хар : Удивительно мне, Меркурий, откуда ты имеешь такое известие, и описываешь состояние сего человека весьма основательно.

Мер : Это происходит от того, что половина города жалуются на его злоречие, старые и молодые, женатые и холостые, мужеской пол и женской ; ибо он никою не щадил, злословил и лгал, ругал и поносил всех без разбору и всякаго чина людей.

Хар : Когда же он таков, то я посажу его в греблю, на том свете, видно, его не унимали, и так все его злоречивые соки выдут у него потом, покамест переживает он через Озеро, а переехав туда, отдам я его прямо богиням мщения по причине той, что он суда Миноева недостоем.

Мер : Однако Харон, переехав туда напой ты его водою из реки забвения, что бы он забыв свою злость, уведомил тебя прямо, какую он имел причину ругать всякаго без разбору.

Хар : Очень хорошо : прощай Меркурий, мы уже поехали.

Злая : Я не имею жажды и не хочу пить из этой реки, начто ты меня насильно напоить хочешь ?

Хар : Для того, что бы ты пришел в забвение, и рассказал мне всю правду. Натом свете люди поступают нетак, когда хотят выведать истину у спящего человека, хватаются за большой у ноги палец в то время, когда он грезить начинает, и держась за оной, спрашивают у него обовсем, а сонной без всякаго коварства рассказывает свое и других похождение, а здесь пьют воду из реки забвения. Пей, а когда нетак то я веслом тебя принужу.

Злая : Изрядно, я буду пишь... Да чтож это такое, не успел я хлебнуть трех раз, и захотел уже спать.

Хар : Так надобно, ложись на этом камне. Кто ты таков ?

Злая : Я украинец и произошел от niskих тамошних людей.

Хар : Для чевож ты на том свете не сказывал своего происхождения ?

Злая : Оно подло, а мне хотелось слыть человеком благородным.

Хар : Желая слыть таким, начтоже ты ругал всех людей без пощады, а ето не сходно со свойствами благородного человека.

Злая : Я негодовал на весь свет за то, что почитали меня учоным дураком.

Хар : Да может быть ты и в самой вещи был таков.

Злая : Никак, я писал много, и сплетал различныя сочинения. Правду сказкать, сперва писал я совсем не для того, чтоб почитали меня учоным человеком а единственно для одных денег, наконец задумал я о себе много, и записался против воли Аполлоновой в цех мастеровых Парнасских, а как никто не признавал меня за Парнаскаво жителя, то я для такой досады предпринял ругать всех без разбору, и когда я уже привык к тому, то и на отца роднова написать сатиру был уже в состоянии.

Хар : Изрядной ты детина, я тебе зделаю услугу, и попрошу Плутона, чтобы поставил он тебя на Танталово место.

Злая : А где етот Тантал ?

Хар : Он стоит по середине озера по уши в воде а напитокся не может, и всегда мучится жаждою.

Злая : Мало сего для меня, я на том свете немог насытитсья ругательством, и что ни писал, то всьо состояло из поношения людям, всех почитал дураками, будучи сам всех глупее.

Впрочем Господин непригожей Бог спрости ты у меня в другое время, то я тебе раскажу о себе столько хорошева, что ты конечно тому не поверишь, или по крайней мере испужаешься.

III.8.Поденьшина (1769)

Марта 28.

Часто не без пользы мешали траву, Фенхель называемую с благовонною смирною, то есть : не много поменьше дву драхм Фенхеля и три смирны, с гостью сухих роз, ливану и соли из нашатыря. Развести оное на воде из ияшных круп, и чтоб количество розоваго листа примешаннаго вами, равно было количеству ливана и соли. Естли женщина натирать будет оным лицо свое, то в короткое время пятна все сойдут. Я знал одну госпожу, которая изтолокши так с холодою водою, намазывала оным лицо свое.

Перевод из мнений Графа Оксенштерна

О СМЕХЕ

Смех есть такое дарование, которое дано одному токмо человеку, а из прочих животных ни одно сею способностью не одарено. Смех изьявляет радость, а часто трубою бывает дурачеству. *Per risum multum debes cognoscere stultum.* По многому смеянию познается дурак. Смеяться при всяком случае значит то, что всякая безделица представляющаяся глазам в восторг приводить может ; а сие свойство есть нискаго разума и такого, который ничего не может различать. Человек, который очень много смеется, сам наконец делается смешным ; а женьщина такая достойна уже сожаления, исключая то, что сие не прилично целомудрию, как истинному украшению женскаго пола : но смех безобразит лицо, увеличивает рот, надувает щоки, и расширяет ноздри, так что наконец из самаго приятнейшаго лица сделается харя. Правда, что улыбка умеренная к хорошему лицу еще красоты прибавляет : однакож чтоб притом хохот не так был визжав.

В истории есть, что были на свете и такие люди, которые от смеха умирали. Валерий упоминает о некотором Филемои, который приказав принести корзину винных ягод, дал есть ослу, и тем забавлялся ; а потом велел ему дать рюмку вина, боясь чтоб не зделалось у него колики. Сия мысль столько показалась ему смешна, что он от смеху умер. Родиген говорит о таком же дураке Зевксике, славном в то время живописце, который написав ту картину, что одна смерть могла токмо сделать конец его смеху. Вот по редкости своей уже по истинне смеха достойныя смерти !

Ш.9. Смесь (1769)

Лист 2: "Празные люди, разговор Леандра с Мизантропом"

Леандр. Государь мой, дайте мне совет, каким образом зделать свое щастье ?

Мизантроп. Не очень сударь легко зделать свое щастье, и я почти не знаю к тому честных способов.

Л. Мне ваши слова непонятны.

М. Так разве вы не знаете, что естли захочешь скоро быть щастливым, то должно быть негодяем.

Л. Как сударь ! хотя я и не дворянин, но имею несколько природнаго разума, и учился наукам ; и так получа чин, могу быть при делах какого нибудь знатнаго человека.

М. Правда, что вы тогда не будете негодяем, но за тем то и не зделаете своего щастья. Мало сударь вы знаете знатных : иной знатной скорее наградит своего камердинера,

нежели вас, хотя бы вы день и ночь сидели за его делами, нажили чахотку и ослепли, он все будет говорить, что вы то делаете по своей должности, и для того имеете чин.

Л. Возможно ли, чтоб человек имевшей хорошее воспитание, сведение, благородныя мысли - - -

М. Ах сударь, права вас не наградят за ваши благородныя мысли и за все ваши науки ; худо вы знаете находить свое щастье. Но скажите мне, умеете ли вы искусно управлять гребнем или бритвою ? умеете ли со вкусом ставить пукли ? скоро ли вы и чисто ли бреете бороду ?

Л. Пожалуйте, что вы говорите, мог ли я упражняться в таких малостях.

М. Тем сударь хуже, такая малости очень полезны : вас бы взял к себе знатной господин, у коего бы прослужа года четыре, зделались камердинером, собирали бы пошлину без его ведения с приходящих к нему за нуждами, и понажившись от такого ремесла получили бы чин управителя, с которым дается и привилегия разорять своего господина.

Л. Правда, я слышал, что во Франции один знатной господин быв при смерти, советовал своему сыну итти в управители в такому человеку, которой был прежде его управителем, и в конец его разорил ; так чтоб сын обокрав сего разорителя, получил отцовское наследство. Но что до меня касается, то я ни камердинером, ни управителем быть не хочу.

М. Я бы вам советовал проситься в приказные служители, но ныне взятки вывелись из моды. Притом же мне кажется, что вы философствуете, и предпочитаете умеренную и спокойную жизнь всем светским пышностям.

Л. Без сомнения.

М. Я не думал, чтоб вы будучи еще молоды, так здраво рассуждали. Не уже ли вы не променяете малаго своего домика на огромныя палаты, которых почти каждой камень омочен слезами разоренных крестьян.

Л. Конечно, когда бы я имел малой достаток, то верно бы не искал никаких чинов, но служил бы моему отечеству всем, чем могу.

М. Когда вы имеете разум, которой украсили науками, то перевели бы или сочинили какую нибудь полезную книгу : но нет, и за то не получите награды. Скажите, не смешны ли вам кажутся светския обращения ? и не предпочитаете ли вы честнаго и беднаго человека, негодяю наряженному в богатое платье ?

Л. Наши сударь мысли очень сходны ; правда, что я вижу много смешнаго на свете.

М. Когда же вы такого мнения, то проситесь в актеры.

Л. Как ! естли не быть негодеям, то должно быть актером, и нет другаго честнаго способа, дабы зделать свое щастье ?

М. Не спетите сударь, под именем актера я разумею такого, которой сведущ, понимает авторския мысли, входит в страсти, предетавляет их живо и сам может быть сочинителем ; одним словом, такого, которой следуя стопам Мольера и Доминика, заслуживает всеобщия похвалы.

Л. Я верю, что сим можно прославиться ; но потребна к тому способность.

М. Правда, я не лестно скажу, что в нашем первом актере мы видим достойнаго современника Гарику и ле-Кену. Но поверите мне, что разумной человек может быть актером ; глупой же не состоянии осмеивать пороки, и не в силах живо представить то, чего он не понимает. Сколь приятно оказать на театре глупость таких людей, которые почтены чинами, и коим нужда велить кланяться ! и сколь велико удовольствие быть похваленным от них самих за то, что осмеял их пороки ! пожалуйста проситесь в актеры.

Л. Я знаю, что достоинства везде почитаемы, и что лучше быть хотя худым автором ; но не все люди одинакого мнения о актерях.

М. Одни только невежи, надутые гордостью, имеют противное сему мнение ; но все разумные люди со мною согласны. Прости сударь и подумай о сем хорошенько.

Лист 7 : "Господин издатель"

Я был во вторник в Комедии, и видя представленнаго Мизантропа, улостоверился в своем мнении, что самые хорошие театральные сочинения не столько бывают хороши, когда их читаешь : но гораздо лутчими кажутся на театре : да и самые посредственные кажутся хорошими, естли с ними соединено актерское искусство. Хотя бы кто утверждал, что чтение нас может столько же веселить как и представление на театре ; но я твердо в том стою, что театральная игра пленяет наш ум и чювства, и заводит мыслию в то действие, которое глазам нашим представляет. Мизантроп, игранный Г. Дмитревским, все то со мною зделал : я ни о чем не мог более думать, как о Мизантропе ; и верно должно родиться актером, чтоб быть Дмитревским. По окончании комедии, я спрашивал у одного Француза, которой видал в трагедиях ле-Кена и Дмитревскаго, что он думает о Российском актере ? Сей Француз сказал мне, что они не токмо равны, но что Дмитревской в любовной страсти превсходит ле-Кена ; севодни же по утру он мне прислал следующие стихи :

Dmitrevsky, des talents possédant l'avantage,

Elève son théâtre dont il fait tout l'honneur :

Comme Garick ou le Kain, il charme et parle au cœur,
Et du Français surpris enlève le suffrage.

Думая, что и вы Г. издатель, такого же мнения, прошу сие письмо напечатать в ваших листах, которые мне нравятся, за тем что вы имеете хорошей вкус.

Ваш слуга, N.N.

6.Майя.

Я должен признаться Г. сочинителю сего письма, что оно мне очень приятно. Меня давно удивляет Г. Дмитриевской, и я весьма радуюсь, что и Французы отдают ему должную справедливость.

Лист 9 : "Господин издатель"

На сих днях был я в беседе, в которой после обыкновенных разговоров, о войне, о урожаях и о еженедельных сего года сочинениях, зашла речь и о театре. Разбирали все пиесы, которья играны были в прошедшей карнавал : все говорили, что представленные тогда на здешнем театре две комедии *Тесть и Зять*, и *Разумной Вертопрах*, по худому переводу публикою приняты были весьма худо ; и что в них кроме неяснаго слога, неправильных изречений, не нужнаго распространения, и тому подобнаго, ничего нет. И все сожалели, что сии пиесы по Руски так обезображены, а особливо о *Sage etourdi*, которой из разумнаго повесы зделался несносным вралем, и что он частыми повторениями А ! А ! не только что наскучил зрителям, но утомил и актера игравшаго ту роль. Вдруг один детинка, о котором я после сведал, что он недавно приехал из Парижа, переменясь в лице вскочил со стула и закричал : кто хулит сии комедии, тот не имеет хорошаго вкуса ! и ежели оне не понравились публике, то единственно для того, что актеры худо играли. Я бы, продолжал он, отдал все свое имение за то, ежели бы их по Руски так сыграли, как играны оне были при мне в Париже. Моле, сей несравненной актер, не только что обольщал взор, пленял слух, но и восхищал души, представляя le Sage etourdi. А ! Моле ! Моле ! чево ты достоин ? - - - При сем слове он замолчал. А первой начал говорить, что комедий сии на Французком языке хороши, и что они хорошо были представлены на Парижском театре, о том ни кто и не спорит ; но говорили о том только, что оне худо переведены. Чтож принадлежит до Руских актеров, то они играли сии комедий так хорошо, как только можно хорошо играть худья и обезображенныя пиесы ; что переводчик сих комедий обязан благодарностию своею актерам за то, что они, сколько можно было,

поддерживали его пиесы : ибо я уверен, говорил он, что бы зрители не дождавшись конца все разехались, когда бы их играли по наставлению переводчикову (*20). Молодчик, бывшей в Париже, начал опять спорить, что комедий переведены хорошо, что виноваты актеры, а не переводчик ; при чем кричал и бранился до тех пор, пока устал.

Я не входя в спор слушал их речи, и видя с одной стороны истинну безпристрастно предлагаемую ; а с другой не справедливость громогласно и с авторским жаром утверждаемую, написал к вам сие письмо. Пожалуйте разберите, кто из наших спорщиков виноват.

Ваш слуга ***

17 Мая. Ответ.

Что отдавали все тогда хвалу актеру,
И что в комедиях всяк видел ле-Кувреру,
Тому я верю ;
Но чтоб в тех драмах вкус хорошей виден был,
И переводчик их от всех разумным слыл,
Тому не верю.

Лист 17 : "Господин сочинитель"

Однофамилец мой в письме своем к госпоже Всякой Всячине писанном, просил сию госпожу о решении нижеследующих задач : но прозьба его осталась без исполнения. Задачи его во Всякой Всячине в разделении 80 напечатаны и весьма похвалены, а решение почти отказано ; и так я желая сему моему однофамильцу зделать услугу, посылаю к вам для напечатания следующие задачи с решением.

1. Что должно почитать прямою добродетелью ? – То что хочешь.
2. Что прямая дружба ? – Ее нет.
3. Кого почитать должно прямо разумным человеком ? – Никого.
4. Кого почитать дураком ? – Дурака
5. От чего не всегда дурака почитают тем, что он есть ? – Потому, что те дураки.
6. Кто полезнее обществу, острый или благоразумный человек ? –Благоразумный.
7. Кто щастливее всех, или что прямым щастием почитать должно ? –Дурака и дурачество.

²⁰ Сии наставления, как актеры должны говорить, в обеих комедиях можно видеть на каждой странице.

8. По чему узнать можно придворного человека ? –По ласкательству.
9. Какия доказательства прямыя страсти в любви ? –Когда кто от нее с ума сойдет.
10. Какого человека всех больше опасаться должно ? –Притворного.
11. Что больше всего нравится женщинам в мужчине ? –То что он мужчина.
12. Что нам всего больше непонятно ? –Собственная наша глупость.

Может статья вам странным покажется решение 1. и 7. задачи ; но поверите, что инако их решить не можно ; ибо ныне о добродетели каждой рассуждает по своему толку, и то будет у него лучшею добродетелью, что он за благо рассудит ; а прямого счастливец и счастья нет : ибо разумному и чувствительному человеку, сколько бы он счастлив ни был, не лъзя, что бы чего нибудь не доставало. Если же счастье состоит в том, чтоб ни о чем не печалиться, ни каких досад не ощущать, и быть безстрастным, то в таком случае безумных счастливее нет.

Слуга вам, ПРАВДОЛЮБОВЬ.

Лист 28 : "Господин издатель !"

Я читал во Всякой Всячине что не любить свою жену есть обычай Татарофранцузский. Но не знаю откуда сие происходит, что *Стозмей* всех злословить, старается всякому зделать зло, и любит одну только *Перекрасу*, которая такая исправная и искусная любовница что стараясь оказать *Стозмею* свою горячность, подражает ему в злословии, и тем уверяя что кроме его никого не любит, имеет другого любовника, которой всякое утро ее тайно посещает. Она больна в глазах *Стозмея*, и бедный *Стозмей* крушится ; а для лругаго здорова, и с ним весело проводит время. Чудно что *Стозмей* ведает что делается в чужих домах, кто кому истинный друг, кто ненавидит бездельников, одним словом знает все, кроме того что ходит с рогами. Не важный господин обремененный сею тягостию, кажется весьма смешон, но не жалок : ибо кто может иметь сожаление о злобном человеке ? всякой ищет себе подобнаго : всякой соболезнует о подобном себе.

Удивительно г. издатель, что сошлась такая пара, сходствующая в пороках : а и того еще удивительнее что есть люди, которые искав в них милости, поносят честных и безпристрастных людей. Мне очень приятно что в числе гонимых ими, нахожусь и я
Слуга вам, ПРАВДОЛЮБОВ.

Лист 39 : "Господин издатель !"

Хотя я живу не в столичном городе, но в отдаленной от вас губернии : однако не включайте меня в число тех женщин, которых все упражнение состоит в том, что смотрят за домашними птицами, и кормят скотину. Лета мои, обстоятельства и склоности, увольют меня от столь не важной и скучной экономии. Переселясь в теперешнее мое уединение, признаюсь что оно бы мне казалось несносно, еслибы лишена была всякаго общества ; но живучи недалеко от главного города здешней губернии, принимаю участие во всех городских забавах. Не думайте, что бы здесь не имели понятия о пышных ваших веселостях, кроме театральных представлений, все время -провождени- я нам известны : наши балы и собрания подобны малым картинам, изображающим ваши маскарады и протчия веселости. Разстояние тысячи верст, не препятствует новым модам доходить к нам через несколько месяцев. Знаете ли что Петербурской или Московской чепчик столько же здесь примечается, как Венерино прохождение мимо солнца наблюдается Астрономами ? Он долгое время составляет материю всех женских разговоров, переходит из рук в руки, првлекает общее внимание, производит удивление и старание, дабы сделать ему подобной. Конечно вам надлежит думать, что и здесь по моде одеваются, когда высота нарядов на голове, больше нежели долгота лица. Я бы со всем была довольна моим жилищем, ибо держусь мнения Юлия-Цезаря, и лучше хочу быть первою здесь, нежели последнею в Петербурге : но то только прискорбно, что лишена ваших театральных зрелищ, не может меня возжищать Российской *баронь*, и не вижу Гж : *Мартень*.

Покорная служница

Anonime. С 28 Ноября 1769.

III.10. Адская почта (1769)

Месяць Юль : Письмо I "От Криваго к Храмононому."

Лишь ты, мой друг ! из города ** уехал, то получил я письмо из Рима от нашего тамошняго Резидента уведомляющее нас о кончине Его святейшества, и что мы можем на зад в Италию возвратиться. Я его благодарил письменно за такую новость, прося, чтоб впред он туда нас не призывал : ибо, чтоб нам можно в оных краях жить спокойно, надобно, чтоб околела Инквизиция, которая всему нашему роду уже наскучила. Нам лучше здешняго не надобно ; в здешнем городе иностранным рады, почему и мы можем быть в чести, яко чужестранцы. Театр здесь почти такой же, как в Италии ;

Актеры и Актрисы добрый ; а ты сам знаешь, что моя главная страсть питается театром. Вчерашнего дня будучи в оперном доме, познакомился я с некоторым сочинителем. Он не дал мне и посмотреть на театр, и я принужден был безпрестанно на него глядеть : сей Автор набрюжжал мне уши своими критками ; бранил всех сочинителей, прославляя одни только дела свои ; хотя в прочем и его комедии великаго сожаления достойны ; однакож он мне твердил, что Корнелий, Расин, Молиер, хотя от части довольно изрядные, были писатели, но имели великие недостатки ; что Корнелий, потеряв меру возносил свои мысли ; что Расин с излишеством был нежен : и что Молиер погружался в нравоучения тогда, когда простой народ хохотать заставлял. Я принужден был ему потакать : ибо противоречием моим на верно знаю, что его не исправить, а брань за то готова ; да и как можно противоречить кому нибудь в том, о чем ныне разно разныя думают ? Теперь и вкус последуя глазам опрочет бежит за модою. Бывало Молиерова мораль всем нравилась ; каждый удивлялся его Мизантропу ; по ныне многие предпочитают оной комедии, свои бредни и без всякаго вкуса из разных лоскутков сворованные сочинения ; однакож во все горло кричат, что они всех в свете умнее. Видно, что все такие писатели не надеясь сравняться с Корнелием. Расином и Молиером, желают, чтоб оному нравились безделицы, которыми они надеются быть в состоянии всегда публику довольствовать. Наконец Автор мой разсердясь, что Актер не так ступил ногою как ему хотелось, ушел из ложи и поехал домой.

Когда щастие спасло меня от беседы сего Автора, то на место его села женщина изрядно одетая ; но она болше была богата красою лица, нежели убором. Сей соседке я был почти рад, и хотел с нею вступить в разговор ; но некоторая знатная дама к ней подотедит, прекратила мое намерение. Она самовластно велела ей вытти из ложи, сказав : дура, не на свое место садиться ; поди там сядь, где твои сестры разговариваю с нашими лакеями, с которыми и ты, может статься, знаешься. Я опасаясь, что бы сие красноречие и ко мне оборотилось, выпрыгнул из ложи. Моя соседка вместо того, чтоб покраснеть, отвечала госпоже с презрительным видом : « Вы, Государыня, ошибаетесь ; я не так подла как вы думаете, и вы ругательством вашим трогаете честь почтеннаго вашего супруга ; ибо я не с лакеями, но с ним знаюсь, частое имею свидание и им как госпожа повелеваю, а вы часто повинуетесь своему Камердинеру, и он бывает вам господин : и так разсудите, кто из нас знатнее ». Госпожа таким неожиданным ответом приведенная в ярость, хотела подраться с своею соперницею, но другие дамы подошли, и взяв ее за руку, отвели в другую ложу. Много еще я там наслушался всякой всячины ;

но недосуг теперь писать ; час уже двенацатой ; иду обедать к некоторому Секретарю : прощай, после узнаешь от меня о многом.

Месяць Юль : Письмо 7 "От Криваго к Храмоному."

Вчера будучи в театре, сидел я в ложе, за двумя щеголями, которые и велеречием своим весьма щеголяли. Один из них, показав перстом на какого-то господина на другой стороне противу нас сидящего, сказал к своему товарищу ; знают ли Филинт, сего Барона так великолепно одетаго, который разговаривает с знатною нашею госпожею ? не знаю Доримен ! отвечал Филинт ; его называют Бароном де * сказал Доримен. Сей господин, котораго здесь все называют Бароном, во Франции был у италиянскаго купца кучером. Он приехавши к нам, нашел секрет набогатиться. Сначала был воспитателем детей знатных господ : в то же самое время в те часы, в которыя питомцев своих ничему не учил, ездил по домам и продавал разныя французския пряжки, бритвы, пуговицы, шпаги и проч. Вскоре из щепетильника и господскаго воспитателя зделался изрядным купцом ; ибо таким людям здесь у нас великий кредит. Госпожи и разные алмазных дел мастера давали ему бриллианты для продажи : купцы верили ему парчи и всякия товары, надеясь, что оныя скорее ему продать можно по домам. Наконец сей добрый человек вздумал в один день зделать свое щастие, и объявил сей банкротом. В то время он уехал в город Р : и писал к своим кредиторам, что нещастие причиною его удаления. Здесь оставил своего повереннаго, который также был честный человек как и он. Сей отнес от него людям разнаго звания почти слезами наполненныя письма ; показал им в книгах изрядно сочненныя утраты своего друга, и времена оных так, что из книг нашлося, что едва убежавший в состоянии был заплатитъ двадцатую долю долгов. Однакож чрез письма обязывался в скорости заплатитъ десять копеек за рубль, естли ему будет можно в город приехать без опасности. Купцы, разсудя за благо, взять лучше десятую долю нежели ничего, при том зная, что естли на него попроситъ в Магистрате, то там на расправу и на подьячих и последнее бы потеряли, согласились на его прозьбу. Словом сказать поверенный его так умел дело спроворить, что получил квитанции на прочие долги ; а в остальных, то есть, в десятой доле, дал вексель. Тогда хозяин сюда приехав вскоре долг уплатил ; после поехал в Париж, и оттуду приехал Бароном. Ныне он у наших господ в великой чести, и живет великолепно ; смотри, как он их и впредь разумно обманет. Филинт отвечал Доримену, что сей господин умен, когда из кучеровъ прямо произведен в Бароны. Он конечно умнее тех купцов, кои, во всю свою жизнь торгуя, и неся

государственные службы приходят в бедность от того, что мною таких разумных господ умножилось в городе, кои все продавая по домам, купцам в их торгах великий делают ущерб. Ветъ ныне разумен тот, кто проворен, а проворный простосердечнаго бедняка всегда проведет. Еще возле нас сидели два юноши, кои увидя мимо их ложи проходящую какую-то женщину, вдруг разинув рты стояли как безмолвны ; потом из ложи выкинулись, сказав : пойдём за госпожею Дорализою. Я будучи любопытный бес пошел за ними и стал в уголку близко Дорализы. Братъ Храмоногой ! конечно ты подумаешь, что Дорализа была собор приятностей, что повлекла за собою, как магнит железо, сих двух юношей. Можетъ статья она и красавица ; но поверь что не на наши глаза. Видно, что она не дождалась прививки оспы. Надобно бы по крайней мере аршин черной тафты, и великаго эконома в вырезывании мушек, чтоб оным залепить рябины ея лица. При всем том она называется красавицею. Один юноша, смотря на нее как голодная собачка на хлеб, красноречиво [скомлил] : о как вы прекрасны ! Все вам пристало, все божественно. Перервав его речь, оскалив зубки с нежностью сказал другой : я ничего вас совершеннее в премудрых действиях природы не видал. Вы Королева над премудропрекрасными боярынями : около меня стоявший офицер то услышав, захохотал, сказав : как дурно быть вышедшим из школы Студентом, который в свете не обращался. Сию речь я услышав, сказал сему незнакомому : дозвольте себя спросить, кто те два Господа ? он мне отвечал : из философии недавно выписанные два малороссеийца, кои лицом, как сами видите, не очень дурны, поют и на гусях играют изрядно ; почему сия госпожа, любя музыку и пригожих людей, их жалует.

Месяць Сентябрь: письмо 40 "От Криваго к Храмоногому."

Учись друг от Г.Французов ума ; а и ты не только здесь, но и во аде будешь великим сатаною, естли все у них переймеш. Чтож касается до Автора, о котором ты говорил с Прокурором, то он довольно писал и хорошаго, и нельзя тому удивляться, когда Автор напишет несколько сочинений по своему праву и вкусу. Как мне кажется, то автор тобою описуемый сложен из нежности и бешенства. Теперь он стареет ; нежности соки в нем высохли, а осталось в его сложении только то, что теперь видно во всех его сочинениях. У нас есть и моложе его Автор, который хочет подражать прежнему, [во второму его сложении] ; а нежности, вкусу и разсудка никогда в нем не бывало. Вчерашняго дня я обедал с ним вместе у некотораго эсекутора. Он за столом бранил всех комедиантов, утверждая, что они портят комедии, не представляя оныя так, как надобно. Ему с ним разговаривающий сказал : что наши комедианты в том

невиноваты, что им дурнова сочинения хорошим представить не можно ; что здешние некоторые Актеры и Актрисы делают честь нашему театру, и что конечно он за то их возненавидел, что здешный весьма хороший Актер съездив в Париж, приехал еще лучшим ; а он будучи не удачливым сочинителем, возвратился из Парижа худшим Автором, нежели как был прежде. Ты лжешь, с гневом отвечал сей автор, у меня есть пиеса, которую и Молиер бы похвалил, или бы еще оной позавидовал, если бы был жив, для чего же они ее представили дурно ? По том вынув из кармана свое сочинение с таким восхищением, шумом, криком, бешенством, воздыханием и хахотанием оное читал, что если бы то было в Англии, то посадили бы его в шальной дом. Прочетши несколько явлений, привел в великий смех с ним спорящаго. Тогда сей Автор сказал смеющемуся, ты глуп, ничего не смыслишь, вкуса в театре не знаешь, сочинять не умеешь, театральныя правила тебе неизвестны. Соперник его видя, что такой чрезвычайный жар требует охлаждения, вылил ему в глаза стакан воды, который стоял пред ним на столе. Он бросясь назад, упал со стула : и сие явление было лучшее и забавнейшее из всех тех, которыя он прежде сочинил. Но не удивляйся друг сему горячему и стаканом воды остуженному писателю. Склонность к писанию имеющие, обыкновенно любят крайность. Если попадут на хороший вкус, то крайне хорошо умеют изяснять свои мысли ; ежели же весьма рано заумствуют, то до крайности доводят свое невежество. Он же имеет причину ненавидеть сего Актера, когда равно оба были в Париже, а не равно здесь почтены. Ежели охотно быть вместе огню со льдом, то лезя и злобному любить добродетельных. Теперь догадайся, по какой причине не навидит сего Актера упомянутый писатель и прочие ему разумом и совестью подобные люди. Недавно некоторый сочинитель мало его не покритиковал доброю великороссийскою пощочиною за то, что бранил при людях того, у котораго сей сочинитель в повелении, сказав : что все его подчиненные и он сам живут только для себя самих никому добра не деляя, и что его покровитель всех в свете лучше. Напротив того ты сам знаешь, что ругаемый господин острою своего разума очень многих здесь превосходит и человек добрый ; но можно всем делать добро ? Иногда нас и случаи до того не допустят.

Месяць октябрь : "Предуведомление"

По мнению многих, ничто так скучно в книге быть не может, как длинное предисловие. Такое мнение много в себе имеет справедливости ; ибо не мало есть таких Писателей, кои украшают свои книги предисловием, на подобие тех художников,

у которых домов вывеска весьма хорошо раскрашена, а внутренность дома великим наполнена беспорядком. Знаю я и то, что Гомер, Демосфен, Пиндар и иные великие древние Стихотворцы и Риторы не прибавляли предисловий к славным своим сочинениям ; но оныя времена с нынешними не много сходствуют. Авторы тогда не искали никаких партий ; но держались справедливости. В оное время ученых было мало ; но много добродетельных. Зависть в оные веки больше спорила с именами и счастьем, нежели с ученостию ; а ученые больше старались нравиться добродетели, нежели свету ; по чему, как бы кто о них тогда ни думал, они ни виниться ни оправдаться попечения не имели, и делали только то, к чему их Стоическая добродетель побуждала. Но когда в нынешния времена сочинение до тех пор хорошим и полезным быть не может, доколе оному не ударят в ладони, доколе Сочинитель прозьбою и почти молитвою не назбирает по разным домам сочинению своему защитников, и доколе клятвою и присягою не уверит Читателя, что сочинение его весьма хорошо, то можно простить нынешним Писателям и них самолюбию, ежели в предисловиях своих стараются уверить публику, или в справедливости своих мнений, или в верном описании каких-либо действий. Когда Республиканское право издревле употребляемое в правлении народном, ныне перешло в ученость так, что в оной самодержавная справедливость весьма ограничена и решатся дела по большинству голосов, то неудивительно, что Писатели ныне всеми силами стараются, чтоб голоса были в пользу их сочинений. Естьли же и таких Сочинителей такая предисловия не нужными теперь назвать не можно, [кольми] паче должно почестъ за сраведливья те, в которых Издатель извиняется в наложенной на него несправедливо вине. О Стоической добродетели и память изтреблена ; следовательно, должно теперь каждому честному человеку того желать, что бы не только собственное его сердце, но и другие, а особливо те, коих он почитает, о сего справедливости что нибудь знали. И ежели Ювенал в начальных своих написал стихах, что терпеть того не мог, что другие писали дурные стихи, то думаю и Издателю сих писем будет дозволено изясниться в сем предуведомлении, что нельзя ему не быть тронуму такими мыслями, какия некоторые Читатели его издания о нем имеют. Они говорили, что хотя сие издание довольно в себе имеет соли, но она смешена с ядом беззакония, и что Бесы часто то опровергают, что всеми и давно уже за святое принято. Такое их несправедливое мнение я думаю больше произошло от легкомыслия, нежели от злобы, которой, Издатель никому ни в чем не мешая, и редко с кем имея знакомство, безвинно и от незнакомых людей, кажется, что не заслуживает. Ежели в сем издании находится нечто забавное о гуменце

Попов, то было сделано в укоризну Римскому Духовенству знанием своим гордящемуся, из которых один точно так отвечал Идолопоклоннику, как в сем издании изображено ; о чем и Хинскаго Шпиона Сочинитель упоминает. Вот, как часто ошибаются чужих сочинений Судьи, которые мало читая, много о себе думают.

Иные утверждали, что здесь писано весьма колко так, что иную сатиру за обиду почесть должно. На то отвечать можно, что Издатель сего сочинения неприятель, а не отец пороков. Отцы детей своих наказуют ласково ; с кем пороки в толь близком родстве, тот с ними поступать может весьма нежно, а Бесы злодеяниям учтивств никогда оказывать уметь не будут. Но поелику ныне такие веки, что многия дурныя дела хорошими описываются словами, что потерянное в добродетели награждается хорошею поверхностью, и что человеколюбие будучи изгнано из души, ищет пристанища в красноречивых устах, то сих критиков такая мысли должны быть Издателю больше жалки, нежели чувствительны. О его сочинениях, и о их цене каждому толковать, отдается на полное произволение ; но ему давать имя Атеиста, беззаконника и проч. есть великая несправедливость. Кто его знает, и кто читал безпристрастно его сочинения, тому известно, что он и суеверия в закон вкрадшияся и в великом употреблении и по ныне находящияся пером своим опровергать не смел, опасаясь, чтоб не сделаться таким садовником, который неосторожно обрезывая у дерева гнилые сучки, часто и целую плодоносную ветвь отсекает. Никогда он во всю свою жизнь не почитал Софистов, у которых все животные равную душу и равный конец имеют, и всегда между скотом и человеком в душе великую видел разность. Ненавидел и тех Авторов, которых бы он весьма почитал, естли бы они до святости законов язвительным своим пером не касались ; следовательно, имя Атеиста ему нимало неприлично.

Упомянутыя о нем мысли, может статья, весьма бы ему были чувствительны, естли бы он того не знал, что ныне живет в таком веке, в котором есть больше книжных Судей нежели Читателей. Между прочими модами теперь и та не последняя, чтоб безвинно клеветать людей а часто и таких, которых мы и в гдаза не знаем. Но сия мода не новая ; она повсюду стремится за добродетелю и просвещением. Когда славный Юрин поправил геометрическия ошибки Епископа Баркляя, то Епископовы друзья сказали, что хороший Геометр не может быить хорошим Християнином. Когда Картезии новым образом доказывал бытие вечнаго Существа, то утверждали многие, что он Атеист, а на конец от школьных духовных Учителей был он отягощен церковным проклятием за то, что удалился от мненья Аристотелева. Чрез несколько

лет мода прошла так думать, как учил Аристотель, и другие Семинарные Богословы мнение Аристотелево, которое прежние обожали, назвали безбожным, Аристотеля самого Материалистом, а Картезия прямым Философом. Как только Милорд Шафтсбери написал, что человек рождается с склонностью к добру, то многие в сочинениях своих его укоряли тем, что он таким своим мнением опровергает истину первоначального греха. Люди в семинариях не великое просвещение получившие, ежели кто не так думает, как они, назовут его Атеиста именем, котораго они не понимают. Я смело сказать могу, что не только Атеистов, но и Политеистов никогда не бывало. Самое естество собою доказывающее бытие Творца своего, никого до Атеизма не допустит, а Политеизм слово, то есть многобожие, выдуманно людьми недалекими, и в политическия дела не входящими. Им последовав многие, Политеизмом древних Греков и Римлян несправедливо упрекали. Но кто с политическим разсуждением читает древния Истории народов, тому известно, что не было в свете такого Государства или общества, которое бы верило множеству богов. Древний греческий Зевс, а Римский Юпитер, был один Бог, котораго оные народы почитали Богом Богов и всея природы. Естьли тонкостию разсудка кто пожелает открыть завесу древних священных Египетских таинств, то увидит, что между множеством их идолов был только один Кнеф все произведшим и всем управляющим называемый. Митра у древних Персов, а Брама у Индейцов был бог над богами и людьми. Следовательно всегда и везде обожали одного Бога все произведшаго и всем управляющаго. Ежели же после него иных почитали божков, то того тогдашня их политика требовала. Прежде у разных народов Ангелов и многих славных Князей именем бога называли, но с тем всегда различием, что Князя, звали богом такой-то земли, а творца своего обладателем вселенныя. Естьли Римляне около Юпитера дали место Марсу, Аполлону, Минерве и прочим, то чрез сие надеялись они народ подвигнуть к геройству. И подлинно лестная весьма для молодого и предприимчиваго человека надежда быть вмещенным в число богов. Прежде всего почтеннее было геройство, а ныне скромная добродетель. Тогда обожали Идолов бездушных и в жизни своей прославившихся, а ныне поклоняемся живым, тем, от которых что нибудь получить надеемся. Вот вся разность древней и нынешней Мифологии.

Но многие себя представляющие честными и святость законов, которых они не понимают, наблюдающими людьми, сей истинны не понимают. В естестве весьма свойственно почти всему иметь свое противное. Сколько просвещение возрастает, столько людей кривых мыслей умножается. Добродетель цветет, гонители ея

поспевают ; а критика особливо несправедливая так плодоносна, что от одного сочинения может родиться пропасть критиков, из которых многие ежели не могут соперника своего ничем уличить в разуме, укоряют его излишнею вольностию в писании, Натурализмом, или чем нибудь сему подобным, так как делали Клеверт и Визé. Один из них написал, что Корнелий мыслями Спинозы наполнил свои трагедии, а другой напечатал, что Расин всю нежность своего сердца и пера отдал любви и свету ни одной искры для Неба не оставя ; тот же Визé возненавидев все философическия Баконовы сочинения написал, что ничто столько для правления Государства опасно быть не может как Философия ; а Мариана весьма ученый и весьма злобый Езуит написавший, [?] *Qui votis publicis favens Regem perimere tentaverit, haud quaquam iniquè eum fecisse existimabo* : которых слов я и перевести гнутаюсь, Философию назвал безчестием человечества. О злоба завистию ополченная ! Всему есть предел ; одна ты границ своих не знаешь. В ответ таким несправедливым критикам довольно сказать : пусть они прочтут полную светскую и церковную Историю, а увидят, что от таких беспокойных умов, и от таких, как они притворных святот несколько сот раз произошли беспокойства народныя и многия раждались Секты народную гибель произведшия. На против того, не сыщут в Истории всего света, считая от самых отдаленнейших Конфуция времен даже по наши дни хотя одного только такого Философа, который бы изменил своему Государю, обезпокоил отечество, зделался грабителем чужаго добра и гонителем добродетели. Г. Далемберт украшение нынешних времен Философов, доказал справедливость сего мнения примерною своею жизнью. Кому неизвестно, что недавно совершенное щастие само его искало, дабы вознести на высокую степень достоинств. Но он место, где родился, и обхождение с друзьями и с сродственниками своими предпочитая всесветному благополучию, извиняется с разумом и покорностию пред щастием, дабы онаго милость своим философским не оскорбить отказом, и остается в своем отечестве благополучен с своею Философиею. Кто из политиков или из святош сыщется такой, который бы за таким щастием, какое искало Далемберта, не бежал стремглав, хотя бы ему и голову сломать пришло ?

Но истинный Философ любит умеренность, почитает за первую должность служить верно Государю и отечеству. Он привязан к своей вере, не имея никакой ненависти к другим ; ужасается таких в законах споров, которые не раз человеческому роду причинили пагубу и жесточайшия кровопролития, и которые и теперь между людьми лютейшую раждают ненависть ; в тишине уединенный, рассматривает течение

природы, и учится ее свойствам ; с охотою отправляет свою должность платит подать, и все то, что кому должно ; начальников и старших своих почитает так, яко назначенных Небом опекунов для воспитания и учения младших ; равных своих сограждан любит яко братьев ; с другом своим обходится искренно и наслаждается спокойствием своея жизни. Ежели он беден, то бедность его почтенна. Естьли богат, богатство его полезно и другим. Ежели зделает ошибку без которой человеку быть не можно, то скоро раскается и исправится. Когда умирает, смерть его нестрашит. Естьли достигши до старости лет идет из света вон, скажет : день прошел настала ночь. Ежели умирает молод, то сам в себе подумает : разница между людьми та, что один уснет в двенацатом часу, а другой в девятом или еще скажет : чем скорее кто в путь отправится, тем скорее в свое возвратится отечество. Таких мыслей люди могут ли кому нибудь самонаименьший причинишь вреде ? Все скажут, что нет ; однако все почти им смеются, называя их или дикими, либо педантами, или еще дураками, а иные щедро неверных и беззаконников имя им раздают. О времена ! О обыкновения ! каким вы переменам подвержены. Прежде Философы перемену ненавидели и постоянством от оныя защищались, а ныне оныя желают, но дождаться не могут ; ибо естьли нынешния народныя кривыя мысли и многия худыя обыкновения переменятся, тогда и их философская истинна везде место имети может.

Месяць октябрь : Письмо 71 "От Криваго к Храмононому"

Коликократно честные родители ошибаются, думая, что дети их должны им быть во всем подобны. Излишняя вольность в обхождении, девушкам не всегда бывает полезна. Не худо делают те родители, которые взрослых своих дочерей никуда в гости без себя или без вернаго человека или женьщины не отпускают. Свет весьма испорчен; все в нем как-то недолговременно и от малейшаго случая перемениться может. Дерево тридцать лет крепко на своем корне а лесу стоящее, в один день срубить и извести можно, естьли оно ничем не ограждено, и никто за оным не присматривает. Мне кажется несправедливо некоторые Г. Славные Сочинители смеются в комедиях отцам и мужам с излишеством за своими женами и детьми надсматривающим; один из них сказал, что Аргус и сто очей имея, не зберег своего златаго руна. Ему отвечать можно, что естьли бы за оным руном ни один глаз не смотрел, то толь долгое время оно бы целым пробить не могло. В одну минуту после появления онаго доброхоты бы его унесли. Но я таким моим бесовским нравоучением не желая огорчить многих девиц и жен, прекрачу оное. Теперь стану тебе писать аллегорически, хочу попытаться,

выучился-ли я сей Риторической фигуре столько живучи в свете, а дело без оной тебе описать сего дня мне не хочется. Внимай: сказывали мне, что некто, сам не зная за что, ненавидит Д: везде говорит, что он должность свою отправляет дурно, хотя всем известно, что у нас лучше сего Актера нет. Недавно хотел он представлять Французскую Трагедию: но неприятели его и в том ему помешали, разгласив, что он Французския слова не очень хорошо произносит; но тебе известно, что сколько во Франции Провинции, столько там разных произношении. И самые Французские Актеры разно разныя слова произносят. Едва сказать не можно, что Д. те слова, в которых есть буква Р. произносит лучше Парижских молодых щеголей, старающихся от ворон перенимать упомянутых слов выговор. Естьли то права, что мне о сих дюдах говорили, то мне бы хотелось знать, за что на Д. многие негодуют? Не ужели-то между человеками вечно пребудет сие обыкновение, чтоб завидовать чужим достоинствам? Вместо того, чтоб в разных родах искусных людей ободрять, их гонят и ненавидят. Но сия Аллегория, скажешь, не зело хороша: постой, напишу лучшую. (...)

Месяць Ноябрь, Письмо 80 "От Криваго к Храмононому"

Вчерашняго дня я обедал у некотораго человека, Словесныя Науки любящаго. Там-то я наслушался вздоров учеными называющихся людей. Они Невтона Математика Барноулия, словом сказать, всех почти ученых и славных в свете людей, в одну минуту пересудили. На конец дошло дело до здешних лучших Стихотворцев. Перечеть их всех, им не много труда стоило; ибо между некоторыми нашими хорошими Стиротворцами по ныне были два, которых Сочинения украшают славу нашего Отечества; один из них обожал Клию, а другой Мельпомену. Оба сии Стихотворцы имеют свои партии, без которых ныне в свете разумным быть не можно. Теперь и ученость требует разнощиков. Ежели по домам о ней ея разнощики кричать не будут, то она в храмине своей згниет. Большая часть сего дома гостей прославляла сочинения Лирическа, которых многие из них не разумеют, а меньшая но лучшаго вкуса отдавала первенство нежностям. Одного и другаго Стихотворца обожатели, такой подняли шум, крик и визг в доме любителя Наук, что и я принужден был длинные мои уши заткнуть. На конец некоторый человек довольно учившийся, и в Науках упражняющийся, который видел и знает свет, решил для меня довольно их спор. Он так говорил, когда его спросили, кто лучший Стихотворец, тот-ли, кто обожает Клию или тот, который чтит Мелпомену? « Я вам, отвечал М. Скажу мою мысль; в прочем каждый волен остаться при своей, ежели моя кому не понравится. Дело сие решить, кто

из них писал лучше, весьма трудно; ибо между двумя вещми весьма хорошими, совершенного надобно понятия и самовластного определения, чтоб определить лучшество одной : а вольностию разсудка, вкусу и мнениям повелевать не можно. Если мне будет дозволено, то я о сих славных Стихотворцах стану разсуждать математически. Ежели вещи красотою и ценою равны, тогда ежели кто пожелает сыскать лучшество одной, должен разсмотреть количество, важность и вес оныя. Сии околичности, ежели будет разбирать безпристрастие, то дело может быть решено по справедливости. Мы положив равную цену достоинству сих стихотворцев, станем разсуждать о количестве их хороших Сочинений в стихах. Клиин обожатель служил с великою славою одной только Музе, и то в одном роде Одическом, а в Историческом хотя и упражялся, но с весьма малою удачею. На против того Трагический Стихотворец служил многим музам с немалым успехом. Один из них имеет славу отодних только Од, которыми он несравненно превосходит Оды другаго. Но сей вместо того несравненно лучше его писал Трагедии; Еклоги его, лучше собственных его Трагедий, а басни совершеннее всего рассказаны; следовательно, один из них в одном роде Стихотворства, весьма хорош, а другой в двух родах с ним в хорошестве равен, а в третьем превосходит и самага де ла Фонтена, в котором есть весьма много ошибок, в плавности штиля сему роду весьма нужнаго, примеченных Г. Волтером; а в баснях нашего Стихотворца весьма нужнаго, примеченных Г. Волтером; а в баснях нашего Стихотворца весьма мало их найти можно. Теперь количество родов Писаний одного и другаго показано; приступим к важности, которую разобрать всего трудняе; однако сколько возможно и о ней разсуждать станем. Важность дела зависит теперь от вкуса, и должна быть для пользы, которая всем делам должна быть справедливым концем. Ежели просто разсуждать о пользе, то оную можно лучше и свободнее описывать в Прозе. Но мы теперь пользу хотим представить в праздничном своем убранстве, и станем уборы и великолепия ея ценить вкусом; то и их качество потребно свесить. Не хочу я подтверждать написаннаго, и может статья справедливо, Г. Волтером, что гораздо славнее быть хорошим Трагиком, нежели Лириком, что бы моим таким размышлением не причинить противной стороне досад; но сколько мне дозволено, буду разсуждать сам для себя о роде Од и Трагедии. Сколько я Од ни читал Пиндаровым равных не нашел; может статья причиною тому вкус мой, который никому правилом быть не может и дерзать того не должен. И так стану теперь я говорить о количестве вкуса, то есть, о большинстве его пользы. Одист на своей лире говорит обыкновенно с одними Героями, а Трагик со всеми человеками. Один наполняет свое сочинение

вымыслами, а другой истинными разсуждениями; тот летает по воздуху, по небесам, по аду и по всем горам и долинам, а сей в круге своем идет прямо; ежели оглянется назад, то только для того, чтоб путь его был прям, и от центра своего не удален. Один Филослфию не навидя летает почти за атмосферу, а другой оную на земле обожает: тот выдумивает, чего нет, и чему иногда быть не можно, а сей и то, что есть, тонкостию своею разбирает и ежели теперь больше в свете людей, нежели Героев, то смею сказать, что Трагедия полезнее Оды. Герои поучения не требуют, но только предания их дел безсмертию; а человеки имеющие нужду во всем, от хорошей Трагедии, в которой всегда бывает и Геройство, много справедливых мыслей заимствуют. Героем некаждому и телесная сила быть дозволит; но хорошо мыслить, и о вещах хорошее иметь понятие, можно безрукому и безногому человеку. Следовательно такому трагику, такому вкусному сатирику, и такому прекрасному Нравоучителю, как Г.С. можно скорее и больше сделать людей хорошо мыслящих, нежели Г. Л. Героев; а из сего и большинство пользы видно, следовательно и важности, естли она на пользе основана быть должна: еще скажу, что ежели ученый хотя посредственную напишет Оду склеив оную из разных кусков Митологии, то она будет годиться, и можно ее назвать посредственной, или еще изрядною. Езуита Раниана Оды, наполнены даже кривыми мыслями однако многие почли их за хорошия по тому, что в них видна ученость Авторов. Но Трагедия и посредственности не терпит. Добродетель, нравоучение страсть и все, что в ней ни есть должно быть в виде совершенства в которое посредственность неместна. Шакеспир сей древний, и ныне еще Англичанами обожаемый Трагик весьма был высокомыслен, остроумен и учен, но упрям и не хорошаго вкуса. Все его Трагедии вышли теперь странными фарсами, в которых характеры людей без разбору описаны и перемешаны. В его Юлие Цесаре шутки Римским грубым художникам приличныя введены в важнейшую сцену Брута и Кассия. Отвей, славный тогда Трагик, в своей Трагедия *избавленная Венеция* названной в время ужаснейшаго заговора Маркиза Бедемара, вывел на театр стараго Сенатора Антония, который все обезьянства и непристойныя шутки делал на театре при любовнице своей Наке. Толико трудно составить весьма хорошую Трагедию, что и великие люди в сем своем стремлении немалыя терпят неудачи. Г.С. в сем своем пути странствовал щастливо, и естли находятся в его Трагедии пороки, то такие, каких и в Корнелие и Расине есть довольно. Любовь есть общая зараза театра, без которой и славнейшие Сочинители в трагических своих сочинениях почти обойтись не могли. Расин не мог того миновать, чтоб я Митридата, Александра и Пора не представить щеголями

любовыми; а в Корнелие редко можно сыскать Трагедию без такой любви, которая во многих в нем местах весьма нехорошо описана по тому, что положена не у места. И ежели что нибудь сему подобное сыщется в Трагедиях Г. С. тому причиною больше обыкновение нынешняго театра, нежели он. *Vitium est temporis potius quam hominis*; сказал Римский философ; то есть: бывают пороки больше приличные времени, нежели людям. Когда кто захочет истинную тому сыскать причину, для чего славнейшие и вселичайшие умы часто в сочинениях своих отходят от философической истинны, то увидит, что они стараются угождать времени; ежели-же такая угождения кто назовет ошибкою то оных ошибок больше сыщется в Лирическом Сочинителе, нежели в Трагическом. Многие и то Г.С. приписывают в порок, что он в некоторых местах подражал Расину. Имитация или подражание есть лучшая Стихотворства добродетель: Расин сам очень много подражал Еврипиду. А Г.Л. Гинтеру, котораго никак с Расином ни в хорошем вкусе, ни в возвышении мыслей, ни в твердости рассуждении сравнять не можно. Я теперь сказать должен, что Оды одного, и Трагедии, Еколги, а особливо Притчи другаго, вечнаго нашего почтения достойны: однако один зделав больше другаго, у людей безпристрастных имеет некоторую отличность; но всего лучше последовать Г. Волтеру, судящему спор тех, кои не знали Французских-ли Стихотворцев предпочесть Аглинским и Италианским, или последних первым, скажем с ним: *heureux est celui, qui sait sentir leur différens mérites*, то есть, щасливый тот, который может знать и ощущать разныя их достоинства... Многие о преимуществе сих двух Стихотворцев спорующие не были довольны разговором М... и один из них сказал ему: на твоих речах основаться не можно. Ты прежде сам бранил Волтеръ, а теперь на него во многих местах ссылаешся; на то ему отвечал М. Надобно различать критику отбрани. Я Г. Волтера никогда не бранил, а пересказал о нем слышанное и читанное. Естьли он не так порочен, как о нем носится слух, и я о том узнаю, то перьвый опорочу прежнее мое описание. Я теперь точно в таком стою пункте, в каком находился Г: Волтер, когда описывал сожжение города Алтены: на него весьма справедливо напал Г. Ришей, и некоторый безимянный Автор в книге называемой *la Bibliothèque raisonnée*, называя его несправедливым Историком, и выдумщиком, клеветы на безвинной город Гамбург несправедливо наложенной; Г. Волтер таким предсвоими Критиками извинился образом : *je me suis contenté de rapporter ce qu'on disoit, que les Hambourgeois avoient donné de l'argent secrètement au Comte de Steinbockt; donc l'auteur de la lettre contre moi est répréhensible en ce qu'il m'attribue d'avoir dit positivement que la ville de Hambourg étoit coupable; j'ai dit la vérité en rapportant un bruit, qui a couru, et je dis la vérité*

en disant qu'ayant examiné ce bruit, je l'ai trouvé plein de fausseté; то есть, Я только написал, что сказывают, яко бы Гамбурга города жители дали тайным образом немалую сумму денег Графу Штенбоку разорителю Алтены ; следовательно, несправедливо написал некто противу меня, будто я упредительно написал, что Гамбург виноват; я сказал правду пересказывая слух, который носился, и теперь скажу правду, что когда я оный слух разобрал по лучше, то нашел оный наполненный несправедливостию. Я также скажу, что я сказал правду, пересказав не только, что говорят, но что уже и не в одном месте напечатано о величайших пороках Г. Волтера: ежели узнаю, что все то о нем говорили и писали несправедливо; то после опять скажу правду написав, что все то, что прежде о нем говорено, и мною пересказано, не правда. При том я написал, что и вздоры Г. Волтер описывает весьма приятно, а о славных его сочинениях я не говорил ни слова; ибо оных цена давно просвещенному свету известна; и так не знаю, как можно сказать не погреша противу справедливости, что я бранил Г. Волтера. Г. Волтер также человек, как и прочие, и без ошибок быть не может. Мне то больше всего странно, как он мог сравнивать в Философии Картезия с Невтоном написав: *Descartes, qui nous a mis sur la voye, de la vérité, vaut Neuton qui a été depuis au bout de cette carrière*, то есть, Картезий, который привел нас к началу настоящей истины, стоит Невтона к концу оныя нас доведшаго. На против того все ученые люди утверждают, и сам Г. Волтер на стр. 63 своих Писем о Англичанах с ними согласен, что Картезий выдумал новыя стихии, и новый и невозможный свет, и что зделал человека с своими мыслями сходнаго; и сказать можно по справедливости, что Картезиев человек столько далек от человечества, сколько Картезий от истинной философии. На против того Невтон, пишет Г. Волтер на стр. 110 сих же писем, есть учитель человеческого рода, истинный Философ и славный Картезиевой Философии искорнитель: а на стр. 64 утверждает, что Картезий принялся за философию, а Г. Невтон привел оную в совершенство. После такого его торжественнаго признания о преимуществе Невтоновом пред Картезием, как мог сей славный Автор сравнивать последняго с первым, тому я надивиться не могу, и думаю, что или высоких и летучих мыслей, люди часто так высоко залетают, что того, что под ними или в стороне, не видят; либо что будучи всю у них в высоком градусе, и самолюбие их на среднем степени остановиться не может. По чему Французу, Французского философа должно предпочесть Англискому.» Что же вышло, друг бесь! Из речей М? То, что все говорили, вивать лирик; он лучше всех в свете Стихотворцев. А С. человек посредственнаго знания; но я почель речь М. за справедливую, а особливо

по тому, что выхваляемый им Стихотворец великий ему неприятель, везде его ругал и ругает, и мало ему несправедливым своим доношением жесточайшаго не причинил злключения. М. Всем том зная, и толь много от него претерпя, когда его хвалить, то кажется, что такой похвале пристрастия быть не может.

Письмо 81 "От Храмоногаго к Кривому "

Хотя ты, Господин Бес! Похвалу М.. почел за справедливую по тому, что произошла от безпристрастия; однако многие подумают, что она раждалась от трусости; ибо ныне люди во всех делах стараются какой-нибудь найти недостаток. Но мы знаем, что М. всегда дело с ним выигривал: и так его трусить никакой ему причины нет. У вас теперь в городе довольно хороших сочинении. Читал я театральныя сочинения Н. и В. В одном из них больше интриги и нравоучительных разсуждений, а в другом острых слов, и прекрасных шуток; один из них писал больше на вкус Дидеротов, а другой на Молиеров; в обеих сих сочинениях есть немалыя редкости; не хочу сказать невозможности, у одного в добродетели, а у другаго в пороках; однако обоих сочинения немалой похвали достойны; и ежели В. сим сочинением не згонит оскомины быть хорошим Писателем, и впред будет издавать такия пиесы, то можно будет о нем сказать, что немногие здесь имеют дарование так хорошо шутить как он. Еще носятся у нас по рукам, и некоторыя изрядныя Трагедии. Но как сей род гораздо больше требует труда, выработания, высоты мыслей, и летучаго разсудка, нежели Комедии, то и больше в некоторых из них можно найти недостатков. Но я скажу правду, что весьма изрядныя читал в оных я сцены [] замашки видел Трагически хорошия, развязку прекрасную, и Характеры изображенныя пристойно. Многие скажут, что в них есть пороки: на то отвечаю, что ниодного почти сочинения без оных нет, Корнелиевы перьвыя Трагедии наполнены неблагопристойностями и кривыми мыслями, которых пороков наши Трагики не имеют; однако все знают, кто ныне Корнелий. Остается и нашим Трагикам, хорошаго вкуса Комикам, и иным Сочинителям иметь только великую охоту к чтению книг, и к сочинениям, а способности в них я приметил великия.

III.11.1. Всякая всячина (1769-1770)

15. « Господин сочинитель ! »

Лишь только я увидела в вашем последнем листе, что вы будете принимать сообщаемыя вам мнения, сочинения и переводы ; то том же час вознамерилась пользоваться такою вашею благосклонностию, за тем, что одна из моих приятельниц, с которою я не давно была в комедии, неотступно меня просила написать к вам письмо о представленной тогда слезной драмме. Не всякая, сударь, из нас может рассуждать о Лейбнице и Невтоне ; но как женщина так же, как и мужчина, есть одаренное разумом творение, то хорошее писание от худаго отличить умеет. И так, мне кажется, что Всякую Всячину, в коей, не лестно скажу, виден острый разум, хорошия мысли и приятный слог, вы несправедливо сравнивали с прескучною и непонятною Тилемахидою, в которой Г.Фенелон так же обезображен, как и Г.Колле, в переведенной его комедии *Depuis et Deronnais*. Она названа по Руски Тесть и Зять, и ее то тогда играли. Однако не почтите, сударь, моего писма за ругательство, или злословие : мне переводчик не известен, да мне и не нужно ведать о его имени, за тем, что я не из числа тех людей, которые, для имени переводчика или сочинителя, хвалят или хулят книгу. Критика нашему полу ни мало ни прилична, и я вам повторяю, что только по прозбе моей приятельницы опишу здесь, как она за немогла от предствленной комедии. Она, сударь, с природы чрезмерно чувствительна и с лишком нежна. Лишь открыли завесу, она задумалась, и по окончании нескольких явлений спрашивала у меня : по каким театральным правилам актеры часто кричат а ! а ! и что сие значит ? так же для чего Исидор, называя за глаза любовницу свою Софьею Менандровною, самой ей всегда говорит : *Софья ! А ! Софья я тебя прямо обожаю*. Комедия переделана на наши нравы, и действие происходит в Петербурге ; однако здесь любовники так не говорят. Я не могла ей на сие отвечать. По том она жаловалась, что безпрестанныя а ! а ! разломили ей голову. На конец увидя, что Софья Менандровна, представляющая двадцатати пяти летнюю девицу, пошла заплакав о том, что хотя верно обещали выдать ее за муж, но за чем не выдают в том самый день : она столько сему смеялася, что подступило к ней колотье, и после комедии я ее привезла домой больною. Теперь ей полегче, и она смеется плачущему Менандру Васильевичу, который назначив свадьбу завтра, говорит, что в исполнении сего обещания не ручается, кое, по видному, сделал только для окончания комедии. В прочем можно думать, что как Исидор *прямо*

обожает Софью Менандровну, так Менандр Васильевич *прямо* до своей смерти их не обвенчает ; по чему же он назван прямо тесть, а Исидор *прямо* зять ?

Мало ли, что она еще говорит, но много будет, когда все писать. И так, представляя вам причину болезни моей приятельницы, остаюсь, Любительницею ваша **ВСЯКАЯ ВСЯЧИНЫ**.

Для сочинительницы сего писма мы почитаем за нужно перевести Французскую поговорку : критика легка, но искусство или ремесло не легко. В теперешнем положении наук у нас мы думаем, что гораздо нужнее поощрение сочинителям, переводчикам и молодым людям, кои посвящают себя наукам, нежели строгая критика. И так несколько излишних а, а ; и одно или два выражения, к коим уши не привыкли, и кои суть следствия перевода, еще не довольны для доказательства, что целый перевод не соответствует желанию трудящегося, чтоб удовольствоваться другими глазами смотрящую на представление публику. Мелкие пороки находятся в совершеннейших сочинениях. Но во обще чем более будем иметь надежды получить со временем лучшие, а может быть и совершеннейшия, а может быть и совершеннейшия. Башни не строят начиная с верху, но напротив того с низу.

19. « Господин сочинитель »

Пользуясь приглашением вашим к доставлению вам на Всякую Всячину материи, взялся и я на перо ; хотя оно у меня только на один переводы употреблялось. Но завтрешнее нам безизвестно ; надобно всякому держаться Есопа : начинай, что хочешь делать ; однако за окончание не вдруг ручайся, *завтре* все может по своему перевернуть. Где, кажется, должно быть более правды, как во правительствах установленных для решения дел государственных и каждого человека особенно ? Но и там *завтре* судят уже иначе, нежели сего дня, по тому что сего дня после обеда или и завтре по утру иногда как то глаза прочищает посредством серебряного, золотого или и медного микроскопа, которое действие в прежние годы имели взятки. Пробывши прошедшую пятницу на маскараде часа до четвертаго не мог я себе вообразить, чтоб в субботу был в Академии наук на аукционе, где иной, разве только по Сирски слова два разумея, торговал на всяких языках книги, ревнуя о прибытке государственном, хотя о том и не помышлял он ни мало. Я в пятницу не думал, чтобы на пять рублей можно было закупить целую охапку книг, в том числе и таких, которые только лишь на обертку годятся. Но завтре выманило у меня целый лишний грош, который должен я

заплатить на почте. Что же делать ? Часто и не грош даром бросается. Всякая Всячина обещает много. В Аглинском смотрителе очень не мало соли ; а Всякая Всячина на него походит : так для чего же не быть и в ней чему полезному для общества ? Простите мне, господин сочинитель, что я вас так замучил чтением того, о чем иной изпишет на меня целую стопу бумагу, дабы доказать, что я пл сих пор не писал еще ничего : однако вить и из *ничего* выходит много ; следовательно и из моего ничего может родиться что нибудь ; так и бумага его напрасно пропала, а о мыслях уже и говорить некому. Теперь приступаю я к тому, что меня к сему писму побудило. Вошло у нас в России в моду, приниматься за такие дела, которых со всем не разумеют ; по требовать в них совета за стыд почитают, говоря : когда де я уже в ету должность определен, то знать во мне усмотрели все требуемая ею способности. За чем же мне у других спрашиваться ? Я сам все разумею. Всем известно, какой вред от того происходит, когда вместо знающего человека употребляют дурака, а еще более, выученного глупца. Он думает, что все то делать можно, что написано в Дон Кишоте. Когда то напечатано, то уже так и есть. Напечатана книга, в которой показывается, как делать алмазы и другия дорогия каменя ; однако никто еще не видал таких художеством свареных драгоценных вещей ; многие бы не отказались за кирпичь брать цену роз. Такая ученая глупая тварь делает иногда столько пакостей, что и говорить о них стыдно ; а все то разположено у него по правилам Логики. Пожалуйте, господин сочинитель, напишите к таким знатокам писмецо, чтобы они не о всем по Логике судили, и чего не знают, о том бы спрашивались, и соглашались без упрямства ; они вам конечно поверять, понеже будут читать печатанное. Чрез сие зделаете обществу великую пользу, многих избавите от досады, а тем самым удержите не малое число людей в службе, которую они единственно для того оставляют ; что командиры их не умеют с ними обходиться, понеже во всем одной своей головой довольствуются. Вы меня простите, если почаству буду утруждать вас моими писмами или и переводами, только прошу в ответах ко мне поправлять ; я человек молодой, рад учиться, когда только учение мое может обществу быть полезно.

Ваш усердный слуга, Смесь.

P.S Я иначе не мог себя назвать, понеже прапрадед мой был Венециянин, потомки его Голландцы, мать моя Грузинка, а я Русак.

Кто печатному верит без разбора, тот и сему писму даст принадлежащее оному уважение.

26. Многие родители не столько любят...

Многие родители не столько любят и милуют детей родных, как своих внучат. Я о сем намерен был когда ни наест написать долгую диссертацию. (Не замай сие слово переведут по Руски, тогда и я на чужем языке не напишу, а самому придумывать смысла не стало : по постой, я вспомнил ; диссертация по Руски биш разсуждение.) Из опыта теперь знаю, каковы милы внучата. Лишь *Ни То ни Се* узрело свет, я взял оное во свои не обятия, но руки, и радовался над ним, приговаривая по обыкновению барских барынь : дитя умное, дитя милое, разумное дитя, и проч. Господин читатель, радость не знает меры. Если от сих повторений у кого ни наест еще заболит голова, или сделается обморок, то боюся, что все племя наше на конец будет опасно здоровью множества нежных, и смело скажу с лишком нежных людей. Паки обращаю к любезному своему внучку *ни То ни Се*. Больше он мне, статья может, по тому был мил, что перворожденный сын так мало благодарен родительнице своей, что он ее называет безо всякаго почтения большою сестрицею ; не упоминая о прочих многих его поступках противу матери. Но о сей семейной ссоре нечего здесь упоминать. Одним словом, кончим тем, что с молода он не обещал много соответствовать надежде об нем родительской. Внучек же напротив того со дня рождения показался почтителен и ласкав, и тем утвердил искренюю к нему любовь прародительницы, коя взирает на него как на подпору рода ея и умешение во старости. Бабушке вить жить один год, следовательно она уже близко четвертой доли века прожила в нарочитом к ней от общества благоволении : о сем судит так один разумный человек по числу листов, кои с рук сходят. Но как бы то ни было, обыкновенно после радости бывает печаль. На свете нет ничево собершеннаго. Следующия два писма поразили печалию чувствительное сердце бабушкино.

1. Господин сочинитель !

Ежели вы по Всякую Всячину писмо моего земляка Аришлая Шуши приняли, то надеюсь и моего не бросите, которое есть следующего содержания :

Родился я в Сибири близ реки Иртыша ; предки мои тамошние Тамаре : так по ним и я стал не Русак ; однако с малых лет, как только начал людей знать, увидел в себе особливую склонность учиться Рускому языку, чего вскоре и достиг ; начав по порядку, перво выучился читать и писать, после говорить, а по том появилась несказанная охота

ко словесным наукам и чтению книг, и так прилежен был, что чрез которое время с помощью тамошних Латинщиков, [коих не менее почти здешняю], стал знати вкус во книгах, и больше любил читать хороших стихотворцов: в пример на Руском, покойнаго Ломоносова и господина Сумарокова, как первых Российскаго Парнасса светильников: [да и впредь на Руском язык буду читать, ежели будут им подобные;] но судьба не дала хорошенько выправити мне крылья во словесных науках, или лучше сказать, сделаться самому автором, и повела меня по другой дороге, да еще разлучила со своей стороною. И так я времяот времени, то в путешествии по всей Руси, иногда за болезнию, либо поленился, со всем было потерял охоту читати книги; но вдруг лишь только нынешний год со Всякою Всячиною изволили прибыть, и госпожа Всякая Всячина в публице дала о себе знать, то, как обыкновенно всякий человек до новых вестей охотник, начал и я читать с первой пятницы, и теперь всякую читаю с великим удовольствием, и искренно вам признаюсь, господин сочинитель, что появилась во мне нечувствительно по прежнему охота ко чтению книг, и вам обязан моею благодарностию до тех пор, покуда опять не заражуся прежним пороком: от чего Боже избави!

Продолжая мое упражнение во чтении книг, попалось между прочим в прошедшую субботу нововыпечатанное сочинение во стихах и прозе, называемое ни То ни Се. Читавши в оном стихи, и от частаго произношения одних речей, зачала у меня побаливать голова. Когда ето видя, надобно бы мне перестать, но я поупрямился, еще не могу забыть обычая своих одноземцов, которые хотя и грубы; однако совестны, захотел увидеть конец; а как дочитал, то от частых: да еще и на других языках: ни То ни Се, ни То ни Се - - - с Русским что, что, что - - - сделался обморок, который так силен был, что и теперь не могу в натуральный прийти порядок; да и то слава Богу, тепер есть полегче ото Всякой Всячины: а только на автора я не сержусь по тому, может быть он не с умысла написал; в таком случае осмеливаюсь вас просить дать от такого моего припадка к избавлению средство, чего с нетерпеливостию ожидать буду; и я чрез сие вас потрудил, смотря на госпожу Хримуруну.

Ваш почитатель ИБРАГИМ КУРМАМЕТ.

2. Господин сочинитель!

Читая каждую пятницу листы вашего сочинения, с удовольствием нахожу в оных, с какою благосклонностию вы всем требующим от вас помощи, даете свои

благоразумныя средства, и оставляете тех в совершенном удовольствии, как видно из их к вам ответов.

Я будучи в обстоятельствах, требующих от вас помощи, принимаю смелость просить вас об оной; болен я бредом, и брежу все на яву ; а бред мой состоит в том, что браню худых сочинителей, и которые не одумавшись принимаются писати против сил своих, и пишут вздор. На пример Зятя и Тестя и Разумнаго Вертопраха, и тому подобных, исключая славных Синава, Хорева и прочих, которыя ясно показывают великость духа сочинителя. На сих днях стало мне полегче ; или лучше сказать, со всем было выздороял, как вдруг опять занемог от нововышедшаго сочинения ежесубботнаго. Господа сочинители ни Того, ни Сего, как видно не будучи достоточны в хороших материях, и наполняя враньем свой листок, находились в затруднении, как бы окончать оный, но не нашед более ничего, вранье свое окончили повторением на разных языках названий своего вздора. Пожалуйте, господин сочинитель, пособите мне в сей болезни, и предпишите рецепт к облегчению. Признаюсь, что и сам ничего не знаю, для того то, думаю я, и сожальнее, что сам ничего не знавши, таким бредом трогаю и совершенно знающих людей. Вы можете из сего писма узнать, что пишу вам самую правду, критикуя разныя сочинения, уверяю вас о подлинности моей болезни. В прочем я есмь тот покорный и верный вам ФАЛАЛЕЙ, Который много написал, а толку нет.

Сим писмам в ответ скажу, однако не сердцов : в болезни лучше нет лекарства, как терпение. Слушай *То и Се* и ты ни *То ни Се* ; если не побережемся, наши корреспонденты нас поссорят. Но для пользы племени есть средство. Не замай они пишут ; а мы браниться не станем. И так будут без удачи те, кои, по французкой пословице, между коркою и деревом пальцы положили.

28. 31 Января 1769 года.

Я вознамерился вас уведомить, что я живу в таком обществе, где носят кафтаны с золотым галуном, и я на силу могу его сделать, за тем, что не богат ; а за оное меня презирают : еще, что я не так много говорю, как прочие, называют дураком ; а я себя ни мало в сих двух пунктах выннм не ставлю. Что я не богат, в том не виноват ; а чтож я молчу, то так привык ; полно не те ли дураки, которые обо мне думают так, не войдя в мое состояние ? И так прошу вас сии мои два пункта разрешить, и уведомить в ваших листочках, что мне делать : зачинать ли мотать ? и борчать ли, что на уменни взбрдет ?

У нас есть один скорописец или секретарь, который в том свое удовольствие находит, чтоб людей оклеветать и просмеять ; да нынеча в том мода : а етаких у нас много, как собак, и до Москвы не перевешаешь.

Прости, господин сочинитель, другой раз больше поговорим, когда удостоите своей дружбой.

Ваш покорный слуга. АГАБ САМАНУКОВ.

РЕШЕНИЕ ЗАДАЧИ.

В старину говаривали : по кафтану встречают, а по уму провожают. Не уж то свет столь переменился, чтоб сия пословица была более не вместила. Господин Самануков входя в убыток для деланья кафтана с позументом, кажется справедливо требовать может везде приема по наряду. Если же после приема по кафтану он все молчит по привычке, то пенять не может о заключении, кое об нем делают. Правда, что иногда дурачество кроется под молчанием, иногда же и многомыслие. Но и то не опровергаемо, что молчание так, как и безперерывное болтание одного в каком ни наесть собрании, нанесет скуку всем тамо находящимся. И так советуем ему, чтоб он прервал безсловие. И после сего, если он умен, как мы не сомневаемся, исчезнет мнимое презрение, кое он приписываем своему недостатку. Если же он и люди, с коими он обходится, не смотря на сию его перемену по нашему совету к обоюдной их пользе, не будут взаимно друг другом довольны ; то приговор наш есть, более с ними не знаясь. Мотать же и ворчать, что на ум ни взбредет, думаем, не прилично никому, а еще менее клеветать злословить и просмеивать ближняго. Мода же таковая никогда не есть и не будет общая всем, а только той части людей, кои следуют Татарским обычаям. Оттуда суть и выражения весьма сильные, кои многие нежные уши принимают за неучитивость и родь недостатка : а какия именно, всякий вежливый человек легко узнать может, когда он примечати станет ; с какими кто чувствами какое чет выражение.

37. На весь свет угодить не можно...

На весь свет угодить не можно, есть столь общее изречение, что вы конечно не потребуете изытия из онаго для вашей Всякой Всячины, которая, дозвольте мне сказать с обыкновенным моим чистосердечием, очень утверждает сию истинну. Не нравится сии листки петиметрам ; как ! говорят они, три недели ; а ни одного любовнаго слова, ни одной новомодной речи ! ни метафисикам, ожидавшим утверждения предустевленнаго согласия ; ни физикам, чаявшим найти изобретение безконечнаго

движения ; ни химикам, надеявшимся сысками вспоможение во своих изысканиях философического камня ; ни геометрам, кои ожидали обретения квадратуры циркуля ; ни политикам, которые думали, что откроются им все интересы государств. Ах, говорят они, когда всю Европу такие тучи угрожают, когда война востает со всех сторон, можно ли тогда о таких безделках думать вместо того, чтобы размышлять о сих важных делах ? Вы сами видите, сколь мало таких людей остается кому ваша Всякая Всячина понравиться может ; иным самая ее малость во кажется, что я вчерась сам слышал, и о чем вас уведомить намерен в благодарность за ваши листики, которые всегда я с удовольствием читаю.

Был я вчерась вместе с Н***, у котораго хозяин спросил, чи литал ли он Всякую Всячину ? Чтоб я стал читать такой вздор, отвечал он, который, как я думаю, ни что иное, как повторение зрителей, новых Менторов, пустомель и Мисанфропов*²¹ ; я самих образцов не читывал. Когда вы еще не читали, сказал хозяин, так вы не можете осуждать ; да положим, что в сих новых листках и выбранное есть из других, что до того нужды, только бы хорошо было, и выбрано бы было со вкусом ? Пчела со всяких цветов мед собирает... Как тебе не стыдно : перервал у него Н*** речь, ты хочешь, чтоб я время терял на таком вздоре ; чему тут доброму быть ? Правда, сказал я, вмешавшись в их разговор, сходно ли с вашими летами столь маленькия книжки читать ; вам должно упражняться во чтении таких, которыя бы по крайней мере в четверть листа были : а то могут ли мысли, хотя малую твердость имеющия, разположены быть на таких листочках, которые самый малый ветерок, как прах развеять может ? Тот ли вид человек имеет сидя за добрым *in folio*, и переворачивая его большие листы, какой бы он имел держа в руках небольшую тетрадку ? Нет, сударь, продолжайте украшать разум свой книгами порядочной величины, презирая кукольные книжки, которыя пускай рабята читают. Вот, продолжал я взяв Тилемахиду, которая на столе дежала ; вот книга, достойная ученым человеком с великим вниманием прочтена быть, хотя она и не из самых больших ; однако сие можно ей простить за важность материи, высокость мыслей и благородство выражений. Она, правду сказать, не очень ясно написана, но так и должно быть всегда написанной книге, нарочитую величину имеющей ; ясный и простой слог должно оставлять для таких книжек, какова Всякая Всячина, которая токмо для праздных людей хороша ; а людям, учением просвещенным и старающимся разум свой знанием обогатить, надобно что ни

²¹ *Англинские и Французкие Периодические Листы.

есть по важнее... Хозяин приметя, что насмешка моя становилась весьма досадною любителю великих книг, перервал речь мою, и тем сей наш разговор кончился. Вы же, государь мой, не смотря на своих критиков, продолжайте ваши листки ; за что вам кроме вышепомянутых и еще нескольких, которых вы в сочинении своем заденете, все будут благодарны, из того числа я есмь, государь мой,

Ваш Искреннейший и покорнейший слуга * * *

41. Ни из чего не можно так узнать...

Ни из чего не можно так узнать различия мыслей, кои бродят сквозь понятия рода человеческого, как из великаго числа писем и сочинений, кои к нам почти еженедельно присылаются.

Иный видит сны, кои нам кажутся опоздали две тысячи лет с лишком ; а то бы они могли у Римлян быть вмещенными во книгах Сивилл, или в Дельфах между Апполлоновыми изречениями. Но ныне никто труда на себя не возмет, в оные вникнуть ; и для того мы их не печатаем.

Другий называет Геротрагическою поемою то, что столько же можно назвать и иным именем ; но как оно меланхолично, то здесь и не внесется.

Третий требует знать, для того что он сирота, не принадлежит ли он Всякой Всячине ? Сей вопрос не вовсе без основания. Но мы более не может ему в угодность сделать, как спросить доказательства, по чему он к нам причитается ?

Четвертый приписав нам целую комедию прислал для вмещения в недельных осми страницах, где насилу два явления вместиться могут.

Многия тому подобныя требования приводят нас иногда в немалыя заботы. Однако быв ободрены приемом публики, во обще мы себе за правило постановили продолжать, как мы начали, с некоторою разборчивостию, иногда напечатав насланныя письма или сочинения, а иногда и откланиваясь им краткими словами по важности содержания оных.

Следующую седмицу умолкнет Всякая Всячина по причине всем известной. На светлой неделе опять прервет узы молчания в обыкновенный ей день ; а на Фоминой даст один лист для уплаты долга во вторник, другой в продолжение обещанной своей поставки в пятницу.

43. Господин сочинитель !

Вы в третьем листке вашего сочинения позволяете имети с вами переписку, так же и сообщати свои сочинения и переводы. Я радуюсь сему случаю, что могу теперь сообщать мои мысли не только вам, да через вас и всему роду человеческому ; или, лучше сказкть, той части людей, которая по руски знает ; а всего вернее той, которая читать станет. В следствие чего вам нечто и посылаю.

Обо мне заключили, что я спорщик. Благодарю сему щастливому для меня заключению, особливо ежели оно от добраво сердца, то есть по справедливости произошло ; а не так, как часто говорят, он человек добрый, а думают, что он дурак ? Или с восклицанием, а он человек умный ! То есть он плут. Но мы о людях часто и не думая заключения делаем ; мы кричим и не редко называем честными тех, которые своею честностью тысячу людей по миру пустили. Дай Бог, чтобы обо мне не ошиблись. Но нет ! обо мне заключение справедливо ; я его чувствую, я то доказываю на писме, да и в печати. О печать ! конечно сам Бог просветил того человека, кто тебя выдумал ! Тобою сохраняются описания великих дел человеческия от востока до запада, от полудни до полуночи ; ты истребляешь вредныя роду человеческому предразсуждения ; тобою открывается истинна ; тобою из примеров научаются цари царствовать, миннистры охранять отечество, полководцы искусству воинскому, судьи разысканию правды. Колико спроспешествуешь ты людям ко благополучию. Жаль только того, что нет такой печати, которою бы печаталися совести человеческия ! Тогда то прямо были бы люди благополучны ! Сколько бы открылося вредных людей отечеству, недоброхотов ближнему ! Но нет, конечно Бог познание совестей людских оставил нашему умствованию, дабы мы сами поступки людские примечали, о них разсуждали, заключали, и чрез то познавали их совести и достоинства. Но что я говорю ? Не мое дело разбирать людей ; ето остается тем, которые имеют случай разделять людския участи. Я только радуюсь тому, что до споры останутся в печати, да и на веки. Даром, что несколько листов у господ Нарциссов и изойдет для волосов их на бумажки ; любопытных людей довольно, они конечно сохранят их. Название спорщика меня умешает. Спорить, по моему мнению, не говорить там да, где кажется должно сказать нет, следовательно ето знак не льстеца, да и не труса. Лъстец уже довольно известно, сколько вреден ближнему, следовательно и обществу ; а и трус по моему мнению ни добрым полководцем, ни добрым судьей, ни добрым гражданином, ни добрым другом быти не может. Извольте, господин сочинитель, так же князья, графы, дворяне, мещане, старики, середовичи, молодые, всякаго рода люди обоего

пола, и вы листа по полтора там и сям прочетшие господа кончающиеся на сты, то есть Волтеристы, Гелвецисты и прочие, извольте со мною спорить обо всем, о чем вы хотите ; разумею я кроме тех пунктов, о которых в целом свете публично спорить запрещают. Извольте я начинаю. Но чтобы придать важности моим спорам, беру материю философическую. Я утверждаю, что человек свободен, то есть не принужден обстоятельствами делать то, а который последнее прочитание у челобитчиками как со своими рабами обходится. Не был бы виноват и тот сержант, который по растолковав солдату, как делать на караул, ударов триста вlepил ему в спину за то, что он не так делает. Прав был бы и том подковник, который бедных офицеров как извозчик лает ; не должен был бы и я сердиться на того, который в лучшее явление трагедии Синава, когда мы все устремилися на Дмитревскаго, пришел и растокал нас ; а за чем ? Чтобы прочитать, что на лавке написано : хотя того за множеством людей и видеть было не можно. Правы были бы и приезжие молодцы изо Франции, которые проповеданием тишины Французкаго театра мешают нашем слушать. Вот государи и государыни мои на первый случай вам задача, извольте против меня спорить, а я со всею охотою моею отвечать буду, и остаюся.

Вам верным и покорным, а ежели хотите, то и нижайшим слугаю ; только не наинижайшим : ибо я тем быть не могу, чего и на свете нет...

Сему нашему Корреспонденту в помощь приведем здесь правило стариннаго мудреца, который произрек тако : *спорить должно не горячась ; а противоречить и противоречии терпеть без сердца* ; мы же к сему прибавляем от себя, *и без брани*.

47. Хваталова грамотка тиснению не предастся...

Хваталова грамотка тиснению не предастся. Второе письмо Фалалеево, так же и подписанное Деревенщина не будут напечатаны для того, что они коснулись семьи.

Письмо подписанное Б . . . Корректор не выйдет из печати. Первое для того, что женщинам бы многим приключиться могли разныя болезни, если бы сведали, с кем сей человек в переписке. Второе и для того, что публике не весело бы было слушать или читать ссоры и споры между сочинителями и издателями ; а в сем письме к тому материя есть. Совет же наш есть переменить заглавие обещаваемаю новаго издания ; а то от страха многие не купят, боясь одного имени.

60. Господин сочинитель !

Думаю, что у такого автора, как вы в сочинении Всякия Всячины ежедневно упражняйтесь, надлежит быть великой вивлиоотеке, из которой вы толь пространная и разная материя на листах ваших изображаете.

Прошу потрудиться и выписать для меня из оной, буде найдется, такой эксперимент, коим бы можно перевести подьячих, которые до третьяго градуса привели меня во изнеможение.

Я старался и тем от них избавиться способом, которым перегодят клопов, блох и всех кровососных насекомых, однако ничем не мог оборониться ; но истоща весь свой дом на то, и ныне стражду от сих кровососов.

Вычитал было я у Полиция такую махину, которая по тысяче и больше в день неприятелей побивала, но недостаток мой оную построить не дозволил ; и для того ища легчайшаго способа, к вам с прошением о том прибегаю, и прося вашей помощи и ответа, с почтением пребываю

Ваш усердный слуга ЗНАПАСНО ОБОДРАННЫЙ

Ежели вашей помощи не получу, то больше не останется способа, как петь только то, книжному :

Ты Господин сохраниши ны и соблюдеши ны от рода сего и по век.

Подьячих не можно и не должно перевести. Не подьячие и их должности суть вредны ; но статья может, что тот или другой из них безсовестен. Они менее других исключены из пословицы, которая говорит, что нет рода без урода, для того, что они более многих подвержены изкушению. Подлежит еще и то вопросу ; если бы менее было около них изкушателей, не умалилася ли бы тогда и на них жалоба. Но чтоб удовлетворить писателя вышепоставленным грамоты в его требовании, как перевести обычай, чтоб подьячие не приводили ни кого в изнеможение, в ответ ему скажу, что сие весьма легко. Не обижают ни кого ; кто же вас обижает, с тем любовно миритесь без подьячих ; сдерживайте слово, и избегайте всякаго рода хлопот.

70. По полученному уверению от господина Одрваева...

По полученному уверению от господина Одрваева сообщаем здесь читателям оба его письма вместе, присовокупив к оным в ответ и наши на требование его размышления.

1. Господин сочинитель !

Пред страстной седмицей почтили вы вашим ответом четверых приславших к вам свои сочинения, что они за удобныя найдены быть оставлены. Изяснение ваше неоспоримо, а особливо о комедии, кою в самой вещи разделить по листам дело не стройное ; вообще комедия, а по рознице ничто.

Отказ красавицам не привел бы так в отчаяние влюбленного, ни пушечный выстрел в ужас труса, сколько поразил ваш отзыв сочинителя комедии. Я нашел перед ним исписанной бумаги полулистов с десять, только не оставлена на них ни она строчка, коя бы не была вычернена. Любопытствовал я узнать ето ; но приятель мой, казалось, был в великом беспорядке ; он высылал меня вон, и держал за полу ; сердился, что я помешал ему, и давал знать, сколько рад мне ; не хотел ни за что открыть того, что пишет, но в туж минуту и просил моего совета, не могу ли я к зачатоу им писму приноровить моих мыслей ? а его приходят все наизнанку. - - -

Такая прозьба ясно показала, что ответом вашим ум у него стал на выворот ; я на силу выразумел, что какую то он епистолу намерен был писати к вам ; он хотел оправдаться, хотел изъяснити, что он только из усердия (как и водится) посвятил вам труд свой, желая сделаться внимания вашего достойным, и быть у вас в покровительстве, а не с тем, чтоб отягчити столь обширной материей еженедельния листы Всякия Всячины. Напечататься же комедия должна сама собою, да и то не прежде, как если будет на сие ваше одобрение, а по том и публика то апробует.

Я взял на себя об етом вам донести. Тогда приятель мой как ото сна пробудился ; собрал остальные силы, потребовал из резерва своего пиитического снаряда, чернил и бумаги, вооружил руку свою острым пером, и написал со мною в запуски вторыя из следующих стихи.

Епиграммы

I. СОВЕТ.

Полезно тем трудиться,

Чей труд для общества годится.

А мой приятелю совет :

Оставь другим перо, коль в нем удачи нет :

Престань работать боле,

И дней не трать.

Российский Марс уже в поле,

И собрал рать

Протикников карать.

Спеши туда, доколе

По долгу не пошлют служить по неволе.

П.ОТВЕТ.

Я вижу ето сам, сколь мучится душа ;

Без барыша,

И времени напрасна трата :

Не я виновен в том, а склонность виновата !

Не знаю, чем влекусь ко прозе и стихам ?

Конечно не грехам.

Изясня о приятеле, скажу и о себе : я Господину сочинителю Низкий слуга
АФРОСИМЪ ОПРАВДАЕВЪ.

80. Господин сочинитель !

Я не могу утерпеть, чтоб не открыть моего мнения о вас. Я привык быти чистосердечным и говорити всем правду : за долг почитаю сказать истинныя мои мысли и на ваш щет. Хотя меня за ето многие не любят, а иные осуждают ; одни называют меня простаком, другие незнающим света ; но я лучше хочу согласиться на все сказанное, нежели выпустить из уст моих неправду. А об вас я лучшаго мнения : мне кажется, что вы мою чистосердечность примете благосклонно.

Мне весьма понравились некоторыя ваши рассуждения, примеченныя мною в ваших сочинениях. Вот та самая правда, которую я желал вам открыть. Теперь еще скажу вам то, что ето произвело во мне к вам почтение, а оно причинило мне в вас нужду.

Множество во свете есть вещей нерешимых ; и все науки имеют нечто нерешимое : из сего не исключается и самая мораль : по крайней мере я нахожу во свете, чего решить точно почти не могу. Может быть оному причиною то, что я в рабчестве рос без руководства, я в молодости судьбою был определен, оставя свет, избрать жизнь уединенную ; следовательно не было мне нужды прилепляться к науке, как жить между людьми ; но понеже все подвержено переменам ; переменилося время, переменились и мои обстоятельства. Я сделался теперь жителем Петербургским : вы из того легко заключить можете, что я живу в большом свете ; но признаюся, что многого не знаю, что было должно знати для светския жизни : и для того хотя не обо всем, чего

не знаю ; однако о некоторых вещах спросити вас намерен. Не удивитесь, что я много сделаю вам задач : должно признаться, что часто у нас с большим жаром начинают дела, нежели приводят к окончанию. Я не знаю и не хочу теперь добираться, свойство ли природы человеческия такого, или то свойство наших нравов ; однако знаю то, что так водится обыкновенно : а для того не терпелив я в моих вопросах, чтоб успети мне их сделать, покуда еще жар издавати Всякую Всячину не простыл, или покуда не уменьшилася охота читать ее.

Если вы, господин сочинитель, решите мои вопросы, то меня крайне одолжите ; и знайте, что вы тем обяжете весьма благодарное сердце, и сердце, которое останется вам и тогда благодарно, когда мне в вас нужды не будет. Етой простоты я научился, будучи в моем уединении, а еслиб я делал правила себе, живучи во свете, то конечно бы разсуждал просвещеннее сего, и избежал бы сей подлой задеревенелости. Наука просвещеннаго света открывает нам правило такое, чтобы до тех пор любить человека, и быть ему благодарну, покуда в нем находим мы собственную пользу ; а если любовь и благодарность простирается далее, то сие преходит границы, и обращается в дурачество. Однако я удалился сим разсуждением от моей материи. Я еще вас прошу напечатать при сем реестр нерешимостей моих, и позволить желающим их мнения на мои вопрсы. Я сведаю из того то, чего теперь решить не могу ; а вы узнаете чрез то разныя мнения и свойства людей. И так одним подвигом два хорошия дела учините. Первое откроется вам несколько умов человеческих ; второе одолжите вашего, господин сочинитель, Покорнаго слугу, ПРАВДОЛЮБОВА.

РЕЕСТР НЕРЕШИМОСТЕЙ МОИХ.

1. Что должно почитати прямою добродетелью
2. Что прямая дружба ?
3. Кого почитать должно прямо разумным человеком ?
4. Кого почитать дураком ?
5. От чего не всегда дурака почитают тем, что он есть ?
6. Кто полезнее обществу, острый или благоразумный человек ?
7. Кто щастливее всех, или что прямым щастием почитать должно ?
8. По чему узнать можно придворнаго человека ?
9. Какия доказательства прямыя страсти в любви ?
10. Какого человека всех больше опасаться должно ?
11. Что больше всего нравится женщинам в мужчине ?
12. Что нам всего больше непонятно ?

Мы не можем оставить без похвалы качества доброго сердца и честных чувств, с которым нам показалось, что сие письмо писано. Нам же весьма приятны все нравоучительныя задачи.

2. Господин сочинитель !

Исполняя требование ваше, исполню еще и то, что взял я на себя говорить с вами за моего приятеля, извольте выслушать : я тогда же был уверен, когда писал письмо к вам, что об нем ни изяснял я, даже и о самом его беспорядке, он все не только читал, но еще и просил сочиненную им Епиграмму ответ вместити тут житься, что он за внесение писма моего во Всякую Всячину сердиться не будет ; а вы напечатанием сделаете честь

Вашему слуге АФРОСИМУ ОПРАВДАЕВУ.

P.S : После первого писма моего любопытствовал я подробнее сведати, с какою мыслию приятель мой посвящал вам труд свой, только нашел его в этом не а пример тверже, нежели сколько бывают иные воздержны на zapлату долга. Он не говорил ничего иного : *Я несчастлив ! тружусь без пользы !* Из последующих речей тоже не больше узнал я, как только сие, что он видя близ года пиесу им сделанную без успеха, кою иные хвалят, другие хулят, подумал сведати безпристрастную ей цену. Я заключаю, что намерение его в том состоит, чтоб вы взяли на себя труд, хотя одним словом подать или отнять надежду к упражнению ему еще в честь Фалии, к которой Мусе больше всего он мысли свои устремляет.

Господин Оправдаев, если друг ваш чувствует толикое стремление к феатральным сочинениям, то думаем, что его унимать не дольжно ; но советуем, чтоб он вошел сколь возможно более в испытание толь труднаго ремесла. Он совокупив знание со склонностию, будет уже больше, нежели на половине дороги к успеху ; ибо останется ему только испытати наш вкус и нравы, и представити нам оные так, чтоб они нас веселили, и отнюдь нам досады не делали, при том же употребить остроту и приятность для представления нам самих себя.

N.B Человек ни чем так не скучает, как сам собою ; следовашельно много весьма надобно искусства, чтоб он возшед на покатыя доски нравился самому же себе.

82. Господин сочинитель !

Как мне быть ? Я не знаю. У матушки есть знакомая, от которой она видела много одолжений ; у сей знакомицы умерла дочь. Матушка вчерась велела мне к ней

ехать на похороны ; а похороны будут в субботу отправляться. И при том на крепко мне приказала плакать, кричать, биться и прочая, как водится или водилось из стари. Я же притворяться не могу : покойница мне почти незнакома была ; и я ни мало не печальна. Кричати при людях кажется мне невежливость ; биться так же боюсь ; от того будут синия пятна, и неравно лице зашибу так, что ни запудрить, ни забелить, ни зарумянить на другой день не лзя будет. Я думаю пригожее всего мне упасть в обренок. Я видывала, как Татьяна Михайловна на феатре обмирает степенно : и упав так с начала, пролежу до конца, и тем всех хлопот разом избавлюся. Я ведаю, что и сие будет притворство ; но как мне ослушаться родительскаго повеления ? Только прошу вас в пятницу неотменно внести сие письмо в ваши листы, дабы по крайней мере более сехалося людей на похороны, и я бы не во вся потеряла свой обморок понапрасну, но было бы кому примечать оный. Однакож прошу, остерегите присутствующих, чтоб воздержались, и в ладоши бы не ударили ; ибо сие не у места будет.

Ко услугам готовая ОЛИМПИАДА СЕРДЦЕКРАДОВА.

88. Милостивые государи, Господа сочинители Всякия всячины.

Я с несказанным удовольствием читая ваши сочинения, усматриваю в них как остроту вашего разума, так и здоровое рассуждение, и пользуясь нашим снисхождением, что вы не запрещаете требовать от вас совета, покорно прошу дати мне совет в ниже следующем.

Мне тридцать семь лет от роду ; я женат, имею детей, также имею и отца, который как мне, так и жене моей уже сколько лет на содержание наше не дает ни копейки ; и следственно я прежде жил на щет моих заимодавцов, но теперь потерял весь кредит, и никто уже мне больше не верит. А те, которым я должен, всякий день приходят и просят своих денег ; а я им не отдаю не для того, что я не имею ; да откуда и получить, никакой нет надежды. Я хотел было отведать моего щастия, попроситься куда нибудь к делам : но и в том нашел два величайшия для меня препятствия. Первое, не имею ни одного такого патрона, чрез котораго бы мог намерение мое произвести в действо. Второе и того для меня несноснее, батюшка мой мне сказать изволил : ежели де я услышу, что ты пойдешь куда нибудь к делам или в службу, то разсеку тебя плетями и собью со двора [...] не имеем и всегда нанимаем ; а двора, овес и сено, и для своего стола, все покупаем.

Так пожалуйста, милостивые государи, войдите хотя на минуту в мое состояние, и разсудите безпристрастно, не должен ли я по неволе сделаться мотом, а я право к мотовству нималейшей склонности не имею ; когда и в армии служил Офицером, так и там меня никто мотом не называл. Я надеюсь, вы подумаете, что мой отец меня за чтонибудь не любит. Нет, он меня любит очень горячо, и находит во мне все качества принадлежащая честному человеку : но любовь его ко мне состоит только в том, чтобы я с ним всякую минуту был вместе : и время провождаем в праздности, от которой и он уже нажил на себя должка нарочино.

Еще скажу вам, почтенные господа сочинители, один, для вас может быть он и забавен покажется, я для меня горестный случай.

В весьма приятное летнее время сидел я с моим милостивым родителем в саду, разговаривая о разных вещах ; многих мы с ним бранили таких, которые напрасно в Москве проматываются, не чувствуя того, что и нас много ругают за то, что мы живучи и в деревне нажили на себя долга : некоторых и хвалили, у которых много денег, каким бы они образом нажиты ни были. В то время батюшка мой показался мне веселее обыкновеннаго, что очень редко с ним случается. Мне не хотелось пропустить сего для меня полезнаго случая, чтоб не употребить его в [жити], что у меня мундир очень состарелся, а новаго сделати мне нечем. О проклятая смелость ! до чего ты меня довела ? Он мне отвечивал тремя оплеушинами и несколькими ударами палкой, которая у него в руках была, от которых оплеух я и теперь левым ухом мало слышу.

Я знаю, некоторые не похвалят меня, что я будто жалуясь на своего отца ; да я то снесу безо всякаго огорчения ; я точно уверен, что чужая рана никому больна быть не может. Кто как хочет, так и думает, а я думаю, что гораздо бы было не худо, хотя бы в новом уложении сделать какихнибудь детей в совершенных летах ; а то есть такие отцы, которые и в конец разорят своих детей, а на них и суда сыскать негде.

Я ж надеясь на отменное ваше великодушие, усугубляю мою прозьбу, снабдите меня как советом, также и некоторым наставлением, как мне должно препроводить без нарушения честности остатки дней моих ; и будьте уверены, что я все ваши повеления, если оными меня удостоить изволите, буду исполнять свято. Пожалуйста, господа сочинители, прикажите напечатать сие письмо : ибо оно непременно будет в руках моего родителя ; а он читав оное, не почувствует ли угрызения в своей совести ? Я ж с нелестным моим к вам почтением навсегда пребуду, господа сочинители, Ваш покорный слуга, ГОРЕМЫК ВОЗДЫХАЛОВЪ.

P.S. Меня хотя и не так зовут, да сие имя сходно с моим состоянием ; а о своей персоне я вам опишу кратко. Я не учень, понятие о вещах имею посредственное, льстить не могу никому как большим, так и равным себе людям ; обхожусь без притворства и чистосердечно, а главный мой порок, от которого может быть я и несчастлив, чрезвычайная застенчивость. Если можно, и на сие прошу дати мне совет, как мне от нее избавиться ?

Должно думать, что человек вовсе лишен разсуждения, когда он родному сыну по его состоянию нужнаго к содержанию не дает. Примечено, что многие молодые люди, кои впали в какия ни насть в поведении излишества, возвратилися на путь истинны по одним правилам честности ; но весьма много от того одного пропало, что их содержали в молодости слишком коротко ; вошли в долги и в мотовство ; а оттудова до неистовства и до бездельства шагов уже не великое число осталось. Отец, который сыну определяет содержание размеренное с его состоянием, снимает одну ногу сыновнюю с пропасти. Сего довольно будет для чувствительных отцов : и конечно все те, кои не желают слыть окаменелыми сердцами, после сего увещания сыновей своих будут содержать, как долг велит. Вам же, господин Воздыхалов, советую протягивать ножки по одежке. Не зная причины застенчивости вашей, не можно вам дать совета. Извольте испытать себя, от чего она происходит.

90. Государь мой!

Между всеми пороками почитаю я скупость не последним. Я не могу без жалости смотреть на такого человека, который им заражен; и подлинно он предмет достойный более сожаления, нежели смеха. Вообразите себе сего беднаго лишеннаго ума (иначе я его назвать не могу) в безпрестанном беспокойствии собирающаго сокровища, коими он не пользуется : [ето Дракон безо сна провождающий во мрачной пещере страшася потерять малейшую часть своего богатства, и по гроб себя изнуряет.] Но какую мзду получит он за то? В жизни почитают его за презренную и посмеяния достойную тварь; а по смерти наследники, проматывая его имение, [ругаются ему Господин де ла мотт], помнится мне, пишет весьма хорошую басню о скупом, который посреди своих сокровищ из нужды умер, и во гроб не взял с собою ничего, кроме

одного гроша (*²²), который родственники его едва ему дали. Ибо хотя оставить по себе человек золотыя горы; однако наеледники мнать, что уже много сделати гроб и и покрывало. Тень скупого прибыла на берега реки Стиги (**²³) в самое то время, как Харон (***)²⁴) требовал обыкновенной платы за перевоз с духов умерших, и тех веслом своим отгонял, которые не имели чем за перевоз заплатить. Скупый любя чрезмерно свои деньги трепетал, видя что должен их отдать: он бросился в реку в глазах Харона, разделял волны с чрезмерною скоростью, и переплыл на другую сторону. Цербер (****²⁵) устранился видя такое позорище, и трижды залаял. Сим гласом возбужденныя фурии тот час появились, и ухватили отважную сию тень. Они повлекли ее к Миною (*²⁶). Произшествие такое его удивило, и как оно было совсем новое, [для много] советовал Миною долго сам с собою, как о сем преступлении, так и о наказании за оное в пример другим. Заслуживает ли (думал он) сей бедный скупой ту муку, которую (**²⁷) Тантал, или ту, которую Иксион (***)²⁸) претерпевает? Или послати мне его к Сисифу (****²⁹) обращать тяжкий камень? Или не лучше ли его осудить наполнять водою тот дыроватый сосуд, который снохи (*****³⁰) Египта, сии гнусныя предательницы, бесплодно наполняют? Нет, сказал Миною, его надлежит жесточе наказать: все сии муки не довольны для него Отворите скорее адовы ему врата, и прогоните его опять в свет! Я осуждаю его смотреть, каким образом наследники его с именем его поступают.

И подлинно Миною не мог бы лучше его наказать; и если бы со всеми скупыми так можно поступать было, то я уверен, чтоб они скоро исправились, видя сколь тщетны и хулы достойны их труды в собирании сокровищ для других, которые [в] место благодарности презирают и смеются им столько, сколько они того достойны.

Если вы найдете, что сии строки могут внесены быть в ваши недельния сочинения, то и без прозьбы моей то сделаете. Еслиж напротив того не можно будет

²² У древних было в обыкновении класти, в рот умершаго мелкия деньги, дабы имели чем заплатить за перевоз через реку Стигу.

²³ Чрез сию реку во ад переправляются.

²⁴ Адский перевозчик.

²⁵ Трехглавый пес, остерегающий ад.

²⁶ Сын Юпитеров в адский судья

²⁷ Он сидел посреди реку, и хотя чувствовал жесточайшую жажду, однако не мог получить ни капли той воды, которая его окружала.

²⁸ Сей был осужден вечно колесо вертеть.

²⁹ Он ворочал превеликий камень стараясь его поднять на гору, который достигши почти до вершины низпадать на него безпрестанно.

³⁰ Сий умертвили своих мужей в первую ночь, и были осуждены сосудь со всех стороне дыроватый водою наполнять.

их тамо вместить, то и прозьба моя не поможет. И так я оставляю то на ваше благоразсуждение; однако когда я увижу, что труды мои не тщетно пропали; то тем поощрен буду ко продолжению впредь оных. Штиля своего ни хвалить ни хулить я не буду: ибо ето такая вещь, которая пред вами, и о коей вы сами разсудить можете. Впрочем, государь мой, я ваш истинный друг и всегдашний слуга.

P.S. Может быть вам странно покажется, что я так своевольно присвоил имя вашего друга: но в оправдание себе скажу, что я всех тех друзьями почитаю, которые любя ближняго, стараются обществу принести пользу.

93. Государь мой!

Не более года, как я оставя деревню, в которой родился и воспитан, сюда приехал. Место, в котором я взрос, и провождал первые лета мои, недалеко лежит от Епифани, и хотя не более тридцати верст, однако я никогда в сем городе не бывал, да и никакого другаго города до нынешняго времени не видывал. Провождая дни свои в деревне, был воспитан бабушкою, которая любила меня чрезвычайно. Первые мои лета упражнялся я, проигрывая с крестьянскими рабятами целые дни на гумне: часто случалось, что бивал их до крови, и когда приходили они к учителю моему (который был старый дьячек нашего прихода) жаловаться, то он их отгонял плетью, и бранил, что они осмеливались [просить] на своего боярина. Бабушка моя под жесточайшим гневом запретила ему ниже словом не огорчать меня. И так не удивительно, что учитель не хотя потерять [что] ея приказу последовал. Имея столь хорошаго покровителя, не глядел я ни на кого. Когда отец мой отважился меня бранить, то я разплаквшись бежал к бабушке и матушке, на него жаловаться; и они говорили мне, глядя по голове, и утирая слезы: плюнь на него, друг мой; не слушай его: етакий отец! не стоишь ты иметь такого сына.

Таким образом достиг я тринадцатого года, и хотя учитель мой, дьячек, был у меня четыре года, однако с нуждою мог я разбирать букварь и марать дурныя буквы. Со всем тем бабушка моя дивилась разуму моему, и не могла довольно приписать похвал моему понятию. В то время отец мой предложил ей, чтобы взяли для меня учителя Француза, дабы я мог показкаться так, как должно благородному дворянину. Предложение сие ей не полюбилось, и она никогда не хотела согласиться отдать меня в руки, как она сказывала, басурману. Но усиленные прозьбы отца моего убедили на конец ее склониться на его желание с тем, когда я сам на то соглашуся. Для сей причины

призвали меня, и спрашивали, имею ли к тому охоту ? Но я не обинуясь сказкал, что никогда тому не бывать, и немедленно убежал. Ответ мой подтвердил бабушку в ее мнении. И так прошел еще год, которое время проводил я резвясь с девками, и играя со слугами в карты, к которым с малых лет великую имел склонность. Между тем отец мой не преставал скучать ей, чтоб нанять для меня учителя ; так же ласкал и меня, уговаривая склониться на то. На конец разными обещаниями удалось ему преодолеть мое упорство, и я сам начал о том бабушку просить. Отец мой не пропустил сего доброго случая, и том час отписал в Москву ко своим приятелям прислати к нам одного, который чрез короткое время и приехал. Он был Француз, родом из Колгура Французкого города, во графстве Руссилионском, человек лет сорока и изрядных качеств. Отец мой весьма радовался его [приезду] ; но бабушка, матушка и я не очень тем веселились. Скоро начал он оказывать свое искусство, дав мне учить прежде азбуку. Два или три дни были мы с ним добрые приятели. Азбука стала мне становиться скучна ; а он видя то, прежде мне выговаривал а по том начал и принуждать. Поступок сей мне не понравился ; и в один день, как он не могши стерпеть больше моего упрямства, ударил меня линейкою по руке, закричал я так, как будто бы меня резали. На крик мой собежались бабушка, матушка и все нянюшки, и спрашивали меня, что за причина моему крику ? Я сказал им, что учитель хотел меня убить до смерти, и переломил мне линейкою руку. Желал бы я, чтоб изобразить ярость овладевшую сими женщинами. Они бранили беднаго учителя всеми ругательствами, какия только злоба их могла выдумать ; на конец бросились на него, и еслиб он не ускорил спрятаться у моего отца ; который всегда держал его сторону, тоб конечно выцарапали ему глаза. Ах проклятый, кричала бабушка, изувечил бедное литя ! Вон из моего дома : пора тебя и с заступщиком твоим повесить. По том принужден был отец мой, сколько о том ни жалел, отпустить его : ибо они ни на минуту ему покоя не давали, пока он на то не согласился.

Чтоб не наскучить вам, государь мой, моею повестью ; которая становиться несколько долговата, постараюсь, как возможно, ее сократить, и объявлю вам короткими словами нещастливое следствие безразсудной любви родительской, ввергающей детей в непременною погибель, что я сам собою испытал.

После сего учителя были у меня еще двое, которых таким же образом согнали. По том записал меня отец мой в службу, и для сего должен был я жить в Петербурге. Человек, преданный своим страстям, котория дурным воспитанием еще больше вкоренились, найдет довольно случаев к удовольствованию оных в таком городе, каков сей. Скоро

познакомился я с некоторыми удальцами, которые не преминули усмотреть во мне изрядную способность, кою я имел к их жизни. Старанием их, и следуя собственным своим склонностям, промотал я в короткое время все, что имел, да сверх того нажил столько долгов, что заплатить оные всего имения отца моего не достанет. Заимодавцы мои видя то, старались меня поймать и посадить в тюрьму ; но я предупреждая их намерение, скрылся к одному моему родственнику : ибо те, которые помогали мне проматываться, смеялись мне потом в глаза, и называли дураком. Отец мой совсем меня оставил ; а бабушка узнавши то, с печали умерла. И так принуждён я окончить несчастную мою жизнь плачевным образом, а может быть и в вечном заточении. Вот как дорого плачу я за ту лишнюю любовь и негу, с которыми меня воспитывали, и за мою чрезмерную волю, которую имел тогда : остатки дней своих в неволе провождати стану.

Прошу, государь мой, сию повесть несчастной моей жизни включить в ваши недельния сочинения, и когда можно в первую пятницу. Она может служить примером тем родителям, которые в небрежении воспитывают детей своих и чрезмерною портят их нравы, вперяют дурныя склонности и в непременною ввергают погибель. Поздно уже разкаянье в то время ; а следствия сии неизбежны. Вы одолжите тем вашего, государь мой, покорнаго слугу.

P.S. Извините, что я не подписал своего имени. По такой моей жизни оно будет служить омерзением всем честным людям. Сверх того опасаюсь я, чтобы заимодавцы мои узнав о том, не нашли меня.

107. Господин сочинитель ВСЯКИЯ ВСЯЧИНЫ

Недавно встретился со с мною один приятель, имеющий посредство во звании и состоянии своем, но человек добрый : он, показался мне, шол в великом огорчении и досаде. Что тебе сделалось ? спросил я его. Посмотри на меня, как я изувечен, отвечивал он. Что ты, ушибся ? или кто на тебя напал ? говорил я, увидя на лице его знаки. Нет, продолжал он, не ушибся, но прибил меня один господич, будучи со мною в компании. Разве ты ему причину подал, и у тебя рук не было себя защитить ? сказал я. Мне кажется, говорил он, я никакой ему причины ко ссоре не подал, а видно ему, как бывшему тогда под шумком, показалось мое присутствие с ним невместно ; а речи в разговоре сказанныя будто не к стати и неучтивы, что после из его речей открылось так, что противу чаяния моего зазвенело у меня в ушах, и закололо в боках от наделения его меня добрым оплеухами и суходушинами, при хорошем при том

нравоучении, чтоб я впредь, такая скотина, знал с кем и как говорить, и учтивее быть, хотя кажется я и без того его благоутробие знал и почитал. Попроси на него, я сказал, это стоит короткаго суда : его [произонайдется] виноват, то его [оштрафуствовал] обиженный ; но мне сказали : надобно тут много и крючковато писать, довольно бумаги и денег тратить, стряпчаго нанять, и взять терпение на [год ча] другой, буде не станет это дело перевозиться с места на место ; а у меня голова болит, денег нет, да и его на искание себе пищи, при том же говорят и не в моде безчестья искать. И так я теперь спешу ко врачу ; да боюсь, чтоб еще кого не осердить ; безчестья мне мало, на оборону ни силы ни уменья нету, а голова одна. И я оказав ему свое сожаление, советовал на последок поскорее или к хорошему целителю, однакож не с пустыми руками, чтоб не попасть на злейшаго неприятеля ; а впредь советовал ему от таких вздорных и пьяных отходить ; а где необходимый случай приведет с ними видеться, больше кланяться, такать, да дакать и дожидаться, когда поскорее будут такия и подобныя сему дела решится без бумаг. Да не знаю, попал ли я на прямую дорогу ; вить говорится : что голова, то разум ; что человек, то обычай. И так осмелился я вас, господин сочинитель, как человека подающаго нравы, просити, чтоб вы на сей случай подали обществу и мне добрыя наставления и поверили, что я пребываю к вам с истинным почтением
Верным слугую ДОБРОЖЕЛАЕВЪ.

В сем деле инаго не можем дать совета, как напечатать сие письмо. А [вослибо] сей лист попадетя в руки кого ни наесть из таких людей, кои ко времени и к стати об оном вспомнят к общей пользе.

121. Господин сочинитель !

Я имею сказать вам равно три причины : одна из них *жалоба*, другая *неудача*, а третья *стыд*. *Жалоба* о притиче, коя прислана к вам от Пантелеимона Рогоносцова, что она выпущена в свет не так, как была у меня сделана. Не вы в этом виною, господин сочинитель, а тот, кто ее прислал к вам. Я отнюсь не имел мыслей с нею вам показаться ; но к удивлению моему увидел напечатанную в вашем недельном листе. Что выпущен в свет без моего старания труд мой, етобы должно родить во мне о себе самом высокия мысли, что мои стихи заслуживают ту честь, что их печатают ; но я не из числа людей, коих мысли пригвождены к самолюбию. Не подумайтеж, что я за это сержуся. Нет, я вам, господин сочинитель, благодарен, а тому не спасибо, кто притчу мою на свой вкус переправил. Я бы может смолчал это г. Рогоносцову ; да бранят меня

мои знакомые, и критикуют незнающие : я терплю, критика их правильна, притча обезображена, наставлены в ней лишния слова : *в сей, всяк, кошелек*, и в двух местах : *из них*. Чем в одном стихе делает равно четырнадцать стоп ; а по сему подумать можно, что я правил стихотворства не знаю. Еще три стиха выпущены, а вставлен один новый ; да и изяснить инаго не можно ; словом : была притча, а стал урод. Всего больше жалею я, что недостает тут тех стихов, с коими сопрягается разум двух последних. Позволь, господин сочинитель, чтоб я их вам изяснил. У меня сделано после стиха :

Да на когож пенять, когда в чем сам неправ ?

Когдаб он взял себе жену не так завидну.

Он мог бы жизнь вести до смерти безобидну

И к етому - - - Красавица жена достойно похвалы,

Но мужу есть она ничто как кандалы.

Неудача, она сделалась с одною комедиею, которую сперва со удовольствием приняли, читали, хвалили, и обещали, что будет сыграна. Писатель сей готовил и еще ; однако не без добрых людей, сыскались [тот час сделаны ему пакость] : отдали бедняку комедию назад не молвя никакого слова. Да за чтож, спросил я ? - - - Из зависти, мне отвечали. - - - Вот, что понудило меня *стыд* изяснити в сказке. Мысли мои были сделать из сего больше, нежели сказку, да целую комедию ; но только в одном действии. Я уже и расположение сделал, которое и показывал добрым людям ; они похвалили : надобно же знать таким людям, кои феатр разумеют обстоятельнее, нежели иные Французские учителя нужные правила, касающиеся до их должности. Я по том принялся за работу, написал четыре сцены ; сделал бы и всю, ежелибы знакомый мой не избавил меня от труда, сказав весточку, нашей братьи охотникам сочинять комедии не очень радостную. Нечегоже трудиться ! сказал я тогда сам себе : госпоже публике не сделает ето убытка, что я сожгу с досады все, что я ни сделал, ни делал и еще ни зачинал делати для феатра, и больше за комедиине примуся. Прости труд ! прости и охота ! лучше писати сказки, скорей за них выбранят или спасибо скажут.

Здесь следовала сказка : стыд хулителю. Но как она уже во Трутне напечатана, то и повторять ее тиснением, не для чего. Окончание же письма таково :

Вот проза, вот и стихи трех причин моих. Годятся ли они ? - - - ежели не дурны, так я, господину сочинителю Всякия Всячины, и впредь охотный слуга :

Имя мое с аза, А прозвищем Проказа.

III.11.2. Барыщек всякия всячины (1770)

154. Государь мой !

Изданныя вами под 90 и 93 нумерами вашей Всякой Всячины мои письма побудили меня ко продолжению сей с вами переписки и я льщуся, что вы и впредь вносить их в сочинения ваши не отречетесь, когда они только заслуживать будут иметь место в оном. В сей надежде посылаю вам ниже следующее примечание.

Наше дворянство и большая часть молодых господ говорят всегда, что они великие охотники до феатральных представлений, и почитают себя в том знатоками. Едва услышат они о новой какой драмме, то уже толпами собираются в феатр, и с нетерпеливостию действия дожидаются. Но какое имеют они при том намерение? чтобы примечать больше действующие лица, нежели характеры ими представляемые. Они более берут участия в небольших спорах и несогласиях актеров, нежели в судьбе тех славных героев и героинь, в виде коих они нам являются. Как Дмитревский, ле Саж, или Троепольская, Мартеньша и пр. одеты были, их голоса, движения, осанка, составляют предмет многочисленных разговоров. Но Синавова жестокая страсть, погубившая брата его, любовницу и его самого, Гарпагонова гнусная скупость, Магометого злодейство и ложью ослепленное суеверие, ополчающия руки чад на родителя, исправление мота, словом, все сии живо изображенные характеры, вымышленные стихотворцами, возбуждающие в нас благородные чувства, исправляющие наши нравы и долженствующие служить образцом нашим поступкам, предаются молчанию, и столь мало внимаются, будто бы никакого примечания не заслуживали.

Может ли что разумному и здраво мыслящему человеку больше удовольствия принести, как видеть достопамятныя приключения древности, различные нравы и обычаи отдаленнейших народов в чувствительнейших действиях и нежнейших выражениях трагедии изображенныя? Может ли что дурачества и пороки, коим мы подвержены, с лучшим успехом исправить, как острыми замыслами наполненная и искусно сплетенная сатира, представляющая нам погрешности наши в смешном и подлинном их виде.

Грубые переменить обычаи, показать гнусность пороков и заблуждений, исправить [...] о чести и добродетели приятными и увеселяющими представлениями подать нам понятие, очистить наши чувства превосходством благородных мыслей и действий: сей был неоспоримо тот предмет, который позорища в начале своем имели.

Многие древние и новейшие писатели благополучно его достигли. Люди сведущие о тайных своих пороках, изображением оных на феатре чувствительно были тронуты, с беспокойством оттуда возвращались, признавались сами себе или кому другому в проступках своих, и проводили остаток своей жизни в раскаянии об оных.

Но сие исправление требует здравого о вещах разсуждения и прилежного внимания в том, что нам представляют. Оное весьма редко в многолюдных при позорище собраниях находится. Кажется, что ничего более не примечают, как то только, что смешно. Иные принуждают себя, чтоб показаться знающими в драматических сочинениях и любителями оных, и говорить, что балет только от скуки смотрят; но со всем тем можно видеть, что ничто им больше оного не нравится. Другие всеми силами стараются защищать сии немые действия, ссылаясь на Италианцов.

Сей разумный народ, который находя в них много хорошего, на высочайшую степень совершенства их возвел, [...] похваляют остроумие изобретателя оных, дающего через одни пантомимы или движения понятие о той штуке, которую играют, так как бы она из речей состояла. [...] Последнее сие не со всем безосновательно, когда только зритель захочет взять на себя тот труд, чтобы прилежно примечать; но много ли таких зрителей? Большая часть оставляют сие правило в небрежении и забавляются только кривлениями и прыганием какого нибудь искусного танцовщика, не помышляя о причине оного. Где девается здесь польза таких балетов? не все ли равно смотреть на них, как на последних скоморохов, которые по веревкам скачут?

Из сего следует, что тот, который с разсуждением на все взирает, доходит до подлинной причины каждой вещи и пользуется тем. Теже напротив того, которые не употребляют своего разсудка, или хотя и употребляют, только коловратным образом; при всех превосходнейших предметах без поправления остаются. [...] Какое удовольствие может музыка принести глухому, и как приятнейшия места могут слепому понравиться?

Хотя примечание сие несколько долговато, однако в нем ничего лишняго нет, а все точная правда, в чем вы и сами, господин сочинитель, со мною согласны будете: только прошу вас, если можно, в первую пятницу его издать. Я имею при том некоторыя намерения, которыя может быть впредь вам сообщу; а между тем пребуду навсегда вашим усерднейшим слугою, П.Ф.Б

176. Конец

Книга без конца подобна кораблю без кормы, сочинителю без самолюбия, любовнику без нескромности, воину без долгов, подьячему без сребролюбия, врачу без латыни, лекарю без ланцета, стихотворцу без восхищения, музыканту без жажды, купцу без обмана. Оттуда я заключаю, что должно всякой книге иметь конец. Бывает часто, что конец лучшее есть в книге для того, что все прочее было или скучно или глупо: и тогда конец обрадует читателя, окончив его зевания. Я не ведаю, мое сочинение произвело ли в двух людях одинакое мнение; мое намерение не в том и состояло. Но я хотел показать первое, что люди иногда могут быть приведены к тому, чтобы смеяться самим себе: второе, открыть дорогу тем, кои умнее меня, давать людем наставления, забавляя их: и третье, говорить Руским о Руских, а не представлять им умоначертаний чужестранных, коих они не знают; следовательно не могут найти забавы в них: а где забавы нет, тут обыкновенно скука не далека: а где скука есть, тут для приема наставлений расположение не весьма способное. Я думаю, что не в одних книгах должно держаться сего третьяго правила, чтоб Руским представлять Руския умоначертания, но и в позорищах. Ибо Маркиз на Руском феатре уши дерет, а ко свадебному контракту тетушка моя и смысла не привязывает. Она хочет видеть то, что ее ежечасно окружает, и чем она привыкла забавляться: не знакомые же гости не столь забавны, как знакомые. Я нахожу вкусъ тетушкин со здравым разсудком схожий, и для того с нею согласен. Прощайте господа; я с великим терпением часто слушал все ваши осуждения, и смеялся от чистаго сердца всему тому, за что другий бы сердился, и не перестал писать, пока мне самому не вздумалось окончить Всякия Всячины: и сию оканчивая, объявлю вам, что я приемлю другое ремесло, где достанутся от меня многим щедрыя милости.

Ш.12. Трутень (1769-1770)

Часть I, лист Ш. Мая 12 дня 1769: 3. "Господин издатель !"

Тритцатилетняя девушка гораздо меньше радуется замужству, нежели как я ваше сочинение напечатанное увидев образовался; а ради чего, это вам скажу.

Я превеликой охотник до всяких новостей, выходящих из типографии: всякое сочинение, или перевод, пока еще не покажется в свет, спешит у меня раза два, три побывати; а я пользуясь тем стану хорошия или худыя о нем разносити вести, смотря по времени и обстоятельствам, и по лицу сочинителя. Которой умеет отедаться, того оставляю в покое, и ничего при нем и его примятелях не говорю; а разве по слабости

человеческой вымолвлю что нибудь за глаза : *Кто без греха ! и кто бабе не внух !* Все люди слабостям подвержены, а я еще больше всех ; а при том я человек миролюбивой, что некоторыя из моих неприятелей называют трусостию, да полно им никто не верит. И ради того убегаю всегда от таких разговоров, в которыя вмешиваются руки : буде же по щастию моему попадется сочинитель безответной, тогда я ради исправления ближняго недели две по всему городу о нем рассказываю истории ; а все ето происходит от малинькой слабости, что я ни чьих не люблю хвалити сочинении. Мне и славныя Руския трагедии кажутся ничево значущими. Я как человек весьма знающей, и судья словесных наук ; ето достопочтенное наименование подарено мне от самых искренних моих прятелей ; тысячи в них нахожу погрешностей (*³¹) : словом, как бы кто хорошо ни напивал, только не добьется от меня, чтобы я вместо худо, сказал хорошо ; а кто что ни говори, а я все таки стану продолжати свое исскуство, то есть шептать на ухо, что то-то и то-то худо ; а таких людей на Руси много, которыя сами ничево не зная, мне верят, и слова мои ко прославлению моего имени и своего не вежества проповедывають, не смотря, что их за то называют невежами. Из чего следует, что нужно только сперьва прослыть разумным, а после что ни болтай, так всему удивляться будут.

Я несколько позаговорился, и отошел от того, о чем намерен был к вам писать, да полно ето со мною не в перьвой случается раз. И как ли я ни помню, что *во многом глаголании несть сласения*, только не могу никак от того удержатися. И когда завистники мои говорят, что я пишу очень пространно, на то им отвечаю так : *Лутче мне налисати что излишнее, нежели пролустить нужное*. Но полно глухия проповедислышать не могут ! а чтобы и вы г. Издатель не подосадовали, что письмо мое несколько будет длинновато, ради тово хотел было все ето написать во предисловии, также и причины, по будувшия меня к вам писать сие письмо : словом, о всем подробно вас уведомить ; но один мой приятель уверял меня, будто к письмам предисловий не пишут ; и хотя ево в том я и послушался, однакож и теперь думаю, что он ошибся. Мне кажется так, ежели предисловии могут приносить пользу, так их и при письмах надлежит писати ; ежелиж они бесполезны, так и нигде не надлежит мне за весьма необходимой придаток. Вот конец перьвой части моего письма или вступления, а теперь приступлю ко другой части.

³¹ * В противность мнения общаго скоряе соглашуся чазвами хорошо переведенною комедиєю, Вятя и Тестя, и подобных оной, нежели похвалити такия трагедии, кои похваляються одними только невежами.

Позволение имети с вами переписку меня обрадовало : ибо вы, по издании перьваго листа вашего журнала, мне весьма полюбилися, а при том Трутней я всегда любил. И так вознамерился не только что имети с вами переписку, но и познакомиться, ради чего я вам себя опишу, а вас по описанию вашему довольно знаю.

Несколько тому миновало месяцев, как вступил я на дватцать осьмой год от моего рождения, и в такое короткое время успел всех перекритиковать, перебранить, себя прославить, у других убавити славы, многим женщинам вскружить головы, молодых господчиков от ревности свести с ума и вырость без мала в два аршина с половиною. Лице имел я очень смуглое, но с того времени, как начал притираться Китайским порошком, стал гораздо белее ; а станом похож на Астронома. По сему описанию хотя и не похож я на красавца ; однакож есть люди, кои говорят, будто я очень не дурен, и как ето мне не неприятно, то я и отдаю справедливость их вкусу. Некоторые называют их льстецами, но я етому не верю (*³²).

Как ли я телесными дарованиями ни беден ; но напротив того душевными обогащен со излишеством. Разум мой от многих знатоков почитается не только что острым , но пылким, здравым, твердым и основательным ; и без самохвальства могу сказать, я его имею столько, что оставя про себя сколько надобно, могу излишним наделить человек около десятка (*³³). Я опричь Руской грамоты почти ничему не учился, но все знаю, выключая Руской азбуки, которую тогда я не доучил ; а после не имел времени : ибо начал упражняться в письменах. А ради того и поныне не знаю, где ставятся э и е, где й и и, где а ! и ах ! и тому подобное, и где какия препинания ; для чего вместо запятой, часто ставлю удивительную и вопросительную ; а двоеточие при всяком слове ; ибо мне кажется, что всякое слово от другога отделяется, и тем разрезывает мысль : но ето безделица ! Чтож касается до душевных добродетелей, то не польстя себе могу назваться оных прибежищем : из чего следует, что науку, знать самого себя, я лучше всех знаю.

Наконец сообщаю вам, г. издатель, что я автор, да и такой автор, которой уже с лишком шесть лет марает бумагу. И как ли я своих сочинении и переводов в печать издал еще ни мало : но однакож имею очень много готовых ко печатанию, и которыя,

³² Надлежит приметить, что я во описании своих телесных достоинств весьма чистосердечен.

³³ *Благопристойность уверживает, а самолюбие свойственное нам, разумным людям, заставляет меня сказать, что человека два, три не мелких моим живут разумом ; однакож я етова в разгласку не пуцаю, чтобы они за то на меня не осердилися. Лучше оставить их в заблуждении ; а мое все таки останется при мне. Умной всегда умен, хотя молчит, хотя говорит.

сказать по правде, все книги полезны. Я некоторые из них наизусть, чтобы вы имели лучшее понятие о сочинителе по сочинениям, а о сочинениях по сочинителе.

Часть I, лист IV. Мая 19 дня 1769: "Окончание письма."

*I. Наука быти льстецом, или правила, по которым очень скоро можно приходити в милость у больших бояр, зараженных самолюбием, с предисловием в 12 частях. II. Способ, как сделаться автором, на двух страницах без предисловия. III. Способ, как содержать беседу в непрерывном пестелии, или собрание моих разумных разговоров, острых слов и замысловатых шуток, в 4 частях, (*³⁴) и еще много неокончанных, из которых одна комедия может быть скоро и в свет покажется: она называется *Мот вразумившийся*. Пьеса предарая, сделана Детушевым вкусом. Да ежели сказать истинну, так она и великова мне труда стоила; ибо я непременно должен был в предисловии написать исторической и критической розыск о первоначальных Театрах, о всех упадках оных и возышениях также и причины, побудившия меня сие писать, и какова от того ожидаю успеха: словом о всем читателей уведомить, не исключая и того, что будут говорить о моей комедии, когда ее на Театре представят: ибо я многое узнаю наперед за тем, что верное делаю изчисление. Она с предисловием с наставлением, как оную должны актеры представляти, в двух частях. Вот какой я автор!*

Г. издатель! вы имете полное описание моих качеств и достоинств, по сему надеюсь, что я конечно годен в число ваших корреспондентов. А! ежели вы прямо меня узнаете, так вы конечно прямо меня и полюбите; ибо многия того искали; но я во всем разборчив, по чему и друзей имею очень не много. Я ожидаю вашего ответа; ежели он будет по моему желанию, то сообщу к вам столько писем и сочинений, что вы и в три года их не перепечатаете. И так перо мое прославит и меня и вас, и заставит умолкнуть всех нынешних писцов. Я наперед восхищаюсь, как мы прославимся! Прости г. издатель, и верь, что я вас прямо полюбил. А! верьте моему слову, оно достойно тово. Во ожидании же вашего ответа пребуду вам. Неизвестным ***

Неизвестнаго мне господина в корреспонденты к себе не принимаю, и прошу, чтобы он впредь своих сочинений не присылал. Не напечатал бы я и сего письма, ежели бы не был уверен, что такой характер достоин осмеяния и презрения. Кто хулит

³⁴ *Сия книга ежедневно увеличивается; ибо я всякой вечер записываю то, что днем говорил. И как я такая острая слова говорить великой мастер, то уповаю умножити сие издание до 12 частей.

всех и все, тот вреден обществу ; а кто хулит известныя славныя Руския трагедии, тот почитаться должен невежею во словесных науках. На конец сему неизвестному господину сообщаю присланную ко мне епиграмму.

Часть I, лист VI. Юня 2 дня 1769: 8. "Ведомости."

В Санктпетербурге : (...) Из Ярославя.

Здесь все удивляются воздержности Московских писателей. Известно, что почтенная наша старушка, и со своими жителями вонравах весьма непостоянна : ей всегда нравились новыя моды, и она всегда перенимала их у петербургских жителей ; а те прямо от просветителей в оном разумов наших господ французов. В нынешнем 1769 году лиш только показалась в свет Всякая Всячина со своим племенем, то жители нашего города заключили, что ето новая мода. И как Москва писателями сих мелких сочинении весьма изобильна, то надеялись, что там сии листки выходить будут не десятками, но сотнями. Ради чево фабрикант здешней бумажной фабрики велел с поспешением делать великое множество бумаги, годной к печатанию ; а между тем отправил своего прикащика на почтовых лошадях в Москву для подряду. Но он и мы все обманулись : в Москве и по сие время ни одного такова из типографии не вышло листочка ; да и печатанныя в Петербурге журналы читают немногия. Старой, но весьма разумной наш мещанин, *Правдин*, о сем заключает, что Москва ко украшению тела служащая моды перенимает гораздо скорееукрашающих разум, и что Москва также как и престарелая кокетка сатирична свои нравы читать не любит.

Из Кронштата.

На сих днях прибыли в здешней порт корабли : 1. *Trompeur* из *Руана* в 18 дней ; 2. *Vétilles* из *Марсельи* в 23 дни. На них следующие нужния нам привезены товары : шпаги Французския разных сортов, табакерки, черепаховыя, бумажныя, сургучныя, кружевы, блонды, бахромки, манжеты, ленты, чулки, пряшки, шляпы, запанки и всякия так называемыя галантерейныя вещи ; перья Голандския в пучках чиненыя и нечиненыя ; булавки разных сортов и прочия модныя мелочныя товары ; а из Петербургскаго порта на те корабли грузить будут разные домашния наши безделицы ; как то пеньку, железо, юфть, сало, свечи, полотны и проч. Многия наши молодыя дворяне смеются глупости господ Французов, что они ездят так далеко, и меняют модныя свои товары на наши безделицы.

Часть I, лист XII. Юля 14 дня 1769: 18. "Господин издатель !"

Хочу вас уведомить о двух великих важностях огромных несчастия в себе заключающих. Ужас поразил мое сердце, как только я перо взял в руки для уведомления вас об оных, Крепись г. издатель, не допускай к сердцу твоему отчаяния, оно слабым только душам прилично. Теперь приуготов твой дух ко вниманию лютейшаго несчастия. Еще вторично прошу : укрепи твое сердце и внимай : Бургомистр города Б. Весьма разгневался на своего короля. Другое злополучие еще хуже того : Некто в Москве на некотором мосту прежде стихи свои продававший сюда прибыв, ваши листки называет безделицами, в себе ни разума, ни забавы не имеющими. Ах ! его критика столько разумна и вам вредна, сколько Бургомистров гнев Королю опасен ! щастие, на кото роек как то он налез, так его ослепило, что ныне равнаго себе в разуме не видит. Однакож некоторые на рифмах бредни, им из разных чужих лоскутков сшитыя, многие похваляют, может статься не приметив, что в них ни цвет к цвету, ни мысль к мысли, ни разум к делу неподбраны. Кто хочет увидеть сию правду, тот пусть прочтет Пегазу прекрасный, нашим стихотворцем, сочиненный Дифирамв.

Я не знаю как то злешней воздух весьма противен Аглискому. Там умные люди с ума сходят, а здесь разсудка неимеющие разумными представляются. Кто может на рифмах сказать байка, лайка, фуфайка, тот уже печатает оды, трагедии, элегии, и проч. которыя, а особливо трагедию Г. * недавно напечатанную полезно читать только тому, кто принимал рвотное лекарство и оно не действовало. Здесь лягушка набувшись может говорить слону, что он ростом весьма мал. Подобное сему я нашел в некотором журнале в 24 и 25 неделе. В сем журнале не знаю кто-то такой сердится, что много журналов печатается. Видно, что соки его ума уже высохли, когда он басни о козленке и прочия из Италианской Венерониевой грамматики печатает ; однакож говорить про других, что они не зная, что писать чужия журналы повторяют. При всем том, он на вас гневаться немалую имеет причину. Ваши журналы зделали то, что его листочков теперь почти никто не покупает, а ему на новый разжив деньги надобны. (...)

Тепер увидите, г.издатель, как за сие письмо господа критики своими сатирами на нас вооружатся ; но я сего не опасуюсь, да и вам бояться не советую.

Слуга вам N. N.

Часть I, лист XVIII. Августа 25 дня 1769: 31. "Ведомости."

В Санкт-Петербурге : (...) *Подряды.*

Издателю Трутню для наполнения еженедельных листов потребно простонародных сказок и басень : ибо из присылаемых к нему сатирических и критических пьес многих не печатают ; а напечатанные без всякаго стыдна многия принимают на свой щот, и его злословят за то повсеместно ; желающия в поставке помянутых сказок подрячиться, и взять не свыше рубля 25 коп : за сто, могут явиться в его доме.

Часть I, лист XX. Сентября 8 дня 1769: 33. "Г. издатель !"

(...) Этот перекапывает свой салмык статьи из славнаго Англискаго зрителя, и называя чиж произведением своего умоначертания, восклицает : и мы яблока плывем, и прочая, и прочая, и прочая.

Часть I, лист XXIII. Сентября 29 дня 1769 : 49.

Начеркал, сочинил вздорную пьесу, и вздумал, что он может ровняться со всеми славными комическими авторами. Сие произошло от пристрастия и самолюбия, с тех пор не терпит он сочинителя новой комедии, за то только, что его пьеса хорошо написана, и что она всеми разумными людьми похваляется. На конец от первых болезней приключилась ему новая опаснейшая прежних : он стал злоязычник, и всех тех ругает, кто не похвалит его сочинений. От мой болезни

Рецепт.

Всякой день должен он читать свою пьесу по два раза, сличая с тою, которую он обокрал, и продолжать оное чтение три месяца, что произведет в нем отвращение от мой его пьесы ; тогда увидит он свои недостатки и самолюбие уменьшится ; злоязычество же, произшедшее от самолюбия, есть болезнь неизлечимая.

Часть I, лист XXV. Октября 13 дня 1769: 55. "Г. издатель !"

Я уверен, что вы ненавистник пороков и порочных, и что вы не следуете мнению утверждающих, что порочнаго на лицо критиковать не надлежит, но вообще порок ; да и то издалека и слегка. Я не ведаю какой они от таких дальних околичностей ожидают пользы. Известно, что признание во своих слабостях и пороках самому себе, делают весьма не многия : кто сам себе признается во своих проступках, тот ежели не со всем исправляется , так по малой мере борется со своими страстями, и тому, по мнению

моему, потребны наставления, а не критика. Другия, кои больше самолюбивы и ослеплены страстями, критику на общей порок писанную слегка, от его действий весьма удаленную, тотчас совращают на лице другова ; такой тогда еще более ищет причин удалить оную от себя, нежели как критик, его пороки критикующей, искал от его лица удалиться. В таком случае обыкновенно много помогают ласкатели : ибо, ежели бы кто стал критиковать поступки знатнаго господина, тогда ласкатели безстыдно предупреждая его признание, тотчас сыщут невинное лицо, на которое совратят критику. Невинный тогда страждет, а порочный насмехается своим пороком в лице другаго. Вот все, чего от таких критик ожидать надлежит. Правда, что и ваше правило, в разсуждении критики, от ласкателей мало помогает. Но тут страждет критик, естли увидят, что критикованное лицо точно те имеет пороки, тогда хотя и признаются, но утверждая, что крити весьма злобной человек. Впрочем мое мнение весьма с вашим согласно, что критика на лицо больше подействует, нежели как бы она писана на общий порок. Например : я много раз видал, что когда представляют на театре *Скупова*, тогда почти всякой скупой старик в театр смотреть ездит. Для чего же ? для таго, что он думает тогда о каком нинаесть другом скупяге ; а себя наверное тогда не вспомнит. Когда представляют *Лихоимца*, тогда кажется, что на все скупыя на *Кащея* смотреть будут. Меня никто не уверит и в том, чтобы Молиэров *Гарпагон* писан был на общий порок. Всякая критика, написанная на лицо, по прошествии многих лет обращается в критику на общий порок, осмеянной по справедливости, *Кащей*, со временем будет общий подлинник всех лихоимцов. Я утверждаю, что критика, писанная на лицо, но так чтобы не всем была открыта, больше может исправить порочнаго. Впротивном же случае, естли лицо так будет означено, что все читатели его узнают, тогда порочный не исправится, но к прежним порокам прибавит и еще новой, то есть злобу. Критика на лицо, без имяни, удаленная поелику возможно и потребно, производит в порочном разкаяние ; он тогда увидит свой порок, и думая, что о том все уже известны, непременно будет терзает стыдом и начнет исправляться. Я вам скажу на ето пример. Один молодинькой писец читал много книг, и следовательно видел, что худых писцов не хвалят. Но однакож ему пришла охота к писанию, он сочинил пиесу, ее начали хвалить ; хотя и видели его недостатки, но на перьвой случай хотели ево теми похвалвами ободрить, надеясь, что ежели он хорошенько вникнет, тогда и сам свои недостатки увидит. Другия поступили с ним искренные. Они объявили ему его погрешности и недостатки : но он похвалы почитал от истинны производящимим, а критику от злобы и зависти. Ободренной писец и поощренной ко продолжению своих

трудов, скоро начал себя ровнять со славными писателями, а по том и вечной похвалы достойных авторов начал ругать. Друзья его остерегали многократно, но он утверждал, что они ошибаются. После начали его критиковать на общее лицо. Говорили ему, что ежели в сочинении случатся едакия погрешности, так это порок : он на то соглашался, но в своих сочинениях тех погрешностей не видал и не исправился. Он не переставал себя хвалить, а других ругать, да того времени, как показались на него другия критики : не мог уже он ошибиться, что те на него были писаны. Он спрашивал у друзей своих, правильны ли критики на него писанные, и так ли он худо пишет, как те утверждают ? Они призналися, что весьма правильно. Его это тронуло. Он перестал писать, и ежели не со всем исправился, так по крайней мере исправляется. Ибо он начал признаваться, что он и сам ведал, что пишет он худо. Но надеяся кога нивудь исправиться, в том упражнялся. Но как скоро приметил, что он не успевает, так скоро и перестал писать. Что он писал по одной только охоте, и что он никогда не думал, что это его *métier* (*35). Вот вам пример, ежели станут утверждать, что сей писец от тех критик не исправится, о том я спорить не буду, но и не поверю, чтобы он исправился общею критикою. На конец сообщаю вам г. издатель описание безсовестнаво поступка одного чиновнаго человека с купцом. Пусть увидят, достоин ли он критики, и пусть скажут, что он бы общею критикою на бездельников исправился.

Пролаз, человек чиновной и непоследней мот, был должен одному честному купцу по векселю. Срок пришел. Купец требовал денег, а *Пролаз* не отдавал, надеяся что купец по знакомству с его приятелями просить на него не будет. Купец по многократном хождении, на конец вознамерился вексель отдать в протест и по нем взыскивать. Но *Пролаз* нашел способ с ним разделаться без платы денег. Случилось им быть вместе в гостях, купец подпил, и *Пролаз* не упустил его по разговорачить, что он ему денег не отдаст, и что ежели он будет и спросить на него, так ничего не сыщет. Купец после сего Пролазя выбранил ; а *Пролаз* ни чево ему не отвечая сказал : *милости прошу прислушать*, и на другой день подал челобитную. На конец вместо бещестия взял обратно свой вексель с надписью, что по оному деньги получены, да для наступившей зимы, супруге своей не худой на шубу мех. Пролаз долгом поквитался, а купец за то, что плута назвал бездельником, потерял свои деньги.

³⁵ *Métier*, по русский ремесло, и тут вымолвлено тем писцом ошибкою, но такую ошибку, кажется, можно простить : ибо не весьма легко человеку, равнявшемуся со славными авторами и весьма самолюбивому, признаваться, что он пишет худо.

Пожалуйте г. издатель помемстите мое письмо в ваших листах. Вы одолжите тем вашего слугу, Правдолюбова.

Часть I, лист XXXIII. Декабря 8 дня 1769: 82. "Смеющейся Демокрит."

(...) Я вижу в театре двух в ложе дам. Они сидят снокойно и ожидают начания комедии. Спокойствие их нарушается ; к ним вступает изрядно одетой мущина, и они все увидяв друг друга приходят в замечательство. Кавалер сей один из числа тех ветреных мущин, которыя влюбляться во многих женщин и их обманывать не только почитают за ничто, но и находят еще в том удовольствие. Бедняк сей не ожидал, чтобы две его любовницы, которых он ложными клятвами и притворным постоянством обманывал порознь, случилися тут обе вместе. Он надеялся тут найти одну и с нею поговорить, а после хотел побывать и у другой : но увидя их вместе, пришел в такое замешательство, что не знал, с которою начать разговор. Смелость ево и обыкновенная таким мущинам живость, предками нашими наглостию называемая, ево оставили. Бледнеет, краснеет и кажется будто уже и раскаевается. Госпожи совместницы тотчас сие приметили, и каждая, скрывая свою досаду, принялися над господином волокитою шутить. Язвительныя их насмешки усугубляют ево замешательство. Сие зрелище достойно, чтобы все ветреныя мущины на оное взирали, и остерегалися от подобных приключений. Обезмолвленной волокита собирает свои силы, начинает перед госпожами извиняться. Но что сии [изная] таким образом возмогут сделать ! обиженная таким образом любовница лиш в пущую запальчивость приходит. Волокита при сем извинении одной любовнице больше оказывает почтения, и кажется, будто пред нею больше хочет оправдаться. Сугубо обиженная любовница возпламеняется ревнивостнию, видя совместницу свою себе предпочитаемую, близ себя. Она обращает острой свой язык не на изменившаго ей любовника, но на свою совместницу, торжествовать начинающую Осыпает ея язвительными насмешками. Вдруг возгарается война. Любовницы досадою, ревнивостию и злобою возпламеняются. Не древния на брань ополчаются Амазонки, храбростию своею Греков устрашавшия. Не смертоносныя из колчанов своих извлекают стрелы. Две любовницы, женщины нашего века, выдергивают из шиньенов своих длинныя булавки, и мгновенно ими друг друга поражают. Обе поединщицы приходят во изступление : злоба паче возгарается, удары повторяются, и любовник от места удаляется. Храбрыя наши героини переколов друг другу и руки и бока и истощив свои силы, не победа соперницу, удивляются своей крепости. Стыд, что все на них свои обратили взоры, заступает место злобы, и на лице

их показывается. Они встают со своих мест и удаляются : а я во след им посмеюся. Ха ! ха ! ха !

Часть II, лист II. Января 12 дня 1770: 2. «Господин издатель!»

Покорно прошу напечатать приложенное письмо, вы тем одолжите весьма благодарного человека.

P.S : Надлежит вас уведомить, что я ненашел способа вручить мое письмо, к той особе, в которую я влюбился. Если же вы его напечатаете, то оно конечно дойдет до её рук: ибо я знаю, что она ваши листы читает.

P.S : Я позабыл было вас уведомить, где я в первый раз увидел мою красавицу. В последнюю комедию, была она в театре вместе с большею своею сестрою, и с одним молодым мужчиною; которой по моему заключению, или брат ее был, или муж большой сестры: ибо по его с ними разговорам, не мог я подумать, что бы он которой нибудь из них был любовником. Прелестница моя была тогда так, как и большая сестра, в черном платье. Боже мой! ... Г. Издатель, я не могу вам изяснить, ни вы не можете себе вообразить, вдруг столько прелестей, коими любезная моя была преисполнена. Представьте себе девицу лет шестнадцати, у которой лицо.... глаза наполнения огнем... нос, губы, щеки, белизну, румянец... Нет, я не могу изяснить и описать подробно ея прелести: словом, все описанное мною, есть слабое начертание ея прелестей. Из сего расудите, мог ли я быть нечувствительным видя ея; я вам еще больше скажу. Я сидел в побочной подле ее ложе, и слышал ее разговоры... какой его голос! Г. Издатель я вне себя... боюсь не любовник ли ее, сидевшей с ними мущина... может быть она уже любит... Нет... уверьте ее Г. Издатель, что намерения мои честны, что я влюблен в нее до безумия, что от нее зависит сделать меня наиболее благополучнейшим, или злощастнейшим человеком... я не знаю ее имя, но она меня вспомнит, когда прочтет мое письмо: я во всю комедию, не спускал с нее глаз.

Часть II, лист II. Января 12 дня 1770: 3. «Государыня моя!»

Увидя вас в Театре, почувствовал я пружесточайшую страсть... Нет сударыня, я в вас смертельно влюбился. Вы тому конечно не удивитесь: ибо всех смертных нашего пола участь, увидя вас влюбляться; вы на то родились, что бы вас обожали. Но может быть, из всех я один взял дерзновение о том объявить. Вы меня приметили: я сидел подле вашей ложи. Вы разговоривая с вашею сестрицею, ненарочно положили руку

близ меня... какая это рука, я бы тысячу раз согласился умереть, чтоб только мог ее поцаловать.

Сударыня! Я бы желал, чтобы вы ничего не имели, кроме ваши прелестий, я бы, отдав вам сердце свое и руку, поверг к стопам вашим всю мое богатство: без вас меня оно отягощать будет; словом, я не могу без вас жить. Соизволение ваше на наш брак сделает меня наиблагополучнейшим человеком, а презрение лишит меня жизни.

Влюблен

P.S : Естьли сие признание, заслужит ваше внимание, то постарайтесь сударыня, в будущую комедию сесть в туже ложу... Я сего ожидать буду вместе с приговором моей жизни или смерти.

Г. Влюблен. Есть руская пословица: *неспрося броду несуйся в воду*. Кажется она бы должна вас остеречь, от вашей ошибки. Вы увидели молодую девушку в Театре, в нее влюбились, и открываетесь несведав прежде, кто она и естьли у нее отец или мать. Вы объявляете, что ваши намерения честны – Верю. Но вы незнаете в своей ли власти ваша любезная, и может ли согласиться с вами на брак. Немалая была и та с вашей стороны ошибка, что вы подписали подлинное свое имя: я ее исправил, утаив оно. Вы должны иметь некоторую надежду, естьли молодой мущина брат вашей любовницы; естьлиж нет, то не ручаюсь. В немалое меня удивление привело и то, что вы говорите, будто богатство ваше будет вам в тягость, естьли неисполнится ваше желание. Я поверил бы сему, когда бы вы сие сказали, по прошествии двух месяцев. Чтож принадлежит, до описания телесных дарований ни слова неупомянули о душевных достоинствах. Я бы желал, что бы и они также были хороши, как перья.

III.13. Полезное с прятным (1770)

Третий полумесяц : VII. "О путешествии в чужие кран"

Ввелось у нас во обыкновение, ездить в чужие государства. Употребление сие само по себе весьма похвально и великую пользу приносить. Через странствование познаем мы нравы, обычай, склонности и силы разных народов, и сравнивая их между собою доходим ближе до истинных средств к споспешествованию славы и благополучия своего отечества. Но по несчастию большая часть ездят со всем в другом намерении. Иные спешат в Париж единственно для того, что бы выучиться подвигать себе волосы пуколь покрайней мере в пятьдесят ; танцовать по театральному, глядеть

по моде, говорить не преставаая и не разумея самого себя. Другие посещают сей город для того, дабы показать себя в том, за что в отилию сажают ; возвратясь же в свое отечество, хвастают, что видели Короля, были в Версалье, и в Очакове, лежащем не подалеку от Парижа острове, хотя место сие и находится от Парижа только около трех тысячь верст ; однако для них ни чего не чудно, перетащить Пекин от Парижа версты за три. Изрядная польза : Ни какой бы худобы не возпоследовало, естли бы такие ученые Географы сидели дома, да хотя одной русской Грамоте выучились хорошенько. Не давно приехал из чужих краев детинка. Он правда человек не очень богатый, т по тому казалось бы на лежало ему недостаток свой со стороны счастья наградить просвещением своего разума ; но ныне такая мода, что люди посредственнаго состоянния хотят на ровне быть с большими боярами, и от них в разсуждении наружности ни в чем не отставать, не справясь ни с своим чином ни с достатком. Так и он ездил не с тем, что бы сделать себя достойным сыном отечества, но за тем, что бы посмотреть комедианок, постоять у них в передней и за то заплатить несколько сотен самой лутчей русской монетой ; выучиться пропевать стишки из театральных сочинений, наряжаться шумом, и вертеться мелким бесом, а паче всего проживать, как возможно более денег. Всего же смешнее, когда зачнет он о путешествии своем разказывать, что он в такой то деревушке останавливался пить и видел там индейскаго петуха ; в другой хлебал суп à л'аньон, а по руски воду с луком ; а третьей переменял лошадей, и влюбился в крестьянскую девку, которой еще и теперь из мыслей своих изтребить не может. Но в заключение своей речи произносит всегда с восторгом : О ! как много удовольствия [и утери в путешествия своего не только женснных] успехов не имеем, но еще более средств находим, удовольствовать свое легкомыслие и ветренность ? Злоупотребление извратило иные обыкновения так, что источник оных чрезвычайно трудно проникнуть. Порок сей прилепился и к путешествованию в чужия земли ; однако потому что многие благоразумные люди возвратясь в свое отечество показывают плоды употребленных ими трудов на путешествие ; а тем самым приводят себя у всех в почтение. Напротив того ветреные и безпутные путешественники достойны одинаго посмеяния, и презрения.

Четвертый полумесяц : XII. "О ревности."

Читал я в одном сочинении *Маркиза д'Аржан* « что ревнивые никогда неверят своим любовницам ; безпрестанное их беспокойство подобно морскому волнению, и естли любовница на кого взглянуть с приятностию, то ревнивый может взбеситься ».

Но я не думал, чтобы в моем отечестве были такие безразсудные люди, которые бы от ревности делались дураками. Однакож я в сем удостоверился : один детинка, который был еще и в Париже, разсердился на моего приятеля за то, что его любезница дала ему булавку. Читатель может быть мне неверить, но я клянусь всем на свете, что при моих глазах он спрашивал у моего приятеля, какими средствами он мог получить от ней булавку ? Всякой скажет, что надлежит прежде сойти с ума, а после делать такие смешные вопросы. Но должно припомнить, что естли чья голова не одарена разумом, то бывает наполнена чем нибудь тому противным. Сей бедняк недавно нам еще оказал плод своей езды во Францию : он приехал к своей любовнице и не застал ее дома : ревность начала ево терзать, и пришло ему на память, что на парижском театре ле-Кен, представляя Оросмана и подозревая Заиру, велел запереть Сераль так и он повелел, когда приедет его любовница, посадить ее под караул. Слабой разсудок принудил ево подражать Оросману. Ибо он вообразил себе, что свет есть театр ; а когда ле-Кен играет на театре очень хорошо Оросмана, то и он может храбровать в доме своей любовницы. Я сперва не верил, что бы человек мог притти в такое заблужденне. Но читая мнениия Г.Руссо нашел, « что высокомерный и самолюбивый более не навидит своих совместников, нежели любит свою любовницу. » А как мой витязь ничто так высоко не поставляет, как сочинении и переводы произведенные его малоумием, то сией поступок мне и показался извинительным, тем еще более, что он после сам говорил своей любезной: А ! как ли ты не неверна, я тебя прямо обожаю ! А ! ты меня прямо знаешь ! - - И так изъявля свою горячность такими страстными выражениями, он был прощен своею любовницею ; однакож его глупость осталась непростительною. Но что делать, когда он родился с такую головою ? Все разумные люди о нем сожалеют и советуют, что бы по крайней мере не печатали своих драмм и не давали их на театр, но безумной может ли кого послушаться ?

Сия последняя материя о ревности получена нами на сих днях от неизвестнаго нам человека с прошением, что бы она во издаваемых нами листочках была напечатана. Хотя она не соответствует нашему намерению и к одному лицу относящаяся критика нам не свойственна ; однако мы не хотели отказать ему в его прозбе, а особливо для того, что он к тому имел повод в разсуждении издаваемых ныне разных периодических сочинении, в кои все принимается. И для того почли за нужное, объявить о том обществу. Мы ссор и споров убегаем ; а от таковых сочинении оные часто рождаются.

Пятый полумесяц: XV. " Продолжение о одежде."

(стр. 6-7)

Провидение в сем случае, говорит *Смотритель*, « выводит пользу из глупости, от коей мы не хотим отстать ; ибо она по крайней мере побуждает ко упражнению тех, кои склонны к рукоделиям».

Пятый полумесяц: XVIII. " Продолжение о обхождений и о избранных друзей."

Шакеспир в говоренной им в Июлье Цезаре речи изобразил таковых [теней] дружества весьма живо так: «Приметь, любезный [Луцгги], есть ли любовь приходит во усталость, то к притворному учтивству прибегает. Истинная же верность наполнена будучи простотою, не имеет нужды ни в каких хитростях. Лукавые люди, подобно ретивым лошадям, [привоживаемым] под уздо, хвастают наружную бордостию, но когда Ездок на них садится, то опускают голову, и во время сражения падают, как и самыя слабыя. »

Пятый полумесяц : XIX. "Письмо."

Государь мой : Препровождая большую часть лет моих в забавах и увеселениях, вижу тепер, что чувства мои ослабели и истошились, и жизнь становится мне в тягость. Но от куда происходит, что желании мои умножаются, когда силы уменьшились, и я уже не в состоянии удовлетворять оным ? Я говорю вам так откровенно для того, что бы другие примером моим научились, стараться о поправлении своем заблаговременно, и не льстить себя тем, что самое то же могут делать и в престарелых своих летах, думая, что, естли они от веселий не открекутся, веселии сами их оставят. Но пускай увидят, что я испытал совсем тому противное. Хотя я уже человек предстарелый ; однако и ныне столь же много помышляю о уборах, и с таковою же страстию взираю на красоток, сколько чувствовал в себе к тому склонности и в молодых моих летах, когда хаживал на комедии не для того, что бы представление мерзости пороков употребить к своему поправлению, но для того, что бы заглядываться на пригожиньких женщин, пересмехать не помоде одетых, и подшпынивать над такими, которые вертопрашничить не привыкли, хотя иногда отходить от них прочь и должно было с великим стыдом ; однако оный продолжался не более минуты.

Не стараясь, во время младости, удерживать стремление моих желаний, дохожу часто и ныне до такога сумазбродства что для удовольствия оных сажусь в креслы, и надев очки пишу стишки к тем красавицам, которыя уже давно разстались со светом.

Таким образом напоминовением прошедших моих забав и увеселений воспламеняется мое сердце. Но не был ли бы я сто крат счастливее, если бы представляя себе прошедшую жизнь свою мог внутренно радоваться о учинении для отечества славного и полезного какого дела, и о употреблении разсточенного мной за роскош имения, на подаяние и на спомоществование нужду терпящих. Я до сего самого времени прожил холост, и вместо того, что бы оставить по себе потомство, которое может быть в старости моей служило бы мне утешением []. Нахожу к отраде своей только повествование некоторых стародавних дел и хитростей, в коих я имел участие, хотя тому никто не хочет верить. Разум мой находится теперь в таком смятении, что иногда к таким делам приступаю, которые приводят мне на мысль прежнюю беспорядочную жизнь мою, причиняют мне тем большее огорчение. Ненавижу тех, кои только посмеяния моего достойны ; завидую тому, кто презрение мое заслуживает. Терзаюсь, когда пропевая оперные стишки не могу произносить слов порядочно, понеже беззубный старик умеет только шамкать. Мучусь тем, что само по себе глупо и иначе быть не может. В таком то состоянии нахожусь я ныне.

Из сего письма легко вы, Государь мой, усмотреть можете, что старость моя мне в тягость, и жизни лишиться для меня гораздо лучше, нежели ежеминутно бороться со вкорененными в сердце моем беспутствами. Сколь те благополучны, которые во всяких летах спокойствием наслаждаются, понеже всегда ведут житие порядочное и расположенное по правилам истинного благоразумия. Пожалуйте, Государь мой, напечатайте сие письмо, дабы престарелые тольже развратные мои знакомцы и приятели, как и я, перестали молодиться, а старались бы паче хотя остальное краткое свое время препроводить по законам здравого разума и добродетели, и нестыдились бы ходить на костылях, когда ноги у них уже подгибаются, хотя и хочется им казаться бодряками. Я же твердое положил намерение : во что бы мне то ни стало, стараться о удалении сердца своего от того, что дух тем в чувствительнейшее беспокойствие приводит. О ! Время ! О дражайшее время ! С какою осторожностью употреблять тебя должно ! Один час может иногда побудить нас к вечному раскаянию. Сколь бы дорого заплатил я, если бы хотя некоторое число прошедших дней моих возвратить мог, дабы в течение их загладить все мои неистовства. Но то уж невозвратно. [Пускай примером моим научатся разпутные люди, плоды они от удовлетворения чувств и стремительных своих желаний получать, когда лишатся сил, а с ними и того, что некоторым образом делало их сносными.]

Ваш покорный слуга, *В : Разбратовб.*

Шестый полумесяц: XXIII. "Аглинская повесть."

Родился я в одной Аглинской провинции во 150 милях от Лондона ; достигши до дватцати лет возраста моего, стал владельцем изрядного достатка, и вздумал жениться. Жена моя была сходнаго со мною состояния и нрава, притом имела равное иждивение ; родилось у нас трое детей, которых я очень люблю, и посреди дома моего почитал себя счастливе Короля. Имел я хорошую библиотеку, и проводил в чтении по несколько часов на день. Хотя охотно читал всякия книги, но чувствовал особливую склонность к драматическим стихотворениям ; а входил в стасть, читая трагедии Шекеспира ; безпрестанно их твердил, и завидовал счастью Лондонских жителей, которые могли видеть представление столь хороший пиес. Желание сие толь сильно мною овладело, что все веселии стали мне противны, и так я сделался несчастен. Правда, что был властен ежат в Лондон, но разсудок мой противился сему предприятию ; и я стыдился переехать 150 миль, единственно дабы видеть представление трагедии. Как от всех таил мое желание, то все дивились мой задумчивости. По прошествии двух лет получил я известие, что тетка моя, живущая в Лондоне умерла, объявив меня по себе наследником, и мне надлежало туда ехать для принятия наследства. Ведомость сия чрезвычайно меня обрадовала, чему все знакомые мои удивились. Зная, что я был некорыстолюбив, не могли понять, по какой причине восхищало меня приобретенное богатство. Хотя я сожалел, что дал им думать, будто стал сребролюбив ; но однакож нехотел открыть истинной притчины моей радости. Один Французкий писатель весьма справедливо говорит, что мы более защищаем разум наш, нежели нрав, и лутче хотим прослыть порочными, нежели смешными : оное в самом деле со мною случилось. Оставив каждому вольно разсуждать о моих мыслях, поспешал только скорейшим отездом ; едва дал время жене моей приуготовить нужное к дороге ; и хотя очень любил мою малою семью ; однако не тронулся их слезами ; не останавливался ни днем ни ночью ; ничего не примечал на дороге ; и думал единственно о представлении, которое хотел видеть. Слезая с лошади спросил у трактирщика, в котором часу отворяют театр ? В пять часов отвествовал он, и как лишь теперь било одинацать, то вам остается 6 часов для отдохновения. Скотина, говорил я сам в себе, ему 6 часов кажутся 6 минутами ; и етот бездельник воображает себе, что нет инаго дела за людьми, как отдыхать. Думаю, что бы я побил сего человека ; и казалось мне, что он в том виновать, что так поздно театр отворяют ; однако принужден был последовать его совету. Обедал я с такою поспешностью, как будто бы меня ждали для начатия представления ; час от часу нетерпение мое умножалось ; побранился с цирюльником,

котораго позвал я себя выбрить, повторяя, что с мешканьем его пропущу комедию ; ежеминутно смотрел на часы и сердился, что они так медленно идут. Словом походил на сумасброднаго, и все бывшие в трактире подумали, что я не в полном был уме. Пошел в комедию в 4. часа ; а как ранее пяти не отворили, то довольно осталось времени, беситься, прохаживаясь вдоль и поперег. Тогда ругал сам в себе приворотника, думая, что он нарочно позже обыкновеннаго приходит. Наконец желанный сей вход отворили, я вошел, или лутче сказать, бросился ; но должен был против воли стремление мое обуздать : свечи не были еще зажжены, и я боялся упасть ; затем что ничего не видно, когда из великаго света вступиш в темному. Чрез несколько минут стал видеть, и с любопыством разсматривал представляющееся глазам моим ; до начатия пьесы, переходил раз дватцать с места на место, ища где лутче будет видно. Между тем зрители собирались, и оказывали такую же нетерпеливость, как и я. Одни кричали, другие свистали словом столь неприятный раздавался шум, что бы я конечно ушел, естлиб не удерживало меня желание видеть комедию. Напоследок подняли завесу, и в самую ту минуту человек чрезвычайнаго росту стал передомною. Как он меня целою головою был выше, то я принужден был смотреть с боку. Стоилоль оное труда, притти так рано, и переменить столько мест ? Однако не много я о сем разсуждал. Актер начал представлять ; все мое примечание обратил я на него, и выключая зрения и слуха протчие мои чувства недействовали. Уже в конце перваго действия я одумался, и стал размышлять о веселии, которым наслаждался. Далеко оно не дошло до моего чаяния ; от чего вперилось в меня неудовольствие, и безпристрастно начав примечать пиесу, нашел я множество погрешностей. И так сердился на сочинителя, на действующих лиц, и на изобретателя махин и платья ; ни один из них по моему мнению не достиг до той степени совершенства, котораго я желал. Последовавшей балет возбудил во мне новое неудовольствие. Правда, что он был забавен ; но материя, сколько я мог догадаться по жестам танцовщиков, очень была нехороша. Я сперва смотрел прилежно ; но как оный вперял в меня многия худыя мысли, которыя я старался истреблять, то и половины не приметил. Совесть меня принуждала, ежеминутно закрывать глаза, вспомнив, что почти для того оставил любезную мою семью, чтоб видеть трагедию. Наконец по окончании всего пошел я весьма недоволен в трактир. Хотя я прежде сего нимало не скучал уединением ; но по выходе из такого многлюдства комната моя мне казалась ужасною пустынею, и вселилось в меня следующее разсуждение : несходналь повесть моя с приключениями множества людей. Молодая особа лет 15 слышит о театре света, и горит желанием

видеть чудное для нея зрелище : напоследок явится в оное ; сколько старается, сыскать способное место, дабы видеть и себя показать, а тем удовольствовать свое тщеславие ; но надежда ея разрушается прешествием совместницы, которая ее прекраснее, разумнее, и большие имеет преимущества. К сей все обращаются, я та должна принимать величайшей труд, чтоб себя хотя с стороны показать, и разделять со дною удивление и примечание смотрящих. Не взирая же на такое принуждение, молодая особа утешается надеждою и сносит все для ожидаемого веселия. Но в какое ж приходит изумление и печаль ? Веселие сие не соответствует ея чаянию, и так начинает скучать представлением, для коего столь много должно трудиться, и ничего в награду не получив. Но скука ея часто не возбуждает склонности ко уединению, а только производит неудовольствие, [от корорых] пороки представления и [действующих]. Разсуждение сие произвело во мне раскаяние, и я на другой день, поручив дела мои приятелю, отправился домой, и столькож спешил туда приехать, сколь радостно от толе выехал.

Вторый надесья полумесяц: LVI. "Андрей Детушь."

В СИАМЕ (*³⁶)

Андрей Детушь почитался во время Людовика XIV. Весма прятным музыкантом, прежде нежели музыка приведена была *Рамоем* в совершенство, и испорчена теми, которые искусством поппранное затруднение предпочитают природе и прятностям оной.

III.14. Парнасской щепетильник (1770)

I. Многие люди дают мне имя Автора...

Многие люди дают мне имя Автора, не осведомясь о том, желаю ли я сим названием величаться. Титуль изряден и ушам приятен; но что бы быть действительно оным, то нахожу я в себе великия к тому неудобности, и для того торжественно отрекаюсь от сего почтеннаго наименования, уступая место тем высокоименитым людям, которые вдруг берутся за все, и по великости знания своего никакова дела к концу не приводят, не смотря на то, что *Finis coronat opus. Конец венчает дело.* Доволен буду и тем

³⁶ Сей разговор Детуша с Крутефом переведен из французской книги, называемой *Le philosophe ignorant*.

несказанно, что естли и без титула преузорочно учонья особы люблюся я обществу, и стану пользоваться весьма щастливо милостями мира.

Некоторым сочинителям не знание и не науки, но одно слепое щастие доставило титул людей разумных и ученых*³⁷. Всякое их сочинение и выдумка похвалены бывали всем городом публично; а мы убогая братия со страхом и трепетом взирали на дела сих преузорочных и высокосмысленных особ, я нетокмо что всенародно не осмеливался находить в них погрешности; но ужасался и на едине иметь о них толь злое помышление. От сея робости и раболепствия нашего, набилось их столько на Парнас, что по последней ревизии оказалось более ста тысячь человек. Толикое множество жадных писателей Ипокренский, и Кастальский источники и река Пермесс не могли удовольствовать врачевными своими водами, и начали уже изсыхать: чего ради покровитель и бог наук, великий Аполлон, предупреждая толикое зло, пообщему с Музами согласию определил некоторых из оных послать в дальные города в рангах переводчиков и сочинителей рацей и других духовных кантов, которые весьма часто пропеваются в подьяческих беседах. Некоторых для сочинения елгии и любовных песен, других по селам дьячками, третьих по деревням старостами и выборными и так далее; а оставшееся число на Парнассе, сделав меня авкциоистом, нарек щепетильником, а негодных стихотворцов наименовав парнасскою ветошью, приказал распродать здесь в царствующем граде Санктпетербуге с молотка, и собранную за них сумму велено мне употребить на пропитание таких людей, которые, весьма многому учася, ничего не разумеют.

Ежели же тому удивительно или смешно покажется, что стихотворцы продаваться будут с молотка, то я скажу им на сие, что в древнем Египте в рынках на скамьях продавались и боги, и давали оных пяток или больше за копейку. В Туреции продаются женщины и девицы, иногда и знатной фамилии полонянки, а господа несмысленные стихотворцы ни божеской чести ни знатной фамилии на себе не имеют, следовательно великий Аполлон и продать и заложить их может, когда оные умножатся, или когда в содержании парнасских служителей будет ему великая нужда.

³⁷ Речь моя не принадлежит до дюдей учоных, прославившихся и прославяющихся ныне: здесь и во всей России своими делами; а касается она прямо весьма мало поучоным стихомазам. Я не веруся выхвадать больше Господина Сумарукова, нежели покойнаго Ломоносова, зная, что они ведикой похвалы достойны оба, Но кто же из них больше сделал пользы отечеству и себе прославил, о том оставляю разсуждать тем людям, который меня гораздо просвещенее.

По определении меня в сию должность просил я великаго Аполлона, чтоб сделал он господ стихотворцов Пигмеями*³⁸, для того, что бы мог я из них уместать по нескольку в мои карманы, и нося по разным домам, показывать их доброту и способность. На сию мою прозбу великий Аполлон усмехнулся, и отвечал мне следующее: я выжу, что ты совершенно сих людей не знаешь, ето такой товар, котораго у тебя никто из разумных людей не купит, а что рассматривать оных, то великими толпами станут к тебе сбежжатся, и будут покупать их только те господа, которые сверх бедности своей и мочи стараются заводить у себя в доме великий штат людей; то купят они и сих на то только, чтоб умножить число праздношатающихся по двору служителей так, как и книги их покупают для умножения библиотеки. Сии люди ни к чему неспособны, и ни во что о кроме стихов употребить себя не желают, и так принужден ты будешь или отдавать их даром, или без писменнаго уверения сбывать с рук в долг. Только помни ето, что те господа, которые проматывают предков своих имение, никогда долгов не платят, не ходи к ним, не проси и не безчести требованием денег, подражая некоторым добросовестным купцам, не [точи] напрасно сапогов, чтоб под старость не принудила тебя бедность подкинуть подметки. Ты ведаешь, что тот гость, которой весьма часто жалуется, и ни о чем больше с хозяинком не разсуждает, как только требует денег, и приводит тем хозяина во всегдашний стыд, бывает весьма ему немил, и вместо благодарности за его одолжение терпит иногда гонение, и нередко пропадает по пословице: *Сильная рука Богу судить*.

Такое препоручение в то же время мне не показалось, и я с охотою моею желал от сего торгу отказать, но что определено судьбою, того уже никак переменить не можно, а особливо кому известно сие: *Хоть не рад, да годов*. И тако получа привилегию торговать смехотворцами, без сомнения могу я продавать и некоторыя сочинения, за которые может быть получу больше денег, нежели за самага лучшаго из сих стихотворца.

Сей торг состоять будет из продажи стихотворцов, из сочинений изрядных авторов для того, чтоб было смешное с важным и полезным, из моих собственных сочинений, и еще любящим наши древности сообщу я нечто достойное их любопытства.

В начале сего предприятия автор, или собиратель издания, прилагает великий труд, ко избежанию всего того, что может противно быть нежному слуху, и главное его

³⁸ Пигмен, выдуманные в древности люди, из которых каждый мог уместиться в гуснном или в другом какомнибудь яйце.

желание основано на том только, чтоб сие его издание не показалось кому нибудь подозрительным, и еще желает он уведомить Читателей, что по природе имеет он у себя ближняго так, как и все смертное поколение, но чтож принадлежит до пера его, то оно безродно справедливо, и почтительно и сверх того ни льстить ни повторить не умеет. Тепер думает он о главном своем благополучии, а оное состоит в том, что все однокородцы расхвалят его за сие издание; а сего надеется он непременно; понеже хотя не похвалы, так уже хулы достоин будет непременно, а по временам и хула и похвала знаменуют едино. Впрочем под видом присылаемых к нему писем сам себя хвалить он не будет.

Продажа сия начнется сего 1770 года Маия в день, и сии листочки получать всякому можно, кто только пожелает у переплетчика Г. Веге живущаго в малой миллионной, у котораго почти вся премудрость продается.

II. "Продается Стиховец Драматический"

Сей человек живет в таком доме, которой наполнен безграмотными Профессорами и тунейдцами, а из принуждения носит и он на себе все сии достоинства. Можно его почесть полным месяцем, понеже в вечеру встает, а поутру ложиться, следовательно делает он все вопреки природы. Сочиняет стихи из одних односложных слов, а многосложныя ненавидит, и от того то стихи его ни остры ни замысловаты, и таковы точно, как италянская ноты проигрываемыя на российском гудке. В прочем несоглашается он верит, что труды его негодны, удобнее принудить его проплясать на площади, чего он от рождения не любит, нежели что нибудь в стихах его поправить, и кто ему о том выговорит, того почитает он таким злодеем, с которым не должно и на дороге встречаться. Сколько он малосмыслен, столько или еще больше желает казаться людям учоным человеком, и с высоты мнимой своей премудрости смотрит на всех горделиво. Часто шатается по улицам единственно только для того, что поправляет грамматическия погрешности в мужицких разговорах, и сражается с ними защищая премудрость ладонью и кулаками. Он от природы весьма задумчив, и ходит всегда потупия глаза в землю, некогда набрел он на фонарной столб, и так сильно ударился в него лбом, что оной потрясся, и хотя не упал, однако он такого изряднаго удару масло в фонаре погасло. Тогда закричали идущие мужики, не зная, что он стиховец: столп на столп нашол.

Сочиненные им книги следующие.

1. Обиталище беззакония, *стихами*.
2. Вредная мода, *стихами*.
3. Обман, *стихами без рифм*.
4. Дурные переговоры, *прозою*.
5. Всякия глупости, *прозою*.
6. О собственном его малоумий, *стихами и прозою*.

За все его книги и за него самого возьму я рубль восем гривен. Цена, правду сказать, и невелика, но он не столько достоин примечания, как другие. Ежели господ Читателей любопытство простираться будет далее, то увидят они великую толпу людей увеселяющих их мысли; ибо нет ничего по моему мнению забавнее, как дурак учоный.

IV. Я не знаю, что будет чуднее...

Я не знаю, что будет чуднее, продажа ли моя, или мое путешествие, и мне кажется, что одно другога стоит. Можно сказать, что как путешествие, так и продажа редкое из редких: без сомнения речь сия достойна всякаго любопытства. Все цеховые мастера имеют на домах вывески, но сии головодельные люди такому примеру не подражают; однако без всякаю труда находить их было можно.

(.....)

Несчастье мое велико! не знаю, какою то неиспытанною судьбою пробрался я в уборную комедиянскую избу, взлез на печь, и по претерпении ужасной стужи, дождя и слякоти, уснул так крепко, как будто бы умер. Сии подвиги совершил я на площадном театре в морской, как после уже о том проведал.

Юнь 1770 года : IX. "Г. Парнасской Щепетильник!"

Не первой ты начал стихотворцов уничивать, я и в прошедшем веке сыскал тебе товарища г. Агриппу, которой не только поезию, но и все художества и науки, доказав их тщетность изданною книгою, порочил: и из коего почерпал и славный наших времен писатель г. Руссо в рассуждении удостоенном награды, напредложенной от Дижноской Академии в 1750 году вопрос, *что воспитановление наук и художеств способствовали ко искравлению нравов?* Сие рассуждение напечатано на российском языке в Москве 1768 года. А перевод о стихотворстве г. Агриппы для напечатания в вашем щепетильнике, подобныя о хуле стихотворцов материи содержащем, прилагаю при сем. А как г. Агриппа, и вы не русских, но иностранных только стихотворцов

оуждаете, ибо естли бы вы стали оскорблять своих единомыслителей, то и сами бы вы оскорблены были, ибо с позволением сказать, и вы пишете стихи, а бранить самому себя с здравым разумом не будет согласно, вот что вас может оправдать пред единомыслителями стихотворцами, которым уповаю без сего труды ваши на хулу худых стихотворцев употребляемые, были бы неприятны.

XI. "Децимири управляли вместо императоров в Риме"

Один из них влюбился в одну молодую девушку, которая шла мимо его, и сия любовь была причиною, что Децимири были изгнаны, и децимириство истреблено.

(.....)

Перевед из книги называемой, Essai sur les grands évènements par les petites causes.

Иван Ванслов.

XIII. Мое предложение нимало не переменяет...

Мое предложение нимало не переменяет мыслей в господах бессмысленных стихотворцах, и они не престают выдавать негодныя свои рифмоплетения, не опасаясь нималой в том неудачи. Не смысля, по просту сказать, ни уха ни рыла, пишут о делах политических, о системах и правосудии, и думают, что люди по всему должны уже быть безчувственными, выключая их сочинений. Воображают, что я своими сочинениями не могу удержать петиметров, чтоб они не смеялись над теми гражданами, которые содержат пост, и ходят завсегда в церковь; не удержу, что бы они не обвиняли малоумных. Сие не до меня и принадлежить; но естли напишу на распустных людей, которые всякой день упиваются дурацкою досадою, то есть некоторые из господ стихотворцев, пагубные человеческому роду, и их должно истреблять так, как человекоубийц, а особливо Сатириков неискусных по причине, что они целое общество заразить в состоянии; то сие подаст весьма изобильную материю, и откроется перу моему преширокое поле глупостей стихотворческих; но я хочу быть скромн, и поговорю о тех клеветниках стихотворцах, которые терзают безчеловечно добродетельных красавиц, то весь прекрасной пол будет на моей стороне. Естлиж ополчусь на ябедников, получивших поверенные письма, и на тех, от кого они неправильно получили, за то, что выдали они соперникам несчастных, и тем их до конца разорили, то все разоренные люди меня поблагодарят, что я отраду горести их [принёс], и о их бедствии упомянул.

И так опорочивая одну часть людей, другая хвалить непрестанно. А сверх того мало найдется таких людей, которые бы признавали себя виновными.

Мот всегда смеется на комедии *Мота*, тщеславной никаких заслуг добродетели неимеющий, кроме одной своей породы, на представлении подобного себе восхищается, Руской француз на позорищи нововыежжаго из Франции забывшаго свой язык и гнушающагося отеческими нравами усмехается. Так и скудоумной стихокропатель улыбается, читая сие сочинение, понеже всякая выдумка не принимается народом единодушно, но разными мнениями, разными голосами и на разных местах; а особливо в собрании Парнасских копийстов, переходя из степени в степень превращается на конец в ничто. На Всякую Всячину сыскиваются критики, и ничего без похуления не оставляют. Можно надеяться похвалы; а хула еще прежде начатия следует.

(.....)

XIV. С год тому назад, как некоторый молодой человек...

С год тому назад, как некоторый молодой человек безобразного лица смертельно влюбился в прекрасную Мешанку. А как он был столькож богат, сколько и пригожь, то нимало на понравился красавице, и при всяком случае холодно она его принимала. Он был стихотворец, и делал худые стихи, о которых думал, что они столь же громки, как Гомеровы, а сладки как Овидиевы, и так твердо уповал, что он ему Тигресу своими элегиями и мадригалами переменит в овечку, и сделав ее чувствительного нежности распаленнаго своего сердца, поправить свое состояние, всякой день посылал к ней чтонибудь новинькое из своих сочинении.

Сентябр 1770 года : XXII. "Мемнон, или премудрость человеческая"

Мемнон, некогда предприял безрассудное намерение, сделаться совершенно разумным. Немало таких людей, которым сия глупость вселяется в годову. *Мемнон* говорил сам себе, что бы сделаться премудрым, и следовательно прещастливым, то к сему только потребно свергнуть с себя иго страстей; а сие, как всякому не безизвестно сделать весьма нетрудно. Во первых, я никогда не буду влюбляться в женщин; ибо как скоро увижу совершенную красавицу то сам себе скажу, сие прекрасныя щоки когданибудь сморщатся, сии прелестныя глаза потускнут, сии круглыя груди сделаются плоски и обвислы, сия прекрасная голова делается непокровенною волосами. И как я

должен на нее теперь взирать теми глазами, которыми я тогда ее увижу, таким образом сия голова не вскружит моей.

Ноябрь 1770 года. "Г. Сочинитель!"

Известно, что всякой неожиданной вещи, или действию, бывает невременным следствием удивление; так слово в слово и это письмо принято будет вами, думаю, не без некоторого удивления; а как известно, что ничего нет в естестве ни безконечного, ни непреходящего, но всему положены известныя времена и пределы, их же не прейдут: следовательно самым тем вещам или деяниям, коим с начала по достоинству удивлялись, по прошествии некоторого времени меньше, или и совсем уже не дивимся; точь вточь последует и с письмом сим; которое с начала, как и обыкновенно бывает, заставило вас удивляться, но последование и конец его конечно вовсе истребит то, чего может быть и в духе не бывало. Подавши время употребленное на прочтение к истреблению, или показавши притчины, побудившия меня приступить к сей первой, а может быть и последней с вами переписке, когда преданием сего типу не ободрите меня впредь к продолжению.

Я пишу к вам не для того, чтоб заслужить бессмертие, или чтоб чрез вас мог быть произведен в авторы, возможели такую безделицею приобрести сей великолепной титул? Никак: к тому же признаюсь чистосердечно, что и не желаю онаго, будучи не весьма суетен, и несколько совестен, так, что не хочу без заслуг и достоинств пустым названием величаться. (...)

III.15. Пустомелия (1770)

Месяц юнь : 2. Исторические приключения

Часто бывает, что люди впадают в пороки по одному добросердечию; но среди самых преступлений, праводушие их сияет и великость духа оказывается: следующее приключение послужит сему примером.

Историческое приключение.

Добронрав, Новгородской дворянин, из поколения *Стародуровых*, поселившихся в тот город еще при Царе Иване Васильевиче Грозном на место побитых дворян; имел около четырех тысяч рублей годового дохода, и был один из числа тех, кои называются хлебосолами; которые по добросердечию имением своим жертвуют увеселению друзей своих часто забывая себя, и стараясь помогать бедным, доходят

нередко до беднейшего состояния, в каком были те, коим они помогали. *Добронрав* полагал удовольствие в том, чтобы быть вместе с друзьями своими. Дом его наполнен был всегда соседями, не только ближними, но и отдаленными дворянами и дворянками того уезда: роскош и веселие всегда в себе привлекает, а отгоняет скука и бедность. Частые пиры и угощения сделали то, что *Добронрав* почитался увеселением всего Новгородского уезда. Впрочем веселая жизнь не помешала ему *Добросерда* сына своего воспитать так, как воспитывают детей своих благоразумные отцы нашего времени. *Добросерд* от природы одарен был красотой души и тела; имел острый разум, тихой нрав и благородную осанку; все сие красоту его лица еще больше украшало. Отец старался природные его дарования изострить учением и приумножить хорошим воспитанием, для чего выписывал из Петербурга людей известных разумом, учением и добропорядочным поведением ему в учителя. Он не следовал примеру многих безразсудных стариков, которые детей своих обучают по Французски и по Немецки, для того только, чтобы они на чужих языках могли болтать с празношатающимися Французами и Немцами, удалившимися из своего отечества: может быть для того только, что за беспорядочное свое и распутное житье честными и разумными людьми были презираемы. Но следуя благоразумию, употреблял остроту сына своего в собственную его пользу, в пользу отечества и в свое утешение; обучал его иностранным языкам для того, чтобы мог чтением славных Авторов просветить разум и украсить память. *Добросерд* помощью своих наставников в скорое время обучился трем языкам Французскому, Аглинскому, и Немецкому. Прочел почти всех славных Авторов: получил истинное о вещах понятие посредством Логики и Физики; обучался с прилежанием Математики, Истории и Географии; последней особливо для того, чтобы совершенно знать положение областей своего отечества и соседственных с ним держав, ведать силу их и недостатки. Знал сокращенно деяния наших предков; хотя тогда печатной Российской истории еще и не было; наставлен был в познании Христианского закона и истинном богопочитании, удален от суеверия, делающего в мыслях разврат: короче сказать, *Добросерд* научен был всему тому, что нужно знать человеку приготовляющему себя к вышним степеням, так что по справедливости почитался украшением и примером всех молодых дворян их уезда. *Добронрав* не мог довольно нарадоваться любезным своим сыном, и усмотря на конец, что он в учителях уже нужды больше не имеет, наградил их богатыми подарками и осыпав благодарностию, спустил обратно. Надлежит тепер упомянуть о склонности *Добросердовой* к одной девице их уезда. Миловида была богатая дворянка, и жила по кончине своих родителей

под присмотром тетки. Девица сия при прелестях ее лица одарена была острым разумом, довольно научена, тиха, скромна и добронравна. Сходство их нравов при частом свидании произвело взаимное друг к другу почтение и отличность от протчих; и подлинно они были сотворены один для другога. Они друг друга любили, но не смели один другому объявить своей страсти, и довольствовались самыми невинными забавами, препровождая время в разговорах. Каждой из них уверял сам себя, что не любовь побуждает их желать частых свиданий, но отличныя от прочих душевныя свойства; но они оба были еще молоды. Сие происходило до того времени, как Добронрав, исследовав по примеру благоразумных отцов склонности сына своего, вознамерился определить его на военную службу. Он написавши просительное письмо к одному своему милостивцу, бывшему тогда знатным при дворе вельможею, и котораго милости купил он не за дешевую цену; отпустил его в Петербург, сделав прежде многия нужныя наставления и богатой пир для его отезда. *Добросерд* во время пиршества имел весьма много времени быть вместе с *Миловидою*, и которое хотел он употребить в свою пользу, сделав открытие о своей страсти; но говоря много не сказал ничего. Так то обыкновенно случается, когда любовь основывается на чести; почтение и боязнь, чтобы не оскорбить свою любезную, превращается в застенчивость. Они обо всем могут вольно говорить, кроме своей страсти: но сия застенчивость ныне уже из употребления выходит: ветренныя молодчики при перьвом свидании успевают открывать страсть свою, и чрезь двенадцать часов о том позабывают. На конец гости начали разбегаться и *Миловида* при прощании с *Добросердом* сказала: вы поедите в Петербург, веселости тамошня конечно изтербят из памяти вашей --. Нет, вскричал он, ничто не изтербит из мыслей моих --. Но ему помешали говорить, и он простился: глаза его то окончали, что язык начал. На другой день простясь с любезным своим отцем, *Добросерд* поехал в Петербург. По приезде был он у господина *** и подал ему письмо. Он принял его весьма учтиво, и обещал знатность свою употребить в его пользу. В скором после того времени *Добросерд*, быв на экзамене, получил офицерской чин, определен в полк и отпущен на год к отцу своему по прозбе его милостивца. *Добросерд* его благодарил. Господин *** уверял, что он ничево приятнее не делает, как то, о чем его просить *Добронрав*; что он никогда не позабудет его к себе одолжению... Но г. *** говорил сие для того, что *Добронрав* был еще богат; и так *Добросерд* откланявшись весьма учтиво, пошел домой и скоро по том отпрвился к своему отцу. В бытность его в Петербурге не мог он себя приучить ни к обращениям, ни к увеселениям городским; перьвыя казались ему притворны, а последныя принужденны.

Был на маскарадах, удивлялся вольным обхождениям городских женщин, и сие больше умножило страсть ево к *Миловиде*. Одни театральныя позорищи понравились *Добросерду*: он почитал театр истинною школою, не только для молодых людей, но и для стариков, в которой нужныя в сем наставлении преподаются, и для того не прогуливал ни одного представления. Не следовал он примеру молодых людей, которыя в театр за тем только ходят, чтобы посмеяться; но, розсматривая с прилежанием, нужное замечал, и по выходе изследывал сам себя, как строгой судья, не имеет ли какой слабости, которыя того дня публично были осмеяны. Сим средством театральныя позорищи обращал он в свою пользу; одно только ево удивляно, что почти всегда представляли, *Привиденные с Барабаном*, *Скапин в обманы*, *Лекаря по неволе*, *Жорж Дандина*, *Новоприезжих*, *Мнимаго рогатаго*, *Принужденную женидьбу* и подобныя сим смешныя комедии, и во время представления часто сердился, слыша безпрестанныя рукоплескании и смех: но сево он решить не мог, не ведая истинной тому причины. *Добросерд* к отцу своему приехал в самой тот день, когда он праздновал ево рождение, и имел у себя премножество гостей, в числе которых и *Миловида* была с теткою своею. Добронравова радость, увидя сына, была чрезмерна; гости все принимали во оной участие, а *Миловида* при входе ево почувствовала неизвестное ей самой движение : радость и стыд попеременно на лице ея показываясь, сделали ее еще прекраснее. (...)

Месяц юнь : Ведомости

Из Москвы

Г. Д*** Актер придворнаго Российскаго театра, приехав к нам столько наделал шуму, что во всем городе только и разговор что о нем; и подлинно Московския жители увидели в нем славнаго Актера. Он играл в Семире *Оскольда* и всех зрителей пленил. В Евгении комедии, Графа *Кларандона*: искусство, с каким он сей роль представлял, принудило зрителей оную комедию просить еще три раза, в чем они были удовольствованы, и в каждое представление в новое приходили восхищение; казалось будто искусство Г. Д*** по степеням еще больше возрастало. Надобно отдать справедливую похвалу и Г. переводчику сей комедии; ибо он все красоты, находящаяся в подлиннике, сохранил и на Российском языке. Г. Д*** играл еще *Вышеслава* и *Ревниваго* с равномерною же от всех похвалою; а еще ожидают представления *Хорева* и *Беверлея*. Зрители собиралися в театр в таком множестве, что многия по причине

великой тесноты не могли получать билетов, естли хотя мало опаздывали. На конец должно сие заключить тем, что Г. Д*** Московских жителей удивил, привел в восхищение и заставил о себе говорить по малой мере два месяца.

Месяц юль : 8.

Кажется, что нет нужды читателя моего уведомлять о имени Автора сего послания; перо, писавшее сие, Российскому ученому свету и всем любящим словесныя науки довольно известно. Многия письменныя сего Автора сочинения носятся по многим ругам, читаются с превеликим удовольствием и похваляются, сколько за ясность и чистоту слога, столько за остроту и живость мыслей легкость и приятность изображения; словом, естли обстоятельства Автору сему позволят упражняться во словесных науках, то не безосновательно и справедливо многия ожидают увидеть в нем Российскаго *Боало*. Его комедия *** столько по справедливости разумными и знающими людьми была похваляема, что лутчаго и Молиер во Франции своим комедиям не видал принятия и не желал; но я умолчу, дабы завистников не возбудить от сна, последним благоразумием, на них наложеннаго.

Месяц юль : 9. Ведомости

В Санктпетербурге

Недавно здесь на придворном Императорском театре представлена была *Синав и Трувор* трагедия г. Сумарокова. Трагедия сия играна была по переправленному вновь г. Автором подлиннику. Нет нужды вывалять сего постеннаго Автора сочинений; они так хороши, что кто только их читал и кто имеет разум, те все ему отдавая справедливую похвалу удивляются; которыя же не похвалят, тем надобно просить о отпущении своего согрешения. Чтож касается до Актеров, представлявших сию Трагедию, то надлежить отдать справедливость, что г. *Дмитревский* и г. *Троепольская* привели зрителей во удивление. Ныне уже в Петербурге неувидительны ни *Гарики*, ни *Лекены*, ни *Госсениш*. Приезжающия вновь Француския Актеры и Актрисы то подтверждают. Совсем тем не лзя пропустить, чтобы не заметить слабость и пристрастие к Французам одново господина, которой во время представления сей Трагедии, когда г. Д. и г. Т. зрителей искусством своим возхищали. Он воздыхаючи сказал: *жаль что они не Французы; их бы можно почесть совершенными и редкими в своем искусстве*. Через несколько дней, когда представлена была Французская пиеса, то сей господин не мог воздержатъ ни чрезмерной радости и возхищения, ни также чрезмернаго и смешнаго

своего пристрастия, делая похвалу Французским Актерам; и хотя комедия играна была смешная, однакож он собою гораздо больше делал смеха.

III.16. Живописец (1772-1773)

Часть первая, апреля 12 дня 1772. Приписание : "Неизвестному г.сочинителю комедии *О время*"

Государ мой!

Я не знаю кто вы, но ведаю только то, что за сочинение ваше достойны почтения и великия благодарности. Ваша комедия *О время!* троекратно представлена была на Императорском придворном феатре, и троекратно постепенно умножала справедливую похвалу своему сочинителю. И как не быть ей хвалимой? Вы первый сочинили комедию точно в наших нравах; вы первый с таким искусством и остроюю, заставили слушать едкость сатиры с приятностию и удовольствием; вы первый с такою благородною смелостию напали на пороки в России господствовавшие ; и вы первый достоин по справедливости великия похвалы, во представление вашей комедии оказанныя. Продолжайте, государь мой, ко славе России, к чести своего имени, и к великому удовольствию разумных единоплеменников ваших; продолжайте, говорю, прославлять себя вашими сочинениями : перо ваше достойно равенства с Молиеровым. Следуйте же его примеру : взгляните безпристрастным оком на пороки наши, закоренелые худые обычаи, злоупотребления, и на все развратные наши поступки; вы найдете толпы людей достойных вашего осмеяния; и вы увидите, какое еще пространное поле ко прославлению вашему осталось. Истребите из сердца своего всякое пристрастие; не взирайте на лица; порочный человек во всяком звании равного достоин презрения. Низкостепенный порочный человек, видя осмеваема себя купно с превосходительным, не будет иметь причины роптать, что пороки в бедности только единой пером вашим угнетаются. А превосходительство, удрученное пороками, в первый раз в жизни своей возсочувствует равенство с низкостепенными. Вы первый достойны показать, что дарованная вольность умам Российским употребляется в пользу Отечества. Но, государь мой, точно укрываете вы, свое имя; имя всеобщия достойное благодарности : я никакия не нахожу к тому причины. Не ужели, оскорбля толь жестоко пороки и вооружа против себя порочных, опасаетесь их злословия -

Нет, такая слабость никогда не может иметь места в вашем сердце. И может ли такая благородная смелость опасаться угнетения в то время, когда к щастию России и ко

благоденствию человеческого рода, владычествует нами Премудрая ЕКАТЕРИНА? ЕЯ удовольствие, оказанное во представлении вашей комедии, удостоверяет о покровительстве ЕЯ таким, как вы, писателям. Чего же осталось вам страшиться? Но может быть особенныя причины принуждают вас укрывать свое имя; ежели так, то не тщусь проникать оных. И хотя имя ваше навсегда останется неизвестным, однакож почтение к вам мое никогда не умалится. Оно единственным было побуждением приписанию вам журнала, под названием *Живописца*. Примите, государь мой, сей знак благодарности, за ваше преполезное сочинение, от единоземца вашего. Вы открыли мне дорогу, которыя всегда я страшился; вы возбудили во мне желание подражать вам в похвальном подвиге, исправлять нравы своих единоземцев, вы [поостили] меня испытать в том свои силы : и дай Боже! Чтобы читатели в листах моих находили хотя некоторое подобие той соли и осторты, которыя оживляют ваше сочинение. Еслиж буду иметь успех в моем предприятии, и если принесут листы мои пользу и увеселение читателям, то за сие они не мне, но вам будут одолжены : ибо без вашего примера, не отважился бы я напасть на пороки; а я останусь навсегда, вашим почитателем

С. Живописца.

П.П Хотел бы я просить вас, что бы вы сделали честь моему журналу, сообщением какого либо из ваших мелких сочинений; но опасаясь отвлечь от упражнений ваших. Впрочем для меня весьма лестно получить ваш ответ.

Часть первая, Лист 2 : "Автор к самому себе"

Ты делаешься автором; ты принимаешь название Живописца; но не такова, который пишет кистью, а Живописца, пером изображающаго наисокровеннейшие в сердцах человеческих пороки. Знаешь ли, мой друг, какой ты участи себя подвергаешь? Ведаешь ли совершенно, какой предлежит тебе труд? Извесны ли тебе твои свойства и твои читатели? Надеешься ли всем им сделать угождение? Взвесил ли ты безпристрасно свои достоинства и способности? Подумал ли, что худой автор добровольно себя всеобщему подвергает осмеянию? – Ты молчишь: бедный человек! Ты столько же поработен страстям своим, как и те, которых исправлять намеряешься! – Слышу твое возражение: как оно слабо и смешно. Ты говоришь, вить другие пишут, не больше моего имея способностей; для чего же не писать и мне, имев столько же к писанию охоты, как и они; да еще и тогда, как все мои приятели уверяют, что я к писанию способен; ты один только упорствуешь и никогда на их не хочешь согласиться мнение. –

Выслушай мой ответ, твоими же скажу тебе словами : вить других пересмевают, для чего же ты примером их не исправляешься. Приятели твои льстили тебе или по легкомыслию, или в насмешку, или наконец по ложной благопристойности худое хвалить, дабы не раздражить хулимаго : ты узнаешь, сколь опасны такие приятели. Я ведаю, что утвердить тебя в твоём заблуждении, не великаго им стоило труда. Самолюбие твоё было тем удовольствовано, и ты думал так: других пересмежали и оуждали для того, что они писали дурно. Я сам усматривал их погрешности; я буду стараться убежать от подобных, и по тому не только что не подвергну себя порицанию, но надеюсь ещё заслужить похвалу. – Как ты худо себя знаешь и какое заблуждение! Все писатели так думают, все так мысленно оправдываются, все так заблуждают, и все в других находят погрешности, а не видят только собственных своих. Посмотри на сего высокопарнаго *Невлонда*; он силится, напрягается, обещает гору, но всегда рождает мышь : все так о нём говорят; но он один утверждает, что все обманываются – Бедный автор! Взгляни на сего дерзкаго *Кривотолка*; он безо всякия пощады порицает сочинения всех славных писателій, показывая тем остроту своего разума : он хорошия сочинения других обращает в худыя, а свои негодныя поставляет равными наилучшим сочинениям славных писателей; но никто из разумных людей ему не верит, и всякий говорит : он истинный *кривотолк*! Какая причина сему *кривотолка* заблуждению. Зависть – бедный автор! Тут найдешь писателя, старающагося забавлять разум своими сочинениями и производить смех в разумных читателях; но увидишь, что он больше досаждаёт и производит скуку, а смеётся только сам – Бедный автор! В другом месте увидишь Нравоучителя, порицающаго всех критиков, и утверждающаго, что сатиры ожесточают только нравы; а исправляют нравоучения; но читатель ему ответствует: ты пишешь так сухо, что я не имею терпения никогда читать твои сочинения – бедный автор! Там сатирик описывает пороки, язвит порочных, забавляет разум остротою своего сочинения и приносит удовольствие. Некоторые читатели говорят ему : ты забавен; я читал тебя с приятностию, но ты едок; я тебя опасуюсь : а прочие кричат он всесветный ругатель! – о бедный автор! Встречается со мною трагический писатель; он сочиняет Трагедию и говорит : комедия развращает только нравы и научает порокам, а не исправляет оных : такая сочинения не только что бесполезны, но и вредны. Одна трагедия имеет свою целию добродетель и научает оной и самых царей. Какая завидная участь! Но читатель ему ответствует: ежели твоя трагедия хороша, то тогда услаждает она мои чувства и питает разум : но однакож ведай, что до сея пищи охотников не много – бедный автор! Писатель комедии говорит : трагедия показывает

следы нравоучения тем людям, которые в оном не имеют нужды: обучать таких людей, кои или уже добродетельны, или не слушают его нравоучения, есть труд бесполезный. Напротив того комедия приятным нравоучением и забавною критикою исправляет нравы частных людей; язвит пороки, не дает им усиливаться, искореняет их : словом, из всех феатральных сочинений, одна комедия полезна: но читатель ему говорить : знай, когда ты меня осмеиваешь, тогда я тебя пересмежаю – бедный автор! Тут следует писатель, который, не сочиняет ни Трагедий, ни комедий, для того только, что сии роды сочинений очень стары: он охотник выдумывать новое, и для того пишет сочинение в таком вкусе, который с лишком за две тысячи лет откинут : ему читатель отвечает : напрасно ты трудишься, ты очень ... бедный автор! Но мне еще встречается писатель : он сочиняет пастушеския сочинения, и на нежной своей лире воспеваеет златый век. Говорит что у городских жителей нравы развращены, пороки царствуют, все отправлено ядом; что Добродетель и Блаженство бегают от городов, и живут в прекрасных долинах, насажденных благоуханными деревьями, испещренных различными наилучшими цветами, орошенных источниками; протекающими кристалловидными воддами, которая тихо переливаясь по мелким прозрачным камешкам, восхитительный производяет шум, блаженство в вид пастуха сидит при источнике, прикрытом от солнечных лучей густою тению того дуба, который с лишком три тысячи лет зеленым одевается лиственным. Пастух на нежной свирели воспеваеет свою любовь : во круг его летают Зефиры, и тихим дыханием приятное производяет ему прохладение. [*Невинсет*] в видах поднебесных птиц, совокупляет приятное свое пение с пастушескою свирелию, и вся природа во успокоении, сему прятному, внимаеет согласию. Сама добродетель в виде прелесныя пастушки одета в бедое платье и увенчанная цветами ; тихонько подкрадывается ; вдруг перед ним показывается : пастух кидает свирель, бросаеет во объятия своя любовницы и говорит : Цари всего света, вы завидуете нашему блаженству! Г. автор восхищаеет, что двум смертным такое мог дать блаженство : и как хотя мысленным не восхищаеет блаженством; жаль только, что оно никогда не существовало в природе! Творец сего блаженства хотя знает всю цену завидныя сея жизни, однакож живет в городе, в суетах сего мира; а сие, как сказываюет, делаеет он ради двух причин : первое, что в наших долинах зимою много бывает снега ; а второе, что ежели бы он туда переселился, то городские жители совсем позабыли бы блаженство сия жизни. Читатель ему отвечает старинною пословицею : Чужую душу в Рай, а сам ни ногою – Бедный автор, ты других и себя обманываеешь! Тут предстаеет перед мои глаза толпа писателей, которые то вредяет, что видяет; их

сочинения иногда читают; но ничего им не отвествуют – о пребедные авторы! Ваша участь достойна сожаления! Но как изчислить всех? Болезни авторские, так как и сами они многообразны. Писатели желают быть хамелеонами, преображающимися по своему желанию и показывающимся наилучшими во всех видах, но редкие до сего достигают; прочие же всегда в одном, да и в худом показываются виде. Г. Живописец, вот картина, изображающая тебе Авторов; я не входил в подробности, но начертанием одним изобразил различные роды упражнения, для коего ты себя [определяеш]. Я не упомянул также о сей грозной туче, на труды авторские всегда устремляющейся; о сих острых критических языках, которые даже до буквы не правильно поставленные, писателям никогда не прощают. Что будет со твоими сочинениями, когда и славнейших Писателей труды не щадятся? Тебе извесно, какия свойства, дарования и способности составляют хорошаго писателя: они бывают редки, но когда бывают, тогда обожают их просвещенные читатели. И так разсмотря себя оставь сие упражнение – Но ты мольчишь; и я с досадою на твоём лице усматриваю не переменное желание быть Автором. Еще раз прошу тебя, оставь сие упражнение – Не лъзя, ты мне отвечаешь : так прости бедный писатель; с превеликим соболезнованием оставляю тебя на скользкой сей дороге. По малой мере не позабывай никогда слов мною тебе сказанных: что люди, упорно подвергающие себя осмеянию, никакого не достойны сожаления. Впрочем я даю тебе совет : избери из своих приятелей друга, который был бы человек разумный, знающий и справлედливый : слушай его критику без огорчения ; следуй его советам; и хотя оные обидят твоё самолюбие, но однакож знай, что они будут имет действие, подобное горьким лекарствам от болезней нас освобождающим. Наконец требую от тебя, чтобы ты, в сей дороге, никогда [не] разлучался с тою прекрасною женщиною, с которою иногда тебя видал : ты отгадать можешь, что оно называется *осторожность*.

Часть первая, Лист 4 : "Продолжение"

Щеголиха говорит: «Как глупы те люди, которые в науках самая прекрасная лета погубляют. Ужесть как смешны ученые мужчины; а наши сестры ученья. – О! Они то совершенная дуры. *Безпримерно*, как они смешны! Не для географии одарила нас природа красотою лица; не для мафематики дано нам острое и пронизательное понятие; не для Истории награждены мы пленяющим голосом; не для физики вложены в нас нежные сердца; для чего же одарены мы сими преимуществами? – чтобы были обожаемы. – В слове, *уметь нравиться*, все наши заключаются науки. За науки ли любят нас до безумня; наукам ли в нас удивляются? Науки ли в нас обожают? – Нет,

право нет : пусть ученая женщина покажется в ту беседу, в которой будут все наши *щеголихи*, украшающая собою мужеский пол : пусть она туда покажется : чорт меня возьми! Ежели там с нею хотя одно слово промолвят. А ежели она говорить начнет, то все мужчины зевать станут. Щаслива будет она, ежели случится там несколько человек ей подобных : тогда по малой мере хотя не умрет от скуки. Но чтож она тем выиигривает? Не больше как назовут ее ученою женщиною; да и то такие люди, которых самих называют *Педантами*. – Прекрасная победа! *Безпримерно как славна!* – Ученная женщина! Фуй! Как это *неловко*. Напротив того, ежели приеду я в такое собрание, то в миг окружат меня все мужчины. Станут наперерыв хвалить меня : один удивляется красоте моего лица, другой хвалит руки; третий стан; иный походку; тот приятность моего голоса; иный превозносить нежность моего вкуса в нарядах : словом сказать, ни одна из безделок моих даже до булавки не [останется], что бы не была расхвалена. Все кричат: вот совершенное ея сотворение : она мила как Ангел! Разумеется, что все такая слова без проводника идут к сердцу. Не успею я осмотреться, как уже тысячи найду обожателей. Один говорит, что он хотел бы быть вечно моим слугою, лишь бы мог иметь щастие всегда меня видеть. Как это много! *Безпримерно* много; из благороднога человека хочет сделаться слугою, для того только, что бы чаще на меня смотреть и удивляться. Другой говорит, что он оставил бы престол всего света, лишь бы мог быть моим любимым невольником : – Ужасная мысль! Годится хоть в Трагедию; по щастию, что он еще не король, а то бы в истинну он так сдурачился; однакож его до такова дурачества не допустили бы. Но как изчислить все, что говорят учтивые мужчины красавицам? Ласкательства их неограничены, а учтивости не платить ласкою? Я так и поступаю: с одним поговорю, другаго похвалю, на третьего брошу взгляд, поражающий его сердце, и так далее. Я ни одному ничего не обещаю, но однакож всех их к себе привязываю. Ужесть как завидно состояние красавицы, и как *безпримерно* жалко, ученой женщины : божусь, что я своего состояния ни на какое не променяю. Какаяж нужда мне в науках? – право никакой. Так разсуждает *щеголиха*. Читатель, скажи, не правильно ли ея разсуждение?

Молокосос говорит: « я не хочу тратить времени для наук: они мне не нужны. Чины получаю я по милости моего дядюшки, гораздо еще преимущественнее пред теми, которые в науках погубили молодья свои лета. Деньги на мое содержание жалует мне батюшка, а когда не достает оных, тогда забираю в долг, и мне верят. Начальники мои не только что любят меня, но еще стараются угождать мне, делая тем услугу знатным моим родственникам. В любви щастлив я и без наук: всякая красавица за честь

себе почтет быть моею женою. Куда я ни приеду, везде меня ласкают; все хвалят, удивляются моей живости, превозносят остроту мою; и так по всему науки для меня бесполезны. Читатель! Прибавь от себя, как *молокососа* все нутренно называют.

Волокита разсуждает так: «какая польза мне в науках? Науками ли приходят в любовь у прекрасного пола? Науками ли им нравятся? Науками ли упорные побеждают сердца? Науками ли украшают лоб? Науками ли торжествуют над солубовниками? – Нет: так они для меня и не годятся. Моя наука состоит в том, чтобы уметь одеваться со вкусом, чесать волосы по моде, говорить всякия трюгающия безделки, воздыхать к стате, хохотать громко, *сидеть разбросану*, иметь приятный вид, пленяющую походку, быть *совсем развязану*; словом, дойти до того, чтобы называли шалуном те люди, которых мы дураками называем: когда можно до этого дойти, то это значит, дойти до совершенства в моей науке. В беседе со Щеголихами бываю я волен до наглости, смел до безстыдства, жив до дерзости; меня за это называют *резвым робенком*; и хотя ударят меня по руке и скажут *перестань, ты очень дерзок*: однакож я никогда от того не краснею. Слово: я не могу владеть собою; меня в таком случае извиняет. Впрочем всегда должен я быть ветрен и злоязычен. С которою машусь, ту одну хвалю; в ней одной все нахожу совершенства, а в прочих вижу только недостатки и пороки. Что нужды, ежели они их и не имеют, довольно что я тем делаю угодность моей красавице. Необходимо также должен я уметь портить Русский язык, и говорить нынешним щегольским женским наречием: ибо в наше время почитается это за одно не из последних достоинств в любовном упражнении. Открытие любви должен я делать по новому обыкновению, и никогда не допускать, что бы в такие разговоры вмешивалось сердце. Это было бы *дурачества по дедовски*. По нашему надобно любить так, что бы всегда отстать можно было. Открытие делаю я всегда, как будто это не нарочно случилось; на пример: рассказывая красавице о каком нинаестъ любовном приключении, вдруг перерываю разговор – Е! К стате сударыня, сказать ли вам новость? Вить я влюблен в вас *до дурачества*: вы своими прелестями так вскружили мне голову, что я *не в своей сижу тарелке*, – Шутиш, она мне отвествует: ужестъ как *славно ты себя раскрываешь – Безпримерно славно*, сударыня; что мне нужды, как вы это почитаете *резкостью*, или *дурачеством*, только я вам говорю в *настоящую*, что я *дурачусь*. Пусть я не доживу до *меднаго таза*, ежели говорю не правду! После такая клятви, бросаю на нее ехидный взгляд, а между тем начинаю хвалить ее, и тут даю полную свободу языку моему; который, сказать истинну, в таких случаях очень остер. Она часто потупляется, будто бы стыдилась слушать себе похвалу; иногда усмехается,

иногда удивляется, и по часту говорит : *перестань шутить, вить не утешно слушать вздор*. После етаго я даю свободу рукам : мне говорят : *это уж и в истинную глупость* – а я далее, далее, и наконец она и сама поверит, что ета была не шутка. Потом бываем мы несколько дней смертельно друг в друга влюблены : и ето называется, *дурачиться до безумья*. Мы располагаем дни так, что бы всегда быть вместе: в *Серинький* ездим в Английскую комедию; в *Пестринкий* бываем в Французской; в *колетца* в Маскараде, в *медный таз* в концерте; в *Сайку* смотрим Руский спектакль; в *умойся* дома, а в *красное* ездим погуливаться за город. Таким образом держу ее своим *болванчиком* до того времени, как встретиться другая. Вот моя наука! Она без сомнения важнее всех наук; и я знаю ее в совершенстве. Пусть ученый человек со всею своею премудростию начнет при мне строить [*дворики*], то я его так проучу, что он от всякия *Щеголихи* тотчас на *четырёх ногах* поскачет.

О великий человек! Ты рассуждаешь премудро, наука твоя *безпримерно славна*, и ты так учен, что *я от тебя ладаю*; ты *вечно посадил себе в голову виздор* : как тебе не удивляется!

Читатель! С позволения твоего, не пора ли оставить рассуждения некоторых наших молодых людей о науках. Кажется мне, что я уже ими довольно тебе наскучил. Ты ожидаешь чего нибудь поважнее, потерпи пожалуй, все будет: только чур не сердиться.

Часть первая, Лист 7 : "Письмо к господину Живописцу."

Государ мой!

Никогда не думал я, чтоб сочиненная мною комедия, О Время, такого имела успеха, каковым вы меня уверяете : а тем паче не воображал себе той чести, которую вы, приписанием еженедельных ваших листов, мне сделали. Комедию мою сочинал я живучи в уединении во время свирепствовавшей язвы; и при сочинении оной не брал я находящихся в ней умоначертаний ни откуда, кроме собственной моей семьи : следовательно не выходя из дому своево нашол в нем одном к составлению забавнаго позорища, довольно обширное поле, для искуснейшаго пера; а не для такова, каковым я свое почитаю. Что до меня касается; я никаких ни требований, ни желаний не имею. Пишу я для собственной своей забавы: и если малия сочинения мои приобретут успех, и принесут удовольствие разумным людям, то я тем весьма награжден буду. На против того если услышу, что нет в них никому увеселения, то хотя тем, ненавидя праздность, от писания и не воздержуся; однакож выдавать их боле не стану. Имяни своего я не

скрываю: но и не напишу его, дабы в первой раз не явилось оно в свете в заглавии комедий, что для меня самого было бы комедию; а прибыли в том ни кому нет, Карпом ли или Сидором меня зовут. И так оставя сие позвольте мне включить здесь некоторое примечание на недавно сочиненную мною комедию, названную *Имянины госпожи Ворчалкиной*. Дошло до меня, что некоторые критики за непристойно поставляют что *Господин Фирлифюшков*, за безстыдное слова несдержанье, наказан палкою. Говорят они, что, «как дескать дворянина за безчестное дело быть палкою?» Я не стану приводить здесь бывалоль таковое где нибудь действие, или нет; ниже хочу извинять поступок господина *Геркулова*. Он действительно в обыкновенном общежитии жесток. Но себя я легко оправдать могу, сославшись на самое уложение. В нем господа критики найдут, чему за несдержанье слова и за бездельство люди подвергаются. Еще остается мне ответствовать вам на вашу прозьбу. Вы хотите, чтоб я прислал к вам какия нибудь мои сочинении; сие с охотою впредь я исполню, и сожалею о том только, что на сей случай никаких у мене готовых не случилось : ибо я целыя пять месяцев занят был сочинениями комедий, коих пять готовых имею, и некоторыя из них отосланы на Феатр, а прочия туда же в поход собираются - - Я впрочем есмь - .

Государ мой

ваш охотный слуга, сочинитель комедии *О Время*.

Господину сочинителю комедии *О Время*, за полученное мною письмо, свидетельствую мою благодарность. Впрочем я имею к нему сообщить многое, и для того оставляю отвестовать особливым писмом до следующих листов.

Часть первая, Лист 15 : "Письмо уездного дворянина к его сыну."

XXIII. Господин Живописец!

Господин Живописец! Поместите пожалуйста следующее письмо в ваши листы, буде возможно; содержание его кажется заслуживает это, чтоб вы исполнили прозьбу.

Вашего покорного слуги П.Р.

XXIV. Письмо уездного дворянина к его сыну.

Сыну нашему Фалалею Трифоновичу, от отца твоего Трифона Панкратьевича, и от матери твоей Акулины Сидоровны, и от сестры твоей Варюшки, низкой поклон и великое челобитье.

Часть первая, Лист 21 : XXXVIII.

Господин живописец!

Что мне делать? Хочется писать, да не знаю за что приняты : кажется мне, что мог бы я написать все, но однакож по сие время не написал еще ничего. Не подумайтеж, что я не имею способностей к писанию : напротив, я их имею ; но это происходит от того, что я весьма разборчив и чувствителен к моей славе. Стихов я не пишу для того, что русской язык не способен к стихотворству : я бы писал их на французском языке, но по несчастю Вольтер, Расин и многие другие писатели родились прежде меня; я как дарования свои и способности вешу я всегда на весах безпристрастия, то и увидел, что превзойти сих писателей я не могу, а равенства я не терплю ни в чем. Что делать, когда я так поздно в свет родился! Ради сего хочу писать по Русски прозою, но только еще не решился, в каком роде сочинений мне упражняться. Писать сатиры, по моему чину низко; писать любовныя сочинения поздно, по моим летам; к трагедии я не имею склонности, оперы мне не нравятся; пастушеских сочинений я не люблю; для поемы я по сие время не избрал еще хорошаго содержания; и так остается мне писать комедии. – Но могу ли я писать их, и чего мне ожидать? Все похвалы, которыя бы по справедливости принадлежали только мне одному, давно уже изтощены, не знаю какому то сочинителю комедии *О Время, Именин, Вестниковой*. – Сносно ли это! – Я бешусь и прихожу в отчаяние! Вот, сударь, до чего мы дожили: вот какой вкус в комедиях утверждается: Русской, Русской – Какая глупость! Французской феатр по старее нашего, так нам ли принятое ими переменять; и может ли Русской человек, не покрасневшись осмелиться подумать, что он может в чем нибуль поравняться со Французком? О вы из русских чиновных дворян обожающие Французсков, ежели вы впрочем и глупы; однакож вы достойны великаго почтения за то одно, что вы удивляетесь Французкам! Впрочем, я имею средства отомстить и тебе, и всем хвалителям комедии *О Время* : ведайте, что я напишу комедию на сего Автора и на всех вас, и ежели ее здесь не представят и не напечатают, тогда переведу ее на Французской язык, пошлю на парижской феатр : пусть ее там представят; а ежели им угодно будет так хоть и напечатают. Сим средством я отомщу обиженную мою честь; а ежели и сего не удастся мне сделать, так по крайней мере пропущу здесь в городе слух, что это сделано. Ето немудрено : вить я умел же распутить слух, будто в Париже сочинена комедия на одного здешняго Боярина, котораго я не могу терпеть, и будто ее представляют на *булеваре*. Берегитесь моего мщенья, и знайте, что ежели и за что

примусь, так уже конечно сделаю! Прощай, ответа ко мне не пиши, я его читать не буду.

III.17. Вечера (1772-1773)

Часть I. Вечер 2 "Перевод с англиского, Из Шекеспира.

Ромео и Юлия, не взирая на вражду бывшую меж их родителями, влюбились друг в друга, и согласились тайно обвенчаться ; что и исполнили помощью одного старца. В то самое время Тибальт, родственник Юлия, вызвав Ромеа на поединок, был им убит, а сей за то был изгнан из Вероны. После чего Юлия принуждаемая родителями вступить в супружество с Парисом, просила помощи у старца, сочетавшаго ее с Ромеом, который и дал ей опиум, с тем, что когда ее принесут в гробницу, то освободить ее из оной, и послать о всем известие к Ромеу, находившемуся в Мантуе. Меж тем как сие происходило, Бальтазар слуга Ромеов, услышла о мнимой смерти Юлии, привез ему сие печальное известие. Ромео, запасшись ядом, отправился в Верону, и нашед Париса у гроба Юлии, принужден был с ним сразиться ; заколов его, говорит сей монолог :

Кого Злодейская рука моя сразила ?

Что вижу ? се Парис, се князя здешня сродник !

Но чтож в пути моем вещал мне Балтазар,

Когда речей внимать не мог смущенный дух ?

Мне мниться, он сказал, Парис сей мне совместник,

И Юлию хотел из рук моих похитить.

Иль он мне то сказал, иль зрел я то во сне !

Иль слыша от него название любезной,

В неистовстве моем мне мысль сия вперилась –

О ты, который мне в нещастиях подобен,

Парис ! убийца твой жалеет о тебе.

Исполню твой завет, и твой [сокрою труп]

Во мрачный оный гроб, в котором положенна

Прекрасна Юля... Дражайшая супруга !

Я вижу, алчна смерть извлекшая твой дух,

Красу твою, со всем затмить была бессильна,

Она тебя сразя, тебя не победила :

Сомкнуты зрю уста, но живость в них видна
И [следнает] смертная не смела их коснуться. –
Тибалт ! и ты лежишь здесь кровью обогрен !
Не злобствуй на меня, готов в твое отмщенье.
Своею я рукой пресек твой век и младость,
И етой же рукой сразу я и себя :
Прости мне ту виду, что был тебе врагом. –
Любезная, еще в сем виде ты прекрасна !
Иль прелести твои смерть злобна почитает ?
И всем ужасное чудовище сие,
Во мрачные места на то тебя преносит,
Чтобы еще тобой Ромео вспламенялся ?
О тень дражайшая ! пребуду я с тобой,
Не выйду из сего жилища мрачной ночи :
Из век останусь здесь, сну вечному предамся,
И утомленный дух напастями жизни сей,
Не будет угнетен враждебными звездами.
В последние, глаза, на Юлию воззрите,
Последнее теперь обятие ей дам ;
И ополчась против ударов злобна рока,
Любовь мою, уста мои запечатлеют.
Приди, зловредный вождь ! приди, желанна смерть !
Будь кормщик мой, направь сей жизни ладью
На камни острые, где ей разбиться должно.
В моем отчаяньи, не жду иной отрады.
А ты любезная ! прими свою здесь жертву,
Цалуя я тебя , дыханье испускаю.
Принимает яд и умирает.

Часть I. Вечер 19 : "Быль"

Уже он в городе, уже тетка его везет в театр, спознакомливает его с своими приятелями; по окончании комедии везет его на вечеринку, и оттуда по обыкновению своему в маскарад. Добромислов всему дивится, тетка у него спрашивает, которое из всех веселиев ему лутче комедия, по тому что тут представляются людские нравы,

пороки и добродетели; при том говорит, что он в маскараде и на вечеринке, где он был, многое видел сходное с комедию; по чему и сделал заключение, что нравы тамошних жителей должны быть таковы, каковыми их изображают в комедиях. А как в тот день представляясь Вертопрашка, то тетка его покрасневши уверяла, что это не правда; и что господа сочинители, не смотря на добрыя нравы, делают комедии; но вымышленными свойствами украшают зрелища. Он не смел противуречить и замочал.

Часть I. Вечер 21 : "Письмо третье из сатурновой планеты."

Любезный друг!

Обещание мое описать тебе при случае, обычаи здешних жителей, я теперь исполняю. Подтверждаю тебе писанное мною в прошедшем письме, что умные здесь люди, подобно как и наши, разделяют день свой, на упражнения украшающия разум, равно как и на отдохновение от трудов; по чему и не стану тебе подробно их описывать. И то скажу, что за неимением времени я в сем письме опишу тебе только упражнения ученаго мнением, педанта, петиметра и кокетки.

Ученый мнением, ничего не зная желает, чтоб о нем думали, что он много разумеет; он проснувшись рано, берет какуюнибудь трагедию, или роман, думая из оных познать историю, выучивает чтонибудь наизусть. На конец утвердись, что он совершенно учен, входит во всякия разговоры, судит о сочинениях [не правильно], взяв трагедию спрашивает не из такого ли она романа почерпнута; а ежели попадетя ему такая книга, которая проповедует о истинном уме, или истинных науках, то он ее не понимая, засмеется; и говорить что сочинитель бредит. Одним словом, он своим безстыдством, часто открывает свое невежество перед самыми теми, перед которыми желал прославиться. Другой, прочитав критику на закон проповедуемый в сей планете, примечания авторския выдает за свои; с тою прибавкою, что ежели автор суеверие вкравшееся в закон опровергал, то он на против того опровергает истинну; и желая прослить философом, выдает себя за вольнодумца: хотя он внутренно, гнусным суеверием заражен, и приехав домой со трепетом ложится спать, кладет подле себя человека, боясь, дабы не помечтался ему дьявол, со всеми адскими фуриями.

Часть II. Вечер 7 : "Господа издатели Вечеров !"

Всегда периодическия сочинения сколько к удовольствию, столько и к нравоучению служат ; по чему я усерднейше вас прошу дать пристойно возчувствовать нашим согражданам, в чем состоит цель в установлении театров, и что на таковыя

позорищи как комедия и трагедия ездят, чтоб слушать, а не только глядеть или себя казать и смотреть других ; а что благоразумное воспитание учить в собраниях, где чего бы то ни было и какое либо сообщество собралось слушать ; естли сам слушать не хочешь, то другим не мешай. Мне случилось быть в театре, когда Русскаго *Беверлея* представляли : истинно с крайнею прискорбностию слышала, во первых, что не умолкали говорить ; многия дамы для прохладения медку из караульны посылали просить, другия кушали ; на конец в партере хохотали, на что конечно другой причины тем забавным людям не было, как только название комедии, в которую по их мнению надлежит смеяться. И хотя пиеса, на Русском языке была и как упражнять, так и вразумительна быть могла, но молчание и тихость не прежде восстановилась, когда в самом деле только глазами, а не слухом внимание иметь должно, то есть в балет. Размышляя о сем, мне пришла на ум и та неутешная мысль ; что нам пред чужестранным тем извиниться не можно, что парадис или в других местах партер, всякаго состояния людьми в вольных позорищах наполняется, по тому, что в Императорской театр кроме благородных положено не впускать : по чему титулованные особы суть одне в нем зрители. Я уверена что вы порядочнее и сильнее выразить можете, что я только здесь начертала : и как на оный случай, так и на прочее с охотою и признанием ваши сочинении читать стану, и себе в поправление и наставление в ваших сочинениях заимствовать буду, пребывая всегда
Вам государи мои, покорная и доброжелательная, *недели Середя*.

Часть II. Вечер 12 : "Господа издатели Вечеров !"

Господа издатели Вечеров !

Известно вам, что тому несколько лет как у нас появилось множество писателей ; иные в стихах, оказывали свое знание и успехи некоторых из них, возбудили во мне великое желание следовать их примеру. Вы конечно похвалите такое желание ; но и удивитесь узнав, что до сего времени оно осталось без действия. Признаюсь вам, что единственно лень препятствовала мне то поверять бумаге, что иногда входило в мои мысли, и благодаря столь похвальной склонности, достиг я до половины века моего, не брав еще пера в руки. Теперь сообщу вам о причине побудившей меня за оное приняться ; вы увидите, что я испитал истинну сего слова, сказаннаго Французским сатириком, что и досада стоит Аполлона.

Так, государи мои, единственно досада и самая справедливая, претворила меня на сей час в писателя. Я из числа любителей театра : пленяюсь чтением великих

писателей, посвятивших оному труды свои ; но еще более восхищаюсь представлением хороших пьес. По сей моей склонности, будучи в последний раз на представлении Инес де Кастро, с великим вниманием слушал сию пьесу. По окончании оной, поехал я в один дом, где было множество людей : и как у меня спросили, где я был, то сказав, что в театре, начал им изяснять содержание представленной трагедии. Поверите ли вы, господа издатели, что в нынешния веки есть еще непримиримые враги Мелпомене и Талии ? Я бы охотно им простил, еслиб они довольствовались тем, что не чувствуют красот театрального искусства, по крайности бы не винили тех, которые в этом случае одарены большим просвещением и превосходною пред ними чувствительностию. Но можно ли снести столь великое их ослепление, когда они о сей пьесе сказали : конечно автор намерен был научить, каким способом можно избавляться от совместницы, и вот, продолжали они, чему учатся наши молодые люди ездя в театр. При сих словах я с великою горячностью вступил в защищение намерений авторских и утверждал, что театры не только не развращают нравов, но еще могут лутче их исправить, нежели все скучныя нравоучения, преданных забвению авторов. Однако сколько я ни спросил, не мог противников моих привести в разум, и досадуя на упрямство их, уехал из того дома. В сей моей досаде написал к вам сие письмо, думая, что вы будете согласны со мнением славного писателя, сказавшаго о таковых не чувствительных людях :

Когда природа на свете производила,
То в них сердца вложить конечно позабыла.

Часть II. Вечер 22 : "Монолог"

Из трагедии Катона, сочиненной Аглинским писателем Аддисоном.

Катон, сидящий в задумчивости, держит книгу Платонову о безмертвй души. Пред ним на столе лежит кинжал.

Ты праведно, Платон, о смерти рассуждаешь
О смертный ! ты себя надеждой услаждаешь,
В желаниях своих последуешь ты ей,
И жизни новыя по смерти ждешь своей.
Тебя обемлет страх, когда воззрит ко гробу,
Не хочеш заключен в земную быть утробу,
И мыслиш воспрять там ново бытие :
Но как иной, как Бог, страх смерти истребляет,
И в вечности тебе жизнь нову представляет ?

О вечность ! путь к тебе, мне ныне предложен !

Но мрачной [мнению] отвсюду окружен.

Разсмотрим мы его – являет нам природа

В делах своих, Творца всего земного рода ;

Отверсты перед ним правдивые сердца,

И щастлив должен быть кто честен до конца.

Но где, когда, и как, взнесется добродетель ?

Тиранству предан свет, и Цесарт в нем владетель.

Берет кинжал.

Почто мне умножать сомнунья в час сей !

И жизнь и смерть моя теперь в руке моей ;

В ней исцеление или отравя люта.

Из света изведет меня одна минута ;

Но тело лишь мое смерть алучная пожрет,

А жизни моя теченья не прервет,

Душею я живу, душа безсмерта вечно,

И в горних ей местах жилище безкончно.

Природа видимо теряет крепость сил,

Померкнет солнца лучь, и протчих всех светил,

Но в вечности душа пребудет нерушимо,

Сражение стихий там ею будет зримо.

Пусть мир разрушится, и модний огонь [вестит],

Ничто уже ее, ничто не возмутит.

Какая тягость вдруг мои обемлет члены ?

Безсильны чувства, и мысли утомленны,

К покою сна вдекут ослабше естество.

Засну. Но вдруг по том безсмертно существо,

Живущее во мне, на верх небес взнесется.

Обятыи ужасом, пусть смертных род трясется ;

Катонем твердый дух возможет страх презреть,

И для него равно заснуть иль умереть.

III.18. Кошелёк (1774)

Вместо предисловия (Отечеству моему сие сочинение усердно посвящается)

Две причины побудили меня издавать во свете сие слабое творение, и посвятить оною Отечеству моему; первая, что я будучи рожден и воспитан в недрах Отечества, обязан оному за сие служить посилными своими трудами, и любить оною, как я и люблю его по врожденному чувствованию и почтению ко древним великим добродетелям, украшавшим наших Праотцев, и кои некоторых из наших соотечественников еще и ныне [осиявают]. Я никогда не следовал правилам тех людей, кои безо всякаго изследования внутренних, обольщены будучи некоторыми снаружи блестящими дарованиями иноземцов, не только что чужия земли предпочитают своему Отечеству, но еще, ко стыду целой России, и гнушаются своими соотечественниками; и думают, что Россиянин должен заимствовать у иностранных все, даже и до характера; как будто бы природа, устроившая все вещи с такою премудростию, и наделившая все Области свойственными климатам их дарованиями и обычаями, столько была несправедлива, что одной России не дав свойственного народу ея характера, определила ей скитаться по всем Областям и занимать клочками разных народов разныя обычаи, что бы из сей смеси составить новый ни какому народу несвойственный характер, а еще наипаче Россиянину: выключая только тех, кои добровольно из разумнаго человека переделываются в несмысленных обезьян, и представляют себя на посмешище всея Европы. Таковые не только, что не видят добродетелей Россиянам природных, но если бы где оныя с ними не нарочно и повстречались, то без сомнения отвратили бы зрение свое, именуя оныя грубостию и невежеством. Да сие и неудивительно: ибо мы уже давно бросили истинные драгоценные жемчуги, предками нашими любимые, яко недостойные и во Франции неупотребляемые, а принялись жадно покупать ложные; но я смело скажу: еслибы Франция столько имела жемчугов, сколько имела Россия, то никогда бы не стала выдумывать бусов: *Нужда и бедность мать вымыслов*. А ныне развращение во нравах учителей наших столь велико, что они и изяснение некоторых добродетелей совсем потеряли, и столь далеко умствованиями своими заходят, что во аде рай свой найти уповают; но о сем пространнее поговорим на своем месте.

Второй причины не захотелось мне теперь читателю моему объявить, а разсудилось лучше оставить оную до того времени, как мы побольше с ним ознакомимся, дабы при первом с ним свидании обойтись сколько возможно миролюбивее.

Впрочем должен бы я был объяснить читателю моему причину избрания заглавию сего журнала, но и сие теперь оставляю, а впредь усмотреть он сие из *Превращения Русскаго кошелка во Французкой*, которое сочиненьице здесь помещено будет.

На конец желаю читателю моему в жизни сей пользоваться древними Российскими добродетелями, приобрести те, которых они не имели, и дойти до того, что бы, если не будет он любить своего Отечества, было ему стыдно. Аминь.

Лист шестый : "Народное игрище, комедия в одном действии."

На прошедшей неделе получил я от неизвестной особы письмо, с приложением сочиненьица, под заглавием *Народное игрище*. В письме уведомляет он, что по случаю быв в публичном Феатре, видел на оном представляемая де Тушевы и другия комедии: он находит сии Комедии для народа мало полезными; сообщает пространно мнение свое о Комедиях, каковыя должны представляться на Феатре народном, и обещает несколько таковых сочинить, что бы сия народная забава сколько ни будь обращалась в их пользу. На первой же случай, по мнению его, должно было сочинить пиесу, которая бы главною своею целию имела народную забаву, для чего просит он напечатании в листах моих сего *Народнаго игрища*. Уважая основательность и справедливость его мнения, я решился сделать ему сие угождение; и думаю, что читатели мои за сие на меня не подосадают. Впрочем я бы весьма желал, что бы сообщивший ко мне сию пиесу устоял в своем слове, и сочинил бы несколько Комедии для народа. Нет нужды в том, что в них не будут сохранены феатральныя правила, лиш бы замыкалось в оных нравоучение, и по чаще представлялись бы примеры, к подражанию народному годные: то есть добрый слуга, честный купец, трудолюбивый хлебопашец и сим подобные. Сие было бы весьма не худо.

Примеч. Ответ мой на письмо Защитника Французов будет помещен впредь.

III.19. Собрание разных сочинений и новостей, ежемесячное издание (1775-76)

Март 1776: СТИХИ

Княжне Варваре Петровне Волконской, на искусное ея представление в разных Драмах, игранных в доме ея Родителя, Князь Петра Михайловича.

Княжна! Когда себя ты в действии являешь,

Все роли кажется игрой одушевляешь.
Изображаешь нам ты живо дух Творца,
Мягчишь и трогаешь у зрителей сердца.
Легко из нежных слез ко смеху ты преходишь,
И что захочешь ты, в нас то и производишь.
М.Х.

*Княжне Елисавете Петровне Волконской, на представленную ею ролю супруги, в
Драмме Беверлея.*

Искусно в Драмме ты, свой роль Княжна играла,
И мысль моя тогда к Парнассу возлегала.
Там сыйдет Муза слез казалось мне цветы,
По коим шла играть в сердца вселяясь ты.
Она из рук кинжал кровавый опустила,
И действие твое своим венцом почтила.
Ты сим венцом, Княжна, украшена была,
Исторгла стон из нас и слезы извлекла.
Кто в пользу такову свой дар употребляет,
Достойно тот хвалу Парнасску получает.
Успехи своего искусства продолжай,
И славу Рускаго театра умножай.

Март 1776 : Ода о вкусе, Александру Петровичу Сумарокову

О ты, при токах Ипокрены
Парнасской сладостной Певец.
Друг Талии и Мелпомены,
Театра Русскаго отец,
Изобличитель злых пороков,
Расин Полночный, Сумароков!

Твоей прелестной глас свирели,
Твоей приятной Лиры глас,
Моею мыслью овладели,
Пути являя на Парнас:
Твоим согласием пленяясь,

Пою и я воспламеняясь.

И се твоим приятным тоном
И жаром собственным влеком,
Спознался я с Аполлоном,
И музам сделался знаком:
К Парнассу путь уже мне сведом:
Твоим к нему иду я следом.

Июль 1776 : Ученые известия

[...]

Г. *Волтер* завел в *Фернее* публичной Театр, и по предстательству Королевы дозволено ему при том, чтобы действовал на оном славной актер *ле Кень*. Сей престарелый Стихотворец издал еще недавно в Свете прекрасное свое Письмо к Господину *Тюргому*, о немилости к нему Государя.

Сентябрь 1776

Некто пишет о бывшем, 20 числа Юня, в *Парижской* Академии Наук, заседании, следующее:

«Не сожалеете, Государь мой, что вы не были 20 числа Юня в Академии, при возприятии Г. *де ла Гарпа* в число ея Членов, на место Г. *Коллардо*; и у вас бы от того так же, как и у меня, голова заболела. [Заседание] было продолжительно, Собрание многолюдно, усердие чрезвычайно, а удовольстве посредственно Г. *де ла Гарп* открыл Заседание Речью, которая показалась мне не важною. Он разсуждал о том, каким образом Ученым Людям должно препровождать свою жизнь; он говорил о себе и о желании своем быть Академическом, так как и о надежде, которую подавали ему в тому, по милости своей, Господа Члены. По том следуя Академическому расположению, говорил он о *Расине* и *Фенелоне*; а о *Корнеле* и *Кребилоне* не упомянул ни одного слова. Похвалено было сравнение, какое сделал он уподобляя сочиненные им, за награждение предложеное от Академии, Стихи, в которых превозносил он похвалами своих наставников и путеводителей, солдатским песням при походах, в коих они выхваляют великия дела своих Генералов. Он обратил слово свое нарочито удачно на три Правления, а именно *Лудовика XIV*, *Лудовика XV*, и *Лудовика XVI*, которыя выхвалил кратко и искусно; но при том наиболее превозносил похвалами последняго

здравствующаго Государя, который представляет *Добродетель сидящую совокупно с Милостию на Престоле*. Он приписал несколько похвалы Господам *Ниверноа, Боно, Дюрасу, Монтагету*, которые все были тогда в Присутствии, и окончил Речь свою разпространением слова о Великом Муже, человеке всемирном, Судье Писателей. Он изъявил при том желание свое чтоб он возвратился во Францию, и явился как *Софокль*, под лаврами на Театре, обогащенном его произведениями... Сия часть речи весьма понравилась. Он упомянул в кратце о *Дюке Сенть-Еньяне*; выхвалял его просвещение, простоту нрава, и спокойной вид, которой он всегда имел до самой кончины, и которой был свидетельством доброй его души; напоследок говорил о Господине *Колардо*, скончавшем жизнь в цвету лет своих, у самых дверей Храма Славы, никогда не имевшем неприятелей, и знавшем боле нежели другие обращать язык наш в Стихотворство, не теряя его стройности: сей получил так же похвалы должныя ему от его Преемника.

На Речь оною отвествовал Господин Мармонтель. Он говорил, что не должно оплакивать Господина *де Сенть-Ениана*, который исполнил наиблагополучнейшее бытие, из всех известных в Свете. Он описал его удовольствованным славою, честями, богатством и летами; при том припомянул об нем некоторое достопамятное происшествие: что Отец сего Господина жил во время правления *Генрика IV*, и прижил его на 76м году от своего рождения; и так при них обоих перешло восемь колен Французских Государей, считая от *Генрика IV* до *Лудовика XVI*. Но Господин *Мармонтель* говорил весьма пространно о обстоятельствах касающихся до жизни *Г. Колардо*, наипаче о последнем времени жизни сего Писателя; и сказал что Академия ласкалась надеждою продлить еще его жизнь, чрез возприятие его в число своих Сочленов... Весьма было бы полезно для ученых Людей, естли бы они удостоверены были о подлинности таковаго врачения. Слушатели заметили, что он, выхваляя Господина *Колардо*, желал унижить Господина *Дората*, говоря, что его издания в больших Книгах, не уважаются: может быть Академия желала оправдать себя чрез то, исключив из своего Общества сего приятнаго Писателя. В том есть некоторая вероятность. Во всей долгой речи Господина Мармонтеля, замечено было с удовольствием то место где он хвалил Короля, говоря, что пред ним можно без страха хвалить всякия добродетели и порицать всякие пороки. Он говорил так же о щастливых переменах в образе Правления, в котором Государь тщится изъявлять могущество свое убеждением, а не деспотическим самовольством... Но когда должно было, по древнему обыкновению, хвалить Господина *де ла Гарпа*, то Господин Мармонтель разтворил мед

своих похвал толь едкою горечью, противу его гордости, честолюбия и критической склонности, что новоприемлемый в Общество был приведен в крайнее недоумие, тем наипаче что Публика, всегда склонная к оуждению, оказывала знаки своего удовольствия при хуле его, при похвале же холодное молчание. Неприятеля новаго Академика говорили, что то было некоторое возмездие Публике, которая, приняв сего молодого человека, должна была наказать его публично за пороки, учительскою лозою.

Г. *д'Алембет* кончил заседание похвалою Господину *Саси*. Он говорил в начале, что сей ученый Муж изключен был отсего некотораго рода проклятия, какое изречено было противу Великих Мужей, сими словами: будь великий человек и будь несчастлив. Но примечено что сей Ритор, претерпевший жестокой урон смертью Девушки *д'Еспинась*, нарочно избрал сию материю, дабы публично принести жертву ея памяти. Он воспользовался обстоятельством союза Госпожи Маркиз де Ламберт с Господином де Саси, чтоб изобразить горесть какую имела она потеряв сего Почтеннаго друга, по том, как будто возпламенев сим воспоминанием и подобием, описал он самыми явными чертами жалость такой потери. Он говорил, сколь желала она кончить жизнь, в которой столько бествыи мы петерпеваем, чтоб соединиться с предметом своих влечений. Напоследок он изъявил нужду для сердец, причастных таковым чувствованиям, верить безсмертию души; и что сия вера поддерживается не столько глубиностью разсуждений, как чувствованиями от сердца произходящими. Голос, каким они произносил сию некотораго рода похвальную Речь, при том текущая из глаз его слезы, заставили всех слушателей разделить с ним его прискорбность. Сие есть, без сомнения, самое лестное преимущество ума, чтоб зставить все общество принимать участие в своих удовольствиях, и в своих горестях.

III.20. Санкт-Петербургские ученые ведомости. 1777г.

Нинета Опера, представленна в начале 1777 года на придворном ЕЯ ИМПЕРАТОРСКАГО ВЕЛИЧЕСТВА Итальянском феатре; печ. Императорском Академии Наук; на 80 стран.

Сия опера переведена с Итальянскаго языка, из Сочинений славнаго г. *Метастазия*, а музыка сея Оперы сочинена г. *Пантеллом*, Капельмейстером Императорскаго Российскаго Двора. Основание Оперы, взятое из *Диодора Сицилийскаго* и *Иродота Аликарнаскаго*, есть следующее: *Амазис* полководец и друг *Априя Царя Эгипетскаго*, посланный от него для утишения возставшаго в некоторых

Областях смятения, провозглашен был от мятежников Царем *Эгипетским*. *Амазис* не хотел на сие согласиться, но *Аярий*, отчаявшись обладать Царском, повелел ему тайно принять Корону. В сих обстоятельсювах *Аярий*, приближаясь к окончанию своей жизни, привел к себе тайно *Амазиса*, и получа от него обещание о сыскании дочери своей *Нинеты*, и сочетании ея со *Псемметином* сыном *Амазисовым*, умирает в объятиях своего друга.

Перевод сея Оперы довольно изряден, но мы при сем случае не можем воздержаться, чтобы не пожелать к пользе Российских писмен, дабы в переводах [наблюныне] же усматриваем мы, что каждый Писатель и Переводчик свои имеет правила, как в разсуждении правописания особенно, так и вообще до Грамматики касающихся. Сие единообразие утвердило бы непременноя правила, которыя молодым Писателем и Переводчикам много бы принесли пользы. Но о сем будем мы говорить пространнее на другом месте.

И.

.....

№8. В пятницу, Февраля 24 дня 1777 года.

Досуги, или собрание сочинении и переводов г. Михайла Попова.

[...]

III.21. Санктпетербургский Вестник (1778-1781)

Первая часть, от января до июня 1778 года : «Предуведомление»

Санктпетербургский Вестник, содержащий: Все указы ЕЯ ИМПЕРАТОРСКАГО ВЕЛИЧЕСТВА, и правительствующаго Сената, известия о достопамятных произшествиях в столицах, в Наместнишествах и Губернях; росписание всем выходящим в Государстве новым книгам, с кратким разсуждением об оных; разныя мелкия Сочинения, для полезнаго и приятнаго чтения; перечень важнейшим иностранным новостям, и проч.

С Высочайшею Ея императорскаго величества Привилегию.

В Санктпетербурге, у книгопродавца Ив. Вейтбрехта, в вольной типография Вейтбрехта и Шнора.

(...) К первому назначают сочинители: Мелкия сочинении для увеселительнаго чтения, состоящая или в Российских подлинниках, или в переводах из лучших Французских,

Немецких и Аглинских периодических сочинений; не большия стихотворения, и тому подобное; Росписание всем, в Российском Государстве, от времени до времени выходящим сочинениям, с приложением кратких уведомлений о содержании оных, цене и о проч. Выписки из достойных примечания творений; учения переписки из внутренних мест Государства; воспитательныя учреждения; новыя открытия; изобретения, документы к древней и новой Российской истории, и тому подобное.(...)

К сему будет приобщаема краткая выписка знаменитейших иностранных новостей; а на конец уведомление о достойных примечания новых французских и немецких книгах.

Первая часть, месяц январь : Фрагменты, или мысли, взятые из разных авторов, вместо предисловия

(...) Я читал много италянския сочинения, которыя своими цветами и разным прекрасными видами прельщают, но ни единого плода к сорванию не представляют. В сих бесплодных красотах, виновен может быть наш язык, рождающий в нас леность мыслить. Он столько богат и прекрасен что мы думаем, будто уже довольно сделали, когда с искусством слова его разположили.

Я желал бы что бы ученость всех стран мира была совокуплена, дабы из того производить писания, удобныя для всех народов. Каждый народ находил бы в оных оттенивании приличныя ему, дабы взирая на вещи простирать к ним свое примечание и мало по малу приобретать вкус изящнаго и истиннаго. Французской слог умерил бы восточный, а Италянския разговорчил бы немецкий. *Папа Ганганелли*.(...)

Две причины наипаче вознесли Англию на сию степень величия в словесных науках и споспешествовали ей удержаться на оной. Первая есть свобода мыслить. Истинна « того требует, говорил Алфред, единый из древних Аглинских Королей, чтоб мой народ пребывал всегда столько же волен как его мысль ». Изречение достойное Великаго Государя; но сие разумеется о вольности управляемой благоразумием и законами. Честный человек иной свободы незнает. – Вторая причина сей степени величия, на которую вознеслися словесныя науки в Англии есть переводы книг; что всегда было в великом почтении у сего народа. Превосходный переводчик, там не меньше онаго ему откровен путь ко безмертию, и все там умеют познавать цену услуги, им обществу оказанной. *(Из аглинскаго журнала)*

Невежде никогда не лзя переводить. *(Из сатир Г.Сумарокова.)*

Первая часть, месяц январь : Сокращенная повесть о жизни и писаниях господина статского действительного советника и Святыя Анны кавалера, Александра Петровича Сумарокова.

Сей муж прославившийся и сделавший честь своему отечеству, своими бессмертными стихотворениями, открыл, еще прежде славнаго господина Ломоносова, истинный путь к российскому парнаусу, и показал примеры в разных родах стихотворства. Основатель российского театра, услужил он тем России больше нежели Корнелий Франци, толико от своих сограждан почитаемый; ибо Корнелий исправил и возвысил своими прекрасными произведениями, французския позорища, а Г. Сумароков создал, и не имея предшественников, дал вдруг возчувствовать сие наблистательнейшее и трудное творене разума человеческого, чем Древняя Греция и ныне Франция славятся, и в чем древний Рим великих успехов не имел. Г. Сумароков подражал в трагедиях Рассину, коего весьма почитал. Во всем ли он достиг до его совершенства, упражняющимся в словесных науках, то известно быть может. Кажется что слог его, возышающийся часто до красоты французскаго Еврипида, не всегда так равен, как сего великаго трагика: но сие извинить должно в таком писателе, который первый у нас проложил сей тяжкий путь. Французы Корнелию еще и более прощают. Лутчия его трагедии: Семира, единая, в которой возвышенныя мысли трогают великия души, и которая для того имела честь быть представляема, некоторыми из знатнейших наших вельможей; Синав и Трувор, изображающая естественно сердце человека, волнуемое страстями; Хорев нежностями равняющаяся с расиновыми произведениями. В последних а наипаче в Димитрии видимы блески угасающей свечи. В комедиях, хотя наполненных смехотворною острою, не имел он великаго успеха; ибо бывает и такой смех, после котораго человек сам собою недоволен что смеялся; однако не смотря на то, есть, в оных места, показывающия что он и в сем роде, мог бы возвыситься, если бы употребил старание, прилежнее разобрать наши нравы и подражать вкусу лучших иностранных комиков. Оды его торжественныя и духовныя, были бы лучшия, если бы од не писал Г. Ломоносов; как и трагедии Г. Ломоносова были бы у нас в числе изрядных, если бы Г. Сумароков своих не издавал: но оба сии великие мужи были на то произведены, дабы один открыл все великолепие, силу и величие, а другой все приятства, нежности и сладость нашего прекраснаго языка. [...]

Александр Петрович Сумароков родился в Москве 14 числа Ноября месяца 1727 года. [...]

Наполнен чтением великих Французских трагиков, возысил Г. Сумароков свой дух от Ераты к Мелпомене, и то, сколько он способен к возышенному трагическому стихотворству, показал в Хореве, первой своей трагедии, которая была играна при дворе избраннейшими из кадетов. Сия трагедия положила основание российскому театру, который и донныне продолжается, и на котором его пиесы произвели актеров и актрис, из коих покойный Г. Фед. Волков своею игрою соделал имя свое славным, и после него Г. Ив. Дмитриевский до ныне поддерживает честь российского театра. Вторая его трагедия Гамлет была несколько раз играна. Третья Аристона также несколько раз представлена. Хотя сия трагедии вообще не из лучших, однако есть в ней одно явление великой красоты, которое начинает любовник аристоны следующими стихами:

Уж не известен стал мне аристонин нрав;

Не прогневлю ль тебя, с тобою речь зачав? и проч.

Четвертая его трагедия, в которой он еще больше возвысился есть Синав и Трувор, представляемая и донныне к великому удовольствию публики, привлекая ему всеобщую похвалу, переведенная на немецкий язык стихами, его превосходительством Тимофеем Ивановичем Остерманном и многократно игранная на немецком театре.

Пятая трагедия, и можно сказать венец его славны, есть Семира, представляемая часто и переведенная прозою на французский язык.

Шестая трагедия Димиза наполненная нежными елегиями. Сделал он также две большия оперы Цефал и Прокрис и Алсесту. К первой сочинял музыку Г. Арай, а к другой Г. Раупах, бывшия один после другаго придворными капельмейстерами. Обе сии оперы многократно были представляемы на театре, и заслужили сочинителю великую похвалу. С его славою возростало и щастие его; и он имея разныя должности при Графе Алексие Григорьевиче достиг до бригадирскаго чина; и наконец под премудрою, и славною державою нашей Великой Монархини Екатерины Второй, пожалован чином статскаго действительнаго Советника; и после орденом святыя Анны, и пользовавался во всю жизнь ежегодным пенсионом более двух тысячъ рублей, исключая других многих ея щедрот, чего ли славные Расины ни Корнелии от своего покровителя не имели. Седмая его трагедия Вышеслав, осмая Ложный Димитрий, девятая и последняя Мстислав. Сии трагедии также были играны.

Комедии его три первыя каждая в одно действие: Трисотиниус, Третейский суд, Ссора у мужа с женою, не напечатаны а играны вскоре после Хорева. Четвертая комедия Опекун печатана но неиграна.

Пятая приданую обманом, играна.

Шестая ядовитый, играна.

Седьмая кашей, играна.

Остмая мнением роконосец не напечатана а играна.

Девятая мать совместница дочери своей, играна.

Десятая сдорщица, играна.

Одинадцатая три брата совместники, также играна.

[Привела в театру] не упустил он оказываться и в других родах стихотворства.

[...]

Первая часть, месяц январь : Известие о разных происшествиях при дворе Ея Императорского Величества в Столице, в наместничествах и протч.

Продолжающиеся еще до ныне торжества по причине всеобщей радости, пролиянной во все концы России, Рождением Его Императорского Высочества Великого Князя Александра Павловича, побуждают начать сие известие от сего благополучного и знаменитого дня. (...)

9. Числа, на большом придворном театре была представлена Французская комедия и балет Орфей.(...)

12. На придворном болшом театре Руская комедия: О время, и балет Орфей.(...)

16. Французская комедия Le bienfait rendu, или воздяние за благодеяние и балет Орфей

Первая часть, месяц февраль : «Анекдоты театральныя»

Славный французский стихотворец Г. Пирон выходя из парижскаго публичнаго театра, встретился с другим стихотворцем, котораго трагедия тогда была представлена, но которая не понравилась зрителям. Какова моя пиеса спросил стихотворец у Пиррона? Кажется зрители ее не просвистали? Нет, не просвистали, отвествовал Пиррон, да можно ли тем свистать, которые зевают.

Одному из актеров лейпцигскаго театра которые любили высокопарность, Суфлерь что бы напомнить ему что он должен делать, сказал следующие, автором для означения действия в скобках включенные слова: *закалывает его и сам отходит*. Актер в смятении думая что сие принадлежит к словам его роли повторил надменным голосом: *заколает его и сам отходить*.

Сему подобное приключилося на одном из наших площадных театров, которые здесь обыкновенно во время святок бувають. Подъячие согласившиеся играть трагедию,

синава и трувора, не знали что делать с теми мелко напечатанными словами, которые находились на стороне стихов, для означения действия актеров. Наконец, по долговременном советовании, положено было их петь; для того де что писанное крупными буквами всегда говорится а мелкими поется. И так все то было пето что печатано для изяснения того что делать актерам, как на пример : *указывая на трувора; синав упадает в кресла; и прочее.*

Первая часть, месяц июнь : «Анекдоты»

Однажды славной парижской оперы певец заболел, коего место заступил другой, не столь искусный в пении; сей не имел щастия понравиться публике, возбудил лишь в ней смех, который приметя он сказал : государи мои, я вашего смеха не разумею; разве вы хотите что бы за 600 ливров, петь таким голосом, за какой платят 3000; сие смешное извинение успокоило слушателей, и принудило их тотчас к молчанию.

Вторая часть, от июля до декабря 1778 года : месяц сентябрь « У книгопродавца Вейтбрехта продаются между прочими следующие французския новыя книги.»

(...) Œuvres complètes de M. Palissot, contenant les pièces de Théâtre, la Dunciade poème, et autres pièces, gr.8. Liège 777. 6Vol. avec des estampes superbement gravées. 14 Rbl. 40 Cop.

Вторая часть, месяц октябрь : «Басни. (Г. Лессинга*)»

* Подлинник немецкий и перевод французский, басень Г. Лессинга, приняты с великим удовольствием; сочинитель их писал в приятной и плавной прозе, некоторыя из них любителями поэзии преложены в немецкие стихи. Мы сообщая здесь для опыта в российском переводе некоторыя из басень просим охотников переложить их в российские стихи.

Первая часть, месяц Ноябрь

Приятая и неприятная истина.

(Подражание аглискому, из Vanbrughs provoked Wife.)

Госпожа. Какова я севоднишнее утро, Парашка?

Парашка. Вы сударыня очень дурны, права ей Богу!

Г. Как ты глупа Парашка, что ты мне говоришь? Если бы я и в правду такова была; ты конечно позабыла, что я и без того с лишком красотою моею не тщеславлюсь и весьма часто собою недовольна, бываю. Держи зеркало, клянусь что оно учтивее тебя. – *Мадемозель,* а вы какое мое, находите?

Мадемозель. Я сударынь, думеи, вая никогда как корош был, как, сия день.

Г. Надобно признаться, французенки приятнейшия и учтивейшия на свете, оне всегда говорят вежливо и умеют жить и – не льстят.

Мад. Вы сударинь правда сказал, en vérité !

Г. По чести все в моем доме порядочно, кроме негодкой Парашки, даже зеркало обвиняет ее; толко права боюсь, оно не верно, я в нем чрезмерно пригожа.

Мад. En vérité Сударынь, если был зеркал жегатель стекло, мне думеи права, ваше глаза жигат дом.

Г. Возми мадмозель себе ету кофточку – Пошла вон Парашка, я тебя терпить болше не могу; - ах как ета девка гадка, противна, не правда ли Мадмозель?

Мад. Все не корош сударынь, как стои у вас.

Г. Нет мадмозел, кажется она довольно пригожа.

Мад. А сударынь, месяца темна, как сонце свети.

Г. Ах как ето умно сказано. – Была л ты когда нибудь влюблена Мадмозель?

Мад. Да сударинь.

Г. И тебя любили?

Мад. Нет сударинь –

Г. Ах мой боже, я бы стосковалась если бы со мною сие случилось; но природа для меня довольно благодетелна была, она одарила меня разборчивостью; ах мадемозель ты не понимаешь до какой степени я разборчива; честию кленюсь, если бы в одном мужине все совершенности мужескаго пола соединены были, я бы все думала, что ему чего нибудь недостает, чтоб я ево полюбила. – Но при всем том, я бы могла любить и любить нежно; - если бы прямо для меня был сотворен, я право мадемозель не горда, лиш разборчива.

Мад. А Сударинь мне котель быть корош Кавалир, лубит вас сударинь, седце ваш, мне делае песни, мне делай стихи и музык играи, мне делаи велику презент склярынь, мне не кушать, не спал, мне кудель; бешен, стрелилса, на воду идет ah ma chère dame que je vous aimeraï

Г. Его правда, Французенки по чести с лишком милы; - возми себе мадмозель ети перчатки.

Мад. Благодарству сударынь ошинь благодарству.

Вторая часть, месяц декабрь

По смерти славного Молиера, многие из посредственных французских стихотворцов сочинили ему надгробные стихи; один из них поднес свои некоторому просвещенному французскому велможе, который прочитав оные сказал неудачному сочинителю : *Государь мой, лучше бы было, если бы Молиер поднес мне ныне своего сочинения сделанные вам надгробные стихи.*

Третья часть, от января до июня 1779 года: месяц февраль «Известия о разных происшествиях при дворе ЕЯ ИМПЕРАТОРСКАГО ВЕЛИЧЕСТВА в столице, в наместничествах и протч.»

Февраля 8го дня, Ея Императорское Величество и Их Императорския Высочества благоволили удостоить своим присутствием великолепный маскарад, данный Его Светлостью Князем *Григорием Александровичем Потемкиным*, в доме его, называемом *Аничковском*. 9го февраль был у его же Светлости в нанятой им, у Его Превосходительства г. Генераль-Порутчика Сиверса мызе, лежащей по петергофской дороге бал, который Ея Императорское Величество удостоила также Высочайшаго своего присутствия. (...)

Во все дни сейма, правящий должность Государева Наместника, угощал съехавшееся дворянство и знатное купечество великолепными обеденными и вечерними столами, с балами, маскарадами, фейервеками и иллюминациями.

Перечень иностранным новостям.

(...) В Лондоне умер славнейший аглинский актер Давид Гарик, котораго тело в препровождении великаго числа знатных особ с великолепными обрядами погребено было в Вестминстерской церкви. Он оставил после себя имения, как некоторые утверждают, на 500,000 рублей.

Третья часть: месяц март

(...) Как все сии комедии без всякия перемены с французскаго на российской язык переведены, мы не касаясь ни плана, ни расположения оных, довольствуемся токмо читателям нашим предложить для опыта перевода некоторыя из оных места, по которым они как о роде и содержании их, так и о успехе Г. переводчиков судить могут. На заглавном листе комедии, *неудачное упрямство*, не показано, перевод ли она, или российской подлинник; но нам кажется, она больше иностранною.

Опыт перевода первья

Стр.2. Явление второе. Г. Дебриссоль (отец), Люсиль (дочь его). Люсиль, (подходя) к отцу, и целуя у него руку с почтением.)

«Здравствуйте, батюшка»

Г. Дебриссоль. «Здравствуй душенька, я тебя еще нетерпеливее прочих дней сего дня ждал, нам должно с тобою иметь довольно длинной разговор, я имею же что б ты отвечала на оное с обыкновенною своею искренностью.»

Люсиль. «Вы так милостиво со мною всегда говорите, вы так всегда хорошо судите об моем сердце, что я боюсь могу ли еще заслужать ваши похвалы. Вы знаете сколько мне приятно вас слушать и я никогда смятенна с вами не бывала; но очень часто бывала я в восхищении чувств, от милостей ваших.

Г: Дебриссоль. Я ни как не могу укорять себя в нежности, с которою я тебя воспитал, чтоб оную переменить, да как и можно дитя свое иначе, как самага себя содержать? Оно должно по отменным родительским попечениям узнавать того, от кого жизнь получило; сяд Люсиль! – Я знаю отдавать тебе справедливость (с некоторым жаром) Когда жена моя, которою я столько любил и которой ты мне живо черты и добродетели воспоминаете, когда она гордясь исполнить все должности священья, нежнаго имени матери, питала тебя еще своею грудью, и ты еще в колыбели была, мы уже в речах говорили о замужестве твоём. Посреди сердечных радостей мы всегда о будущем для тебя мыслили (важным и столько же чувствительным голосом). Мать твоя умерла Люсиль, она оставила меня одного, не печалься о твоём воспитании, которое она сама начала, по лучшим примерам, ето все и докончалось само собою, и ты мне ее место заступаеш, но ты рождена же для какой нибудь судьбины. Всякия лета имеют свои определения, и кто не исполняет оныя, готовит себе больше несчастий, нежели которых он избежать думает. Я чувствую, что тебе тяжело будет разстаться с отцом, но я должен привести тебя к выбору себе мужа. Я должен буду тебя оставить, гроб в коем лежит твоя мать дожидает и меня. Тогда не имея меня, без защитников, без друзей ты останешься одна (Люсиль растрогана встает и хочет говорить Г: Д.. удерживает ея и взявши ея руки) нет душенька на ето ответу нет, удержи свои слезы, я умру доволен, но ето будет тогда, когда я твое благополучие утвержу. – И так расположим ето все, ты ежедневно дивится, видя хозяев злых, веселящихся вечным шумом, или совсем уже овлажденных своими слугами; видя женщин безпорядочных, которыя ни дом вести ни детей воспитывать не могут. Всему етому злу, дочь моя причина та, что часто в нас во многих случаях, лутчия достоинства должны уступить

богатству, презируя добродетели, бегают за щастием, а под всем блеском богатства, сердце человека бывает часто очень бедно, и мы то обманываемся так далеко, что [до] уже бывает и поправить и протч.

Опыт перевода второй

Стран. 5. *Оронт* (господин), *Нерина* (служанка его дочери)

Нерина. «Как же вы вздумали сделать у ?? такую большую пирушку; мне кажется, ?? великой неприятель всем таким забавам ??»

Оронт. «Я особливую к тому имею причину, да может быть и ты скоро об ней узнаешь. Дочере моей несколько стало от ся болезни полегче, то думаю я, что маленькое веселие, какого ето будет, много поможет к ея облегчению.»

Нерина. «Ето правда, что музыка и танцы нечто веселова в себе содержат; однакож я не думаю, что б такая забавы для вашей дочери были тогда пристойны, когда она совершенно выздоровеет.»

Оронт. Да, я понимаю что ты чрез ето разумеешь; мне ее замуж надобно выдать.»

Нерина. «Правда, мужа счесть можно живую водою, которая возвращает прежнюю силу немощной девушке.»

Оронт. «Я дочь мою довольно знаю, она очень добродетельна.»

Нерина. «Разве которая добродетельною быть хочет, не должна думать о замужестве? Напротив того самая добродетель делает то, что каждая девушка всегда желает быть за мужем, а те, которья показываются, что на это не смотрят, сами тихонько за муж выходят: ето я вам судар докажу.»

Оронт. «Ин послушать твоего доказательства.»

Нерина. «Представте себе в пример, что будто бы вам в жаркой летней день случалось быть в дороге.»

Оронт. «Ну»

Нерина. « И будто бы вам накрепко запрещено пить до тех пор, пока вы на ночлег прийдете, где вам подносить будут очень хорошие напитки.»

Оронт. «Ето очень понятно.»

Нерина. «Не правда ли, когда вы против запрещения на дороге заедете в корчму, то вы уже не так на ночлег поспешать будете?»

Оронт. «Ето правда» и протч.

Опыт перевода третьей

Стр. 17. *Г. Бернارد* (опекун), *Ангелика* (питомница), *Лизета* (служанка ея).

Г. Бернард. Тебя то я Ангелика ищу, и хотел было ити к вам в комнату, однако радуюсь что тебя здесь нашел.

Ангелика. Разве вам какая нужда до меня есть.

Г.Б. После ужина сделал я, что принуждает меня принять последнее намерение такое, которое нас утешит. Я тебе скажу хорошия вести.

Анг. Готова слушать.

Г.Б. К тебе сватаются.

Анг. Много раз бесполезно сватались, и эти вести меня не веселят и не удивляют.

Лизета. Тепер будет не по старому, я из речей его познаю; он имеет искреннее намерение.

Г.Б. Конечно так Лизета. Ты знаешь с каким рачением я ее воспитал.

Лизета. Ето правда.

Анг. Я и благодарна.

Г.Б. По смерти ея родителей к совершенству ея ничего не щадил.

Лизета. Ваше старание пе пропало даром.

Г.Б. Мне кажется что в дополнение моих стараний осталось только то, что б пристойть ее к месту.

Лизета. Справедливо, достойный супруг все увнечает.

Г.Б. Может быть, что я против ея желания етим и умедлил; а между нами будь, Лизета сказано, она иногда за то и ворчала.

Анг. Я сударь?

Лизета. И ведомо так. Я признаюсь, что вы и тепер не много побризжали.

Ангелика. Ты с ума сходишь, Лизета.

Лиз. Вы краснеетесь сударыня; в случае замужества все честныя девицы нетерпеливее других бывают.

Г.Б. Долгим жданием она ничего не потеряла.

Лиз. Ея благополучие в ваших руках.

Г.Б. Я от надежных людей уведомлен, что против ея чести некоторые имеют умысел, что принуждает меня севоднии ж ее замуж выдать.

Анг. Какой, сударь?

Г.Б. Хотят вас обеих увезти

Лиз. Нас увезть

Г.Б. Да, однако

Лиз. Поскорее сударь, избавляйте ее от злых таких умыслов.

Г.Б. То-то мое и намерение.

Лиз. Вы человек не без ума.

Г.Б. И что б избавить ее от доуки великой толпы женихов, которые ей совсем не к стате, намерен я сам на ней жениться, и для того...

Анг. Что сударь?

Лиз. (тихо) Я не ошиблась.

Г.Б. Чего изволишь?

Анг. Вы говорите что намерены?

Г.Б. Завтре же тебя на себя взять, ??????

Лизета. (тихо) Так пусть нас лучше ????

Г.Б. Что нам сделалось, вы мне ?????

Ангелика. Я занемогла, сударь, подойди ко ??? Лизета.

Лиз. Что вы сударыня?

Г.Б. Куда как скоро ее схватило?

Лиз. Чему удивляетесь сударь, она так ???орблена злыми, против ее умыслами, что должна по крайней мере прийти в обморок, а когда б я была на ея месте, думаю, что б и умерла.

Г.Б. Все ни что, пусть она отдохнет, а я тем временем все хорошенко распоряжу.

Лиз. (тихо) О провались ты и с порядками; мы против их свой распорядок сделаем.» и протч.

Опыт перевода четвертыя.

Стр. 47. *Валер* (Любовник), *Филаминта* (Любовница), *Фронтин* (слуга Валеров, представляющий богатаго откутщика Пантеза), *Лизета* (служанка, представляющая графиню)

Валер. Из благодарности Г. Пантена можно видеть, что счастье его совершенно. Слава богу, сударыня, вы сделали, чего я желал, и очень радуюсь етому приключению.

Филаминта. А я еще больше твоего радуюсь, для того, что все ето действие при твоих глазах и твоей любовницы прекрасной и преславной графини.

Валер. [Такю] я столь много [почитаюсь] ету достойную, моего сердца [красавни] сколько тебя на твои поступки ненавижу.

Филам. Подлино что ты мне подаешь хороший пример верности.

Вал. Ты зачала неверная!

Фронтин. Право мне кажется вы обе вдруг зачали и не можете друг друга попрекать.

Вал. По крайней мере моя любовь благороднее твоей, а ты выиграла подлеца.

Фронт. Как? Подлеца... Не гневайтесь на него сударыня! Мы часто етакими словами друг друга потчиваем.

Филам. Тебе не пристало так ругать его.

Вал. Я думаю, что мне можно бранить моего слугу, как я хочу.

Фронт. Прощайте все мои достоинства!

Филам. Как, он твой слуга? Какая дерзость!

Вал. Ты достойна етова поношения [передбелым] светом, и я перед твоими ж глазами, женюсь на той особе, которой я кленусь по смерти быть верным. Так любезная графиния.

Фронт. Да! Да! Надейся на ея графество.

Валер (Лизете) Никого кроме тебя любить не буду. Я торжествую тепер!

Филам. Не долго твое торжество продлится, оно не так совершенно, как ты думаешь, и ежели господин откупщик подлой слуга, то госпожа графиня подлая служанка, ха, ха, ха!

Лиз. Однако сударыня, я не ожидала.

Фронт. Молчи Лизета!

Вал. Как госпожа графиня...

Фронт. Так сударь, ето Лизета. Каково кликнется, таково и откликнется, с вами также шутили, как вы хотели шутить с другими.» и протч.

Опыт перевода пятой комедии.

Стран. 4. *Г. Гризант*, *Гжа Гризанта* (жена его), *Леонора* (дочь их), *Лизета* (служанка).

Г. Гризант. Подите все сюда, я нужду имею с вами поговориить, да что б вам не шуметь, не кричать и не спорить; уговор лучше денег. Вы знаете, что я упрям, и что я ни чьих советов не принимаю, а делаю единственно только то, что мне угодно, и что сопротивлением своим в себе никакой пользы не сделаете, а приведите меня к пущему упрямству, и для того я вас покорно прошу, соглашайтесь добровольно на все мои требования, будучи в том уверены, что я при самой глубокой старости, образы собою не сделаю, и переспорить вам меня не удастся... Как вы тепер хороши! Вы молчите, не щекочете как бы я был доволен, если б вы всегда таковы были.

Гжа Гризанта. Угождая тебе, чего я не сделаю.

Г. Гризант. Весьма ты будешь благоразумная женщина. (Лизете) Да и Лизета сего дни очень постоянна. Конечно ты, мой друг в запас давиче наговорилась.

Лизета. Да, сударь. Я еще до света все свое обещание свое оставь, и в господские разговоры не вмешивайся.

Лизета. Слышу, сударь!

Г. Гризант. Какой благополучный день! Весь дом мой в желанном состоянии.

Третья часть, месяц апрель

После светлых недели начались паки в здешнем городе театральныя представления *российския* и *французския* на придворном театре, *немецкия на немецком*, что близь Императорскаго летняго саду, а *италианския* комическия оперы на театре сухопутнаго шляхетнаго кадетскаго корпуса. Кроме *российских* и *французских* придворных театральных обществ, в продолжение нынешняго лета, также *немецкое* и *италианское* общество будут играть при дворе в *Сарском селе*, где строится для сего новый театр.

Третья часть, месяц май: Известие о новых книгах.

Клад комедия в одном действии, Г. Лессинга; переведена вольно с немецкаго, в Санктпетербурге, 1779 года. 4 числа.

Спорщица, комедия в одном действии, переведена вольно с французскаго сочинения Г. Дюффрена. В Санктпетербурге, 1779 года, числа, в 8. Первый раз представлена в придворном театре, сентября 25го дня 1774 года.

Два охотника, комическая опера в одном действии, Г. Ансома, переведена с французскаго. В Санктпетербурге, 1779 года, 2 ¼ листа.

Опыт вольнаго перевода первыя комедии.

Явление второе, стр. 8, Филор и Сталин (?? старика)

Филор. Здравствуй, старой мой, ?? и любезной друг!

Сталин. Здравствуй господин Филор, но не тот уже честной Филор, которой в самую степень и между старикам почитался.

Фил. Вот доброе начало к поучительному слову, - да по чему же?

Ст. Какой слух по городу о тебе носится! Старой плут, грабитель, обидчик, - его самыя почтительныя ваши имена.

Фил. Жалею. – Можно ли узнать, в чем состоит мое преступление?

Ст. О! Так ты уже совсем утаил совесть, что она тебе и не напоминает твоих плутней - - Скажи мне пожалуй, не был ли Оселф другом твоим?

Фил. Ежели бы он не считал меня верным своим другом, так бы не поручил мне в надзирание детей своих.

Ст. От исправного твоего присмотра, Мотон (сын Осельфа) сделался изрядной молодец.

Фил. Во все безпутства впал он без моего ведома.

Ст. Етому я не верю, потому что ты сам купил дом у Мотона.

Фил. Я заплатил ему 300 рублей.

Ст. Что б с именем честнаго человека все расквитаться – Тебе не должно было покупать дома ни денег ему давать – вить значит, что ты дать бешеному нож в руки. – Прощай! Отныне мне дружбою с тобою... прости.

Фил. По етому мне надобно открыть тайцу, которой бы никто на свете не узнал.

Ст. Ну, буде есть чем так оправдайся.

Фил. Посмотри же, не глядит ли кто в окошко.

Ст. Видно, что ето зело тайная тайность. – Никого нет.

Фил. Послушай. В самой тот час, как отезжал отсюда Оселф, завел от меня в потлаеное место, в его доме. Здесь, говорил он, любезной мой Филор... подожди на час, Сталин, пока пройдет етот мимохожий.... *некто проходит.*

Ст. Прошел.

Фил. Здесь, под сводом - - - ш! Еще идет кто-то.

Ст. Ребенок.

Фил. Ребята любопытны - - - покрыто камнем... опять кто-то бежит?

Ст. Собака.

Фил. И у собак есть уши... схоронил я, говорил он... (*боязливо осматривается*) маленькую кубышечку.

Ст. Клад?

Фил. Да! Да! Ох не слышал ли кто?

Ст. Разве воробей на кровле.

Фил. Я отезжаю, говорил он, и оставляю сыне довольно на прожиток, а больше ни полушки давать не надо, потому что он имеет все приметы разпутнаго человека. Ежели я проезжу долго, или может быть умру на чужой стороне, то дай из кубышки дочери часть в приданое, а остальное сыну, но не прежде как ты точно сведаеш о моей смерти: между тем не давай о том знать Мотону и ни кому не открывайся... Чтож бы ты мне приказал, Сталин, когда услышал я, что Мотон усильным образом хочет продать свой дом, в котором клад схоронен?

Ст. Право – вот его иное дело!

Фил. Либо изменить другу, либо показать разпутному Мотону клад: или должно было выпустить дом в чужия руки, из коих бы Оселф, никогда его и не достал, а вынять клад также было бы не ловко; и так я лучше не придумал, как купить дом за себя, что б спасти и то и другое, и по приезде возвратить Оселфу, - - - а что бы между тем никто не нашел скринки, так я наглухо хоромы-та заколотил, знал я каперед что меня люди бранить будит, однако лутче хотел казаться, нежели быть безсовестным.

Ст. Ты честой человек, а я дурак. Не сердись на меня мой друг.

Фил. Я не сержусь на то, в чем добре было намерение. Редко ныне сыщется такой друг, которой бы приметя в нас погрешность, сказал ее в глаза. - - - - - весь политики! - - - - -

Ст. Дай руку, честной мой друг - - - - . Таковы-то старынные руские люди - - - - . Теперь скажи мне, сколько назначил Оселф Милоне в приданья.

Фил. Шесть тысяч рублев.

Ст. Хорошо! А ежели я сыщу женишка, шести тысячам - - - - Милон, хотел я сказать; так согласишся ли ты ее выдать.

Фил. Для чегож не выдать?

Ст. Каков тебе кажется мой питомец.

Фил. Племянник твой Любым? Разве она ему понравилась» и протч.

Опыт вольнаго перевода вторья комедии.

Стр. 40. *Надежда* (невеста), *Фалалей* и *Старон* (любовник ея).

Надежда предпочитая в сердце своем разумнаго, но вспыльчиваго *Старона*, однако более спорливой матери своя притворяется, будучи она больше привязана к богатому глупу *Фалалею*.

Фалалей. Эко се бедняшка! Так тебе и быть за мною. - - - Жаль брать мне тебя.

Надежда. И мне.

Фал. И тебе жаль? - - - так ты меня воровочка любишь? Да перестань плакать та!.. ну, ну будешь за мной - - - будешь. - - -

Над. Подите к батюшке и матушке и просите их как можно.

Фал. Посмотри, посмотри, ек етот привязен ат нас послушивает.

Над. Чего вы подслушиваете?

Старон. Все, что я теперь слышал, что ты мне пред коротким временем сказывала, столь поспешно меня от себя отсылала, все уверяет меня в твоём

вероломстве. - - - Но ты не достойна таких жалость, а презрение заслуживаешь так не ожидай от меня неверная ни ласки, ни укоризн. - - -

Фал. Что брат, ты так шумишь? Разве ты чемнибудь ему должна. Бери сколько хочешь денег: сунь ему в горло, да и вон его.

Над. Какую сударь вы имеете [пригипу] меня ругать? Кто вас и чем ласкал? Разве батюшке не должно взять во уважение богатство Г. Фалалея и презреть вашу бедность.

Фал. (кажет свои перстин) Смотри-тка, павлин мой, какую руку я тебе даю. Один из этих перстней боле стоит его умишка. Он выть Французским языком щеглает, будто неветь какое диво, а я, как одни с руки брошу, так у меня десять голодных Французов вдруг залепечут.

Над. Верьте, что я предпочитаю эти простые слова, всем вашим нежностям.

Фал. Тьфу пропасть какая! Этот [нар??] Влюблем власно как Францел-Венициан! Мне брать право тебя жаль. Поди, поди, бедняк, я тебе дам займы денег, так запей кручину.

Ста. Что б тебя чорт взял, молчи, или я - - -

Над. Поди же отсюда, я сердитых терпеть не могу.

Фал. Да! Да! И я также. Пойти было к тещью. Отбоярь его, и приходи ко мне» и протч.

Опыт стихов переведенных комических оперии.

Иван и Степан (два охотника), Дуня (девушка)

Содержание сея комическая опера состоит из соединенных двух известных басень о охотниках, продавших кожу того медведя, котораго еще не поймали и о девушке, обманувшейся в щете богатств, котория она посредством не проданная еще солода достать мечтала. Окончания оперы следующее.

Иван. И мне некто правду сказал.

Степан. Кто он таков? Ты все [умчает].

Ив. Кто?

Степ. Да кто?

Ив. Медведь.

Степ. Как он с тобою говорил.

Ив. Да, да, как я на земле лежал, так от мне на ухо шептал.

Дуня. Его мудрено.

Степ. Сказки брат ты мне сказываешь; а что тебе он сказал?

Иван. Что он мне сказал, то я долго буду помнить.

Когда я очень испугался,
Ни жив, ни мертв я здесь лежал;
Тогда медведь ко мне шептал.
С товарищем вы глупы были,
И худо знали торговать,
Когда медведя не убили.

Степан. Напрасно мы надеждой льстились,

Пора уж нам умнее быть.
Теперь довольно научились,
И век сего мне не забыть.
Ты Дунюшка нашла причину,
Как дуракам смеяться нам.
А я смеяться буду сам
Тебе и твоему кувшину.

Дуня. Почто друг ?? другом ???

Пойдем, пойдем мы во [лужкам],
Не буду я смеяться вам,
Как я и вы, все глупы были,
И худо знали торговать,
Не должно кожи продавать
Когда медведя не убили.

ХОРЪ. Нам случай доказал,

Что худо щет мы знали
И сами мы узнали
Что правду нам медведь сказал.

.....

**Добрые солдаты, опера комическая, сочиненная на русском языке. В
санктпетербургске, печатана в типографии Вейтбрехта и Шнора 1779 года. 4
листа, в 8.**

Пролет добрый солдат, подозревая любимую свою девку *Плениру* в краже, отдумал на ней жениться; *Замир* добрый офицер, влюбясь страстно в *Плениру*, мирит ее

со старым ея любовником; - *Бурмин* добрый сердант, вежливо обходящийся с солдатами и *Пленирою*, находит в ней свою сестру. - - - Сие есть главное начертание сея комическая опера, о которой читатели наши судить могут по следующей выписке.

Явление IV. Сварлида и Пленира (две любовницы Пролетовы), последняя в убогом платье с посохом и сумою сходит с горы, и поет.

Пленира. Сколько гор я проходила,

Сколько рек я препыла,

Сон и голод победила

Но драгова не нашла.

Ах когда с любезным буду,

На него когда взгляну,

Реки, горы позабуду

И трудов не вспомяну. [...]

Четверть часть, от июня до декабря 1779 года: месяц Август 1779 года : Краткое известие о театральныя в России представлениях, от начала их до 1768 года, сочиненное на немецком языке его превосходительством, действительным Статским Советником Я.Я. Стелином.

До времен Императора *Петра* Великаго о *театральных* представлениях в *России* мало знали^(*39). Правда, что в училищных, *киевском* и *законосласском московском* монастырях, иногда *семинаристы*, или *студенты* представляли небольшие, не по правилам театра сочиненныя комедии, или лучше сказать *акты ораторическия* из

(*39) Из известия, о начале преображенскаго и семеновскаго волков, изданнаго Г. Статским Советником Медиром и напечатанно в 4й части опыта трудов вольнаго российскаго собрания явствует, что во время Царя Алексея Михайловна выписаны были из немецкой земли тоя двора комедианты. – В удовольствие читатели наших мы из онаго при сем прилагаем следующее: «Разбирая архивы нашел я, что потешный двор был в селе Преображенском, еще во время Государя Царя Алексея Михайловича. В оном для утешения сего Государя представлялись театральныя действия, комедии, трагедии, музыки, танцы балеты, выписыванными из немецкой земле комедиантами, музыкантами, танцовщиками, под дирекциею боярина Артемона Сергеевича Матвеева. Дворовые люди сего боярина научившись у иностранцов, с мастерами своими деествовали вместе.» - В розрядных записках 1676 года объявлены о том следующия обстоятельства: «Была комедия в Преображенском, тешили Великаго государя иноземцы, как Алаферна царица царю голову отсекала, и на органах играли Немцы, да люди дворовые боярина Артемона Сергеевича Матвева. Того же году другая комедия там же, как Артансерис велел повесить Амана, и в органы играли и на фиолах и в струменты и танцовали; - в третие, там же метили Великаго Государя на заговенье Немцы и люди Артемона Сергеевича, на органах и на фиолах и на струментах и танцовали и всякими потехами разными.» - По сим потехам прозван был потешный двор в Преображенском; по таким же уповательно и потешный дворец кремлевский еще и прежде Преобразженскаго название свое получил. Вероятно, что Государь Цар Алексей Михайлович велел сперва комедии и прочия увеселения себе представлять в Кремле, а уже потом и в Преображенском.

библейских историй, которые и в наши уже времена в *новгородской семинарии* в высокочтительные дни иногда ученики играли.

Во время малолетства *Петра Великого* часто в *законоспаском* монастыре играны бывали комедии духовные, в иногда и светские, с *французского* на *славенский* язык переведены, яко то: *Врач против воли* и другие. – Царевна *София* с благородными девицами и мужчинами играла также в комедиях.

Св. Димитрий Митрополит ростовский, часто в *Ростове* приказывал играть священные комедии, сочиненные им в стихах, в крестовой архиерейского своего дворца зале, Известнейшие из его комедии суть:

Грешник, аллегорическое сочинение.

Есоир и *Агасвер*; – сия по приказанию императрицы *Елисаветы Петровны* представлена была [однова] в великой пост на придворном театре.

Рождество Христово. – *Марии* на театре между действующими лицами не было, а был только образ ея.

Воскресение Христово, с весьма аллегорическими посторонними действиями.

Лекарские в *московском госпитале* ученики в старину также играли по маслянице комедии в госпитальных палатах, перегородя их ширмами.

Во времена *Петра Великого*, некто *Манн*, приезжал в *С. Петербург* с шайкою немецких весьма дурных комедиантов которые однако в зрителях не имели никакого недостатку. – Театр их был в одном доме на реке *Мойке*.

Сей *Манн* прибыв свое объявление на воротах дома в первое число апреля, публику приглашал оным смотреть особливаго примечания и видения достойную комедию, которая в тот день назначена была представлена быть. Зрителей собралось великое множество; в то самое время, когда комедианты изготовились играть, Государь прибыв в театр, изволил приказать всем им разойтись по домам; после чего вдруг музыка в оркестре загремела и завеста театра поднята была; но зрители вместо ожидаемых действия увидели только освещенную площадками белую стену, на которой крупными буквами написано было: *Сего дня первое число апреля*.

В царствование Императрицы *Анны Иоановны* присланы были из *Дрездена* в 1730 году, от польского Короля *Августа* к коронации Ея некоторые славившиеся в тогдешнее время актеры, которые играли при дворе *италианския интермедии*, – с ними были также певицы и музыканты.

В 1735м году выписано было полное *италианских актеров* общество, которое на придворном театре, бывшем в саду летняго дворца, а в зимнем в одном флигеле,

еженедельно играло комедии. Главнейшие из сего общества *актрисы* и *актеры* были Гспд. *Вуклани, Германо, Пива, Константины*; гспж: *Розина* и *Изабелла*.

Для перемены в неделю однажды представлена бывала *италианская интермедия* с балетом, в котором обыкновенно танцовывали сухопутного корпуса кадеты и посторонные молодые люди обучавшиеся у кадетскаго танцмейстера *Ланде*. Из кадетов был лучший танцов Г. *Чоглоков*, после бывший Каммергером; - из *Италианок* девица *Антонина Константины* и гж. *Жулия*.

В 1737 году в первый раз была представлена большая *италианская* опера, сочиненная капелмейтером *Арая*, после сея уже каждый год новыя представлялись. – Первая из представленных опер называлась *Abiafare*, а вторая *Semiramide ol finto Nino*.

В 1739 году выписано было из *Лейпцига* немецких актеров общество, называвшееся *нейберским*, в оном были господа *Нейбер, Кох, Фабрициус*, гжа *Нейбер* и девица *Бухнер*.

Как *курляндская* Герцогиня не разумела ни по *французски*, ни по *италиански*, выписанное из *Лейпцига* немецких комедиантов общество принято было в придворную, с хорошим жалованьем службу. Тогдашний Обер-Гофмаршал Граф *Левенволд*, покровитель *Италианцов*, тайным образом делал разныя притеснения *немецким* в службу принятым комедиантам, за которых однако *курляндский герцогский* двор сильно стоял; - в то же время были при дворе *италианския* оперы и *интермедии*.

После смерти Императрицы *Анны Иоановны*, последовавший в 1740 году немецкий театр совсем рушился. Граф *Левенволд*, имевший великую доверенность у Принцессы *Анны*, немилосердо гнал бедных немецких комедиантов, и если бы саксонский министр Граф *Линар*, не столь уважаем был при дворе, вряд бы они в добром здоровьи могли из России выехать. – Граф *Левенволд*, до того их гнал, чт они при отпуске своем не получили заслуженнаго своего из придворной конторы жалованья.

Прогнав немецких *комедиантов*, Граф *Левенволд* приказал *балетмейстеру Ланде* вызвать *французских* из *Касселя* *комедиантов* общество, с сим однако договоры так долго длились, что ни Принцесса *Анна*, ни *Левенволд* онаго не могли дождаться.

Во время коронации Императрицы *Елизаветы* представлена была в Москве большая *италианская* опера *Clemenza di Tito* с прологом *la Russia afflitta e riconsolata*, на новом театре, построенном на берегу реки *Явзы*; - кроме *италианских оперистов* и *оперисток*, играли в сей опере немые роли, обучавшиеся в *сухарской* башни молодые дворяне; - хоры же придворные певчие пели с согласиём и приятностию удившими

иностранных министров, которое признавались, что лучше оных ни в самой *Италии* они не слыхивали – *Декорации* к сей опере писал Г. *Героламо*бон, принятый в службу при Императрице *Анне*. – *Балетмейстер* *Ланде* с *рускими* девочками и мальчиками, которые по большей части дети были придворных конюшенных служителей, обучавшиеся у него, танцевал довольно изрядный *балет*. – Вскоре после представления сея оперы приехал посланный от Графа *Левенвольда* в *Италию* *капелмейстер* *Арая*, и привез с собою *Кастрата*, *Салетти*, театрального *машиниста* и живописца *Валериани*, *габоиста* *Статци* и трех скрипачей.

По возвращении двора из *Москвы* в *С. Петербург*, приехало из *Касселя* и *французских комедиантов* общество, с котораго директором господином *Серегни* заключен был следующий контракт: получать ему ежегодно 25,000 рублей, играть на придворном театре, и иметь от двора музыкантов, театральныя декорации и свечи, кроме платья. – В обществе его были лучшие *актеры* *Розимунд* и *Префлери* и *актриса* *Префлери*. – С заключения сего контракта французские комедианты еженедельно играли комедии и трагедии, которыми двор и публика весьма довольны были.

Герцога курляндскаго манежа, бывшая в одном флигеле, тогдашняго зимняго дворца, переделана была в *театр*, на котором французские комедианты играли; но как сей в разсуждении множества зрителей мал был, другая большая деревяная же манеж, стоявшая близко *казанской* церкви, преобращена была в оный. – На сем большия оперы и комедии представлялись, до 1749 году, в котором оный от небрежения караульных бого декабря сгорел. После сего был на легкую руку паки выстроен у летняго дворца при канале огромный деревянный театр; - чрез несколько времени приказано было театральному архитектору Г. *Валериани* начертить каменнаго опернаго дома план, который и был Императрицею апробован; оный однако пролежав до 1756 году, без исполнения остался.

В петергофе также при Императрице *Анне* построен был небольшой театр, который Императрица *Елисавет* приказала распространить и вновь выписать; на сем театре представлялися только в дождливое время *французския* комедии и *италианския* интермедии.

В 1748 и 49м годах, был в *С. Петербурге* с своим комедиантским обществом Г. *Акерманн*, который имел свой собственный театр сделанный им самим; комедианты сего общества и сам директор их *Акерманн*, прославившийся после в *Гамбурге* и *Берлине*, играли довольно хорошо.

Российский театр.

Сухопутного корпуса кадеты, *Мелиссино*, *Бжетов* [?], *Свистунов* и *Остервалд* упражняясь во своей охоте в декламировании, выучили наизусть одну *французскую трагедию*, а потом и *российскую*. Слух о сем пронесся при дворе; они играли на придворном маленьком театре выученныя ими трагедии, в присутствии Императрицы *Елисаветы Петровны*, которой *российская* трагедия понравилась. С того времени господа *Ломоносов* и *Сумароков* стали больше писать *российския трагедии* и *комедии*.

Около сего же времени открылся в *Ярославле* также *российский* театр. – *Федор Волков*, одного *ярославскаго* купца сын, знавший хорошо *немецкий* язык, в 748 году приехав в *С.Петербург*, по врожденной своей к театру склонности, познакомился с *немецкаго* театра директором *Акерманом*, и ходил всегда в *немецкую* комедию. Возвратясь в *Ярославле*, сделал он в доме отца своего маленькой театр, расписал порядочно оный и набрал комедиантов, из которых было, четверто его братьев, двое *Половых*, *Дмитревский* и *Икоников*. Они с начала играли духовныя комедии, сочинения *Димитрия Ростовскаго*, потом *Ломоносовския* и *Сумароковския* трагедии, и *комическия* собственнаго своего сочинения пьесы; т.е. сатиры на нравы *ярославских* жителей и сим подобныя. В 1750м году, *Волков* купил пустое в городе место, и собране от *ярославскаго* дворянства некоторую сумму денег, выстроил порядочный театр, на котором с своим обществом играл *трагедии* и *комедии* за деньги. В сие время к обществу его пристали, *Бухарин*, *Дяконов*, *Скочков* и многие другие разнаго состояния люди.

Императрица *Елисавет Петровна* услышав о сих новых комедиантах в 1752 году, изволила приказать быть им в *С.Петербурге*; - они играли часто в *Сарском селе* и в городе на придворном театре. – Сие подало случай думать и о прямом *российском* театре; из приехавших *ярославских* комедиантов *Федор* и *Григорий Волковы*, *Дмитревский* и *Попов* отданы были в сухопутный кадетский корпус, где их *Мелиссино*, *Остервалд* и *Свистунов* обучали *декламировать*; - для вящшаго успеха в их искусстве, сделан был на *васильевском* острове в *Головкинском* доме театр, на котором они играли оригинальныя, по большей части *российския* пьесы, а иногда и *переведенныя* с *немецкаго* языка.

В 1756м году, старанием покойнаго *Г.Сумарокова* пришел в некоторое совершенство *российский театр*, над которым и полная дирекция была ему препоручена; - для жалованья *руским* актрисам и актерам определено было в год 5000 рублей, а *Г. Сумарокову* за его смотрение, сверх жалованья то чину, ежегодно 1000 рублей.

Первые придворного *российского* театра *актрисы* и *актеры* были следующие:

Федор и *Григорий Волковы*, *Дмитревский*, *Попов*, *Шумский*, *Сечкаров*. – девица *Пушкина*, – *Мария*, *Олга*, две сестры, вышедшие после за муж, одна за *Г.Волкова*, а другая за *Г. Шумского*.

Сие *актрисы* и *актеры* во время зимы иногда имели дозволение в вышепомянутом *головкинском* дворце играть для публики разные пьесы, а с 757 году начали они играть на придворном театре за деньги, которые причислялись к пятитысячной, определенной на содержание их сумме.

В 1759м году с дозволения двора заведен был и в *Москве российский* театр, однако сей недолголетен был, на оном играли:

Гжа *Тропольская*, – *Пушкина*.

Гдн. *Тропольский* и некоторые университетские студенты.

Как скоро *московский* театр рушился, выписаны были из *Москвы* госпожи, *Тропольская* и *Пушкина*, и причтенны к *С.Петербургскому российским* актеров обществу.

Во прошествии трех лет в пятитысячной их сумме прибавлено им было еще три тысячи рублей; – с сего времени они перестали за деньги играть.

Вскоре после его *Г.Сумароков*, с пенсиею по две тысячи рублей в год уволен был от *российского* театра дирекции, которая препоручена была Обер-Гофсаршалу.

На *российском* первом придворном театре с начала по большей части играны были *Г. Сумарокова трагедии* и *комедии*, а потом *Молиеровы* и другия с *французского* языка переведенныя комедии; – *Г. Ломоносова* театральныя сочинения, редко представляемы были.

По возшествии на престоле ныне благополучно царствующия Императрицы, *российский* театр остался на старом основании. Оный в 762м году с двором был также в *Москве*; в 763м году скончался первый онаго актер *Федор Волков*, с равною силою игравший *трагическия* и *комическия* роли; настоящий его характер был *бешенаго*; – брат его *Григорий Волков*, после уволен также был от театра.

В 767м году Ея Императорское Величество, соизволив приказать сумму определенную на содержание *российского* театра приумножить несколькими тысячами рублей, дирекцию над оным препоручила бывшему тогда Кабинет-секретарю *Ивану Перфильевичу Елагину*.

(Продолжение впрод.)

Четверть часть : месяц Август 1779 года : Известие о новых книгах

Дмитрий опера Г.Абата Метастазия, представления на саросельском театре, на случай возжеленного рождения Его Императорского Высочества Константина Павловича; переведена с Итальянского, печатана в Санктпетербурге в вольной типографии Вейтбрехта и Шнора 1770 года. 3 ¼ листа. В 8.

Содержание оперы есть следующее: [...]

Четверть часть : месяц Сентябрь 1779 года

Продолжение краткого известия о театральных представлениях.

(...)

Сокращенная выписка из пастушей драммы (...)

Четверть часть : месяц Октябрь 1779 года

Сокращенные известия о русских танцах и театральных...

Известие о новых книгах

М.В. Ломоносов

Солдатские щастие

Принужденная женидба

Четверть часть : месяц Ноябрь 1779 года

Письмо к одному из издателей [Greuze] (...)

Известие о новых книгах [Руссо – Реньярда] (...)

Пятая часть: Январь-Июнь 1780 :Месяц Январь 1780 года.

Известие о новых книгах [комедии] (...)

Пятая часть: Месяц Март 1780 года.

Известие о новых книгах : опера перерождение.

Пятая часть: Месяц Апрель 1780 года.

Известие о новых книгах :

Эмил и София, или хорошо воспитанные любовники, из сочинений господина Руссо, в Москве, в университетской типографии, 1779 года, 7 ¼ лист, в 8. Перевел П. Страхов.

Шестья часть, Июль- Декабрь 1780: Месяц Июль 1780 года.

Известие о новых книгах : Клавиго-Ельфрида, трагедии.

Шестья часть: месяц Октябрь 1780 года.

Известие о новых книгах : Трагедия Траян и Лида, Купеческая компания, комедия.

Шестья часть: месяц Ноябрь 1780 года: «О Правописании слова драма.⁴⁰»

Многие из российских сочинителей и переводчиков пишут слово *драма*, двумя м, *драмма*; но они, кажется мне, делают сие неправильно; ибо Греческое сие слово, значущее действие, пишется по гречески *Драца* одною м, а не двумя; по чему и латинские, немецкие и французские и многие из российских писателей, пишут сие слово одною же м: также и от чего происходящая: *Monodrama*, *Duodrama* и пр. пишутся таким же образом. Происходящая же слова от слова *грамма*, как то: *грамматика*, *программа*, *эпиграмма* и пр. пишутся двумя м, как на греческом, так и на прочих языках. Как *драма* от *граммы* разнствует весьма много, то и разность в письме сих слов весьма наблюдать надлежит. - - Мне скажут, может быть, что на Российском языке писать *драма* двумя м приятно; но я на сие отвечаю, что сие быть не может: во первых по тому, что многие древные и новые российские писатели, знающее весьма хорошо правописание и прославившиеся своими сочинениями, пишут *драма*, а не *драмма*. Во вторых по тому, что сие слово хотя в языке наш прямо от Греков, и не от Немцов и Французков; но и сих народов писатели следуют Грекам, как в писании сего слова, так и в произношении онаго; следовательно и принять нам в сем слове двух м невозможно, и не от кого. Да мне кажется и во всех словах, вошедших в российской язык, надобно держаться орфографии того языка, от которого мы какое слово приняли, а не подражать в произношении и в правописании слоа и имен греческих и латинских, Французам и Итальянцам, каковое подражание конечно российскому слову и писателям всегда будет предосудительно. Ежели же какое слово хотя и греческое, вошло к нам из другаго языка и привычкою утверилось, как например *трон*, *театр*, *комедия*, *трагедия*; то кажется не удобно и слуху противно будет писать *трон*, *театр*, *трагодия*, *комодия*. Слова же *Авини*, *Фемистолк* и им подобные, поелику они вошли в российский язык прямо от Греков, то и писать их должно следуя греческой орфографии.

⁴⁰ Ce même article fera l'objet d'une seconde publication (sans mention de la source) dans la première partie de *Sobesednik* en 1783.

Драма, *Драма*, значит всякого рода театральное действие, и для того называются печальными комедии, не принадлежащая ни к истинной комедии, ни к трагедии, общим сим названием.

III.22. Модное ежемесячное издание или библиотека для дамского туалета (1779)

Часть I, Месяць Февраль 1779 : "XIV. Из Федры, Расиновой Трагедии."

Действия IV. Явление IV.

Федра, Енона.

Федра.

Кто чаял то тогда, что страстен Ипполит?

Казалось, ни кто того не распалит,

Кого моей любви смущало попеченье,

Кем я пленилася на грусти и мученье:

А сей жестокий тигр! Обуздан, побежден,

И Арисию он любити возбужден... (...)

Федра.

Друг друга в век любить!

(...) До издыхания, ни чем не утешаюсь,

И жизни лютыя страдающа лишаясь!

Арии, Эпиграммы, и сей перевод, трудов А.П. Сумарокова.

Часть I, Месяць Март 1779

В тех же местах, продаются следующия книги⁴¹.

8. Комедия Троякая женидьба	30 Коп.
9. - - - - - Опекун, обманут, бит и доволен.	30
10. - - - - - Взаимной опыт	30
11. - - - - - Нечаянное возвращение	30
12. - - - - - Клад	30

⁴¹ 19 livres en tout sont cités.

13. - - - - - Спорщица	30
14. Опера Комическая Добрые солдаты	40
15. - - - - - Два охотника	25
16. Трагедия Сид.	50
17. - - - - - Цинна	50
18. - - - - - Смерть Помпеева	50

Часть 3, Месяць Юля 1779 : "VII. Несколько Драматических Сцен из жизни Алкивиада."

Сцена I.

Алкивиад, Мелит, Тимнухий и другия отроки все от 10 до 12 лет играют в отделенном переулке города.

Алк. Ну! скоро ли вы постройте свои дома?

VIII. Id.

Сцена 2.

Алкивиад и Главкиас.

Алк. И так говорено было и о мне? Что же такое?

IX. Id.

Сцена 3.

Алкивиад, Антипox и Тиманда.

Тим. Оба вместе? И вы совместники?

X. Id.

Сцена 4.

Филимон (из Коринфа), Мегисф (оттуда же, недавно живущий в Спарте.)

Действие в Лакедемонe.

Фил. Право, ты меня в удивление приводишь!

XI. Id.

Сцена 5.

Прежния и Алкивиад.

Фил. А! А! Алкивиад! На силу нашел я тебя здесь, сколь усердно искал я тебя повсюду?

Не ужто не узнаешь ты меня старого Коринфского своего приятеля?

XII. Id.

Сцена 6.

Алкивиад, Менарх.

(В Спарте.)

Мен. Куда, любезный Алкивиад?

XIII. Id.

Сцена 7.

Тимандра, Алкивиад. (Возвращаясь в замок свой во Оракию из Афинского стана не задолго предразбитием их от Лисандра.)

Тимандра (бежит ему на встречу.) Слава Богу, опять ты здесь бродяга мой!

III.23. Академические Известия (1779-1781)

Часть 1, Месяць Генварь 1779 : Вступление

(...) К столь великому образцу в писменах наших присовокупим мы рождение собственного театра, и сия слава на веке сиять будет над именем г. *Сумарокова* ; к коему приобщить мы можем г. *Майкова*, стихотворца отменных дарований, и почерпнувшего все из собственного источника ; ибо он не имел никаких словесных учений, ниже мог воспользоваться чтением чуждых писателей, не зная никакого иностранного языка. Но нежность и верность его вкуса все сие дополняла, и лира его настроивалась на все тоны. Смерть рано его от нас восхитила к чувствительному урону, сколько друзей его, столь и читателей. С особливым удовольствием можем возвестить обществу о сочинении, долженствующем составить славную в писменах наших эпоху ; мы хотим сказать о героической поэме, коей содержание есть походы и взятие *Казани*, так как знаменитейшее происшествие в нашей истории. Искусный творец оной представил тут красоты, прежде неведомыя. Поэма сия есть картина, которая кажется выше сил одного живописца ; ибо в ней находятся все роды живописания. Страшное, приятное, свирепое, нежное попеременно уловляют внимание ; изображение страстей, их противоборствия, отличающия каждую [] разсуждения и изяснения. Картины природы, во всех видах достойно ее начертанныя, дают сему сочинению не только равенство, но верьх над многими известными в сем роде на других языках сочинениями. Мы ласкаем себя, что любители высокой поэзии не укорят нас сим предварением. Слушание сей поэмы оставило как в нас, так и в других в том с нами соучаствовавших глубокое впечатление ; известно что из признаков изящества сочинения сей не последней.

В других отраслях стихотворства в буколическом, в нравоучительном имеет язык наш примеры, кои направить могут вкус молодых писателей. К сему

присовокупить должно превосходной перевод господином советником *Петровым* на язык наш Енеиды. Автор нашел в нем страшного соперника, и красоты сего избраннейшаго Римскаго стихотворца, сделались нашим стяжением посредством прекраснаго сего преложения, желательно чтоб и образец *Виргилиев*, коего имеем мы перевод *Илиады* в прозе, был подарен Российским письменам сим выразительным прелогателем, и чтоб он в сем случае склонился на общее желание, коего один знаменитейший наук покровитель есть побуждением своим в оном ему истолкователем.

Но спросим у книгочеев наших, какой свет разпространен на историю отечества нашего? Сими свидениями о самой себе, Россия одолжена Монахине своей просветительнице ЕКАТЕРИНЕ ВТОРОЙ. Летописи наши, разсеянные и в подлинниках только находившиеся напечатанны, и ЕЯ повелением и ЕЯ щедротою. Подробная и методическая история сей империи пишется и издается особою (*⁴²), коей знатность состояния и отменное рачение в познании древностей своего отечества, утверждают главныя качества истории, как то истинна и безпристрастность. Российская вивлиофика под покровительством же Законодательницы Российской изданная г. *Новиковым*, есть собрание неоценное отрывков истории нашей, уясняющей моральное состояние прежних времен нашего отечества.

Бесчисленно было именовать все, что в сей части возникло. Греческие, Римские и новейших народов писатели чтутся на языке нашем, Геродот, Плутарх, Диодор Сицилийский, Цицерон, Лукиан, Мильтон, Робертсон, Волтер, и проч. Но никакой народ не отплатил столько Греции за все чем она науки снабдила, как Россия. Естьли слабодушие потомков победителей фермопильских сделало тщетными покушения о их освобождении ; ЕКАТЕРИНА II. взяла под покров свой их потомство ; ОНА воспитывает их свойственным ЕЙ образом, просвещая их. Училище Греков, на Неве основанное, есть наипрятнейшее в истории наук достопамятство, прославляющее наш век, Россию и науки.

Но при сем важнее всего приметить, что почти два только города в сем пространном владычестве избыточно озарены светом учения. Чего не должна ожидать Россия и Европа от новаго образа внутренняго правительства, где обучение юношества, соединение людей крепкою связью общей пользы, есть предмет главнаго его попечения. Светильник разума вознесен над горизонтом всей России, да

⁴² Кн. М.М. Щ.

путеводствует он всем к познанию истинны, которая нам откроет прямыя наши
должности и все пространности благодарности и обязанности нашей, к пекущемуся о
нас промыслу ПРАВЯЩЕЙ над нами.

Часть VII, Месяць Генварь 1781 : Мелодрама

Орфей

(Театр представляет преддверие ада)

Явление Первое.

Орфей.

[Литенному] прекрасной Евридики

Противен весь Орфею свет.

Мне ада страшныя места не дики

Душа души моей в сих областях живет.

Ты рок, змеи грызеньем

Лишил меня супруги моя

Супруга! дух мой полн до днесь твоим мученьем

Лишась давно тебя, всяк час лишаясь я.

Стенанием живу, питаюсь огорченьем,

Всечасно горькую разлуки чашу пью

Еще, еще я зрю ужасную змею

Крутится и шипит - о страх! – зияет жало

Беги – спаси в себе ты жизнь мою –

Но поздно – слышу вопль – супруга! все пропало –

Бледнеешь ты – трепещешь – быстрый яд

Уж в сердце у тебя. – Во мне весь ад!

И сердце трепетать в твоей груди престало –

Все прелести твои сдает смертный хлад

Вотще в стенаниях я дух мой извергаю

И в грудь дражайшую мой дух вместить желаю.

О боги! – боги, ах скончалась жизнь моя.

Дерзая в след тебе супруга, я

Ко стиковым брегам итти не усумнился

Одной любовью и лирой провожден,

Любовь! где путь тебе быть может загражден.

Не тщетноль боги! я надеждой обольщен?

(Голось.)

Имей надежду несомненно ;

Богов судьбой определенно,

Тебе супругу возвратить ;

Но лирой должен непременно

Ты лютость ада укротить.

Орфей.

О глас отрадной!

В мучениях моих подобно зноя в дни

Росе прохладной,

Ты чувства возобновил мои! –

(принимает лиру)

О ты властительница мира!

Творивша на земле толики чудеса

Могущим гласом, камни, древеса,

Влекуща в след себе, моя бессмертна лира,

Проникнем днесь мы ада в глубину

Стенаньем жалостным наполнив всю страну,

Подверженну владычеству Плутона

Надеждою одолевая путь,

Мы даже до его достигнем трона,

Чтобы жестокаго тронуть.

Пойдем – и вот врата где алчна смерть скрежещет

О ужас! но моя любовь не вострепещет

Свирепых Фурий слышу грозный вой

Сверкающи огни лишь ужас умножают

И страшны громы слух пронзают

земля колебляся трепещет подо мной!

(Играет на лире)

Всесильны стражи пропастей подземных!

Почто Тенара в безднах темных,

Увидя слаба смертна пред собой,

Смущаете вы дремлющий покой.

Из области Зевеса
Не силой Геркулкса
Пришел сражаться с вами я
Но сердца нежной страстью разпаленна,
Утехи своя лишена,
Едины принесла стенанья грудь моя.
Прельщен прекрасной Евридикой
И ею я равно любим
Едва нас враг сопряг узлом драгим
Едва я в радости толикой
Мог верить чувствам моим,
Нас рок свирепый разлучает,
Супругу вам – меня терзаниям вручает!
Почувствуй, о Плутон, мучения мои!
В сем сердце стонет глас мой самая любви,
Котора и тебя Царь ада услаждает?
В печальных сих местах,
Где обитают смерть и страх,
когда на Прозерпину ты взираешь
И в тартаре ты рай вкушаешь
А я – Но ты Плутон вкушая нежну страсть
И щастливо любя, не чувствуешь напасть,
Котора сердце мне как лютый вран терзает
В страданиях мой дух по малу исчезает
Разлуки горести не ведает Плутон
Что смерти злей она, тово не знает он
А еслиб знал, о мне бы сожалел,
Хоть смертиюб меня
С супругой сединя
Утешил бы размученна Орфея!
(Разные страшилища ада выходят)
Каких страшилищей предстал мне лютый вид.
О смертии чада!
Избеги ада!

За чем ваш мрачный сонм ко мне себя стремить?

(Голось.)

Плутон уставы смерти разрушает,

Тебе супругу возвращает:

Но ты брегись ее на веки потерять.

И чтоб вторично не лишиться,

Ты должен на нее взирать страшиться,

Доколь вас солнца свет не станет озарять.

(Врата ада открываются. Орфей на лире играя изображает восторг радости; но помня, что ему смотреть на Евридику запрещено, отворачивается. Между тем Фурии, выводя Евридику.)

Явление Второе.

Евридика и Орфей.

Евридика.

Супруг возлюбленный! Орфей, Орфей дражайший!

Орфей

О глас! супруги глас сладчайший!

Ты дух мой из меня веселием извлек

Какой возможен быть толь щастлив человек

Неведома лиется в жилах сладость

И вся моя душа преобразилась в радость

Супруга! весь мой дух в тебе

Но зреть! О рок как грозен ты ко мне.

Евридика

Орфей – взгляни я жизнь мне отданну богами,

Дополни мой супруг дражайшими очами.

Орфей

Супруга!

Евридика

Я с тобой- [умешь] унылу грудь

Орфей

О свет очей моих! – Но я, - увь! взглянуть

страшуся на нее – от радости не млею,

А взора щастием насытить я не смею.

Евридика

Орфей! драгой Орфей меня не хочет зреть!

Орфей

Какия муки должен я терпеть—

О ад! и самыя твои отрады

Включают смерти злейши яды - - -

но лютое терпенье собрегу –

Евридика

Орфей сомной; а он еще меня не видел.

Чтоб больше сделал он, когдаб и ненавидел.

Мне жизнь возвращена, а жити не могу –

Орфей свой взор дражайший отвращает –

Что взора твоего Орфей меня лишает –

Орфей

Любовь!

Евридика

Любовь!

Орфей

Что я тебе не лгу

Клянуся страшным Ахероном –

А что и более моим клянуся стоном –

Ступай скорей – последуй мне –

(Евридика приближается к Орфею)

К прекрасной той подсолнечной стране,

Где я на век с тобою сочетался –

Где щастием с богами я равнялся –

Я там твоей небесной красотой

Взор - - сердце - - душу напитаю –

Забывши ад и небо я с тобой

И очи и уста твои обლობызаю

(Орфей при последнем стихе забывшимся оборачивается к Евридике и обнимает ее; по том опомнившись с ужасом от нее бежит.)

Нещастный, ах! что сделал я! –

(Фурии Евридику назад ведут.)

Евридика

Куда! – Куда влечете вы меня! –
Каратели невинных и несчастных!
С тартара в местах ужасных
Мучений новый род изобретен –
Дать зреть тово, кем дух прельщен,
Кем сердце, гроба за предел сгарает,
Которова чтоб зреть, чтобы любить
Лишь то одно мою всю душу составляет,
И после с ним на веке разлучить.

Орфей

Постойте – на одну хотя минуту –
Помедлите свершить мою казнь люту –
Или с собой возьмите и меня –
Мученья Тантала и Иксиона,
Коль буду зреть красы ея,
Не извлекут из сердца стона –
(Голос.)
Еще твой час последний не приспел.
Ты должен горьку жизнь в мучениях питати.
В покорстве бы богам блаженство ты нашел.
Но воли их исполнить не умел;
Живижь, чтобы себя за то карати.

Евридика

Орфей! возлюбленный Орфей на веке прости!
(*Евридику уводят и врата ада затворяются.*)

Явление Третье.

Орфей.

Постой – мне тягостную жизнь нести –
Нет – боги лютые! – не в ваших ето силах –
Принудя жить, заставити страдать –
Не жизнь нося, но ад смертельный в жилах,
Всечасно в муках умирать! –
Ко смерти завсегда отверзты нам дороги --

Коль жизнь ваш дар, немилосерды боги!
Что в даре пагубном, возьмите вы ево –
Я вам сей дар несносный возвращаю,
Мечем мою я жизнь кончаю!
Но мало жизни в казнь злодействия тово,
Что я дражайша Евридика
Похитил жизнь твою –
Иль смерть напасть велика?
Она не жизнь прервет, но муку лишь мою,
Она несчастных утешенье –
Я стану жить, чтоб умирать в мученье,
В стенаниях богов жестокости казать
И жизньню себя карать.
(Несколько помолчав.)
Я! – я твой враг, дражайшая супруга!
Лютее и змеи ужалившей тебя,
Я в ад сошел с земного круга,
За тем, чтоб взором погубя,
Вторично умертвить тебя –
Мой лютый взгляд взирать на солнце недостоен,
Лишь Фурий лютоści смотреть он сотворен –
Лишь ада пламенем быть должен озарен.
Да будет фурий сонм твоих, о ад! удвоен.
Орфей от стиковых берегов не отойдет.
Как медь кипя в горниле ржет,
Тенара чрево тако стонет –
Но страхом целый ад меня не тронет –
Разини челюсти – меня супруга ждет –
Пылай – реви – терзай – чево теперь страшиться;
Я жизнь любил, чтобы супруги не лишиться –
Опять чудовищей толпа ко мне идет –
Вы тщетно ужаснуть собой меня хотите –
Ища себе в моем мучении отрад,
Чтобы составити мой ад,

Со Евридикою разлуку мне твердите.

III.24. Собеседник любителей российского слова (1783-1784)

Содержащий разные сочинения в стихах и в прозе некоторых Российских писателей.

Часть 1: Предуведомление

Сие собрание разных сочинений в стихах и в прозе некоторыя любителей Российскаго слова, издается по желанию нынешняго Академии Наук Директора Ея сиятельства Княгини Екатерины Романовны Дашкавой, которая почитает нужным не только печся по долгу звания своего о приведении наук в России в цветущее состояние, но и стараться о доставлении публике хороших Россииских сочинении, чтоб тем подавать по мере сил своих способы сочинителям трудиться в стихотворстве и в прочих до словесных наук и нравоучения касающихся сочинениях. – Польза от сего производящая ощутительна, как в разсуждении Россиискаго слова, так и вообще в разсуждении просвещения.

Сие собрание издаваться будет по частям, заключаая в себе только одни подлинныя Российския сочинения; по чему присылающие труды свои для напечатания в сем собеседнике, благоволят присылать только таковыя, или подражания сочинениям, изданным на других языках; а переводы, какого бы они рода не были, помещены здесь не будут. Ежели же напечатается что нибудь в сем собрании под названием перевода, то сие только будеть в таком случае, когда кто из сочинителей, желая остаться неизвестным, назовет себя переводчиком. Желаящие сделать честь помещением своих трудов сему Собеседнику любителей Российскаго слова, благоволят присылать труды свои с подписанием своего имени, или, ежели кто хочет остаться неизвестным, и без подписания онаго, к Ея Сиятельству Княгине Екатерине Романовне Дашкавой, которая однакож предоставляет себе право таковыя сочинения разсматривать, и ежели что в таковых найдется непристойное, нравом вредное или какому либо лицу предосудительное, то оно в сие собрание не внесется.

К изданию сего Собеседника точнаго времени не назначается, а издаваться оный будет смотря по числу вступающих для внесения в него сочинений, и по отпечатании каждой части публика уведомляться будет чрез Санктпетербургския ведомости.

Часть I : XIV. "Письмо к Васильевичу Капнисту"

*Réveille-toi, mortel, deviens utile au monde,
Sors de l'indifférence, où languissent tes jours.*

Thomas. Dev. De la Soc.

Прочитав вашу сатиру, напечатанную в пятой части Санктпетербургскаго вестника, льстился я, что вы, милостивый государь мой, наименовав ее первою, напишете и второю, а может быть по том и третью; но я как видно в том ошибся, ибо после той Сатиры никто уже ни единой строки вашего сочинения в печати не видал, исключая прекрасной вашей Оды Надежды, которая также с лишком уже давно питает любителей Российскаго слова тщетною надеждою, что вы какое нибудь произведение вашего пера отдадите напечатать. Ода сия, как многие знатоки говорят, не только доказывает ваш хороший вкус и великия дарования, но и послужить может хорошим примером в сем роде стихотворения. В сатире же открыли вы любовь вашу в Российскому слову, ибо осмеивая пороки, показали вы также сколь предосудительны дурные стихотворцы нашей еще только раждающейся поэзии. – Позвольтеж, милостивый государь мой, вас спросить, что тому причиною, что вы не продолжаете более услаждать вашими сочинениями любителей хороших стихотворений? – Не уже ли толпа нелюбимых музами стихотворцев и прочие, кои противу нас за Сатиру вашу возстали, вам в том препятствуют? Или не недостаток ли в периодических изданиях, в которыя бы вы стихи ваши помещать хотели, тому виною? – Я бы весьма желал, чтоб только сие последнее было преградою изданию ваших сочинений; сия преграда ныне разрушилась. – Всеавгустейшая наук Покровительница избранием нынешняго Академия Директора даровала Российскому стихотворству новаго Мецената. Вам не безызвестно, в каком состоянии находятся науки и стихотворство там, где они обретают себе покровителей. В Россий таковые покровители еще нужнее, нежели в других государствах, поелику публика наша не очень еще охотно читает Российския стихотворения : Душинька, и многия другия сочинения в стихах лежат в книжных лавках не проданы тогда, когда многия переведенные романы печатаются четвертым тиснением. По сему стихотворцы наши не могут еще без покровителей надеяться на ободрение публики. Вы, думаю, помните стихи Ломоносова к Меценату его времени писанные:

*Довольно таковых родит сынов Россия,
Лишь былиб завсегда защитники такая,
Каков ты промыслов в сей день произведен,
Для щастия наук в отечестве рожден.*

Во всех государствах как древних, так и новых времен, опытами доказано, что стихотворство без покровителей процветать не может.

*Il est vrai, que du roi la bonté secourable,
Jette enfin sur la muse un regard favorable,
Et réparant du tort l'aveuglement fatal
Va désormais tirer Phébus de l'hôpital.
On doit tout espérer d'un monarque si juste
Mais sans un Mecenas à quoi sert un Auguste ?
Et fait comme je suis au siècle d'aujourd'hui
Qui voudra s'abaisser à me servir d'appui ?*

Boileau, Sat. I

Ныне имеем мы Мецената, старанием которого и издается сей Собеседник любителей российского слова - - я думаю, вы не откажетесь прислать какое либо произведение вашего пера для помещения в сие издание. Я слышался от приятелей ваших, что вы Сатиру вашу хотели в некоторых местах переделать; ежели вы сие уже исполнили, то бы вы присылкою оной сделали великое удовольствие издателям сего Собеседника. Не уже ли вы не будете обще с нами торжествовать возстановления Российских муз? - - В надежде, что я в мыслях моих в разсуждении сего не ошибаюсь, пребываю с истинным к вам почтением.

Ваш милостиваго государя моего покорный слуга

Часть I : XXIV. О правописании слова драма⁴³.

Многие из российских сочинителей и переводчиков пишут слово *драма*, двумя м, *драмма*; но они, кажется мне, делают сие неправильно; ибо Греческое сие слово, значущее действие, пишется по гречески *Драма* одною м, а не двумя; по чему и латинские, немецкие и французские и многие из российских писателей, пишут сие слово одною же м: также и от чего происходящая: *Monodrama*, *Duodrama* и пр. пишутся таким же образом. Происходящая же слова от слова *грамма*, как то: *грамматика*, *программа*, *эпиграмма* и пр. пишутся двумя м, как на греческом, так и на прочих языках. Как *драма* от *граммы* разнствует весьма много, то и разность в письме сих слов весьма наблюдать надлежит. - - Мне скажут, может быть, что на Российском языке писать *драма* двумя м приятно; но я на сие отвечаю, что сие быть не может: во

⁴³ La source n'est pas mentionnée, mais il ne s'agit pas de la première publication de cet article, qui vient de la 6^e partie du *Messenger de Saint-Petersbourg* (novembre 1780).

первых по тому, что многие древние и новые российские писатели, знающее весьма хорошо правописание и прославившиеся своими сочинениями, пишут *драма*, а не *драмма*. Во вторых по тому, что сие слово хотя в языке нашем прямо от Греков, и не от Немцов и Французсков; но и сих народов писатели следуют Грекам, как в писании сего слова, так и в произношении онаго; следовательно и принять нам в сем слове двух м невозможно, и не от кого. Да мне кажется и во всех словах, вошедших в российской язык, надобно держаться орфографии того языка, от котораго мы какое слово приняли, а не подражать в произношении и в правописании слов и имен греческих и латинских, Французам и Итальянцам, каковое подражание конечно российскому слову и писателям всегда будет предосудительно. Ежели же какое слово хотя и греческое, вошло к нам из другаго языка и привычкою утвердилось, как например *трон*, *театр*, *комедия*, *трагедия*; то кажется не удобно и слуху противно будет писать *трон*, *театр*, *трагодия*, *комодия*. Слова же *Афины*, *Фемистолк* и им подобные, поелику они вошли в российский язык прямо от Греков, то и писать их должно следуя греческой орфографии.

Драма, *Драца*, значит всякаго рода театральное действие, и для того называются печальныя комедии, не принадлежащая ни к истинной комедии, ни к трагедии, общим сим названием.

Часть II: II. « О смысле слова воспитание »

[*Правды* называли *воспитанием* то], когда они выучать детей своих псалтыри и считать по счетам; после чего просвещенному своему сыну в награждение дарили Киевскаго тиснения часовник; но и учили при том к Царю верности, к закону повиновения, твердаго наблюдения даннаго слова или обещания; а как сами других областей на знали, так и деток своих из отечества, кое они ценили выше других государств, не пускали.

Сие *воспитание* едва воспитанием назваться может: ибо должность гражданина, и право естественное юношеству было неизвестно. Они без зазору еще могли пребывать суровыми мужьями и отцами, немилосердыми господами, и отличныя природныя дарования невидимы исчезали; оне и нужны не были: ибо без просвещения к исполнению только того, что от них требовалось, малейшее количество ума достаточно было. Но в оном воспитании незнание, а не развращение видимо было; что по моему мнению предпочтительно или по крайней мере не столь бедственно: ибо, неуча, научить можно скорее, нежели развратнаго исправить. Путешествие же по

чужим государствам невежде, не приуготовленному к тому воспитанием, и не имеющему в сердце своем вкорененной к отечеству и родителям любви, только к пагубе послужить удобно. На против того путешествия с намерением просвещаться, перенимать хорошее, а убегать порицательного, с приуготовленными уже к тому знаниями молодому человеку конечно весьма полезны быть могут.

Деды наши *воспитание* понимали уже несколько иначе. Ябеда их поощрила детей своих учить уложению. Скоро по том артикул со сказкою Бовы королевича читался. На конец и арифметикою не все пренебрегали.

Но и сие *воспитание* конечно не выполняет смысла, который слово воспитание в себе содержит. Однако воспитанники тогдашние не стыдились еще быть руским.

Отцы наши воспитать уже насъ желали как нибудь, только чтоб не по руски, и чтоб через *воспитание* наше мы не походили на Россиян. В их век просвещение, дошедшее к нам от французов, казалось им так изобильно водворилось в отечестве нашем, что знатный один господин в тысяча сем сот пятьдесят не помню котором то году, с восторгом говоря приехавшему вновь сюда, доказывал ему о просвещении в России *Marchandes de mode*, французские обойщики, швейцары и на конец, о дивное дело! Что установлена и лоттерея; хотя барыш с оной получаемый не в помощь бедных, больных или престарелых употребляем был. Тогда танцмейстеры, французские учителя, или мадамы по их мнению все воспитание совершали; хотя с улиц Парижских без пропитания шатающиеся, или от заслуженного в отечестве своем наказания укрывающиеся оными воспитательницами по большей части бывали.

Не редко случалось слышать, особливо в замоскворецких съездах или беседах, как то на родинах, именинах или крестинах: Что ты матушка своей манзели даешь? - Дарага праклятая, дарага! Да что делать; хочется воспитать детей своих благородно: сто восемьдесят рублей деньгами, да сахару по пяти и чаю по одному фунту на месяц ей даю. - И матушка! Я так своей больше плачу: двести пятьдесят рублей на год, да домашних всяких припасов даю довольное число. Правду сказать, за то она уже моет кружево мое, и чепчики мне шьет; да и Танюшу выучила чепчики делать. Нынче матушка уж и замуж дочери не выдать, коли по французски она говорить не умет : а постричь ее вить не лзя же. Как быть! Да я и сама таки люблю Французское благородство, и надеюсь, что дочь моя в грязь лицом не ударит. Учителями не бывали не только Парижские лакеи, но и таковые, которые уже и в России ливрею носили.

Воспитание сие не только не полезным, но и вредным назваться может : ибо лучше бы было Танюше не уметь чепчиков шить, кружева мыть и по Французски

болтать, да не иметь и тех гнусных в голове и сердце чувствований, кои подлая и часто развратная Французская девка ей впечатлевают. Она бы могла быть лучшею женою, матерью и госпожею, если бы, не зная худо чужаго языка, природному своему языку выучена была, и если бы она имела любовь к отечеству вместо пренебрежения, кое мамзельюшки к оному детям вперяют ; почтение к родителям ; любовь к порядку, скромности и хозяйству, а не роскошь, ветренность и небрежение в себе показывала : тогда бы можно было заключить, что родители ея правильнее о слове воспитание понятие имели, нежели Танюшино поведение подает повод думать.

Воспитание, которое мы детям своим даем, еще более разнится с воспитанием, кое прапрадеды дедам нашим давали. Мы еще более удалились от справедливо смысла, заключающагося в слове *воспитание*, прибавя к разврату, которой учителя и Мадамы в сердца детей наших сеют, разврат, которому предаются дети наши, путешествуя без разсудка, без нужного примечания, и погружая себя в Париже или в Страсбурге только в праздность, роскошь и пороки, с истощенным телом, с истощенным смыслом и кошельком домой безпоправочны возвращаются. А как пребывание в Париже по их мнению им дает поверхность над теми, кои в нем не были, и как при том число небывших в Париже почти можно считать как 1 противу 1000; то по мере сей пропорций и высокомерятся, во всяком случае отличаются такою надменностию, что и в собраниях, для коих они только себя и прочили, несносными себя делают. Не в поле, не в совете, или служении отечеству они себя отличить и посвятить хотят : танцы, клавикорты или скрипка, разговоры о театрах, и действующих на оных: вот благородное и пространное поле, которое наши дети выбрали, и на коем отличиться желают. Наглость и надменность, обыкновенные спутники незнания, и в сообществах быть вождельными им препятствуют; ибо они так надоедают, перебивая у всех речь, говоря о всем решительным образом, пренебрегая все то, что здесь видят, а решения свои свыше всякой апелляции считая, для того что они были в Париже, по чему обнажив на конец свою ветренность и ничтожество, перестают скоро быть зваными или желаемыми и в самых тех собраниях, где кажется другаго намерения нету, как только время проводить, или лучше сказать потерять оное. Дочери наши стараются мотовством своим прославиться. *Petite santé* и *Vapeurs*, есть щить и шлем, коими они защищаются, или под коим укрываются, когда им родители или разсудительной муж представлять станут что либо вопреки того, что оне думают Французская *Manière de vivre* узаконяет. Романы читать, на клавикортах и гарфе брэнчать есть главное их упражнение. Родители хороших правил детям своим не вперяют, к размышлению их не

приучают; чему же дивиться, когда так мало браков совершаются, или что совершившиеся скоро разрываются. *Основательно мыслящий молодой человек* для того жениться опасается, чтоб с женою он не получил и долгов, на оплату коих имения его недостаточно быть может; *легкомысленный Парижский Россянин* не женится для того, что *c'est du bon ton* быть холостым, и для того, что не хочет умножить трудностей, коими он уже обременяется, увертываясь и обманывая своих кредиторов. И на конец для того, чтоб не терять на воспитание детей и домостроительство своего времени, которое он на театральные действия употребляет; онаго бы не доставало ему для учения роли, кои он в комедии или драме с такою славою и с собственным удовольствием представляет, еслиб он должность мужа женатаго на себя предпринял.

Но сколь ни велико усердие мое, чтоб слову *воспитание* прямой смысл здесь вывести, а чрез то самое, внимание родителей к полезному воспитанию детей обратить : как издатель собеседника не мог я себе позволить дальнейшего здесь разпространения, чтоб чрез то не исключить из сей книги другаго роду сочинения, кои может быть некоторым читателям приятнее покажутся ; почему сократив сие прибавлю здесь только некоторые Аксиомы, коих по мнению моему всякому родителю, или вождю юношества, знать надлежит.

Воспитание более примерами, нежели предписаниями преподается.

Воспитание ранее начинается и позднее оканчивается, нежели вообще думают.

Воспитание не в оных внешних талантах состоит : украшенная наружность вкусом или действиями, кои от Танцмейстера, от Ферхтмейстера и прочее получают, без приобретения красот ума и сердца есть только кукольство, кое становится с летами не нужным, и конечно мужу зрелаго ума не иначе как для редкаго употребления в сообществе пригодным.

Воспитание состоит не в приобретении только чужих языков, ниже в науках одних; ибо и ремесленный человек, определяя сына своего к какому нибудь также ремеслу, если только что оному его выучит, а не даст ему чрез воспитание крепости и силы, могущей переносить труды телесныя, и не [перит] ему как поучениями, так и примером своим любви к трудам, к трезвости, верности и порядку; он не может надеяться зреть его благополучным : ибо он не влил в сердце сына своего того основания, на коем единственно благосостояние созидаться может, и не доставил ему также той бодрости тела, которая для трудов весьма нужна. Кольми паче возвышенное состояние, которое с собою приносит власть и способы добродетельствовать, и силу делать притеснение и обиды зависимым и подчиненным, требует таковаго воспитания,

в коем человеколюбие, справедливость и добродетель твердое основание имели, а здоровье, утвержденное благоразумным физическим воспитанием, соделовало питомца храбрым, к войне и трудам способным и во нраве своем благоприятным и равным.

По чему заключить можно, что слово *воспитание* прямого к нещастию нашему определенного смысла у нас еще не имеет, Разум онаго обширен, пространен и содержит в себе три главныя части, которых союз выполняет его существо; то есть совершенное *воспитание* состоит из *физического воспитания*, из *нравственного* и наконец *школьного* или *классического*. Первые две части всякому человеку необходимо нужны, третья же некотораго звания людям нужна и прилична, но при том не лишняя ни кому и украшает и самую вышнюю степень знатости, в коей таковыя приобретенныя красоты ума с большим блеском оказываются и сияют. Просвещение в вельможе неисчетную пользу обществу приносит, поелику подчиненные ему будут им отличаемы не за подлыя от них к нему услуги или *таканье*, но за достоинства и за правность в возложенном на них служении.

Особенное изъяснение каждой части, коих союз выполняет совершенное воспитание.

Физическое воспитание выполняется, когда детям чрез простую пищу, чрез простое и покойное платье, чрез движение, привычку к воздуху и трудам, подадут силы и сделают их телом крепкими и здоровыми. Польза онаго ощутительна не только относительно долголетию, но и способствию, коим таковое воспитание служит соделывать так вскормленных людей способным к большим предприятиям, геройским подвигам, и к непоколебимой твердости в предпринятом; ибо трудно себя ласкать надеждою, от истощеннаго и слабаго тела увидеть действия великаго духа, кои всегда с трудами, а не редко и с опасностию соединены бывают.

Нравственное воспитание выполняется, когда детей к терпению, к благосклонности и к благоразумному повиновению приучишь, когда вперишь им, что правила чести суть закон, коему подчиняются все степени и состояния ; когда не обременяя их память излишними предписаниями, впечатлеешь в нежныя сердца их любовь к правде и к отечеству, почтение в канонам церковным и гражданским, почтение и доверенность к родителям, омерзение к Егoиcмy, по коему все относится только к себе, и кое отторгая члена от общества, перебивает ту цель, которая общество с ним соединяла; и на конец когда уверишь их о святой сей истинне, что благополучным быть не возможно, когда не выполнишь долгу звания своего, что никакое богатство, знать, или могущество неудобны доставить внутреннее спокойствие,

(кое всему в жизни нашей предпочительнее) естьли пред отечеством или пред благодетелем совесть тебя нарицает виновным, так же что *справедливость*, коею, как разумом одаренная тварь, человек обязан противу всех собратий своих, *есть основание*, на коем *все добродетели устраиваются*.

Школьное или класическое воспитание выполняется совершенным познанием природнаго языка, также Латинскаго и Греческаго, коим учат для почерпания в зрелых летах красот и высоких мыслей, которых бы мы на нашем языке не имели, еслиб из древних Латинских и Греческих классиков оных не заняли, и следственно не знали; для сообщения же с иностранцами Немецкий, Аглинский или Французский язык. Арифметика, как одно из начальных учений, необходимо нужна каждому человеку. В университетах Аглинских, а особливо в Эдимбургском Университете, в коем гораздо строже прочих экзаминируют, для получения степени *Magister artium* должно знать следующия науки так твердо, чтоб при публичном экзамене не только на вопросы Профессоров, но и предстоящей публики (ибо тогда всякий имеет право Кандидату задачи предлагать) быть в состоянии удовольствовать ответом своим; а именно: логику^(*44), Риторику, Историю, Географию, вышнюю Математику, нравственную Философию, Юриспруденцию, Философию естественную, которую преподавать начали несколько лет тому в Эдимбурге основанную на математике; по чему когда случится, что Эксперимент по какой нибудь Физической причине, на то время препятствующей, и не удастся, то уверенность, кою чрез Математику о том имеешь, не оставляет сомнения: по чему Экспериментальная Физика там основательнее других мест поучается; и на конец Химию и многия другия науки, кои по званию на себя принимаемому и разнствуют. От некоторых же наук можно сказать еще отрасли есть, кои для одного звания людей надобны, для других же не полезны или излишними почитаться могут^(*45).

Окончивает же воспитание, светское обращение; испытание нас сильнее убеждает, нежели какия предписания или книги нас уверить удобны. А как при таковом здесь изображенном воспитании полагается, что юноши к развратным сообществам

(*44) Профессор Логика Г. Брюсь очистил оную совсем от школьнаго педанства и преподает ее так ясно, что в его классе Логика подлинно есть наука ясно мыслить и изьясниться вразуминиельно.

(*45) Да не возмутятся читатели мои затруднениями, встречающимися им во множестве показанных наук; пример может их удостоверить о возможности сего: некоторых молодой соотечественник наш, быв уже довольно приуготовлен ко вступлению в классическое поучение, в три года пребывания своего в некотором университете окончил классическое свое воспитание [с удивительницею и судьею в месте с Професорами была].

вкорененное омерзение иметь будут; то обхождение с благородными и умными людьми выполняет то, чему книги и наставники основание положили.

Часть III : XVIII. « Просвещенный Путешественник. »

Для утверждения разстроенного здоровья моего принужден я был ехать к Эслашпельским водам. По прошествии некотораго времени встретился я с одним моим одноземцем, отправляющимся в чужие края. Любопыство, видя ево с пышною свитою в сие путешествие следуюшаго, побидуло меня с ним видеться; и вместо того, что ожидал сведать притчину какого важнаго предприятия, судя по наружности, услышал, что он едет путешествовать для просвещения и познания света. А как спросил я ево, куда он путь свой определил? То гордым видом отвечал мне, в Париже. Не трудно было получить при том некоторое понятие о расположении сего молодаго вельможи, из одного ево ответа.

Чрез два года после того съехался я с ним опять в другом месте. Свита его была тогда меньше, но экипаж такой же. Я спросил его, куда он ехал и куда девались его дорожные товарищи? Он отвечал мне тогда не на своем природном, а на Французском языке, что он едет из Парижа в водам в Спа. Чтож до тех принадлежит, ково ты со мною видел, сказал он мне; я от них избавился: однакож заменил число их гораздо лутчими людьми, взяв в Париже камердинера, и парикмахера, которые мне нестравненно полезнее; а те вздумали надо мною иметь столько власти как над робенком, котораго отци наши покоряют воле сих наставников, кои думают, что всякому благородному человеку также как и им нужно быть и Математиком, и Физиком, и Философом; пусть они сами тогда ходят смотрят и считают звезды. Подумай, как возможно человеку, обращающемуся в больном свете, заниматься такими вещами. Будто мне нужно будет делать календари: я имею тысячь дватцать доходу и стану терять свое время на их мудрствования! Не правда ли, что этоб безразсудно с моей стороны было?

Да чем вы занимались, государь мой, в Париже? Думаю, что вы делали примечание на обряд правительства; на учреждения там заведенныя в пользу неимущих и дряхлых; на установления тамошних госпиталей, которыя суть как последнее прибежище добропорядочно и верно служащим салдатам; на их академии; на нравы и обычай тех людей; вы познали как склонности, так слабости и способности сего народа? Отнюдь нет, сказал он мне, а я гораздо лучше употребил свое время. Из двух тех, ково ты со мною видел прежде, один был старый отставный капитан, который

так глуп, что кроме салдат своих и траншеев ни о чем не имеет сведения; и естли бы ево привести в хорошее общество, то бы он был совершенной дурак, а с дамами неподвижная статуя, от которой бы недобились ни да, ни нет. Вот он то хотел, чтоб я ходил смотреть учении, строи, военные школы, арсеналы, литейной двор, госпитали, и многия тому подобныя глупости; однакож он недолго мне скучал, и я скоро с ним разстался; а как ему не хотелось быть в Париже, то и отправил ево на корабле, пожелав ему доброю дорогу, и чтоб он ехал у себя в гарнизоне делать себе подобных, а я ево наставлений принимать не намерен.

Я рад был, что он не много упрявился и не вошел во вкус Парижской жизни: да и понять не могу, как можно целой год пробыть в сей столице света, и не быть более одного разу в опере, никогда в комедии, ни на гулянье; не быть ни с одною Актрисою знакому. Да полно в нем салдатской дух, так чему ж и дивиться? От другаго мне гораздо тяжеле было отделаться. Он вздумал сделать из меня секретаря: заставлял меня говорить с их стряпчими; читать с утра до вечера их книги, хотел познакомить с Профессорами, а тово не ведал, что он и один был для меня несносен. Имея в руках у себя деньги, более не давал мне как по Луидору на день. Я на силу мог довести его до тово, что он пожелал сам от меня отстать, хотя я ему и часто предлагал со мною разстаться. Он подцепил себе молодого простячка, который стал ему повиноваться: я хотя и сожалел о том, кто попался ему в руки; однакож рад очень был, что сам ево избавился. Ты видишь теперь, что у меня не легче экипаж, да с тою только розницею, что он наполнен сокровищем вместо вздору; как я осталься на свободе, помощью моего камердинера, чрез месяц почувствовал великую перемену, завел себе последняго вкуса богатую гардеробу; все модныя лавки были мне открыты; куда я ни приду, везде с торопливостью мне подавали, чтоб только я не вздумал; не пропускал ни одного спектакля; каждый день хаживал на гулянье, иногда успевал быть во всех, и ничего от меня не скрывалось в городе. Он познакомил меня с дватцатью красавицами, которыя одна перед другую старались прилестить меня к себе; каждый день давали мне маленькия ужины, где ничего не щадили, чтоб много только служить к удовольствию и к обольщению сердца человеческого. О! Друг мой, ты не имеешь понятия о прелести сих ужинов! Он научил меня как обходиться с красавицами, и как уметь каждую из них уверить порознь, что ее только одну обожаю. Словом: он был мой Ментор, и я во всем величайший успех увидел, как стал поступать по его советам.

Теперь то я буду торжествовать как возвращусь в отечество. С приобретенным мною сокровищем я буду везде хорошо принят, молодыя женщины станут за мною

бегать. Я вывезу множество разных вкусов по моде платья; у меня станут перенимать, и мне не трудно будет самому издавать наряды моим одноземцам. Я чувствую, что разум мой стал острее и пронизательнее, и так буду водить всех как мне вздумается. Право, друг мой, один только Париж в свете, который может просветить человека, да и в нем надобно уметь себя вести. Естьлиб я пробыл там еще пять лет, да когдаб следовал по правилам грубых наставников моих, такой же бы глупец возвратился как и поехал, и никтоб того не приметил, что я там так долго жил. Не правда ли? Как ты думаешь?

Конечно так, государь мой, отвечал я ему, вы сделали самое презрительное дело, и отменно себя отличили: да только бы еще лучше было, когдаб вы назад не возвращались, а поехали опять в Париж.

Я сам так думаю, по тому что мне несносно будет жить с теми невеждами, которые и по Французски мало знают, а о Париже ничего не ведают; и так мне во весь вечер слова промолвить не удастся; ты сам знаешь с кем мне там разговаривать, и о нем. Я бы желал, чтоб хотя ты поскорее приехал.

Да ведь я сударь не был в Париже.

Не мешает, ты по крайней мере был в чужих краях и имеешь понятие о Париже, и по тому что от меня слышался.

То правда, что я от вас много слышался; но не видал того, и не знаю, что вы видели.

Понимаю, конечно от того только, что не имел довольно на то денег, а по разуму твоему судя я уверен, чтоб ты не похотел лишиться удовольствия видеть Париж, по тому что он есть душа жизни нашей. Оставим это, а станем говорить, что я буду делать приехавши домой. Признаться тебе, что мысль сия меня огорчает; однакож я утешаюсь тем, что найду себе приятное упражнение. Введу в скучные собрания наши вкус к театральным представлениям; стану рассказывать о лучших Парижских акторах; заставлю по неволе себя слушать, по тому что я наизусть знаю всех лучших авторов; и умею совершенно сыграть всякую ролю. В представлении заставлю всех себе дивиться; и так может быть доведу до того, что перестанут зевать в собраниях. Хотя и трудно из суровых людей просвещенных сделать; однакож надеюсь помощью некоторых молодых госпож, которые также в Париже были, иметь в том удачу, и буду очень полезен в своем отечестве.

Без сомнения, государь мой, вы будете полезным, особливо в обществе вам подобных; но пришло теперь на мысль, естьли встретится с вами, что какой не молодых лет господин спросит вас о примечаниях ваших, в других землях сделанных к

хлебопашестве, к домоводству, или к нарвам, на которых основаны законы, или о том, что полезнее ли они тех, каковыя в нашем отечестве усталолены; что вы на то что отвечать станете?

Всего короче, то есть ничего не сказав пойду прочь: мне не трудно будет приметить, что тот не знает обращения в свете, когда начинает говорить о таких вещах, которыя в обществе людей просвещенных ни к чему не служат; а как отцов наших закостенелой нрав не лезя уже исправить, и вывести их из сего заблуждения, что по их мнению тому и учиться надобно, мне ни крестьянином, ни управителем не быть; то лучше оставить их доживать сумозбродной свой век. Однакож я тебе не досказал, какия для себя езде выгоды готовлю в возмздие того, что буду жить не в Париже. Мы говорили, что будем играть благородныя комедии. Без сомнения мне не будет равнаго; и так я буду выбирать пиэсы, распределять роли, и приглашать только тех, кого мне захочется, или кого найдя способным захочу удостоить. Будучи установителем, все мне будут послушны. На репетрциях буду иметь случай видеться с сим отборным обществом; повторяя роли, доведу молодых душек до того, что он будут чувствовать что сказывают, и между тем уловить их мне будет не трудно. Оне будут иметь ту выгоду, что научатся говорить и чувствовать, а я буду требовать в заплату их сердца, которыя постараюсь так пруйготовить, что получить их мне легко будет. При том же переменяя роли, можно будет мне переменять и любовниц. Вот какия лестная мне предстоит преспектива.

Вы меня удивляете, государь мой, вашим расположением. Но ежели определитесь вы в службу, и наложить на вас отправление какия должности, какия будет требовать сведений совсем отменных тому, что вы теперь сказываете. Не трудно ли вам тогда покажется?

Очень не трудно, по тому что я служить ни в какия службе не намерен, и никакой на себя должности не приму. Имея большой достаток и пойтить в службу, быть подвластну начальникам, и вместо того, чтоб ехать на гулянье, итти на караул; нет я не дойду до такого дурачества. Пусть служат те, которых судьба на то определила, то есть какия осудила искать себе хлеб; пусть они терпят и мучатся как лошади в надежде награждения; а я и без того знатной чин иметь буду. Мы уже не в том веке живем, благодаря судьбу, где по службе, а не по просвещению принимают людей. Ныне молодой человек знающий свет, а особливо какия был еще в чужих краях, принят гораздо лучше проводившаго целой свой век в службе. Да сие и справедливо. Он может быть хорош в армии; пускай ево там и почитают, а в обществе совсем иное

потребно. Надобно уметь взойти, забавлять компанию разговорами, хотяб то была правда или нет, что говорим. Это все равно; но нужда в том, чтоб показать, что всегда запасено в голове; когдаж сказать нечего будет, прочитывать некоторыя статьи из трагедии, или из оперы распевать лучшия арии. Пожалуй признайся, не совсем ли ты меня другова видишь как я поехал?

Конечно правда; да скажите мне пожалуйста, где вы еще кроме Парижа были?

Нигде, и гораздо лучше сделал. Естьлиб я всю вселенную проехал, а в Париже не был, то бы ничего не видал. Кто был в нем, тот может сказать, что все видел, и все знает. Это не от меня одного ты услышишь, а от всех людей просвещенных. Куда не обратим глаза, все стараются перенимать у Французов: да мало таких, которые в том успевают. Язык их стал язык всеместной, и больше никакого знать не надобно. Доказательство тому, что сами Французы никакого языка не учат. Обряд их, одежду, уборы, все тщатся перенять сколько возможно; словом: везде стараются подойти сколь можно ближе к славной сей нации.

После сего разговора я простился с моим просвещенным вояжиром, внутренно возрыдав видя, как погибают молодые люди, как развращаются сердца их, которыя моглиб быть полезны, естьлиб были предводимы мудрою рукою, и сколь много Отечество терпит, теряя такми образом чад своих. Разсуждая по том о заблуждении сего молодого человека думал, что он по возвращении своем, увидя что ошибся в своем ращоте, исправится; но к крайнему соболезованию моему почувствовал, что я, а не он, ошибся. Во мне едва приметили и те, которые ведали о моей поездке, и весьма мало встретил, которые удостоили меня некоторым вопросам: и так я удалился в мою отчизну, где нашел чрез время моего отсугствия во службе в крайнем разорении; остался там упражняться в исправлении сколько возможно, и советовать всем, кто меня слушать захочет, остерегаться отпускать молодых людей в Париж.

Прислано от неизвестнаго из Вятки.

Часть IX : VII. « Вечеринка »

[...] Некоторый господчик, сияющий всеми достохвальными качествами искуснаго царедворца, вошел в комнату и обратил наше, словами Архангелогородской кумы рассеянное внимание на свою особу; он прежде всего сунулся камину и начал нам говорить слово похвальное Французской литературе. Я старался обратить речь на произведение Российских писателей, и исполнив сие, спросил у красноречиваго гостя, читали ли вы сударь Душиньку? – Я ее не читал и не видал. – Не видал. – Сие слово

меня удивило и я повторил мой вопрос: вы этой прекрасной книжки не читали? – Нет сударь; я думал, что ее когда нибудь сыграют – Милостивый государь, я спрашиваю о прекрасном сочинении господина Богдановича, которое не есть драма, но сказка в стихах. – А мне сказали, что это комедия – Надобно знать, что господин, о котором я здесь говорю, выдает себя за человека просвещенного, за любителя наук и художеств. – Бедные Российские писатели! Вот как сочинения ваши читаются. Не худо бы рассмотреть, от чего Российское стихотворство кажется погребено с телом бессмертного Ломоносова и от чего подобные ему писатели, ежели ныне таковые есть, остаются в неизвестности, хотя науки и писатели ныне покровительствуемы Российской Минервою более, нежели то во времена прошедшия бывало? – Люди желающие остаться бессмертными должны были любить стихотворство, поелику оно есть одно из лучших средств к достижению их цели.

Часть X : XIV. "Господа Издатели Собеседника!"

Дозволение данное вами мне к защищению себя противу нелепости пера, истощившаго едкость свою на порицание исторических в стихах надписей к Российским Государям, есть единственным побуждением моего на то ответа, котораго медлинность произошла от части за отсутствием моим из Петербурга, а от части по нежеланию моему писать возражение на критику, не имеющую ниже мне разума, а наполненную одною язвительностью. Сочинитель оной, как видно желал подражать издателям Энциклопедического журнала, но по несчастию худо в том успел; ибо там рассматриваются сочинения основательно и судятся безпристрастно, а здесь примечается одно только тщеславие, чтоб чрез то изъять пылкость своих мыслей и повеселить на время общество, котораго маловременный смех есть единственное удовлетворение их шутивому духу. Славенский глагол *избодая* ему не понравился, хотя он никакого отвращения не заслуживает, но вместо того употребителен во многих древних и новых книгах; сожалительно, что он его нигде кроме сих стихов не встретил; буде же он не понимает, что сей глагол значит, то я за нужное нахожу ему оный изъяснить, что *избости глаза* тоже значит что и *выколоть*. Равномерно кому то из примечателей, не понравился мой стих о Великом Князе Всеволоде, что он смертью жизнь свою прекратил, и который говорит, что это сказано не к стати, подобно тому, как бы сказать смертью умер; хотя и сия последняя речь в священных книгах весьма употребительна, как то : в книге бытия сказано первозданному человеку; что он за преслушание заповеди смертью умереть должен, да и на всех других языках сия речь

точно также изображена. Совет преподаваемый первым остроумником, чтоб я не приписывал стихов к прозаическим сочинениям, столь же странен как и безразсуден мне кажется ; краткий летописец господина Ломоносова в прозе описанный с приписанием в стихах и других писателей книги, довольно доказывают, что не я показал сему образец; на я понимаю целе оуждателя одного из моих приписаний и отвечаю ему на приведенные им Буаловы стихи, стихами же Французскаго одного писателя,

Faites-vous, imitant nos célèbres actrices,

Admirer sur le théâtre et non dans les coulisses.

Lorat.

В заключении, за долг почитаю просить извинения у Господ Издателей Собеседника, что сообщил я к ним, пользуясь их дозволением, к моим пересудчикам ответ; зная, что оный ни мало пользы и увеселния обществу принести не может, по чему и наблюдал я здесь всевозможную краткость; желая только уведомить стихов моих хулителя, что хулу его на сочинения мои я читал и желал бы узнать имя его, так как он мое знает. Я осмеливаюсь на надеяться, что мы когда либо с ним сделаемся знакомцами и перестанем пустотою наполнять части Собеседника, а потщимся доставлять туда, полезнейшия и достойнейшия общества творения; впрочем с отличным почтением пребываю, Господа Издатели Собеседника!

Вашим покорным слугою *Андрей Мейеръ*.

III.25. Mercure de Russie (1786)

ouvrage périodique publié sous les auspices de leurs altesses impériales nosseigneurs Alexandre et Constantin Grands ducs de Russie. Par une société de gens de lettres. N.III et IV. Contenant les mois de Mars et d'avril de l'année 1786.

A Saint-Pétersbourg.

Envois. Littérature, Bibliographie, Académies, sociétés littéraires, Théâtres, Anecdotes, variétés, nouveautés, Mélanges, Pièces fugitives, sur toutes sortes de sujets, tant en prose qu'en vers.

Histoire littéraire de Russie.

Les auteurs de cet ouvrage ne sauraient mieux le commencer, qu'en débutant par la littérature russe, qui n'étant connue des étrangers, que par les seuls noms de deux ou trois écrivains, ne peut, par sa nouveauté, qu'exciter la curiosité des savants de l'Europe. Pour remplir ce

dessein, nous croyons devoir tracer l'histoire des belles lettres, en remontant depuis leur origine en Russie, et le jugement des ouvrages originaux.

Il faut avouer que l'époque, où leur Aurore a paru, n'est pas d'une date fort ancienne ; qu'avant le règne de Pierre le Grand, qui débrouilla tout, rien, eu égard au Belles Lettres, n'était digne de beaucoup d'attention. Des chroniques, écrites par des moines, qui semblaient n'avoir d'autre but, que de remarquer, sous quel Règne, et dans quelle ville, telle Eglise, ou tel couvent avaient été bâtis ; d'entasser miracles sur miracles, et non de décrire les merveilles de l'Histoire, qui doit peindre les faits et les caractères des hommes passés, pour instruire ceux du présent et de l'avenir ; des vers, ou plutôt des lignes rimées, sans Poésie, sans génie, sans imagination, sans verve, sans harmonie, et dans un jargon insupportable, voilà les productions des temps un peu reculés.

Cependant la langue slavonne, si pompeuse et si sonore dans quelques livres ecclésiastiques, traduits anciennement du grec, offrait plusieurs exemples d'Eloquence. Mais, comme la langue la plus faible s'élève sur les ailes du génie, et devient divine ; aussi la plus belle langue du monde, maniée par des hommes sans goût et sans savoir, dégénère, et devient insensiblement vulgaire et insipide.

Si nous nous renfermons dans les bornes d'environ cent ans, nous sommes amplement dédommagés d'un espace si circonscrit, par la rapidité des progrès dans tous les genres et surtout dans la Poésie ; il semble que la Nation Russe, douée des plus étonnantes dispositions, ayant reçu si tard la Lumière, qui brillait depuis si peu, ait marché, à pas de géant, pour franchir si vite l'intervalle immense qui la séparait des nations policées, long temps avant elle. On dira peut-être que, si ce Peuple avait le germe de ces dispositions, il devait l'avoir depuis longtemps. Sans doute il l'avait. Mais les Souverains, n'étant pas alors assez éclairés pour avoir le courage de le faire éclore, rétrécis eux mêmes par la superstition, qui met des entraves au Génie, et que redoute l'œil perçant de la philosophie, n'osaient pas encore faire asseoir cette dernière, avec eux, sur le Trône, comme le plus sûr appui, et la base la plus inébranlable de leur légitime autorité. Cependant ces souverains ne manquaient pas de mérite ; mais ils n'avaient pas encore celui de savoir combien il est doux et glorieux pour un monarque de commander à des Peuples éclairés et sensibles, qui, ne voyant dans leur Prince, que leur père et leur bienfaiteur, lui sont soumis par les Raison et par l'Amour, et non par la contrainte et la Terreur. Quel plaisir, pour un souverain, de pouvoir tous les jours se dire à lui même : *J'ai élevé mon Peuple, je l'ai rendu heureux. Terrible par mes armes, tranquille par mes loisir, estimable par les lumières que j'ai répandues, il me doit tout, il ne peut être ingrat : il*

m'aime, il bénit mon règne ! Quelle gloire immortelle ! et cette gloire appartient, dans toute son étendue, à notre auguste souveraine CATHARINE II.

Ce n'est pas à nous de répéter d'une faible voix les accents de la Renommée, qui remplit l'univers de ses actions immortelles, en ce qui regarde la sublime législation et la sagesse de son règne en général. En lisant son histoire, la postérité croira lire celle de plusieurs grands hommes à la fois. Mais il est de notre devoir de montrer le degré de perfection et de splendeur, où les Arts, les Sciences et les Belles lettres sont parvenus, en suivant la carrière, que la main bienfaisante leur a ouverte, en détruisant toutes les barrières qui s'opposaient au savoir et au génie.

Voilà ce qui nous a engagé au dessein que nous venons d'annoncer.

Nous commencerons cette Histoire de la littérature russe, par les auteurs, qui parurent sous le règne de Pierre le Grand, et, en la continuant jusqu'à nos jours, nous ne manquerons pas, en même temps, d'y joindre les analyses des ouvrages nouveaux, ainsi que des pièces de théâtre représentées, quoique non imprimées. Nous en porterons des jugements fondés sur la vérité, sans nous aveugler sur la réputation des auteurs. Nous séparerons leurs beautés, chères aux Muses, des difformités qui, cachées sous la lueur des premières, passent souvent pour des beautés mêmes.

Nous sommes persuadés que les Auteurs vivants, voyant la pureté de nos intentions, notre envie d'être utiles aux Lettres, ne seront point irrités contre nous. Car, le même miroir que la vérité leur présentera, découvrant leurs tâches, fera voir leurs Beautés ; l'honneur est plus stable, quand il provient des louanges fondées sur la Raison et le discernement.

L'imposteur, comédie en 5 actes, en Prose et en Russe. Par * à St. Pétersbourg in 8vo. 1786.**

Un écrivain national, connaissant à fond les Beautés de la langue Russe, et consommé dans ce qui concerne la partie Dramatique, vient de nous communiquer une Analyse raisonnée de cette comédie ; nous y renvoyons le Lecteur. (Voyez l'article : Théâtres) ; nous observerons néanmoins, en passant, que les caractères, propres à chaque personnage, heureusement saisis ; les mœurs et les ridicules du jour, tracés par main de Maître ; des traits, tantôt brillants, tantôt gracieux, mais toujours d'un comique excellent ; des scènes bien liées, et non moins bien conduite ; des entrées naturelles, et des sorties bien motivées ; des situations, en apparence, très disparâtres, combinées avec art, économisées avec sagesse ; des portraits variés, mais vrais, bien conçus et rendus de même ; des détails piquants ; un dénouement du plus grand effet ; une légèreté étonnante dans le style, jointe à la plus brillante facilité : voilà, en peu de

mots, autant que nous avons pu le pressentir dans le Public, ce qui fait, au jugement des connaisseurs, le Caractère et le mérite de cette Pièce : aussi a-t-elle été applaudie à tout rompre sur le Théâtre ; on prétend qu'elle n'a rien perdu à la lecture, même en allemand, dans le quel on dit qu'elle a été très bien traduite ; si cela est, on en peut hardiment conclure deux vérités incontestables : la première, que les vraies beautés, le sont toujours, et indépendamment de l'illusion théâtrale ; la seconde, que ces mêmes beautés, venant à trouver un habile interprète, passent infailliblement dans toutes sortes de langues, si non, à coup sûr, c'est la faute du traducteur surtout, qui, comme André du Rier, () n'écrit que pour gagner sa vie, et dont on pourrait dire, avec raison, qu'il traduit, non propter *Famam* fed propter *famem*. (...)(Par l'Anonyme du Septentrion.)

Avis aux traducteurs présents et futurs.

Les traductions bien faites ont toujours été regardées comme un des meilleurs moyens d'enrichir une Langue. La différence des Gouvernements, des Climats, et des mœurs tend sans cesse à augmenter celle des idiomes. Les traductions, en nous familiarisant avec les idées des autres peuples, nous familiarisent en même temps avec les signes qui les expriment. Insensiblement elles transportent dans la langue une foule de tours, d'images, d'expressions, qui paraissent d'abord éloignés de son génie, mais qui, s'en rapprochant par le secours de l'Analogie, quelquefois s'annonçant comme le seul mot, la seule expression, la seule image propre, son souffert d'abord, et bientôt adoptés. Quand on écrit des ouvrages originaux dans la langue, on n'emploie guère que des tours, des expressions déjà reçues ; on jette ses idées dans des moules ordinaires et souvent usés, en un mot, on ne travaille que sur son propre fond ; mais lorsqu'on fait une version, la langue dans la quelle on traduit prend imperceptiblement la teinture de celle dont on fait la traduction. Ecrire un ouvrage original dans sa langue, c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, consommer ses propres richesses ; traduire, c'est importer, en quelque sorte, dans sa langue, par un Commerce heureux, les trésors des langues Etrangères ; en un mot, les traductions sont, pour un idiome, ce que les voyages sont pour l'esprit.

L'Etude particulière d'un traducteur habile, est celle du caractère des deux langues. Quand leur génie se rapprochent, il est fidèle, quand ils s'éloignent, il remplit l'intervalle par un équivalent, qui, en conservant à la langue tous ses droits, s'écarte le moins qu'il est possible du génie de l'auteur original. Chaque écrivain a, pour ainsi dire, sa démarche et sa physionomie. Il est plus ou moins chaud, plus ou moins rapide, plus ou moins ingénieux ; chaque Morceau de l'ouvrage qu'on traduit, a aussi son Caractère, dépendant du fond des

idées et du style ; les idées sont simples ou brillantes, gaies ou sombres, riantes ou Majestueuses ; le traducteur non seulement ne confondra pas ces différents tons, ces différentes couleurs, mais saisira, autant qu'il lui sera possible, les nuances principales.

Ce faut, pour l'acquitter, qu'il paye, non pas précisément avec la même monoye, mais toujours la même somme. Quand il ne peut rendre une image, qu'il y supplée par une pensée ; s'il ne peut peindre à l'oreille, qu'il peigne à l'esprit ; s'il est moins énergique, qu'il soit plus harmonieux ; s'il est moins précis, qu'il soit plus riche. Prévoit-il qu'il doive affaiblir son auteur dans un endroit ? qu'il le fortifie dans un autre, qu'il lui restitue plus bas, ce qu'il lui a dérobé plus haut, en sorte qu'il établisse partout une juste compensation, mais toujours en s'éloignant, le moins qu'il sera possible, du Caractère de l'ouvrage, et de l'Ensemble de chaque morceau ; car c'est précisément sur cet Ensemble, et sur l'effet total de chaque morceau, qu'on jugera du mérite de sa traduction.

Cependant il est des cas, où un traducteur, quelque habile qu'il soit d'ailleurs, se trouvera dans l'impossibilité de traduire certaines phrases, surtout si la pensée sur laquelle porte le sens principal (), consiste dans un jeu de mots, propres à la langue de laquelle, et non dans laquelle il traduit : en voici quelques exemples.()

Dans la comédie Russe de *l'Imposteur*, on demande le nom d'une secte moderne à une soubrette ; celle-ci, à laquelle il est bien permis de ne pas savoir un tel nom, vient pourtant à bout de s'en rappeler les premières syllabes ; en conséquence, elle le décline à plusieurs reprises, et en tâtonnant ainsi : Mar...Mart...Marti...Martinchky : ce mot, subrogé à celui de *Martinistes*, est on ne peut plus plaisant dans la bouche de cette soubrette. Mais Celui qui a traduit en français cette comédie Russe, a rendu ce mot par celui de *Singes* ; or il est clair que c'est un contre sens dans toute l'étendue du terme, d'autant plus qu'il prête gratuitement à son Original une idée, qu'il n'eut jamais. Car j'avoue que je ne vois pas le rapport qu'il peut y avoir entre des *Singes* et les *Martinistes*, à moins qu'on ne veuille prétendre que les *Martinistes* se servent quelquefois, à l'exemple des *Singes*, de la *pâte du chat*, pour tire les *Marrons du feu*, comme cela vient effectivement d'arriver à Paris ; passons à d'autres langues.

Voici une épigramme d'Owen, poète anglais, et du plus grand mérite, quoique mis à l'index ou plutôt par cela même ; toute sa beauté consiste dans des jeux de mots : et je défie qui que ce soit de lui donner, en aucune langue, la grâce, qu'elle a en Latin.

Incoepto fratrem Cain orbe occidit Abelem ;
incoepta fratrem Romulus urbe Remum ;
Roma Remi polluta recens, ut mundus Abelis

Sanguine, principium est *Orbis et Urbis* idem.

En voici une autre du même auteur contre un médecin. Elle est charmante, à la vérité, mais je ne me chargerais pas de la traduire, attendu que sa beauté consiste dans un jeu de mots, et que ce jeu de mots porte sur l'addition et la suppression d'une seule lettre :

Qui modo venisti nostram *mendicus* in urbem,
nunc paulum mutato Nomine fis *Medicus* ;
Pharmaca das aegroto, aurum tibi porrigit oeger ;
tu Curas morbum illius : ille tuum.

La langue française a aussi des tournures et des expressions qui ne vont qu'à elle. Qui oserait, par exemple, traduire ces mots de la Fable du Renard et de la Cigogne, dans l'Inimitable La fontaine ! le *galant pour toute besogne*. Et le *Drôle eut lappé* le tout en un moment. Mais le Museau du sire était d'autre mesure ? Comment rendra-t-on ceux cy, en parlant du Lion, que La fontaine appelle : *Sa majesté fourrée* ?

Nous n'ajouterons rien à tout ce que l'on vient de voir, et nous terminerons cet article, qui n'est déjà que trop long, en renvoyant les traducteurs à l'excellent ouvrage, qu'a publié, sur ce sujet, un des plus savants prélats, que la France ait produit. ()

Il y verront combien les bons traducteurs sont rares ; combien il est difficiles de faire une bonne traduction, et les qualités qu'elle doit avoir pour l'être véritablement. Le seul Ange Politien, passe pour avoir traduit Hérodien, si fidèlement et si élégamment, que sa traduction peut passer pour l'original même. () Il n'en était pas de même des traductions françaises que M. de Turreil, et Perrot d'Ablancour, tous deux de l'Académie Française, nous ont données de plusieurs Auteurs grecs. Car, au rapport de Fontenelle, on accusait publiquement l'un de vouloir donner de l'esprit à Démosthène, en le traduisant, et l'autre, de ne chercher que l'Elégance dans ses traductions ; aussi, les appelait-on, à la Cour de Louis XIV les *Belles Infidèles*. ()

(ces derniers articles sont de l'Anonyme du Septentrion.)

Académies, Sociétés littéraires : France, PARIS, Académie Française.

Le roi, ayant fait proposer, l'Année dernière, trois nouveaux prix, consistant en trois médailles d'or, de la valeur de 2600 livres chacune, pour l'encouragement du théâtre lyrique ; savoir : le premier et le second, pour deux Tragédies lyriques, et le troisième, pour le meilleur Opéra, Ballet, Pastorale. En conséquence 58 poèmes ont été envoyés au concours, et ceux qui ont remporté les prix proposés sont :

1. *La toison d'or*, par M. de Chabanon ; de l'Académie Française, et de celle des inscriptions et Belles lettres
2. *Oedipe à Colonne*, par M. Gaillard, Auteur d'Iphigénie en Tauride.
3. *Cora*, par M. Valadier.

Les mêmes prix sont proposés pour l'année prochaine ; et l'objet du Gouvernement, en les instituant, est d'encourager les Ecrivains d'un talent distingué à se livrer à la composition des Poèmes lyriques.

THEATRES : Russie

On donna dernièrement sur le théâtre national de notre capitale, la première représentation d'une comédie en prose russe, et en cinq actes, intitulée : l'Imposteur. Comme cette pièce, dont l'auteur a bien voulu garder l'Incognito, quoi qu'à tous égards, le grand jour n'eût pu que lui être favorable, a fait la plus grande sensation dans le Public, le Lecteur ne sera peut-être pas fâché d'en trouver ici une légère analyse.

Kalifalkgerston, doué de toutes les qualités du fourbe le plus adroit et du Roué le plus fieffé, s'insinue dans la maison de *Semblin*, homme déjà sur le retour de l'âge, réunissant, à un degré éminent les défauts inséparables de la vieillesse, la simplicité, la facilité, la bonhomie, et surtout une crédulité des plus robustes, en un mot, un personnage, tel qu'il le fallait, pour être dupé, de la manière la plus complète, par ceux qui l'entourent, mais principalement par *Kalifalkgerston*, qui lui persuade qu'il est initié à fond dans tous les secrets du *Grand Oeuvre*, c'est à dire, qu'il sait faire de l'or avec beaucoup d'or, et qu'avec de petits diamants dissous, il sait en faire de gros ; pour accréditer encore d'avantage ces deux points capitaux de son adeptisme, il se donne pour un homme en correspondance directe et réglée avec des Esprits, qui jouent auprès de lui, le rôle du Démon familier de Socrate ^(a), ou celui du fameux Cardan ^(b). Tout cela lui donne un si furieux empire sur l'esprit de *Semblin*, qui, comme on a vu, n'est rien moins que sorcier, qu'il trouve le moyen d'escroquer, à cet imbécile, une somme de 4000 ducats, bien comptés, et une assez grande quantité de diamants, et autres bijoux, sous le prétexte, toujours séduisants pour les sots, et même quelquefois pour les gens d'esprit, de faire de l'or et des diamants d'une grosseur prodigieuse.

Pour opérer ce phénomène cabalistique, il se pourvoit de deux Chaudrons d'une énorme grandeur, l'un destiné à faire de l'or, et l'autre à la dissolution des pierres précieuses. Il les remplit l'un et l'autre d'une liqueur, dont la nature et la préparation, sont un mystère pour tout autre, que pour lui. Ces deux chaudrons sont l'un et l'autre mis sur un feu, qui ne

doit point d'éteindre, et dont la garde est confiée en conséquence au maître d'hôtel de *Semblin*, aussi bête que son maître et qui est choisi en cette occasion pour jouer le rôle d'une vestale auprès du Feu sacré.

Les autres personnages les plus marquants sont Me. *Semblin*, Coquette outrée, haïssant son mari, le trompant, le plus qu'elle peut, à la dérobee, avec un jeune homme, nommé *Kwarkoff*, dont elle est amoureuse folle ; mais comme ses menées galantes sont connues de *Kalifalkgerston*, elle l'oblige au secret, en abandonnant la direction entière de la maison à cet Escroc, qui s'y ancre puissamment, au point d'y faire la pluie et le beau temps.

Un français, nommé *Roti*, nom qui sent furieusement la broche, est Gouverneur du fils de la maison.

Mde *Grisbougé*, femme intrigante au possible, d'intelligence avec *Kalifalkgerston*, favorite de M. *Semblin*, confidente des amours de sa fille Sophie, marchande de modes, revendeuse à la toilette, (et pour brocher sur le tout), amoureuse d'un jeune homme, nommé *Dodin*, qui , de son côté, est amoureux lui-même de Sophie.

Ce jeune homme, qui veut s'introduire dans la maison de *Semblin*, ouvre la scène avec une soubrette, qui lui veut du bien. Le dialogue est ferré, rapide, plein d'agrément et d'intérêt. Cette soubrette, qui n'est brin sotté, peint, sous les couleurs les plus vives et les plus piquantes, la ridicule Passion de la maîtresse, et la duperie, plus ridicule encore, de son maître, qui , dit-elle, n'a pour amis, que des « Etres ténébreux, qui viennent le voir dans le plus grand *Incognito*. Tout ce qui sort de la bouche de ces Messieurs « porte les livrées du secret et du mystère. Nous autres gens du commun, nous n'y entendons rien, et nous serions tentés de croire qu'ils radotent, s'il était possible à des seigneurs de radoter. »

Kalifalkgerston, interrompt ce dialogue ; il entre d'un air distrait, préoccupé, paraissant absorbé dans de profondes méditations, affectant de ne voir personne, faisant des révérences, gesticulant, changeant de mine à chaque instant, tantôt gai, et quelquefois plongé dans des extases ravissantes, à peu près comme s'il était en conversation avec des Sylphes, ou quelque'autres puissances intermédiaires et invisibles. *Dodin* seul témoin de ces extravagantes singeries, ajoute encore au ridicule de l'action par quelques à parte, très courts, très à propos, comiquement énergiques, et capables de faire éclater de rire l'être le plus sérieux. Enfin le fourbe, feignant de sortir d'une profonde rêverie, s'adresse à *Dodin*, à qui il apprend son nom, en affectant un langage plein de ces mysticités ténébreuses, dont les charlatans savent s'envelopper avec tant d'avantage, pour eux, et d'étonnement pour les imbéciles. Comme *Dodin* est émerveillé en apparence de ces dehors imposants et emphatiques, et encore plus de la longueur du nom de *Kalifalkgerston*, qu'il couche, de tout son long, sur ses tablettes, ce

fripon lui répond, qu'il sera bien plus étonné, quand il saura qu'il en a diminué une bonne partie, en faveur de ceux dont la faible mémoire n'aurait jamais pu retenir un mot d'une longueur si prodigieuse. *Dodin* fait habilement semblant de donner tête baissée dans le panneau, le laisse s'enterre de plus en plus, pour l'amener plus sûrement à son but, qui est de s'introduire, par son moyen, dans la maison de *Semblin*, dont il a couché en joue la fille, qui a de la beauté, de la jeunesse, et ce qui vaut quelquefois mieux que tout cela, des richesses. Le fourbe, moyennant une bague, qu'il espère de *Dodin*, lui promet de lui faire obtenir l'objet de sa passion.

La troisième scène met dans tout son jour le charlatanisme de *Kalifalkgerston* et sa duplicité, à laquelle la simplicité de *Semblin* fait un merveilleux contraste : le premier persuade au second qu'il sort d'un entretien secret, qu'il a eu avec Alexandre le Grand, son ancien ami, et avec lequel il a eu l'honneur de se saouler souvent ; comme *Semblin* lui demande avec une espèce de surprise, quel est son âge ? Mon âge, lui dit ce Roué, sous Alexandre, était, au temps présent, ce que trois sont à quatre. L'imbécile *Semblin*, admire d'autant plus la haute sagesse de cette réponse, qu'il n'y comprend rien. *Kalifalkgerston*, ajoute qu'Alexandre était venu le prier de la part d'*Olimpie*, sa nourrice, de vouloir bien lui recommander un de ses parents, qu'il lui présente en la personne de *Dodin*. *Semblin* ravi, lui demande le nom du protégé de la nourrice du Roy de Macédoine, et comme le fourbe l'ignore lui même, il tourne la tête sans faire semblant de rien, vers *Dodin*, pour le lui demander. Le jeune homme le lui dit à voix basse, et de manière, que le pauvre *Semblin*, ne sachant d'où peut partir un son, qui ne lui paraît pas naturel, croit avoir véritablement entendu la voix d'un esprit. *Kalifalkgerston*, qui n'est pas homme à laisser échapper une occasion aussi favorable à ses desseins, prend lestement la balle au bond, et dit froidement à sa dupe, qu'Alexandre, ayant oublié de lui apprendre le nom du jeune homme, lui détache exprès Parménion, pour le lui recommander, de sa part ; en conséquence d'une recommandation si puissante, *Dodin* est accueilli très favorablement dans une Maison qui renferme tout ce qui lui est cher. Mr *Roti*, Outchitel français, connaît à fond toutes les fourberies de *Kalifalkgerston* ; mais comme c'est un de ces hommes, propres à souffler également le froid et le chaud, et qu'il connaît d'ailleurs tout l'empire, dont il jouit sur l'esprit de *Semblin*, il fait adroitement sa cour au charlatan, en paraissant extasié de tout ce qu'il vient de voir et d'étendre. Après quelques incidents, tous plus comiques les uns que les autres, très rapidement narrés et dialogués d'une manière à exciter le plus vif intérêt, le fripon reçoit de *Dodin*, la bague promise, lui promettant, de son côté, de s'employer vivement pour lui faire obtenir la main de Sophie.

Le second Acte commence par représenter Mde *Semblin*, en défaillance, étendue sur un fauteuil. Mde *Gribouge*, lui tenant un flacon sous le nez et la soubrette, lui présentant un verre d'eau. Le médecin, à droite, lui tâte le pouls, le chirurgien est à gauche. *Kwarkoff*, son amant, est auprès d'elle. La faculté y est dépeinte avec le pinceau de Molière. Arrive le mari, et puis *Kalifalkgerston*, qui, par le moyen de la *Gribouge*, devine aisément que la cause de l'évanouissement de Mde *Semblin*, n'était que la suite d'un petite bouderie avec son amant. *Kalifalkgerston* tire une petite baguette, fait quelques lignes mystérieux autour de la malade, et ordonne à son amant et à *Dodin* de la prendre sous les bras, et de la faire promener. Il trouve moyen de réconcilier les amants, et par conséquent de guérir entièrement la malade : le Mari, voyant opérer de si grands miracles, en est hors de lui même ; *Kwarkoff*, qui connaît mieux que personne la cause d'une guérison, dont il a lui-même la recette à sa disposition, a l'imprudence de proférer quelques paroles, qui mettent en doute son art. Le fourbe le menace de découvrir son intrigue amoureuse, et le force, par ce moyen, à admirer ses opérations magiques, et à persuader à son amante d'accueillir gracieusement le jeune *Dodin*.

Tout ce second acte est plein de finesse, l'action partout est soutenue, partout intéressante, bien conduite ; l'intrigue, parfaitement bien ménagée ; en un mot, tout y est dirigé par une main, qui, maîtresse, de sa matière, y a répandu, avec beaucoup d'intelligence, ces traits brillants, qui caractérisent le vrai talent dramatique.

Le troisième acte n'est pas inférieur au second. Le sel y est versé à pleines mains, et le ridicule n'y est pas épargné, quand il le faut, pour nuancer plus fortement certains tableaux, comme, par exemple, quand *Kalifalkgerston* dit, entr'autres sottises ampoulées, que l'Époux de Sophie doit être composé des sept couleurs primitives. Personne ne le comprend. Mr Roti veut expliquer la chose par l'Arc en ciel, qui a sept couleurs. La soubrette dit à Sophie : quel bonheur ! Vous aurez un époux bigarré. Cependant Roti ne peut concevoir la choses, encore moins comment un homme peut être transparent, comme un arc-en-ciel. Quoi ! dit *Kalifalkgerston*, Est ce que le diaphane n'entre point dans l'Education que vous donnez au fils de Monsieur ? *Semblin* en est frappé. *Kalifalkgerston* reprend : Et vous ne préparez point votre fils à être transparent ? Non, Monsieur, jusqu'à présent, reprend-il bonnement. Ces discours sont interrompus par l'Arrivée du maître d'hôtel, qui, désolé, et pleurant comme un veau, vient d'annoncer très comiquement le plus grand des malheurs ; c'est que le grand chaudron s'est brisé. *Semblin* en est consterné. *Kalifalkgerston* le console, en disant ; il n'y a que l'or de perdu : les diamants vous restent. Ils sortent tous les deux, suivis du maître d'hôtel, pour déplorer leur malheur, et prendre des précautions pour conserver au moins ce qui leur reste. Ces intermèdes sont terminés par le retour du maître d'hôtel, qui est envoyé de

la part de *Semblin* à sa femme, pour lui demander son collier de brillants, que le fourbe lui veut encore escroquer, en lui persuadant de le mettre dans le Chaudron, pour accélérer l'Effet du *grand oeuvre*.

Le quatrième acte commence par une scène entre *Semblin* et *Kalifalkgerston*, qui, par son amphigouri mystique, porte le dernier coup à l'esprit, déjà trop offusqué du bon homme. Le maître d'hôtel apporte le collier. *Semblin* montre une grande répugnance à mettre ce reste de sa fortune dans les mains de *Kalifalkgerston* : cependant le maître d'hôtel vient d'annoncer que l'autre chaudron commence à raisonner. *Kalifalkgerston* assure que tout va périr, s'il ne fait jeter, à la minute même, dans ce chaudron, quelques diamants. *Semblin* lui donne enfin le collier et le fourbe décampe avec. *Dodin* veut ouvrir les yeux de *Semblin* sur toutes les supercheries de *Kalifalkgerston* : mais *Semblin* est trop occupé pour l'écouter. Le maître d'hôtel retourne enfin annoncer que tout est perdu, que le second chaudron a eu le sort du premier. Après quoi il fait une petite description de cette aventure funeste. *Semblin* envoie chercher *Kalifalkgerston*, et se console de ce malheur, dans l'idée qu'au moins le collier lui reste : mais *Dodin* tâche de le désabuser, en jetant des doutes sur la conduite de *Kalifalkgerston*. *Semblin* n'est pas tout à fait désabusé ; mais il ne laisse pas d'entrevoir que *Kalifalkgerston* pourrait très bien être un fripon, qui l'aura pris pour dupe, sans qu'il y eût rien, dans tout cela, qui fût dans l'ordre des choses possibles. Plein de cette idée inquiétante, lui et *Dodin* sortent, et vont à la poursuite du fuyard.

Au cinquième et dernier acte, le caractère de *Kalifalkgerston* est mis dans tout son jour. Le masque tombe, l'homme à miracle disparaît : le fripon reste. La soubrette raconte à sa maîtresse et à son amant, que le grand et pompeux parleur, qui connaît ce que personne ne sait, et ne peut concevoir, et dont le nom est si difficile et si long à prononcer, vient de s'éclipser, emportant avec lui plusieurs riches bijoux. Arrive *Semblin* lui-même, le Repentir, la honte sur le front, la rage dans le cœur. La douleur lui ferme la bouche. Il avoue que *Kalifalkgerston* lui a volé le collier, sa dernière ressource. A peine peut-il proférer quelques mots pour répondre à sa femme ; mais le peu de paroles entrecoupées, qu'il profère, peignent bien la furieuse situation de son âme agitée. Sur ces entrefaites, arrive le jeune *Dodin*, qui, le collier à la main, fait renaître la joie dans cette famille désespérée. Il rapporte rapidement, et avec une modestie, tout à fait intéressante, comment il a attrapé *Kalifalkgerston*, fuyant avec la Grisbouge ; comment le fourbe se trouve, à l'heure qu'il est, entre les mains de la police, qui a judicieusement commencé par s'emparer de tous les effets précieux, dont les ruses les plus collusoires l'avaient mis en possession, au préjudice de tous les sots, devenus ses dupes. Tout cela est terminé par l'agréable nouvelle que les 4000. ducats, quoi qu'entre les mains de

la police, pour qui tout est ordinairement de bonne prise, vont lui être incessamment restitués. Le récit rapide, plein de chaleur et de vie, l'impatience de *Semblin*, qui interrompt *Dodin* à chaque instant, ajoute à la grande vivacité de l'action ; et quoique le Fourbe ne paraisse plus au dernier acte, il y agit très fortement, étant le seul ressort du trouble et de la confusion qui régnaient dans tous les esprits, avant l'arrivée de *Dodin* et de la joie universelle, que le retour de ce jeune homme, répand dans le sein de cette famille éplorée ; il en est généralement reconnu pour le Bienfaiteur : à ce titre, il entre en possession de l'objet de toute sa tendresse, et la pièce finit par le mariage des deux amants, dénouement ordinaire de presque toutes les comédies.

Nous finirons cet article, en disant que cette comédie a reçu les plus grands applaudissements : elle les méritait à juste titre. Le public enchanté aurait néanmoins désiré qu'elle eût duré un peu plus longtemps. Ce n'est qu'à regret qu'il la voit finir. Combien peu d'auteurs dramatiques se sont attirés un pareil reproche, de la part des spectateurs ; il fait le plus bel éloge de la pièce, bien différente, comme on voit, de ce grand nombre de comédies oubliées, dont on a dit que ce qu'elles avaient de meilleur : c'était de finir.

(Par un membre anonyme de la société littéraire)

France, PARIS, Opéra : Pizarre, ou la conquête du nouveau Monde, tragédie lyrique en 5 actes, Paroles de M.*, Musique de M. Candeille.**

Cette pièce, qui n'est pas, à beaucoup près, sans mérite, et qui a eu du succès, exige une petite analyse, qui la fasse connaître au lecteur.

Alzire, fille d'Ataliba, Empereur du Mexique, promise à Zamor, doit lui être unie, le jour même, dans le temple du Soleil, où elle se rend, avant le lever de cet astre, effrayée par un songe, où elle a cru voir son amant, percé d'un coup mortel. Ataliba y vient lui-même bientôt après, suivi de Zamor et de toute sa cour, célébrer ce mariage, qui n'est pas plutôt conclu, qu'un péruvien vient annoncer que la Mer paraît au loin couverte d'objets, jusqu'alors inconnus ; qu'un bruit, semblable à celui du Tonnerre, a fait mugir les ondes, et trembler la terre. Dans l'instant même, on entend plusieurs coups de canon. Zamor quitte Alzire alarmée, rassure les péruviens épouvantés, et va combattre les espagnols, qui viennent de débarquer au nouveau monde.

Le 2^{ème} acte s'ouvre par un sanglant combat entre les péruviens et les espagnols, qui en remportent tout l'honneur. Maîtres du champ de bataille, les espagnols renversent l'autel du temple du soleil. Pizarre arrive, fait sonner la retraite, et apprend à Alonzo, son confident, que, pendant le combat, ses yeux ont aperçu une beauté céleste, nommée Alzire, qu'il n'a pu

défendre son cœur devant tant d'appâts, qu'il en est épris, qu'il ne peut plus vivre sans elle ; il le charge de la chercher et de lui dire, de sa part, qu'elle verra moins, dans sa personne, un conquérant terrible, qu'un amant soumis, et prêt à porter ses chaînes ; il ajoute tout ce que peut dire l'amant le plus passionné.

Au 3^e acte, Pizarre offre à Ataliba de lui rendre sa couronne, s'il veut lui accorder Alzine. Ce prince ordonne à sa fille de faire un choix entre Pizarre et Zamor. Ce dernier, qu'on amène parmi les prisonniers, ose disputer son amante au fier castillan, qui ordonne sons supplice : on l'entraîne ; Alzire demande sa grâce ; Pizarre n'y met d'autre prix, que celui de sa main.

Le 4^e se passe en divers préparatifs.

Le 5^e commence par un monologue, dans lequel Pizarre rougit de sa faiblesse, et paraît déterminé à renoncer à Alzire, quand Ataliba et Zamor, suivi des Péruviens, forcent le palais, et veulent massacrer Pizarre. Alzire, qui peut être, rendait justice, dans le fond de son cœur, aux grandes qualités de l'espagnol, se précipite, suivie des vierges, consacrées au culte du soleil, au milieu des combattants ; elle arrache l'épée des mains de Zamor, et veut s'en percer. Pizarre alors, vaincu par tant d'amour, triomphe de celui qu'il a conçu pour cette princesse, et la cède généreusement à Zamor ; il met par là le comble à la joie des spectateurs, et l'Opéra finit par une fête générale.

Le spectacle de la conquête du Pérou est brillant. Cette tragédie, écrite et coupée convenablement pour le genre lyrique, ne manque pas non plus d'intérêt, et le précis historique que l'auteur a mis à la tête, contribuera encore à y en faire trouver.

L'auteur anonyme semble s'être donnée le mot avec M. Marmontel, pour rendre grande, intéressantes, et même vertueuses, les actions de Pizarre, grand homme de guerre, à la vérité, mais qui, à lui rendre justice, ne valait guère mieux, que cette troupe de scélérats et de bourreaux, qui, sous le nom de conquérants, vinrent inonder le nouveau Monde, du sang de plusieurs millions d'Américains, au rapport de Las Cazas : quelques traits de cette tragédie, confrontés avec quelques uns de l'histoire des Incas, semblent s'être donnés un *Rendez-vous*, pour diminuer, à nos yeux, l'horreur des atrocités espagnoles ; et ce n'est pas mal adroit : il fallait bien consoler un peu l'humanité, accoutumée depuis longtemps à ne trouver des vertus, que dans les *Opéra*, et dans les *Romans*.

Poésies diverses sur toutes sortes de sujets : Aux amateurs de la scène russe (par le même)

Le dieu de l'harmonie est de tous les Pays ;
On sait qu'il se nomma Sophocle dans Athènes ;
Il parut sous les noms de Voltaire à Paris,
et de Soumarokoff du Pôle au Boristhènes.

Épître dédicatoire du traducteur à l'auteur de la comédie de l'homme fasciné.

Souffrez que, timide, incertain,
Je vous présente cet ouvrage ;
C'est à vous que j'en dois l'hommage ;
Car c'est vous rendre votre bien.
Mais pourrez-vous le reconnaître ?
Ah ! votre traducteur banal
N'ose l'espérer, car peut-être
La copie a fait disparaître
Les beautés de l'original.
De mes moyens l'insuffisance
M'inspire de la méfiance
Contre ces efforts imprudents,
Mais mon respect pour vos talents
Est un titre à votre indulgence,
Si je n'ai pu justifier
La témérité d'entreprendre,
Si je n'ai pas bien su vous rendre,
Je sais bien vous apprécier.

III.26. Российский Феатр (1786-1792)

Или полное собрание всех российских феатральных сочинений.

Часть 1, Предувеломление.

Любителям словесных наук известно, что у всех как древних так и новейших времен просвещенных народов Феатральныя творения уважаемы, сохраняются в вечныя времена издаваемыми в свете полными оных собраниями. – Россия хотя и

преимущественно может хвалиться обширностью и богатством своего слова, которое особливо в преславный век Великия ЕКАТЕРИНЫ отличнейшими умопроизведениями достигло до вышней степени совершенства, и что между Российскими Февральными сочинениями находятся такие, кои острою мыслей, приятностию и важностию слога, замысловатыми шутками, а наипаче насеянным в оных нравоучением способствуя к искоренению предразсуждений и пороков, служат ясным доказательством, что и отечество наше изобилует таковыми полезными сочинениями; но как оныя выходя в свете из разных типографий и продаваясь в розницу, неизбежно подвергаются не токмо утрате, но с течением времени и самому забвению, умалчивая уже о том, что за неудобностию для желающих иметь оныя у себя все вкуле собранными, остаются многия из них совсем неизвестными: то Ея Сиятельство Княгиня Екатерина Дашкова, яко Императорской Российской Академии Председатель, усердствуя о славе отечества своего относительно к распространению пользы Российскаго слова, препоручила издать собрание всех Российских трагедий, комедий, драмм и опер, сколько их собрать возможно будет, надеясь несомненно, что оное послужит как к вяншему прославлению наших сочинителей, так и вообще к удовольствию публики. – И по сему издается теперь первая часть Российскаго феатра; а за сею и последующия части по порядку непрерывно одна за другою издаваться будут.

III.27. Новые ежемесячные сочинения (1786-1796)

Часть 3, месяц сентябрь 1786 года: Послание к майору С.М.Л.Б.Е, которого свойства описаны в былях и небылицах

О Самолюбие! Майор весьма прелестной,
Красавицам, творцам и людям всем известной,
Великих шалостей, великих дел вина,
Котораго мечта во всех путях одна,
Которой смертных род ко славе поощряет,
Прославит одного, сто в глупых претворяет.
Ты шпоры своя колючей остротой
К писанию стихов дух возбуждаешь мой;
Но может быть, увы! за все мое стремлень
Я буду помещен в комическо явление,

Блестящей кистию искуснейшим пером,
Я буду возглашен на вечность всю глупцом,
И даже что мои несчастные потомки,
Отцовской шалостью во свете будут громки,
Театр о вечный ад! о тартар шалунов!
Вместилище ума забавных острых слов.
Как сердце вновь растет на казнь у Прометея,
Иль камень, что во век покою не имея
На верх катит горы несчастный Иксион.
Веселой Талии глупцам таков есть трон,
Коль драма хороша, творец век будет славен,
А подлинник его во веке смешон, забавен.
Кто на театр попал, не сойдет век с него.
Депро всю жизнь казал Котина своего,
Однако [не живой] Мольерова картина,
Европе всей раз пять, он кажет в год Котина.
И нехотя об нем я вспомнил и вчера.
Соделать Талия смешным весьма скоро,
Чудихины у нас Радотовы смешныя
И Митрофанушки и Чванкины пустыя
Не могут умереть со именем творцов,
На память приведут и имена глупцов.
Вот чудеса Маиор какая в свете [строшь]!
Пожалуй мне скажи тогда себя спокоишь;
Но только ли твоих известных в мире бед,
Что глупым рифтмачам смеяться целый свет!
Когда по фрунту ты сказати перестанешь?
Или ты, государь, во веки не увянешь?
Дотоле будешь жить, доколе смертных род,
Ты зделал, что он стал Нарцис близ чистых вод.
Пусть стихотворческой народ высокопарной,
Твой данник искони под сенью лучезарной,
Тобою поощрен на верх летит горы
И долу зришь оттоль планеты и миры;

Быв на земли себя во вечности мечтает
И лавры не спросясь ни с кем себе сплетает;
Но изойда весь свет и всех сочти людей,
Найдешь, что шпорой все поколоты твоей.
Но штабской милости все тешутся [гремуткой];
Друг другу через то все зделались игрушкой.
Ты силу ощутя моих упрек укор,
Предвижу, что в ответ мне возразишь Маиор:
Что естлиб не были тобою поощренны,
То не были дела велики сотворенны,
И ежели бы ты по фрунту не скакал,
То всякий бы из нас в сем мире ел и спал;
Что ты один пленя умы людские славой
Последней мудраго и страстью и забавой
И жала острием влечешь людей к трудам;
Что шпоры штабския безмерно нужны нам
Во громких подвигах, в трудах неизреченных,
Чтоб были мы, Маиор, без шпор твоих безценных!
Ни мало не вхожу я в спор о том с тобой.
Когда ты нас колоть постановлен судьбой,
Покорствую о штаб! высокоблагородный!
Но часто подвиг твой живет весьма бесплодный;
Иль острья твоего тебе никак не жаль,
Что без разьору ты им колешь всяку шаль?
Иль дела без того тебе на свете мало?

III.28. Драматической словарь (1787)

или показания по алфавиту всех Российских театральныя сочинения и переводов, с означением имен известных сочинителей, переводчиков и слагателей музыки, которыя когда были представлены на театрах, и где, и в которое время напечатаны.

В пользу любящих театральныя представления.

Собранной в Москве в типографии А.А 1787 года.

Предуведомление.

Известно всему просвещенному свету, сколько полезны и притом забави театральныя сочинения, не только идущия к благонравному воспитанию детей; да и человеку совершеннаго возраста приятныя нравоучения без отягощения памяти в свободное время приносят с пользою удовольствие и приятную забаву; а паче младенцам при воспитании вкореняют в них благонравие, показывая им в лицах тяжесть пороков, искушения в слабостях, или пристрастия легковерия, наглость, подозрительную застенчивость, непослушание и многие другие человеческие недостатки.

Сие есть зеркало, в которое каждой сам себя ясно видеть может. Ктоб мог подумавши удостовериться, чтоб он не был в каком нибудь лице представлен на театре когда ни есть. Ясно увидишь свое образование, свой недостаток, как на пример скупого в чрезмерности, расточителя без поправления, жестокаго до ужаса, лицемера, ревниваго; недоверчивость до безумия, робкаго в наглости, прихотинка до расслабления, влюбленнаго до дурачества и протчие пороки, не столь уважаемые, навсегда представляются на театрах для нравоучения и поправки нашей.

Благородное Россииское дворянство, вошедшее во вкусь благонравым воспитанием, пользуясь просвещением нынешнаго времени, Премудрой Обладательницы нашей, к добру на разум законов всех ведущей, приохотившись к наукам, ищущее полезнаго с приятным, находят свою забаву вместо отдохновения в чтении книг, музыке, в зрении театра и в протчих безбуйственных удовольствиях.

Кто же позволил веселия прежних веков? Они дрались со зверьми, боролись сами между собою до убивства, почитая то геройством; кулачные бои бывали лучшим позорищем, важивали детей своих оным забавляться; и как ручаться, чтоб в ребячьем возрасте человек не приучил сердце свое к ожесточению; даже благородныя женщины в недавнем времени были зрительницами сих позорищей.

К счастью нашему время оное переменялось; просвещение торжествует, благонравие и нежность в обхождении; жестокость исчезает, забавы буйственныя оставлены везде, даже а отдаленных Россииских провинциях невежества не видно.

Каждой знает, что в десятилетнее время и меньше начальники управляющие отдаленными городами от столиц России, придумали с корпусом тамошняго дворянства заводить благородныя и полезныя забавы; везде слышим театры построенные и строящиеся, на которых заведены довольно изрядные актеры. Во многих благородные люди стараются к забаве своей и общей пользе писать и

переводить Драматическия сочинения; и приметно, что дети благородных людей и даже разночинцов, восхищаются более зрением театрального представления, нежели гонянием голубей, конскими рысканиями или травлею зайцов и входят в разсуждения о пьесах, чему я сам бывал в провинциях свидетель.

Будучи я в отдаленном от Москвы городе, гостил у ближняго моего родни, которой имеет большую семью и к счастью его умных и хороших детей, коим также старается дать доброе воспитание. Маленькия дети резвясь подле меня завсегда, чем изьявляли мне свое усердие и привязанность, разсуждая со мною, спрашивали меня очень часто, какия забавы в Петербурге и в Москве, часты ли театральныя представления, какия играют больше пьесы: но я не знавши всех наизусть удовлетворяль их любопытству наименованием только некоторых. Они будучи сим не довольны желали знать, кто которую сочинял, какия материя, чья музыка, когда представлена, удачно ли принята публикой; и говоря между прочим жаловались, для чего на Французском языке есть *Anecdote Drammatick*, а на Российском нет. Сие самое и подало мне мысль начать собирать Российския оригинальныя и переведенныя с разных языков Драматическия сочинения, и делать им короткое по алфавиту описание, что меня завело к труду, и я упреждая читателя прошу от его благосклонности не осуждать меня так как писателя, пикирующагося оным быть; потому что я писателем быть не умею; а работа моя идет для всех любопытных детей, желая, чтобы мой Драматической Словарь был для них памятником. Вот в чем состоит мое безкорыстное удовольствие, и я обещаю продолжать его, выпустя первой том начинаю собирать другой; и как есть ныне много трудящихся сочинять и переводить разныя пьесы, то в том я и не замешкаюсь: собрав же сей Словарь для читателя, не боялся я оной напечатать, почитая услугою публике и не робел осуждения, как например читал я в предисловии от переводчика вновь переведенной комедии, называемой Фигорова женидьба. Господин переводчик объясняется в своем предисловии, выводя, что перевод его после того, как был представлен на Московском публичном театре, многими был критикован, даже и оригинал; буттобы говорят, для чего продолжительна пьеса и много наглости в ролях. Я думаю, подозрение г. Переводчика есть напрасно. Не лъзя, чтоб публика ей была не довольна; всякой раз, как представляли, театр был наполнен, безпрестанно портер аплодировал; ктомууж господин Бомарше заслужил в целом просвещенном свете позвалу и имя писателя замысловатаго, остраго и важнаго. Какое сомнение! Нечего было останавливаться печатать. Много ревности г. Переводчика. Он пишет, что сам слышал притчину. От кого же? Мимоходящей ему сказывал, что дурно расположен

театр, и г. Переводчик его спрашивал, читал ли он комедию, видел ли с примечанием в представлении. Нет, знакомой г. Переводчика отвечал, а слышал, что разсуждал с ним на Тверской в трактире один Гвардии Офицер. Странное воображение! Какое подозрение! Вероятия много. Гвардии Офицер не имеют в Москве времени быть в вольных домах; здесь оное не в обычае; воспрещает им благовоспитание: напротив того имеют в городе много своей родни, знакомых и частыя публики; следовательно нескучно им и без трактиров, да притом и не когда. Чемуж верил г. Переводчик? Сходные бы была фантазия его знакомого пересказать, что слышал от какого ни есть старого приказа подъячего, то уже бы вздор был складнее.

Г. Сумароков, известной наш Российской писатель, ревновал только приказных людей, а не сомневался в благовоспитанных молодых дворянах; а паче в нынешнее время вкусы еще больше исправились; дети благородных людей разсуждать умеют. Я почитаю за пристойное припомнить, что воспитание много обязано покойному г. Сумарокову. Он много успел а разных своих сочинениях в разсуждении умягчения нравов, и вкус к театру конечно от его пера исправлен. До него представления почитали одними токмо театральными игрищами; а он показал нежность в трагедии, дал почувствовать посмеяние страстей в комедиях г. Молиера и протчих подражая оным. Басни его поставить можно нравоучительной азбукой, служащей для каждого. Паче всего заслуживает безсмертие омерзение к ябеде, чему конечно лиующийся склад стихов его притчина; не пощеголяет никто ныне, как прежде, десятилетней тяжбой, которую помощью стряпчаго, мог продолжать; а до его ополчения на подячих, ставили в старину дворяне честию, будучи добрые люди, что проворством поверенного тянет виноватое дело четверть века, хвалясь притом, что ему Секретари в судах знакомы. Невежество конечно оное было, чему бы остались некоторые следы, когда бы благополучное нашего времени правление не просветило дух в нас благородной и правдолюбивой. Вот истинное счастье нашего века, дети воспитываются с омерзением ябеды. Им твердят наставники: не делай другому того, чего себе не желаешь. Повинуйся [закомат] и не вымышляй противу их пустых оправданий. Буйныя забавы из обычая вышли, а когда досуг и не учится; веселись благопристойно, ездь в театр и танцуй в маскараде.

Ш.29. Друг Честных Людей, или Стародум⁴⁶ (1788)

Периодическое сочинение, посвященное истине

Письмо к Стародуму: С.-Петербург, января 1788.

Я должен признаться, что за успех комедии моей «Недоросль» одолжен я вашей особе. Из разговоров ваших с Правдиным, Милоном и Софьею составил я целые явления, кои публика и донныне с удовольствием слушает; но как болезнь моя не позволяет мне упражняться в роде сочинений, кои требуют такого непрерывного внимания и размышления, каковые потребны в театральных сочинениях; с другой же стороны, привычка упражняться в писании сделала сие упражнение для меня нуждою, то и решился я издавать периодическое творение, где разность материй не требует непрерывного внимания, а паче может служить мне забавою. Но чтоб быть мне вернее в успехе труда моего, я назвал его вашим именем и покорнейше вас прошу принять в нем искреннее участие, сообщая мне для помещения в сию книгу мысли ваши, кои своею важностию и нравоучением, без сомнения, российским читателям будут нравиться. Не страшусь я строгости цензуры, ибо вы, конечно, не напишете ничего такого, чего бы напечатать было невозможно. Век Екатерины Вторья ознаменован дарованием россиянам свободы мыслить и изъясняться. «Недоросль» мой, между прочим, служит тому доказательством, ибо назад тому лет за тридцать ваша собственная роль могла ли бы быть представлена и напечатана? Правда, что есть и ныне особы, стремящиеся угнетать дарования и препятствующие выходить всему тому, что невежество и порок их обличает, но таковое немощной злобы усилие, кроме смеха,

⁴⁶ Вот заглавие, под которым издаваться будет на сей 1788 год новое периодическое сочинение под надзираем сочинителя комедии «Недоросль». Напрасно было бы предварять публику, какого рода будет сие сочинение, ибо образ мыслей и объяснения Стародума довольно известны. Целый год состоять будет из двенадцати листов. Первые четыре получить будет можно в начале мая, вторые четыре в начале сентября, а последние четыре в начале будущего года.

Подписка на сие сочинение отворена у книгопродавца Клостермана на следующих кондициях:

Каждый экземпляр, то есть двенадцать листов, стоит будет один рубль пятьдесят копеек. Желающие подписаться благоволят внести сии деньги и взять билет, с которым в первых днях мая можно будет получить первые четыре листа и билет на достальные восемь листов, кои раздаваться будут в означенный срок непременно.

Сие сочинение хотя и готово, но прежде печатано не будет, как разве подпишутся на семьсот пятьдесят экземпляров до первого марта, после которого подписка продолжаться не будет. Но ежели до сего числа на помянутое количество экземпляров подписано не будет, то сие сочинение вовсе напечатано быть не может.

Переводы из сего периодического творения вовсе исключаются. Ни одно сочинение, где-нибудь напечатанное, в сей книге места иметь не может. Словом, все сочинения будут совсем новые, а разве знакомые потому, что некоторые из них в публике ходят рукописные.

Имена подписавшихся при начале книг напечатаны будут, и все старания приложатся, чтобы удовлетворить почтенную публику и со стороны типографской части.

ничего другого ныне произвести не может. Итак, я ласкаюсь, что вы, по ревности вашей к общему благу, не отречетесь вспомоществовать мне в моем предприятии сообщением мне всего того, что, как найдете вы, для честных людей, которых по справедливости назвали вы себя другом, может быть приятно и полезно. Моя же благодарность к вам равняться будет тому душевному почтению, с которым навсегда пребываю и проч.

Сочинитель «Недоросля».

Ответ Стародума : Москва, января 1788.

С удовольствием соглашаюсь я принять участие в вашем периодическом сочинении. Я буду вам сообщать мысли мои по мере, как они мне в голову приходить будут. Красноречия от меня не ожидайте, ибо вы сами знаете, что я не писатель, а буду говорить полезные истины для того только, что мы, богу благодарение, живем в том веке, в котором честный человек может мысль свою сказать безбоязненно. Я сам жил большею частию тогда, когда каждый, слушав двоих так беседующих, как я говорил с Правдиным, бежал прочь от них стремглав, трепеща, чтоб не сделали его свидетелем вольных рассуждений о дворе и о дурных вельможах; но чтоб мой сей разговор приведен был в театральное сочинение, о том и помышлять было невозможно, ибо погибель сочинителя была бы наградою за сочинение. Екатерина расторгла сии узы. Она, отверзая пути к просвещению, сняла с рук писателей оковы и позволила везде охотникам заводить вольные типографии, дабы умы имели повсюду способы выдавать в свет свои творения. Итак, российские писатели, какое обширное поле предстоит вашим дарованиям! Если какая рабская душа, обитающая в теле знатного вельможи, устремится на вас от страха, чтоб не терпеть унижения от ваших обличений, если какой-нибудь бессовестный лихоимец дерзнет, подкапываясь под законы, простирает хищную руку на грабеж отечества и своих сограждан, то перо ваше может смело обличать их пред троном, пред отечеством, пред светом. Я думаю, что таковая свобода писать, каковою пользуются ныне россияне, поставяет человека с дарованием, так сказать, стражем общего блага. В том государстве, где писатели наслаждаются дарованною нам свободою, имеют они долг возвысить громкий глас свой против злоупотреблений и предрассудков, вредящих отечеству, так что человек с дарованием может в своей комнате, с пером в руках, быть полезным советодателем государю, а иногда и спасителем сограждан своих и отечества. Дабы обещание мое о принятии участия в вашем сочинении было не на словах, а на деле, сообщаю вам теперь же

несколько полученных мною писем от знакомых вам особ и с моими ответами. Вы можете поместить их в вашу книгу, если рассудите за благо; а я навсегда пребываю и проч.

Стародум.

Письмо к Стародуму от сочинителя Недоросля : С.-Петербург. Февраля ... дня 1788 года.

Сообщенный мне вами в свое время разговор ваш с Софьею, из которого составил я второе явление четвертого действия «Недоросля», весьма сокращен г-ми актерами, дабы комедия не весьма была длинна, но как в том, что выпущено, много есть нравоучительного, которое достойно быть известно нашей просвещенной публике, то я, с позволения вашего, помещу весь ваш разговор в мое периодическое творение, поставя знак «» на всем том, что в комедии не напечатано и чего актеры не играют.

Я есмь и проч.

Сочинитель «Недоросля».

ДЕЙСТВИЕ ЧЕТВЕРТОЕ

ЯВЛЕНИЕ ВТОРОЕ

Стародум. А! ты уже здесь, друг мой сердечный!

Софья. Я вас дожидалась, дядюшка. Читала теперь книжку.

Стародум. Какую?

Софья. Французскую: Фенелона, о воспитании девиц.

Стародум. Фенелона, автора «Телемака»? Хорошо. Я не знаю твоей книжки, однако читай ее, читай. Кто написал «Телемака», тот пером своим нравов развращать не станет. Я боюсь для вас нынешних мудрецов. Мне случилось читать из них все то, что переведено по-русски. Они, правда, искореняют сильно предрассудки, да воротят с корня добродетель. Сядем.

(Оба сели.) Мое сердечное желание видеть тебя столько счастливою, сколько в свете быть возможно.

Софья. Ваши наставления, дядюшка, составят все мое благополучие. Дайте мне правила, которым я последовать должна. Руководствуйте сердцем моим; оно готово вам повиноваться.

Стародум. Мне приятно расположение души твоей. С радостью подам тебе мои советы. Слушай меня с таким вниманием, с какою искренностию я говорить буду. Поближе. (Софья подвигает стул свой.)

Софья. Дядюшка, всякое слово ваше врезано будет в сердце мое.

Стародум (с важным чистосердечием). Ты теперь в тех летах, в которых душа наслаждаться хочет всем бытием своим, разум хочет знать, а сердце чувствовать. Ты входишь теперь в свет, где всего чаще первая встреча бывает: умы развращенные в своих понятиях, сердца развращенные в своих чувствах. О мой друг! умеи различать, умеи остановиться с теми, которых дружба к тебе была бы надежною порукою за твой разум и сердце.

Софья. Все мое старание употреблю заслужить доброе мнение людей достойных. Да как мне избежать, чтоб те, которые увидят, как от них я удаляюсь, не стали на меня злоститься? Не можно ль, дядюшка, найти такое средство, чтоб мне никто на свете зла не пожелал?

Стародум. Дурное расположение людей, недостойных почтения, не должно быть огорчительно. Знаи, что зла никогда не желают тем, кого презирают, а обыкновенно желают зла тем, кто имеет право презирать. Люди не одному богатству, не одной знатности завидуют: и добродетель также своих завистников имеет.

«Софья. Возможно ль, дядюшка, чтоб были в свете такие жалкие люди, в которых дурное чувство родится точно оттого, что есть в других хорошее. Добродетельный человек сжалиться должен над такими несчастными.

Стародум. Они жалки, это правда; однако для этого добродетельный человек не перестает идти своей дорогой. Подумай ты сама, какое было бы несчастье, если б солнце перестало светить для того, чтоб слабых глаз не ослепить!

Софья. Да скажите ж мне, пожалуйста, виноваты ли они? Всякий ли человек может быть добродетелен?

Стародум. Поверь мне, всякий найдет в себе довольно сил, чтоб быть добродетельну. Надобно захотеть решительно, а там всего будет легче не делать того, за что б совесть угрызала.

Софья. Кто ж остережет человека, кто не допустит до того, за что после мучит его совесть?

Стародум. Кто остережет? Та же совесть. Ведай, что совесть всегда, как друг, остерегает прежде, нежели, как судья, наказывает.

Софья. Так поэтому надобно, чтоб всякий порочный человек был действительно презрения достоин, когда делает он дурно, зная, что делает. Надобно, чтоб душа его была очень низка, когда она не выше дурного дела.

Стародум. И надобно, чтоб разум его был не прямой разум, когда он полагает свое счастье не в том, в чем надобно».

Софья. Мне казалось, дядюшка, что люди согласились, в чем полагать свое счастье. Знатность, богатство...

Стародум. Так, и я согласен назвать счастливым знатного и богатого. Да сперва согласимся, кто знатен и кто богат. У меня мои расчеты. Степени знатности рассчитываю я по числу дел, которые большой господин сделал для отечества, а не по числу дел, которые нахватал на себя из высокомерия; не по числу людей, которые шатаются в его передней, а по числу людей, довольных его поведением и делами. Мой знатный человек, конечно, счастлив; богач мой тоже. По моему расчету, не тот богат, который отсчитывает деньги, чтоб прятать их в сундук, а тот, который отсчитывает у себя лишнее, чтоб помочь тому, у кого нет нужного.

Софья. Как это справедливо! Как наружность нас ослепляет! Мне самой случалось видеть множество раз, как завидуют тому, кто у двора ищет и значит...

Стародум. А того не знают, что у двора всякая тварь что-нибудь да значит и чего-нибудь да ищет; того не знают, что у двора все придворные и у всех придворные. Нет, тут завидовать нечему: без знатных дел знатное состояние ничто.

Софья. Конечно, дядюшка. И такой знатный никого счастливым не делает, кроме себя одного.

Стародум. Как! А разве тот счастлив, кто счастлив один? Знай, что как бы он знатен ни был, душа его прямого удовольствия не вкушает. Вообрази себе человека, который бы всю свою знатность устремил на то только, чтоб ему одному было хорошо, который бы и достиг уже до того, чтоб самому ему ничего желать не оставалось; ведь тогда вся душа его занялась бы одним чувством, одной боязнию: рано или поздно сверзиться. Скажи ж, мой друг, счастлив ли тот, кому нечего желать, а есть чего бояться?

Софья. Вижу, какая разница казаться счастливым и быть действительно. Да, мне это непонятно, дядюшка, как можно человеку все помнить одного себя. Неужели не рассуждают, чем один обязан другому? Где ж ум, которым так величаются?»

(Далее продолжается явление так, как оно напечатано.)

III.30. Утренние часы (1788-1789)

Неделя 1ая апреля 20 дня 1788 года

Почти не можно сомневаться, что бы и самое издание Утренних часов не подвержено было таковой же критике, какую испытало выданное об оном объявление ; ибо свойственно каждому взвешивать на свои весы выякую новизну ему попадающуюся и ценить оную по мере тяжести собственных гирей. (...)

Дайте докончить судариныя : тут будут известия о новоизобретенных уборах, о французских модных галантереях, о Англинских материях, о Ост-Индийских кисеях – Как это полезно! Вскричала Госпожа Рядихина; пожалуй Господин Суетон подай мне это объявление; я теперь же пошлю подписаться – и я – и я, повторяли Госпожи Перелюбова и Вестовшикова.

Неделя 2 апреля 27 дня 1788 года : "Письмо от Госпожи С..."

Милостивый Государь мой! ?

В истечений Феврали месяца сего года, получила я в деревню от слуги моего оставленнаго бродить, или лучше сказать, таскаться по делам письмо, к коему приложено объявление с обещанием издавать Еженедельные листы под названием: Утренние часы. Я признаюсь, что великая охотница читать книги, особливо в деревне, где делать нам нечего; а к тому ж мы лишены удовольствия, чтоб иметь частые выезды на маскарады, театры и тому подобное, и потому всегда стараюсь в подписке на издаваемыя книги быть припечатана первая, хотя при всем моем старании не имела еще такого счастья : а все меня помещают в середине; но до того дела нет, лишь бы соблюдена была от Издателя справедливость.

Часть 3. Неделя XXXII ноября 23 дня 1788 : "Забавный путешественник". Путешествие пятое, *О публичных собраниях*

Ежели бы водить моего сиамца по всем местам, то на сие требовалось бы очень много времени; и так я хочу его от сего безпокойства избавить, а чтоб показать ему все различныя свойства здешних жителей, то довольно для него будет, привести его в некоторыя публичная собрания, где можно увидеть почти весь город.

В сих собраниях иные ходят, а иные сидят. Там все женщины без умолку говорят, и ни одна другой не слушает. Оне разговаривают о безделках, обо всем пересуждают, и в таковых различных разговорах почти всегда заключается, или

злая клевета, или гнусное ласкательство. Там все обходятся очень вольно и судят без всякого снисхожденья о делах ближняго. (...)

Часть 3. Неделя XXXIX января 11 дня 1789 : "Забавный путешественник". Путешествие шестое, Публика

Публика подобна Самовластной Особе, от которой зависят все трудящиеся для славы, и для прибутку. И те низкия души, кои не стараются приобрести ея одобрение, по крайней мере стараются ея ненависти и презрения.

Право, которое она имеет о всем судить, произвело много добродетелей и истребило много злодеяний.

Ежели бы не страшилися ея суждения, то и самый мужественнейший Герой, не был бы Героем; а был бы только простым воином ; добродетельные не старались бы привести у всех себя в любовь своими добрыми делами; а злодеи были для всех страшными.

Увещания родителей, покорность детей, любовь мужей, и добродетель жен: все сие было бы очень безсильно, ежели бы всякой не помышлял: *что скажет обо мне публика?* А сии мысли удерживают каждого при своей должности.

Все люди вообще сохраняют уважение к Публике. Честолюбивые стараются приобрести ея благосклонность; честные люди ея похвалу ; щеголихи хотят привлекать на себя ея взоры ; постоянныя женщины желают быть от нея почитаемы ; Вельможи ищут ея дружества ; а небольшие частные люди желают ея денег. Словом, все желают ея одобрения, следуя своим склонностям, видам и намерениям.

Публика имеет справедливый, основательный, и проницательный разум ; но как она составлена из людей, то суждение ея часто подвержено бывает человеческим слабостям, хотя впрочем всем известно, что она есть такое Судилище, которое не может быть предубеждено ни чьими прозьбами, и никаким прибутком.

Она иногда вдается в обман, подобно простому гражданину, а иногда обманывает нас сама, посредством той власти, которую над нами с давних веков имеет.

Частный человек может по всю жизнь свою до самой смерти быть ею обманутым. Поелику Публика никогда не умирает, то в продолжении своем непременно выходит она из своего заблуждения ; но по несчастию она делает сие иногда несколько уже поздно. Ежели бы мы могли жить два, или три века с рядом, то каждый, наконец, мог бы достигнуть до совершеннаго наслаждения своею славою, им заслуженною.

Однакож сие также не очень надежно ; ибо Публика очень своенравна. Она не столь охотно отдает справедливость живым, как умершим, и часто превозносит похвалами умерших единственно для того, чтоб тем унижить живых.

Публика подобна истинному Нелюдиму, который не умеет ни кому льстить, и не желает, чтоб ему льстили. Она бросается опретью в публичные собрания, где говорят ей самую истинну ; и каждый из частных людей, составляющих целое тело Публики, любит лучше быть подвержен насмешкам, нежели лишиться удовольствия видеть, как над другими насмеваются.

Публика есть строжайший и тончайший всех вещей ценитель ; однакож часто случается, что какая нибудь ни к чему годная песенка, или ругательные стишки забавляют ее целый год.

Она постоянна и непостоянна. Можно справедливо сказать, что с начала почти всех веков Публика никогда не переменалась в своих свойствах, преимуществе, и власти ; в том-то состоит ея постоянство. Но как она превеликая охотница к новостям, и почти по вся дни переменяет свои поступки, речи, и моды, то по сему ничего нет ея непостояннее.

Она имеет вид столь важный и почтенный, что возбуждает страх в говорящих с нею ; а иногда бывает столь ветрена и шутлива, что один головной убор, надетой на бекрень, приводит ея в превеликой смех.

Публика получает услугу и от самых великих Вельмож, коих честь и слава зависят непосредственно от оной : вот сколь она велика! Но в тоже время она сама во всем зависит от тех, которые ей служат ; вот сколь она мала!

Публика всегда бывает в совершенном возрасте, по ея основательному о всем разсуждению; но иногда бывает она подобна младенцу, который за самую бездельную игрушкою гоняется, как бешеной ; а иногда подобна старику, который за все ворчит, на всех ропщет, сам не знает чего хочет, и котораго очень трудно успокоить.

Никогда не можно бы было окончить, ежели бы захотеть выискывать все противоположности в Публике ; ибо она заключает в себе все добродетели и все пороки ; всю силу и всю слабость человеческую. Каким наслаждается блаженством сия почтенная Публика! Государи созидают для нее великолепнейшия здания и оставляют ей прекраснейшия памятники, дабы она об них всегда помнила. Все Деяписатели трудятся в описании ея деятей. Для нее удобряют землю, сеют и собирают плоды. Для доставления ей спокойствия углубляются в науки и стараются усовершенствовать Художества. Сколько честных людей сокращают дни свои, единственно для

доставления ей хороших примеров и полезнейших наставлений! Сколько Стихотворец и Музыкантов повреждают свой мозг для ее утешения! Одним словом : для ее пользы посвящаются и жизнь и имущество каждого частного человека. Вот в чем состоит совершенное ее блаженство. Но может быть какой нибудь насмешник скажет, что Публика не может быть блаженна, когда наполняются ядом все ее утехи, и когда все ее любимцы ей неверны.

И так начнем важнейшим образом разсматривать истинное величество Публики. Не от нея ли исходит все, что ни есть важнейшаго в свете; то есть : Правители управляющие обширнейшими Государствами ; Министры, пекущиеся о благосостоянии оных, Воины их защищающие, и Герои их приобретающие.

Но когда сии Министры, сии Судьи, сии Воины, и сии Герои, будучи для Государственной пользы разсеяны по разным странам, соберутся все ко Двору, тогда в сем месте и самое безстрашие трепещет, гордость унижается, суровость смягчается, и все могущество исчезает.

Там, те самые, которые являли некогда в себе пышность, свойственную Государям, вмешиваются в кучу Придворных и делаются сами такими же придворными. Естли будучи в отдаленных от столицы Губерниях привлекали они на себя взоры всех, то здесь довольными себя почитают, ежели будет на них обращен один только взор.

III.31. Зритель (1792)

Месяц Июль

Господа почтенные издатели Зрителя!

Будучи охотником до театра посылаю слабое мое разсуждение о Российском Зрелище, и естли вы найдете его достойным помещения в Вашем издании, вы одолжите оным

вашего покорнаго слугу.

ТЕАТР.

Кажется, что человек создан с непреодолимою склонностию к утехам: нет состояния, нет обстоятельств, нет жребия, в которых бы не находил он забавы; она оживотворяет души и сердца и самую нашу жизнь питает: напрасно мрачные человеконенавидцы проповедают нам всеминутую необходимость оплакивать человеческое бытие: я хотел бы спросить у них, от чего они сами улыбаются иногда пленяясь собственными своим мыслями? От чего у страждущих тяжкими болезнями

приметна бывает иногда на лице улыбка, хотя томная? От чего наижесточайшия печали и тягота сердечная повествованием ужаснаго своего жребия и пролиянием слез, хотя весьма мало, однакож облегчаются? Пусть докажет мне кто нибудь сему противное, и сколько нибудет вооружен красноречием; собственное сердце его не допустит противуречить сей истинне; оно уверит, что Алчность к успехам не разлучна с человечеством.

Утверждают многие, что слава и корысть суть первыя и единственныя побуждения всех деяний человеческих : но без удовольствия сии побуждения ничтожны. Если мы имеем какое нибудь понятие о счастии, то оно по мере приносимаго удовольствия и увеселения кажется нам прелестным : самое спокойствие души потому только усладительно, что в нем находится основание к истинному увеселению и к чистейшим забавам: один заметный сочинитель окончил свою оду к соседу весьма справедливо:

Но то веселье безпорочно,
Разкаянья за коим нет.

Следовательно истинное увеселение, есть забава душевная, которая тем достойнее человека, чем более разум, сие отличающее свойство смертнаго от всех творений, в ней участвует.

С самой отдаленной древности до нынешних времен все просвещенные народы полагали зрелища на театре между первыми забавами произведенными разумом: величайшие умы алкали снискать славу свою сочинениями театральными, и гордились тем, чтобы взойти ими в храм бессмертия. Они доказали всему свету, что забава исправляющая нравы есть славное изобретение одного просвещения. Ни что столь не возбуждает чувствительности нашей, как сия живая картина, где добродетель сияющими красками изображенная пленяет чувства, а порок выставленный во всей своей гнусности поражает всех и производит душевное к себе отвращение. И так зрелище есть общественная забава исправляющая нравы человеческие.

Всяк со мною согласится, что польза от зрелищ ощутительна: тут разум все могущия быть в жизни человеческой приключения представляет перед глазами случившимися. - Мы то видим, достойное утверждаем рукоплесканием, со страждущею добродетелию сами страждем, желаем наказания пороку, боимся, чтобы он не возторжествовал; (что не редко бывает в жизни) и когда изкуством сочинителя падает он ко стопам гонимой прежде добродетели: мы возхищаемся, как бы собственно с нами сие приключилось. С другой стороны выставленные на позорище дурачества людей в

одно время и забавляют общество и предохраняют даже и от самых слабостей.

Правительство имеет весьма важные причины ободрять сей род нравоучительных забав: ибо сколько есть таких пороков, кои ни какими спасительными законами истреблены быть не могут; поелику ни какими доказательствами изобличить не лезя того, что обитает внутри человеческого сердца. Зрелище в вымышленном лице, не обижая ни кого, обнажает порок, показывает ужасные его следствия и в виде смешном или плачевном столько поражает, что зритель, если узнает себя в сем зеркале, почувствует внутреннее сам к себе отвращение, и сей внутренний стыд доказывает, что он уже на пути исправления.

Доказательство сему неоспоримое то чувство, которое общество Российское изъявляло в театре непрерывным рукоплесканием тем сочинениям, которых представления своими изцелили заразу суетности: в них осмеян источник сей заразы: обольщенные устыдились своей слабости и обман исчез, и не смел ужь более появиться в России: таковой смех и с таковою соединенный пользою есть истинное и совершенное торжество театров. И так можно заключить без ошибки, что театральное сочинение по мере извлекаемой из него только пользы заслуживает свое уважение.

При всем том какое поле для умов и какое ободрение для сочинителей! Ни где скорее не может быть утверждена их слава, как на театре: ибо казистое прочтение устами действующих соделывает весьма лестную похвалу сочинению, к которой сочинители бывают чувствительны; всеобщее рукоплескание есть награда за труды ни с чем несравненная. Сочинители, дабы им быть удобопонятными и ясными, всегда заставляют свои лица говорить языком каждому свойственным; но языком чистейшим и выработанным по правилам Грамматики и Риторики. Какое училище для языка и какая помощь для всех училищ учрежденных для языка! А сверх того нужно приметить и то, что всяк идет в театр с удовольствием для забавы; а в училище иногда родители принуждены бывают строгостию посылать детей своих.

Некогда в Москве был я учителем Российской Истории; я советовал целую комнату обставить портретами наших Государей, дабы дитя смотря на каждого из них рассказал мне все его дела: сие было исполнено, и в два месяца восьмилетний дитя начиная от Гостомысла до нынешних времен мог рассказать сокращенную историю нашу без малейшей ошибки.

Я привык все на свете видеть со стороны полезной, и мне кажется, что театр, если не большую, то по крайней мере равную принести может помощь учащимся

Истории, а особливо древних времен. Герой владыко, или частный человек выдейный на театре свойственным ему виде кроме удовольствия раждает в юноше наилюбопытнейшие вопросы — родители приехав из зрелища объяснят ему оныя, покажут места отступления от деписания, откроют причины, для чего это сделано; сие самое открывает правила и самага сочинения, и театральное впечатление остается в мыслях зрителя на долго не изгладимым. А сверх того для сердца преданного отечеству нет ничего усладительнее; как видеть давно умерших великих людей своего отечества, как будто воскресших и перед его глазами являющих древние свои добродетели — Жаркое рвение к совернованию ощутится вместе с удовольствием: коль велика похвала сочинителю, где не одни руки; но и сердца плещут!

Отечественность в театральном сочинении, кажется, должна быть первым предметом: что нужды Россиянину, что какой нибудь Чингисхан Татарский был завоевателем Китая и он там много наделал добрых дел? Гораздо чувствительнее детям видеть, что их отец велик, нежели другой кто; добрыя дела везде любезны и привлекательны; но посторонния добрыя дела постороннее имеют и действие над сердцами: а притом не все то добро в России, что добром почитается в других землях. Какая нам нужда видеть какую-то Дидону тающую в любви к Энею и беснующагося Ямба от ревности? Что нам нужды до не примиримой вражды, какова изображена в Веронских Гробницах? Надобно наперед узнать, что происходило в нашем отечестве. Кузма Минин купец есть лице достойнейшее прославления на театре, его твердость, его любовь к отечеству, для коего жертвовал он всем, что имел; непреодолимое мужество князя Пожарскаго и благородный его поступок при возведении на царство законнаго наследника извлекли бы у всех зрителей слезы, наполнили бы их души и сердца восхищением; и все сие послужило бы совершенным училищем, как должно любить отечество.

Я не отрицаю, чтобы для перемены не нужно было выводить на явление иностранния лица; но по любви к своим желал бы наперед видеть своих. Император Римский Тит по своему милосердию любезен и препохвален; но он миловал Римлян; для чего бы не выправиться в нашей Историй? Мы нашли бы, что не один был в России превосходящий Тита милосердием Государь, который миловал Россиян. Признаться должно, что содержания взятая из нашей истории весьма новы, и требуют великаго рассмотрения, дабы сочинить хорошую драмму, и от сего новаго рода содержаний естественно должен выйти и новый вкус сочинений; но как некоторые сочинители по большей части удобнее принимаются за то, что прежде их обработано, то гораздо

для них легче перекроить по своему и выдать чужее на свой образец, нежели самим пробивать трудную стезю на Парнасс, дабы представить себя Апполлоновым нимфам, и кажется, боятся предстать пред ними без доклада, на сей конец и выбирают чужия сочинения, под покровительством которых надеются снискать любовь сих Богинь и похвалу от общества.

Французы следуют по большей части правилам Аристотеля, Англичане их отменяют; и те и другие думают, что они следуют природе. А мы начали свои зрелища переводами, и многие думают даже до ныне, что переводы достаточны и обогатить театр и украсить: это сие самое и дает преимущество чужестранным театрам перед нашим: ибо игра слов в переводе всегда пропадает; а притом и свойства лиц нам неизвестны нас не трогают. На пример Фигарова женидба в переводе Российском совершенно ничего не значить: ибо у нас чинов ни когда не продавали и не продают, следовательно это для зрителя тарбарская грамота; о варварском праве господ мы и понятия не имеем. И так кроме скуки до трех часов продолжающейся ничего зритель Российский в сей комедии не почувствует. Хвалят Французскую драмму Беглеца: но в России бегал ли когда нибудь солдат из армии? - не знаю — а чтобы офицер убежал? [О том], как стоит Россия, до ныне еще не слыхано: следовательно драма Беглец со всею своею красотою ничего нам не скажет, как только то, что во Франции бывают беглецы. От чего опера Мельник со всеми слабостями сочинения и не наблюдениями Аристотелевых правил более 200 полных представлений выдержала и всегда с удовольствием принимается; а Нелюдим славная Мольерова комедия ни когда полного собрания не имела? Для того, что Мельник наш; а Нелюдим чужей. Между переводом и сочинением точно такая же разность, как между эстампом и картиною, естьли не более.

Многие старались поправить сей недостаток подражанием; оно хотя в некотором отношении и полезно; но не производит однакож истинного вкуса, который неотменно существовать должен и в собственном Руском своем виде: мы не можем подражать слепо ни Французам ни Англичанам : мы имеет свои нравы, свое свойство, и следовательно должен быть свой вкус. Много мы имеем комедий переделанных на наши нравы по надписи — а в самой вещи многия из них являются на позорище во Французском уборе, и мы собственных лиц мало видим: слуга например барину говорит остроты и колкости, которых ни один крепостный человек не осмелится сказать ни в каком доме, служанка на театре делает то же, и вот лица, которыя больше всех смешат в комедии, и которыя меньше всех походят на правду.

Я не знаю, какое то предубеждение затмевает некоторых большаго света особ,

что будто все Русское далеко отстоит от чужестранного, и ежели судят о сочинениях Российских, то судять о них по близости к чужестранным творениям. А многие уверили себя, что Российския зрелища не иначе и существовать должны, как только по образцу Французких. Сие предубеждение разпространилось вместе с язвою модного воспитания. Не спору, что много Французских театральных сочинений безподобных; но много так же в них безподобных и отступлений от природы. - Славные писатели Французские выводя Азиатских героев иногда по одежде только их являли на театр Азиятцами а образ мыслей и разговора давали им Французкий. - Но как бы то ни было — я спрашиваю, для чего в России не создать на театре вкуса приличного нашему свойству? И для чего не быть ему в своем роде совершенным?

Мы имеем свою собственную музыку; а музыка и словесность суть две сестры родены; то по чему ж одна ходит в своем наряде; а другая должна быть в чужем? Не ужли мы не умеем выдумать для себя забавы и увеселения? И не ужли мы должны спрашиваться у других, что нам должно быть приятно, и что противно? Не ужли для всех народов на свете природа мать, а для нас одних мачиха, которая не дала нам никакой собственности? - Нет, сие предубеждение происходит от собственной нашей неосмотрительности и от какого та вреднаго влияния ненавидет свое собственное. Имея наиприятнейшую свою музыку многие дома большого света повыписали к себе Италиянцов, из коих иные ходя по Италии с трудом выпевали себе на башмаки в неделю, здесь разежая в каретах с гордым и презрительным видом к своим легковерным благотворителям делаются судьями Российским талантам; и от их то пристрастнаго решения зависит ободрение Рускому: и после того говорят, что нет в Российской музыке ничего привлекательнаго тогда, когда и в моей земле, которая превращается в нотную бумагу; а жители кроме слуха все чувства умертвили возхищаются Русским напевам и капельмейстер один всю славу свою и первенство снискал вмещая сии напевы в своих сочинениях.

И так; естли бы захотели вникнуть порядочно и с должным рассмотрением в свое собственное; нашли бы, чем пленяться; нашли бы, что ободрять; нашли бы, чем удивить и самых чужестранцов. Не льзя отрицать подражания в музыке на примере ноты Италиянския — на что переменять их фигуру; на что слепо так же следовать их мудрености и приторной сладости?

В сочинениях же словесных, для театра должна быть такая же существенная разность: какая примечается в наших свойствах, во нравах, в обыкновении и самом языке — Француз шутит по бедности языка своего двозначениями; Русский язык

безмерно богат так, что едва слов десять найти можно, которые могли бы означать более, нежели одно понятие; следовательно Русский сочинитель едва ли может употреблять таковыя шутки в комедии — Француз блестит поддельным стеклом — Русский богат алмазами, коих блеск всегда должен затмевать поддельное. Француз едва имеет ли два три наречия, у нас всякое состояние говорит своим и особенным наречием. Вот сколько красот собственных, которые все противоречат слепому подражанию, и которые вопиют противу жестокаго предубеждения!

Естьли рассеявшиеся по многим домам иностранные воспитатели стремятся всеми силами отнять у нас собственные нравы и свойства, то сие происходит от того, что они об них ни малейшаго понятия не имеют; но то удивительно, как Руские, родясь в России, питаясь воздухом Российским, могут к стыду своему и в угождение пришлецам пренебрегать самих себя, гнушаясь ощущениями внушенными природою? Как можно до того унизиться, чтоб будучи господами своеи собственности, видеть спокойно ее разхищаемую и попираемую ногами иноплеменников, которые ругаются в глаза самим призвавшим их господам? Вот камень претыкания для всех любомудрствующих! Как могли заставить чужестранные Руских искать в чужестранном одного хорошаго; а в своем одного худаго? Естьли бы это не подавляло и не приводило в отчаяние дарований, то бы и заслуживало [одно только раждает ужас] и горестное сожаление. Одни ли словесности и художества страдают от сего предубеждения? Торговля сей источник к обогащению Государств сим предубеждением Росийское купечество подрывает. С иностранными воспитателями явиласт здесь и магазейны иностранные, и воспитатели запретили своим дочам покупать товары в другом месте, кроме сих магазейнов. Иногда будучи в театре сидел я в ложе с одною новосветскою баринею; играли Недоросля; Аббат Француз в то время проповедывал ей разныя красоты Французских театральных сочинений и развлек ея внимание так, что она приехав домой спрашивала у меня, какая сего была пиеса в театре? - Чужое дело! В Петербурге, где нет ни одного монарстыря Католицкаго; а игумны станицею ходят. - Недоросль комедия была у меня в кармане — я подал ей книгу и сказал, что эту комедию предствляли. - Где вы Французы и называют разум и добродетель своим языком, но около да кругом и то в смысле метафорическом, то есть у подобленном, а точнаго имени обеим сим безделицам у них нет. Их vertu может быть и в человеке и в вине и дереве; а наша добродетель обитает в одном только человеке.

Слышал ли кто на свете, чтоб нищета была прилекательна? Все о ней сожалеют; но нищим ни кто быть не хочет: то чему ж бедный Французский язык так нам

понравился, что мы для него свой наиболееший презираем? Выражения его неестественны: представим самое нежное понятие, каковое впечатлевается в нас при слове любов. - Французы ее называют l'amour: последним слогом сего нежного изречения все на свете народы дразнят собак — вот красота языка! А сверх того глухие выговоры да и в нос более бы заставить должны брезговать сим языком, нежели пленяться им. Российский же на против того всякое понятие называет своим именем: произношение его ясно, плавно, гордо и нежно, сопряжение его свободно и музыка в выговоре приятна.

(Продолжение впрдь.)

ОДОБРЕНИЕ.

Напечатать позволено от Управы благочиния Августа 21 дня 1792 года. Коллежский Советник и отправляющий должность Санктпетребугскаго Полицеймейстера.

Андрей Жандрь.

Месяц августь

ТЕАТР (Продолжение)

Французское произношение столько различествует от Российскаго, сколько ночь от дня: знающие оба языка ощутительно видят, что Российский требует яснаго выговора каждой буквы не ставя ни одной напрасно; Французский же, как бы сам стыдясь своего произношения, велит многия буквы съедать: при том не лзя нечувствовать нам Россиянам превозводства своего языка, когда все то, что человеческое воображение представить себе может, мы ясно выражаем; самотончайшия тени мыслей имеют у нас особливия и свойственныя названия. На все есть особливия слова, и особливый слог; слог приличный содержанию, слова звоном своим близкия к двействию. И так еще повторяю мое недоумние, от чего преимуществует в модном кругу Французкий язык перед своим? Не ужели постыдное незнание отечественнаго языка внедренное причина отвращению даже и от свойств природных? ... То какого же ожидать ободрения театру Российскому от зрителей по моде? Чтобы определить цену сочинению, надобно прочесть его со вниманием, и с глубоким размышлением: но можно ли внимать и размышлять о том, что писано на языке не понятном?

Ныне в моду взошло до того пренебрегать своим языком, что, естли бы нужда случилась писать по Руски, выдумывают или пишут по Французски, а потом переводят, и после говорят, что не лзя многого по Руски выразить! Удивительно при том, как употребляют перья Руских гусей; но благодаря модному просвещению нашлось

средство в модных магазинех облагородить Руское перо Французским чиненьем, и таковыя чиненныя перья дороже продаются многих Российских печатных сочинений. Появились уже и выписныя перья Голландския — хоть что нибудь, только бы не Руское.

И так; естли кто думает по Французски, тому конечно Руский язык не ясен: он выражает ясно понятия Российския. Виновать ли язык наш в том, что он различает *пользу, выгоду, корысть, привлекательность и рост*; а Французский все сие называет *интересом*? Виноват ли Российский язык, когда он неудобен быть языком переводным, каковым модный свет сделать его хочет, и каковым он во веки не будет? Язык и свойство народа столь тесно между собою соединены, что с переменою одного сопряжена перемена и другаго. Не стало Латинскаго языка в Италии, не стало и Римлян — или, не стало Римлян, погиб и язык Латинский. Когда же язык единоутробен со свойством; то и увеселения должны быть таковы: а особливо зрелища; их содержания или расположения основываться должны на свойстве и обыкновениях, образ изъяснения на свойстве языка, и то и другое соединясь вместе составляют истинный вкус, который не уступит своим совершенством вкусу других народов.

Правила принятыя на всех театрах в некотором отношении суть не опровергаемы, смешно им не следовать; правила же, в которых народ с народом не соглашается подлежат разсмотрению, и что лучшее, а при том и близко к нашему свойству, для чего не употребить того в свою пользу? Слепое же подражание и в сем случае вредно и постыдно.

Все театры ищут как в сочинении, так и в представлении естественности; но так же первый предмет театров представлять природу во всем ея украшении, какое только искусство вообразить и произвести может. Кажется, нет нужды приводить на то доказательств, когда всяк знает, что зрелище есть приятное и нравоучительное подобие истинных [] взглянуть на себя и вообразить, для чего он наблюдает в оном обычай.

Некогда видимы были на театрах преставления в одно время на двух или трех местах, или вмещающия в действии своем многие годы. Содержания таковых зрелищ требовали, чтоб по вскрытии завесы явилась взору площадь, преддверие храма, в стороне чертоги; а в дали поле и тому подобное, и везде в одно и тоже мгновение происходили разныя действия; от чего глаза зрителя бегая во все видали ни чего. Правило — [дашли театру] против сего вооружились и утвердили единство места, от чего театр потерял смутное великолепие для глаз : но выиграл чувство души и сердца. Сие единство разпространилось даже до того, что уже требуют, чтобы все представление было в одном месте, и целое действие перенести из комнаты на двор или

в саде не позволяют: от чего сочинители принуждены бывают иногда бы прекрасни ни быди, ни когда столько тронуть не могут, сколько само действие. Это в природе человеческой, что в выслушании рассказа остается любопытство видеть самое дело. Справедливо утверждают, что представление тем совершеннее, чем более повергнет оно зрителя в забвение, что он в театре; а уверит его что он видит самую истинну: то как же, говорят, можно обмануть зрителя сидящего на одном месте, что будто он с действием переносится? А я думаю, что гораздо славнее для сочинителя и представляющих, если бы он всякий раз, когда за хотят, могут производить в зрителе такой приятный обман.

Не меньше того рассуждаемо было и о времени, сколько представление занимать долженствует, и не знаю, для каких причин решено, чтоб зрелище включало в своем действии не более суток или 24х часов : великое преступление сделает тот сочинитель, коего драме меньше 26ти часов кончиться не лзя. Как же можно уверить тут зрителя о истинне действия, когда по окончании каждого действия он взглядывает на часы? Если бы на Русские, так бы можно было подумать, что они неверны; а то на Англицкие или на Французские, у которых, сказывают, само солнце в ходу своем наведывается о верности времени.

Когда же драмы вмещающия в себе многие годы, месяцы или недели не удобны обмануть зрителя сидящего в зрелище несколько часов только; то по чему же удобны 24 часа сжаться в два часа? А ежели искусный сочинитель подобно месту может украсть у зрителя время, и заставить его и в том и другом обмануться, то для чего ему втискивать обширное содержание в одни сутки ко вреду сочинения? Правда; чтоб ни что не развлекало зрителя, для чего не привести представления к тому, что бы все его действия были на одном месте, и не более бы включали времени, сколько продолжается представление, если бы только содержание к тому будет удобно? Но если дело идет о пожертвовании единству места и времени истинными красотою, то тогда сочинитель погрешит сам против себя и противу зрителей представив им скуку по правилам. Есть сочинения во всех правилах; но страждут недугом сухости: есть сочинения перешагнувшия правила; но полнотою своею привлекательны, и действием своим производят действие в сердцах и душе.

Не знаю, какая была тому причина, что как бы непреложным законом определено зрелищу быть от одного до пяти действий, и как везде сему следуют; то сие неопровергаемо. Пусть только кто подумает сочинить драму в шести действиях, тот сделает ужасное преступление и судим будет на Парнассе как злодей. Благодарить

должно Апполлона, что его чада не узаконили, сколько быть явлений в каждом действии! Но как бы то ни было; сему последовать должно под опасением всеобщаго осмеяния.

Известно всем, что письмо двояко: или в стихах или в прозе. Ни кто и ни когда не разговаривает на стихах: но театральные разговоры не редко сочиняются стихами, и сим самым, кажется, театр удалился от правдоподобия — Чтожь? Когда терпимо на театре видеть 24 часа сжатые в два часа, для чегожь вместо прозы не слышать и стихов; а тем более, когда первое достоинство стихов ясность и чистота языка?

Немецкие писатели все почти свои трагедии писали в прозе, дабы ни в чем не отстать от природы обыкновеннаго разговора; а в комедиях стихотворство Немецкое до ныне весьма малое участие имело: многие совершенно знающие Немецкий язык требуют на Российском театре подражания Немецкому — Но все подражания - - надобно иметь свое. У знакомаго мне человека сын красавец, и я говорю, что он прекрасен — Но мой сын мне любезен и я об нем пекусь больше чужаго красавца... Русский же театр в своем вкусе может щеголять не хуже всякаго.

На позорище всякое состояние и всякое свойство является выше себя, не выходя однакож из своего круга, дабы весь нравственный смысл извлекать из него было можно, что по первому взгляду само себе противуречить, то сие легко и удобно. Представим себе состояние слуги: отними у него все те дела, кои унижают слуг и вмести все то, что слуги делают хорошаго; таковой слуга будет достоин почтения от всех господ, и следовательно его состояние возвысится : но в своем круге.

Существо человеческое само по себе таково, что все обыкновенное или мало нас привлекает к себе, или со всем никакого впечатления собою в нас не производит : должно возбудить наше внимание новостью или новым и отменным оборотом самаго обыкновеннаго действия: стихи имеют в себе нечто отменное; их приятное течение согласиём своим ударяя в слух наш пленяет наши чувства, и в тоже время сказанныя хорошими стихами мысли сильнее выражаются, нежели прозою, следовательно глубже впечатлеваются в нашем понятии: вот причина, для чего они стихи появились на театре, и для чего они снискали одобрение и от самой критики.

Немцы и Англичане связывают свои представления из многих узлов приводя все к одному главному действию; Французы стараются иметь единственный узел; а многосложное дейсвие отмещут; от чего приметно во Французских творениях больше искусства словеснаго; а в прочих больше действия: Французы наблюдают единообразную правильность; а Немцы и Англичане на сие не смотрят, лишь бы только

произвестъ то действие в зрителе, которое предполагают в сочинении: Французы сочиняют для чести и славы сочинителя, и мало или почти не оставляют актерам: а у Немцов и Англичан многое остается актерам до делать игрою.

Россияне, как человеки не могут не согласоваться во многом с подобными себе; но как человеки же не могут не иметь и особливаго и существеннаго различия во нравах и обычаях в разсуждении других народов, следовательно и в самых забавах. Мало трогают Россян многоглаголивыя тонкости — Россияне требуют не слов, не дела: он хотят, чтоб мало сказано было; но чтобы много замыкалось; любят замысловатое; но не терпят переслащеннаго; любят порядок; но не терпят [щираво] педантства — словом: Россияне хотят совершеннаго, которое в подражании существовать не может: ибо всякое подражание, далеко отстоит от своего подлинника.

Правило прославять на театре добродетель и уничижать порок свято и всем родом человеческим признано не оспоримым: каким же образом сие производить должно? - В том все дело — и вот что основываться должно на вкусе народном! Россияне питают в душах своих добродетели великия, но чтобы тронуть их, должно выдумать величайшее. Жестокия же злодеяния Россиянам не сродны; тот порок без усиленнаго начертания сам собою производит в сердцах отвращение. Великая ли диковинка в России, что слуга раззорившагося господина своего не оставляет и служит ему так же, как служил богатому, хотя и отпущен им на волю, что в Де-Тушевом Размочитель поставлено за великое нечто? У нас слуга отпущенный на волю продал себя в рекруты, чтобы своего бывшего барина выкупить за долг из тюрьмы. *Генлей* выставлен в Безбожнике для показанья, сколь злость человека может быть велика: у нас в России ни кого не лъзя уверить, что подобные люди существуют в природе.

Хотя нужно для показанья блистательной добродетели противуположить ей самый черный порок; однакож я думаю, что лице порочное в своем роде должно быть гораздо слабее добродетельнаго по двум причинам: первое; Жестокость порока хотя и производит жестокое к себе отвращение; но многократно повторенное черное действие мало по малу приучает смотреть на себя с меньшим уже чувствованием, к сему присовокупясь и омерзение к пороку, или отвратит совсем зрителя от зрелища, или он станет на него смотреть с негодованием. Второе; Сочинитель изобретая и разполагая добродетельныя действия, чем более возбудит внимания к самому себе и выиграт хорошее мнение о своих чувствованиях; изобретая же черноту порока и представляя ея положения в степени чрезвычайном, должен иметь весьма утвержденное всеобщее мнение о добром своем свойстве, чтоб зритель не покусился подумат об нем худо и не

приписал бы счастливое изобретение порочных положений свойству сочинителя... Сим пренебрегать ни как не должно. - Сказывают, может быть это и неправда, будто в Англии актера сыгравшаго отменно хорошо лицо Генлея народ на улице прибил камнями — и будто ни кто не хотел верить, что он был добрый человек. Правда; не лъзя обвинять сочинителя в порочних мыслях, кои он написал, равномерно не лъзя приписывать и добродетельных свойств душе сочинителя: легко случиться может у сочинителя с его произведением противоположность; но это однакож истинна не оспоримая, что ближе к свойству сочинителя, то глаже и чище ложится под пером его на бумагу. Читая же сочинение всяк читает мысли сочинителя: а иначе бы несправедливо было заключение Стародума в Недоросле... *кто написал Телемака, тот пером своим нравов развращать nebudeт.*

Для возбуждения чувствования потребно выводить на театр добродетель страждущую; но искусство сочинителя представляет ее и в самом страдании торжествующую, каждое слово добродетельнаго лица потрясает порочное, которое муча добродетель, само чувствует жесточайшее от того мучение... и сие взаимное страдание весьма сильно возбудит в душе приверженность к добродетели и отвращение к пороку. Есть зрелища, где к концу порок не наказуется, как в Волтеровой трагедии Могамед; то зритель проклиняет о жребии Зопира и его детей; в трагедии Димитрий самозванец хотя Димитрий погиб; но естлибы лица Шуйскаго, Ксении и Георгия были сильнее противоположены самозванцу; сия трагедия была бы наисовершеннейшее Российское творение. Трагедия Семира вся составлена из свойств добродетельных, кроме одного донощика показавшагося на одну минуту на явление, но естлибы хотел сочинитель он бы и сего избежать мог, заставя кого нибудь из проницательных подданных Олега произвести по долгу сие объявление... но совсем тем трагедия сия останется на всегда венцем славы ея сочинителя, и честию Российскаго театра... тут не лъзя ни кого ненавидеть, все, кроме донощика, о коем зритель забывает мгновенно, все любезны, каждаго добродетель привлекательна, и каждый раздирает сердце зрителя: слабость любовная Ростиславова не презрительна; он и в слабости своей герой — смерть Оскольдова хотя и поразительна; но слова умирающаго сего князя несколько успокоивают зрителя, который остается в том мнении, что непреложный закон судьбы трабовал сей развязки.

По моему мнению весьма должно остерегаться, что бы в развязке зрелища не оставался порок торжествующим, это право принадлежит единой добродетели — и вот где нравственный смысл зрелища должен быть извлечен во всем своем блистании —

при том же зритель столько почтен в театре, что никакой сочинитель не может осмелиться отпустить его из зрелища с чувствованием унылым; а кольми паче еще с негодованием.

Некоторые говорили, что должен театр существовать для сердца и души; а не для глаз: но слово зрелище само собою разрушает сие положение. - Должно тронуть душу и сердце, но никогда не должно забывать о глазах: ибо лице идущее на театр не растворяя рта должно о себе дать знать зрителю, какого оно свойства: а при том нужно необходимо так распорядить действия, и все приличные свойства в нем, чтобы зритель не трудился в догадках; а всегда бы только ожидал следствия из предыдущаго, незнание чего должно возбуждать наичувствительнейше любопытство; а происшествия внезапною своею поражать чувства.

Зрелища уподобляясь природе, где смешныя и плачевныя происшествия бывают, естественно разделяются на плачевныя и смех производящия: то есть на *Трагедии* и *Комедии* (до ныне еще ни кто не потрудился назвать по Руски все имена принадлежащия ко зрелищам.) Плачь со смехом соединенныя называют, Драммою где однакожь первым основанием плачевное действие, и не знаю для чего против сего рода зрелищ вооружался Волтер и отец нашего театра Сумароков; но если разсудить по естеству вещей, то всяк со мною согласится, что не возможно человеку провести сутки в одном рыдании и плаче; и сколь бы он огорчен ни был, бывают минуты успокоения и самой улыбки: равномерно не лзя так же целые 24 часа хохотать во все горло или хотя тихо смеяться, выйдет час важнаго препровождения времени. И так, кажется напрасно драмы названы побочными детьми театра; они ближе трагедии в природе и производят улыбки благороднее и приятнее комического смеха. В общем смысле драмою называется всякое театральное сочинение. Опера или зрелище поющее может вмещать в себе и плачь и смех. Я приемлю теперь смелость о каждом роде зрелищ разсуждать Порознь.

ТРАГЕДИЯ.

Сие плачевное зрелище разделяют на два рода, где действуют главныя лица Монархов, просто называют *трагедиею*; а где нет Царей то имянуют *Мещанскою трагедиею*. Предмет сего зрелища состоит в том, чтоб показать свету, что [состояние Государь возносясь] жребием своим превыше всякаго состояния, вмещает в сердце своем иногда все скорби последняго своего подданнаго. Кажется, что трагедия героев и владык осуждала плакать, в них нет ни одного Государя веселаго, все они грустят на стихах и по большей части причиною их грусти была любовь на стихах же.

Естьли не лъзя отметать стихов на театре, то не лъзя так же утвердить, чтоб все трагедии непременно были писаны стихами; но естьли рассмотреть, что такое их стихи, то много убавится удивления к их сочинениям. У них рифмованная проза называется стихами; а о истинном стихотворстве, сумнительно, какое имеют они понятие, да может быть, и язык их к тому неудобен. - Что я сказал? Теперь то обратится на меня туча проклятий - Как? *Корнелий, Расин, Волтерь*, сии великие стихотворцы, сии безмертные трагики - они писали не стихами? дерзкий человек! - это сочинение бросить в печь - да и чего ожидать от рускаго. (приметить должно; что это говорят Русские) Ах Сударыня! Бросьте эту тетрадку и берегитесь, чтоб ваша Мадама ее не видала: слава Богу! что она не знает по- русски - Панинька. Мосье *Плутсомь* гувернер наш не хочет у нас жить за то, что эту пьесу мы читали- он говорить, что это ужасный *крим*- Где служит этот писатель? Надобно, говорит он, просить, что бы его отставили; а без того он нас оставит- это говорено ломаным языком - какой ужас! но слава богу! меня ни кто не знает; а на кого пало подозрение, могу за него побожиться, что это не он: а я - я слушаю, как меня побранивают, пристаю к бранькам, и браню себя с ними в запуски и вместе смеюся- но должно продолжать, что начато.

Под именем стихов должно разуметь не одно известное число слогов с единоголасным окончанием; но некоторые музыкальное согласие в произношении оных, хотя бы при концах каждой строки и рифм не было, в чем я ссылаюсь на все греческия и римския стихотворения, как на праотцов всех на свете стихотворец: у них не по рифмам стихи познавались; но по приятному и согласному течению из стоп. Не одни мысли и образ выражения оных составляют стихотворное витийство; но приятная сладость согласнаго ударения его оживотворяет. Теперь следует естественное заключение: все то, что труднее к преодолению, славнее и большего достойно уважения: соблюсти все в стихотворстве и пленить сладостию его несравненно труднее, нежели хорошо выражать мысли без согласнаго ударения стоп с рифмами на конце строк — Отними рифмы у Французских стихов, останутся прозаическия строки — отними рифмы у истинных стихов : они всегда останутся стихами. Греки и Римляне без отягощения рифменнаго сладостныя стихи слагали — Российский язык по свойству своему подвергся всем законам поэзии; а для щегольства не отметает и рифм: *Лира Ломоносова, Россияда, Дидона, Семира и Душинька*. Вот утвердители неоспоримые сего мнения моего о Российском стихотворстве.

Станут уверять меня, что Французския трагедии лучше наших. Быть так; на сей раз соглашусь; но ни кто меня не уверит, чтоб наши трагедии не могли быть лучше

Французских; нужно только отрасти внимание от гнусного предразсудка и убедить себя внутренно, что Россияне что нибудь могут произвести...

Обычай утвердившийся давно повелел трагедии вмещать в себя действия важныя и плачевныя; чему основание понять не трудно — Природа влияла в сердце человеческом большее сострадание к тем, коих жребий выше нашего: простой воин убиенный на сражении хотя всеми сожалеем; но смерть военачальника пронзает до глубины сердец служащих под его повелениями: нечастие простаго селянина огорчает только его семью и едва трогает его знакомых: злополучие же Монарха изливает смертную отраву горести на всех его верноподданных. От чего всякий сын отечества, не имея ни чего дороже жизни, за первую славу и удовольствие почитает жертвовать ею для спасения жизни отца отечества? И так; больше, нежели одно обыкновение и законы связывают Монарха с подданными: само всевышнее существо премудрым своим созданием человека в существе души образовало свое владычество в лице владыки важности сего образования? И кто не излиет слез раздирающагося сердца своею взирая на страждущее подобие сего образования.

С другой стороны блестящая наружность Монархов ослепляет очи подданных до того, что многие из них почитают Государя наслаждающагося только всеим благами земными; а о безмерных трудах правления ни мало не воображая поставляют жребий Государей выше человечества покушались лестию своею уверить их, что они суть само божество, и отвлекая их от долга правления напояли сердца их ядом гордости, чему пример подает история Александра Великаго, который до тех пор был человек, [или] пока льстецы не уверили его, что он выше человека. Трагедию внутренности сердца их обнажая явственно дает чувствовать, что Государя теже человеки, их блистательное состояние не ограждает их ни от печалей ни от горестей; всякий гражданин печалится при своем только несчастьи; но Государь страждет при несчастьи каждаго своего подданнаго: труды отца отечества не сравненно тягостнее трудов последнего гражданина: бремя правления всякую работу превозходит: всякое состояние имеет часы отдохновения, Монарх никогда.

Присовокупить должно к тому, что пример Государя весьма сильно действует во нравах и склонностях подданных. Великий преобразитель России Петр, чтобы возродил страшное врагам воинство, прежде всего почтил сию ограду отечества сам вступлением в рядовые воины. Вскоре почувствовал враг Российский из клубящейся крови своей, коль ужасно ощущать тяжесть ударов от руки Российской до того им презираемой.

Сии или сему подобныя умствования побудили проповедывать добродетель в

трагедии устами Монархов, дабы зритель по свойству своему почитать венценосную главу, стократно увеличил свое почтение к добродетели украшающей более владык земных, нежели блистательный венец; а при том не забывал бы так же смиряться в сердце своем взирая на обремененное гордестями Величество.

Едва только присвоены трагедии столь почтенныя лица, уже трагедия присвоила действию своему важную материю и слог далеко от обыкновенного разговора возвышенный; красноречие же и стихотворство, яко родители его, тесно присоединились к трагедии; обыкновенныя чувствования сделались ниже трагедии; обыкновенныя добродетели и пороки действием слабым: надобно тут возходить до самого совершенства; а упадать до дна пропасти, и таковыя две чрезвычайныя противоположности оживляют важность трагедии — признаюсь; хотя за закон не приемлю, что стихи гораздо выразительнее и приличнее сему роду зрелищ; но еслибы творческий дух обилующий замыслами трогающими; не находя однакожь в себе способности к стихотворению, остановился произвестъ за тем трагедию, он напрасно лишит свет, может быть, прекраснейшаго творения. Стихи и проза без мыслей куча только слов.

Хотя противоположности делают явление виднее и свойства блистательнее; однакожь не лзя требовать в каждом явлении одних противоположений: искусный сочинитель может привлечь внимание выставя свои лица одного свойства и разговор соглашающийся и слеза капнувшая из очей зрителя есть торжественный венец зрелища. Убийства и насильственныя смерти присвояют сочинители трагедиям: не спорю, что такая сильная черта глубоко напечатлевается в сердцах и может ужасом наполнить души; но мне кажется, что зрителей должно привлекать; а не пугать. Если позволено извлекать слезы, то пусть их проливает разтроганное сердце нежностью действия, а чувствование великой добродетели да усладит сии перла, коими украшается жалость. Таковыя слезы, может быть более приносят удовольствия чувствительному сердцу, нежели иногда громкий смех. Народ оплакивает над гробницею *Владислана* своего Государя, почитая его мертвым; сей Владислан в лице беднаго странника внемлет нелестныя похвалы сердец ему подвластных... возторг извлекает у него слезы и я с ним плачу побужден равным возторгом — я плачу и слезы мои приятны. В Немецкой трагедии *Клавиво* представлены похороны на театре: но сие действие так жалко, что я или уходил от него, или зажмуривал глаза, чтоб его не видеть.

(Продолжение впрдь)

Месяц Сентябрь

Прошу покорно господ Зрителей напечатать в своем издании или просто доставить по подписи следующее письмо.

Вода без течения зарастает, словесность без критики дремлет.

Из Орла от 10 августа 1792

Милостивый государь мой, охотник до театра!

Нет мочи моей выдержать всего того, что вы пишете о Российском театре, о Французском языке, о музыке и проч: в вашем длинном рассуждении. Давно у меня язык чешется на сочинителей Панегириков слепленных из малых мыслей, и больших слов. - О избытке красноречиваго пустословия! - один хватился *за нечто о свойстве Российских душ*, не зная сам с прочим на ряду, что такое душа; другаго голова завертелась рулетой или вертушкой: есть от чего разобрать рот от зеванья.

Но когда я вас читаю

Все на свете забываю

И так позвольте мне сделать некоторыя замечания на все, что можно заметить.

Я пропускаю ученое ваше предисловие о склонности человеческой к утехам; оно убедительно доказывает, что мы должны более смеяться нежели плакать, и я етому очень рад будучи сам веселаго нрава. - Я соглашаюсь даже, что театр есть училище благонравия, и что безстыдная наглость актеров и общаго вкуса лучше всех проповедников поучают юношество в добродетелях; но видно что ето правда, когда многие согласно с вами тоже утверждают. - Я ни слова не говорю о чудесах, которые вы делали в Москве бывши там учителям; ето не мое дело. - Замечу только мимоходом о разделении вашем славы и корысти, которые, как вы говорите, *не бывают единственным побуждением человеческих деяний, и что без удовольствия сии побуждения ни чтожны*. Они то сами и суть источиники удовольствия для корыстолюбивых или тщеславных. Но сверх того сии чувства славы, корысти, удовольствия, действия над нами заключаются сами в пространном слове *собственной пользы*, которая наполняет человеческое сердце. Следовательно ничто из трех не может быть *единственным нашим побуждением*, ибо они ничо иное как части целаго.

Вы называете истинным удовольствием то, в котором замечается разум. Хорошаго товарища выбрали вы сердцу. Разве вы забыли что они друг с другом живут как кошка с собакой? - Гдеж будет раскаяние, естли не на запятках разума? - Например, я пишу против вас; сердце мое не в заговоре с разумом и не чувствует никакого удовольствия опровергать нетрудныя положения, но разум питает мое самолюбие

лестным именем критика. - Я верно знаю, что буду после раскаяваться; но как быть? - Чорт Силен. - Между тем я боюсь чтоб и вы не были подвержены такому же раскаянию, какого г. Ф... в рукописных его покаяниях, где он с крайним смирением сердца и сожалением признается, что во всю жизнь был через чур умион. - Боже нас избав такого покаяния! Мы с вами столько не нагрешили. -

Вы говорите, что нужды Россиянину, что какой нибудь Чингизхан Татарской был завоеватель Китая и наделал там много добрых дел? – Крайней нужды в том нет, но прямо и любопытно видеть его 1) потому, что Чингизханого поклоние державшее 250 лет в порабощении Россию, ныне во все истребилось в последних Крымских Ханах. 2) потому, что дает нам понятие о добродетели живущей даже у варварских народов. 3) и главная причина та, что трагедия хорошо писана. Я согласен что Козьма Минин и Князь Пожарский могут со временем украсить Российскую Мельпомену; но не во гневе вам, Милостовый Государь, мне также приятно видеть *тающую Дидону* и *беснующагося Ярба*. Когда у нас выдумают басни похожая на Гомерову Илиаду и Виргилиеву Енеиду, тогда, будьте уверены, что чрез две тысячи лет на театрах целаво света станут читать наши поэмы и представлять наших героев в трагедиях. – Вы равнодушно смотрите на Императора Тита, потому что он миловал только Римлян; как будто добродетели, подобно людям, имеют разныя отечества? – Вы надеетесь найти лучших героев в нашей истории. – Желательно, чтобы во всех летописях мира приискали вы таких дюжину для дополнения вашего щердаго списка. – Я знаю, у вас тотчас на языке Петр Великий ЕКАТЕРИНА II ая. – потише! – Петр Великий от нас близок, ЕКАТЕРИНА, к счастью еще ближе; и так оставим потомкам нашим славу изобретения песней для похвалы ИХ постоянною похвалою. – Зависть, общая роду человеческому, не терпит столь блистательнаго торжества современников, и не допускает столь явным истиннам смешаться в баснями стихотворец, пока само время, простирая всюду славу ИХ невероятных дел и сравнивая ИХ с подвигами древняго Геркулеса, не внесет имен сих великих людей во храм героев баснотворных.

И так, другое дело иметь желание видеть своих предков подающих примеры мужества, великодушия и проч. Сие желание есть обще самолюбию всех народов и оно имеет свои похвальныя стороны. – Но запрещать чужим героям нравиться на нашем театре, когда мы еще не имеем ни сочинителей трагических, ни актеров, такого самовластия нигде не видано, кроме Папской Инквизиции. Из милости позвольте нам восхищаться сладкою нежностью Расина, мужественною высотой Корнелия и многообразным блеском Волтера, и пока Козма Минин не заставит нас плакать, не

запрещайте нам ходить в представления Федры, Афалии, Ифигении, Сида, Горациев, Цинны, Магомета, Заиры, Кесаря, а иногда и Титова милосердия.

Вы кричите на переводы, на подражания, на Аристотеля, на Французов, и спрашиваете от чего Мельник выдержал более 200 полных представлений, как между тем Мизантроп Молиерова комедия, совершенное творение человеческого ума, никогда не имел полного собрания? – Такой вопрос был бы жестоким поведением для Российской Публики, когда бы он в себе не заключал и оправдания. – Я не знаю ни перевода этой комедии, ни переводчика, но чаятельно что из ста красот Молиеровых ни одна не сохранена в целости. – И так представьте вы себе как бы был смешном Гомер в Цыганском наряде? – Но не смотря на то, что вы называете переводы весьма справедливо эстампами, хороший перевод или подражание Мизантропа будет всегда таким эстампом, который затмит все грубые картины нынешних малеров.

Вы требуете непременно Российского вкуса независимо от подражания других народов. Прежде надобно изясниться что такое вкус; это многозначущее слово и на других языках не имеет точного определения. – Естьли вы под ним разумеете свойственное языку красноречие, обороты слов другим неизвестные, наречия и пословицы объясняющая некоторыя обычаи, даже нравы нашего народа то таковой вкус нераздельно соединяется с общим вкусом словесных наук. – Когда же вы полагаете сие слово в отвержении правил писанных для целого света и принятых всеми просвещенными народами, когда вы хотите показать настоящую природу во всей ея наготе, что бы потом назвать подлинным Российским вкусом; таковой вкус вам ввести очень легко, но вы никогда не успеете дать ему привлекательных красот. – Как это? – Разве все природы хороши, кроме Российской? Нет. – Все народы, все языки имеют собственный вкус в красноречий, для того что имея собственные нравы и обычаи, они постепенно приобретали знания и очищали свой язык хотя и подражением, но не выходили никогда из отечественного вкуса. – Можно ли сказать тоже самое о России, которая вместе с кафтаном принята вдруг чужие художества, науки, обычаи, военное ремесло, и вместо исправления, повредила свой язык уродливым введением безчисленных иностранных слов, которых искоренение будет столько же стоить труда, как первое учреждение наук и художеств у наших возмутительных предков? – Но жалко, что не льзя нам пользоваться таким преимуществом. – В етом случае и я с вами стану сожалеть, но вы видите почему не возможно нам иметь того, чего сами не приобрели прежде подражания чужестранным.

Опять вы меня мучите вопросами: *Для чего не создать в России на театре вкуса*

приличного нашему свойству? – Я у вас спрашиваю: для чего бы не построить дом без работников и без припасов? – Вы сами признаетесь, что мы с вами весьма плохие работники и что господа зрители печатают нас разве из одного снисхождения или для наполнения листов своих. – Припасов много; но и те не все годятся для составления по желанию вашему Российского вкуса. – Зрелище есть картина большого света, сельской жизни, или любопытных приключений древних героев. – Большой свет у нас более иностранной нежели Руской; сельские наши жители копятся в дыму, и надобно быть страшным охотником до романов^(47 а), чтобы недостатки природы дополнить силою воображения и сплести шалаш какому нибудь Ивану из миртовых и розовых кустов; - и так вам остается только общество героев. Но между тем пока не родится у нас Шакеспир, который бы разширил и определил границы Российского вкуса; вы сами разберите в каких месных пределах будет оной заключаться: на площадках, на рынках и в кабаках.

Вы замечаете весьма справедливо, что Руские слуги не смеют шутить с своими господами как Французские Криспины, и для того их колкости и шутки не свойственны нашему языку и театру. – Чем же вы займете наших слуг когда вы им позволите показаться? – Тем же точно чем занимаются и Французские, но без всякого зрителей удовольствия и забавы, за которой вы сами нас гоняете в след. – И так остается нашему слуге оболгать нахально барина, украсть проворно кошелек его, нести украденое в кабаки, и вышедши от туда валяться по полу. – Правда, нет ничего приятнее, как видеть в опере с Яндовою в руках четырех пьяных женщины, которые припевают визгливым голосом площадные песни. – Вот картины в самом природном виде, достойныя кисти какого нибудь Фламандского живописца! В осмеянии порока позволяется возбуждать смех, гнев, любовь, ненависть, но никогда отвращение. – Вот еще правила Французския! – но Французы приняли их от Греков, а Греки быв первейшими философами, открыли их между таинствами природы. – Поле засеянное издревле Греками и Римлянами, которого часть жатвы собрали Французы. – Вот истории Французской словености, и причина успехов превосходного их просвещения.

Позвольте мне взять отдых прежде нежели заговорю о музыке. – Не шутка

^(47 а) Вы сами не прочь от романов когда уверяете нас, как будто Китайцов, что в России неслыхать про бедного солдата. – Или не лъзя хвалить свое отечество не соплетая чудес в его славу? Скоро вы станете божиться, что в целой России нет ни плутов, ни дураков.

защищать ремесло и честь целой Италии, которую вы так безчеловечно пускаете по миру; - чтоб перебить ей хлебе вы хотите непременно Россию записать в музыканты, и руки, собирающая лавры, украсить балалайкою. На что ей такой шутовской наряд? Не ужели в книге судеб писано, чтоб каждое государство со всех частей наук и художеств собирало подати? – Или вы думаете что можно согласно греметь Марсовою и Апполоновою лирою? Итальянцы говорят что в Руской музыке нет ничего привлекательнаго. Вот это уже непростительно! – Какое жесткое ухо! – слыша каждый день по улицам песни наших извожиков не могут приучить себя к согласию здешняго напева: - иному бы это всю душу разщекотало. Но в извинение свое говорят Итальянцы что не слышат никакой приятности в песнях для того, что оглохли от грома певчих; так то их музыка наша угомонила. – Скажите мне, за чем вы не удивляетесь, что кроме Турок никто не восхищается Турецкою музыкаю? Послушайте эту справедливую повесть: - Один Ирокеец был привезен в Париж. Его водили по всем операм, по всем Академиям; ничто его нетрогало, ни удивляло. Вдруг он услышал голос какой то волынки, по которой плясали медведи, он бросился в то место, и нашед в ней не малое сходствие с его отечественными песнями, не хотел оттуда отстать, крича, что это самая лучшая музыка на свете. – После того как же вам не предпочитать Российской музыки Итальянской? Каждой купец товар свой хвалит; но тот товар хорош, который всеми единогласно почитается за лучший. – Приторная сладость, которою вы упрекаете Итальянской музыке не есть порок ея существенный, но дурные стихотворцы не означают недостаток языка, но бедность умов. В устах етих переторговщиков все высокое делается надутым, забавное низким, сладкое притворным – правда, что Итальянская музыка вообще в себе имеет некую роскошную приятность вливающуюся в сердца слушателей; но природа говорит ли нам иначе? – Величество ея нас поражает, страшныя перемены наводят ужас, но вид простых ея красот трогает наше сердце и оставляет в нем сильныя впечатления. – Сии то впечатления и дали первое свойство Итальянской музыке, которую по справедливости назвать можно *языком сердца*. – Однако я вас должен благодарить от лица всей Италии что вы по крайней мере принимаете хоть *ноты ея*, как важнейшее достоинство ея музыки, которую вы, если успеете выгнать из Росси, того и смотри что станете беспокоить Итальянскую Архитектуру, а со временем принудите весь Петербург слушать одни гудки, и застроиваться деревянными анбарами.

Богатство Российскаго языка неоспоримо. Но если он в источниках изобилен, то беден в отделке и не органичен в употреблении. Вы упрекаете Французов, что на их

языке нет ни разума ни добродетели в общем смысле; это правда. Но ежели надо употребить в какомнибудь особенном смысле их слова *esprit* и *vertu*, то без всякой околичности вы узнаете когда *vertu* значит доброту, качество и добродетель, а *esprit* дух, существо, сприт или разум, столько их граматик вычищена и бедность языка обогашена приличным и не обманчивым расположением разных значений слов каждого у своего места. А между тем богатый наш язык, имея множество не обсеченных выражений, не может иногда сыскать точного слова для названия вещей, которая всегда перед глазами. – Напр. каждый день мы видим публику, а не умеем ее назвать по Руски; каждый день мы ходим по каменным тропинкам сделанным для пешеходов и не знаем имени того что под ногами; вы сами имея множество дарований природных или приобретенных не иначе их называете как Французким словом *талант*. Не входя в глубину Метафизики, которой я не понимаю и в обширность учебных технических изречений, о которых я слышал, у нас нет собственного слова к изяснению *Génie*, то есть превосходного проницательного ума; даже *религия* называется чужим именем. Я бы вам наскучил, если бы собрал все те слова, которых нам недостает. – Чтож прибыли нам в своих алмазах, когда чужее стекло кажется бриллиантом. – Я знаю, что такое усовершение языка идет вместе с успехам наук, и требует трудных опытов многих поколений; так за чем же хотеть чудес в России? - - С варварством обычаев и предрасудков труднее бороться нежели с неприятелями. – Одно может устыдить нас, что после великих успехов нашего языка во время великаго Ломоносова, который вместе сеял и собирал плоды, не лзя не удивляться ленивому шествию, или лучше сказать усыплению Российской словености. Кажется будто науки и художества охотнее предаются в руки своих нежных любимцев нежели холодных испытателей. – И так будем ожидать с терпением другаго Ломоносова, а между тем отдавать справедливость достоинству иностранных, которые были первыми нашими учителями, и которым мы обязаны даже образованием наших мыслей. – Сам Ломоносов без помощи чужестраннаго просвещения остался бы вечно рыбаком или неизвестным студентом. – Вы дразните Французов как собак словом *amour* и порочите их выговор. Французы же говорят что в нашем серебре и золоте гораздо больше звонкости нежели в языке, и что для внятнаго произнесения некоторых слов самых употребительных, нада удавиться или свихнуть язык. – И подлинно рассмотрите сами плавность и приятность слов, отмщение, тщеславие, защищение, отсутствующий, беспутствие, разнствующий и проч. то увидите, что они не даром бегают как язвы ужаснаго-стечения наших согласных букв. -

Я надеюсь, что вы теперь сами отгадаете почему во время Французких

представлений бывает больше карет нежели во время Руских и не принудите меня открывать всем известныя причины. – Из нынешних Руских актеров есть некоторые с отличными дарованиями, но не касаясь личности все вообще составляют весьма посредственное общество действователей, как вы их называете. – По чему? – Не знаю. – Я замечаю только что театр наш упал вместе с словесностию. – Говорят что трагической театр во время блестящего состояния г. Дмитревскаго и при жизни славной Троепольской, едвали не превесходил тогдашний Французский, по признанию самих Французских актеров. Гопожа Лесаж, которая в свое время была из лучших актрис, не разумея почти нашего языка, часто хаживала восхищаться божественною игрою Гаррикова ученика. - - Заставить молчать завить и соперничество, вот самая лестнейшая и неоспоримая похвала редким дарованиям! – что же стоит нынешним актерам принудить самих жестоких порицателей Российскаго искусства посещать Российский театр? – Но предразсуждения! – Милосивый Государь! Предразсуждения уступают удовольствию во всех людях, кроме тех разве, которые привыкли ни чем наслаждаться в жизни. – Но послушайте, что говорит Клевета Ехидным языком. – За чем де вам бросать рубль в воду и ходить в Руской партер, чтоб видеть какую нибудь Антигону, преходящую из древности в неизвестность, или какого нибудь Русскаго петиметра в Французкой коже; как будто бы не лъзя и за то заплатить, что бы посмеяться в трагедии, а поплакать в комедии.

Впрочем я ласкаюсь быть во многом одинакого мнения с вами. – Я вместе с вами вижу вред иностраннаго воспитания, не менее восхищаюсь многим красотами Российскаго языка, и в унылой музыке нашей нахожу иногда приятную мелодию; но все это похоже на неокончанное изваяние, котораго не лъзя осмелиться сравнить с *Венерою Медицис*. – Некоторые листомаратели, думая тем угодить своему отечеству, наперерыв выхваляют его просвещение, художества, науки, театр, и в глазах наших, среди России, составляют нелепые романы, которые они называют ободрением Российских дарований? – Прекрасное средство, ободрять науки говоря что нам не нужно более учиться! Не лучше ли, из любви к соотечественникам, показывать им их недостатки и устыжая их томную сонливость, воспламенить желание углубляться в науку, дабы сравнилась с славою Российскаго оружия. - -

И так, Милостивый государь, признайтесь что тот народ, котораго театр составлен из дурных переводов или посредственных подражаний, котораго музыка, неоживленная разнообразностию страстей, не имеет ни постоянного вкуса, ни правил, ни музыкантов, и который не читает еще на своем изобильном языке порядочной истории

своего мудраго законодателя, посеявшего в России науки вместе со славою; - что тот народ не имеет сильной причины хвастать своими успехами во всех частях человеческих знаний. – К стыду наших ученых, но к похвале и чести г. Голикова, его История лучшая, потому что первая. – Вы душевно привязаны к своему отечеству, и я тоже. – Как же одна причина могла произвести разныя действия? – А вот почему! Вы любите его как любовницу, а я как друга. – И так, еслили вам угодно будет продолжать повесть о чудесах нашего просвещения, то извольте подписываться только: *охотник до театра*, и положитесь на меня что я усердный ваш работник пока станет чернил и празднаго времени.

Покорный ваш слуга
N.N.

ТЕАТР. (Продолжение.)

Трагедия.

Не лъзя привести все содержания в трагедиях, что бы они окончивались счастливо: некто писав правила театру сказал, что счастливая развязка после первого представления не производит уже в зрителе того трепетания, которое он чувствовал; ибо знает уже он, что кончится счастливо; а когда он помнит, что снискавшее его привязанность лицо погибнет, тогда он при втором представлении больше еще содрагается: может быть сие и справедливо; но еслили бы *Тита* убил *Секста*, или бы *Секста* не простил *Тит*; я бы другой раз не пошел смотреть *Титова немилосердия*. Я бы желал все трагедии разязывать счастливо; но еслили необходимость содержания того требует; то для чегож и не морить героев, хотя это против моего сердца: по крайней мере, когда необходимо должно уморить кого нибудь, то пускай бы умирали одни порочныя лица... а добродетель... не лъзя и шутя без преступления мертвить ее. Как мне жаль *Хорева* и *Оснельду*, что их уморили... это была бы презавидная чета.

Многие полагали, что душа трагедии страсть любовная, и кажется разсуждали так не без основания, поколику любовь есть душа всей природы; она единосушна человечеству... Она на земле составить может наше блаженство: и она же причиняет все мучения: нет утехи сладоствнее той, которою вкушаем мы от любви чистойшей; и нет ужаснее огорчения, которое раждает в нас упрямая любовь: чтожь может, кроме ея действовать сильнее в трагедии? Не лъзя однакож поставить непреложным правилом, что бы трагедия вмещала в себе одну только любовь. *Мерона* совсем другим чувствованием подвигнет и каменное сердце к сожалению.

Что бы такое ни было основанием трагического действия, только нужно, что бы

оно касалось самага совершенства. Трагедия ни чего посредственнаго не терпит, малейшая слабость в ней чувствительна; а посредственность не сносна; все то, что близко к обыкновенному в трагедии смех производит, на пример: Государь всякий день, равно как и подданный его укрепляет тело свое пищею и питием: чтож бы это за действие было, естли бы лицо в порфире и короне в трагедии приказало подать себе среди самага [] лимонаду? Или бы Героиня села за уборный столик? Правда; в одной Немецкой трагедии Императору пускают кровь от испугу, хотя и за театров; однакож он выходит с завязаной рукою и от скуки играет в шашки... Вот действие, которое было бы совершенно в своем роде, говорил мне один Немец; естли бы его Величество приказал себе подать трубку табаку? Я бы хотел спросить у сочинителя, когда первое действующее лице играет от скуки в шашки, что должны делать тогда зрители?...

Англицкие и Немецкие трагики позволили себе писать в трагедии всякую смесь: славный Чекспер вмещал в своих трагедиях такая лица и действия, которые унизили бы и самую простонародную комедию, и хотя он умел выкупать сии грубыя уподления наиблагороднейшими трагическими красотами; однакож просвещенный вкус никогда не одобрял сих толико странных перемен в явлениях. Чексперовы красоты подобны молнии блистающей в темноте нощной: всяк видит, сколь далеки они от блеску солнечнаго в середине яснаго дня.

Кажется, весьма трудно согласить чрезвычайность действия и возвышенность слога в трагедии с естественностию; однако же трагедия не должна ни как пыщиться перед природою: красоты трагическия тогда только прелестны, когда они естественны; а иначе трагедия походила бы на Езопову лягушку, которая [снаилась], раздуваясь сравниться величиною со слоном. По важности материи хотя слог трагедии должен быть важен; однакож должен уступить *Эпической поэме*, в которой чем сильнее вымыслы стихотворческие и чем блистательнее украшения Риторическия, тем больше слог возвышенный возводит на степень совершенства *поэму*. В трагедии же возвышенный слог должен быть в середине между украшением витийства и самою простотою... Вот камень преткновения, на котором и самые великие люди спотыкались!... сколь ни велик был наш *Ломоносов*; но он в своих трагедиях не наблюл сей средины... Везде в них виден великий стихотворец – и естли бы *Демофонт*, *Тамира* и *Селим*, были меньше поэмы, тогда бы трагедии сии были венцем Российскаго театра: но как бы то нибыло; я бы желал когда нибудь увидеть сии трагедии в предствлении, дабы видеть, какое действие может произвести риторика на театре – когда играют Цинну, то кажется, Демофонт может изторгнуть рукоплескание.

Я не знаю, от чего происходит у всех почти сочинителей, как будто бы общее соглашение выводить в трагедии наперстников и маперстниц, которое ничего другого не делают, как только уговаривают героев и героин, чтоб одни не страдали, а другие не плакали, и тем самым только что поддразнивают их будто сочинители, считая себя отцами своих сочинений более истинных отцов имеют попечения, чтоб не пускать своих героин на театр без мамок; а героев без дядек; а сии мамки да дядьки, обыкновенно бывают самые плохие оттенки в трагической картине. Хотя с содраганием, чтоб не обидеть великих трагиков; однакож покушаюсь приписать лица наперстников и маперстниц или их нерадивости в образовании очертания, или самому недостатку в расположении. Сочинители убегая от одноличных явлений заставляют прекрасныя чувствования первых лиц высказывать сим ничего не значущим по связи трагедии наперстникам или наперстницам, кои до того иногда доуговаривают, что первое лицо упадет в обморок; тут по крайней мере наперстничество нужно, чтоб было кому поддержать ослабевшее от горести лицо: для чего бы подобныя чувствования не высказать взаимно двум героям представления? Или для чего бы не вмещать наперстников в действие так, что бы они оттеняли героев без излишества и без натяжки, и действовали бы сами, чтоб увеличить действие своих героев?

Вот еще недоумение, котораго по слабости моего разсуждения сам собою решить не могу, что за лица в трагедии *вестники*, и как в них может быть нужда? Я уже изяснил преимущество действия над рассказами, и когда повествование [] истинны; а [трагик пленительнаго действия], для коего ему все позволено. История повествует, что славныя герои и владыки часто сами кушанье стряпали; а в трагедии смешен бы был Ахиллес варящий катину. Трагедия ищет совершенства своего в [благородость величественном] и в простоте величественной же прилепляется к истории и в тоже время от нея убегает, гордится истинною деписания и в тоже время выставляет собственныя свои прелести. Представим себе мельпомену женщиною одаренною всеми совершенствами разума просвещеннаго, которая при наружной красоте своей никогда не пренебрегает убранства, и умеет превзойти всякую щеголиху своею разборчивостию и вкусом, в сем подобии заключается, кажется ясное понятие о *трагедии*.

Сколь же она быть должна разборчива в самых действующих, которые должны украшать собою прекрасное сочинение!

Представляющий Героя должен кроме чистаго и яснаго произношения, и приятнаго голоса иметь наружность стройную, стан видный и красивый, черты лица выразительныя, дабы достойным быть обожателем такой богини, какова мельпомена.

Что же нужно для героини трагической? Правда искусство может заменить недостатки природы; однако не всегда. Я не знаю какое тогда впечатление рождается в нашем воображении о величестве наружном при величественных чувствованиях – Пусть выйдет актер представлять Александра великого точно такого виду и росту, каким описывает нам историк сего славного завоевателя: все зрители вознегодуют и непримут в оправдание, что историк сказал об Александре – *corpore parvus*: то есть, Малорослый... много надобно актеру искусства и дарований, чтоб первое не выгодное для себя впечатление целаво собрания переменить в свою пользу.

Не помню в какой то трагедии целыя три действия ничего другаго не говорили, как описывали героя, любовница была заражена его красотою и чувствованиями, и для того не хотела отдать руки его сопернику, который мучим был ревностию, посылал воиски против счастливо солюбownika; поминутно возвещали о его силе и неустрашимой храбрости. В четвертом действии хитростию обезоруженный зрителями на явление; уже приход его возвещается – все воображают, что покажется человек видный рослый и красивый; но вместо того появился маленький, сухинький, скорбниккий, который до самого конца трагедии, то есть: до самой своей смерти божился всеми клятвами, что это он; но никто из зрителей не поверил, и с тем разъехались, что не видали того героя; на котором все действие трагедии было основано.

На что искать в истории; очевидныя примеры ясно уверяют нас, что не все великие и славные герои и полководцы были великотелесны, однако же трагедия на то не смотрит. Сказывают, что Лекен Французский и Гаррик Англицкий были малаго росту, но умели казаться на театре великими своим искусством, чего своими глазами не видал, того утверждать не смею. Скажу только, что как можно быть великому герою без стройнаго тела, то равномерно можно великим искусством заставить зрителя позабыть о не выгодном стане, и еслили должно выбирать искусство без стойности или стройность без искусства; я буду на стороне первого, и всяк со мною согласится предпочесть живаго человека прекрасной кукле.

Великолепная пышность зрелища весьма прилича трагедии, нужно только употреблять ея к стати и что бы она служила украшением действию и весьма надобно остерегаться, чтоб не затмить действия великолепием, и что бы не забросать безгласною толпою гласных героев.

Мещанская или гражданская трагедия не меньшаго требует внимания и разборчивости в сочинении и в представлении, хотя лица в ней ниже трагедии

героической и следовательно слог ближе к обыкновенному; от чего действие оной скорее проникает в сердца зрителей; поколику состояния их сходствуют с состоянием действия, и я думаю, что хорошую мещанскую трагедию написать столь же трудно, естьли еще не более героической- в ней должно возвышать чувства и страсти; а слог наблюдать обыкновенный. Чувствования царей, как бы они велики ни были, и как бы они сильно ни были выражены, сочинитель никогда не превысит меры по великости особы им изображаемой; он избирает слог и самый образ выражения, какой захочет; но там, где должно вывести на театр такие лица, которые ежечасно обращаются в глаза: где из обыкновенного образа изясняться не можно выступить ни на одну черту, где никаких почти великолепием не лзя украсить явления... а должно возбудить душу, привлечь внимание и разтрогать сердце, скорее может сочинитель впасть в погрешности, которыя всякий легче примерить может. Я не знаю для чего различают мещанскую трагедию от драмы, я никакой разности не вижу кроме той, что в драме иногда вырвется слово или лицо производящее иногда улыбку или самый смех, который сочинители полагают с намерением усугубить плачь, как равно и в комедиях бывают явления изторгающия слезы, и так кажется можно осмелиться мещанскую трагедию смешать с драмою и оставить на волю сочинителя всю ли он напишет плачевную или где нибудь коснется и смеха: но приметить должно, что в драме смех как некоторая отрада и отдохновение зрителей от чувствительности и сей смех или улыбка толико сладости весьма далеки от смеха комедии.

(Продолжение вперед.)

Желая продолжать мое разсуждние и о комедии, я его прерываю на время, дабы не сделать неучливости умедлением моего ответа.

Милостивый Государь мой!

Нижайше благодарю вас за труд, который вы самовольно приняли на себя просмотреть слабое мое сочинение, напечатанное в Зрителе под заглавием Театр и прислать сделанныя вами замечания: я их прочитал и просил издателей напечатать сей мой ответ.

Всякую критику приемлю с отменным удовольствием потому, что справедливое суждение обнажая пороки сочинения служит сочинителю наукою вперед их остерегаться и следовательно просвещает его: всякое сочинение, когда об нем судят, и делают на него замечания заслуживает какое нибудь внимание; а сие сочинителю весьма лестно. И так; позвольте мне объявить вам мое удивление, что у вас будто мочи не стало выдержать всего того, что писано мною о *театре*, о *Французком языке* и о *музыке*, когда вы сами

ласкаетесь быть со мною во многом согласны: что у вас язык чешется на сочинителей Панегириков слепленных из малых мыслей и больших слов; я не будучи лекарем не могу вам помочь от сей чесотки...

Вам не нравится нечто о врожденном свойстве душ Российских, поколику вы думаете, что тот кто писал не знает, что есть душа?... Что есть душа, писатель, писатель это не знает с прочими на ряду, разве вы докажете тому противное... *О изобилие красноречиваго пустословия!* Статья на рулетки или вертушки, кроме хорошаго слога писана с таким намерением, котораго я вам усердно желаю при всяком начинании вашего писания, и в которое естли бы вы проникли, то бы сочинителя голова не показалась вам завертевшеюся, и вы бы не разодрали рта от зеванья. Но это не мое дело всяк может вам за свое сочинение принести свою благодарность; а я буду вам отвествовать за свое.

Вы соглашаетесь, что театр есть училище благонравия; а приписание актерам и общему вкусу безтыдная наглость, которая очень не к стате поставлена в степени уравнильном с поучениями проповедников. Что театр многих поучил в добродетели и просветил в истории тому много примеров найти можно; я бы не знал, кто первый заложил столичный город Москву, естли бы не видал Олега... в чем вам чистосердечно признаюсь... Вы почитаете чудесами, что дитя скорее затвердил Российскую историю смотря ежечасно на лицеизображения Российских Государей, нежели бы уча уроки в книге... Этим вы раждаете во мне сумнение... были ли вы когда нибудь учеником или учителем?

Что слава и корысть суть единственными побуждениями всех деяний человеческих, и что удовольствие их совершает, это истинна неоспоримая; но что бы все сии три означались под единым названием *собственной пользы*, и чтоб все три были части единого целого; позвольте мне в том вам не поветрить, доказательством тому ваши замечания, к коим не возбуждала вас ни собственная ваша польза; ни корысть ни удовольствие, как вы сами признаетесь; а слава лестнаго имени критика; но как же вы запрещаете мне разделять то, что вы сами разделяли... *Такое самовластие разве в Палской инквизиции бывает.*

Вы не велите разуму мешаться в удовольствия сердца, говоря, что разум живет с сердцем, как кошка с собакой, я в себе такого подобия не приметил, разве вы мне разтолкуете, кто у вас собака и кто кошка: а естли у разума запятки, куда вы поместили разкаяние, о том я не знаю, поколику до ныне не слыхивал, какой экипаж имеет разум...

Вы говорите, что будете раскаиваться... собственное признание паче всякаго доказательства... Обо мне, я беру смелость вас уверить, что я никогда не согрешу мыслию, что я чрез чур умен.

Вы говорите, что вам приятно и любопытно видеть Чингинсхана потому, что его поколение 250 лет державшее Россию в порабощении ныне во все изтребилось; а мне приятнее видеть добродетель жившую в наших хотя и в порабощении бывших владыках, тем более; чтоб удивляться их совершенному геройству возмогшему свергнуть ненавистое иго Татар – трагедию же ни кто непорочил, и естли бы вы потрудились прочесть все мое разсуждение, вы бы увидели мое признание, что Французкие трагедии лучше наших. За что мне гневаться, что вам приятно видеть тающую Дидону и беснующагося Ярба; в сей трагедии по всюду видны красоты прямо трогающия: какое бы было усладительное зрелище, естли бы сей огонь стихотворческий естли бы сия сила действия и нежность чувствований явились на театре в лицах Российских героев! Я очень неравнодушно смотрю на Императора Тита; а совсем тем стократно буду повторять желание видеть своих Государей, которые миловали Россян, и гораздо больше почувствую удовольствия; не отпираюсь от слов своих: приятнее видеть детям славныя дела своего отца, нежели посторонняго... На что нам дожидаться двух тысяч лет, чтоб басни наши, естли они будут походить на Илияду и Енеиду, заставили целый свет избирать из них содержания для театров: время уже в толь счастливый и просвещенный век не о баснях думать и не ребяческими вымыслами о страстолюбивых богах; но самую истинную украшать утехи сердца и разума.

На что рыться в летописях мира, нужно прочесть одну историю отечесвенную найдутся Владимиры, Ярославы, Всеволоды... Михайло мудрый; найдется кротость геройство и милосердие прежде еще тех священных имен, кои вечность поставила на жервеннике своего храма; составив из подвигов их непреложное училище Владык земных язык мой произнось их с искренным благоговением; они запечатленны в сердцах и душах Россян.

Заметить должно, что не все то добродетель в одном народе, что почитается добродетелью в другом... У древних Римлян была первая добродетель в одном народе, что почитается добродетелью в другом... У древних Римлян была первая добродетель презирать царей; а у нас отечества отец первый по Боге... Добродетель подобно людям имеет отечество: следовательно желать видеть мужества и великодушия не есть самолюбие; а внутренняя привязанность равная союзу кровному: и сия привязанность

весьма далеко отстоит от запрещения нравиться чужим героям на театре, в чем напрасно меня поклепали: вот какого, когда с сердцем разум не в заговоре. Сумароков, Княжнин, Херасков, Николев, Майков и другие сочинители трагедии суть доказательством, что у нас оне есть; а представления оных и слезы зрителей уверяют, что есть и актеры.

О переводах осмелюсь вам доложить, что они никогда не составят совершенного театра; но не зная переводчика и не читав перевода Мольерова Нелюдима, и сказать на удачу, что в нем из ста красот Мольеровых не соблюдена ни одна, есть действие сердца, с которым разум не в заговоре.

Вкус отечественный непременно должен быть на театре; а без того ни истинной пользы ни истинного удовольствия театр приносить не может; и никогда не достигнет до своего совершенства; но я удивляюсь, как вы колеблетесь определить его, и что надобно для составления вкуса: потрудитесь прочесть в моем разсуждении о театре, где для создания вкуса я не отвергал подражания, как видно столь вам любезного и именно говорил, что природа являться должна на театре необезображенная; но во всем ее украшении, и опять повторяю мой вопрос, для чего не создать в России на театре вкуса приличного нашему свойству, и для чего ему не быть в своем роде совершенным? Я мог ошибиться, как человек в образе, как созидать вкус... и вот, что бы надобно вам заметить, и в чем бы вы оказали мне величайшее одолжение; если же вы сие пропустили: стало или я не ошибся, или по вашему признанию, что мы плохие работники, вы того заметить не умели, и после принуждаете меня увериться, что не возможно нам иметь того, чего сами не приобрели прежде подражания чужестранным, то есть: что мы по вашему, не можем иметь собственного вкуса; и сами же говорите, что припасов много; но работников нет. Не ужьли вы забыли что Бог создал человека после всего, создав наперед все ему припасы, следовательно видя припасы чегож не приводить их в порядок и правила? От чего естественно должен родиться и самый вкус – Мои правила худы – поправте их: вам отечественные охотники до театра принесут благодарность: а писатели увенчают вас похвалами.

Кто вам сказал, что с чужим кафтаном у нас все чужее?... В большем свете ни мало не переменилось ни врожденное древнее Российское геройство, ни твердость души, ни наблюдение данного слова ни гостеприимство. Сельские жители, не знаю, с чего показались вам закоченным в дыму.. На что нашего Ивана сажать в шалаш сплетенный из Миртов; он может показаться нам приятным сидя и под Липою – без всякаго романическаго воображения... В отметке же вашей нпаисамо о солдате то, что я

сказал об офицере, следовательно я и пропускаю ее. Но позвольте спросить вас, куда девали вы купцов, признанных, мастеровых и все среднее состояние? Разве они не достойны театра? ... В для героев, вы хотите, чтоб родилась у нас *Чекспер*... Вот изрядного нашли вы определителя вкуса, и видно вы его начитавшись заключаете вкус в тесные пределы площадей рынков и кобаков.

Не понятно мне кажется, что вы не нашли Рускому слуге на театре другого действия, кроме наглаго лганья, покражи у барина кошелька; и при всем том вы посылаете с покражею слугу в кобак... Много сударь! Кое чего найдется говорить слуге даже и без колкости барину, и разумный сочинитель найдет чем позабавить зрителей в лице Рускаго слуги... Конечно ваш слуга, когда нибудь вас обокрал?... Но справедливосли вымещать порок одного на всех слугах? Много есть в России таких слуг, которые стыдятся и поминать о кобаке... После толь частаго напоминовения о кобаке, странно кажется, что вам не понравились четыре женщины с [яндовою], их песни хотя и весьма простонародны; однакож гораздо благопристойнее развратных *двузначений* Французских Криспинов.

В изтреблении зла должно уезжать средств худших, нежели самое зло.

Сие заключение истиннаго Любомудрия: опыты доказали, что не Франция истинное отечество Любомудрия. Повесть Французской словесности и причина превосходных успехов их просвещения мне известны не меньше вас самых, Милостивый Государь! Но прибавить должно в тому, что Французы любили всегда свою собственность, и следовательно своих ободряли и не препятствовали им трудиться в созидании своего вкуса.

Похвала ваша Италиянской музыке и охуление Руской суть такие вещи на которья не знаю я, что вам сказать, и не понимаю, как согласить собственныя ваши противуречия... Вы хотите защищать честь целой Италии защищая их ремесло музыкальное, говоря, что я пускаю их по миру... О изобилие красноречиваго пустословия! ... Сколь бы бедна была Италия, когда бы она кроме музыки не имела других способов к своему пропитанию – и значит ли это перебить хлеб у Италии, когда я воображаю, что естели образовать корсные Руские напевы, то выдет приятная и усладительная музыка? Значит ли это, чтоб вся Россия записалась в музыканты, и руки собирающиеся лавры украсились балалайкою, когда несколько Россиян будут помышлять привести в совершенство свою музыку?... Российский народ благодаря Всевышнему во основании души своей имеет ко всему не постижимую способность: он может греметь и Марсовою Трубою; и Апполловою и художеств славныя подати,

когда он собирает их и с самой славы... это ему написано в книге судеб – рассмотрите сами себя по прилежнее, вы увидите, что я говорю правду.

Вы устами Италянцев насмехаетесь над Рускими наневами, как будто бы других песен у нас и не было, кроме извощичьих... Я вас осмелюсь уверить, что Поизелло и Галути необинуясь везде говорили, что они много нашли приятного в Руских напевах... Сарти, Читороза, Траетта и многие другие многократно слушали Руские напевы и благодаря Бога к удовольствию Петербургских жителей ни кто не оглох.

Как искусно поместили вы волынку, по которой пляшут Медведи в Париже и Ирокойца, под которым видно вы хотели разуместь меня, который кричит, что волынки лучше нет музыки на свете; и в тоже время в Унылой нашей музыке находите приятную мелодию... Чему же должно верить? Но позвольте вам сказать, видно вы нашу музыку знаете по тому только, как вам наггали об ней. Извольте купить собрание Русских песен, и попросите кого нибудь, что бы вам их спели, и вы уверитесь несомнено, что наша музыка по различию обстоятельств имеет различную и верную свойственность имеет свою унылость и свою веселость..... Отрицать же сладость Италянской музыки и беспокоить архитектуру тоже самое значит, как жить разуму с сердцем, как кошке с собакой; от чего из милости прошу меня иволить.

Естьли же позволено выводить следствия из несомненных начал, то я осмеливаюсь угадывать, что из припасов Руской музыки искусный сочинитель, хотя бы он и у Италянцев научился правилам согласия, без всякаго чуда может создать язык сердца.

Напрасно вы утверждаете, что в России одни только гудки да балайки; я осмелюсь вам указать такую музыку, которой нигде нет, и которой весь свет музыкальный удивляется; но которая изобретена в России... Сходите на Егерский двор или в Семеновский полк, вы услышите роговою музыку, которая вам право понравится.

Вы признаетесь, что Российский язык богат и требуете ему отделки; да об чем же и я говорил, когда объяснял, здесь больше прилежать к Французскому, нежели к своему, и что когда Французкий стеклянный язык обработан, а у нас к стыду своему пренебрегают свой алмаз. Естьли же вы не находите многих точных слов, в том не моя вина. Когда обнародываются указы, а вы не знаете, как назвать Публику: [ходите по каменным закраивать улиц]: имеете дары или дарования, а спрашиваете, что такое

талант: имеете ум; а ищите, что значит Génie (^{48*}), исповедуете христианскую веру, а спрашиваете, что такое *религия*.

В прочем, как бы ни было выгранено стекло, и сколько бы оно ни казалось бриллиантом, я всегда предпочту алмаз, хотя бы он был и в коре.

Вопрос вам, за чем хотеть в России чудес, мне весьма удивителен. Просмотрите Историю нынешняго столетия, вы сами признаете, что как первая так и другая половина онаго составлены из чудес... А что бы уметь в Россий по Руски, это разве в вашем разуме чудом почитается; а особливо когда Российская академия под сению Великия Матери Севера трудится в определении языку точности и силы и трудится с желаемым успехом.

Напрасно вам кажется, что после Ломоносова Российская словесность лениво шествует или так сказать уснула: не одно лирическое стихотворение составляет словесности... *Россияда* честь Российскаго Парнасса, *душинька* цветок самый прекрасный стихотворства после Ломоносова вышли в свет, Дай Бог нам другаго Ломоносова, чем больше их, тем лучше; но кто желает своего совершенства, тот не отнимает справедливости у чужестранцев, кои хотя и были нашими учителями во многом. Но разве ученик не может превзойти своего учителя? – Сам Ломоносов подтверждает сие нетрудное положение... Боже меня и вас избави, от того, чтоб иностранные образовали наши мысли.

Вы приводите несколько слов Руских, кои в выговоре жестки; да они и знаменование имеют жесткое: на пример, что жестче отмщения? Вы приводите еще слова Французов, кои осмеливаются говорить, что в нашем золоте и серебре больше звону, нежели в словах. Не довольно того, что сии пиявицы грабят нас своими модами, еще в глаза нам дерзают ругаться... Они ли в состоянии почувствовать приятность нашего языка, котораго ни кто из Французов совершенно не знает; для чегожь они не давятся или не свихивают языка от прекрасных своих стихов?

Trahe-t-on contre Rome un nouvel attentat

O ciel ! dont en tremblant...

Я бы вам наскучил, естлиб стал набирать еще стихов несколько, от звона которых не даром бы мы бегали, как от язвы – вы же как будто подверждаете ругательство Французов над самим собою в языке нашем; и естли необходимо нужно,

⁴⁸ В собеседнике напечатан опыт Российскаго сословника.

чтоб о красоте нашего языка утверждал Француз, то вы можете найти сие в *Левеке*, который Русский язык столько знал, сколько можно знать его Французу; и вероятно, что в сем случае не лъзя ни как обличить его пристратием.

Делая замечания на мои рассуждения, вы заблагоразсудили о всех действителях (*49) Российских отозваться гораздо не выгодно: вы именно говорите, что театр упал вместе со словесностию: а прежде сказали, что словесность упала от того, что Ломоносов умер...

Прошу сказать, когда Ломоносовы творения были играны на театре? Противу вашего жестокаго определения всем действителям посредственности противе положат они лестный для них прием Двора, общее рукоплескание зрителей, и что госпожи Саж и Гюс примечаемы были плачущими в Российских трагедиях после оставления театра Дмитревским и по смерти славной Троепольской. Вот, Милостивый Государь! До чего ваше предразсуждение простирается! Что вы неиначе согласились отдать справедливость дарованиям Г. Дмитревскаго, как назвав его Гарриковым учеником... Он еще жив и он сам уверит вас, что он у Гаррика никогда не учился... Но с предразсудком труднее бороться, нежели с неприятелями, как же вы хотите, чтоб удовольствие от Руских дарований победило предразсуждение, которое отнимает у них бодрость.

Вы ни где в моем рассуждении не нашли, что не надобно нам учиться – я везде говорил, что для создания собственного вкуса много требуется опытов, искусства, трудов, и сказал: не знаю, когда наступит время, что вкус получит свое существование и блистательное торжество.

Вы утверждаете, что наш театр составлен из дурных переводов или из посредственных подражаний: прочтите, Государь мой! Полный театр Российских сочинений, который старанием Академии Наук Директора собран и напечатан, там нет ничего переводнаго, и который едва ли вы в год прочтете, читая всякий день часа по два.

Клевета говорит языком яхидным... подлинно что ехидным языком – Антигона первый опыт начинающаго трудиться в сем роде писателя – прочтите первыя трагедии Расиновы со вниманием, вы увидите, что до самой Андромахи сумневались о Расине, будет ли он когда нибудь Расином – впрочем Российский партер никогда не бывает меньше наполнен, нежели Фрацузкий, площадь только перед театрами больше цугами обставлена во время Французских – а парами больше во время Руских; зрелищ причина

(*49) Действователь Acteur: вот почему назван так по Руски – Ago латинское делаю или действую – Actio действие, Actor действователь или дей по Французски Acteur.

же тому довольно в моем разсуждении о театре доказана.

Вы соглашаясь с моим мнением во многом, сами говорите, что это многое похоже и не окончанное ихваяние немогущее сравниться с *Венерою Медицис*: стало осталось только трудиться в окончании сего изваяния, и в тоже самое время принуждаете меня признаться, что народ Российский не имеет ни постоянного вкуса ни правил.

Прекрасная любовь к соотечественникам, искать единых в них недостатков и стараться их увеличивать; а совершенства умалять или и совсем их не видеть! Не ужьли вы ничего не нашли в Россия кроме славы оружия... Не оружие: но сердца – души и добродетель Российские славны. Теми же оружиями владеют и другие народы; но не теми руками.

Теперь позвольте вас спросить, что вы писали в своей критике? – Вы не опорочили моего разсуждения нигде и ничего в нем не поправили; а только силились уверить меня, что Российския словености худы, что вкуса у нас быть не может, что язык наш не хорош, и что Французкий лучше, что музыка наша способна только оглушить Италиянцов и стечение согласных в нашем языке способно только удавить или свихнуть язык у Французов... Не предразсуждение ли это! И не постыдное ли предразсуждение!

И так непрогневайтесь, что я продолжать буду о театре мои разсуждения по тех пор, пока справедливое и безпристранное суждение откроет мне пограшности моих мнений и тем их исправит: а я признаться в оных, никогда за стыд не поставляю...

Покорный ваш слуга
Охотник до театра.

ТЕАТР (Продолжение)

Комедия.

Хотя Комедия есть забавная картина приключений, и хотя главная цель ея смешить зрителей действием своим, однакожь много есть и таких комедии, которыя извлекают и слезы, и в которых приметно существенное различие от Трагедии и Драммы, как в свойствах, так и в самом роде письма, каковы на пример Тщеславный Нанина и тому подобныя из переводных. Сколько ни прозводит наш Недоросль смеху; но есть мгновение в четвертом действии, в которое у зрителя выступит слеза. И так, кажется я справедливо заметил, что в природе ни смех ни плачь не могут быть в одном положении двадцать четыре часа.

Сколь много произшествии различных ежечасно обращается в наших глазах, столь много является и содержаний для комедии, и сколь ни многообразны сии содержания; но они так часты, что сочинителю потребно великое искусство и труд возбудить внимание к тому, что всегда обращается перед нами и обыкновенностию своею ни какого в нас особенного впечатления не производит: а при том произвести такой смех, за который бы благоразумный зритель не упрекал себя после, есть дело великаго ума.

И так не всякий смех, и не всякая шутка пристойны комедии: благопристойность, ум и острота суть свойства *Талии*, которая в шутках своих столь же разборчива, сколько *Мельпомена* в своем величестве: Талия осмеивает пороки и шутит над слабостями; но не меньше Мелпомены стремится прославлять добродетель.

Смешить без разума дар подлыя души. Сказал Сумароков, и сей стих отца Российскаго театра довольно силен; чтоб заградить уста тем кошунствующим писателям, которые полагают первым достоинством в комедии развратныя *Двузначения* или по модному *Еквивоки*. Как всякое состояние и свойство прилично действию комедии, то равномерно всякое состояние, пол и возраст забавляются представлением комедии. Я не понимаю, как можно отважиться, чтоб зритель в полной надежде на благопристойность зрелища мог услышать слова, коих самое прикрытие покроеет лице его краскою! Мать везет дочь свою в театр: отец юнаго сына, дабы они видели действующее училище благонравия: но естли вместо того услышит юная невинность что то такое, чего она не понимает, и чему отец их смеется с отвращением: а мать закрывается опухалом, где убегут родители от разкаянии, что подали сами случай детям ко вредному любопытству? С каким лицом примут вопросы детей, и с каким стыдом и замешательством откажут они изтолкование того, чего бы сами никогда слышать не хотели? Запрещенная тайна обыкновенно подстрекает любопытство... Вот забава, которая на долго раждает досаду: а может быть и вредным сопровождаться будет следствиями; а комедия должна забавлять и просвещать вместе... *Смеша говорит правду.*

В выражении *смешить с разумом* замыкается обширное понятие: ибо где нет благопристойности, там нет и разума: шутки разума никогда не простираются до дерзости, разум полагает весьма великое различие между словами *осмеять* и *обругать*. Первое действие устыжая порочныя действия сердца и души раждает разкаяние и твердую решительность убегать впредь порока; а последнее ожесточает сердце и раждает злобу, которая обнаруживается мщением, как единственным своим

последствием: всяк легко разсудит: остановится ли разум хотя на одно мгновение в выборе первого: разум и в самом осмеянии избирает способы достойные себя. Всякая острота, если она одобрена им становится приятною; а единая колкость без благоразумия не заслуживает быть помещаема в комедии.

Не мудрено выдумать смешное для простаго народа; но трудно произвести улыбку на лице просвещенном: не мудрено выдумать смешные положения; но мудрено в самом смехе показать блистательную нравственность: комедия *Жорж-Дандин* со всем искусством Мольеровым кроме одного смеху и разврата ни чего не производит, и кажется, будто сочинитель хотел осмеять простодушного Дандина давая всегда торжествовать безпутной его жене... мне все то не нравится, где порок торжествует.

Комедия трогая забавою сердца зрителей включает в свое действие от высшего и до нижнего состояния: она не осуждает к плачу Монархов, как трагедия; а показывает, что на престоле, в чертогах великолепных равно и в хижине земледельца утешения существовать должны. Только по различности состояния различные свойства забав представляет. Она изображает нам, что законодатель творя блаженными подданных своих находит в их любви свое собственное блаженство, и часы отрад его столь же приятны его сынам, сколько труды его доставляют им отрад; земледелец орошая землю своим потом с великою радостью пожинает плоды со вверенных ей семян; он восхищается обогащая себя и многим соотечественникам своим доставляя пищу, разумеется за деньги: купец в обращении своей торговли находит свое утешение, воин в победах; судья в правосудии: и так везде комедия находит забаву и утешение; с другой стороны входит она во все изгибы сердец и во все тайные движения души, и где бы ни крылся порок или слабость, она найдет и обнаружит забавным своим образом.

Слог ее должен быть равен с состоянием представляемых лиц: он есть тот, который всегда употребляется в разговорах общежития; но при том сколько возможно, во всех правилах языка. Здесь то отечественный вкус должен явиться во всем своем блистании, поелику обыкновения Россиян, их нравы, их свойства, и всегда случающиеся происшествия представляются тем же самым Россиянам, с которых действий срисованы действия комедии: (я исключая те, где представляются чужестранные содержания) и чем ближе комедия подходит к сим образцам, тем более сочинитель должен иметь искусства, чтобы сочинение его не отозвалось личностью, что на театре не терпимо, и достойно презрения, если не наказания. Свойство комедии срывать маску с порока так, чтобы тот, кто и увидит себя в сем забавном зеркале нравоучения, во время представления смеялся бы сам над собою, и возвратился бы

домой со впечатлением возбуждающим в нем некоторый внутренний суд, за коим следует по стопам исправление.

И так вкус покажется в выборе содержания, в обставлении его свойствами усиливающими выгодность действия, в самом очертании сих свойств, в выдержании постепенно умножающейся привязанности зрителей, и наконец в самом выражении свойственном каждому свойству. Исполняя все сие сочинитель не совсем еще уверен в успехе своего сочинения; должно с великим рачением испытывать сердца зрителей и приноравливать к их вкусу свой, дабы успеть произвести в них то самое действие, которое предполагает: во всяком состоянии есть особенный прием, чем можно ему понравиться; а познание сих приемов есть наука весьма трудная для сочинителя; пользоваться же сим познанием, и из сих частных приемов составить нечто общее, которое бы могло всем нравиться... Вот истинный вкус, в котором Российская комедия найдет весь свой успех.

Удивительно мне показалось в напечатанной в прошедшем месяце критике, что сочинитель оной не нашел говорить ничего на театре слугам, а про поселян наших сказал только, что они в дыму закоптили... Я о слугах буду говорить в своем месте; а теперь мимоходом замечу то, что многие Петербургские жители в прогулках своих по набережной ежедневно летом видеть могут, когда сии простодушные поселяне обедают или ужинают на барках. Они сидя кружком около своей чаши сперва отдают оброк своему желудку, и как голод, подобно сердитому их старосте, ворчать на них перестанет, тогда они вместо десерта начинают разговаривать весело: как бы я желал, что бы мой критик послушал их разговоров: он бы нашел в сих разговорах столько остроты в своем роде, которая бы его удивила, а что более, сия острота всегда наполнена здравым смыслом; я много раз возхищался сим приятным зрелищем, и с удовольствием слушал, как они старались один другаго сказать острее, и часто слышал их насметки, когда ктонибудь из них, думая сказать замысловато, да молвит не в попад. Теперь я спрошу, кто образовал сию в них способность? Не спорю, что их шутки грубы и замысловатость проста; но где же она и не такова в поселянах... Дело вкуса обработать и украсить сию природу: но отнюдь не выходить из ея круга.

Всякое состояние тогда только возхищается собою в комедии, когда оно понимает, что это действие его собственное, но так украшено, и такой имеет прелестный вид, которым бы представляемое состояние с удовольствием само себя украсить захотело, или бы по крайней мере увидело того возможность... Говорят, надобно Ивану Рускому строить шалаш из миртов, которых со всем в России нет: Иван

не осмелится и войти в подобный шалаш, а если он увидит шалашик из березок или липочек украшенный Васильками смело и весело там сядет. Я видел по дороге от Могилева к Смоленску торжественные ворота сделанные из сена и соломы, и украшенные нашими полевыми цветами, которые поражали взор всякого своим видом, а особливо в некотором отдалении... Вот, что может сделать вкус из Русских припасов!

Что собственное свое более нас к себе привязывает, нежели чужее, это истинна не оспоримая, следовательно Российския содержания должны быть украшаемы на театре и вкусом Российским; а без того всегда будет успех сомнителен, разумеется в сердцах тех зрителей, которые сами себя думают, что люди только иностранцы; а не они: то какого же успеха ожидать должно от переводов, где сочинитель думал только о нравах и вкусе своей земли и писал красотами своего языка, не помышляя ни о чем другом?

Комедия на пример *Тщеславный* лучшее творение Детушева ума, на Российском театре показывает безобразную смесь противною нравам и законам нашим. У нас законы запрещают жениться брату жены моей на моей сестре; а равномерно и свадебные контракты, по колику не они составляют существенную священность брачных уз, у нас не существуют; и хотя бы сто контрактов было подписано, без венчания все они ничего не значат: нотариусы же наши учреждены для протеста или засвидетельствования долговых, а не брачных обязательств: с верх же того и самая свойства образованные во нравах чужей земли кажутся в России дики, от чего и самая наивеличайшая красоты теряют нечто из своих прелестей, я уже не говорю, что красоты словесныя совершенно исчезают в переводе.

Некоторые переводчики предприняли было исправить сей недостаток при переводах: они стали переводить комедии, и переделывать их на Русские нравы: но всякая комедия переделанная на Русские нравы в представлении имела один только недостаток в Русских обычаях.

Если уже должно непременно, чтобы в России на театре были подражания, то в таком случае я бы думал удобнее всего подражать расположению и красотам изобретения, нежели при буквальном переводе весьма не к стате приклонять свойства чужия к нашим нравам, и не успевать ни в том ни в другом: это похоже на то, как бы кто хотел на женщину наряженную в подкапок надеть фуру с фатою: мне кажется, гораздо лучше из кисеи или дымки стить душегрейку; но и тут будет несколько странно; наши простолюдины по слабоумию своему предпочитают для нарядных душегрек парчу новомодным полосатым атласам и тканому воздуху.

Правда: есть множество свойств таковых, которыя общи всему роду человеческому, и таковыя комедии почти ничего не теряют в переводе в разсуждении главнаго свойства; но и тут весьма много может встретиться несходства с нашими обыкновениями, которое соображать или весьма трудно, или со всем невозможно. А именно: главное свойство будучи обставлено другими необходимо нужными, служащими ему оттенками, которыя придают ему большую живность и яркость, и которых взаимныя отношения и самая связь всегда основывается на нравах земли представляемаго народа, откуда почерпается и самый образ их изъяснения: следовательно и выходит чувствительная разность во всем с наши; но кто в состоянии все сие победить, и так переделать комедию, чтобы она показалась Руским творением, тот верно с меньшим трудом может сам сочинить выбрав свое собственное содержание: а разность будет в том та только, что творческия красоты всегда предпочтительны подражательным.

С самага начала Российских зрелищ вошло в употребление, во многих наших комедиях называть действующия лица, Клитандрами, Милонами, Ерастами, Драгимиами и тому подобными; но у нас без нарушения учтивости ни кого называть не лъзя одним только именем, или одним прозваньем: скажут может быть, что найдется кто нибудь из зрителей того имени и отечества, то чтобы он не счел себе обидою, когда можно выдумывать имена Милона, Честона, то для чегож бы не быть на театре и Милону Честоновичу: а при том по чему обидно честному на примере Гавриле Николаевичу, еслии найдется какой нибудь бездельник, котораго зовут тем же именем и отечеством? При имени и отечестве следует и прозвание, которым у нас совершенно один от другаго отменяется: а иначе не было бы ни одного Якова в России для того только, что Яков Янсен изменил Петру Великому под Азовым.

Я бы хотел узнать, что скажем благородная невеста своему благородному жениху, когда он пришел к ней скажет: *Софья! Каково ваше здоровье?* Она скажет: *я здорова, а ты Максим! Здоров ли?* Побожиться можно, что после эдаких вопросов, один другому скажет, ты не умеешь жить... и в ряд ли свадьба состоится? Но в комедиях это непочитается за неучтивость... Чтож тому причиною? Мы наглядевшись переводов, которые сделали в нас первое впечатление на театре, с трудом осмеливаемся прибегнуть к истинному источнику, то есть к самой природе и к своему обыкновению: осмелился один, прием зрителей оправдал его смелость, и теперь начинают уже наблюдать вежливость в названии именем и отечеством. Скажут мне, что это мелочи нестоющия замечания, но однакож эти мелочи делают привычку уделяющую нас от наших обычаев:

для чегож и в самых мелочах им не следовать.

Теперь приступаю я к рассмотрению самых свойств, которыя могут быть в комедии, и к разобранию тех пороков и недостатков, которыя осмеивать имеет право комедия.

Осмеивать должно те одни недостатки, которыя производят от нашей воли; а не от естества: первых исправиться состоит в нашей же воле: а последние не могут быть исправлены ни чем, следовательно смеяться над ними значит оскорблять самую природу. Недостатки душевные, нравственные пороки и слабости подлежат комической шутке, испорченное сердце и злая воля суть пища комической сатиры. Но как всякое состояние присвоила себе комедия, то и должна она искать во всяком состоянии некоего благородства, дабы не смешать забавы с отвращением. Между людьми бывают как великия добродетели, так на против того и подлые поступки, которые при одном воображении об них гадки, следовательно и театра не достойны; бывают так же и самыя преступления, кои не принадлежат до театра.

Сказано, что не одною сатирою занимается комедия, но употребляет ее для того единственно, чтоб выставить в примере добродетель, явить сколь сладостныя утехи находит она сама в себе; а иногда показать, что человек, сколь бы ни предан был сей строгой исполнительнице повелений разума, имеет иногда свои предковения; дело комедии открыть способы или избегнуть сего предковения, или излечится от онаго. Из чего ясно видно, что сия толь достойная человечества забава не должна ограничиваться одним намерением смешить, а тем не менее всякий легко может разсудить, должна ли комедия унижаться изображениями подлости, непристойности, буйства и дерзости?

Всякая природа в своем обнажении мало привлекательна, а вкус в украшении, кажется, обновляет ее; и так прежде всего сочинитель должен, показать его выбрав содержание в замысловатом онаго сплетении оживленном вероятно, без чего в комедии будет видно одно ребячество, чем избилуют все Феические представления, естли они не замыкают в себе яснаго нравственного иносказания; при том весьма ясно из самага перваго вступления должно обнаружить главное намерение в сочинении, и оно то есть точка, к которой все действие устремляется: благоразумный зритель постигнув намерение во первых сделает на нем свое суждение и оправдая или обвиня оное ожидает по сему продолжению действия одобрения от своего сердца, и по тому судит о частном намерении каждаго явления и таким образом сии частныя намерения служат к подкреплению главнаго... Вот по моему мнению каким образом должны сочинитель располагать очертание своей комедии, в чем успеха, он успел уже в целой

половине своего предприятия, и хотя ни что не обязывает сочинителя в рабском последовании своему очертанию, он всегда властен при первой встрече выгоднейшего воображения к поправлению своего плана, и к украшению его всеми цветами разума; но чтобы все сии поправки и украшения служили к приведению его к большему совершенству; а не к разрушению.

В сем случае благородство комическое состоит в том, чтобы не выбрать произшествий площадных или подобных тому содержаний, которыя именовать запрещает благопристойность, и хотя порочныя действия существуют всегда в общежитии, и хотя комедия необходимо должна изображать оныя естественными красками, однакож великая и существенная разность находится между отвращением к пороку и отвращением к сочинению; а в сем то самом и замыкается все искусство сочинителя, чтобы успеть в первом и совершенно избежать последнаго. С произшествием связано совершенно место представления, и сочинитель должен весьма остерегаться, чтоб не представить очам зрителя явления своего там, куда ни один порядочный человек не пойдет; а равномерно и всякое соблазнительное стечение обстоятельств действию комедий не пристойно. Какая польза выводить на позорище такая явления, которыя законами наказуются и презрены добрыми нравами!

Не меньшая осмотрительность потребна в свойствах лиц составляющих действие: лицо порочное терпимо, приятно не видеть его страдание и самое наказание по заслугам; а стократно приятнее видеть его исправление и средства к тому побеждающия; но лицо позорное выводить на театр противно благочинию здравомыслящих людей: следовательно благородство должно существовать во всех чертах каждого свойства нужнаго для составления комического деяния: естли бы например хотел сочинитель представить горькаго пьяницу во всей его гнусности, я уверен, чтобы зрители при появлении столь подлаго лица разъехались с сожалением и досадою, что посетили такое непристойное зрелище; но напротив того много видано в комедиях пьяных лиц, кои с осторожною разборчивостию будучи сочинены, производили великий смех а при том и приятный; сочинитель умел найти и в сем положении некое благородство.

В образе изяснения яко в главнейшем выставлении вкуса сочинителя сие благородство или благопристойность должны являться в полном своем виде, поколику всякое свойство выражая свои чувствования может или возвыситься или унизиться; а поколику всякаго действователя устами говорит сочинитель, и изясняет собственныя свои мысли, и собственным своим слогом, хотя и принаравливает его к наречию

действующего свойства; то и должен употреблять все внимание, сколько позволяет качество того лица облагородить его выражения; но которые отнюдь не должны удаляться от природы: многия сочинители чувствуя нужду сего правила подумали, что Российский крепостный слуга будет низок на театре, и не заблаго разсудили войти во внутренность сего состояния и с прилежанием испытать, что можно извлечь из него, решились по образцу Французких комедии выставить наших слуг Крипинами, и уверили себя, что они правильно поступили, когда вложены остроты в роли сих слуг производили громкий смех в театре. Но я думаю о том со всем напротив: я хочу видеть крепостного своего слугу в собственном его виде возбуждающего приятный смех; и со всем тем никогда не позволю ему говорить на мой щет колкой остроты и мне в глаза, и когда я в беседе с равными мне, ни когда ему вмешаться в наш разговор так же не позволю.

И так естьли главное стремление сочинителей комедий избирать таковыя свойства, которые не нарушая ни мало благопристойности в самом своем основании смешны, но как всякая вещь виднее при своем противоположении, подобно белый цвет при черном, то не лзя поставить в порок комедии включающей в себе трогающее, и самое плачевное нечто, хотя бы оное нечто было и главным ея основанием: а при том искусство сочинителя может произвести в зрителе со всем противное действию представляемому: часто на театре действующия лица радуются; а зритель смеется: например я видел в одной комедии отца и мать обнимающих детей своих со всею горячностью родительскою; детей лобзающих руки даровавших им жизнь, и в самое то время казалось, что сердца их спорили о превосходстве в своем долге, любви и горячности; зритель не мог определить кому отдать преимущество; родительским ли попечениям о благе детей, или детской любви и послушанию к родителям; и сия радующаяся семейственная картина извлекала у всех приятныя слезы, и кажется всякий пожелал видеть у себя дома подобное произшествие всякий день: в комедии же скупой Гарпагон плачет о потере своих денег; но слезы его и жестокое изступление приемлются от зрителей громким смехом.

(Продолжение будет впредь.)

ТЕАТР (Продолжение)

Комедия.

Между тем: как искусство писателя все может употреблять в свою пользу, из смеха делать слезы; а из слез забаву и во всем одном наблюдать предположенную мету; всеобщее употребление составило непременноя правила в Комедии, которые суть те

же, что и в Трагедии в разсуждении времени, места и числа действий; но может быть нравоучение комедии ближе к сердцу, поколику оно трогает его и забавляет в сместе.

Хотя театр есть зеркало обыкновений; но иногда смотря на действие приметно бывает тому противное, что однакожь не делает ни малейшаго препятствия успеху. На пример мы видим на театре слугу всегда маленькаго ростом; а боярина большаго; всякий барин однакож в общежитии [] в [] людей рослых и покрайней мере выше себя головою; и естли изо ста боярь и их слуг размотришь, то найдешь девяносто малорослых бояр, а слуг высоких все сто; для чегож на театре это показалось бы и дико и странно. Это произошло от того, что по сие время истиннаго рускаго слуги на театре не видали, кроме Фоки Фалелеича: а хотя в некоторых комедях сочиненных и был слуга, но слуга выкроенный из Французких; я не говорю о таких слугах, которые входят на явление подать стул, или доложить о чем нибудь; скажут мне, что в домах камердинеры и парикмахеры бывают часто малорослы, но нынче у каждаго почти барина в сих должностях Французы, о коих я говорить не намерен; а то они нажалуются на меня своим господам... так и боже упаси!...

В мыслях человеческих есть какое то предубеждение с хорошим своисвом видеть человека и собою красиваго и стройнаго, добродетельная душа и нежныя чувствования сами собою привлекательны; но хотят их видеть в любовнице прекрасной, и кажется, обидно природе, чтобы служанка была статнее и лучше госпожи своей. Странныя же и смешныя действия желают видеть в странных и смешных осанках; отсюда происходит кажется и то, что слуге не выше своего господина, кольми паче в чувствованиях, [].

Ни кто не сомневается, что комедия пленяет зрителей замысловатыми истинными выраженными с точностию и приятностию, где блистательное и пылкое воображение движет сердце и обольщает душу всякаго: шутка благоразумною разборчивостию сопровождаемая естли извлекает рукоплескание; то оно есть достойное признание истинной красоты и дарования и прямо удовлетворяющая ему похвала. Сколь приятно сочинителю, естли по первом представлении его комедии замечательныя слова его останутся в целом городе на долго пословицами; или его двействие будет служить примером добродетели; а положение театральное забавою в беседах.

Ни что не препятствует комедии в своем шутливом виде углубляться во внутренность самой философии, коея разсуждения тем глубже впечатлеваются в умах наших, чем более строгое чело любомудрия покрывается благородною улыбкою.

Естли в комедии не терпимы чувствования и свойства низкия, то несравненно

более чувствует благоразумный зритель досады, когда актер или актриса игрою своею мало уважают благопристойность, и хотя иногда рукоплескания и довольно громкия ободряют сию игру; но сии плески не важны: в Москве один актер объявляя следующее зрелище всегда встречается громом от ударения рук; и сей гром бывает ему за то, что он при объявлении кобенится и ломается как наше место свято.

Сказывают; будто в чужих краях уборы комедии служат ко введению моды; но у нас этаго еще нет; а особливо в Москве; я видел в комедии актера представляющего пребогатаго Графа; и естли бы он не клялся всеми богами, что он имеет не сметныя богатства; я бы по одежде его подумал, что он вышел на театр у зрителей милостинку просить: мне сказывали, что там не смотрят на свойство роли; а на жалованье актера, который больше получает того лучше и одевают: а этот Граф говорят из последних актеров: здесь в Петербурге свойства ролей наблюдают; и кажется, что театр следует за модами; а иначе что бы были модные магазейны. Знатность Российская никогда не согласится будет жить в магазейнах, ктож будет грабить наших бояр?

И так светлая комедия со всею благопристойностию; с действием живным и правдоподобным, с хорошим расположением и с выбранными свойствами украшена будет тонкою и искусною игрою действователей, где язык чистый и природный вкус блистают: вот забава, с которою ни что сравниться не может!

Опера или поющее зрелище, мне кажется, подлежит тем же правилам, и по содержанию может быть или плачевное или забавное, но как уверяют Италиянцы, что в Опере нет нужды ни в здравом смысле, ни в завязке, ни в порядочном расположении; а вся сила замыкается в одной музыке, то они от начала до конца в своих операх поют без умолку. У нас же в России не введены еще, благодаря здравому разсуждению, сии утомляющия рецитативы, то и уверяют меня, что в России истинной оперы еще нет, хотя мы свою музыку и отдали Италиянцам в порабощение: но здравый разсудок ни когда не поработится музыке; Руские зрители в опере хотят видеть драму правильною и привлекательною, не хотят разговоров по музыке; а слушают с удовольствием к статье помещенныя между естественным разговором пения.

Весьма несправедливо заключат, естли подумают, что в сем моем разсуждении о театре намеревался я предписывать правила сочинителям: нет; ни когда я столь дерзким не буду; я предлагая мои мысли суждению общества ласкался, что может быть найдутся любители природнаго своего вкуса, которые будут с моим мнением, согласны, то я не напрасно его предал бумаге.

До сих пор еще ни чего нет на Российском языке, что бы до театра касалось, то я

почту себе за особливую честь и удовольствие, естли благоразумному и просвещенному уму подам случай исправить недостатки мои и написать полное разсуждение и самыя правила театра и вкуса Российскаго.

III.32. Санкт-Петербургский Меркурий (1793)

Часть первая, месяц Генварь : Разсуждение об Англинской трагедии, из сочинений г. Волтера.

[Nous donnons ici le texte original de Voltaire des Lettres philosophiques, lettre XVIII. Les suppressions, ajouts ou modifications du traducteur russe sont signalés dans le corps du texte entre crochets.]

Les Anglais avaient déjà un théâtre aussi bien que les Espagnols, quand les Français n'avaient encore que des tréteaux. Shakespeare que les Anglais prennent pour un Sophocle, florissait à peu près dans le temps de Lope de Véga : il créa le théâtre il avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût, et sans la moindre connaissance des règles. Je vais vous dire une chose hasardée, mais vraie : c'est que le mérite de cet auteur a perdu le théâtre anglais ; il y a de si belles scènes, des morceaux si grands et si terribles répandus dans ses farces monstrueuses (⁵⁰a), qu'on appelle tragédies, que ses pièces ont toujours été jouées avec un grand succès. Le temps, qui fait seul la réputation des hommes, rend à la fin leurs défauts respectables. La plupart des idées bizarres et gigantesques de cet auteur ont acquis au bout de deux cents ans le droit de passer pour sublimes. Les auteurs modernes l'ont presque tous copié ; mais ce qui réussissait dans

⁵⁰ Что же бы сказал Г. Волтер о многих Немецких драматических творениях; сих безобразных вырождах литературы, в которых нет ни каких правил; даже самага важнейшаго – единства действия? – Что бы сказал он о сих удивительных пиесах, которые суть ни трагедии ни комедии; где эпизоды затмевают самое действие; где разговоры пустые и слабые, действующие лица карикатурныя; где все обозображивает и вкус и правила? О пиесах, каковы суть: разбойники, Сара Сампсон, Эмилия Галотти, Ненависть и Раскаяние, и пр. и пр.? – Ежели не более, то конечно тоже что говорит Горации в послании к Пизонам о стихотворстве:

Увидев женской лик на шее лошадиной,
Шерсть, перья, чешую, на коже вдруг единой;
Что бы красавицей то чудо началось,
Но в черный рыбей хвост в низу оно сошлось:
Моглиль бы вы тогда, Пизоны, удержаться,
Чтоб мастеру такой картины не смеяться?

И есть люди, которые предпочитают Немецкия драмы Французским – от чего же? От того только, что читая последняя, не понимают каким образом играть их. – Что думать о сих знатоках? Или, что они не знают правил театральных, как и того, что значит самая драма; или слепое имеют пристратие к Немчизне.

Прим. Кл.

Shakespeare est sifflé chez eux, et vous croyez bien que la vénération qu'on a pour cet ancien augmente à mesure que l'on méprise les modernes. On ne fait pas réflexion qu'il ne faudrait pas l'imiter, et le mauvais succès de ses copistes fait seulement qu'on le croit inimitable.

Vous savez que dans la tragédie du *More de Venise*, pièce très touchante, un mari étrangle sa femme sur le théâtre ; et que, quand la pauvre femme est étranglée, elle s'écrie qu'elle meurt très injustement. Vous n'ignorez pas que, dans *Hamlet*, des fossoyeurs creusent une fosse en buvant, en chantant des vaudevilles, et en faisant sur les têtes des morts qu'ils rencontrent des plaisanteries convenables à gens de leur métier ; mais, ce qui vous surprendra, c'est qu'on a imité ces sottises. Sous le règne de Charles II, qui était celui de la politesse, et l'âge des beaux-arts, Otway, dans sa *Venise sauvée*, introduit le sénateur Antonio et sa courtisane Naki au milieu des horreurs de la conspiration du marquis de Bedmar. Le vieux sénateur Antonio fait auprès de sa courtisane toutes les singeries d'un vieux débauché impuissant et hors du bon sens ; il contrefait le taureau et le chien, il mord les jambes de sa maîtresse, qui lui donne des coups de pied et des coups de fouet. On a retranché de la pièce d'Otway ces bouffonneries faites pour la plus vile canaille ; mais on a laissé dans le *Jules César* de Shakespeare les plaisanteries des cordonniers et des savetiers romains introduits sur la scène avec Brutus et Cassius.

Vous vous plaindrez sans doute que ceux qui, jusqu'à présent vous ont parlé du théâtre anglais, et surtout de ce fameux Shakespeare, ne vous aient encore fait voir que ses erreurs, et que personne n'ait traduit aucun de ces endroits frappants qui demandent grâce pour toutes ses fautes. Je vous répondrai qu'il est bien aisé de rapporter en prose les sottises d'un poète, mais très difficile de traduire ses beaux vers. Tous ceux qui s'érigent en critiques des écrivains célèbres compilent des volumes. J'aimerais mieux deux pages qui nous fissent connaître quelques beautés car je maintiendrai toujours, avec tous les gens de bon goût, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'Homère et de Virgile que dans toutes les critiques qu'on a faites de ces deux grands hommes.

[Passage supprimé par le traducteur russe :

J'ai hasardé de traduire quelques morceaux des meilleurs poètes anglais : en voici un de Shakespeare. Faites grâce à la copie en faveur de l'original, et souvenez-vous toujours, quand vous voyez une traduction, que vous ne voyez qu'une faible estampe d'un beau tableau.

J'ai choisi le monologue de la tragédie d'*Hamlet*, qui est su de tout le monde, et qui commence par ces vers :

To be, or not to be, that is the question.

C'est Hamlet, prince de Danemark, qui parle :

Demeure ; il faut choisir, et passer à l'instant
 De la vie à la mort, et de l'être au néant.
 Dieux justes ! s'il en est, éclairez mon courage.
 Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,
 Supporter ou finir mon malheur et mon sort ?
 Qui suis-je ? qui m'arrête ? et qu'est-ce que la mort ?
 C'est la fin de nos maux, c'est mon unique asile ;
 Après de longs transports, c'est un sommeil tranquille ;
 On s'endort, et tout meurt. Mais un affreux réveil
 Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.
 On nous menace, on dit que cette courte vie
 De tourments éternels est aussitôt suivie.
 O mort ! moment fatal ! affreuse éternité !
 Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté.
 Eh ! qui pourrait sans toi supporter cette vie,
 De nos fourbes puissants bénir l'hypocrisie,
 D'une indigne maîtresse encenser les erreurs,
 Ramper sous un ministre, adorer ses hauteurs,
 Et montrer les langueurs de son âme abattue
 A des amis ingrats qui détournent la vue ?
 La mort serait trop douce en ces extrémités ;
 Mais le scrupule parle, et nous crie : Arrêtez.
 Il défend à nos mains cet heureux homicide,
 Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide, etc.

Après ce morceau de poésie, les lecteurs sont priés de jeter les yeux sur la traduction littérale :
 Être ou n'être pas, c'est là la question : S'il est plus noble dans l'esprit de souffrir Les piqûres
 et les flèches de l'affreuse fortune, Ou de prendre les armes contre une mer de trouble, Et, en
 s'opposant à eux, les finir ? Mourir, dormir, Rien de plus, et par ce sommeil dire : Nous
 terminons Les peines du cœur, et dix mille chocs naturels Dont la chair est héritière ; c'est une
 consommation Ardemment désirable. Mourir, dormir : Dormir, peut-être rêver ? ah ! voilà le
 mal ! Car, dans ce sommeil de la mort, quels rêves aura-t-on, Quand on a dépouillé cette
 enveloppe mortelle ? C'est là ce qui fait penser ; c'est là la raison Qui donne à la calamité une
 vie si longue : Car qui voudrait supporter les coups et les injures du temps, Les torts de
 l'opresseur, les dédains de l'orgueilleux, Les angoisses d'un amour méprisé, les délais de la

justice, L'insolence des grandes places, et les rebuts Que le mérite patient essuie de l'homme indigne, Quand il peut faire son quietus Avec une simple aiguille à tête ? qui voudrait porter ces fardeau ; Sangloter, suer sous une fatigante vie ? Mais cette crainte de quelque chose après la mort, Ce pays ignoré, des bornes duquel Nul voyageur ne revient, embarrasse la volonté, Et nous fait supporter les maux que nous avons, Plutôt que de courir vers d'autres que nous ne connaissons pas. Ainsi la conscience fait des poltrons de nous tous ; Ainsi la couleur naturelle de la résolution Est ternie par les pâles teintes de la pensée ; Et les entreprises les plus importantes, Par ce respect, tournent leur courant de travers, Et perdent leur nom d'action...

Ne croyez pas que j'aie rendu ici l'anglais mot pour mot ; malheur aux faiseurs de traductions littérales, qui, traduisant chaque parole, énervent le sens ! C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue, et que l'esprit vivifie.]

[*Passage modifié par le traducteur russe*]

[Я осмелился перевести одно место слваного англискаго трагика; это Дридень]

Voici encore un passage d'un fameux tragique anglais. C'est Dryden, poète du temps de Charles II, auteur plus fécond que judicieux, qui aurait une réputation sans mélange s'il n'avait fait que la dixième partie de ses ouvrages.

Ce morceau commence ainsi :

When I consider life, t'is all a cheat, Yet fool'd by hope men favour the deceit.

[*Passage supprimé par le traducteur russe :*

De desseins en regrets, et d'erreurs en désirs, Les mortels insensés promènent leur folie. Dans des malheurs présents, dans l'espoir des plaisirs, Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie. Demain, demain, dit-on, va combler tous nos vœux ; Demain vient, et nous laisse encor plus malheureux. Quelle est l'erreur, hélas ! du soin qui nous dévore ? Nul de nous ne voudrait recommencer son cours : De nos premiers moments nous maudissons l'aurore, Et de la nuit qui vient nous attendons encore Ce qu'ont en vain promis les plus beaux de nos jours, etc.]

[*Passage modifié par le traducteur russe :*

« Безумные [смерные] преходы от предприятия к раскаяниям, от заблуждений к желаниям, питают глупость свою надеждою увеселений. Мы никогда не живем, но ожидаем жизни. Завтра, завтра, говорят нам, исполняться наши желания. Завтра приходит – и мы остаемся более несчастными. Увы! Сколь несправедливы заботы, нас снедающая! Никто не желает начать снова жизнь свою. Мы проклинаем утро дней наших, и от наступающей ночи еще ожидаем того, что тщено обещавали нам прекраснейшие дни наши, и пр.»]

[*Passage supprimé par le traducteur russe* : C'est dans ces morceaux détachés que les tragiques anglais ont jusqu'ici excellé ;] leurs pièces, presque toutes barbares, dépourvues de bienséance, d'ordre, de vraisemblance, ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit. Le style est trop ampoulé, trop hors de la nature, trop copié des écrivains hébreux si remplis de l'enflure asiatique ; mais aussi les échasses du style figuré, sur lesquelles la langue anglaise est guindée, élèvent l'esprit bien haut, quoique par une marche irrégulière.

[*Passage supprimé par le traducteur russe* :

Il semble quelquefois que la nature ne soit pas faite en Angleterre comme ailleurs. Ce même Dryden, dans sa farce de *Don Sébastien, roi de Portugal*, qu'il appelle tragédie, fait parler ainsi un officier à ce monarque :

LE ROI SÉBASTIEN. Ne me connais-tu pas, traître, insolent ?

ALONZE.

Qui, moi ?

Je te connais fort bien, mais non pas pour mon roi.

Tu n'es plus dans Lisbonne, où ta cour méprisable

Nourrissait de ton cœur l'orgueil insupportable.

Un tas d'illustres sots et de fripons titrés,

Et de gueux du bel air, et d'esclaves dorés,

Chatouillait ton oreille et fascinait ta vue ;

On t'entourait en cercle, ainsi qu'une statue ;

Quand tu disais un mot, chacun, le cou tendu,

S'empressait d'applaudir sans t'avoir entendu ;

Et ce troupeau servile admirait en silence

Ta royale sottise et ta noble arrogance.

Mais te voilà réduit à ta juste valeur...

Ce discours est un peu anglais ; la pièce d'ailleurs est bouffonne. Comment concilier, disent nos critiques, tant de ridicule et de raison, tant de bassesse et de sublime ? Rien n'est plus aisé à concevoir : il faut songer que ce sont des hommes qui ont écrit.] La scène espagnole a tous les défauts de l'anglaise, et n'en a peut-être pas les beautés. Et, de bonne foi, qu'étaient donc les Grecs ? qu'était donc Euripide, qui, dans la même pièce, fait un tableau si touchant, si noble, d'Alceste s'immolant à son époux, et met dans la bouche d'Admète et de son père des puérités si grossières que les commentateurs mêmes en sont embarrassés ? Ne faut-il pas être bien intrépide pour ne pas trouver le sommeil d'Homère quelquefois un peu long, et les rêves de ce sommeil assez insipides ? Il faut bien des siècles pour que le bon goût s'épure. Virgile,

chez les Romains ; Racine, chez les Français, furent les premiers dont le goût fut toujours pur dans les grands ouvrages.

M. Addison est le premier Anglais qui ait fait une tragédie raisonnable. Je le plaindrais s'il n'y avait mis que de la raison. Sa tragédie de *Caton* est écrite d'un bout à l'autre avec cette élégance mâle et énergique dont Corneille le premier donna chez nous de si beaux exemples dans son style inégal. Il me semble que cette pièce est faite pour un auditoire un peu philosophe et très républicain. Je doute que nos jeunes dames et nos petits maîtres eussent aimé *Caton* en robe de chambre, lisant les dialogues de Platon, et faisant ses réflexions sur l'immortalité de l'âme. Mais ceux qui s'élèvent au-dessus des usages, des préjugés, des faiblesses de leur nation, ceux qui sont de tous les temps de tous les pays, ceux qui préfèrent la grandeur philosophique à des déclarations d'amour, seront bien aises de trouver ici une copie, quoique imparfaite, de ce morceau sublime : il semble qu'Addison, dans ce beau monologue de *Caton*, ait voulu lutter contre Shakespeare. Je traduirai l'un comme l'autre, c'est-à-dire avec cette liberté sans laquelle on s'écarterait trop de son original à force de vouloir lui ressembler. Le fond est très fidèle ; j'y ajoute peu de détails. Il m'a fallu enchérir sur lui, ne pouvant l'égaliser.

[*Passage supprimé par le traducteur russe* : Oui, Platon, tu dis vrai ; notre âme est immortelle, C'est un dieu qui lui parle, un dieu qui vit en elle. Eh ! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment, Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant ? Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes. Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes, Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange arrêté, Les portes de la vie et de l'éternité. L'éternité ! quel mot consolant et terrible O lumière ! ô nuage, ô profondeur horrible ! Que suis-je ? où suis-je ? où vais-je ? et d'où suis-je tiré ? Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ? Où sera cet esprit qui ne peut se connaître ? Que me préparez-vous, abîmes ténébreux ? Allons, s'il est un dieu, *Caton* doit être heureux. Il en est un sans doute, et je suis son ouvrage. Lui-même au cœur du juste il empreint son image. Il doit venger sa cause et punir les pervers. Mais comment ? dans quel temps ? et dans quel univers ? Ici la vertu pleure, et l'audace l'opprime ; L'innocence à genoux y tend la gorge au crime : La fortune y domine, et tout y suit son char. Ce globe infortuné fut formé pour César : Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste ; Je te verrai sans ombre. ô vérité céleste ! Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil : Cette vie est un songe, et la mort un réveil.]

[*Passage modifié par le traducteur russe* : «Так, Платон; твое мнение справедливо; душа наша бессмертна. Это бог говорить тебе, Бог, которой живет в душе твоей. Ах! Откуда

бы произошло сие великое предчувствие, сие презрение мнимых благ, сей ужас ничтожества? Вечный Боже! Я чувствую, что ты меня зовешь в бесконечные веки. Я разорву оковы мира сего и сбросив тяжесть брэннаго тела моего, отверзу себе двери в жизни и вечности. Вечность! Какое утешительное и страшное слово! О свет! О мрак! О ужасная глубина! Кто я? Где я? Куда я иду? И отукда вышел? В какия новыя места, в какой неизвестной мир минута спокойствия готовится погрузить бытие мое? Где будет всей дух, которой себя познать не может? Какую участь готовите вы мне мрачныя пропасти? Пойдем, естли есть Бог, Катон должен быть щастлив. Так; он есть, без сомнения он есть, и я его творение. Он сам запечатлел образ свой в сердце праведнаго. Он должен мстить за себя и карать развращенных. Но как? Когда? И в каком мире? Небесная истинна! Я увижу тебя без покрова. Ты скрываешся от нас во дни сна нашего; ибо жизнь сия есть сонь, а смерть пробуждение.»]

Dans cette tragédie d'un patriote et d'un philosophe, le rôle de Caton me paraît surtout un des plus beaux personnages qui soient sur aucun théâtre. Le Caton d'Addison est, je crois, fort au-dessus de la Cornélie de Pierre Corneille ; car il est continuellement grand sans enflure, et le rôle de Cornélie, qui d'ailleurs n'est pas un personnage nécessaire, sent trop la déclamation en quelques endroits. Elle veut toujours être héroïne, et Caton ne s'aperçoit jamais qu'il est un héros.

Il est bien triste que quelque chose de si beau ne soit pas une belle tragédie. Des scènes décousues, qui laissent souvent le théâtre vide, des apartés trop longs et sans art, des amours froids et insipides, une conspiration inutile à la pièce, un certain Sempronius déguisé et tué sur le théâtre : tout cela fait de la fameuse tragédie de Caton une pièce que nos comédiens n'oseraient jamais jouer, quand même nous penserions à la romaine ou à l'anglaise. La barbarie et l'irrégularité du théâtre de Londres ont percé jusque dans la sagesse d'Addison. Il me semble que je vois le czar Pierre, qui, en réformant les Russes, tenait encore quelque chose de son éducation et des mœurs de son pays.

La coutume d'introduire de l'amour à tort et à travers dans les ouvrages dramatiques passa de Paris à Londres, vers l'an 1660, avec nos rubans et nos perruques. Les femmes qui y parent les spectacles, comme ici, ne veulent plus souffrir qu'on leur parle d'autre chose que d'amour. Le sage Addison eut la molle complaisance de plier la sévérité de son caractère aux mœurs de son temps, et gâta un chef-d'œuvre pour avoir voulu plaire.

Depuis lui les pièces sont devenues plus régulières, le peuple plus difficile, les auteurs plus corrects et moins hardis. J'ai vu des pièces nouvelles fort sages, mais froides. Il semble que les Anglais n'aient été faits jusqu'ici que pour produire des beautés irrégulières. Les monstres

brillants de Shakespeare plaisent mille fois plus que la sagesse moderne. Le génie poétique des Anglais ressemble, jusqu'à présent, à un arbre touffu planté par la nature, jetant au hasard mille rameaux, et croissant inégalement avec force. Il meurt si vous voulez forcer sa nature, et le tailler en arbre des jardins de Marly.

Часть первая, месяц февраль : Примечания на комедию Смех и Горе.

Если бы рукоплескания публики служили для авторов непоколебимым одобрением, то бы я сказал, что комедия Смех и горе есть одно из прекраснейших творений театральных, ибо редкое сочинение принималось с таким успехом; но как сии же рукоплескания нередко расточаются и в шутовских операх, то я мало к ним легковверен. Если бы брань безграмотных зоилов определяла падение сочинений, то бы, нимало не раздумывая, поставил я моего автора наряду с двумя или тремя мелочными волокитами Пегаса, которых имени не упоминаю только для того, дабы не разрушить спокойной неизвестности, кою сии добродушные люди наслаждаются в воздаяние за свою авторскую неутомимость. Но меня не предубеждает ни то, ни другое: зоилы не были довольны Расиновой Федрою, ругали Мольерова Тартюфа и Мизантропа, публика возносила до небес рукоплесканиями Прадона! Вот сильные причины не основываться на скоропостижных приговорах, которыми учреждает или случай, или невежество, или льстивое дружество, или ядовитая ненависть.

Я вознамерился сколько возможно беспристрастно рассмотреть сию комедию и предать замечание мое на суд публике. Я не намерен ни ослепить автора ласкательною похвалою, ни огорчить его грубым и бранчивым суждением. Словом, я поступлю так, как бы желал, чтобы поступлено было со мною в таковых же обстоятельствах и как бы должно было поступать со всяким новым автором. Пристрастная и чрезмерная похвала изнеживает и расслабляет дарования, колкая брань и насмешка их повергает в отчаяние и задушает в самом рождении, но беспристрастное суждение очищает вкус и, указывая на погрешности одною рукою, увенчивает другою красоты. Такое суждение не утешает и не ослепляет самолюбия, но оставляет его в той степени, какая нужна для воспламенения дарований.

Увидит ли кто погрешности в моем суждении, пусть откроет мне их: сие открытие послужит и к пользе моей, и к пользе нашего автора.

Содержание комедии

Вдова Вздорова, богатая кокетка, и Старовек, ее деверь, старик добрых нравов, имеют девушку племянницу, именем Прияту, которую хотят выдать замуж. Вздорова,

по любви к ветрености, к щегольству и к большому свету, прочит ее за Ветрона, молодого повесу, которого очень хорошо изображает его имя. Старовек, напротив того, почитая достоинства, добрые правила и хорошие нравы, хочет выдать ее за Пламена, офицера, влюбленного в Прияту, и в коего она влюблена взаимно. Вздорова всячески противится этому, тем более, что она сама в него влюблена. Между тем, появляются два ложные философа — Хохоталкин и Плаксин. Первый сватается на Прияте, второй метит жениться на самой Вздоровой, прельстясь ее именем. Вздорова старается обоих их проводить, щеголяя сею прилично своему полу уловкою. Служанка, в свою очередь, желая провести самое Вздорову, подкидывает письмецо Пламену, в котором советует, чтобы он казался влюбленным во Вздорову, если не хочет потерять Прияту. Пламен, последуя сему и поощряемый Андреем, своим слугою, делает Вздоровой любовное объяснение, в котором застает его любовница, с ним ссорится, и наконец, что очень обыкновенно между любовниками, опять мирятся. Пламен, с своей стороны, почитая Ветрона своим соперником, ссорится с ним, думая, что тот похищает у него Прияту; но когда узнает свою ошибку, то все они вместе делают заговор противу Вздоровой. Пламен продолжает притворяться в нее влюбленным. Подговаривают Вздорову в маскарад, случившийся в тот день; и чтобы более там блеснуть, то в маскарадных платьях и в масках протверживают дома менует. Когда хотят они к сему приступить, то входят Хохоталкин и Плаксин, первый наведаться о Прияте, в которой получает отказ, второй желая увериться о самой Вздоровой; но как она уже получила слово от Пламена, то и этот отходит с отказом. Они оканчивают сию размолвку комически. Потом в то время, когда зачинают танцовать, слуга, который между тем переделся в женское платье, подменяет Прияту, которая уходит и венчается с Пламеном в домашней церкви. И когда Вздорова пляшет по-русски со слугою, думая, что пляшет с своею дочерью, тогда вдруг слуга снимает маску, любовники входят, обман открывается. Старовек все это объявляет Вздоровой. Она уходит, проклиная весь свет. Любовники довольны, а мнимые философы остаются с отказом, утверждая — Хохоталкин, что все смешно, а Плаксин, что все жалко.

Вот содержание комедии; приступим к замечаниям.

Автор открывает себе обширное и прекрасное поле своим выбором, желая осмеять порок двумя различными способами: смехом и плачем. Что может быть богаче сего содержания: Хохоталкин и Плаксин, его два лица, которых разнообразная и острая сатира никогда не может показаться сухою. Автор, зная театр, чувствуя, сколь блистателен бывает характер, если оттеняем он присутствием противного характера,

старается почти всегда Плаксина и Хохоталкина выводить вместе и тем увеличивает их силу.

Удивительно мне, что тот же самый разум, который, делая такой прекрасный выбор, кажется, искал обширного себе поля, что тот же самый разум связал себя, сделав Плаксина и Хохоталкина эпизодическими особами в своей поэме и, отняв у них способы действовать, заключил их в тесные правила, каким подвержены эпизодические лица. Сия бы погрешность менее видна была, если бы автор сам названием комедии не обещал, так сказать, основать ее на Плаксине и Хохоталкине: она бы менее была приметна, если бы сии два лица не пленяли столь публику и не заставили бы ее сожалеть о том, что их сгоняют без причины только для того, чтобы дать место другим особам, без коих бы более можно было обойтись. Сделав сию ошибку, отняв у сих прекрасных лиц действие и оставя им одни слова, автор не мог избежать другой ошибки, происходящей из первой. Чувствуя, сколь нужно оттенять сии два характера один другим, старался выводить он их вместе на сцену, но без довольной на то причины. Сего бы, конечно, не могло случиться, если бы, увлеченный своим плодовитым воображением, мог он остеречься от первой своей ошибки.

Ветрон есть третье лицо. В нем прекрасно изображается модный повеса. Легкость слога, склонность к болтовству, эпиграммы, сказанные на самого себя, невежество, вырывающееся тогда, когда хочет он пощеголять своим умком: ничто не упущено, чтобы сделать сие лицо блестящим и подвести его ближе к природе.

Но сколь бы герой привлекателен ни был, какое бы дарование ни трудилось, дабы его осовершенствовать и придать ему всевозможные красоты; сколь бы много остроты, ума и вкуса на него истощено ни было; все это не произведет полного действия, если герой введен в поэму без причины, а таков есть Ветрон: прекрасный этот характер, кажется, зашел в эту поэму из другой комедии, и если бы несколько менее дарования на него было истощено, то бы скоро сделался он скучным; но чистые стихи и легкость слога причиною тому, что партер позабывает спросить, зачем Ветрон появляется на сцену. Правда, в первом своем явлении говорит он со служанкой о ветреной любви своей к Приятю; но как о том нигде более не упоминается и из сего никакого не выходит следствия, то это похоже несколько на натяжку, ибо причина слаба для введения лица в поэму, если она не побуждает его действовать в продолжение всей поэмы; притом же необходимо должно, чтобы лицо, объявившее в первой своей сцене причину, для чего оно показалось и какую имеет связь с другими лицами сей драмы, чтобы лицо сие выходило на театр и уходило с театра только для

того, чтобы достичь цели, для которой оно выведено. Но сего-то и нет в Ветроне- правда, Вздорова имеет намерение отдать за него Прияту- Но это намерение не может еще сделать его действующим, а лицо, наполняющее поэму без действия, есть ошибка в поэме.

Вздорова есть также прекрасный характер, и что еще более, то всегда действующий. Автор, кажется, не желая, сделал из нее героя поэмы, потому что в ней в одной более действия, нежели слов. По сему лицу, кажется, лъзя судить, что бы был в силах сделать автор, если бы во всех характерах соединил он сатиру с действием.

Старовек, деверь Вздоровой, есть нравоучитель. Автор, кажется, вывел это лицо, дабы более оттенить характер Вздоровой, в чем он очень изрядно успел, сделав только ту ошибку, что и этому лицу не дал действия. На театре должно нравоучение извлекаться из действия. Пусть говорит философ, сколь недостойно питать в сердце зависть к счастью ближнего; сколь вредна страсть сия в общежитии, сколь пагубна в сильных людях; пусть истощает все риторические украшения, дабы сделать, отвратительное изображение сей страсти: я буду восхищен и тронут его красноречием; но драматический автор должен мне показать завидливого, коего ритор сделал описание, он должен придать ему такое действие и оттенки, которые бы, без помощи его слова, заставили меня ненавидеть это лицо, а с ним вместе и пагубную страсть, в нем образованную. Мольер в своей комедии, не говоря длинных нравоучений против скупости, заставляя ненавидеть Гарпагона и делает его смешным; но в некоторых наших комедиях старики говорят преизрядные и предлинные нравоучения, охлаждают ими жар действия, и весь успех, производимый ими, это тот, что слушатели желают только скорее дожидаться счастливой минуты, когда опустят занавес.

В расположении поэмы сей более всего заслуживает внимание развязка. Она нова, наполнена жаром и производит прекрасное действие над зрителем, перед коим открывается тогда, когда он менее всего ее ожидает: нужно и то заметить, что развязка сия не расхоложена длинными отпусками, которые драматические писатели привыкли читать своим героям на конце поэм. В ней нет и той погрешности, какую также наполнены многие комедии и которая состоит в том, что авторы, набрав на руки множество лиц и навязав всякому из них любовь или другие хлопоты, принуждены бывают развязку делать в начале пятого акта, чтобы достальную его часть наполнить новыми развязками и отдаванием отчета публике, к какому, так сказать, месту пристроено всякое эпизодическое лицо. Сего часто не мог избежать и Мольер,

который, впрочем, не щеголял развязками; но г. Клушин счастливо увернулся от сей погрешности.

Заметим же и недостатки, какие есть в развязке.

Всякое действие должно быть на театре вероятно и исполняемо в своем месте. Автор не должен казаться чудотворцем, но подражателем природы. Скупому очень свойственно зарыть деньги; но если бы автор вздумал заставить своего скупого зарыть их на большой улице середь бела дня, то сколь бы ни комически обработал он такое явление, но зритель все остался бы им более удивлен, нежели восхищен. Такого же роду погрешность находится и в сей развязке: приготавливая ее, слуга переодевается в женское платье; но где же? В той комнате, через которую весь свет проходит и в которой сыграно четыре действия. «Ну, если его застанут?» — спрашивает зритель. Автор должен отвечать: «Я волен, сударь! в это время никого на сцену не выпустить», — и зритель остается обнадежен, но если бы в самой вещи случилось такое переодевание, то бы, конечно, слуга не выбрал к тому прохожей комнаты.

Самая развязка не иное что есть, как свободная и хорошая игра авторского воображения, она прекрасна, если смотреть и судить ее одною; но излишня, если взять ее в связь поэмы.

Никогда хитрость достигнуть к цели не должна быть труднее препятств, к тому противоположенных. А еще более никогда не должно употреблять там большой хитрости, где нет больших препятств, которые бы ее оправдывали. В комедии Севильский цырюльник хитрости графа, чтобы увидеться с своею любовницею, привлекательны потому, что он поминутно встречает себе в Бартоло, в доне Базиле и в самой своей любовнице новые препятствия. Но если бы Бартоло употребил такие же переодевания, чтобы видеться с Эмилией, сие бы была хитрость некстати. Для того что она живет у него под опекою. К чему же и в сей поэме только хлопот, чтобы обвенчаться на девушке, которая всякую минуту видится с любовником, живет нимало не назаперти, и коея дядя на то согласен. Хитрые любовные похищения пристойны там, где любовницы крепко стерегутся; но тут вся трудность состояла только в том, чтобы вывести Прияту в церковь и обвенчаться. Притом же несколько неестественно и то, что старушка едет в маскарад в тот вечер, когда намерена обвенчать свою племянницу.

Кстати об излишних хитростях. Упомянем еще раз про Плаксина. В третьем действии Плаксин обнаруживает, что он притворно принимает на себя характер плачущего философа, для того, чтобы получить руку Вздоровой. Но Вздорова сама более ветрена и весела, нежели сколько пристойно ее летам: итак, принимать на себя

свойство, ей противное, есть дурной способ ей понравиться: приличнее бы было подделываться под ее характер - Кто удобен притворяться, тот уже неотменно должен иметь столько осторожности, чтоб не брать на себя лицо, которое бы могло нанести ему вред.

Слог в сей поэме почти везде чист; стихи хороши, вольны, сатира наполнена соли и остроты, выключая, что есть некоторые повторения мыслей. Но приведем несколько примеров и отдадим их на суд самому читателю.

ДЕЙСТВИЕ ПЕРВОЕ

ЯВЛЕНИЕ ПЯТОЕ

Ветрон

(входит на сцену и говорит служанке).

Старушка у себя ль? Скажи, что я здесь был;

Но что за крайнею я нуждой укатил.

Я б сам к ней мог войти, с Приятой повидаться,

Да некогда: лечу с Промотовым кататься.

Пришли из Англии недавно корабли,

Так в пять аршин ему савраску привезли.

Семь тысяч заплатил за эту он скотину;

Но будет ли она под пару господину,

И кто полезнее для света может быть,

На Красном кабачке должны мы разрешить:

Задача мудрена

и пр.

Кажется, довольно ясно и коротко образовано свойство модного повесы, который, оставляя свидание с своей невестой, торопится беспутствовать на Красном кабачке.

ДЕЙСТВИЕ ВТОРОЕ

ЯВЛЕНИЕ ПЕРВОЕ

Хохоталкин

(входя, смеется постепенно).

Какие странные на свете перемены!

Нет верности нигде, везде одни измены:

Вчера, казалось, я Приятой был любим,

Сегодня так и сяк; а боле не терпим.

Потупя томный взор, то плачет, то вздыхает
И кисло на мои вопросы отвечает.
Но это ли одно на свете сем смешно?
Страмец ведет страмца; что глупо, то умно;
Друзья против друзей; мужья противу жен;
А жены против них — и, стало, свет смешон.
На место должного к несчастным сожаленья
Наполнены сердца счастливых к ним презренья.
Ну, не смешон ли свет? Смешон, я уверяю.
Итак, смеясь всему, я дельно поступаю.

Сей монолог очень хорош, выключая того, что несколько в нем более есть важности, нежели надобно для шутливового и насмешливого характера, каковым выводится Хохоталкин. Следующий, кажется, более подходит к характеру, для которого он сделан.

ЯВЛЕНИЕ ВТОРОЕ

Хохоталкин и Плаксин (*входя, плачет постепенно*).

Плаксин

Творенье жалкое, несчастный человек!
Живи, крушись, страдай и плачь ты целый век'
Ты во грехах рожден, в грехах и умираешь
И гроба за дверьми несчастья скончаешь.
Ты учишься к чему? К гибели своей!
Ты ешь и пьешь, как зверь и сам себе злодей.
Хотя пришлец ты в мир; но в вечность не стремишься,
Мечтою омрачен, величием гордишься.
Не знаешь истинных для смертного утех,
И что ты шаг ступил, то сделал тяжкий грех.
Войди в себя, себя ты убегать старайся
И целый век потом слезами обливайся.
Беги от женщин прочь: один их нежный взгляд
Преображает наш покой в смертельный яд.
Театра берегись и берегись познаний,

Не исполняй своих нимало ты желаний,
Ешь мало, меньше пей, старайся больше спать,
Чтоб от грехов хоть тем сколь можно избежать.

Из сих образчиков можно, кажется, судить о способности нашего автора к стихотворству. Привел бы я некоторые места в довод дарования его, с каким оживляет он многие комические сцены в своей поэме, но краткость времени и места мне того не позволяют. Дабы кончить мои замечания, скажу короче: желательно бы было, чтобы автор к дарованию своему присоединил осмотрительность в сочинении планов для будущих своих поэм, и тогда бы, может быть, драматические творения его служили обогащением русского театра.

И. Крылов.

Часть вторая, месяц Июнь : Портрет Г. Волтера.

Из соч. Сан-суси.

Господин Волтер станом не высок, и менее, нежели среднего роста, чрезвычайно сух, пылкаго, запальчиваго и холерического сложения. Лице его сухощаво, взгляд иламенной и пронизательной, глаза его непостоянны и несколько злобны.

Тот же огонь, которой одушевляет его сочинения, виден и в его поступках, которые часто бывают живы до безрасудности. Он есть род воздушнаго явления, которое с скоростью туда и сюда переходит и ярким своим блеском наши глаза ослепляет.

Человек таковых свойств должен быть непременно слабаго здоровья. Особенныя дарования редко сопряжены бывают с крепостию тела (*⁵¹). Весел по сложению, важен по принужденности, откровенен без искренности, политик без намерения и цели, обходителен без склонности к дружбе, знает он свет и забывает об нем. По утру он Аристипп, а ночью Диоген; он любит чины и знатность, но знатных презирает; с большими людьми обходится непринужденно, а с равным себе напротив. Сначала он учтив, потом холоден, а наконец склонен к обиде. Любит Двор и часто в том раскаивается. Чувствителен не по обязанности и сластолюбив без страсти.

Он не привязывается ни к чему особенно, но бросается за каждым предметом по причине своего непостоянства. Поелику он умствует без начал, то умствование его

⁵¹ На остром мече всегда ножны ветхи.

имеет свои периоды, так как других дурачества. Разум его просвещен, а сердце развращенно. Он смотрит на все сатирическим оком и таким образом судит обо всем и над всем смеется. Он сластолюбив без крепости телесной, учит нравственности, сам оной не следуя. Страсть к славе весьма действует им, а корыстолюбие еще более: и потому он пишет не столько для славы сколько для денег, которых, можно сказать, он алчет и жаждет. Он поспешно и с жаром принимается за дело, чтоб после таким образом обогатиться. Он природою предуставлен только для того, чтоб наслаждаться и ничем более себя не занимает, как только собиранием. Такия он имеет свойства яко человек и яко писатель.

Нет ни одного стихотворца в свете, которому стихи стоили меньшаго труда, как ему: но сия его легкость в писании стихов ему вредит, потому что он ее во зло употребляет. Когда отделка несколько кажется ему вредит, потому что он ее во зло употребляет. Когда отделка несколько кажется ему затруднительною; он остается довольным; оставляет небольшие ошибки в своем сочинении: и по сей то причине большая часть его стихотворений не совершенны.

Хотя он легкой, высокопарной и пленяющей стихотворец; однакож в Истории он более бы прославился, ежели бы не делал своих примечаний и не искал везде параллелей, в чем обоем ему однакож иногда удавалось. В последнем своем сочинении он подражал методу Бея, котораго он даже в самой на него своей критике взял себе в образец.

Давно уже сказано было, что, дабы быть хорошим, чуждым пристрастия и предразсудков писателем, не должно иметь ни религии ни отечества. В разсуждении сего Г. Волтера близко поступил к совершенству. Не лъзя его обвинять, что он был привязан к своему народу; нет, он так против него был ожесточен, как старик, которой всегда прошедшия времена хвалит, а настоящия ругает.

Волтер всегда негодует на свое отечество и расточает похвалы для тех Государств, которыя отдалены от него на тысячу миль. Что касается до его религии, то он совершенно в разсуждении оныя нерешим, и конечно бы столь был в разсуждении сего равнодушен, сколько для сочинителя нужно, ежели бы в его творениях не очень было видно следов *Анти-янсенизма*.

Волтер многия сведения имеет в иностранной и французской литературе, так же и в Полигисторстве, которое вошло теперь в употребление. Он политик, Естествоиспытатель, Геометр, и тот, каким быть ему заблагоразсудится; однако

довольствуется поверхностью. С лишком же углубляться не его дело; но с большею приятностию и обилием, нежели он рассуждать о сих предметах, не можно.

Вкус его более нежен, нежели правилен; он смелой сатирик, худой критик и слаб в знаниях отвлеченных. Воображение есть его стихия, но при всем том, как сие ни странно кажется, он не имеет творческого духа. Его упрекают, что он из одной крайности бросается в другую: теперь он друг человечества, вскоре делается Циником: в сию минуту расточительный панигирист, а в другую самой язвительной сатирик; словом сказать: Волтеру весьма хочется быть чрезвычайным человеком, и он есть таковым в самом деле.

А... Л...

Часть вторая, месяц Июнь : Театр

Июня [изго] представлен был в первый раз Алхимист, комедия в одном действии в прозе, сочинения Г. Клушина, в которой один актер играет семь различных ролей. Вот содержание сей комедии:

Вскипятилин, богатой, с ограниченными свидениями человек, пристрастился до сумашествия к Алхимии, желая снискать Философской камень, о котором столько веков различным образом бредят. Проживает свое имение, забывает о состоянии дома, жены и о воспитании детей; тщетно Здравомыслов, друг Вскипятилина, уговаривает его оставить постыдное ослепление, унижающее человеческой разум. Наконец изобретает средство для его исправления: переряжаясь в различныя платья, приходит к нему в виде Рубакина, Криспина, Разгильдяева, глупаго дворянина, Ветхокрасовой, состаревшейся женщины, Сгорепьянова живописца и Смертоноса доктора; в одной роле бранит его как незнающего человека, в другой осмеевает, в третьей льстить и так далее. Наконец в Смертоносе вызывает его на дуэль, как человека, которой составляет универсальное лекарство от болезней и следственно вооружается противу Медицины, обезоруживает его и принуждает бросить Академическия упражнения – Вскипятилин отказывается, Здравомысл скидает с себя платье, открывается перед ним – Вскипятилин в удивлении, Здравомыслов убеждает его языком друга, именем нежной жены и детей – Вскипятилин приходит в себя, дает честное слово не приниматься никогда ни за колбу ни за реторду.

Комедия сия в новом роде и есть первая сочиненная на нашем языке. Г. Клушин без сомнения подражал в выборе сего рода писания Французам, у которых появились недавно Pourquoi pas ? Jérôme Pointu, и l'on fait ce que l'on peut et non ce qu'on veut.

Сей род комедии не иное что есть как забавная шутка, освобожденная от всех строгих правил театра и от самого вероподобия – она состоит в одних разговорах – следственно и было бы излишнее судить ее строго, и требовать от Автора более, нежели чего должно ожидать в таком роде сочинения, в котором Публика должна более взыскивать с актера нежели с Автора – ибо первому надобно иметь много дарования и смелости, что бы решится играть в весьма короткое время множество различных лиц. –

Что ж до комедии, то не вдаваясь в подробныя суждения, я предлагаю самому читателю из нее то, что попадется мне на глаза. – Мы уже слышали стихи в комедии Смех и Горе, Г.Клушина – известнаго Публике как по сей комедии, так и по другим своим сочинениям – здесь посмотрим его прозу.

Явление Четвертое.

Вскипятилин и Криспин.

Вскипятилин

Но что вы русской, или? –

Криспин

Я? – сын целого света; дом мой : Север, Восток, Юг и Запад; а родился в России.

Вскипятилин

В России?

Криспин

Да Судар – но что касается до того, кто мне был батюшка, я у матушки никогда не спрашивал (^{52а})

Далее

Вскипятилин

- Довольно много!

Явление Девятое.

Вскипяшилин и Сгорепьянов (в полпьяна).

Вскипятилин

(^{52а}) Криспин ниже говорить, что отец его поехал в Сибирь, на казенной щет для искания золотых руд; не худо бы было Автору согласить сие противоречие.

Вы бы могли лучшее предпринять.

Сгорепьянов

Да что лучше вина, чтоб быть пьяну? – Как ни думай ничего не дайдешь.

Вскипятилин

Я не отом говорю, Сударь. Вы бы могли найти людей, которые быть вам помогли.

Сгорепьянов (с горячностью)

Что! Искать покровителей художнику? Ах! Это у меня сердце рвет. Не думал я, что бы ты разумел меня подлим человеком – пусть ищет тот покровительства, который без него быть не может. Дстойнаго человека покровители его достоинства.

Вскипятилин

О Сударь! Вы бы отнеслись к некоторым знатокам, или любителям художеств, они бы конечно. -

Сгорепьянов

Поддержали бы меня, хочешь ты сказать? Хе хе хе, ну да у меня ни картин ни денег нет; а без этого, сам посуди, что сделаешь?

Вскипятилин

Что же вы намерены делать в тепершнем вашем положении, что бы щастливу быть?

Сгорепьянов

Пить – вот те и вся не долга; связывает меня только жена и дети, - да, мои дети – ей богу мои! Они часто без куска хлеба сидят – вот от этого я не редко даже и пьяной плачу. – (заплакав) Эх как мне их жаль – милые мои! Любезные мои! – Я бы рад вам жизнь мою отдать, кровь мою за вас пролить – да нет уж немогу – я часто сам себе говорю: пьяница негодной! Пьяница премерзкой! Полно тебе пить. Горесть мною овладеет, слезы польются ручьями – и я еще больше напьюсь.

Вскипятилин

Да для чегож напиваетесь?

Сгорепьянов

Для того, что бы трезвым не быть.

Разсматривая комедию со стороны языка и прозы, я должен сказать что и то и другое очень хорошо – чтож до суждения, то уже сказал я что оно не может быть подвержено строгому – совсем тем сделаю одно примечание.

Разговоры все в сей комедии очень остро велены; но побольшей части отдалены они от содержания комедии и наполнены эпизодами, которые ни чуть не служат к

исправлению Вскипятина, что бы кажется в виду должен был иметь Автор – комедия же вообще наполнена остроты и соли.

Я уже сказал в примечании моем на комедию Смех и Горе, что Г. Клушин подает великую надежду к обогащению Российского театра. – и в этом согласятся со мною многие знатоки и любители Российского театра. Алхимист его принят с рукоплесканиями – и не часто можно видеть в театре такого стечения Публики.

И. Крылов.

Часть четвертая, месяц Октябрь :В честь дам, игравших роли Заиры и Фатимы в трагедии Волтера, к удовольствию знаменитой особы.

Природы честь и украшенья!

На толь ты ею создана,
Дабы затьмить ея сиянье,
Наполнить жалостью сердца
И смертью ложныя *Заиры*,
Навлечь по всюду вид печали?

Ктоб мог без содраганья видать
Померкший блеск твоих очей,
И уст кораллы измененны,
И роз лишенное лице,
И грудь любви, зараз жилище,
Своею кровью обогрэнно!

Встань – дай жизнь с тобой умершим –
Прерви свою, *Фатима* грусть;
Твои нас жалобы терзают:
Прими твою врожденну живость,
Горячих слез на землю хладну
Не лей, чтоб наши удержать.

А ты, прекрасная *Заира*,
Ты к радостям рожденна в свет!
Тобой места сии прелестны;
Ты всех питаешь мысль и взор!
И Автор, некогда венчанный,
Тобой меж мертвыми гордится

Но тот, кто сих трудов предметом,
Исполнен благодарных чувств,
Что прежде умирал с тобою,
Теперь тобою оживлен
Отраду полную вкушает
Любуясь прелестями твоими.

Часть четвертая, месяц Декабрь : Об Аглинской комедии

[*Nous donnons ici le texte original de Voltaire des Lettres philosophiques, lettre XIX. Les suppressions, ajouts ou modifications du traducteur russe sont signalés dans le corps du texte entre crochets.*]

Si dans la plupart des tragédies anglaises les héros sont ampoulés et les héroïnes extravagantes, en récompense le style est plus naturel dans la comédie. Mais ce naturel nous paraîtrait souvent celui de la débauche plutôt que celui de l'honnêteté. On y appelle chaque chose par son nom. Une femme fâchée contre son amant lui souhaite la vérole. Un ivrogne, dans une pièce qu'on joue tous les jours, se masque en prêtre, fait du tapage, est arrêté par le guet. Il se dit curé ; on lui demande s'il a une cure : il répond qu'il en a une excellente pour la chaude... Une des comédies les plus décentes, intitulée [*Passage ajouté par le traducteur russe : Оплошный супруг*] le Mari négligent, représente d'abord ce mari qui se fait gratter la tête par une servante, assise à côté de lui ; sa femme survient et s'écrie : A quelle autorité ne parvient-on pas par être p....! Quelques cyniques prennent le parti de ces expressions grossières ; ils s'appuient sur l'exemple d'Horace, qui nomme par leur nom toutes les parties du corps humain et tous les plaisirs qu'elles donnent. Ce sont des images qui gagnent chez nous à être voilées. Mais Horace, qui semble fait pour les mauvais lieux ainsi que pour la cour, et qui entend parfaitement les usages de ces deux empires, parle aussi franchement de ce qu'un honnête homme dans ses besoins peut faire à une jeune fille que s'il parlait d'une promenade ou d'un souper. On ajoute que les Romains, du temps d'Auguste, étaient aussi polis que les Parisiens, et que ce même Horace, qui loue l'empereur Auguste d'avoir réformé les mœurs, se conformait sans honte à l'usage de son siècle, qui permettait les filles, les garçons, et les noms propres. Chose étrange [*Passage supprimé par le traducteur russe : (si quelque chose pouvait l'être)*] qu'Horace, en parlant le langage de la débauche, fut le favori d'un réformateur, et qu'Ovide, pour avoir parlé le langage de la galanterie, fut exilé [*Passage*

supprimé par le traducteur russe : par un débauché, un fourbe, un assassin nommé Octave, parvenu à l'empire par des crimes qui méritaient le dernier supplice.]

Quoi qu'il en soit, Bayle prétend que les expressions sont indifférentes : en quoi lui, les cyniques, et les stoïciens, semblent se tromper, car chaque chose a des noms différents qui la peignent sous divers aspects, et qui donnent d'elle des idées fort différentes. Les mots de magistrat et de robin, de gentilhomme et de gentilâtre, d'officier et d'aigrefin, de religieux et de moine, ne signifient pas la même chose. La consommation du mariage, et tout ce qui sert à ce grand œuvre, sera différemment exprimé par le curé, par le mari, par le médecin, et par un jeune homme amoureux. Le mot dont celui-ci se servira réveillera l'image du plaisir ; les termes du médecin ne présenteront que des figures anatomiques ; le mari fera entendre avec décence ce que le jeune indiscret aura dit avec audace ; et le curé tâchera de donner l'idée d'un sacrement. Les mots ne sont donc pas indifférents puisqu'il n'y a point de synonymes.

Il faut encore considérer que si les Romains permettaient des expressions grossières dans des satires qui n'étaient lues que de peu de personnes, ils ne souffraient pas des mots déshonnêtes sur le théâtre. Car, comme dit La Fontaine,

[Passage ajouté par le traducteur russe : Ибо, как говорит Фонтен, часто уши завешены бывают золотом, хотя глаза бродят повсюду. Chastes sont les oreilles, Encor que les yeux soient fripons. -] En un mot, il ne faut qu'on prononce en public un mot qu'une honnête femme ne puisse répéter.

Les Anglais ont pris, ont déguisé, ont gâté la plupart des pièces de Molière. Ils ont voulu faire un Tartuffe. Il était impossible que ce sujet réussît à Londres : la raison en est qu'on ne se plaît guère aux portraits des gens qu'on ne connaît pas. Un des grands avantages de la nation anglaise, c'est qu'il n'y a point de tartufes chez elle. *[Passage supprimé par le traducteur russe* : Pour qu'il y eût de faux dévots, il faudrait qu'il y en eût de véritables. On n'y connaît presque pas le nom de dévot mais beaucoup celui d'honnête homme. On n'y voit point d'imbéciles qui mettent leurs âmes en d'autres mains, ni de ces petits ambitieux qui s'établissent, dans un quartier de la ville, un empire despotique sur quelques femmelettes autrefois galantes et toujours faibles, et sur quelques hommes plus faibles et plus méprisables qu'elles. La philosophie, la liberté, et le climat, conduisent à la misanthropie :]

Londres, qui n'a point de tartufes, est plein de Timons. Aussi le Misanthrope, ou l'Homme au franc procédé est une des bonnes comédies qu'on ait à Londres : elle fut faite du temps que Charles II et sa cour brillante tâchaient de défaire la nation de son humeur noire. Wicherley, auteur de cet ouvrage *[Passage supprimé par le traducteur russe* : était l'amant déclaré de la duchesse de Cléveland, maîtresse du roi. Cet homme, qui passait sa vie dans le

plus grand monde, et] peignait les ridicules et les faiblesses avec les couleurs les plus fortes. Les traits de la pièce de Wicherley sont plus hardis que ceux de Molière ; mais aussi ils ont moins de finesse et de bien séance. L'auteur anglais a corrigé le seul défaut qui soit dans la pièce de Molière : ce défaut est le manque d'intrigue et d'intérêt. La pièce anglaise est intéressante, et l'intrigue en est ingénieuse, mais trop hardie pour nos mœurs.

C'est un capitaine de vaisseau plein de valeur, de franchise, et de mépris pour le genre humain. Il a un ami sage et sincère dont il se défie, et une maîtresse dont il est tendrement aimé, sur laquelle il ne daigne pas jeter les yeux ; au contraire il a mis toute sa confiance dans un faux ami qui est le plus indigne homme qui respire, et il a donné son cœur à la plus coquette et à la plus perfide de toutes les femmes. Il est bien assuré que cette femme est une Pénélope, et ce faux ami un Caton. Il part pour s'aller battre contre les Hollandais, et laisse tout son argent, ses pierreries, et tout ce qu'il a au monde, à cette femme de bien, et recommande cette femme elle-même à cet ami fidèle, sur lequel il compte si fort. Cependant le véritable honnête homme dont il se défie tant s'embarque avec lui ; et la maîtresse qu'il n'a pas seulement daigné regarder se déguise en page, et fait le voyage sans que le capitaine s'aperçoive de son sexe de toute la campagne.

Le capitaine, ayant fait sauter son vaisseau dans un combat, revient à Londres, sans secours, sans vaisseau, et sans argent, avec son page et son ami, ne connaissant ni l'amitié de l'un, ni l'amour de l'autre. Il va droit chez la perle des femmes, qu'il compte retrouver avec sa cassette et sa fidélité : il la retrouve mariée avec l'honnête fripon à qui il s'était confié, et on ne lui a pas plus gardé son dépôt que le reste. Mon homme a toutes les peines du monde à croire qu'une femme de bien puisse faire de pareils tours ; mais, pour l'en convaincre mieux, cette honnête dame devient amoureuse du petit page, et veut le prendre à force. Mais comme il faut que justice se fasse, et que dans une pièce de théâtre le vice soit puni et la vertu récompensée, il se trouve à la fin du compte que le capitaine se met à la place du page, couche avec son infidèle, fait cocu son traître ami, lui donne un bon coup d'épée au travers du corps, reprend sa cassette, et épouse son page. Vous remarquerez qu'on a encore lardé cette pièce d'une comtesse de Pimbesche, vieille plaideuse, parente du capitaine, laquelle est bien la plus plaisante créature et le meilleur caractère qui soit au théâtre.

Wicherley a encore tiré de Molière une pièce non moins singulière et non moins hardie : c'est une espèce d'École des Femmes. [*Passage ajouté par le traducteur russe* : это есть школа женщин L'école des femmes] Le principal personnage de la pièce est un drôle à bonnes fortunes, la terreur des maris de Londres, qui, pour être plus sûr de son fait, s'avise de faire courir le bruit que dans sa dernière maladie les chirurgiens ont trouvé à propos de le faire

eunuque. Avec cette belle réputation tous les maris lui amènent leurs femmes, et le pauvre homme n'est plus embarrassé que du choix. Il donne surtout la préférence à une petite campagnarde qui a beaucoup d'innocence et de tempérament, et qui fait son mari cocu avec une bonne foi qui vaut mieux que la malice des dames les plus expertes. Cette pièce n'est pas, si vous voulez, l'école des bonnes mœurs, mais en vérité c'est l'école de l'esprit et du bon comique.

[*Passage supprimé par le traducteur russe* : Un chevalier] Van Brugh a fait des comédies encore plus plaisantes, mais moins ingénieuses. Ce [*Passage modifié par le traducteur russe* : [chevalier] *remplacé par* : сочинитель] était un homme de plaisir, et, par-dessus cela, poète et architecte. On prétend qu'il écrivait avec autant de délicatesse et d'élégance qu'il bâtissait grossièrement, C'est lui qui a bâti le fameux château de Blenheim, pesant et durable monument de [*Passage supprimé par le traducteur russe* : notre] malheureuse bataille d'Hochstedt [*Passage modifié par le traducteur russe* : памятник несчастного французов при Гохстере]. [*Passage supprimé par le traducteur russe* : Si les appartements étaient seulement aussi larges que les murailles sont épaisses, ce château serait assez commode.] On a mis dans l'épithète de Van Brugh qu'on souhaitait que la terre ne lui fût point légère, attendu que de son vivant il l'avait si inhumainement chargée. Ce chevalier, ayant fait un tour en France avant la belle guerre de 1701, fut mis à la Bastille, et y resta quelque temps, sans avoir pu jamais savoir ce qui lui avait attiré cette distinction de la part de notre ministère. Il fit une comédie à la Bastille, et, ce qui est à mon sens fort étrange, c'est qu'il n'y a dans cette pièce aucun trait contre le pays dans lequel il essuya cette violence.

Celui de tous les Anglais qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique est feu M. Congrève. Il n'a fait que peu de pièces, mais toutes sont excellentes dans leur genre. Les règles du théâtre y sont rigoureusement observées. Elles sont pleines de caractères nuancés avec une extrême finesse ; on n'y essuie pas la moindre mauvaise plaisanterie ; vous y voyez partout le langage des honnêtes gens avec des actions de fripon : ce qui prouve qu'il connaissait bien son monde, et qu'il vivait dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. Ses pièces sont les plus spirituelles et les plus exactes ; celles de Van Brugh, les plus gaies ; et celles de Wicherley, les plus fortes. Il est à remarquer qu'aucun de ces beaux esprits n'a mal parlé de Molière. Il n'y a que les mauvais auteurs anglais qui aient dit du mal de ce grand homme.

Au reste, ne me demandez pas que j'entre ici dans le moindre détail de ces pièces anglaises dont je suis si grand partisan, ni que je vous rapporte un bon mot ou une plaisanterie des Wicherley et des Congrève ; on ne rit point dans une traduction. Si vous voulez connaître

la comédie anglaise, il n'y a d'autre moyen pour cela que d'aller à Londres, d'y rester trois ans, d'apprendre bien l'anglais, et de voir la comédie tous les jours. Je n'ai pas grand plaisir en lisant Plaute et Aristophane : pourquoi ? c'est que je ne suis ni Grec ni Romain. La finesse des bons mots, l'allusion, l'à-propos, tout cela est perdu pour un étranger.

Il n'en est pas de même dans la tragédie. Il n'est question chez elle que de grandes passions et de sottises héroïques consacrées par de vieilles erreurs de fable ou d'histoire. Oedipe, Électre, appartiennent [*Passage modifié par le traducteur russe* : [aux Espagnols, aux Anglais, et à nous] *remplacé par* : [Агличанам, Французам и нам как и Грекам]], comme aux Grecs. Mais la bonne comédie est la peinture parlante des ridicules d'une nation ; et, si vous ne connaissez pas la nation à fond, vous ne pouvez guère juger de la peinture.

On reproche aux Anglais leur scène souvent ensanglantée et ornée de corps morts ; on leur reproche leurs gladiateurs, qui combattent à moitié nus devant de jeunes filles, et qui s'en retournent quelquefois avec un nez et une joue de moins. Ils disent pour leurs raisons qu'ils imitent les Grecs dans l'art de la tragédie, et les Romains dans l'art de couper des nez. Mais leur théâtre est un peu loin de celui des Sophocle et des Euripide ; et, à l'égard des Romains, il faut avouer qu'un nez et une joue sont bien peu de chose en comparaison de cette multitude de victimes qui s'égorgeaient mutuellement dans le cirque pour le plaisir des dames romaines. [*Passage supprimé par le traducteur russe* : Ils ont eu quelquefois des danses dans leurs comédies, et ces danses ont été des allégories d'un goût singulier. Le pouvoir despotique et l'état républicain furent représentés en 1709 par une danse tout à fait galante. On voyait d'abord un roi qui, après un entrechat, donnait un grand coup de pied dans le derrière à son premier ministre ; celui-ci le rendait à un second, le second à un troisième ; et enfin celui qui recevait le dernier coup figurait le gros de la nation, qui ne se vengeait sur personne : le tout se faisait en cadence. Le gouvernement républicain était figuré par une danse ronde, où chacun donnait et recevait également. C'est pourtant là le pays qui a produit des Addison, des Pope, des Locke, et des Newton !]

Annexe 3 :

Traduction et analyse détaillée d'un texte exemplaire, l'article 154 de *Vsâkaâ vsâčina*

Pour le lecteur contemporain, la lecture des périodiques littéraires européens du dix-huitième siècle est un exercice à la fois plaisant et difficile. Plaisant, car il ouvre une fenêtre sur les débats et les actualités de l'époque, par l'intermédiaire de textes souvent amusants, ingénieux, agréables à lire. La première découverte passée, la forme des articles, et même, souvent, leur contenu, devient familière, leur lecture confortable⁵³. Les articles sur le théâtre – tout comme les productions théâtrales elles-mêmes – ne font pas exception : quelques idées majeures, quelques grands noms, et les formes d'expression qui leur sont consacrées, font l'objet de reprises et de résonances dans de nombreux articles, par-delà les frontières. Difficile, car cette esthétique particulière nous impose d'agir sur notre façon de lire, marquée par la critique du XX^e siècle et les notions d'intertextualité et de réception. En effet, la sensation de *déjà vu* (ou plus précisément de *déjà lu*) est intense, quasi permanente, et provoque la tentation d'identifier toute trace intertextuelle et de remonter à sa source. Ce travail minutieux, d'enquêteur, qui n'est pas sans rappeler le travail de critique des sources des historiens⁵⁴, présente un intérêt majeur: il permet d'accumuler des indices et des preuves qui alimentent la compréhension des cultures nationales et des échanges internationaux, de leurs enjeux sociaux, politiques et littéraires « conscients⁵⁵ ». Mais il provoque aussi une lecture heurtée, laborieuse, et conduit à considérer les textes sous un format documentaire plus que littéraire. Par ailleurs, que faire des textes pour lesquels l'enquête n'a pas abouti ? Perdent-ils tout intérêt littéraire et historique ? Quand la reconstitution des réseaux de dialogue et de reprises est impossible, l'échec peut-il être fécond ? Prenons pour exemple la réception des textes théoriques et du théâtre de Diderot en Russie : son influence sur l'évolution du théâtre

⁵³ Amélie Junqua explique ce phénomène dans le *Spectator*, en parallèle avec la définition de la beauté de la nature proposée dans l'article 412. L'équilibre entre familiarité et nouveauté est important pour le lecteur : « Novelty produces surprise, which in turn secures the desired visual isolation – pre-eminence from a background of déjà-vu or déjà-lu material. » Amélie Junqua, « A Stranger's Strength – The *Spectator* in the crowd », Klaus-Dieter Ertler, Alexis Lévrier, Michaela Fischer (eds.), *Regards sur les « spectateurs »*, Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New-York, Oxford, Wien, Peter Lang, 2012, p. 27.

⁵⁴ Notamment ceux qui recherchent la trace d'événements historiques grâce à l'étude des périodiques.

⁵⁵ Qui sont nés d'une volonté réelle, d'une imitation assumée, par opposition à l'inutrition qui provoque inconsciemment l'utilisation de formes ou d'idées caractéristiques de l'époque.

russe au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle est avancée⁵⁶, mais les preuves sont peu nombreuses. On sait que ses œuvres dramatiques ont été traduites et publiées au moins dès 1764⁵⁷, permettant leur lecture et connaissance par ses contemporains russes. On dispose également de quelques témoignages ponctuels montrant leur approbation⁵⁸. Mais des tentatives pour prouver l'influence concrète des idées théâtrales de Diderot sur la dramaturgie d'un auteur, par exemple, Denis Fonvizin, se soldent par des échecs. Au cours de l'enquête, néanmoins, l'exploration des périodiques peut permettre de fournir des preuves, quand il est possible d'identifier les sources, et compléter des bibliographies lacunaires. Concernant Fonvizin, la lacune déplorée est celle d'écrits théoriques sur le théâtre, ce qui interdit les comparaisons directes avec la théorie d'autres dramaturges de son temps, russes et européens. Il arrive que le problème soit contourné en attribuant à Fonvizin des contributions aux périodiques de son temps, dont certaines portent sur le théâtre et pourraient constituer l'équivalent d'un manifeste théâtral⁵⁹. Il est parfois assez facile de réfuter cette attribution, cependant, le contenu des articles reste particulièrement intéressant pour notre étude. Ainsi, l'article 154 de *Baryšek vsâkaâ vsâčiny*, dont nous proposons ici le texte intégral, inédit en langue française⁶⁰.

Supplément du Pot-Pourri

N°154⁶¹

Monsieur,

Les publications de mes lettres dans les numéros 90 et 93 de votre *Pot-Pourri* m'ont incité à prolonger ma correspondance avec vous, et je me flatte que vous ne refuserez pas désormais de les ajouter à vos œuvres, quand elles auront assez de mérite pour y prendre place. C'est

⁵⁶ Par exemple, Piotr Zaborov, « Le théâtre de Diderot en Russie au dix-huitième siècle », *Denis Diderot : 1713-1784, Colloque international*, dirigé par Anne-Marie Chouillet, Paris, Aux amateurs de livres, 1985.

⁵⁷ *Сводный каталог русской книги гражданской печати XVIII века / Catalogue général des livres de l'impression civile russe au XVIII^e siècle*, Moscou, G.B.L., 1962

⁵⁸ Voir l'affirmation de Bogdan Eltchaninov (Богдан Егорович Ельчанинов) en 1766 : « Несомненно, новые комедии были бы сочинены « во вкусе Дидеротом » (Assurément, les nouvelles comédies seraient composées « à la Diderot »). Cité par Георгий Пантелеймонович Макогоненко / Georgui Makogonenko, *От Фонвизина до Пушкина (из истории русского реализма) / De Fonvizin à Pouchkine (histoire du réalisme russe)*, Moscou, Hudožestvennaâ Literatura, 1969, p. 132.

⁵⁹ Alexis-Aloïs Strycek, *La Russie des lumières : Denis Fonvizine*, Paris, Librairie des cinq continents, 1976. Il attribue l'article 154 de *Baryšek vsâkaâ vsâčiny* à Fonvizin et affirme : « Le présent article n'est pas une simple lettre à l'éditeur, mais un petit essai sur le rôle du théâtre dans la société », p.183.

⁶⁰ Aloïs Strycek est le premier à analyser cet article dans le détail et à l'utiliser dans le cadre d'une réflexion sur la dramaturgie en Russie : il en traduit déjà de longs passages. *Ibid.*, pp.184-185.

⁶¹ Григорий Васильевич Козицкий / Grigorij Kozickij (red.), *Барышек всякая всячины / Le Supplément du Pot-pourri*, Saint-Petersbourg, 1770. Voir l'article intégral en russe en annexe 2, section III.11.2, p.267.

dans cet espoir que je vous envoie les considérations suivantes.

Notre noblesse, et une grande partie de nos jeunes gentilshommes ne cessent de clamer leur goût pour les représentations théâtrales, et, en cela, se considèrent connaisseurs. Dès qu'ils entendent parler d'un nouveau drame, ils se pressent en foule au théâtre, et attendent avec impatience la représentation. Mais dans quelle intention y vont-ils ? Plutôt pour examiner les personnages que les caractères et les imitations. Ils prennent une plus grande part aux moindres disputes et mésententes des acteurs qu'au destin des glorieux héros et héroïnes sous l'apparence desquels ils nous apparaissent. Comment Dmitrievski⁶², Le Sage⁶³, Troepol'skaâ⁶⁴, [Mademoiselle] Martin⁶⁵ et les autres étaient habillés, leurs voix, leurs mouvements, leurs postures, fournissent le sujet de nombreuses conversations. Mais la passion cruelle de Sinav⁶⁶, cause de la perte de son frère, de son amante et la sienne propre, l'ignoble avarice d'Harpagon⁶⁷, la scélératesse de Mahomet⁶⁸ et sa superstition aveuglée par le mensonge, ces passions qui font s'armer les enfants contre leurs parents, la correction d'un prodigue⁶⁹, en un mot tous ces caractères vivement imaginés par des poètes, qui font naître en nous de nobles sentiments, corrigent nos mœurs et doivent servir d'exemples à nos actions, sont passés sous silence et aussi peu remarqués que s'ils ne méritaient pas notre attention.

Qu'est ce qui peut faire plus de plaisir à un homme raisonnable et sain d'esprit, que de voir les aventures mémorables de l'Antiquité et les mœurs et les coutumes de nations éloignées, représentées par les sensibles et tendres expressions de la tragédie ? Qu'est ce qui peut, avec plus de succès, corriger les sottises et les vices qui nous accablent qu'une satire remplie d'idées hardies et disposées avec art, nous présentant nos faiblesses sous leurs aspects ridicules et authentiques ?

⁶² Иван Афанасьевич Дмитриевский / Ivan Dmitrievskij (1733-1821)

⁶³ Peut-être un comédien français au service de la cour de Russie depuis 1741 ou 1742, mais qui aurait déjà quitté Saint-Pétersbourg au moment de la publication de cet article. Voir sa notice : Anne Mézin et Vladislav Rjéoutski (dir.), *Les Français en Russie au siècle des Lumières : dictionnaire des Français, Suisses, Wallons et autres francophones en Russie de Pierre le Grand à Paul Ier*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIIIe siècle ; Paris : Amateurs de livres, 2011, tome II, p.524.

⁶⁴ Татьяна Михайловна Троепольская / Tat'âna Troepol'skaâ (1744-1774)

⁶⁵ « Martinša », peu clair. Peut-être Julie Martin (Mademoiselle Martin ou la Martin), comédienne qui intégra la troupe de l'opéra comique français à Saint-Pétersbourg en 1768. Voir Anne Mézin et Vladislav Rjéoutski (dir.), *op.cit.*, tome II, p.576.

⁶⁶ Allusion à la tragédie d'Александр Петрович Сумароков / Aleksandr Sumarokov, *Синав и Трувор / Sinav et Truvor* (1750).

⁶⁷ Allusion à *L'Avare* (1668) de Molière.

⁶⁸ Allusion à la tragédie de Voltaire *Le Fanatisme, ou Mahomet le prophète* (1736).

⁶⁹ Allusion possible à la comédie de Philippe Néricault Destouches, *Le Dissipateur ou l'honnête friponne* (1753) ou à son adaptation par Владимир Игнатьевич Лукин / Vladimir Loukine, *Мот любовью исправленный / Le Prodiges corrigé par l'amour* (1765). Dans le deuxième cas, on peut encore plus douter que Fonvizin soit l'auteur du texte, car il n'aurait sans doute pas loué son rival littéraire et ennemi. Il peut aussi s'agir d'une allusion commune aux deux pièces.

Changer ces coutumes grossières, montrer l'ignominie, le vice et les erreurs, corriger... (*sic*) nous faire comprendre la vertu et l'honneur par une représentation noble et élevée, épurer nos sentiments à la vue de la supériorité des actions et des pensées vertueuses : voilà l'incontestable objet des spectacles, dès leur origine.

Beaucoup d'auteurs anciens et modernes ont heureusement atteint ce but. Les personnes conscientes de leurs vices cachés, en les voyant représentés sur le théâtre, en étaient sensiblement touchées, et elles en revenaient ébranlées, s'avouaient leurs fautes ou les avouaient à autrui, et s'en repentaient pour le reste de leur vie.

Mais pour être corrigé, il faut avoir un raisonnement sain sur les choses, et une attention appliquée à ce qui nous est représenté. Cela ne se produit que fort rarement au sein d'une nombreuse compagnie. Il semble alors qu'on ne remarque rien d'autre que ce qui est drôle. Certains se forcent, pour avoir l'air de connaisseurs des œuvres dramatiques et d'amateurs de celles-ci, à dire qu'ils ne voient des ballets que par désœuvrement, alors qu'en réalité, de tout ce qui existe, c'est ce qui leur plaît le plus. D'autres emploient toutes leurs forces à défendre les spectacles muets des Italiens.

Ce peuple raisonnable, qui y voit beaucoup de bien, les a élevés au plus haut degré de la perfection... (*sic*) ils louent la sagesse de leurs inventeurs, qui ont donné par la pantomime et l'agencement des gestes autant de sens à la pièce que l'aurait fait un discours... Tout cela n'est pas sans fondement, à condition que le spectateur veuille bien se donner la peine d'y prêter la plus sérieuse attention: mais ces spectateurs-là sont-ils nombreux ? Une grande partie néglige cette règle et se divertit seulement des grimaces et des bonds de n'importe quelle habile petite danse, sans penser à la raison de celle-ci. Où est donc l'utilité d'un tel ballet ? Ne serait-ce pas égal de regarder des simples jongleurs qui dansent sur la corde ?

Ainsi, ceux qui font attention à tout, avec l'aide de la raison, arrivent à sentir le véritable sujet et en profitent. Au contraire, ceux qui n'utilisent pas leur raison ou l'utilisent d'une mauvaise manière, restent inchangés malgré cette belle matière. En effet, quel plaisir la musique peut-elle apporter à un sourd, et quel endroit agréable plaira à un aveugle ?

Bien que ces remarques soient un peu longues, rien de superflu n'y a été ajouté, et on n'y trouve que la plus puissante vérité, avec laquelle, Monsieur le rédacteur, vous serez d'accord avec moi : je vous demande seulement, si cela vous est possible, de les publier le premier vendredi. Je place en elles quelque intention, dont je vous parlerai peut-être bientôt.

Je reste votre très dévoué serviteur,

P.F.B.

Vsâkaâ vsâčina a joué un rôle important dans l'histoire du journalisme russe et occupe une place centrale au sein des réseaux journalistiques et littéraires en Europe. Ce périodique des années 1770 appartient à la catégorie des « périodiques satiriques » qui s'inscrit dans la tradition, européenne, des feuilles moralistes ou Spectateurs. En Russie, le développement de ces journaux se fait simultanément à celui d'une conception du théâtre comme outil didactique, articulé, dans le cas du comique, autour de la notion de « satire souriante » également à l'œuvre dans les périodiques. Il s'agit, dans les deux cas, d'instruments privilégiés pour diffuser des principes moraux, éduquer et divertir, et enfin établir un contact rapide et direct avec le public. Catherine II elle-même fait partie des contributeurs et rédacteurs de ce périodique, dont la composition est caractéristique du genre spectral : le rédacteur publie des lettres et articles de lecteurs qui réagissent, à différents degrés, à l'actualité mondaine ou littéraire et débattent de sujets moraux. Le commentaire peut être direct, après un événement particulier, ou participer d'un dialogue en réaction à une lettre publiée dans ce périodique ou dans un autre de l'époque, mais débouche généralement sur une réflexion morale plus générale qui dépasse le cadre de l'événement ponctuel et peut être relue ou reprise dans d'autres contextes. En réalité, les correspondants et les articles sont soigneusement sélectionnés, quand ils ne sont pas inventés de toutes pièces⁷⁰. Deux correspondants anonymes sont particulièrement actifs sous les noms de Falalej (dans les numéros 90 et 93 que cite la lettre 154) et PFB, l'auteur de cette correspondance. Pour Pavel Berkov et Aloïs Strycek⁷¹, entre autres, on peut identifier Denis Fonvizin sous le masque de ces deux contributeurs, grâce à des méthodes d'analyse de texte qui portent sur la langue, les sujets abordés, la comparaison avec d'autres articles également attribués à Fonvizin avec plus de certitude, et certains éléments biographiques. Ces éléments ne sont pas assez fiables pour que l'on puisse affirmer son identité avec certitude, d'autant que le contenu de l'article, replacé dans son contexte, apporte des indices contraires. Le texte ne manque pourtant pas d'intérêt, et peut révéler des richesses malgré les difficultés à identifier son auteur. C'est dans cette perspective que nous voulons l'aborder, en nous penchant particulièrement sur cette mise en scène énonciative complexe qui permet d'établir une relation participative et d'ouvrir un dialogue avec le lecteur.

⁷⁰ Le lecteur n'est pas dupe, et accepte, au même titre qu'il admet l'illusion théâtrale, de croire à l'existence des contributeurs ou des personnages mentionnés dans les textes.

⁷¹ Павел Наумович Берков / Pavel Berkov, *История русской журналистики XVIII века / Histoire du journalisme russe au XVIII^e siècle*, Moscou, Leningrad, Izdatelstvo Akademii Nauk SSSR, 1952, pp.228 ; Aloïs Strycek, *op.cit.*, p.183.

1. L'espace périodique

« Celui qui ne sent pas augmenter sa sensation par le grand nombre de ceux qui la partagent, a quelque vice secret ; il y a dans son caractère je ne sais quoi de solitaire qui me déplaît⁷²», commente Diderot en évoquant les théâtres. Le désir de partage d'émotions ou d'idées qu'il manifeste ici est une des caractéristiques du XVIII^e siècle : la recherche d'espaces communs où celui-ci pourrait prendre forme explique le développement important des salons, des cafés, des spectacles mais aussi de la presse. Il faut alors prendre la mesure de l'importance accordée à la sociabilité, à la conversation – au rapprochement par le discours, si ce n'est par les idées – en Europe au XVIII^e siècle : quand Diderot envisage « d'augmenter sa sensation », il insiste sur le fait que l'échange n'est pas uniquement factuel ou informatif. Par l'intermédiaire de la communauté, le fait est transformé et s'il n'est plus le même, il en devient commun aux différents interlocuteurs. On conviendra cependant que si l'expérience ou le discours peut-être commun par-delà les frontières, le partage du lieu lui-même est soumis à des contraintes géographiques. Toutefois, des constructions littéraires (le plus souvent dialogiques) peuvent tenir lieu d'espace symbolique de regroupement et d'échange. C'est le cas du périodique, qui s'affirme comme tel par l'utilisation d'un lexique extrêmement spatial et proche de l'esthétique théâtrale : dans ses pages, on parle au sens figuré de théâtre de la société, de jeux de masques, de spectacle, de mise en scène. La multiplication des échanges culturels et littéraires à toutes les échelles, locale, nationale et internationale, doit beaucoup au développement de ces espaces littéraires qui constituent de façon immatérielle des lieux de rencontre où il est possible de construire une communauté émotionnelle ou de pensée. Ainsi illustre l'« Avertissement » de Prévost dans le *Journal étranger*⁷³, en janvier 1755 : « Le journal est un théâtre ouvert, pour tous les écrivains qui voudront communiquer leurs lumières au public. » Cet « espace périodique » est un espace en relief, théâtre d'idées et lieu de communication. Son étude nous apporte de précieuses informations sur les idées à la mode, sur la perception d'une société par ses contemporains et sur la place de l'individu au sein de cette société. Ce que nous savons de son contexte de développement nous invite aussi à lire entre les lignes, à comprendre le rôle didactique de cet espace qui, tout comme la scène de théâtre, reflète peut-être plus le désir d'une société idéale que la réalité d'une époque. Il est en effet utilisé comme outil de communication pour jouer un rôle dans la formation des réseaux

⁷² Diderot, *Entretiens sur le Fils Naturel, Œuvres Complètes*, Paris, Robert Laffont, [1757] 1996. Tome IV, Esthétique-Théâtre, « Théâtre », Second Entretien, p. 1157.

⁷³ Abbé Prévost, « Avertissement de M. l'abbé Prévost sur la continuation du *Journal Etranger* », *Journal étranger*, Paris et Bruxelles, janvier 1755.

culturels, être source de cohésion internationale et de réalisation des intérêts diplomatiques.

1.1. Intertextualité interne

Nous pouvons commencer par nous demander ce qui, dans le texte périodique, *a priori* linéaire, produit une impression de profondeur (ou d'épaisseur) au point que nous souhaitons le définir comme espace. Gérard Genette a réfléchi à cette dimension spatiale du texte, pressentie, selon lui, par toute la critique littéraire, envahie de métaphores spatiales. L'intertextualité, qui transforme le mode de lecture, n'y est pas étrangère. Ainsi, dit-il, « nous avons appris (...) à reconnaître les effets de convergences et de rétroaction qui font aussi de la littérature comme un vaste domaine simultanément que l'on doit savoir parcourir en tous sens⁷⁴. » Le périodique se prête précisément à ce jeu de renvoi et de dialogues, qui permettent à l'auteur de notre article de se présenter comme un « habitué » du lieu : « Les publications de mes lettres dans les numéros 90 et 93 de votre *Pot-Pourri* m'ont incité à prolonger ma correspondance avec vous ». La phrase relève d'abord du style épistolaire, caractéristique du genre spectral, qui avantage aussi bien l'expéditeur – qui montre qu'il bénéficie d'un certain crédit auprès du journal, puisqu'il a déjà été publié deux fois – que le destinataire, revue bienveillante qui donne fréquemment la parole à ses lecteurs. Ces deux articles sont parus en 1769, quelques mois avant que la rédaction ne prenne la décision de poursuivre la publication du journal sous le titre de *Baryšek vsâkaâ vsâčiny* (*Supplément du Pot-Pourri*), dès janvier 1770, quand paraît le numéro 154. Ce type de renvoi a pour autre avantage d'assurer la continuité entre les numéros, mais celle-ci se limite à la mention d'une apparition précédente. Car l'auteur ne transparait pas derrière son rôle : les deux textes sont anonymes, sans même une signature, contrairement à l'article 154. Mise à part la dimension morale – qui ne peut être un critère puisqu'elle est commune à l'ensemble des textes du périodique – rien ne lie, non plus, les articles entre eux d'un point de vue thématique. Le premier (90)⁷⁵, est une dissertation critique sur l'avarice, paraphrase en prose de la fable *L'Avare et Minos* d'Antoine Houdar de la Motte⁷⁶. Le second (93)⁷⁷, aborde le thème très à la mode de la « mauvaise éducation » : l'auteur, qui écrit à la première personne, déplore la faiblesse de sa mère et de sa grand-mère. Celles-ci ont cédé à tous ces caprices, et il subit aujourd'hui, arrivé à Saint-

⁷⁴ Gérard Genette, *Figures II*, « La littérature et l'espace », Paris, Seuil, 1969

⁷⁵ Григорий Васильевич Козицкий / Grigori Kozitski (red.), *Всякая всячина / Pot-pourri*, Saint-Petersbourg, tipografia Akademii Nauk, 1769, numéro 90. Voir l'article intégral en russe en annexe 2, section III.11.1., p.260.

⁷⁶ Antoine Houdar de la Motte, « L'Avare et Minos », *Fables Nouvelles par M. de la Motte, avec un discours sur la fable*, La Haye, I.Vaillant, 1720.

⁷⁷ Grigori Kozitski, *op.cit.*, numéro 93. Voir l'article intégral en russe en annexe 2, section III.11.1., p.262.

Pétersbourg, les conséquences de son instruction négligée. Ici apparaissent des caractères récurrents dans les récits moralistes et dans la comédie : les femmes faibles qui gâtent leurs enfants, le faux précepteur français, le jeune noble de province qui s'adapte difficilement à la vie pétersbourgeoise et qui, par manque d'esprit et de raison, se laisse entraîner par de mauvaises fréquentations. Que l'intuition des critiques les ait poussés à penser à Fonvizin n'est pas étonnant, d'autant que les informations dont nous disposons sur la genèse de ses deux comédies les plus célèbres, *Le Brigadier* et *Le Mineur*⁷⁸, qui abordent des thèmes similaires, nous permettent de penser qu'elles étaient déjà en cours d'écriture bien avant 1770⁷⁹. Toutefois, ces sujets sont trop communs pour constituer une preuve formelle permettant l'identification de l'auteur : les journaux français ou anglais de la même époque les développent aussi, à peu près sous le même angle. L'enjeu de lecture est toutefois rempli : le lecteur n'a pas abordé l'article de façon linéaire, mais bien en regard d'un bagage de savoirs, de sources et de citations. La mise en dialogue interne constitue le périodique comme espace à parcourir, caisse de résonance d'une conversation qui se poursuit, à laquelle le lecteur est invité à participer.

1.2. Énonciation

Ces interactions dialogiques conduisent à réfléchir à l'énonciation dans l'écriture périodique. Elle est proche de l'énonciation théâtrale par sa multiplicité : l'appréhension du système de communication à l'œuvre dans le texte de théâtre peut alors s'avérer fructueux pour l'analyse du texte des périodiques. Anne Ubersfeld retient notamment trois caractéristiques : le caractère tabulaire du texte, qui suppose un empilage de signes simultanés ; l'absence d'« unités » clairement définissables dans le modèle actantiel (et notamment la distinction acteur/personnage que l'on retrouve dans la distinction entre l'auteur du périodique, la figure du rédacteur, et les personnages fictionnels) ; l'énonciation multiple dont la fonction de récepteur du public qui n'est pas un récepteur unique mais un récepteur qui agit sur les autres, ce dont la mise en scène des réponses de prétendus lecteurs ou de lecteurs réels donne un exemple dans l'espace périodique⁸⁰. Dans cet exemple comme dans de nombreux autres, on identifie ainsi quatre schémas d'énonciation distincts, qui pourtant

⁷⁸ Денис Иванович Фонвизин / Denis Fonvizin, *Бригадир* / *Le Brigadier* (1770) et *Недоросль* / *Le Mineur* (1781).

⁷⁹ Au moins depuis 1766, si l'on en croit l'analyse de la correspondance de Fonvizin par Alexis-Aloïs Strycek, *op.cit.*, pp.134-138.

⁸⁰ Anne Ubersfeld, *Lire le théâtre*, Paris, Belin, 1996. Chapitre I, « Texte-représentation », p.11-42 et chapitre II « Le modèle actantiel au théâtre », p.43-52.

cohabitent simultanément, et sont reçus comme tels par le lecteur : l'expéditeur de la lettre au rédacteur, l'expéditeur – auteur qui se présente comme lecteur aux autres lecteurs, le rédacteur aux lecteurs (par l'acte de publication de la lettre), l'auteur masqué derrière les rôles alternés de rédacteur ou de lecteur-expéditeur de la lettre aux lecteurs.

La rhétorique épistolaire établit un cadre pour cet échange : une lecture au premier niveau permet d'identifier un expéditeur (ou destinataire), le contributeur anonyme P.F.B., qui s'adresse, par lettre et dans le but d'apporter quelques réflexions au journal, au rédacteur qui est le destinataire évident de la lettre. L'échange, au discours direct, est respectueux mais cordial, et suppose une certaine proximité entre les deux auteurs : « on n'y trouve que la plus puissante vérité, avec laquelle, Monsieur le rédacteur, vous serez d'accord avec moi [...]. », ainsi qu'une complicité, et l'assurance de poursuite de la correspondance et d'échanges réguliers : « Je place en elles quelque intention, dont je vous parlerai peut-être bientôt. » Cette assurance d'une communauté de pensée entre les deux épistoliers participe activement de la création de l'espace symbolique commun qu'est le périodique : tant la contribution que la publication annoncent une communauté de valeurs dont le journal se porte garant, et à partir de laquelle peuvent se développer les échanges et les débats. Mais une lecture en quête de preuves est aussi possible, car le contributeur ne cèle ni sa volonté d'utiliser le journal à des fins personnelles : « je vous demande seulement, si cela vous est possible, de les publier le premier vendredi. Je place en elles quelque intention », ni quelques indices temporels de la raison qui le pousse à agir ainsi. La complicité avec le rédacteur est doublement révélée par la présence de la lettre effectivement publiée mais aussi par la demande qui saute aux yeux du lecteur, en fin d'article. Ces indices étaient-ils compréhensibles, voire transparents, pour le lecteur de l'époque ? Ce n'est plus le cas aujourd'hui : l'herméneute soucieux d'identifier le contributeur anonyme ou les raisons de sa demande ne peut que formuler des hypothèses, sans pouvoir réellement les prouver. Ainsi l'idée, plausible, selon laquelle ce texte vise à préparer les lecteurs à la représentation ou à la publication d'une nouvelle pièce, œuvre du contributeur : on pourrait tenter l'expérience de croiser la date de publication de l'article, probablement le 12 janvier 1770⁸¹, et les pièces publiées ou représentées à cette date ou peu après. D'après le répertoire des troupes dramatiques de Saint-Pétersbourg et Moscou de 1750

⁸¹ *Vsâkaâ vsâcîna* est un hebdomadaire paraissant tous les vendredis. Le premier numéro du *Supplément* pour l'année 1770, qui aurait dû paraître le vendredi 05 janvier, contient les feuillets 151 à 153. Suivant le compte d'un numéro par semaine, le 154 serait donc bien daté du 12 janvier. Il convient de rester prudent sur cette date, mais aussi sur la foi que l'on peut accorder au rédacteur : rien en effet ne prouve, s'il s'agit d'une lettre réelle, qu'il l'a bien publiée « dès le premier vendredi ».

à 1800 établi par Tat'âna El'nickaâ⁸², une seule pièce a été représentée dans les semaines qui ont suivi : il s'agit de *Sinav et Truvor* d'Aleksandr Sumarokov (le 26 janvier à Saint-Pétersbourg et le 31 janvier à Moscou). Peut-on pour autant avancer que Sumarokov soit l'auteur de l'article ? Ce n'est pas impossible : Sumarokov est familier des périodiques et sait, de façon très moderne, les utiliser pour faire sa promotion, il a été identifié comme collaborateur de *Vsâkaâ vsâčina* et est assez proche de Kozitski. Dans l'article, sa pièce est citée discrètement mais avantageusement, et les idées formulées ne s'opposent pas aux positions connues du dramaturge sur le théâtre. Néanmoins, si rien ne permet de réfuter cette hypothèse, rien ne permet, non plus, de l'affirmer. El'nickaâ elle-même rappelle les précautions avec lesquelles il faut manipuler les répertoires, qui peuvent comporter des lacunes, la datation de l'article est incertaine, et les « intentions » du contributeur, à supposer qu'elles existent vraiment, peuvent être infiniment variées, et ne sauraient être réduites avec certitude à celle que nous avons expérimentée ici. Représentative d'une des facettes de l'écriture périodique, cette lettre nous révèle un des premiers obstacles à l'analyse : le premier degré de l'énonciation est en effet brouillé, au moins autant, sinon plus, par le désir d'identifier l'auteur que par l'impossibilité d'y parvenir. Fort heureusement, le dialogue se constitue, comme au théâtre, autour de nombreux autres degrés d'énonciation.

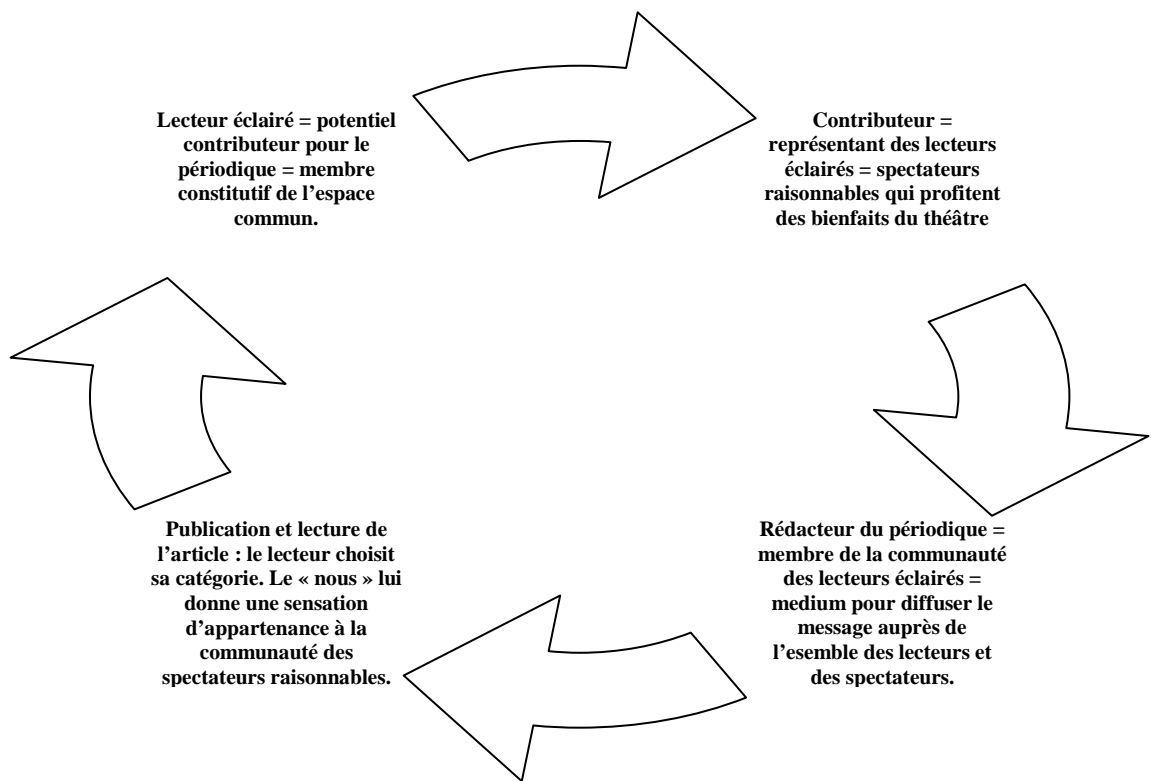
Par l'intermédiaire des deux personnages qui dialoguent, l'article est avant tout à destination des lecteurs du périodique, et si les quelques phrases d'introduction et de conclusion citées plus haut mettent en scène un « je » et un « vous », elles témoignent clairement d'une intention argumentative qui dépasse largement le dialogue personnel. Le contenu de l'article, au-delà d'une hypothétique préparation du public à la réception d'une pièce particulière, est un développement théorique et moral plus général sur le genre dramatique. On y lit un message du rédacteur vers le lecteur du périodique, et cela quelle que soit l'identité potentielle de l'auteur : soit, qu'il s'agisse également du rédacteur, ayant revêtu le masque d'un « faux » lecteur contribuant sporadiquement au journal – il s'agit d'une pratique courante dans les périodiques satiriques, initiée par le *Spectator* de Steele et Addison⁸³ – qui s'adresserait directement à son lecteur ; soit, qu'il s'agisse véritablement d'un

⁸² Татьяна Михайловна Ельницкая / Tat'âna El'nickaâ, *История русского драматического театра: В 7 томах. / Histoire du théâtre dramatique russe, en sept tomes*. Moscou, Iskustvo, 1977. Tome 1, Des origines à la fin du XVIII^e siècle, « répertoire », deuxième partie, « Répertoire des troupes dramatiques de Saint-Pétersbourg et Moscou 1750-1800 », pp.435-473.

⁸³ L'énonciation du *Spectator* repose sur une illusion : le rédacteur principal, Mr Spectator, ne fait que publier et organiser les lettres des lecteurs, et éventuellement y réagir. Cette organisation permet une diversité de voix et d'opinions, un débat ouvert. Toutefois, les lecteurs supposés ne sont en réalité que des personnages créés de toute pièce par les auteurs, qui sont en réalité auteurs de tous les articles.

contributeur anonyme, auquel cas le rédacteur, par l'acte de publication, n'en diffuse pas moins le message indirect et non-verbal de son intérêt pour les idées développées dans l'article, voire de son adhésion à celles-ci. Ce schéma est efficace pour l'argumentation : sous prétexte d'informer son lecteur de la diversité des opinions existantes, le rédacteur publie la position d'un prétendu lecteur, dont l'existence justifie l'intérêt apporté aux idées. L'anonymat et l'alternance des pronoms personnels, notamment, dès le début de l'article, le passage du singulier au pluriel : « Notre noblesse, et une grande partie de nos jeunes gentilshommes », suppose la possibilité que ce contributeur soit non seulement un lecteur réel, mais surtout un lecteur parlant au nom de toute une catégorie, communauté formant ce que l'on pourrait appeler le « public éclairé ». Celle-ci s'oppose à une autre catégorie (« une [...] partie de »), celle des spectateurs dénués de raison qui sont l'objet de la critique, mais aussi les destinataires potentiels de l'article, appelés à se corriger à la lecture de celui-ci. Ainsi, le schéma d'énonciation correspond à une argumentation idéale qui pourrait être représentée comme suit :

Figure 1 – Provoquer l'adhésion du lecteur à un mode de réception



Cette structure n'impose pas la préexistence réelle d'une telle communauté de lecteurs ou de spectateurs. Il est suffisant que l'article en crée l'illusion : car s'il prétend *informer*, il vise à *former* cette communauté – ce public tant nécessaire au développement moral des spectacles qu'au développement de l'espace périodique.

1.3. Anonymat et jeux de masques

Anonymat et jeux de masques sont autant d'instruments ou de contraintes détournées par les contributeurs ou rédacteurs des périodiques au service de l'argumentation. Ces procédés méritent notre attention au-delà de l'identification du signataire de l'article, pour comprendre les fondements de la communauté de lecture et de pensée. Aussi, quels qu'en soient les résultats factuels, on peut envisager la lecture du périodique comme une enquête dont le parcours même révèle des intentions ou des inventions possibles et parfois dissimulées dans le texte.

La piste des dates est insuffisante, mais d'autres hypothèses peuvent être formulées à l'aide de l'étude de détail du texte. L'analyse stylistique, par exemple, est proposée par Pavel Berkov dans un article consacré aux problématiques de l'anonymat⁸⁴. Alexis-Aloïs Strycek utilise cette méthode pour identifier Fonvizin dans la lettre 154 :

La compétence dans l'art dramatique, l'éloquence de la conviction, la cadence de la phrase sont déjà des preuves suffisantes pour affirmer que le signataire (...) est bien Denis Fonvizine. (...) Le texte est marqué de son vocabulaire : « *douratchestvo* » (sottise) avec sa valeur morale, le néologisme « *tronout* » (toucher) pour traduire l'émotion, « *v vysotchaïchem [sic] stepeni* » (au suprême degré), expression que l'on trouve rarement chez d'autres, et surtout le gallicisme « *provodit ostatok svoeï jizni* » (passer le reste de ses jours), employé à plusieurs reprises dans *De tout un peu* par lui seul. Cette expression figure dans l'une de ses lettres à Elaguine, écrites à la même époque, et dans le *Brigadier*⁸⁵.

Berkov est plus prudent, et préconise d'éviter toute affirmation de l'exactitude des résultats. Si on s'en tient à la volonté d'identifier l'auteur, force est de constater que ces méthodes restent souvent inefficaces, d'autant que la source mentionne simultanément des éléments contraires. Il est difficile d'affirmer ici que Fonvizin « aime rappeler les noms de ses amis ou de leurs œuvres », et de l'identifier dans le numéro 15 parce qu'il y a visé « un ennemi

⁸⁴ Павел Наумович Берков / Pavel Berkov, « Об установлении авторства анонимных и псевдонимных произведений XVIII века » / « L'identification des auteurs dans les œuvres anonymes et sous pseudonyme au XVIII^e siècle », *Literary contacts between Russia and the West since the fourteenth century*, London, Valorum reprints, 1973.

⁸⁵ Alexis-Aloïs Strycek, *op.cit.*, p.183

personnel, son collègue Vladimir Ignatiévitch Loukine ⁸⁶», quand le numéro 154 fait peut-être allusion à la pièce *Le Prodiges corrigé par l'amour* du même Loukine. Le développement présente en effet une liste de pièces « modèles », à travers les personnages les plus touchants du théâtre, qui devraient, selon l'auteur, bouleverser le spectateur :

(...) la passion cruelle de Sinav, cause de la perte de son frère, de son amante et la sienne propre, l'ignoble avarice d'Harpagon, la scélératesse de Mahomet et sa superstition aveuglée par le mensonge, ces passions qui font s'armer les enfants contre leurs parents, *la correction d'un prodige*⁸⁷, en un mot tous ces caractères vivement imaginés par des poètes qui font naître en nous de nobles sentiments, corrigent nos mœurs et doivent servir d'exemples à nos actions⁸⁸ (...)

La « correction d'un prodige » peut renvoyer à deux textes : une pièce française de Destouches de 1753, *Le Dissipateur ou l'honnête friponne* ; ou son adaptation par Loukine de 1765, *Le Prodiges corrigé par l'amour*. On peut affirmer que la pièce de Destouches est connue en Russie au moment de l'écriture de l'article, car elle a été représentée, en français, dès octobre 1764⁸⁹. Mais il semble tout de même plus probable qu'il s'agisse de l'adaptation de la pièce par Lukin, publiée en 1765 dans ses *Œuvres et traductions*⁹⁰. Les représentations de cette pièce dès janvier 1765⁹¹ et sa publication, ainsi que les commentaires sur le concept d'adaptation aux mœurs russes et la réussite de cette entreprise par Loukine ont fait de cette pièce un sujet fréquent des pages des périodiques. La lettre 154 s'intégrerait ainsi discrètement dans le débat. Dans ce cas, il est peu probable que Fonvizin ait choisi de louer publiquement son rival littéraire et politique, mais rien ne s'oppose non plus à l'idée que l'auteur de l'article ait volontairement laissé planer le doute, préservant son anonymat tout en participant à la construction d'un texte ludique tenant à la fois du dialogue et du mystère. L'analyse révèle des traits stylistiques et linguistiques ainsi que des références qui apportent des clés de lecture même sans révéler tous leurs secrets.

Pour le lecteur amusé ou orienté, le contributeur peut ainsi revêtir, successivement ou simultanément, différents masques. Le dernier tient à l'ambiguïté du statut d'auteur au XVIII^e siècle : avons-nous ici à chercher un créateur original, ou un traducteur qui aurait adapté un article étranger au contexte russe des années 1770 ? Les rédacteurs des périodiques

⁸⁶ *Ibid.*, p.179.

⁸⁷ Nous soulignons.

⁸⁸ Григорий Васильевич Козицкий / Grigorij Kozickij (red.), *Барыщек всякия всячины / Le Supplément du Pot-pourri*, Saint-Pétersbourg, tipografiâ Akademij Nauk, 1770, numéro 154.

⁸⁹ Alexeï Evstratov, *op.cit.*, volume 2, « Liste chronologique des spectacles représentés en français à Saint-Pétersbourg et d'autres lieux de résidence de la cour sous le règne de Catherine II 1762-1796 », p.21.

⁹⁰ Владимир Игнатьевич Лукин / Vladimir Lukine, *Сочинения и переводы / Œuvres et traductions*, Saint-Pétersbourg, tipografiâ Akademij Nauk, 1765.

⁹¹ Tat'âna El'nickaâ, *op.cit.*, pp.435-473

empruntent régulièrement des passages entiers à d'autres périodiques ou à des ouvrages nationaux ou étrangers, sans toujours citer leurs sources. Strycek identifie Fonvizin en remarquant des néologismes et gallicismes, mais ces expressions peuvent aussi mettre sur la piste d'un texte original francophone dont la traduction aurait gardé les traces. En outre, *Vsâkaâ vsâcina* met en valeur sa filiation avec les périodiques étrangers : ici, comme dans d'autres articles, les paragraphes introductifs et conclusifs semblent écrits d'une autre main que le passage central⁹². *Pot pourri* participe de cette pratique à plusieurs reprises, ce qui soutient la possibilité que cela soit également le cas ici, d'autant que les paragraphes d'introduction et de conclusion semblent écrits d'une autre main, comme toujours dans cette revue. Les références sont multiples : de la tragédie russe *Sinav et Truvor* aux danseurs italiens en passant par Voltaire et des comédies russes ou françaises, l'article peut s'adresser à des publics variés. Cependant la multiplicité des sources possibles empêche ici d'en identifier une, unique, si tant est qu'elle existe. La confrontation des hypothèses met pourtant en lumière des références partagées dont la récurrence doit être étudiée dans d'autres extraits, et accompagnée d'une enquête sur les réseaux qui l'alimentent.

1.4. Intertextualité externe

Le lien entre la lettre du numéro 154 et d'autres articles du périodique est souligné par l'expéditeur dès les premières lignes de l'article. Plus ou moins discrets, des indices peuvent parfois nous renvoyer à la lecture d'articles d'autres périodiques⁹³. Pour cet exemple, en plus de l'hypothèse de la traduction, un détail attire notre attention : l'emploi du mot « drame », et surtout son orthographe en russe, « *dramma* », avec deux m⁹⁴. Le mot est assez récent dans la langue russe : le *Dictionnaire de la langue russe du XVIII^e siècle* nous indique que sa première occurrence date de 1750, bien qu'on le trouve dès 1738 pour l'orthographe « *dramma* »⁹⁵. Ici, il est vraisemblablement à comprendre dans le sens général de pièce de théâtre, et son orthographe renvoie à une question suffisamment importante pour que plusieurs articles des périodiques (au moins deux dans notre corpus) en traitent dans un

⁹² Par exemple, l'article 36 sur la critique, est une traduction de l'article 35 du *Spectator* (1711), probablement réalisée par l'intermédiaire de la traduction française du *Spectateur, ou le Socrate moderne*. La caractéristique de la version russe est d'ajouter un petit paragraphe introductif original.

⁹³ Plusieurs démarches sont possibles : rechercher une source originale reprise ou traduite, identifier des citations ou des références, et enfin comprendre des parallèles qui incitent à la comparaison, au rappel d'articles du même auteur ou sur des sujets proches.

⁹⁴ « Едва услышают они о новой какой драмме, то уже толпами собираются в феатр, и с нетерпеливостию действия дожидаются. » (Nous soulignons).

⁹⁵ Академия Наук СССР / Académie des sciences de l'URSS, *Словарь русского языка XVIII века / Dictionnaire de la langue russe du XVIII^e siècle*, Leningrad, Nauka, 1991, Tome 6, p. 251.

intervalle de quelques années⁹⁶. Leurs auteurs recommandent tous l'orthographe correcte, avec un seul *m*, en réaction contre les auteurs qui par effet de mode et voulant créer une proximité avec l'allemand, le français ou l'italien – à tort – l'écrivent délibérément avec deux *m*. Dans le journal *Sobesednik liubitelej rossiskavo slova* (*Собеседник любителей российского слова* / *L'Interlocuteur des amateurs des lettres russes*)⁹⁷, un rédacteur se récrie : « Certains m'ont dit que peut-être, en russe, le mot drame était plus agréable avec deux *m* ; mais à ceux-là je ne peux que répondre que c'est impossible (...)»⁹⁸. L'expéditeur de la lettre 154 est-il visé par cette attaque contre les auteurs pédants et ignorants ? Peut-on en tirer quelques conclusions et indices ? Nous savons que *Sobesednik* était un périodique édité par l'Académie des sciences dont la princesse Daškova, contributrice avérée du journal, était directrice. La proximité de cette institution avec la cour, qui se cache derrière *Vsâkaâ vsâčina*, suggère que ni Kozickij ni Catherine II n'auraient commis l'erreur. L'auteur de l'article serait alors plutôt un contributeur extérieur (Sumarokov, dans son périodique *Trudolûbivaâ pčela*, adopte l'écriture du mot drame avec deux *m*), ou l'article est bel et bien une traduction, et la faute figurerait dans l'original. Encore une fois, l'enquête prime sur la réponse : les questions que pose un détail orthographique apparemment anodin lèvent le voile sur la nécessité de croiser les articles des différents périodiques et de chercher à comprendre les liens qui les unissent.

2. Périodique, théâtre : des espaces de sociabilité

Outre la définition d'un espace, l'étude de détail des articles apporte aussi des éléments de réponses à plusieurs questions : quels acteurs et quels sujets investissent cet espace et comment ? En quoi constitue-t-il un cadre particulièrement approprié aux débats sur l'art dramatique ? À quelles intentions et quelles évolutions de la société cela correspond-il ? Des parallèles peuvent être tracés entre l'espace symbolique du journal et l'espace matériel du théâtre. Dans un cas, l'expression est à prendre au sens propre, dans l'autre, au sens figuré,

⁹⁶ « О правописании слова драма » / « De l'orthographe correcte du mot drame » est le titre d'un article du *Санктпетербургский Вестник* / *Messenger de Saint-Pétersbourg* en 1780. Le même article est à nouveau publié dans le *Собеседник любителей российского слова* / *L'amateur des lettres russes* en 1783. Ūrij Stennik, en analysant les articles philologiques dans les journaux, relève encore deux autres articles sur le même thème. Voir Юрий Владимирович Стенник / Ūrij Stennik, « Вопросы языка и стиля в журнале «Собеседник любителей российского слова» / Questions de langue et de style dans le journal «Sobesednik», *XVIII век* (Сборник 18) / *Revue XVIII^e siècle* (cahier 18), Saint-Pétersbourg, Nauka, 1993, p.117.

⁹⁷ Осип Петрович Козодавлев / Osip Kozodavlev (red.), *Собеседник любителей российского слова* / *L'interlocuteur des amateurs des lettres russes*, Saint-Pétersbourg, 1783-1784.

⁹⁸ *Ibid.*, Première partie, article 24, « De l'orthographe correcte du mot drame ». Voir l'article intégral en russe en annexe 2, section III.24, p.358.

mais les deux contribuent à un même désir de cadre pour la sociabilité.

2.1. Problématiques d'étude communes

Avant de parler d'un espace de sociabilité, qui plus est « commun », il est essentiel de déterminer la communauté qui l'investit et en détermine l'existence. Pour l'espace du périodique tout comme pour l'espace du théâtre, il convient alors de s'interroger sur la composition du public, qu'il porte le nom de lecteur ou de spectateur, voire que, de spectateur – du spectacle dramatique ou du spectacle social – il accède au statut de spectateur actif, tel que l'entendent les contributeurs des périodiques du genre moraliste, soit au statut d'auteur. Des procédés rhétoriques provoquent et alimentent le sentiment d'appartenance : « Notre noblesse, et une grande partie de nos jeunes gentilshommes, n'ont de cesse de clamer leur goût pour les représentations théâtrales ». Le choix de l'adjectif possessif réaffirme une communauté – géographique, probablement, ou peut-être sociale – qui inclue le lecteur, le rédacteur et les sujets visés. Il est intéressant de constater que le procédé fonctionne même si l'article est une traduction et même s'il y a un décalage temporel ou une décontextualisation de la remarque, ce qui agrandit la communauté à tout l'espace européen, mais la restreint, dans l'immédiateté de la lecture, au rapport au lecteur individuel. Comme la représentation théâtrale dans son rapport au texte, à la scène et au public, la scène est à la fois toujours même et toujours autre, constamment réactualisée. L'auteur de l'article, cependant, crée aussi des distinctions en déterminant socialement le public des représentations qui est visé ici : il s'agit essentiellement de membres de la noblesse, information importante pour ne pas mal interpréter le développement théorique qui porte essentiellement sur l'éducation du spectateur et les vertus pédagogiques des spectacles.

Ces éléments, quoique peu précis⁹⁹, sont autant d'informations apportées à la question difficile de la composition du public des théâtres au XVIII^e siècle. Cette question se pose pour toutes les aires géographiques étudiées, mais aussi pour les périodiques. À l'exception de quelques listes d'abonnés, qui ne sont pas systématiques, et d'autres témoignages ponctuels, il est aussi voire plus difficile de savoir *qui* lisait ces feuilles qui pouvaient également passer de mains en mains et connaître une diffusion plus large que celle dont on peut parfois attester¹⁰⁰. Au regard du contenu des articles, il n'est pas improbable que le public des spectacles et celui des périodiques soit en partie le même. L'article 154, à titre d'exemple, témoigne déjà d'un intérêt réel ou provoqué des lecteurs pour les spectacles,

⁹⁹ En effet, l'auteur ne précise pas de quelles représentations il s'agit : s'agit-il uniquement du théâtre de cour ?

¹⁰⁰ *Vsâkaâ vsâçina*, par exemple, était distribué gratuitement.

puisqu'ils proposent leurs commentaires au journal. Notons que, si le contributeur est fictif, c'est que l'intention du rédacteur était de simuler cet intérêt et donc de le présenter comme souhaitable ; s'il est réel, alors c'est l'acte de publication qui témoigne de l'intérêt du périodique et, éventuellement, de ses lecteurs. Ce constat peut être étendu à l'ensemble des périodiques en fonction de la proportion d'articles comprenant une dimension théâtrale, par rapport au total d'articles du journal. Cette proportion est globalement forte, de presque 10% pour *Vsâkaâ vsâcina* (17 articles sur 176). Le thème des spectacles et des œuvres dramatiques emplit les pages des journaux sous la forme de lettres de spectateurs, d'articles critiques, de réflexions théoriques mais aussi de métaphores théâtrales appliquées à d'autres sujets, y compris le discours métatextuel sur le périodique lui-même.

Dans ce premier exemple, l'objet de la pensée et le principal levier critique, tant pour les représentations théâtrales que pour les articles de périodiques, est l'effet produit sur le public. Il est indispensable d'analyser les effets souhaités ou décrits comme souhaitables qui sont communs aux deux espaces. Dans les deux cas, la création d'un espace public au sein duquel une communauté se forme, par la communication des idées ou des sensations, mime l'espace social au sens plus large. Les outils de communication, de l'ordre du divertissement utile, au fort enjeu pédagogique, sont à considérer comme des outils pour structurer les interactions à l'extérieur de l'espace symbolique. Quant aux tentatives d'élargissement de cette communauté au-delà des frontières nationales, elles ne sont pas à négliger comme soutien aux relations politiques et diplomatiques.

2.2. Des intentions partagées

L'article entier porte effectivement un regard critique sur la réception et analyse les réactions des spectateurs. Par ailleurs, la visée argumentative révèle l'intention de l'auteur de l'article de provoquer également une réaction chez les lecteurs. De fait, si elle est bien présente implicitement, la critique esthétique de la qualité des spectacles ou des pièces mentionnées reste au second plan. L'affirmation de Rousseau selon laquelle il faut d'abord examiner les effets des spectacles avant de pouvoir déterminer s'ils sont fondamentalement bons porte sur un autre aspect. Son intérêt cependant est de renverser l'ordre de l'analyse :

Demander si les spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes, c'est faire une question trop vague; c'est examiner un rapport avant que d'avoir fixé les termes. Les spectacles sont faits pour le peuple, et ce n'est que par leurs effets sur lui, qu'on peut déterminer leurs qualités absolues¹⁰¹.

¹⁰¹ Jean-Jacques Rousseau, *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, Paris, Garnier Flammarion [1758], 2003, p.58.

Dans la lettre 154, l'intérêt porté aux effets des spectacles fonctionne selon une temporalité similaire. Il y a un ordre à respecter, et la question de la réception, contrairement à ce que l'on pourrait croire, intervient *avant* la réflexion sur le spectacle. Il en va de même pour notre article, qui suggère que le spectateur doit être préparé avant d'aller au théâtre, puisque « pour être corrigé, il faut avoir un raisonnement sain sur les choses, et une attention appliquée à ce qui nous est représenté ». De nombreux articles de périodiques, dont, semble-t-il, celui-ci, se sont proposés ce but : la dimension moraliste de toute une catégorie de journaux n'a-t-elle pas pour objectif de former des « spectateurs » du monde et de réfléchir sur la place et la conduite de l'homme dans la société ? Aussi, si la scène est une représentation illusoire de ce monde, et la salle un échantillon de la société, le journaliste « satirique » ou moraliste se doit de proposer discussion, information et formation pour que le lecteur – spectateur puisse intégrer le jeu social.

Dans le cas présent, l'auteur de la lettre adopte une position d'observateur assez neutre, non qu'il prétende à l'objectivité, mais que, grâce au même procédé d'alternance et de superposition des masques le lecteur puisse le situer partout – et nulle part. Ce jeu est soutenu par l'emploi des pronoms personnels : l'usage de la première personne du pluriel est ambiguë, excluant parfois « *Notre* noblesse, et une grande partie de *nos*¹⁰² jeunes gentilshommes », mais à d'autres moments intégrant l'expéditeur dans la communauté des spectateurs :

(...) tous ces caractères vivement imaginés par des poètes, qui font naître en *nous* de nobles sentiments, corrigent *nos* mœurs et doivent servir d'exemples à *nos* actions, sont passés sous silence et aussi peu remarqués que s'ils ne méritaient pas *notre*¹⁰³ attention.

Sa démonstration est pourtant fondée sur l'opposition entre le spectateur irréfléchi et le spectateur raisonnable, catégories auxquelles il ne s'associe pas lui-même, en dénote le passage à la troisième personne du singulier :

Ainsi, *ceux* qui font attention à tout, avec l'aide de la raison, arrivent à sentir le véritable sujet et en profitent. Au contraire, *ceux*¹⁰⁴ qui n'utilisent pas leur raison ou l'utilisent d'une mauvaise manière, restent inchangés.

Le message est clair : il ne s'agit pas d'attribuer une quelconque valeur intrinsèque aux pièces de théâtre, car tout est dépendant de l'attitude du spectateur face aux spectacles qui lui sont proposés. L'article suppose que tous devraient prendre exemple sur ces spectateurs modèles. L'auteur est en apparence modeste, mais on devine que par ce texte présenté comme spontané,

¹⁰² Nous soulignons.

¹⁰³ Nous soulignons.

¹⁰⁴ Nous soulignons.

il incite à une prise de conscience de son attitude face au spectacle et à un changement moral salutaire. Sa posture indéfinie est un atout pour incarner tour à tour le lecteur banal et anonyme et le mentor qui pousse les autres lecteurs le même chemin en supposant qu'il est à la portée de tous.

Il serait faux, toutefois, d'affirmer que l'appréciation esthétique est totalement absente : l'art des poètes dramatiques vient à l'appui de la satire des vices et de l'hommage à la vertu. Leur éloge prend la forme d'expressions récurrentes, qui semblent appartenir à un lexique commun de la critique théâtrale, partagé par de nombreux journalistes : « ces *caractères vivement imaginés* par des poètes » ; « les *sensibles et tendres expressions* de la tragédie » ; « une satire remplie d'*idées hardies et disposées avec art*¹⁰⁵ ». Cette terminologie peut à la fois être un indice – d'une source cachée, par exemple – ou être simplement la marque d'une communauté de discours. Il ne s'agira pas toutefois de déprécier la prose des critiques et de la réduire à une suite de lieux communs, comme l'ont fait, au XVIII^e siècle, leurs détracteurs. Au contraire, ce partage d'un lexique commun, presque érigé en langue commune, fait partie des piliers sur lesquels se fonde l'espace au sein duquel une communauté peut se former, au-delà des différences géographiques et linguistiques. Le choix des termes devient alors particulièrement important, en ce qu'il ne renvoie pas uniquement à un signifié, mais prend toute son ampleur en tant que signe d'appartenance à la communauté. Du reste, on remarquera que la langue et les approches varient avec les différents types de périodiques : les journaux de type « spectateurs », feuillets moralistes ou périodiques satiriques cherchent à provoquer le dialogue quand les journaux de nouvelles proposent une information factuelle, qui va de la simple annonce de la représentation ou de la publication d'une pièce à la critique détaillée et formelle de sa composition, sans plus de remarques morales, esthétiques ou philosophiques inspirées par et pour les lecteurs.

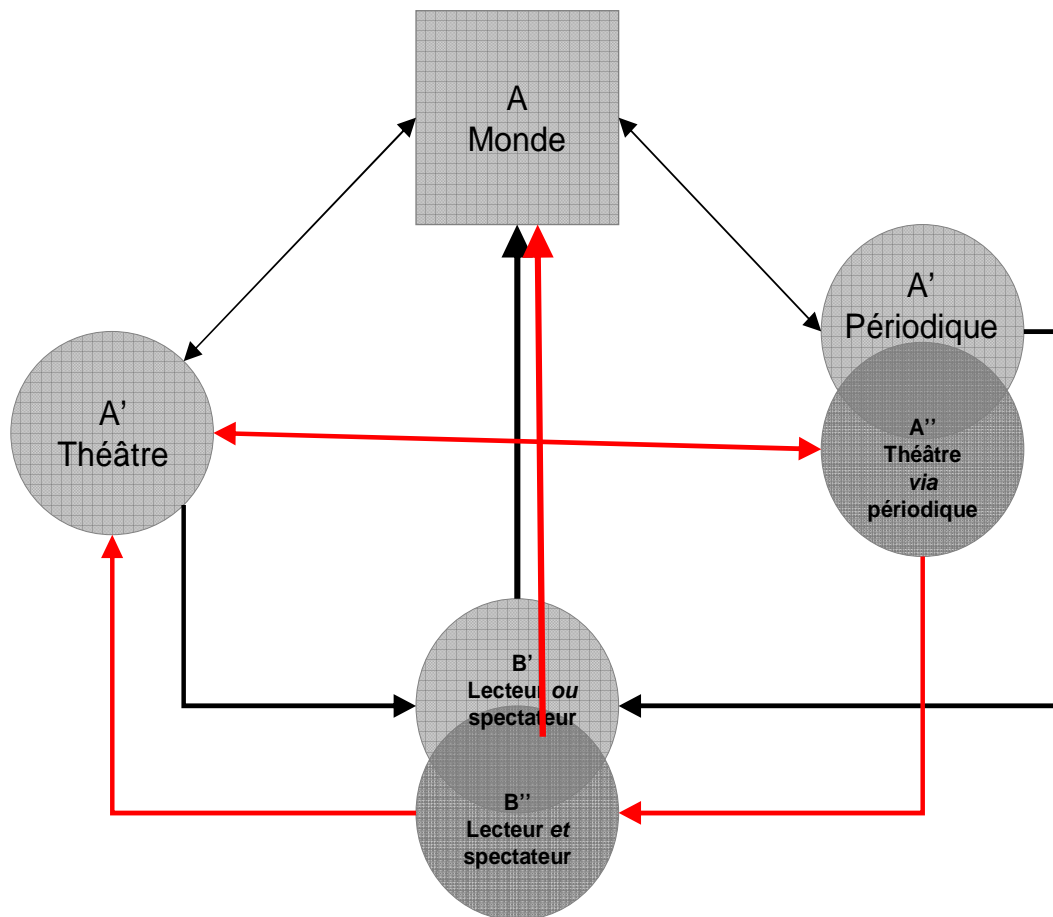
La lettre 154 appartient à la première catégorie : elle ne décrit pas une pièce ou une représentation en particulier mais parcourt un large spectre de genres et d'auteurs de diverses nationalités, ce qui contribue à brouiller les pistes de l'origine géographique de l'article et de l'auteur. Cette démarche répond tout à fait au souci de formation du public. Si la qualité d'une pièce est soumise aux effets qu'elle produit, pour les pièces évoquées, l'auteur lui-même n'est jamais mis en cause, et la responsabilité renvoyée au spectateur : à lui de faire l'effort nécessaire pour profiter de la représentation, d'« avoir un raisonnement sain sur les choses, et une attention appliquée à ce qui [nous] est représenté ». Cependant, la responsabilité est

¹⁰⁵ Nous soulignons.

partagée par le critique ou théoricien du théâtre qui prend la parole dans le périodique : l'intention affichée de l'article est d'éveiller la conscience et la raison du spectateur avant qu'il n'aille au spectacle. Il ne suffit pas de noter une volonté didactique et pédagogique commune aux spectacles et aux articles des journaux moralistes : il y a bien un effet de l'un sur l'autre, puisque le périodique se propose d'éduquer le spectateur afin qu'il puisse être éduqué par le théâtre. Cette mise en abîme sera l'objet de nos principales analyses et interrogations.

Ni les représentations théâtrales ni les périodiques ne se contentent de proposer un regard sur le monde dans le but *d'informer* le public ; ils se proposent de *former* le regard que celui-ci portera à son tour sur le monde ou la société à laquelle il appartient, pour qu'il puisse, éventuellement, la transformer. La formation du spectateur est encore plus complète quand le périodique aborde la question du théâtre : elle est véritablement celle d'un honnête homme, avec ses aspects mondains, culturels, intellectuels, esthétiques et moraux. C'est ainsi que ce dernier peut porter un regard circulaire, englobant et actif, qui pourrait être représenté comme suit :

Figure 2 – Former un « spectateur »



Par comparaison avec le spectateur non accompagné, ou avec le lecteur de périodique qui ne se rend pas aux spectacles, le lecteur de périodique qui est également spectateur du théâtre est doublement préparé à être actif, car il influe sur lui-même, sur le monde et *sur les représentations du monde*, puisqu'il a ensuite la possibilité d'intervenir en tant que critique – soit, non plus seulement en tant que spectateur, mais en tant qu'acteur. Ce trajet est particulièrement représenté dans un grand nombre d'articles dans lesquels le personnage, ou le rédacteur, accomplit ou raconte ce processus de *mise en action*, sous l'influence d'une pièce de théâtre ou d'un spectacle social. Bien entendu, il pourra également être remis en cause par les contributeurs convaincus de l'immoralité des spectacles : mais leurs craintes sont justement fondées sur ce même principe d'action. En somme, ces textes sont un témoignage du rôle de structuration sociale joué par les spectacles, mais ne peuvent déterminer s'il est possible de les maintenir sous contrôle. Les périodiques peuvent parfois être une tentative de s'assurer que le regard critique qu'ils forment s'exercera dans un cadre limité, celui de la « bonne critique ».

Ainsi en va-t-il de l'image de l'étranger, qui prend un nombre considérable de formes : l'image de l'autre, l'image de soi-même, les représentations de ces images ici et ailleurs, l'emprunt et le rejet de formes culturelles, sociales, linguistiques, et les conséquences de ces attitudes. Les représentations sont troublées par de nombreuses intentions contradictoires : constituer une culture internationale, mais comme base au développement des arts nationaux ; s'ouvrir à l'étranger, mais ne pas dévaloriser les œuvres de sa patrie ; porter un regard critique sur son espace social grâce à d'autres modèles, mais sans (trop) transgresser les structures existantes. Ce constat, ajouté à celui de la prééminence de la réflexion sur les effets produits sur le spectateur, conduit assez rapidement à la notion d'adaptation, pratique courante des années étudiées, et théorisée dans les aires culturelles qui nous occupent¹⁰⁶. En effet, si une reprise en traduction¹⁰⁶ ou en adaptation d'un article ou d'une pièce étrangère a toutes les chances de susciter la curiosité du public, l'œuvre doit être accessible au lecteur, car, comme le rappelle Rousseau, « [t]out auteur qui veut nous peindre des mœurs étrangères a pourtant grand soin d'approprier sa pièce aux nôtres. Sans cette précaution, l'on ne réussit jamais (...) »¹⁰⁷. Cette idée, modifiée et appliquée à l'article de périodique, trouve une application concrète dans le texte que nous sommes en train d'examiner :

Comment Dmitrievski, Le Sage, Troepolskaya, [Mademoiselle] Martin et les autres

¹⁰⁶ Par exemple par Ludvig Holberg, Vladimir Loukine, Gotthold Ephraim Lessing, etc.

¹⁰⁷ Jean-Jacques Rousseau, *op.cit.*, p.68.

(...) la passion cruelle de Sinav, (...) l'ignoble avarice d'Harpagon, la scélératesse de Mahomet(...), la correction d'un prodigue(...)

L'auteur mêle les références aux grands comédiens et dramaturges français et russes : Molière et Voltaire y côtoient Sumarokov et Loukine ; le lecteur n'est jamais perdu – les références sont suffisamment communes pour cela – et trouve satisfaites ses aspirations d'ouverture à l'étranger tant que d'éloge des monuments nationaux. L'interprétation est bien entendu légèrement différente quand il est possible d'identifier une source étrangère : ici, si l'auteur est russe, on doit s'interroger sur le rôle des références françaises. S'il s'agit d'une adaptation, on peut réfléchir sur les différentes stratégies qui consistent à associer, dans une même phrase, ces quatre dramaturges. À force de répétitions au fil des articles, les références semblables deviennent des piliers référentiels dans la construction d'un espace commun, international et européen cette fois. Certains grands noms, comme ici Molière et Voltaire, ne sont pas toujours convoqués comme modèles ou dans le cadre d'une analyse – fût-elle pauvre. Quasiment vidés de sens, ils jouent plutôt un rôle de signe affiché pour pouvoir prendre part à la communauté : par leur simple présence, le rédacteur signale sa culture internationale, son cosmopolitisme, mais aussi le fait que les dramaturges de sa nation trouvent leur place au sein de la même tradition. Il éduque ainsi ses lecteurs en leur proposant des références à connaître, toujours dans l'optique de former de bons spectateurs¹⁰⁸. À force d'être répétées, ces allusions prennent également une signification transversale : les périodiques contribuent à la construction de mythes autour de certains auteurs, de pièces ou de personnages, un pas, peut-être, vers des méthodes de promotion des arts par l'intermédiaire des médias qui connaîtront, jusqu'à nos jours, un succès croissant.

3. Conversations théâtrales

Une fois toutes les précautions nécessaires prises pour définir le cadre si particulier des articles sur le théâtre et leurs enjeux, il convient de recenser les informations qu'ils peuvent nous apporter. Si le recours aux articles de presse est courant pour faire la critique des spectacles, il faut montrer quelles conversations sont devenues communes dans l'Europe lettrée : pourquoi ? comment ? et dans quel but ?

¹⁰⁸ Ou, au contraire, d'apporter aux mondains des motifs pour la conversation : c'est pourquoi les périodiques sont décriés par des partisans d'un savoir « véritable » et personnel. Ainsi *l'Encyclopédie* les présente comme une invention « pour le soulagement de ceux qui sont trop occupés ou trop paresseux pour lire des livres entiers. » Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert, *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts ou des métiers*, Stuttgart ; Bad Cannstatt : F. Frommann, 1966-1988 [Fac-sim. de l'éd. de Paris : Briasson, 1751-1780], tome huitième, article « Journal ».

3.1. Texte et représentation

À la lecture de l'article 154 du *Pot-pourri*, un portrait du spectateur affleure. Ce qui frappe dans sa description est l'intérêt qu'il porte à la représentation théâtrale dans son sens le plus matériel, qui prévaut sur les intrigues ou les caractères. Il n'est pas impossible que cet effet soit le fruit d'une exagération de l'auteur dont l'article, nous l'avons vu, explore les effets du théâtre sur le public. On serait toutefois tenté de croire à la vivante description de l'émulation mondaine qui succède à l'annonce d'une nouvelle pièce de théâtre :

Dès qu'ils entendent parler d'un nouveau drame, ils se pressent en foule au théâtre, et attendent avec impatience la représentation. (...) Comment Dmitrievski, Le Sage, Troepolskaya, [Mademoiselle] Martin et les autres étaient habillés, leurs voix, leurs mouvements, leurs postures, fournissent le sujet de nombreuses conversations.

L'auteur lui-même se trahit en donnant de nombreux détails, alors même qu'il dénonce cet intérêt au détriment du message moral. En ce sens également la lettre 154 est représentative, car le paradoxe se renouvelle régulièrement, article après article. Tout au long du XVIII^e siècle, spectateurs, comédiens, critiques et dramaturges se sont passionnés pour les nombreuses évolutions matérielles de la scène, qui leur étaient immédiatement perceptibles et qui amélioreraient considérablement les représentations. Mais ces dernières suscitent également réflexion et inquiétudes : n'ont-elles pas des conséquences morales et sur le goût ? Le périodique reflète ces préoccupations et la pluralité des voix qui les portent.

3.2. Remarques sur les genres

Les pensées théâtrales de la seconde moitié du XVIII^e siècle, telles que les reflètent les différents articles de notre corpus, sont en tension entre deux directions opposées : une volonté très fortement affichée de théorisation des genres, d'une part, et un désir vague de se détacher des règles traditionnelles pour voir émerger des formes nouvelles dont l'objectif premier serait de provoquer la réaction prévue chez le public. L'impossibilité d'un choix net et tranché entre ces deux directions se révèle sous plusieurs formes : l'évolution des productions doit être accompagnée d'une formation du public ; des termes génériques – ici comédie, tragédie, drame, ballet, satire – sont parfois employés de manière trop générale, parfois inlassablement questionnés¹⁰⁹. Les débats théoriques ne sont pas toujours un enchaînement de lieux communs : le discours des rédacteurs peut témoigner d'une pensée théâtrale réelle qui cherche à fonder ou à faire évoluer le répertoire national. Mais les discours

¹⁰⁹ Le mot « drame », par exemple. Nous avons vu qu'ici, il est employé pour désigner toutes les productions dramatiques, mais dans d'autres articles, par exemple en 1792 dans *Zritel*, on tâche au contraire de le définir.

superficiels qui ne sont qu'un mime des conversations mondaines existent aussi et contribuent également à l'éducation du lecteur. Ce second type, discours « signe » est présent dans l'article 154 sous la forme de la traditionnelle opposition entre tragédie et comédie. L'affirmation de la supériorité de la tragédie sur les autres productions dramatiques est une précaution essentielle, même si de nombreux détails de l'article supposent que l'auteur pense le contraire :

Qu'est ce qui peut faire plus de plaisir à un homme raisonnable et sain d'esprit, que de voir les aventures mémorables de l'Antiquité et les mœurs et les coutumes de nations éloignées, représentées par les sensibles et tendres expressions de la tragédie? (...) nous faire comprendre la vertu et l'honneur par une représentation noble et élevée, épurer nos sentiments à la vue de la supériorité des actions et des pensées vertueuses : voilà l'incontestable objet des spectacles (...)

À lire ces lignes, on comprend que la tragédie est présentée comme le genre dramatique ayant l'effet le plus louable sur le spectateur, même si la comédie n'est pas dénigrée et même est dotée de qualités morales :

Qu'est ce qui peut, avec plus de succès, corriger les sottises et les vices qui nous accablent qu'une satire remplie d'idées hardies et disposées avec art, nous présentant nos faiblesses sous leurs aspects ridicules et authentiques ?

Le paradoxe naît d'une conception didactique des spectacles qui ne peut être qu'illusoire, puisqu'elle en se fonde non pas sur les goûts du spectateur réel, mais sur ceux du spectateur idéal, qui n'existe pas encore. Ainsi, la pensée ne sépare pas les qualités esthétiques d'une pièce telles que l'on se les représente en héritage des traditions classiques et antiques, « une représentation noble et élevée », et ses qualités d'utilité morale et sociale, soit l'effet produit sur le spectateur *via* le divertissement. Or, l'auteur ne peut s'empêcher de l'admettre, s'il faut que la tragédie l'emporte pour le premier critère, la comédie est décidément plus du goût du public, tout comme les ballets italiens mentionnés en fin d'article :

A[a]u sein d'une nombreuse compagnie [I]l semble alors qu'on ne remarque rien d'autre que ce qui est drôle. Certains se forcent (...) à dire qu'ils ne voient des ballets que par désœuvrement, alors qu'en réalité (...) c'est ce qui leur plaît le plus.

Il est impossible de défendre la supériorité esthétique de la comédie dans ce discours : il apporterait alors singularité au lieu de communauté. Il faut bien, alors, de manière artificielle, porter l'idée selon laquelle la tragédie est le meilleur instrument moral, bien qu'il ne soit pas reconnu comme tel par le public dont l'éducation est encore à parfaire. Malgré tout, si certains spectateurs choisissent le mensonge pour excuser leurs goûts, l'article ne laisse pas d'être un témoignage des faveurs des spectateurs pour le divertissement et le rire. Il donne raison à Rousseau qui rappelle que :

Quant à l'espèce des spectacles, c'est nécessairement le plaisir qu'ils donnent, et non leur utilité, qui la détermine. Si l'utilité peut s'y trouver, à la bonne heure; mais l'objet principal est de plaire, et, pourvu que le peuple s'amuse, cet objet est assez rempli¹¹⁰.

Cet article est une preuve supplémentaire pour constater que le discours esthétique sur le théâtre ne peut être distingué de la réflexion sur ses vertus morales ou sur son caractère pervertissant, débat présent, à différents stades de développement, partout en Europe. Ces discours subissent des reprises et des divergences, et sont influencés par leurs liens avec les positions officielles : il semble logique qu'en Russie, par exemple, où le théâtre est un instrument institutionnel avéré, que les vertus des spectacles soient plus nettement mises en valeur. Les périodiques sont un relai capital de ce débat grâce aux traductions, adaptations, publications d'œuvres étrangères ; mais aussi grâce aux dialogues entre contributeurs et périodiques qui encadrent l'interprétation.

3.3. Références et modèles

Le discours sur le genre dramatique est illustré de références qui font office de modèles. Le modèle antique, souvent présent, sert de support à une pensée qui tâche de trouver un compromis entre tradition et modernité ou, plus rarement, les oppose franchement. La comparaison entre différents périodiques et surtout entre l'orientation générale des périodiques de chaque pays étudié est précieuse pour proposer des hypothèses de grandes tendances nationales. Cependant, ces positions nous intéressent plus particulièrement quand elles sont réinvesties pour penser le rapport à l'étranger. En effet, des modèles classiques et contemporains de scènes théâtrales extérieures sont également convoqués. Ils ne sont pas choisis au hasard, et la présence de certains d'entre eux peut déjà être observée ici : en Russie, Sumarokov, représenté par « la passion cruelle de Sinav, cause de la perte de son frère, de son amante et la sienne propre », sujet de sa tragédie de 1750 *Sinav et Trouvor* ; en France, Molière, emblématique du comique de caractère grâce à la référence à « l'ignoble avarice d'Harpagon » et Voltaire, grâce à sa pièce *Mahomet le prophète* à laquelle le contributeur fait allusion en mentionnant « la scélératesse de Mahomet et sa superstition aveuglée par le mensonge ». Enfin, la référence à « la correction d'un prodige » évoque les noms de Destouches et de Loukine. Le statut de ces références dépasse, à notre sens, la simple intertextualité. Erigées en modèles, mais en modèles ambigus, elles font émerger d'autres questions que nous nous poserons au cours de cette étude : quelles stratégies masquent-elles ? Peut-on déjà parler de stratégies d'auteurs pour leur promotion personnelle et comment ?

¹¹⁰ Jean-Jacques Rousseau, *op.cit.*, p.66.

Pourquoi certaines pièces sont-elles préférées à d'autres ? Ces questions sont intrinsèquement liées au statut des articles dans lesquels on les voit apparaître : dans le cas de traductions ou d'adaptations, il faut se demander quel sens prennent les références supprimées, conservées ou ajoutées au moment du transfert dans un autre contexte culturel. L'étude de ces transferts, qui modifient le regard du public sur les œuvres ou les auteurs contribue à la formation du spectateur mais aussi à une stratégie plus large de promotion culturelle nationale.

Conclusions à partir de l'article 154

Cet article est le témoignage d'un mouvement commun au théâtre et au journal, justifiant ainsi le lexique du spectacle délibérément employé par les auteurs et contributeurs des périodiques au XVIII^e siècle. Ces deux espaces témoignent d'un regard porté sur un monde qui prend des apparences de scène pour des jeux de masques, jeux sociaux, politiques et culturels. Ils *informent* le lecteur ou spectateur, *forment* le regard critique et esthétique du public en fonction d'une ou d'idéologie(s) pour construire une communauté de spectateurs partageant les mêmes références, et enfin *se forment* grâce aux dialogues qui prennent place dans cet espace. Ainsi, ce lieu commun devient extensible, pouvant être aussi limité que la scène ou la salle mais se développer jusqu'à un espace international. Pour ce faire, il convient de se soumettre à un certain nombre de règles et de codes qui encadrent l'échange, mais aussi, paradoxalement, de se renouveler en permanence et de s'adapter à son public : transformer le lieu commun pour qu'il ne soit pas seulement signe mais reste empli de sens. L'image du monde que reflètent les périodiques est une image déformée et *déformante*, qui ne révèle de la société que ce qu'elle veut montrer – ou peut-être, créer. Peut-être sont-ils une autre illustration de ce que Martine de Rougemont appelle « utopie théâtrale »¹¹¹, et qui s'étend bien au-delà des théâtres. Elle cite le rêve exposé par Diderot dans les *Entretiens sur Le Fils naturel* :

Ah, mes amis, si nous allons jamais à la Lampédouse fonder, loin de la terre, au milieu des flots de la mer, un petit peuple d'heureux ! Ce seront là [les comédiens] nos prédicateurs (...) Dans ces jours solennels, on représentera une belle tragédie, qui apprenne aux hommes à redouter les passions, une bonne comédie, qui les instruisse de leurs devoirs, et qui leur en inspire le goût¹¹².

¹¹¹ Martine de Rougemont, « Quelques utopies théâtrales du XVIII^e siècle français », in *Romanica Wratislaviensia XXV, Le Théâtre dans l'Europe des Lumières, programmes, pratiques, échanges*, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, Mieczysław Klimowicz et Aleksander Wit Labuda éd., Wrocław, 1985.

¹¹² Denis Diderot, *Entretiens sur le fils naturel, Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, Bouquins, [1757] 1996. Tome IV, Esthétique- Théâtre, « Théâtre », 2^{ème} entretien, p.1147.

Elle rappelle que le spectateur auquel Diderot s'adresse n'existe pas, et ne pourrait exister sans qu'il faille auparavant changer des aspects essentiels de la vie sociale, politique et individuelle. Les périodiques, dans de nombreux cas comme celui que nous venons de détailler, s'adressent à ce même spectateur en espérant ou en faisant croire qu'ils espèrent transformer progressivement le public réel. Cette intention porte un double enjeu : le nouveau spectateur ne sera pas seulement un meilleur spectateur des théâtres mais aussi et surtout un meilleur spectateur du monde. À travers l'utopie de nombreuses *informations* apparaissent en creux pour le lecteur d'aujourd'hui : sur le public et ce qu'il était convenu d'en attendre, sur l'instrumentalisation de tout ce qui pouvait être utilisé comme moyen de communication et sur les buts divers que l'on peut identifier, sur l'image et les mythes qui se forment à partir de quelques grandes figures, sur la notion de communauté, le rapport à l'autre, quel qu'il soit, et le rapport à l'étranger. L'article 154 est exemplaire en ce qu'il montre toutes les lectures possibles des périodiques, ces textes trop souvent considérés comme secondaires. Ils sont pourtant l'outil, le fruit, et le signe de l'évolution des formes et des idées.

UNIVERSITE SORBONNE NOUVELLE - PARIS 3

« Le journal est un théâtre ouvert ». Les débats sur le théâtre dans la presse russe des Lumières et leur contexte européen.

Depuis le début du XVIII^e siècle, la société russe a connu des évolutions très rapides. L'entrée de la Russie sur la scène politique européenne a modifié les relations internationales, imposant à l'Europe de tenir compte de ce nouvel acteur. Cependant ce récent statut s'accompagnait aussi de profonds changements dans les comportements culturels russes : le développement du goût pour le théâtre comme divertissement privilégié d'une élite éclairée autorisait cette dernière à partager avec ses homologues européens une culture commune et un intérêt pour les mêmes débats sur le rôle, les effets et les évolutions de l'art dramatique. Pour favoriser ces échanges, les périodiques, dont la naissance et le développement en Russie interviennent presque simultanément, furent vite identifiés comme un instrument exceptionnel de communication. Ils contribuent à la transmission rapide tant de l'information récente que des éléments nécessaires à la culture générale du lecteur, en particulier en lui procurant les références considérées comme essentielles à sa participation aux discussions. Ils aident également à constituer des réseaux de journalistes et des zones d'intertextualité qui ouvrent la discussion virtuelle à l'échelle internationale.

Nous souhaitons attirer l'attention sur un corpus d'articles de presse sur le théâtre, majoritairement constitué d'articles russes, peu exploités sous cet angle, publiés dans différents journaux entre 1759 et 1793. L'édition de ces articles permet de les analyser dans leur contexte européen, dans le dialogue avec leurs sources et leurs destinataires. Il s'agit d'abord de montrer comment le transfert et la réappropriation des genres journalistiques est un laboratoire formel pour les contributeurs, et un espace d'éducation à de nouvelles pratiques de lecture pour des lecteurs critiques, potentiels spectateurs avertis des théâtres. Cette analyse globale est accompagnée d'analyses de détails, centrées sur l'enjeu de la représentation des productions dramatiques nationales dans la presse européenne : l'image du théâtre russe, français ou anglais dans les journaux correspondants est un indicateur des relations entre les pays ou de l'efficacité des stratégies de politique culturelle. Au cœur de ces faisceaux d'intérêts convergents ou divergents, les problématiques de la réception des nouvelles formes théâtrales se manifestent, à la fin du siècle, dans un paysage recomposé de la presse européenne.

Mots clés : Théâtre, Russie, XVIII^e siècle, périodiques, critique théâtrale, politique culturelle.

« Le journal est un théâtre ouvert ». The debates on Theater in Russian 18th Century Periodicals of the Enlightenment and their European Context.

Since the beginning of the 18th century, society in Russia has evolved very rapidly. Russia's arrival in the European political landscape changed international relations as European nations learned to count with this new player. This new status also brought forth profound changes in Russian cultural behaviours: as the taste for the theater as an exclusive, enlightened form of entertainment grew among the Russian elite, its members started to share with their European counterparts a common culture and an interest in debating the role, impact and evolution of drama. Periodicals, which appeared and spread in Russia almost at the same period, were quickly identified as an exceptional means to communicate and facilitate these exchanges. They enabled both the quick transmission of the latest pieces of information and the diffusion of the background elements necessary to the reader's general knowledge – specifically by procuring them with the references considered as essential to participate in the ongoing discussions. They also helped with building networks of journalists and zones of intertextuality, which opened the virtual discussion on an international scale.

We wish to shed light on a corpus of press articles relating to the theater, mostly consisting in Russian articles little read under that angle until now, which were published in a number of journals between 1759 and 1793. The publication of these articles allows us to analyse them in their European context, engaging in a dialogue with their sources and their recipients. We will show how the transfer and the reappropriation of journalistic genres provides contributors with a space to experiment, and also enables readers/critics, who are also potentially the informed spectators of the plays, to educate themselves to new reading practices. This overall approach is compounded by more detailed analysis on how national drama productions are represented in the European press: the respective image of the Russian, French or English theater in corresponding journals also reflects relationships between countries, and the efficiency of their cultural policy strategies. At the heart of those converging or diverging interests lie questions relating to the reception of new theatrical modes of expression at the end of the century in a changed European press landscape.

Keywords : Theater, Russia, 18th century, periodicals, critique, cultural policy.

UNIVERSITE SORBONNE NOUVELLE - PARIS 3
ED 120 – Littérature française et comparée
EA 172 Centre d'Études et de Recherches comparatistes
EA 174 Formes et idées de la Renaissance aux Lumières
17, rue de la Sorbonne
75005 PARIS